

Histoire générale du diable

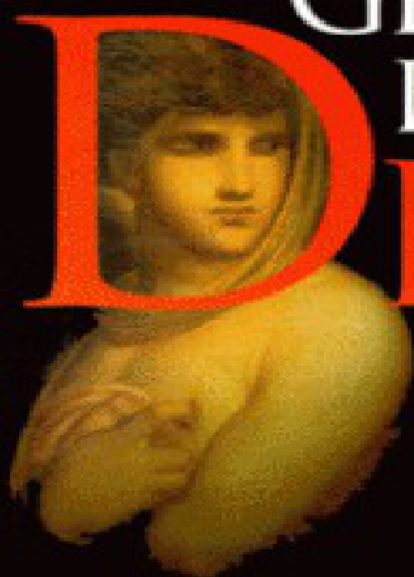
Gerald Messadié

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GERALD
MESSADIÉ

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DU
DIABLE



ROBERT LAFFONT

GERALD MESSADIÉ

HISTOIRE GÉNÉRALE
DU DIABLE



ROBERT LAFFONT

1.

Avant-propos

Les raisons de cette « histoire »

Au milieu de la décennie quatre-vingt, un cas de déplacement géographique aussi curieux que symbolique fut offert à l'opinion mondiale. En effet, on vit le président des États-Unis, M. Ronald Reagan, personnage par ailleurs fort occupé d'astrologie, qualifier l'U.R.S.S. d'« Empire du Mal ». Et le chef de fait de l'Iran, l'ayatollah Khomeyni, qualifier les États-Unis de « Grand Satan » (on ne sut jamais qui était le Petit). Il ressortait de ces débordements rhétoriques que l'Enfer, domaine du Diable, ne siégeait pas au même endroit pour tout le monde. Au second regard, il en ressortait aussi que le Diable était un personnage d'usage politique. Or, chacun sait que la politique est le domaine du mensonge.

De fait, en 1992, M. Ali Benhadj, principal adjoint de M. Abbassi Madani, chef du Front islamique du salut algérien, assignait de nouveau un rôle politique au Diable en déclarant que « tout parti qui s'éloigne des préceptes de Dieu, du Coran et de la Sunna représente le parti du Diable »... Ce qui était vouer à l'Enfer la quasi-totalité des partis politiques de la planète. Le même idéologue résumait ensuite le rôle indirect du Diable en ces termes : « Quant à la question de la démocratie, je maintiens que, dans une nation musulmane, le pouvoir suprême ne saurait être ailleurs que dans les mains de Dieu. Nous ne croyons pas au pouvoir du peuple sur le peuple, mais au pouvoir de Dieu sur le peuple¹. »

En d'autres termes, et par syllogisme, le Diable, antagoniste du Créateur, ne peut exister dans une démocratie, puisque Dieu ne s'y trouve pas. En revanche, une société laïque est une société du Diable.

De telles affirmations invitent à se garder des indignations épidermiques autant que de l'ironie. Depuis sa naissance, le christianisme a gouverné, par l'entremise de ses bras séculiers, sur le principe de l'existence du Diable et de sa présence dans tout ce qui n'était pas conforme à la volonté conjugée du roi et du pape. Des dizaines de milliers de vies ont été sacrifiées à la défense

de cette conception théocratique de l'État. La Révolution seule y mit fin.

Le Diable existe-t-il ? Quand on prétend poser une question aussi ambitieuse, la modestie invite à se situer. Chrétien catholique, je subis dans mon enfance diverses tentatives familiales, scolaires, puis diffuses, pour m'en convaincre. Je fus ainsi menacé, je ne sais pour quelle incartade, de me faire, la nuit, tirer les pieds par lui. Grave erreur pédagogique, car je jugeai aussitôt qu'un personnage théoriquement aussi important ne méritait guère de respect s'il se livrait d'aventure à d'aussi ridicules facéties sur un enfant. Pis, ceux qui m'en menaçaient le localisaient : il était ainsi coutumier des toilettes, ce qui me laissa perplexe ; peut-être était-il malade des intestins. Ou bien hantait-il les caves, ce qui n'était pas plus respectable. Quand on est investi de l'honneur d'être l'adversaire de Dieu, on habite ailleurs. Il m'en revient aujourd'hui qu'on perd toujours à dire aux enfants des sornettes. Car c'est à force de pareilles billevesées qu'on sema en moi le doute sur l'existence du personnage.

On insista, pourtant. Il avait tenté Jésus dans le Désert. Mais son discours me sembla suspect. Le Diable devait être bien sot, en effet, pour proposer ainsi des empires au fils présumé de Dieu, qui les possède tous. Dans ce cas, pourquoi le qualifier de « Malin » ? Ou bien alors, Jésus n'était pas le fils de Dieu, ou bien encore le Diable, qui pourtant s'insinuerait dans les consciences, n'en savait rien. L'affaire, en tout cas, était mal partie.

Aux cours d'instruction religieuse, chez les pères jésuites, je crois l'avoir dit en d'autres lieux, on l'appela Satan, ce qui ne veut rien dire, car le mot est dérivé de l'arabe *chitan*, qui veut dire tout simplement diable, bref, et l'on déclara péremptoirement qu'il avait été un ange siégeant auprès de Dieu jusqu'au moment où, cédant à la tentation de l'orgueil, il se rebella contre son maître, entraînant quelques autres mauvais esprits dans sa chute. La tentation ? Mais c'est alors qu'elle existait avant lui, objectai-je, et que le Mal lui était donc antérieur. Comment cela pouvait-il se faire puisque c'était lui l'inventeur supposé du Mal ? L'argumentation exaspéra le père de Vrégille, qui me fit taxer, sur le rapport trimestriel, de mauvais esprit. À ce jour, un demi-siècle plus tard, la question demeure posée, et aucun traité de théologie ne m'a jamais éclairé sur ce point.

D'autres l'appelèrent Lucifer, d'un nom latin, puis Belzébuth, puis vingt noms encore. Partout, j'en rencontrai le concept. Luther, dit-on, le voyait et lui jetait l'encrier à la tête. Et l'on évoqua, pour mon profit et bien d'autres, les cas « avérés » de possession. Ceux-ci informaient plus sur ce sujet flou. Aldous Huxley, avec qui je m'en entretins un jour, sur une terrasse devant le Nil, et qui venait d'écrire *Les Diables de Loudun*, m'expliqua que, dans l'affaire d'Urbain Grandier et des folles nonnes qui l'entouraient, l'agent hallucinatoire avait probablement été l'ergot de seigle, les symptômes des religieuses de Loudun ressemblant à s'y méprendre à ceux de l'intoxication par ce parasite du blé. Celui-ci, en effet, dérange l'esprit et cause des visions. Peu après, d'ailleurs, il y eut l'illustre affaire des hallucinés de Pont-Saint-

Esprit, dans le Gard, des gens qui avaient consommé de la farine contaminée et qui avaient eu des visions infernales. On ne saura jamais si Luther, lui aussi, ne mangea pas du pain confectionné avec du blé contaminé.

Beaucoup plus tard, une connaissance contrariée par mon scepticisme m'emmena voir une « possédée ». Curieusement, il y a beaucoup moins de cas de possession masculine que de féminine ; ce doit être parce que les femmes sont, en effet, des créatures du Démon. Celle-ci tenait des propos incohérents, volontiers obscènes. Comment savait-on qu'elle était possédée ? C'est qu'elle avait été, preuve par neuf, « guérie » par les exorcismes d'un prêtre de la paroisse, mais le Diable était revenu. Cet individu souffrait donc d'oisiveté, car que servait d'aller ainsi se loger dans le corps d'une pauvre femme ? Quand on est investi de mission universelle, il y a bien mieux à faire. Rien aujourd'hui ne permet de savoir si cette malheureuse était hystérique et simplement dérangée, n'avait pas abusé de l'alcool ou de toute autre substance neurotrope, ou n'avait pas subi d'accident vasculaire. On rencontre souvent dans le métro parisien des clochards éthyliques, proférant à haute voix des indécentes, et qu'en d'autres temps on eût qualifiés de « possédés ». On oublie aussi le syndrome psychiatrique de Gilles de La Tourette, qui fait que des gens ordinairement fort courtois sont soudain saisis par un flot verbal d'indécences ordurières. Ce fut le cas de Mozart.

Bien d'autres motifs de perplexité allaient venir avec le temps. D'abord, la représentation du Diable ; pourquoi donc était-ce le plus souvent en Occident une variante caricaturale du dieu antique Pan, corps humain, cornes et pieds de bouc ? Et pourquoi le Mal, toujours chez les Européens, est-il si souvent représenté sous une forme reptilienne, alors que les Égyptiens et les Aztèques, eux, défiaient le serpent ? Et surtout, comment donc les Grecs et les Romains, entre autres, avaient-ils fait pour se passer de Diable, car aucune mythologie n'en indique l'équivalent ?

Bien entendu, on tenta, au cours des ans, et au vu de mon scepticisme à l'égard du Diable, de m'entraîner dans la théologie. Il fallait bien que Dieu eût son symétrique, sans quoi, il faudrait lui attribuer les malheurs de l'humanité. Beau type de raisonnement inductif. Donc, Dieu n'était pas tout-puissant sur la Terre ? Si, mais il faisait intervenir la volonté des hommes : c'était à eux de se défendre contre la tentation. Fort bien, mais alors, les morts d'enfants par maladie ? Là, c'étaient les impénétrables desseins du Créateur. Mais si les desseins du Créateur étaient impénétrables et recouvraient aussi les domaines du Mal, peut-être que le reste des malheurs de l'humanité procédait de Lui ? Blasphème ! Les prêtres m'admonestèrent. « Rendez-vous aux mystères de la foi ! » Je l'eusse bien voulu, mais alors pourquoi le Créateur m'avait-il doté d'une raison ? N'était-ce donc que pour ne m'en pas servir ? Papini acheva de me troubler : puisque Dieu est infiniment bon, il faudra bien qu'à la fin des temps il pardonne aussi à son vieil ennemi. Cette magnanimité future me parut évidente. Mais ses conséquences étaient perverses : il n'y avait guère d'utilité à se battre contre un prévenu qui serait à la fin acquitté.

Il convient aussi de dire que la théologie est assez confuse en ce qui touche au Diable. L'Église y croit, comme on dit, mais ses idées là-dessus me paraissent contradictoires. Assez bizarrement, le monde séculier, lui, se faisait une idée beaucoup plus précise, et forte, du Diable. Je me détournai donc de la théologie, pour laquelle je confesse une médiocre appétence. Or, le monde moderne était en proie à un conflit paradoxal. On ne se battait plus contre le Diable avec la vigueur d'antan, procès, bûchers et autres poires d'angoisse favorites des agents de l'Inquisition, mais on le voyait pourtant partout, témoins Reagan et Khomeyni. Et cela, en pleine « modernité ».

L'illusion de la modernité est puissante. D'autant plus que « moderne », dont ce concept dérive, est un terme vide de sens. Je crains fort qu'on soit bon gré mal gré moderne, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, c'est-à-dire sans le savoir. Quant à être postmoderne, concept déconcertant qu'on retrouve dans l'architecture et la philosophie, en attendant la sexualité et la cuisine, je me demande bien comment. Bref.

L'illusion de la modernité, donc, veut que notre époque ait rejeté les superstitions d'antan, puisque nous ne faisons plus de procès de sorcellerie. Voire ! Un ouvrage récent^[1] indique que nombreux sont les policiers qui, aux États-Unis, le pays dont nous vint l'Homme qui marcha sur la Lune, sont tout occupés de sorcellerie, et qu'en divers points de ce monde on massacre à l'occasion des gens accusés de jeter des sorts au nom du Diable.

Affaires religieuses, dira-t-on, laissons aux gens leur liberté de conscience. Sans doute, sauf quand la liberté de conscience modifie le fonctionnement de la justice. Et de la politique.

Le plus frappant dans ces emportements rhétoriques était que l'un et l'autre homme politique avaient cédé à la plus fréquente des tentations, non du Mal, mais de l'esprit prélogique, qui est de focaliser le Mal. Et partant, de le définir.

Car, dès l'instant qu'on définit le Mal, qu'on le nomme donc, qu'on lui prête un représentant attitré, on finit par céder à la tentation de le localiser et, cela fait, le seul but qui s'impose désormais est sa destruction. Reagan appelait ainsi à la destruction de l'Iran et Khomeyni, à celle des États-Unis, même si leurs péroraisons étaient creuses, l'un traitant quand même avec l'U.R.S.S., Dieu merci, et l'autre, secrètement, avec le Grand Satan pour les échanges d'armes et de prisonniers. Ces délires rhétoriques fondés sur l'hypocrisie eussent pu, toutefois, s'aggraver et entraîner une vraie guerre, et l'exemple prouve les dangers qu'il y a à croire à Satan, Lucifer ou Belzébuth.

Mais il s'en faudrait que, hauts en couleur, Reagan et Khomeyni aient cédé à des travers exceptionnels ; en effet, l'humanité contemporaine est, dans sa plus grande partie, occupée à repérer, identifier, nommer, classer, détailler et localiser les suppôts du Mal et leur chef. On ne compte guère de jours que, seul ou en groupe, tel ou tel ne proclame que le Mal, c'est Untel ou Tel autre, cela, ceci, là, ailleurs, l'auto, la télévision, le rock, le chômage, le sida, la fatigue urbaine, la drogue, la pollution, la sexualité, l'immigration, les

Arabes, les Juifs, le K.G.B., la C.I.A., Le Pen, Bush, Chirac, Pinochet, Margaret Thatcher, Giscard, Pol Pot, Marchais, Rocard, le régime birman, le « fascisme », le capitalisme, le bruit, la cigarette, le cancer, les centrales nucléaires – qui ou quoi n’y est passé ? On est toujours le Diable d’un autre.

Nous participons donc, bon gré mal gré, à une guerre larvée incessante contre le Mal, qui entretient un fanatisme infini, et ce dernier terme n’est pas une commodité de langage. Le seul manichéisme qui veut que ceci soit bien et cela mal nous dispose à tous les moments de notre conscience à la malveillance, à la méfiance, puis à l’intolérance et finalement au meurtre. L’étranger est toujours l’ennemi, et à la fin, dans cet état d’esprit, tout est étranger. Nous nous sommes donc fait cerner par le Mal. Et nous assassinons la nuance à tout instant de notre vie. Quand au XIV^e siècle, à Wassy, la France catholique a mis à la porte, avec une brutalité exemplaire, les Juifs, c’est qu’elle les tenait pour suppôts de Satan, donc ennemis. On l’oublie un peu commodément, mais c’est parce que l’Église, par le truchement de l’évêque Cauchon, l’accusait de sorcellerie que Jeanne d’Arc, qui sert bizarrement d’emblème aujourd’hui à une droite catholique nostalgique, fut mise au bûcher. Et quand, au XVI^e siècle, la même France procéda au massacre des protestants, ce fut pour la même raison.

Je voulais donc dire que le système du Diable, car c’est d’abord un système, fondateur d’un délire logique, exerce une influence politique considérable. En fait, que son existence est essentiellement politique.

L’effet le plus extraordinaire de ce système est la dénaturation de la réflexion morale et philosophique qu’il a fini par entraîner, et qui, elle, est une totale nouveauté dans l’histoire de la pensée : c’est la croyance dans la « banalisation du mal ». La formule fut lancée, il y a une trentaine d’années, et dans un esprit foncièrement généreux, par une femme qui l’exprimait dans une tristesse que je crois sincère, que j’ai toutes les raisons de croire sincère, Hannah Arendt, donc. Peu importe que cet écrivain ait été lié avec le plus discutables penseur contemporain, Heidegger : elle croyait du fond de son cœur que nous avons été à ce point accablés par l’exemple du Mal, c’est-à-dire du nazisme, que nous étions blasés, et que le Mal nous paraissait donc ordinaire. Ce prédicat inaugura l’aube du « postmodernisme », illustré par bien des penseurs respectables, et selon lesquels après Auschwitz l’histoire est morte.

C’est là un exemple éloquent des dangers de croire au Diable et, plus encore, de croire que nous ne nous méfions plus de lui. En effet, bien peu de gens, durant ma jeunesse, s’avisèrent que Staline et le communisme soviétique ne valaient pas beaucoup plus cher et méritaient tout autant que le nazisme d’être diabolisés. S’il fallait se livrer à des calculs aussi infâmes, les seize millions de morts de l’U.R.S.S. « pèsent » au moins aussi lourd que les six millions de morts des camps nazis. Sur quelle base préférerait-on donc Staline et le P.C.U.S. à Hitler et au III^e Reich ? L’antisémitisme nazi ? Le soviétique fut moins éloquent, mais il exista aussi. Les goulags valaient bien

les camps. Mais personne ne voulait ni y croire, ni le croire, sous peine d'être taxé d'« antisoviétisme primaire ». Quand, en 1949, Victor Kravchenko, le premier, dénonça les goulags, ce fut un scandale et un tollé. On le traita simplement d'agent américain, de faussaire, que sais-je, et toute la générosité de Sartre ne l'empêcha pas de dénoncer et faire dénoncer, avec le prestige qui était le sien à l'époque, le « montage » Kravchenko. « Le Diable, ce sont Hitler, l'Allemagne nazie, pourquoi voulez-vous le nier ? Oseriez-vous mettre en balance le martyre atroce de Leningrad et l'atrocité des nazis ? » Là ne résidait évidemment pas la question, personne ne songeait à pareille comparaison, le fond de l'affaire est qu'on avait localisé le Diable et qu'on l'avait circonscrit dans un domaine précis. Il ne pouvait donc être ailleurs, et puisque Staline s'était battu contre Hitler, c'est qu'il était bon, en dépit de ses « défauts humains ».

C'est ainsi que, pratiquement jusqu'à Gorbatchev, l'Europe, et la meilleure, l'intellectuelle, la raffinée, la savante, vécut dans l'illusion que le P.C.U.S. était la lumière de la gauche. Picasso était un grand peintre parce qu'il était communiste, et Franco une crapule, parce qu'il avait écrasé les républicains. Malraux ou Sartre entretenirent cette illusion, au fond radicalement religieuse. Car le premier était foncièrement religieux dans sa structure intellectuelle, et c'est lui qui a écrit que « le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas ». Dieu nous en garde ! Si l'on n'était à gauche, c'est qu'on était à droite, donc complice des « fascistes » (confusion de vocabulaire qui témoigne de l'inculture politique foncière et de la propension à l'amalgame de l'époque, car national-socialisme et fascisme sont des systèmes différents dans leur essence et dans leurs applications). Mon objet, dans ces pages, n'est pas de dresser l'inventaire des conséquences de cette extraordinaire erreur. Il est de dénoncer les méfaits de la diabolisation du monde, donc de la croyance au Diable.

Un peu d'histoire permettait pourtant de démonter cette théologie primaire. À commencer par une étude du pacte Molotov-Ribbentrop, qui démontrait tout bonnement que le Diable Staline s'était entendu avec le Diable Hitler, et que ce n'est pas parce que le Soviétique s'était fait mordre le premier par l'autre qu'il cessait d'être, du strict point de vue politique, un Diable en bonne et due forme, s'il faut utiliser cette terminologie-là. Mais il faisait beau voir, dans les années cinquante, soixante et même soixante-dix, même quand le rapport Khrouchtchev commença à lézarder la belle façade soviétique, qu'on évoquât le Pacte germano-soviétique. Ou bien on vous rétorquait que c'étaient de vieilles lunes, ou bien on vous considérait d'un œil soupçonneux, comme un curé qui, dans un concile, poserait des questions indiscretes sur le moment précis de la transsubstantiation de l'hostie.

Incidemment, je ne sais ce qu'est l'Histoire (avec un H capital, il va sans dire) et je doute fortement que personne le sache jamais. Dès le I^{er} siècle, nous aurions eu des raisons de douter des discours sur l'Histoire, car Flavius Josèphe, historien scrupuleux (mais qui croyait au Diable, lui aussi !), ne

mentionne guère dans ses deux ouvrages, *La Guerre des Juifs* et *Les Antiquités judaïques*, l'événement majeur qui marquera les deux millénaires suivants, c'est-à-dire le ministère public de Jésus et sa condamnation à mort. Il en était certes informé, car Hérode Agrippa II, qui contribua beaucoup à son information, dut lui parler de l'affaire, mais il jugea sans doute l'épisode sans intérêt. Nous avons vu, par la suite, toute une cohorte de penseurs nous assurer que l'Histoire avait un sens, qui était donc celui du socialisme, mais les événements de cette décennie paraissent les contrarier. On oublie que c'est en croyant suivre ce fameux sens que certains paroissiens défendirent, du fond de leurs bureaux, Mao Tsé-toung, puis la chute du maréchal Lon Nol au Cambodge. Pareils aux gens qui aiment le chocolat, mais pas ses effets, ces gens se trouvèrent mal à l'aise au moment de la Révolution culturelle et puis de l'entrée des Khmers rouges à Phnom Penh. Il paraît qu'il est malséant de rappeler ces erreurs ; je n'en nommerai donc pas les auteurs, mais je ne peux m'empêcher de penser que l'Histoire, comme un chien souffrant de vers, se mord donc la queue. Je ne crois donc pas plus au sens de l'Histoire qu'à la « postmodernité » dont la banalisation du Mal serait le corollaire.

Accablé par le succès des vaticinations sur la « modernité », je me suis souvent demandé, en regard de ces spéculations sur une spéculation, quelles pouvaient être les pensées d'un fantassin des Dix Mille de Xénophon, au IV^e siècle donc avant notre « ère », lors des souffrances atroces de l'Anabase, quand la faim, la soif, le froid, les chaleurs mortelles, l'épuisement, la furonculose, la dysenterie, le paludisme, les vipères, les moustiques assiégèrent ces militaires dans leur traversée du Kurdistan et de l'Arménie, vers les rivages du Pont. Quelle importance avait la vie humaine ? L'homme était-il donc l'esclave de la Cité ? Au nom de quoi ? Était-ce bien le fruit de l'enseignement de Socrate, puisque Xénophon avait écouté le vieux parleur, que cette équipée de reîtres aventureux ? Qu'en pensaient donc les dieux ? S'étaient-ils détournés de ces soldats ? Existaient-ils même ? Ils n'avaient, eux, aucun diable comme recours intellectuel. Même pas le *daimôn* de Socrate. Car les Grecs, y songe-t-on assez, n'avaient pas de Diable ! Des monstres, certes, cette misérable Gorgone, par exemple, mais Persée lui avait tranché la tête. Cerbère ? Un chien de garde. Les oiseaux du lac Stymphale, la jument de Diomède, le sanglier d'Érymanthe ? Héraklès leur régla leur compte. Les centaures, les faunes ? On pouvait s'en faire des amis, à défaut d'amants. Pas un seul contre-dieu de permanence, même plus les Titans, peut-être ancêtres de ces anges que Dieu aurait précipités du ciel. Car eux aussi avaient été dépêchés aux Enfers, et ils ne disputaient plus son pouvoir à Zeus. Les Grecs, y compris mon soldat de Xénophon, vivaient donc leur vie, reconnaissant les vrais dangers et les vraies chances, cela dépendait des rapports entre les dieux, et des offrandes qu'on faisait à l'un ou à l'autre.

Ah, Grèce, pays dont jamais on ne secoue la poussière de ses sandales ! Tu as tout vécu, tu as tout compris, tu as tout dit !

Nos soldats modernes, qui sont souvent des terroristes, c'est-à-dire des

lâches, invoquent le Ciel pour leurs meurtres (la Patrie est tombée en désuétude) et quand on les arrête et qu'on les dépêche, rarement, à la mort, ils s'autoproclament martyrs, car c'est au nom du Tout-Puissant et contre le Démon qu'ils se sont battus. Et tout ce que je veux dire, c'est qu'il est diabolique de croire au Diable, non le contraire, comme me l'enseignaient les pères jésuites, quand ils m'assuraient que la plus grande ruse du Diable, c'est de faire croire qu'il n'existe pas.

D'où venait-il, cet inconnu porteur de tout le malheur du monde, car les divinités, et c'en est une, naissent toujours quelque part, à une époque donnée ? Quels étaient ses ancêtres, son histoire ? Avait-il existé de tout temps ? La question naquit dans mon esprit dès l'enfance, j'espère y avoir répondu dans les pages que voici.

Si loin de mon enfance, je n'entends pas non plus diaboliser ici la croyance au Diable. L'angoisse essentielle à tout être humain, à l'animal même (et qui n'a pas vu l'épouvante d'un chat affrontant, hérissé, les yeux exorbités et puant de toute sa fourrure, le spectacle d'un chien pour la première fois, ne peut douter que les animaux aussi aient leurs diables), a besoin d'un exorcisme, et le premier de tous ceux-ci est de nommer l'ennemi, puis de le décrire et, si possible, de le détruire. Du géant Goliath à la Bête du Gévaudan, de la Tarasque d'Arles au docteur Petiot, comment résister à la répulsion et à la haine qu'inspire l'objet de la peur, comment résister à la tentation d'y voir, sinon la cause de tous les maux, du moins une localisation du Mal ? Car l'être humain, contrairement à l'idée courante, n'est pas rationnel ; il est rationalisant, et c'est bien différent. Mon souhait, dans le fruit du travail que je sou mets ici au lecteur, est d'éviter donc de justifier *a posteriori* l'objet de notre peur et de l'installer à demeure dans des catégories. C'est-à-dire de faire du Diable un objet mental, auquel nous grefferions les péripéties de nos folies.

Il est évident, vu l'ampleur du sujet, que je me suis basé sur le travail d'autrui. La bibliographie et les notes critiques en témoignent. Et comment en serait-il autrement, puisque le Diable n'est connaissable que par le discours ? Ne l'ayant jamais rencontré, je ne pouvais offrir un témoignage de première main. Force m'est donc de rendre ici hommage aux historiens et ethnologues qui ont pris la peine de recueillir les récits de ceux qui en parlaient, aux copistes anonymes aussi, qui ont transcrit des textes antiques. Et à Annie Latour, documentaliste émérite autant qu'historienne, dont l'intuition remarquable m'a été précieuse, parce qu'elle a souvent trouvé ce que je ne savais pas que je cherchais.

Mon travail est ici présenté dans l'ordre où je l'ai fait. Une conclusion en découlait ; je la présente donc dans la postface.

C'est avec affection, j'ose le mot, que j'adresse ici une pensée aux ethnologues, dont le travail fut sans doute le plus difficile de tous, parce que, travaillant sur le terrain, mettant à l'épreuve, dans des climats et des conditions souvent très pénibles, non seulement leur cerveau, mais aussi leurs

émotions et leur corps, et parfois finissant par sombrer dans le doute et le découragement, comme un Malinowski, qui avait pris les Trobriandais en grippe, comme un Leiris qui, dans son Journal, confesse ne plus croire à l'Afrique ni à ses habitants. Je ne crois ni au dégoût de Malinowski ni à celui de Leiris, je crois simplement que leur découragement procède de la tâche immense, infinie, qui consiste à faire passer une culture dans une autre.

Voyageur impénitent, mais non ethnologue, j'ai pu à l'occasion mesurer leurs difficultés quand je me claquemurais dans ma chambre de Port Moresby, en proie à des émeutiers excités, ou qu'à Palenque je pataugeais une nuit dans la boue et pis, avec pour tout dîner un Coca tiède et deux bananes presque pourries, achetés à grand prix chez l'Indien du coin. Ah, ce n'était certes pas là du tourisme ! Ce ne fut, plus d'une fois, que par lassitude que je n'empaquetai pas mes affaires pour rentrer à Paris.

Même avec des livres finis, clairs, raisonnés, imprimés noir sur blanc, annotés, ce découragement menace toujours. Tant de croyances ! Tant de peurs ! Tant de sottises aussi ! Mais pourtant, ceux qui sont en cause, ce furent des hommes, dignes de tendresse et de colère, certes, mais aujourd'hui incompréhensibles. Peut-on vraiment parler d'eux, à une si grande distance ? Et encore plus, les juger ? Et pourtant si, il faut s'y risquer, sous peine de mentir, car il n'est pas plus de savoir froid que de pensée froide. On lira, j'en préviens d'emblée, mes affections et mes rejets au travers des lignes.

Il y a déjà eu des histoires du Ciel et de l'Enfer, mais je ne connais qu'une *Histoire du Diable*, écrite au XVIII^e siècle par nul autre que le « père » de Robinson Crusoé, Daniel De Foe. Le sujet en était risqué pour l'époque, et l'auteur se garda bien de le signer. Mais à vrai dire, c'est plus une collection d'anecdotes et de réflexions qu'une histoire. Et à deux siècles de distance, je pouvais, semble-t-il, oser reprendre le titre. Mais non sans grain de sel.

En effet, il n'est d'histoire que d'événements réels, et le Diable n'a participé à aucun événement. Il est même scandaleusement absent des grands moments de ces derniers siècles. On n'a jamais vu sa queue, ni ses cornes, lors de la Révolution française, ni de celle d'octobre 1917. On ne l'a vu ni à Hiroshima, ni sur la Lune, pas plus qu'on ne l'avait vu dans le laboratoire de Pasteur, ni dans le bunker de Hitler. On l'eût attendu au Cambodge, quand y sévissait Pol Pot, et à Sarajevo, quand des femmes et des enfants se faisaient fusiller par des francs-tireurs de la même ville. On n'a vu là que l'expression des passions humaines, celle de la liberté et celle de la dignité, celle de la découverte intellectuelle, celle de la haine aussi, comme l'animal même n'en connaît pas, parce que l'animal n'est jamais bête : seul l'homme est une bête.

Comment donc écrire une histoire de ce qui n'existe pas ? Je l'avoue, ce n'est qu'une histoire phénoménologique, au sens hégélien. Mon travail a donc consisté en un déchiffrement des témoignages, depuis les millénaires où Dieu était une femme, la Grande Déesse, jusqu'aux siècles récents, où l'on a voulu expliquer les crimes humains par la victoire de forces obscures. Or, ces forces

ne sont nulle part ailleurs que dans les empreintes gravées dans le cerveau par la société et sa morale. Elles sont dedans, pas dehors. Depuis quelques années, des éditorialistes de France et de Navarre titrent régulièrement leurs admonestations publiques « Le retour du Diable ! » sans apparemment se demander si ce Diable ne serait pas un fantasme collectif. Ce que j'entends donc offrir ici est un décryptage des schémas grâce auxquels l'homme s'est fabriqué ce Diable, et continue de modeler ce Golem, comme nous le faisons encore, de nos jours, quand nous allons voir des films d'épouvante sur des « choses » ou des monstres intergalactiques.

Car l'être humain aime la peur.

À la fin, je prie le lecteur, peut-être pas aussi hypocrite que le disait Baudelaire, de demander à la Grèce la grâce d'examiner avant de nommer, de comprendre avant déjuger, et de maîtriser l'angoisse. Et de n'avoir pas peur de ceux que nous nommons dieux ou démons. Car même Ulysse, dit Homère, rusait avec les dieux.

I- « La contagion du hijab », *Jeune Afrique*, 26 mars-1^{er}-avril 1992

II- *In Pur suit of Satan*, voir bibliographie.

2. Les démons ambigus de l'Océanie

De l'Océanie il y a encore peu de temps – Du fait qu'elle a sans doute peu changé depuis bien longtemps – De la difficulté de savoir ce que furent les premières religions de l'humanité – De quelques données fondamentales de l'anthropologie et de l'ethnologie – De l'île de Pâques et du fait que le Diable n'y a pas abordé – Des Trobriand selon Malinowski – De l'Australie et des dangers de chercher ce qu'on veut trouver – De l'absence d'un Mal sexuel en Océanie – Des Yami d'Irala et du fait que les démons sont pour eux des dieux – Des Nagas de l'Assam et de leurs démons amoraux – De l'absence d'un Diable, prince du Mal, dans l'Océanie.

Il faut d'abord parler de soi. On ne cherche pas le Diable par hasard, ni n'importe où. On se souvient des lieux où on ne l'a pas trouvé, comme on ne se rappelle plus les fois où l'on a tiré les sonnettes de gens absents. Je ne l'ai pas trouvé dans le Pacifique, par exemple, de même que je ne l'avais pas trouvé en Afrique. Je commence donc le récit de cette enquête par le Pacifique, parce que c'est là que j'ai été le plus surpris.

Le Pacifique est, pour l'Occidental, une expérience confondante, au sens fort que revêt ce mot en anglais, *confounding*, qui implique une déconstruction et une déstabilisation. Parti de Los Angeles, dans les années soixante-dix, pour une traversée à la paresseuse de cette partie du monde composée à quatre-vingt-quinze pour cent d'eau et de mythes évanescents, j'étais muni pour tout viatique de l'ouvrage de Margaret Mead, *Coming of Age in Samoa*, depuis lors déconsidéré, et des études de Malinowski sur l'archipel des Trobriand. Une escale aux Hawaii ne fut qu'insignifiante et charmante. Honolulu me parut être une version exportée de Miami, où les pigeons, dupés, picoraient l'herbe en plastique du *Royal Hawaiian Hôtel*, sur Waikiki Beach. Maui et Oahu s'étaient abandonnées au tourisme le plus ordinaire. Ce n'était pas encore le Pacifique. Quelques jours plus tard, j'atterris au crépuscule à Pago-Pago, « capitale » de l'archipel des Samoa

dites « américaines », l'ancien « archipel des Navigateurs » de Louis Antoine de Bougainville. Le seul hôtel tolérable du lieu était le *Rainmaker*, le « Faiseur de pluie », vaste grange de bois gris flanquée de pavillons plus ou moins individuels et vermoulus, où, dit-on, Somerset Maugham écrivit *Rains*, et dont le service était assuré exclusivement par des femmes, géantes baudelairiennes à l'imparable sourire.

Entre l'installation, expéditive, et l'heure du dîner, il restait un peu plus d'une heure. Je décidai de faire un tour en taxi, machine brinquebalante aux amortisseurs encore plus escagassés que ceux de leurs célèbres congénères de La Havane : ils faisaient pencher le véhicule avec insistance vers la mer, c'est-à-dire vers un précipice. Nous allions au pas, surtout quand, à brève distance de l'hôtel, nous arrivâmes dans un village. La foule occupait la route, parce qu'il y avait fête. Au cœur de celle-ci siégeait gravement le chef du village. Bel homme d'une cinquantaine d'années, au torse puissant et nu, accroupi sur une natte, il présidait cette cérémonie dont j'avais lu maintes descriptions. On lui offrait des nattes, et du pouce, dodu et sensible, et de ses grands yeux fendus en amande, il en estimait la qualité, une par une, les plus belles étant celles dont le point était le plus serré, les célèbres *fine mats* décrites par les anthropologues. Cadeaux de prix, cadeaux symboliques aussi, qui représentaient, au temps passé à les tisser, l'estime qu'on lui témoignait.

À quelque dix heures d'avion de Los Angeles, de Hollywood, des mirages de celluloid et des discothèques furieuses, la vie continuait comme au siècle précédent. Peut-être comme plusieurs siècles auparavant.

Ces moments se vivent avant qu'on les pense. Mais je sais que le Pacifique, alors, s'empara de moi. Un peu plus tard, je songeai aux voyageurs d'antan, à l'exquis *Supplément au voyage de Cook* de Diderot et à tous les « bons sauvages » des mythologies du XVIII^e siècle. Ni « sauvages » ni « bons », au sens quasiment niais qu'on attache à l'adjectif depuis Rousseau, des hommes et des femmes tout simplement, un peu moins encombrés que nous d'arrogance technocratique et d'images mercantiles. À l'époque où j'y étais, je crois qu'il n'existait à Pago-Pago qu'un seul poste de télévision, celui de l'hôtel, et les images en étaient tellement mitées que je renonçai vite à y chercher un reflet du monde. L'un des intérêts accessoires du Pacifique est que, si la fin du monde survenait, on ne l'apprendrait que le lendemain.

Plus encore que certains territoires d'Afrique, pourtant si attachante par son naturel, ignorante de nos simagrées et perruques, sans parler de la fausse nudité, que nous exhibons sur les plages et dans les lieux nocturnes, de nombreux archipels du Pacifique ont – avaient du moins, à l'époque, pourtant proche – admirablement résisté à l'Occident. On y éprouvait d'emblée la certitude que la vie n'y avait guère changé depuis longtemps. Ni les poêles Téfal du seul droguiste d'Appia, dans les Samoa occidentales, ni les paniers en plastique tressé que portaient les ménagères de Nandi, aux Fiji, ni, déjà, les radios à transistors des gamins riches de Tonga, ni les quelques voitures antiques de Port Moresby, ni encore les soutiens-gorge « Mirabelle » des

Marquises, imposés par l'évêque du cru, n'y avaient sans doute rien changé. Refuser une cigarette en Nouvelle-Guinée-Papouasie est une cause légitime de meurtre par manque de générosité. Refuser un commerce sexuel aux Fiji est une injure que seul fait pardonner l'état d'étranger, c'est-à-dire d'ignorant. À Port Moresby, j'emportais toujours deux paquets de cigarettes dans mes poches. Aux Fiji...

Il convient ici de confesser que ce chapitre, au moins, est partial, et que j'ai aimé le Pacifique. On n'écrit rien sans amour, ou haine, et j'ai aimé le Pacifique, parce que j'y ai retrouvé celui que j'eusse pu être, jadis. J'ai aimé pêle-mêle la dignité formidable de la matrone, la nourrice du dernier roi, qui, au *Tusitala* (transformation en pidgin du surnom de l'écrivain Robert Louis Stevenson, *Storyteller*, « raconteur d'histoires »), d'Appia, surveillait la salle à manger de son regard et de son poitrail impériaux ; j'ai aimé la farandole des serveuses du *Rainmaker* qui dansaient un soir de typhon en me servant ma sempiternelle langouste ; les finasseries madrées du marchand d'art papou, près de Port Moresby, à qui je demandais un spécimen de *Cargo Cuit* ; la grâce solennelle du gamin de Tonga qui m'informait avec pédanterie, sur la plage où je m'apprêtais à entrer dans l'eau, que « la religion » interdisait de se baigner le dimanche et qui m'offrit en dédommagement une fleur de frangipanier ; le sourire effroyable de férocité du Papou quasi nu et coiffé de plumes, qui s'empara de mon appareil photo pour me faire remarquer que j'eusse mieux fait de me servir d'un zoom pour la photo panoramique que je voulais prendre ; la cage à chauves-souris frugivores du Tusitala, oursins de peluche dorée qui dormaient la tête en bas dans des parapluies de caoutchouc noir et qui, dans cette position, dégustaient quand même mes bananes ; l'obligeance seigneuriale du jeune homme qui descendit de cheval, aux Marquises, pour m'offrir sa monture, parce qu'il me voyait ahaner sur un sentier pentu ; le sourire triste du chauffeur de taxi d'Auckland, en Nouvelle-Zélande, auquel je demandai la raison de sa tristesse et qui me répondit qu'il était maori, comme si cela expliquait tout ; les maisons des Samoa dont on relève les murs de nattes pendant la journée, parce que les gens honnêtes n'ont rien à cacher, et de fait se déshabillaient sans façon ; la sollicitude de la femme de chambre papoue qui vint m'apporter des fleurs dans ma chambre, à Port Moresby, alors quasiment en état de siège, un soir de pistolétades furieuses sous mes fenêtres, parce qu'elle m'avait jugé, à juste titre, inquiet...

Délicatesses archaïques, qui fleurissent un autre « ancien régime », celui où la méconnaissance des rites n'est faute que si elle est délibérée et où l'étranger est toujours accueilli les paumes tendues et ouvertes. Et cela, sans « angélisme », ni commisération non plus...

Le monde est donc très ancien, dans le Pacifique. C'est un bon lieu pour y chercher les origines du Mal, le Diable donc.

Que la notion, abstraite, de Mal existe depuis toujours, cela semble probable. La tendance à ranger tous les maux, douleurs, calamités et accidents, mort comprise, sous l'emblème d'une valeur principale est

difficilement résistible. Que cette valeur ait été un « esprit », c'est-à-dire une entité contre laquelle l'homme était impuissant, c'est-à-dire encore ce que depuis l'invention de l'écriture on appelle un « dieu », cela semble également probable. On serait donc enclin à penser que, dans sa candeur primitive, sans doute inapte à saisir les contradictions et les nuances, c'est-à-dire réductionniste, le descendant de Caïn imagina un Grand Esprit du Mal, ancêtre du Diable, responsable de ses souffrances. On serait tenté de croire que l'être humain d'il y a des millénaires, terrifié par les avalanches, la foudre, les tremblements de terre, les attaques de fauves, les incendies de forêt, la mort des proches, conçut l'existence d'un génie maléfique, coupable de ces catastrophes.

Toutefois, l'hypothèse n'est pas vérifiée. En ce qui concerne les croyances religieuses aux débuts de l'humanité, celles de l'homme de Neandertal, apparu il y a quelque quatre-vingt mille ans et disparu il y a quelque trente-cinq mille autres, puis de l'homme de Cro-Magnon, notre ancêtre véritable, qui lui succéda après avoir coexisté quelque temps avec lui, force est d'admettre que nous n'en savons quasiment rien. Certes, la réalité du sentiment religieux semble attestée par les rites funéraires circonstanciés. Certes encore, l'abondance de symboles graphiques, notamment ceux qui représentent le soleil, les organes génitaux mâles et femelles, un dieu de la force et une déesse de la fertilité, indique une sacralisation des forces de vie. Mais on ne peut guère aller plus loin dans la reconstitution. Faute de textes, nous ne connaissons pas les récits que les anciens des tribus, ceux qui savaient guérir et, croyait-on, traiter avec les dieux, sorciers, chamans, *medicine men*, racontaient aux réunions des clans, puis des tribus, et qui donnaient leur substance aux mythes.

On a beaucoup mythifié la préhistoire ; comme en avertit l'un de ses plus éminents spécialistes, André Leroi-Gourhan, en ce qui touche à la religion de cette époque, c'est « la brume la plus épaisse ». On a évoqué imprudemment, par exemple, un « culte des ossements », un « culte de l'ours », mais en ce qui touche au premier, « on ne peut avoir que de vagues présomptions », quant au second, c'est « le terrain de prédilection des constructions de hasard, où le vrai se mêle au faux avec tant de facilité qu'après trois quarts de siècle de travaux et des dizaines de fouilles, la discussion est encore ouverte ¹¹ ». Et inutile de chercher un animal emblématique du Mal : entre le cheval, le bison, le bouquetin, l'aurochs, le renne, le mammoth, le serpent, le poisson et on ne sait quel félin, la recherche est bien aléatoire. Tout ce qu'on peut dire est que l'« homme préhistorique », terme ô combien vague, ethniquement, géographiquement, chronologiquement, avait un sentiment religieux, dont la structure et le détail nous échappent.

En dépit de la littérature fantasmagorique qui s'est développée autour des mégalithes, menhirs et dolmens qui nous sont parvenus de l'époque néolithique, et où les curés d'autrefois voyaient des manifestations du Diable, nous ne savons quasiment rien des cultes qu'on y célébrait, et donc des

mythes qui les avaient inspirés. Quelques indications ténues, telles que des orientations, d'ailleurs approximatives, se référant aux solstices et aux équinoxes, suggèrent des célébrations de la course apparente du Soleil. L'historien rigoureux se garde d'extrapoler².

Dans la recherche d'une généalogie du Diable, quelques vestiges des cultures du paléolithique moyen et du Néolithique, c'est-à-dire de la période qui s'étend entre 60000 et 8000 avant J.-C, et surtout des vestiges beaucoup plus nombreux du néolithique et de l'âge du bronze fournissent des indications qui retiennent l'attention : la totalité des symboles de culte y est dévolue aux symboles de vie évoqués plus haut. Tout se passe comme si le sentiment religieux était entièrement tourné vers la célébration de la vie et notamment vers le Soleil, identifié en plus d'un lieu au Grand Chasseur poursuivant sa course à cheval dans le ciel. « Dans une grande partie de l'Europe centrale, orientale et septentrionale... la révérence envers le Soleil comme phénomène divin semble avoir dominé l'attitude de l'homme à l'égard du surnaturel », écrit Green³. Cette sorte d'image en creux de la divinité qu'est le Diable en paraît absente. C'est-à-dire que, contrairement à l'hypothèse décrite plus haut, la crainte ou la haine du Mal s'est beaucoup moins matérialisée, semble-t-il, que l'adoration de la vie.

Il convient également de se garder, et à plusieurs égards, d'interprétations « modernistes » ou européennes ; dans son excellente *Histoire des croyances et des idées religieuses*⁴, Mircea Eliade parle de « statuettes féminines, trouvées en Palestine et datées d'environ -4500 », c'est-à-dire du néolithique, et qui « présentent la Déesse-Mère sous un aspect terrifiant et démoniaque ». Il n'est pas contestable que, pour un regard contemporain, ces figurines, trouvées à Munhata, ont, en effet, un aspect inquiétant. Mais l'étaient-elles pour ceux qui les regardaient et ceux qui les avaient façonnées ? Ce monstre pour nous obèse qu'est la Vénus de Lespugue, amoncellement de replis adipeux, comment fut-il considéré par les gens du magdalénien ? Comme un emblème de fertilité, ou bien de beauté ? Qu'était la beauté à l'époque ? Certes pas la nôtre, qui n'est même pas celle du siècle précédent. Les innombrables représentations de la beauté féminine dans les arts d'Afrique, par exemple, peuvent paraître aussi monstrueuses pour l'Occidental que l'art aztèque le parut aux conquistadores. Tout est affaire d'accoutumance, et l'on a bien vu à notre époque des gens trouver jolies des peintures de Picasso.

De même, les découvertes de sculptures ou peintures de taureaux ou de femmes ou autres sujets dans des sites préhistoriques d'il y a huit mille ou dix mille ans, tels que Hacilar, Çatal Höyük ou Tell-Halaf, ne permettent aucunement d'en inférer des croyances, ni des rites. Eliade, d'ailleurs, reconnaît à propos de dépôts de crânes retrouvés, par exemple en Bavière et dans le Wurtemberg, qu'il est impossible de savoir si ce sont ceux de gens morts de mort naturelle et ensuite décapités, pour une raison inconnue (on peut très bien imaginer que c'ait été pour perpétuer leur présence, comme en

Mélanésie, où de tels crânes sont souvent surmoulés avec de l'argile pour leur donner l'apparence de la vie), ou bien massacrés par des chasseurs de têtes ou des cannibales.

La méthode des « parallèles ethnologiques », invoquée par Eliade comme moyen de retrouver les croyances du passé d'après leur apparente survivance dans des religions « primitives » actuelles, est discutable car rien ne dit que ces dernières n'ont pas évolué. Le christianisme lui-même a évolué à plusieurs reprises depuis deux mille ans. Rien de plus éloigné d'un catholique de cette fin de siècle que, d'après ce qu'on en sait avec bien plus de sûreté, un chrétien du temps du concile de Nicée.

D'entrée de jeu, dans ce premier chapitre, il me paraît aussi nécessaire de dénoncer les excès d'un européocentrisme qui a prétendu (et prétend encore) imposer au déchiffrement du monde passé et présent les schémas d'une culture exclusive, la sienne, qui s'est longtemps crue hellénique (alors qu'elle lui était plutôt hostile) et puis qui est devenue chrétienne, avant de devenir scientifico-positiviste. Pour avoir exploité la poudre, inventée d'ailleurs par les Chinois, puis réinventé (après Héron d'Alexandrie, au I^{er} siècle avant notre ère) la machine à vapeur, puis encore libéré les forces de l'atome, l'Occident s'est, en effet, investi d'une supériorité qu'il a matériellement imposée au reste du monde, passé et présent. Nous semblons avoir ainsi confondu les progrès de la technologie avec ceux de la philosophie, laquelle, par essence, n'évolue pas.

Il sera fait, dans ces pages, grand usage des travaux d'anthropologie et d'ethnologie des dernières décennies, deux disciplines qui ont beaucoup élargi notre regard, et qui ont donc tempéré notre inclination à considérer que nous, Occidentaux, serions le nombril du monde et de l'histoire. Deux disciplines aussi qui ont encouragé une certaine condescendance. Dans l'ouvrage fondateur de l'anthropologie, *La Mentalité primitive* ⁵, Lucien Lévy-Bruhl écrivait, en 1922, des phrases qui, soixante-dix ans plus tard, laissent perplexe. Au cours d'un exposé sur la valeur des rêves dans les civilisations primitives, qui devait par la suite influencer profondément les interprétations de ces cultures, il note ainsi que, pour les Maoris de Nouvelle-Zélande, les Indiens d'Amérique du Nord, les aborigènes d'Australie, les Bataks de Sumatra et d'autres, les rêves ont une grande importance, ils constituent pour eux la réalité. Citant des récits de missionnaires, il rapporte que ces « primitifs » se convertissent souvent à la suite de songes. « Souvent, quand tous les efforts d'un missionnaire pour décider un indigène à se convertir sont restés vains, un songe tout d'un coup l'y détermine, surtout si ce songe reparait plusieurs fois », écrit Lévy-Bruhl, comme s'il s'agissait là d'une singularité réservée aux « primitifs ». Et il écrit : « C'est une des raisons qui font considérer cette mentalité comme "prélogique" », fondant ainsi une notion clef de l'anthropologie, que reprendra plus tard Lévi-Strauss dans *La Pensée sauvage*.

On se prend à souhaiter les conclusions d'un anthropologue « primitif »

qui découvrirait que certains de nos présidents et ministres ne prennent pas de décisions importantes sans avoir consulté leurs voyants ou astrologues attirés, et qui ferait l'inventaire des masses d'horoscopes que les médias offrent, en début de chaque journée, aux centaines de millions d'Occidentaux. « Verseaux, prenez garde, la journée pourrait vous réserver des embûches ! » De quel côté se trouverait alors la mentalité « prélogique » ?

Cette mentalité « prélogique » sera par la suite, dans l'œuvre de Lévy-Bruhl, puis dans l'anthropologie moderne, tenue pour spécifique de la pensée « primitive », et formellement distincte de la pensée logique qui serait l'apanage des civilisations technologiques. On peut alors se demander ce qu'il faut penser de l'accent mis sur l'interprétation des rêves par une discipline, je veux dire la psychanalyse, qui a conquis droit imprescriptible de cité dans les cultures de ces civilisations. N'en est-on pas venu, dans les épreuves auxquelles on soumet les candidats au travail dans certaines administrations, à recourir aux services de psychanalystes ? Faut-il en déduire que les civilisations technologiques ont régressé vers la pensée « prélogique » ? Ou bien que les rêves des clients de canapés noirs et des candidats au travail y ont d'autres teneur et valeur ⁶ ? Pourtant, Lévy-Bruhl note bien que les « primitifs » ne se laissent pas abuser par tous les rêves et que « les Cafres, comme tous les peuples qui règlent leurs actes sur les songes, ont été conduits à distinguer entre les bons et les mauvais rêves, entre ceux qui sont véridiques et ceux qui sont mensongers ».

Sans doute, à l'époque de Lévy-Bruhl, les hommes politiques, de France, de Navarre et d'ailleurs (tel le propre président des États-Unis, Ronald Reagan, l'ai-je dit), n'avaient-ils pas pris l'habitude de consulter secrètement des devins sur l'opportunité de certaines décisions politiques.

Précédemment, Lévy-Bruhl relève également, comme manifestation typique de la pensée « prélogique », la croyance des Indiens Lenguas du Gran Chaco (l'anthropologue utilise la périphrase exquise des « opérations mentales de l'Indien ») en l'ubiquité d'une personne, c'est-à-dire en la possibilité qu'elle soit à la fois ici et là, à de grandes distances. Or, on peut se demander si Lévy-Bruhl avait lu les vies des saints révéérés dans nos paroisses chrétiennes d'Occident, de sainte Brigitte de Suède et de sainte Thérèse d'Avila, qui lévitaient à bonne distance du sol, à l'infortuné saint Georges qui occit un dragon (et qui, pour cette invraisemblance, a été exilé du calendrier). Mort en 1939, Lévy-Bruhl ne pouvait prévoir que son quasi-contemporain, le bienheureux Padre Pio, mort en 1968, que le pape Paul VI recommandait à la vénération des foules en 1970, s'était justement signalé à l'attention de celles-ci par les témoignages sur son don d'ubiquité ⁷.

Les interprétations de Lévy-Bruhl laissent donc perplexe parce qu'elles mènent à s'interroger sur la raison pour laquelle la pensée « prélogique » serait spécifique des « primitifs », et pourquoi la croyance en l'ubiquité chez les Indiens du Gran Chaco serait différente de celle des Italiens contemporains. Le chapitre de cet ouvrage sur les religions de l'Afrique

devrait, par ailleurs, achever de dissiper un malentendu durable sur une apparente nature « prélogique » de la pensée primitive ; c'est que cette pensée est naturellement, intrinsèquement, religieuse, ce qui n'implique pas que le Maori ou l'Indien du Gran Chaco soient incapables de distinguer entre l'animal dont ils ont rêvé et celui qu'ils voient éveillés.

Bien d'autres aspects de l'anthropologie appelleraient une remise en question à cet égard. C'est ainsi que Lévi-Strauss postule que les monothéismes auraient favorisé le développement de la pensée logique et de la technique⁸. C'est ce qu'inviterait à penser, au premier regard, un survol de l'histoire générale de l'Occident. Au second, toutefois, on s'avise que la pensée logique n'a certes pas fait défaut aux Grecs polythéistes, la science et la technique non plus, qu'au III^e siècle avant notre ère Ératosthène calculait à un millier de kilomètres près la longueur d'un méridien terrestre et qu'au I^{er} siècle avant notre ère Héron d'Alexandrie inventait la machine à vapeur. Que la Chine aussi brilla, sans le secours du monothéisme, dans la pensée logique, la science et la technique, qu'elle utilisa au IV^e siècle avant notre ère le gaz naturel pour l'éclairage et qu'au XIII^e siècle elle inventa les fusées. Que le Japon polythéiste a mis et met encore en échec l'Occident monothéiste. On en vient donc à se demander si de tels prédicats ne découleraient pas de la condescendance occidentale à l'égard des « sauvages », fussent-ils grecs ou mandarins.

Le préjugé étant dénoncé, je veux espérer que le lecteur ne s'étonnera donc pas d'une absence de référence à certaines données chères à l'anthropologie moderne (si tant est qu'il y en eût une autre), toute religion, révélée ou traditionnelle, étant « prélogique » dans un sens restreint⁹. Tout ce qu'on peut inférer raisonnablement des éléments dont nous disposons sur les cultures qui précédèrent l'écriture est que la religion y eut une fonction sociale. Depuis les travaux d'Emile Durkheim au début de ce siècle, et particulièrement de son ouvrage majeur, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, une évidence s'est imposée : la religion est constitutive de la culture. Cette idée n'a pas fini de se développer et de produire des rameaux aussi riches les uns que les autres. Quand il fallut traiter avec les forces menaçantes, inconnues et « donc » surnaturelles, selon la logique de Neandertal ou de Cro-Magnon, que ces forces fussent l'éclair, l'eau, le vent, la terre, le fauve ou, plus abstraitement, la fertilité, la maladie ou les succès à la chasse et à la guerre, il fallut organiser les pratiques, c'est-à-dire fonder des rites. Ces rites créaient obligatoirement des rôles, car on ne pouvait laisser l'individu, notion encore fragile, intercéder seul, ni au hasard, auprès des forces en question au nom du clan ou de la tribu. L'intercession, sans doute sanctionnée par des sacrifices, n'était évidemment pas la même selon qu'on faisait appel au dieu de l'éclair ou à celui de l'eau, par exemple. Elle devait se faire aussi à un moment déterminé, régulier ou exceptionnel¹⁰.

Et surtout, l'intercession devait être faite par un personnage autorisé, soit celui qui était détenteur du pouvoir, le chef élu du clan ou de la tribu, soit par

un personnage doté de pouvoirs magiques, « médecin » connaissant les secrets de telle herbe, de telle substance, de telle organisation de circonstances. Dans le premier cas, il y aurait eu identification du prêtre au roi, dans le deuxième cas, distinction entre les deux fonctions dégagées par Dumézil (il semble improbable qu'il y ait déjà eu une distinction entre le roi et le guerrier, le chef de clan ou une tribu exerçant aussi les fonctions de guerrier).

En tout état de cause, la religion était déjà ce qu'elle allait rester, le reflet de croyances collectives, d'un vécu localisé, et d'une politique vis-à-vis de la réalité. Cette politique a certainement varié au cours des millénaires, en fonction du milieu et de l'importance des populations. Car des rites se sont éteints à jamais, avec les populations qui les avaient défendus, d'autres sont apparus, comme en Océanie le *Cargo Cuit*.

Telle est la raison pour laquelle les religions anciennes, celles qui précéderent, les unes de plusieurs dizaines de millénaires, les autres de quelques millénaires seulement, les trois grands monothéismes actuels, ne peuvent être analysées d'après ce qui en subsisterait dans leurs formes actuelles. Même si l'on admet, hypothèse qui n'est mentionnée ici que par objectivité, que les sociétés dites primitives sont restées en dehors de l'Histoire, du fait de leur isolement et d'une technologie très pauvre, elles ont quand même pu évoluer au cours de migrations, de guerres, d'épidémies, d'événements naturels tels que des éruptions volcaniques. On ne peut sans doute pas appliquer, par exemple, aux tribus de Papouasie le même cadre historique qu'aux populations des continents, beaucoup plus vastes, enrichies par le commerce, les invasions et les conquêtes, mais on ne peut pas postuler non plus qu'elles sont restées telles quelles depuis l'âge de la pierre ¹¹. D'abord, parce qu'on n'en sait rien, ensuite, parce que c'est douteux. On peut seulement supposer que ces sociétés, et donc leurs religions, ont changé beaucoup moins vite que celles des continents, et donc qu'il y a des chances pour qu'elles contiennent des traces plus ou moins importantes de ce qu'elles étaient à leurs origines. Les étudier, c'est donc tenter de déchiffrer notre lointain passé.

Par exemple, celles du Pacifique, puisque l'actuelle Papouasie, en Océanie, fut peuplée il y a quelque quarante mille ans, ou encore les religions africaines, puisque la paléanthropologie confirme, d'année en année, que c'est dans le continent noir qu'apparut l'une des souches de notre véritable ancêtre, *Homo sapiens sapiens*. Rien, en effet, ne garantit que ces religions-là, qui sont sans doute nées à la préhistoire, se soient perpétuées telles quelles jusqu'à nos jours. D'abord, parce que les religions sont des entités vivantes, qui évoluent plus ou moins lentement, et ensuite parce que, une fois de plus, nous n'en savons rien.

Prenons ainsi l'île de Pâques. Née il y a quelques dizaines de milliers d'années d'éruptions volcaniques, découverte en 1687 par un flibustier perdu, Edward Davis, puis perdue pour les navigateurs sous le nom vague de « Terre de Davis », et redécouverte en 1722 par le Hollandais Jacob Roggeveen,

reperdue, redécouverte par une expédition que commanda le vice-roi du Pérou en 1770, elle fut peuplée, croit-on, vers le IV^e siècle de notre ère au moins. Elle s'appelle aujourd'hui Rapa Nui.

Elle constitue un bon exemple des dangers que peut entraîner l'adoption trop rapide de conclusions séduisantes et de la difficulté de reconstituer des filiations de mythes. L'opinion générale des anthropologues ¹² fut longtemps qu'elle reçut des immigrants de deux directions opposées ; une vague à coup sûr vint de Polynésie, comme en témoignent les racines linguistiques polynésiennes du pascuan, l'autre serait venue des côtes occidentales d'Amérique du Sud et peut-être du Pérou, comme semblent en témoigner certains traits anthropologiques, des termes non polynésiens et les fameuses statues ; celles-ci, en effet, ressemblent aux monuments érigés par un peuple inconnu dans la période de l'histoire du Pérou dite de Tiahuanaco. Thor Heyerdahl postula que c'est de là que venait la civilisation de l'île, en dépit du fait que ni les courants marins ni les vents ne se prêtaient à la théorie que l'île de Pâques eût été peuplée par des gens venus des côtes occidentales d'Amérique du Sud. Néanmoins, cette idée-là avait tant fait de chemin qu'au début des années quatre-vingt-dix elle s'était pratiquement imposée comme la plus plausible.

Mais en 1992, deux anthropologues, Bahn et Flenley, l'ont réduite à bien peu de chose. D'abord, la plus grande partie de la flore de l'île est originaire de l'Asie du Sud-Est, *via* la Polynésie. On avait supposé qu'un roseau au moins, le *totorá*, venait d'Amérique du Sud ; or, l'étude des pollens anciens indique que ce roseau pousse sur l'île depuis trente mille ans, bien avant que les civilisations andines se fussent constituées.

Ensuite, l'anthropologie physique indique que les types des crânes et des dentures des Pascuans sont caractéristiquement polynésiens, et ne sont pas apparentés à ceux des populations andines. Du point de vue de la linguistique, la langue pascuane se rapproche des groupes des langues polynésiennes, non de celles de l'Amérique du Sud. Les mystérieuses inscriptions *rongo rongo* semblent polynésiennes aussi, du point de vue de la conception comme de celui de l'exécution.

Enfin, les fameuses statues monumentales, où Heyerdahl croyait déceler une influence de la civilisation mégalithique de Tiahuanaco ou d'une civilisation mégalithique préinca, peuvent très bien se rattacher aux traditions de statues et d'édifices monumentaux des Marquises, de Tahiti, de Tonga ¹³. On eût mieux fait de se rendre à l'opinion du capitaine Cook qui, en 1774, reconnut le langage tahitien dès que les premiers Pascuans qu'il vit prirent la parole.

L'île de Pâques a donc été peuplée, principalement sinon exclusivement, par des Polynésiens il y a des milliers d'années. Ce sont d'ailleurs les navigateurs polynésiens qui ont colonisé la plus grande partie des îles du Pacifique, qui représente une trentaine de millions de kilomètres carrés. L'exploit maritime est l'un des plus prodigieux de tous les temps, et nous,

Occidentaux, qui sommes si fiers de l'équipée de Colomb, gagnerions à tempérer l'estime que nous nous portons en méditant sur l'audace de ces explorateurs qui partirent par centaines sur des barques frêles pour coloniser des terres inconnues. Isolée depuis son peuplement, l'île de Pâques représente donc un laboratoire idéal pour étudier la formation éventuelle d'une idée du Diable.

C'est là que je propose de commencer notre tour du monde et des siècles, pour reconstituer la généalogie de notre Diable.

Des apports de l'Est ou de ceux de l'Ouest, on devrait espérer retrouver une trace des conceptions qu'on s'y faisait du Mal. Alfred Métraux, qui s'y rendit en 1934, bien avant que l'île ne devînt une escale obligée pour les amateurs d'exotisme, écrit que la religion pascuane compte un grand dieu, Makemake, « *Yatua* par excellence et le Créateur de l'univers ». Ce fut son nom qu'entendirent d'abord les premiers missionnaires chrétiens, mais son culte est tombé en déréliction depuis le massacre du clergé pascuan en 1862¹⁴.

Ce n'était certes pas un dieu unique, car le panthéon pascuan comptait aussi Rongo, Ruanuku, Atua-metua (ou dieu-père) et plusieurs autres, également oubliés de nos jours. Ces dieux sont engagés dans des copulations innombrables et imprévisibles. Ainsi, le dieu-à-la-terrible-face a produit les petites baies nommées *poporo* en s'accouplant avec le dieu Rondeur, et Bosquet, s'accouplant avec Tronc, produisit l'arbre *marinkuru*. Mais enfin, l'existence de *Yatua* suprême Makemake laissait imaginer qu'il comptait un ennemi symétrique.

Tel n'est pas le cas, car Métraux rapporte aussi que « tous les êtres surnaturels sont appelés indifféremment *akuaku* ou *tatane* – mot dérivé du nom “Satan” [preuve linguistique, mais peut-être aussi conceptuelle, d'influence occidentale caractéristique, et qui incite à rester réservé sur l'originalité absolue des données relevées par les anthropologues occidentaux]. Cependant, on ne saurait ranger dans une même catégorie les revenants aux formes décharnées et les esprits bienveillants, qui se montrent secourables ». Pas de tatane unique : l'annuaire du temps de Métraux en comptait au moins une centaine de noms, et la liste n'en était pas complète. Pas de tatane unique et obstinément malveillant, car les tatanes sont multiformes : ce peuvent être de belles jeunes filles ou de vaillants jeunes gens, capables de mener des vies humaines tout à fait ordinaires, mais ce peuvent également être des corps étiques, à demi pourris, les vertèbres apparentes et les côtes décharnées, et ce sont alors les esprits des morts. Malins et rusés, ils s'introduisent la nuit dans les maisons pour persécuter les vivants. Toutefois, bien que généralement malveillants, ceux-ci, divinités mineures, ne représentent pas le Mal ; revenus des enfers, ils ne sont pas pour autant les délégués de notre Enfer.

Fourmillant de tabous, entretenu par les magiciens, sorciers et autres jeteurs de sorts, le surnaturel pascuan était riche d'interprétations bénéfiques ou maléfiques, mais on y cherche en vain une représentation centrale du Mal,

de près ou de loin comparable à notre Diable. Les forces y sont conflictuelles, et si un sorcier jette un sort, celui-ci peut être levé par un sorcier plus puissant. Ainsi, l'on peut tuer un homme en lui jetant un sort, on prend un coq et on l'enterre dans un trou, la tête en bas, puis on foule des pieds la place où l'animal meurt étouffé en prononçant, dans un charme, le nom de la personne dont on veut la mort. Celle-ci mourra à coup sûr, mais un autre magicien peut contrebattre le sortilège. C'est-à-dire qu'il n'y a pas, dans la religion de l'île de Pâques, de représentation univoque du Bien et du Mal, ceux-ci ne sont que les émanations de forces individuelles ou collectives antagonistes.

Pas de Diable donc à l'île de Pâques. Voyons ailleurs.

Le célèbre anthropologue Bronislaw Malinowski a étudié pendant dix-sept ans des peuplades du Pacifique, dont les indigènes des îles Trobriand. De 1914 à 1922, il se consacra à une trentaine d'îles réparties sur quelque cent cinquante mille kilomètres carrés d'océan, au nord de la Nouvelle-Guinée. Son rapport de travail « sur le terrain », *Les Argonautes du Pacifique occidental* ¹⁵, est l'un des trois ou quatre ouvrages d'anthropologie les plus célèbres. À l'époque, les indigènes faisaient parfaitement la distinction entre le monde du mythe ou *lili'u*, qui exista à l'aube des temps, et le monde réel ¹⁶. C'est ainsi que leurs mythes abondent en mentions de canots volants, de gens qui surgissent de terre (comme, dans la mythologie grecque, les hommes avant la création de la première femme, Pandore), rajeunissent à volonté, se changent en animaux ou vice versa et autres prodiges surnaturels, mais qu'ils savent bien que cela n'advient pas ou, plus exactement, ne peut plus advenir, car un canot ne peut plus voler. Quand un missionnaire leur dit que l'Homme blanc a des machines qui volent, ils interrogent Malinowski, qui leur montre des photos d'avions ; mais ils lui demandent donc si c'est vrai ou si ce n'est pas un *lili'u*. Pour eux, ainsi, l'Histoire sainte des missionnaires est un *lili'u* et ils la récusent. Les prodiges du passé n'étaient possibles que grâce à la magie, faculté qui soit a disparu, soit a tellement diminué qu'elle est incapable d'accomplir des merveilles. Mais il existe quand même des sorciers, qui servent de médiateurs entre le monde réel et le monde du mythe. Or, dans celui-ci, il existe des génies du Mal.

Le Mal, essentiellement la maladie, se manifeste d'abord par l'entremise du sorcier ou *bioaga'u*, mais aussi par celle des sorcières volantes, dont les plus redoutables sont les *mulukwausi*, invisibles, circulant sur les faîtes des arbres et des maisons et qui dérobent l'« intérieur » des humains, poumons, cœur, entrailles, cervelle et langue. Puis il y a les *tauva'u*, responsables des épidémies. Capables de se métamorphoser en animaux – dans ce cas, ils ne fuient pas la présence humaine et se reconnaissent à une tache de couleur éclatante sur la peau –, ils assomment leurs victimes d'un coup de bâton ou de massue. Mais on peut s'attirer leurs faveurs, en leur offrant des objets précieux. Troisième groupe de génies nuisibles, les *tokway* sont des sortes de lutins, qui ne provoquent, eux, que des maladies bénignes.

Comme dans les trois monothéismes, les esprits du Mal sont localisés :

de même que les esprits des morts migrent rapidement vers l'île de Tuma, au nord-ouest de Boyowa, les mulukwausi viennent de la moitié méridionale ou orientale de Boyowa, ainsi que des îles de Kitava, d'Iwa, de Gava et de Murua, et les tauva'u, de la côte nord de l'île Normanby, du district de Du'a'u, « et plus spécialement, écrit Malinowski, d'un lieu nommé Sewatupa ».

Enfin, à la condition d'intervenir assez vite, les sorciers peuvent mettre en échec les puissances du Mal. Malinowski rapporte à ce propos une anecdote assez curieuse, qui lui fut contée par la fille d'un commerçant grec et d'une kiriwinienne d'Oburaku. Lorsque celle-ci était petite fille, une sorcière se présenta chez ses parents pour leur proposer l'achat d'une natte. Les parents refusèrent la natte, mais offrirent un peu de nourriture à la vendeuse. Sorcière ou *yoyova* réputée, celle-ci était habituée à plus d'égards et se fâcha. Le lendemain, la fillette tomba si gravement malade qu'on la tint pour morte. Le grand-père maternel appela à la rescousse une autre *yoyova*, qui partit, sous la forme d'une mulukwausi, à la recherche des entrailles dérobées ; elle les trouva, procéda aux rites compensatoires nécessaires et les organes retrouvèrent donc leur place. Malinowski note que ce récit lui fut fait sans aucun scepticisme et avec conviction.

Nous ne doutons personnellement pas de la possibilité d'une telle action de la *yoyova*. Les rites magiques s'effectuant avec des plantes et des substances sans doute inconnues, il est fort possible que la *yoyova* vexée se soit servie de poisons similaires à ceux qu'utilisent les sorciers en Haïti pour transformer un individu sain en zombie et que la *yoyova* réparatrice ait usé de contrepoisons.

En ce qui concerne les rites protecteurs contre les esprits du Mal, il en existe aux Trobriand toute une stratégie, qui témoigne de la fertilité de l'imagination trobriandaise. C'est ainsi que le rite *kayga'u* peut produire une sorte de brume dans laquelle les mulukwausi ne peuvent plus retrouver leur chemin.

La structure des croyances trobriandaises relatives au Mal évoquerait donc fortement, de prime abord, celle des nôtres : le Mal est provoqué par des créatures invisibles intrinsèquement malignes, mais aussi par la médiation d'humains en rapport avec ces créatures, qui peuvent toutefois, eux, annuler les maléfices à l'aide de rites comparables à nos exorcismes. De plus, ces créatures sont localisées géographiquement : de même que notre Diable réside sous terre, elles résident dans des îles lointaines, en un cas particulier, celui des mulukwausi, à l'opposé du lieu où résident les esprits des morts. Mais on ne peut pousser la comparaison plus loin : dans l'animisme océanien, les esprits du Mal cohabitent avec ceux du Bien de façon qu'on qualifierait de « démocratique » et l'on ne retrouve pas de grande structuration comme dans les mythes fondateurs indo-aryens de l'origine du Diable.

Très voisines de ces structures sont les mythologies de la Nouvelle-Guinée ¹⁷. Comme celles des Trobriand, elles ne comportent pas non plus de

cosmogonie proprement dite, comparable à celles qu'on trouve dans certaines tribus africaines, notamment les Dogons. Et comme celles des Trobriand aussi, elles postulent qu'il y eut, dans un passé très lointain, un « temps du rêve », dans lequel les mythes étaient vrais, mais qu'il ne saurait y en avoir de nouveaux, car le temps des mythes est révolu.

Qu'on n'en déduise toutefois pas, dans une logique tout occidentale, que ces mythes seraient vite tombés en désuétude car, jusque dans une époque rapprochée, ils structuraient la vie sociale des Papous ; ils y étaient aussi présents que forts, et étaient célébrés avec conviction. C'est ainsi qu'il y a encore beaucoup de Mélanésiens qui sont persuadés que, sans la célébration de la fête des ignames (qui marque aussi la vie religieuse et sociale des Trobriandais) ou de celle des porcs, il n'y aurait plus ni récoltes, ni animaux, ni joie de vivre. Mais il est évident que l'afflux des populations vers les villes, et particulièrement vers la capitale de Port Moresby, en Nouvelle-Guinée-Papouasie, a contribué à affadir ces rites. Certains objets de culte du Sepik et du Maprik néo-guinéens, que nous avons trouvés très abondants dans les années soixante-dix et le début des années quatre-vingt, ont quasiment disparu depuis lors. De même, dans les îles Salomon et aux îles Fiji. La télévision, le lent changement des modes alimentaires et l'intrusion constante de l'industrie, sans parler du tourisme, menacent à coup sûr les religions océaniques de disparition dans deux à trois décennies.

Il restait toutefois assez de témoignages dans les années soixante-dix pour reconstituer à peu près les croyances religieuses qui avaient survécu. Dans ce qu'on peut décrire comme un embryon de cosmogonie, et « dans une grande partie de la Nouvelle-Guinée et de la Mélanésie septentrionale et centrale », écrit Maconi, « la mythologie des origines est centrée autour des figures d'un couple originel de héros culturels souvent masculin et féminin, parfois antithétiques. Les noms de ces grands esprits diffèrent selon les tribus ; ils s'appellent par exemple Siwa et Mafit chez les grands Mejbrat de l'Irian^{II}, Boli et Geru chez les Kuma, Kilibob et Manup dans d'autres tribus de la Nouvelle-Guinée. Ces deux grands esprits sont tenus pour les auteurs de tout ce qui existe sur terre. Les mythes qui se réfèrent à leur œuvre d'organisation du monde sont placés sous un vocable qui signifie "fondation" ». Ce sont donc les mythes fondateurs.

Malinowski a montré qu'en fait cette mythologie est relativement floue, car dans l'Irian méridional, comme le relève également Maconi, c'est toute une légion d'êtres surnaturels, les *dema*, qui sont les créateurs du monde. Mais comme les deux grands esprits créateurs, les *dema*, *vui* aux îles Banks, *wuu* aux Nouvelles-Hébrides, *kibe* chez les Kuma de Nouvelle-Guinée, *banara* aux Choiseul et aux Salomon, sont antagonistes.

En tout état de cause, il ne se produit rien qui ne soit le fait de la volonté d'un des deux grands dieux ou d'un ou plusieurs esprits des deux groupes antagonistes. Tremblement de terre ou maladie, naissance ou pluies, tout est le fait des esprits fondateurs, soit directement, soit par l'entremise d'un sorcier

ou d'un magicien. C'est d'ailleurs ce qui fait que la magie est mal vue des indigènes, qui soupçonnent toujours qu'elle n'est entreprise que par malveillance.

On voit donc que les Mélanésien postulent l'existence de deux principes créateurs antagonistes, sans impliquer obligatoirement que l'un soit bon et l'autre mauvais. La malveillance n'est pas toujours intrinsèque et elle n'est même pas toujours le fait exclusif des esprits fondateurs. Car les esprits des ancêtres, qui appartiennent à un groupe distinct, passent dans certaines tribus pour malveillants ou, en tout cas, vétilleux quand ils appartiennent à des gens morts récemment, alors qu'ils s'adoucissent avec le temps jusqu'à devenir bienveillants.

On retrouve chez les aborigènes d'Australie cette ambivalence ou, plus précisément, cette absence de partage définitif des rôles des créatures célestes ou surnaturelles, qui définit, chez nous, le Diable et le Bon Dieu. Leurs mythologies ont été abondamment étudiées depuis le début de ce siècle ¹⁸ et comme elles sont, de même que leurs cosmogonies, très élaborées (avec un point de référence commun, la création du monde dans la Voie lactée, à la suite de conflits et copulations diverses), tout comme elles varient aussi d'une tribu à l'autre, il est donc hors de question de les recenser toutes ici.

Un rappel s'impose avant de les résumer. En 1887, l'anthropologue Andrew Lang créa une sensation douteuse dans le monde de ses collègues en prétendant démontrer que les religions australiennes étaient de caractère quasi monothéiste. Pareille annexion procédait, on s'en est aperçu un peu plus tard, d'un travers européocentriste, qui tendait, déviation encore courante, à démontrer avant d'avoir étudié. Il a, dans un autre domaine, fallu attendre 1991 pour dissiper un autre mythe, créé par ce travers, mythe moins pervers sans doute que celui du monothéisme éternel, mais tout aussi aberrant, qui était celui du cannibalisme obligé des dinosaures. Les reconstitutions des dinosaures au XIX^e siècle ayant démontré qu'ils étaient laids, on en conclut qu'ils furent méchants. On crut en avoir trouvé la preuve quand on identifia dans les cages thoraciques de fossiles d'ichtyosaures des individus plus petits. C'était la preuve par neuf que les ichtyosaures étaient de vilaines bêtes qui se mangeaient entre elles. Près d'un siècle plus tard donc, on établit que les « cannibales » en question étaient, en fait, des femelles gravides et que les petits qu'elles avaient « mangés » étaient, en fait, des bébés attendant de naître. Bref.

Le travers consistant à prêter aux Australiens (comme à bien d'autres « primitifs ») une conception monothéiste du monde persista de nombreuses années. C'est ainsi qu'en 1925, encore, comme le relève Roheim, l'anthropologiste anglais Herbert Basedow écrivit : « L'Être Suprême porte chez les Arrundta le nom d'Altjerra. Altjerra le bienveillant court sans cesse les cieux en surveillant d'un œil vigilant les faits et gestes des tribus qui courent au-dessous de lui. Les indigènes sont si fermement convaincus de son omniprésence que l'exclamation favorite des Arrundta, par exemple lorsqu'ils

engagent leur parole d'honneur, est *Altjerrim arrum*, ce qui signifie à peu près : « Que Dieu m'entende », phrase par laquelle ils prennent Altjerra à témoin de ce qui a été dit... » Or, l'Altjerra arrundta n'est autre que l'Altjira des autres tribus, qui ne répond nullement à cette description carrément monothéiste, voire calquée sur le Dieu chrétien, et, de plus, relève Roheim, « l'expression citée par Basedow est utilisée uniquement par les indigènes des Missions, et elle est la conséquence directe de l'école tenue par les missionnaires ». Exit le monothéisme antique australien.

Néanmoins, l'anthropologie orthodoxe avait repris sa progression au début du siècle. Et elle a établi que les tribus australiennes pratiquent des religions à l'opposé exact et du monothéisme et de ce qu'on peut appeler le centralisme moral de celui-ci. C'est ainsi que, chez les Mara, le ciel est bien la demeure d'esprits, au nombre de deux, qui sont les Minungara. Mais ces Minungara sont à la fois bons et méchants. Méchants, parce que chaque fois qu'un homme est malade ils ne rêvent que de descendre sur Terre l'achever ; toutefois, ils sont alors mis en échec par un esprit antagoniste, Mumpani, qui habite les bois. Et ils sont bons malgré tout, parce ce que sont eux qui forment les docteurs, lesquels guérissent les hommes malades. Concept paradoxal qu'on retrouve plus ou moins semblable chez les autres tribus, par exemple les Bimbinga et les Anula.

Pareille contradiction peut surprendre ; en fait, elle procède d'un système d'interprétation du monde fondé sur la complexité dialectique des rôles : rien n'est en soi « bon » ni « mauvais », tout peut être un moment ceci, et un autre cela. C'est ainsi que, note Roheim, « le démon et le guérisseur sont gens de la même étoffe ». Le même esprit majeur de la religion d'une tribu peut être, au gré, défini ici comme « bon » et là comme « mauvais », ou bien encore, alternativement l'un et l'autre. Chez les Aranda du groupe iliinka, le grand esprit Altjira est bon ou *mara* (on va voir, plus loin, d'ailleurs, qu'il faut se garder d'interpréter trop vite cet adjectif), et chez ceux du groupe tjoritja, il est « mauvais ». Et, note encore Roheim, « *mara* » ne veut pas dire « bon » dans l'acception que les chrétiens donnent à ce terme... Le mot *mara* n'a pas de connotation métaphysique, il peut s'appliquer à un démon aussi bien qu'à toute autre chose, et il désigne tout simplement quelque chose ou quelqu'un à propos duquel il n'existe pas de légende d'origine.

Là ne s'arrête pas la « révision » sémantique nécessaire si l'on veut comprendre les religions du Pacifique. En effet, le terme « démon » lui-même ne peut pas être entendu au sens européen, qui est celui d'un serviteur exclusif du Diable, fatalement solidaire de ses confrères. Si la majorité des démons dans les religions australiennes sont effectivement malfaisants et dévorent les humains, de l'extérieur ou de l'intérieur, il existe chez les Pindupi un démon, *mangukurata*, qui se nourrit de démons ! « Long et mince comme un échalas, il ne possède pas d'anus » (Roheim). Non seulement pareille singularité n'existe pas dans les religions monothéistes, mais encore, elle y est inconcevable, car un démon mangeur de démons serait, en quelque sorte, un

allié de Dieu. Or, le mangukurata australien ne cesse pas d'être malfaisant, même s'il fait une chasse dentue à ses confrères.

L'idée d'un esprit surnaturel qui habite le ciel invite irrésistiblement à des comparaisons avec les dieux qui nous sont plus familiers, voire avec Dieu lui-même ; et tout aussi irrésistiblement, elle impose la notion de révérence. Tel n'est pas du tout le cas chez les Australiens. Ainsi d'Altjira, cité plus haut à propos d'une déformation fondamentale de son personnage, et qui, note Strehlow ¹⁹, « est la divinité bonne des Aranda... Il n'a pas créé l'humanité et le bien-être de celle-ci lui est indifférent... Les indigènes ne le craignent ni ne l'aiment. Leur seule peur, c'est que le ciel leur tombe sur la tête et les tue tous ».

C'est cette similitude entre les craintes de peuples aussi éloignés que les Gaulois et les Australiens qui frappe, tout comme frappe le fait que, pour les nombreuses tribus australiennes, Yumu, Pindupi, Pitjentara, il existe dans la Voie lactée un être surnaturel qui est très beau, avec des pieds de chien, et qui est blond (il existe, rappelons-le, des aborigènes australiens naturellement blonds).

Incidemment, il est intéressant de noter que, s'ils se font des divinités une idée plus ou moins favorable, beaucoup d'indigènes se représentent les démons comme des esprits stupides, qu'on trompe facilement. Les Dayaks de la rivière Katoengouw de Bornéo, à l'ouest de la région de l'Océanie, mettaient ainsi devant leurs portes des effigies en bois, en période d'épidémie, pensant que les démons emporteraient celles-ci au lieu d'êtres vivants. Et chez les Dieri d'Australie centrale, quand survient une épidémie, on envoie le sorcier battre le sol avec une queue de kangourou empaillée pour en faire sortir le diable responsable ou Cootchie, et le chasser du camp ²⁰. Pratiques qui ne témoignent guère d'une grande estime pour l'intelligence, le courage ou la combativité du démon.

Mais d'un bout à l'autre de l'Océanie, on ne trouve pas trace de notre grand et unique esprit du Mal, Satan, Belzébuth, Diable ou autre, celui dont, sous d'autres latitudes il faut le dire, les conciles de Latran et de Trente affirmaient qu'il était devenu mauvais par choix personnel et que c'était lui qui avait entraîné l'homme au péché. Pareil esprit devait donc être éternel autant qu'omniprésent et connu de tous. Il ne l'est en tout cas pas dans le Pacifique. Si le Mal, agent catastrophique de la maladie, de la mort et de désastres naturels, est bien identifié par les religions océaniques, polynésiennes ou mélanésiennes, ou du moins par ce qu'il en reste à l'âge des avions à réaction, des transistors et du plastique (pas grand-chose, hélas !), il est considéré comme l'effet de causes ponctuelles, non comme l'émanation d'une puissance centrale, antagoniste d'un Dieu unique. Contrairement à ce qu'on serait tenté de supposer quand on considère des peuples dits « primitifs », il n'existe pas de réductionnisme dans l'interprétation du Mal. Celle-ci procède toujours par une négociation avec un répertoire de concepts animistes, dialectique comparable dans une certaine mesure à celle des

chrétiens qui, dans des épreuves déterminées, s'adressent à sainte Lucie pour les maux d'yeux, à saint Hubert pour les accidents de chasse ou à saint Antoine de Padoue pour les objets perdus, entités qu'on charge de l'intercession auprès de Dieu pour que celui-ci engage sa puissance contre le Diable qui a causé le Mal. Toutefois, l'Océanien, lui, procède différemment, car il charge un sorcier ou un docteur de mettre en échec le démon particulier qui a causé telle ou telle épreuve. Bien que les comparaisons soient périlleuses, on peut dire que le monothéiste assuré de la dualité du monde considère que le Ciel est un domaine administratif centralisé, alors que l'animiste océanien le considère comme régionalisé.

Ce caractère régional, qui fait que chaque île a sa propre mythologie, pourrait être considéré comme une forme de provincialisme ; ce n'est évidemment pas le cas, les mythes qui constituent cette mythologie étant des mythes fondateurs de la communauté elle-même, à la grande différence des religions à vocation immanente que sont les mono-théismes, et qui se veulent toutes trois universelles. Ces mythes ont la valeur et le rôle de ce que sont les constitutions dans les sociétés démocratiques, c'est-à-dire qu'ils régissent l'ensemble du mode de vie des populations. Il est donc normal que chaque île ait ses mythes. Il est tout aussi normal que ces mythes postulent que le Mal, qui n'est nullement opposé au Bien, lequel est confondu avec la vie même et d'abord avec l'harmonie sociale, peut être évité par une dialectique rituelle avec les esprits capables de le causer. Cela étant, il n'existe pas de Mal immanent.

Pour comprendre cette différence, on comparera ici le christianisme moderne, par exemple, avec les mythes décrits par Malinowski. Le christianisme propose d'abord une cosmogonie, partagée avec le judaïsme, et qui est constituée par la Genèse. Dieu existe, Il a créé le monde et Il est le Bien. Dans des temps très anciens, il s'est adressé aux hommes pour modifier leurs comportements et leurs vies sociales. Sa dernière intervention a été l'envoi de Jésus, Son fils, sur la Terre. À l'opposé, il y a le Mal, régi par le Diable. Ce Bien et ce Mal sont immanents, ils ont survécu et survivront à toutes les sociétés. C'est en vertu de cela que, dans le monde actuel, il y a séparation des Églises et des États, les mythes fondateurs du christianisme n'étant plus ceux de la société, en France depuis au moins la Révolution de 1789. Enfin, c'est en raison de la survivance de la notion d'un Mal immanent, incarné par le Diable, qu'on voit se creuser un fossé croissant entre le Bien social, tel que se le représentent les citoyens des sociétés laïques contemporaines, et les mythes des Églises, depuis lors transformés en dogmes : le domaine où ce fossé est le plus visible étant celui de la sexualité.

Dans les sociétés trobriandaises ou australiennes, par exemple, telles qu'elles ont survécu jusque vers le milieu du XX^e siècle, il n'y avait aucune représentation d'un « Mal sexuel », hormis les tabous de l'inceste (celui-ci étant entendu au sens large d'un rapport contrevenant aux structures de la parenté et de la tribu), et bien évidemment pas d'un Diable lubrique. Cette

représentation-là du Mal, si dominante dans les monothéismes, n'a pas plus de sens aux Trobriand qu'en Nouvelle-Guinée-Papouasie. L'onanisme, l'homosexualité féminine ou masculine, l'adultère ou la contraception n'y ont pas d'autres valeurs que sociales. En Nouvelle-Guinée-Papouasie, par exemple, l'homosexualité masculine est codifiée ; elle est même obligatoire pour les jeunes garçons pendant un moment donné qui suit leur puberté ²¹. Variante de la conception qu'on s'en faisait dans la Grèce antique (et qui était beaucoup moins libérale qu'on feint souvent de le croire, car la codification était indépendante du désir des partenaires et, par exemple, le commerce sexuel n'était tolérable qu'avec des adolescents), les Papous estiment, en effet, que le rapport sexuel quotidien (dûment codifié par ailleurs) avec des hommes mûrs prêterait aux garçons, par « contagion », les vertus des grands guerriers confirmés. La notion d'adultère n'existe pas non plus : jusque dans un passé très récent, le voyageur se voyait offrir les faveurs de telle ou telle femme de la tribu dans laquelle il se trouvait, qu'elle fût ou non mariée et qu'il en fût ou non demandeur. La notion d'onanisme n'y a pas davantage de sens.

Il n'est pas nécessaire d'élaborer ici sur ce que de telles pratiques présentent d'antagonisme avec celles des monothéismes. Mais il serait erroné de se représenter les Océaniens, ne fût-ce que dans le seul domaine de la sexualité, comme des orgiastes effrénés : en Australie centrale, le chef de la tribu des Kaitish, par exemple, s'abstient strictement de rapport sexuel avec sa femme pendant toute la période où il accomplit les cérémonies magiques destinées à la croissance de l'herbe ²². Le but de cette abstinence est de consacrer son énergie à la croissance des pâturages. Partageant avec tant d'autres peuplades une aversion sacrée pour les menstrues, les Dieri d'Australie centrale interdisent aux femmes pendant leurs périodes de se baigner dans les cours d'eau, sous peine d'y tuer tous les poissons, et dans l'île de Muralug, l'une de celles du détroit de Torres, les hommes leur interdisent de manger quoi que ce soit qui vienne de la mer, sous peine également de tuer tout ce qui vit dans la mer. Inversement, dans les Lété, Sarmata et autres îles qui se trouvent entre la Nouvelle-Guinée-Papouasie et l'Australie septentrionale, la fête du Soleil, Upu-lera, principale divinité mâle qui fertilise la Terre, est célébrée par des saturnales où l'on encourage vivement la copulation, afin d'exalter le principe de la fertilité ²³.

Il m'a semblé utile d'introduire ici, en guise d'étape dans notre tour du monde, un aperçu sur la conception du Mal et de ses causes dans deux cultures peu connues, celle des Yami de l'île d'Irala, appelée aussi Yu Tao ou île de l'Orchidée, au sud-est de Taiwan, et celle des Nagas, peuplade de l'Asie du Sud-Est, habitant une région appelée depuis 1961 le Nagaland, sise dans l'État indien de l'Assam, à la frontière birmane.

Les Yami sont l'un de ces peuples qui font la jonction entre l'Asie et la Polynésie, puisqu'ils sont malaiso-polynésiens. Ils sont intéressants dans cette recherche pour deux raisons. La première est qu'ils renseignent sur la transition entre les mythologies asiatiques et celles du Pacifique, exactement

de l'Austronésie, car leur dialecte, le bashiic, appartient à la vaste famille des langues austronésiennes. Ils permettent donc de voir si, séparées très tôt des influences asiatiques, leurs croyances ont évolué vers un mythe spécifique du Diable ou bien si, au contraire, elles l'ont atténué. La seconde raison est qu'en effet les Yami ont eu peu de contacts avec Taiwan, la terre la plus proche, durant la dynastie Qing, c'est-à-dire de 1644 à 1912, et que ceux qu'ils ont renoués étaient sporadiques. Irala ne présente pas d'intérêt économique et son intérêt stratégique est secondaire. Les Japonais, qui ont occupé l'île bien avant les deux guerres mondiales, de 1895 à 1945, l'avaient déclarée « musée ethnologique » et l'avaient fermée au public.

Irala est une île entièrement montagneuse, constituée d'une chaîne circulaire de pics parmi lesquels deux volcans éteints. La population compte quelque deux mille âmes, réparties dans cinq ou six villages, trois mille si l'on inclut le personnel taiwanais, techniciens, militaires et éducateurs, avec leurs familles. Ils tirent leur subsistance de la pêche, essentiellement des exocets, mais aussi du thon, des seiches et de quelques autres variétés, et de la culture du taro, de l'igname et du millet. Irala n'est certes pas un lieu touristique : on n'y trouve pas d'hôtel et, comme les typhons la balaient fréquemment, les maisons sont enterrées dans le sol, les toits seuls dépassant. Il est probable que, d'ici la fin du siècle, il ne restera plus grand-chose de la culture yami, le caractère primitif de l'économie locale encourageant la jeunesse à émigrer vers Taiwan.

Irala serait un domaine idéal pour l'ethnologue si elle était demeurée entièrement vierge de toute influence culturelle étrangère. Tel n'est pas le cas, car le christianisme y a été introduit après 1945, sous les deux formes les plus courantes qu'on rencontre en Asie, catholique et presbytérienne, mais il se trouve que le christianisme a été absorbé par la culture locale et n'a pas supplanté la religion traditionnelle. Il est par ailleurs impossible d'établir l'ancienneté des croyances des Yami, étant donné qu'ils n'ont toujours pas d'écriture et que toutes leurs traditions sont transmises oralement.

Le système éthique des Yami, qui est donc essentiellement religieux, s'ébauche dès les règles de consommation du poisson : certaines des quatre cent cinquante variétés qu'ils ont répertoriées peuvent être consommées par les deux sexes de tout âge, certaines par les hommes seulement, d'autres seulement par les hommes âgés, d'autres encore par les hommes et les femmes âgées. Certaines espèces ne sont consommables que par les seules femmes enceintes, d'autres par les seules femmes relevant de couches, tandis qu'il en est d'interdites aux habitants de certains villages. Le catalogue des autorisations et interdictions est assez complexe : quatre-vingt-huit espèces sont interdites à tout le monde, soixante sont interdites aux hommes dans certaines circonstances, dont un certain nombre aux époux à partir du moment où leurs femmes sont enceintes, soixante autres aux femmes, quatre espèces seulement sont permises aux femmes enceintes...

C'est là un modèle particulièrement « lisible » du système de tabous

qu'on trouve dans presque toute l'Océanie. Ce système n'est pas fondé sur une éthique, mais, comme toujours, sur un système classique de conservation du monde : le respect du tabou entretient l'ordre cosmique. Si un Yami meurt « en état de tabou », et même s'il est chrétien, les funérailles chrétiennes peuvent lui être refusées. Mais comme on va le voir, le système de tabous des Yami est indépendant des divinités.

En dépit des dimensions restreintes d'Irala, les Yami ont une cosmologie élaborée, comportant des mythes de la genèse et un panthéon hiérarchisé. Point frappant, on y retrouve le mythe surtout oriental du Déluge, qui aurait été causé par une femme enceinte. Au sommet du panthéon règne Simo-Rapao, qui a créé le premier couple humain, entouré, comme le Dieu de la Genèse juive, d'un conseil de divinités. À la base du même panthéon se trouvent les dieux malveillants, dont la goinfrerie peut priver les Yami de taros et d'ignames et dont les humeurs sulfureuses peuvent provoquer d'abominables pluies de sauterelles et de chenilles. La cosmologie yami est complétée par une généalogie compliquée des Yami à partir du premier être humain apparu sur l'île.

Entre les deux extrémités du panthéon se trouvent des divinités inférieures et mêmes des entités surnaturelles, mais non divines, dont deux féminines, les *Pina Langalangao*, qui président à la naissance et à la vie. La notion de « dieu » ne semble pas être la même que dans d'autres cultures, car les dieux sont appelés « aïeux célestes », *akey do to*, et « gens d'en haut », *tawo do to*.

Le système des Yami est donc, comme ceux qu'on a analysés plus haut, celui d'un panthéon qui inclut le pandémonium. La preuve en est qu'une fois par an, en décembre, les Yami font une offrande sacrificielle à tous les dieux. Mais une particularité de leurs croyances est que, dans le domaine du surnaturel, les dieux passent en second après les esprits. Tout être humain possède, pour eux, un « esprit principal », et plusieurs autres esprits secondaires, qui siègent dans les organes, les articulations, etc. La mort libère les esprits, qu'il est cependant possible de rappeler par la magie, par exemple à titre propitiatoire, par l'intermédiaire d'un sorcier, le *makahaw*, qui est seul capable de voir les esprits et de les conjurer (il est aussi capable de connaître les adultères et même de lire les pensées adultérines).

Normalement, quand la mort est naturelle, c'est-à-dire quand elle a été causée par la vieillesse, par exemple, mais non par un accident ou une maladie douloureuse, l'*anito* principal s'en va dans une île mythique, dite l'île Blanche. Mais s'il est mécontent, lui et les autres esprits peuvent revenir tourmenter les vivants, les animaux comme les humains, et les rendre méchants ou malades. Les Yami vivent donc dans la terreur constante et « incontrôlable » des esprits, *anito*, qui sont forcément ceux des morts. Les tabous yami les plus forts sont ceux qui touchent aux funérailles. Lors des veillées funèbres, personne des parents et du cercle des amis du défunt ne ferme l'œil, de peur d'être attaqué par l'*anito* du mort. L'acte le plus

épouvantable en matière de magie noire consiste à mettre un humain en contact avec le sable d'une tombe, parce qu'il pourrait porter un anito.

Deux traits frappent dans ces croyances ; d'abord, une nette distinction entre les esprits et les démons du niveau inférieur du panthéon yami. Ensuite, l'ambivalence des esprits : ils ne sont pas foncièrement mauvais, mais peuvent le devenir. Le Mal le plus effrayant n'est pas le fait des divinités, mais des émanations des humains, leurs anito. La philosophie de cette mythologie se rattache aussi bien, comme on le verra, à la peur des morts dans les religions asiatiques primitives, qu'à de nombreuses croyances océaniques exposées plus haut. Bien évidemment, il n'existe pas de Diable chez les Yami ²⁴.

En effet, la philosophie fondamentale de leurs croyances est que l'origine du Mal n'est pas tant surnaturelle qu'humaine, une survivance de la malveillance des humains. On pourrait la résumer par la formule « les mauvaises pensées nous survivent ».

Totalisant un demi-million d'individus, eux, les Nagas de l'Assam sont composés d'une quinzaine de tribus principales de cultures différentes. On ne sait pas grand-chose de leur origine, si ce n'est qu'ils sont de type à prédominance mongoloïde, avec des cheveux noirs lisses, les yeux noirs, les yeux bridés. Il est possible qu'ils aient, lors des grandes migrations mongoloïdes qui commencèrent il y a trente-cinq mille ans, peuplant jusqu'à l'Amérique du Sud, supplanté des populations locales aujourd'hui donc disparues, et qui auraient été australoïdes ou négritos, ces derniers types se distinguant en particulier par des cheveux frisés ou crépus. C'est ce que donne à penser un certain nombre de traits non mongoloïdes qu'on retrouve chez certains Nagas. Les récits nagas, d'ailleurs, parlent de rencontre avec des populations non mongoloïdes. Les Nagas parlent une trentaine de langues tonales qui appartiennent à la grande famille sino-tibétaine ; ils seraient donc venus de la Chine du Sud ²⁵. Autre point commun, ils étaient tous, jusqu'au siècle dernier, des chasseurs de têtes. De toute façon, les Nagas sont une peuplade ancienne, même si elle n'est pas du paléolithique. Leur religion, qui comporte peut-être des éléments des religions anciennes de l'Asie du Sud-Est avant leur arrivée, reflète donc des schémas anciens d'interprétation du monde, qui sont révélateurs, et d'autant plus que la religion naga semble indépendante des régimes politiques : dans certaines tribus, comme les Ao, ce sont les plus âgés qui règnent, d'autres, comme les Konyak, sont soumises à un régime autocratique, et d'autres encore, comme les Angami, pratiquent la démocratie « la plus pure », selon l'appréciation de l'*Encyclopaedia Britannica*. Tels quels, ils apparaissent comme des tribus plus ou moins apparentées, qui se seraient agglomérées il y a longtemps et qui auraient constitué une culture disparate, parfois à partir de traditions, parfois à partir de zéro.

Pour les Nagas, christianisés progressivement depuis 1890, mais qui gardent toujours le souvenir de leur religion originelle, l'origine de l'humanité est surnaturelle, c'est une pierre selon certains, une citrouille ou un oiseau

géant selon d'autres. Les Nagas n'ont ni mythologie ni religion unifiées, même si, de tribu en tribu, il existe des traits communs entre rites et croyances. Ils reconnaissent un dieu créateur, mais pour certaines tribus, les Angami, c'est en fait une déesse, Kepenopfu, lointaine et qui n'intervient guère dans la vie des humains, alors que pour d'autres, les Konyak, c'est un dieu masculin, Gawang, qui intervient énormément, lui, dans les activités terrestres. Mais ils postulent tous qu'il existe des esprits de deux sortes, ceux de la Terre, de bas niveau, et ceux du Ciel, évidemment supérieurs. Parmi les premiers, on trouve les esprits mauvais, ceux de la chasse, de la fécondité, etc. Les seconds, les *potso* des Lhota, ne sont pas « meilleurs », dans une hiérarchie éthique, car ils annoncent aussi de mauvaises nouvelles. En tout cas, les Nagas accordent beaucoup d'importance aux esprits inférieurs, y compris ceux du Mal, auxquels ils font des sacrifices propitiatoires.

Il n'existe pas pour les Nagas de cause universelle du Mal, et d'ailleurs les Nagas n'ont pas de conception unifiée de celui-ci. Il en existe plusieurs variétés et chaque mal a sa cause, à laquelle on peut remédier. Pour les Konyak, par exemple, un tremblement de terre est causé quand l'âme d'un chef de clan coupe sur son passage les grosses lianes qui lui barrent le chemin. Le remède consiste en un rituel simple ; le village se réunit et crie : « Ne tombe pas, ne tombe pas, afin que la terre reste tranquille. » Une éclipse, phénomène terrifiant, est causée par un tigre, une grenouille ou un chien qui essaie de dévorer le Soleil ou la Lune, et les chefs de clan crient : « Ne le mange pas, c'est notre Soleil. »

Comme dans l'ensemble des croyances évoquées ici, il est possible de négocier avec les forces du Mal : ce sont des puissances comme les autres, qui demandent des sacrifices elles aussi. L'objet des religions primitives est d'établir un équilibre entre les différentes puissances surnaturelles qui entourent l'être humain, ce qui s'obtient grâce à des rituels. Il n'y a ni scission irréversible du monde ni Faute originelle. Il n'existe pas de sujétion de l'homme aux puissances surnaturelles. Le but des religions est d'empêcher que les agitations des dieux et des démons ne dérangent à l'excès les activités humaines, et, surtout, dieux et démons n'y revêtent pas de colorations éthiques. Ce sont des étrangers ambivalents, des fâcheux en quelque sorte, qu'il convient de respecter, mais qui ne sauraient dicter de système théologique. C'est-à-dire que les religions sont essentiellement des exorcismes destinés à tenir en respect les incartades du surnaturel. Peut-être exactement le contraire de ce que font les monothéismes. La différence peut paraître académique ; elle ne l'est pas, j'espère le démontrer par la suite.

Dans le cas particulier des Nagas, qui représentent un des rares groupes ethniques vivant encore à l'état semi-originel, il faut relever qu'une fois de plus, en l'absence d'un gouvernement central, il n'y a ni centralisation du Mal ni représentation d'un Diable unique. Pourquoi les sociétés dites « primitives », telles que celles d'Océanie, les Yami et les Nagas, n'ont-elles conçu ni Bien ni Mal absolus, telle est évidemment la question qui s'impose

ici. C'est aussi l'une des grandes questions de l'anthropologie religieuse, et son sujet est bien trop vaste pour être abordé et encore moins défriché ici. Il faudrait non seulement reprendre (partiellement !) les thèses d'un Lévy-Bruhl sur les « sociétés inférieures », parce que sans tradition écrite, celles d'un Marcel Mauss et d'un Emile Durkheim sur l'interdépendance entre le social et le religieux, et bien sûr, celles d'un Lévi-Strauss sur le mode de formation du religieux et son rapport avec la réalité technique, économique et sociale, mais encore aller au-delà ; il faudrait, en effet, aborder à la naissance de l'éthique. Plusieurs vies mises bout à bout avec des compétences aussi vastes que variées y suffiraient à peine.

Toutefois, on peut proposer une ébauche d'explication limitée. Des sociétés numériquement aussi réduites et géographiquement aussi restreintes que celles de l'Océanie ne pouvaient avoir du Mal qu'une notion relative, l'accident, la maladie, la famine, la mort n'affectant généralement qu'un petit nombre d'individus à la fois. L'indice numérique du malheur y est faible, les désastres des grandes épidémies, qui, ailleurs, alignaient des monceaux de cadavres, y sont inconnus. La variété culturelle est également faible, ou du moins l'a-t-elle été jusque dans un passé récent : les populations océaniques n'ont pas connu les grandes diffusions littéraires rendues possibles, par exemple, par les théâtres de la Grèce ou de Rome, et, plus tard, par l'imprimerie. On peut ainsi difficilement imaginer que les Trobriandais aient pu avoir accès à des récits d'horreur tels que ceux qu'accumule, par exemple, Suétone dans les *Vies des douze Césars*. La notion du Mal est donc, en Océanie, dérisoire en regard des puissances de la vie, le Soleil, la mer, la végétation et la fertilité des femmes, du bétail et de la terre. Les mythes de l'Océanie sont à cet égard comparables à ceux de la Grèce et peut-être de tous les archipels ; ce sont des mythes de vie, où les catégories de l'éthique s'insèrent de façon lâche.

Le pouvoir, enfin, y est restreint, du fait de la faiblesse économique ; on n'y a pas souvenir de tyrans coupables d'exactions comme en ont connu les peuples de l'Orient, mais, surtout, les structures sociales n'y ont jamais suscité de grands systèmes politiques. Les grands systèmes politiques étant indissociables des grands systèmes religieux, l'Océanie n'a donc jamais connu de religion centralisée, de celles qui par leur essence même identifient les grands interdits sociaux à un génie du Mal.

Le Diable, objet des grandes imprécations monothéistes, n'y avait donc pas de place. Les vivants étaient éventuellement persécutés par des entités sans valeur éthique. Peut-être fut-ce le motif de l'enchantement que ressentirent les premiers navigateurs occidentaux qui, de Gook à Bougainville, abordèrent là-bas. Et l'origine du mythe du Bon Sauvage. Ces « sauvages » – là n'en étaient pas, et ils n'étaient pas davantage bons que méchants. Plusieurs d'entre eux furent, jusque dans un passé récent, cannibales, mais ce que ressentirent nos explorateurs, ce fut qu'ils ignoraient le Mal, en tout cas le nôtre, ténébreux, gratuit, crasseux, bête et méchant.

Nous les idéalisâmes, puis les désidéalisâmes, puis les corrompîmes, d'abord en cachant leurs anatomies de « départements » destinés à cacher leurs sexes et, surtout, leur grâce physique, puis en leur enseignant donc l'existence du Diable et, enfin, en leur prouvant son existence par nos productions télévisuelles.

I- Les numéros en indice renvoient aux notes à la fin de chaque chapitre.

II- L'île de Nouvelle-Guinée est actuellement partagée entre l'Indonésie, qui en possède la moitié occidentale ou Irian occidental, et l'État indépendant de Papouasie-Nouvelle-Guinée.

1- André Leroi-Gourhan, *Les Religions de la préhistoire*, Quadrige-P.U.F., 1983. Dans l'« Essai sur la religion de l'âge du bronze », in *Le Mont Bego – La vallée des Merveilles et le val de Fontanalba*, ministère de la Culture et de la Communication, 1992, Henry de Lurnley exprime un avis similaire : « Connaître la religion des hommes de l'âge du bronze, qui ont occupé les Alpes méridionales de 1800 à 1500 avant J.-C, est une entreprise particulièrement difficile à cause de la rareté et de la grande hétérogénéité des documents dont nous disposons... » L'archéologue se trouve donc contraint, pour la majeure partie de l'essai, de recourir à une étude comparative des grandes mythes de la préhistoire à travers le monde, pour établir le cadre des rites spécifiques du mont Bego.

2- Pierre-Roland Giot, directeur de recherches au C.N.R.S., « Dolmens et menhirs », *Science & Vie* trimestriel, n° 178.

3- Miranda Green, *The Sun-Gods of Ancient Europe*, Hippocrene Books Inc., Londres, 1991.

4- Mircea Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, 3 vol., Payot, 1976.

5- Lucien Lévy-Bruhl, *La Mentalité primitive*, Presses Universitaires de France, Paris, 1922.

6- Lorsque *Science & Vie* publia, en 1991, une analyse critique de la doctrine et des résultats cliniques de la psychanalyse, nombreux furent les lecteurs qui protestèrent contre un retour « archaïque » à « des positions scientistes réfutées par la science moderne »...

7- J'entends préciser que je ne mets nullement ici en doute la réalité de certains phénomènes physiques du mysticisme, sur lesquels je recommande la lecture de l'ouvrage de Herbert J. Thurston, *Les Phénomènes physiques du mysticisme*, Gallimard, 1973. Mon objet est de relever la contradiction entre le regard de l'anthropologie sur des civilisations archaïques ou « prétechnologiques » et celui sur les civilisations technologiques. Je souhaite, par ailleurs, exprimer mon point de vue sur un présumé suspect, à savoir que la mentalité « primitive », celle des Papous, des Maoris ou des Africains, serait innée et, en quelque sorte, irrémédiable du fait d'une culture foncièrement « prélogique ». M'étant fait piloter dans des avions et des hélicoptères par des « primitifs », j'ai pu juger que leurs connaissances de la navigation et de la mécanique n'étaient, elles, en aucun point inférieures à celles de leurs collègues blancs.

8- Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Pion, 1952. Lévi-Strauss, faut-il le souligner, a cependant été le premier à dégarer l'anthropologie de l'obsession d'une antinomie entre mentalité logique et mentalité prélogique notamment dans *La Pensée sauvage*, Pion, 1962.

9- Il restera un jour à explorer, ailleurs que dans cet ouvrage, si la religion, en dépit de son apparence « prélogique », terme qui me paraît incidemment constituer un euphémisme déguisant le terme « illogique », ne constitue pas une satisfaction spécifiquement logique pour l'être humain. Telle est la raison de la nuance restrictive ici indiquée.

10- H. Breuil et R. Lantier, *Les Hommes de la pierre ancienne*, Payot, 1959.

11- « Easter Island », *Encyclopaedia Britannica*.

12- Alfred Métraux, *L'île de Pâques*, Gallimard, 1941.

13- Paul Bahn et John Flenley, *Easter Island, Earth Island*, Thames and Hudson, Londres et New York, 1992. Ces auteurs indiquent en plus que le déclin de la civilisation pascuane a été causé par une exploitation extensive des ressources de l'île, et, notamment, de ses maigres richesses forestières. Ce qui invite à modérer certaines idées romantiques sur la sagesse innée des populations primitives, qui savaient seules exploiter et conserver les richesses naturelles. Comme les Mayas, les Pascuans ont fini par dévaster des terres parce qu'ils ignoraient les rythmes de renouvellement des ressources. Je n'accablerai pas ici l'excellente *Encyclopaedia Britannica*, qui fit rédiger l'article sur l'île de Pâques par Thor Heyerdahl, dont les thèses sont désormais discréditées.

14- Bronislaw Malinowski, *Argonauts of the Western Pacific*, John Hawkins and Associates, Inc., New York, 1922 ; *Les Argonautes du Pacifique occidental*, trad. fr. avec introduction de Michel Panoff, Gallimard, 1989.

15- Vittorio Maconi, *Australie et Mélanésie*, Atlas, Paris, 1980.

16- Dans ses *Trois Essais sur la vie sociale des primitifs* (Payot, 1980), Malinowski écrit cependant : « Le mythe tel qu'il existe dans une communauté sauvage, c'est-à-dire dans sa forme primitive, n'est pas seulement une histoire qu'on raconte, mais une réalité vécue. » La phrase pouvant prêter à confusion, il me semble qu'il faille la compléter en disant « vécue dans l'imaginaire ».

17- Bronislaw Malinowski, *La Vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanésie*, Petite Bibliothèque Payot, 1970.

18- Géza Roheim, *The Panic of the Gods*, Harper-Row, New York, 1972 (traduit chez Payot, sous le titre *La Panique des dieux*, 1974).

19- Cari Strehlow, *Die Aranda-und-Loritja Stämme in Zentral-Australien*, Francfort, 1907-1908.

20- Sir James Frazer, *The Golden Bough*, Macmillan, New York, 1963.

21- Maurice Godelier, *La Production des grands hommes*, Fayard, 1982, et Gilbert H. Herdt, *Guardians of the Flûte, Idioms of Masculinity*, McGraw-Hill, 1981.

22- Frazer, *The Golden Bough*, *op. cit.*

23- *Id.*

24- L'essentiel des informations sur les Yami est tiré de l'excellente étude de Deszo Benedek, la plus complète sur les Yami, *The Yami of Irala, The World and I*, une publication de « The Washington Times Corporation », sept. 1987, et de l'étude de Krista Weidner, *The Legends of Irala*, Research – Penn State University, vol. 6, n° 3, sept. 1985. Il faut relever un rite particulier des Yami, qui est le sacrifice d'un lézard, chargé de se venger, par son injuste souffrance, sur la personne, voleur ou mauvais esprit, censée avoir causé du mal au célébrant qui effectue le sacrifice.

25- L'essentiel des informations sur les Nagas est tiré de l'excellent ouvrage de Julian Jacobs, avec Alan MacFarlane, Sarah Harrison et Anita Herle, *Les Nagas*, paru en 1990 aux Éditions Olizane, à Genève. Les opinions sur le groupe linguistique des Nagas ne sont pas unanimes, car selon l'article « Naga » de l'*Encyclopaedia Britannica*, édition 1980, leurs langages appartiendraient au groupe tibéto-birman.

3.

L'Inde sauvée du Mal

De la difficulté de parler de l'« Asie » comme d'une entité –
De la façon dont les Yakoutes ont assimilé le christianisme et
phagocyté le Diable – Du védisme, religion mère de bien
d'autres – De la relativité de tout ce que nous savons et du
« Qui sait ? » des Védas – De Bouddha, de son duel avec
Mara, de la présence de démons et de l'absence de Diable
dans la cosmologie bouddhiste – De l'impossibilité de définir
clairement l'hindouisme – Des actes de bonté du méchant Siva
– De la seule nécessité de l'hindouisme, qui est la fusion avec
la divinité.

Quand on aborde l'Asie, l'enquête sur le Diable devient ardue pour un esprit occidental, formé à la logique et imbu du principe de non-contradiction, selon lequel ceci ne peut pas être cela. À examiner par exemple les fresques de tel et tel temple de Ceylan, et leurs diabolotins crochus, le voyageur sera tenté de conclure que, bien sûr, les bouddhistes connaissent sinon le Diable, du moins des diables, ses enfants, neveux ou autres. Et que le Malin est donc universel.

Mais il est aventureux de parler de l'Asie. D'abord, parce que chacun a la sienne. Tibet ou Sibérie, Indonésie ou Bornéo, Malaisie ou Philippines, Inde ou Pakistan, Chine ou Japon, chacun de ces pays exigerait pour être un peu connu une vie entière. Et encore ! Ils sont tous différents et l'Europe, en regard, fait figure d'un assemblage de provinces à peine plus différentes que la Bretagne de la Savoie, les Asturies de l'Andalousie, ou le Mecklembourg de la Bavière. De la jungle de Malaisie, où les fleurs de *barringtonia* ne durent qu'une heure tant la vie est accélérée, laissant comme seule trace de leur éclosion une frange d'argent rose étalée sur la terre, au désert de Gobi, où les voyageurs russes du siècle dernier racontent qu'on a retrouvé des gens enterrés de l'intérieur par le sable qu'ils avaient avalé, pas une espèce vivante commune, à part « le bipède obstiné ». Comment croire alors qu'ils eurent une religion commune ? Et encore moins un Diable équitablement partagé ?

Ensuite, parce que l'Asie est plus vieille que notre monde. Dire « Asie », c'est utiliser encore aujourd'hui, où l'ethnologie a pourtant nuancé nos

certitudes, une notion qui remonte aux classes de géographie de l'école primaire, où l'Europe, immanquablement centrale, était colorée en rose, et l'Asie en jaune (l'Afrique, le plus souvent en brun, pudique allusion au noir). Mais cette Europe au nom de vierge kidnappée vagissait encore, pour ainsi dire, quand des Asiates, beaucoup plus disparates que les anthropologues voulurent un temps le faire croire, partirent vers le nord-est, à la recherche d'on ne sait quoi, traversèrent à pied sec (mais gelé) le détroit de Behring enserré par les glaces, et peuplèrent les Amériques jusqu'à la Terre de Feu. C'était il y a trente-cinq mille ans, et nous n'avions pas fini, entre Madrid et Moscou, nos classes du néolithique.

Comment croire alors que ces gens, au bout de tant de temps, pratiqueraient encore ce type de croyance qui est le nôtre, figé dans les catégories de la pensée logique que l'hellénisant Saül colporta jusqu'à Rome pour fonder son Église ? Quand, au marché des Voleurs de l'ancien Hong Kong, on parlait, il y a vingt ans, à un Mongol adolescent sculpté dans l'ivoire, et quand on parlait dix ans plus tard à un vieillard des environs de Banju Wangi, au sud de Java, on rencontrait le même regard millénaire. Celui que ne put pas me donner le prêtre hindouiste à demi nu, qui m'avoua quatre-vingt-deux ans, quand à Ceylan il m'emmena sur un rocher escarpé, à peine plus grand qu'une table de bistrot, mais à trois cents mètres au-dessus de la mer, pour me dire que c'était de là qu'était tombé le prince Rama avant d'être sauvé par les génies ailés : il était aveugle. L'Asie, donc, n'a plus d'âge, elle a vécu trois fois notre histoire et tous les enfants y ressemblent au jeune Dalai-Lama tant leur regard est grave.

Ni la télévision ni les téléphones portatifs n'y ont rien changé. L'Asie résiste à tout par le temps et l'espace. Les Yakoutes de Sibérie, que les anthropologues décrivent comme des Turcs du Nord, et qui vivent au bord de la mer Arctique, mais, en fait, au bord de l'enfer (une expédition soviétique envoyée en Yakoutie en 1926 pour un projet hydrologique mourut de faim dans un pays où la livre de sel se vendait alors quatre grammes d'or et celle de viande vingt grammes !), en donnant un bon exemple. À la fin du XVIII^e siècle, des missionnaires endurants allèrent les christianiser. Quelques dizaines d'années plus tard, les Yakoutes, donc, racontaient ceci :

« Satan était le frère aîné de Jésus, mais il était méchant alors que Jésus était bon. Et quand Dieu voulut créer la Terre, il dit à Satan : "Tu te vantes d'être capable de tout faire et d'être plus grand que moi ; eh bien, ramène donc un peu de sable du fond de l'océan." Satan plongea donc au fond de la mer, mais quand il fut remonté, il constata que l'eau avait entraîné le sable de ses mains. Il plongea donc deux autres fois, toujours en vain, et, la quatrième, il se changea en hirondelle et parvint à porter un peu de limon au bout de son bec. Jésus bénit alors la boue, qui devint la Terre. Et la Terre était jolie et plate et lisse. Mais Satan, voulant créer un monde à lui, avait caché un peu de boue dans son bec. Jésus devina l'astuce et lui donna un coup sur la nuque. C'est alors que Satan cracha la boue, qui, en tombant, forma des montagnes ¹. »

L'histoire est significative, car on y voit que Satan a été phagocyté par les mythologies antérieures. En dépit de sa méchanceté reconnue par les

chrétiens, suppose-t-on, et muée ici en malice, et en dépit de sa proverbiale intelligence, il est battu en brèche par Jésus, comme un tricheur est pris la main dans le sac. Il y perd tout son pouvoir cataclysmique et universel pour n'être plus qu'un farceur, un *trickster*, figure tout aussi universelle, mais certes non satanique, qu'on détaillera plus loin¹. Car l'Asiate, de l'Arctique à l'océan Indien, n'a jamais imaginé que les jeux fussent faits et qu'un Dieu soit en haut et un Diable en bas. L'un et l'autre personnage, en effet, sont des créations culturelles, et si l'Asiate est naturellement enclin à croire qu'un Dieu existe, il est tout aussi incapable d'imaginer que Lui et le Diable seraient brouillés. L'idée, on le verra à la fin de ce livre, n'est pas scandaleuse, car un philosophe moderne et chrétien, Giovanni Papini, l'a aussi formulée sans l'aide des Yakoutes.

L'Asie, comme l'Afrique, l'Océanie et les Amériques anciennes, si l'on peut juger de celles-ci d'après ce qu'il en reste, surtout au sud, est religieuse comme on respire. L'Occident la crut agitée de démons et de merveilles, bref païenne, c'est-à-dire encore idolâtre. Si le continent semble aujourd'hui n'appartenir qu'à trois religions, le bouddhisme, l'hindouisme et l'islam, l'installation de ces religions (à supposer qu'on considère le bouddhisme comme une religion plutôt qu'une philosophie) et les influences qu'elles eurent les unes sur les autres sont plus complexes. Tout commença en Inde, car l'Inde fut la Grèce de l'Asie. Et si l'on a l'audace de parler de l'Asie, il faut commencer par l'Inde, qui est, spirituellement, sa mère.

En effet, ses grandes religions autochtones, hindouisme, bouddhisme, jainisme, taoïsme, shintoïsme, dérivent essentiellement du védisme, qui fut introduit dans le sous-continent indien vers 1500 avant notre ère, par les invasions aryennes (du mot *arya*, c'est-à-dire « noble »), celles de peuples qui venaient d'Iran². Le védisme, ainsi nommé selon les Védas, livres sacrés, supplanta une ou plusieurs religions plus anciennes. Comme il est utile, dans une enquête telle que celle-ci, de savoir d'où venaient les premiers dieux, donc les premiers démons, et comme l'humanité est considérablement plus ancienne que le XV^e siècle avant notre ère, on est fondé à se demander quelles religions avaient précédé le védisme et si elles croyaient au Diable. Or, on ne le sait que confusément.

On sait, certes, qu'avant l'invasion aryenne exista ce qu'on appelle la civilisation Harappa ou civilisation de l'Indus, du nom du grand fleuve le long duquel elle se développa. Mais de cette civilisation, nous savons peu de chose, si ce n'est qu'elle ne bénéficia pas de l'écriture, qu'elle s'intéressait peu au monde extérieur sauf pour des trocs de bétail, qu'elle n'avait pas de débouché sur la mer, qu'elle était défendue par des citadelles, mais ne connaissait apparemment ni les chevaux ni les chariots et qu'elle n'avait pratiquement pas de structure politique : c'était une royauté primaire dont le chef était à la fois général et grand prêtre. Nous pouvons dire aussi que les gens de cette civilisation, les Dravidiens, étaient de peau beaucoup plus sombres que les Aryens et qu'ils avaient la face camuse, selon les descriptions occasionnelles

des Aryens, qui semblent les avoir méprisés et exécrés².

Cette civilisation préaryenne pourrait avoir été en place depuis le V^e millénaire avant notre ère, et le fait qu'elle n'ait pas connu la roue suggère qu'elle conservait des caractères extrêmement primitifs quand les Aryens vinrent s'installer en Inde. Si l'on s'inspire des modèles d'autres civilisations très anciennes, on peut tout juste imaginer que sa religion fut également primitive, fondée sur des cultes fondamentaux tels que ceux du Soleil et de la fertilité. Il y a quelques raisons de penser qu'elle pratiqua le culte de la Grande Déesse, mais là s'arrête le champ de l'archéologie et commencerait celui de la spéculation.

Le védisme des Aryens, implanté en Inde, dura un millier d'années. On ignore presque tout de ces dix siècles : les Aryens n'ont rien construit en pierre et n'ont rien écrit. Leurs livres sacrés, les Védas, n'ont été fixés que vers le III^e siècle avant notre ère ; jusqu'alors, ils étaient transmis oralement, et l'on ne peut pas juger de la fidélité de la transcription écrite plusieurs siècles plus tard. On ne sait donc rien de certain sur la religion aryenne originelle ; on ne la connaît que par les transcriptions écrites, qui furent donc tardives. Mais on suppose que les Aryas, caste aristocratique et guerrière, qui cultivait la fraternité virile, imposèrent à l'Inde un panthéon masculin qui détrôna la Grande Déesse³ ou, en tout cas, lui contesta la suprématie.

Comme toutes les religions, le védisme ancien postule dans sa version de la Genèse, le Nasadiya ou Hymne de la Création des Rig Védas (X ; 129), qu'au début il n'y avait rien, ni être ni non-être, ni air ni ciel, ni mort ni immortalité, ni nuit ni jour, il n'y avait que l'Un, qui respirait sans souffle, par sa propre force. Pour le Nasadiya, la contrainte intérieure de l'Être originel produisit la première antithèse entre l'être et le non-être, et puis encore entre l'énergie active et la matière passive. Le Purusa-Sukta ou Hymne de l'Homme propose une version quelque peu différente : c'est que les dieux créèrent le monde grâce au sacrifice d'un être originel ou *purusha*, qui est tout ce qui a jamais existé et qui existera jamais⁴.

Comme celui de l'Iran ancien, le védisme indien est marqué par un schéma dualiste : le pouvoir des dieux ou *daevas*, Varouna, Mithra, Indra et les jumeaux Nasatya, y est balancé par celui de contre-dieux ou *asuras*. Ceux-ci, tel Virtra, contre lequel Varouna mènera un combat victorieux, sont aussi multiformes que les dieux ; ils représentaient une forme mythologisée des adversaires des Aryens, probablement les Pani, Dâsa et autres représentants des Harappa de la civilisation de l'Indus. Indra est, en effet, qualifié de *purandara*, c'est-à-dire « destructeur de fortifications », à l'évidence celles des populations Harappa⁵. Vieille affaire : l'adversaire est démonisé et représenté tout noir, puisque les Dravidiens, on l'a vu, avaient la peau foncée.

Mais par son symbolisme, ce dualisme est aussi celui de l'être et du non-être, de la création et du chaos. C'est une interprétation du monde fondée sur les antagonismes nécessaires. Le cosmos est essentiellement bienveillant à l'égard de l'homme. Cela n'implique pas que le Mal n'existe pas ; seulement,

il est normal, c'est une conséquence du chaos cosmique, car la paix n'est jamais instaurée entre les puissances opposées du Ciel, et s'il affecte l'homme, c'est parce que le microcosme humain fait partie du macrocosme. D'où l'importance de l'exactitude des rituels, *grhya* domestique et *srauta* communautaire : le rituel est une observance en même temps qu'une célébration des lois célestes, et un rituel mal accompli peut en lui-même être une source de désordre. Et cette importance du rituel reflète bien les structures de l'Inde aryenne : la société y est déjà hiérarchisée et codifiée, et la religion en est l'âme et l'instrument politique de cohésion. Comme il exalte le pouvoir des prêtres, le rituel renforce la société dont les prêtres sont les gardiens. Le cercle est clos.

En effet, l'équilibre du monde, celui qui existe entre *daevas* et *asuras*, est maintenu par les sacrifices et l'offrande, également rituelle, de *soma*, suc d'une plante qui pourrait bien avoir été l'amanite tue-mouches ou l'amanite phalloïde, ce qui revient à dire que c'était une boisson hallucinogène ⁶. Incidemment, le sens du rite que voilà mérite d'être médité : le monde n'existe qu'à la condition que l'homme, à dates fixes et rituellement, se donne à l'ivresse, qui le fait participer à la nature des dieux. C'est le principe fondateur des mystères grecs, mais c'est aussi celui qui suscitera la réaction judaïque, celle de l'exécration de l'ivresse dont l'histoire mythique de Noé est la plus révélatrice. Les Aryens, en tout cas, ne dédaignaient pas la boisson car, outre la *soma*, ils consommaient aussi de la *surâ*, qui n'avait pas, elle, de valeur religieuse.

Vers le V^e siècle avant notre ère, le védisme commença à décliner, comme en Iran. Il apparaissait, en effet, confus. On ne savait plus vraiment les noms, les identités ni les rôles des dieux. Était-ce Prajapâti, le dieu suprême ? Mais alors pourquoi l'appelait-on aussi Hiranyagarbha et parfois encore Brihaspati ? D'ailleurs, était-ce bien le dieu suprême, celui de toutes choses et de tous phénomènes, ou bien seulement le dieu des créatures ? Était-il supérieur ou égal à Surya, dieu du Soleil, et à Agni, celui du Feu ? Les dieux étaient-ils des entités distinctes ou bien les manifestations d'une seule réalité ? C'est à cette dernière interprétation qu'on prêterait foi le plus volontiers, d'après les versets des Védas : « Le réel est un, mais l'homme instruit l'appelle de noms différents. » (X ; 129, 2.) Et encore : « Les prêtres et les poètes multiplient avec des mots la réalité cachée, qui est unique. » (X ; 114 ⁷.)

Bien évidemment, il n'y avait pas plus de Diable unique que de Dieu unique. Car il s'en faudrait que les contre-dieux du védisme fussent des démons au sens où nous l'entendons en Occident moderne, et encore moins qu'ils fussent le Diable : ce sont « simplement » des contre-pouvoirs. Dumézil encore spécifie que ce sont des « archidémons » et des archanges ⁸. C'est là un point fondamental dont il restera des traces dans les monothéismes, et notamment le monothéisme judaïque : Lucifer (c'est, il faut le rappeler, l'ancien nom de la planète Vénus, qui se voit au coucher du soleil) non

seulement fut, mais reste un archange. En effet, le judaïsme a emprunté une bonne part de sa théologie au védisme par l'entremise de l'Iran.

Les Védas ne sont pas datés, mais on a supposé qu'un de leurs versets au moins reflète un moment historique, la frustration des fidèles, qui s'est exprimée à un moment de l'histoire de l'Inde, devant le caractère flou et polysémique des divinités : « Qui est Indra ? Qui l'a jamais vu ? À quel dieu ferons-nous nos offrandes ? » (« Le Dieu inconnu ou l'Embryon d'or », X ; 121 ⁹.) Ce moment aurait été celui du déclin du védisme, survenu donc vers le V^e siècle avant notre ère.

Mais il faut souligner que, tout au long de son évolution, le védisme indien n'a cessé d'affirmer le doute fondamental de la créature en face du monde. La fin de la période védique offre la première ébauche connue de l'agnosticisme caractérisé : selon les dernières, c'est-à-dire les plus récentes sections des Védas, les Upanishads, dits aussi Védantas, la vérité est inconnaissable et le but de la religion est d'apporter la paix à l'esprit humain. Souvent considéré comme distinct de celui des Védas, cet agnosticisme en est toutefois l'aboutissement, car le doute universel est déjà présent au début du Nasadiya :

« Qui sait vraiment ? Qui le proclamera ici ?... D'où vient la création ? Les dieux sont venus après la création de cet univers. Qui sait donc d'où il est né ? » (X ; 129, 6.)

Tout l'enseignement védique est marqué par ce « Qui sait ? », *Ko veda ?* Le doute est seulement plus spécifique dans les Upanishads. Le panthéon védique y perd de son éminence : rien ne s'explique en ce bas monde. La matière, qui est le principe de base, n'explique par les phénomènes vitaux. Les entités sont indéfinissables. L'esprit ne peut expliquer les phénomènes logiques, et, enfin, la logique est impuissante à expliquer les aspects supérieurs de l'Être. L'Être ne peut pas être réduit à la somme de ses états, ou bien l'Être n'est pas l'Être-là, comme dirait bien plus tard Heidegger (qui s'intéressa d'ailleurs au védisme). L'Être est une entité inchangeable et permanente, l'Atman, qui est identifié à l'essence de l'Univers, le Brahman, c'est-à-dire la félicité suprême et la seule, totale et ultime explication de l'Univers. *Tat tuam asi* : « Cela est toi. » L'essence de l'Univers étant par définition inconnaissable, l'Être l'est aussi. La boucle est fermée. Nous ne saurons jamais rien.

Mais, et c'est là l'élément dominant des Upanishads, le Brahman étant la seule et totale réalité, le dualisme est abandonné. La félicité, *ananda*, ne peut inclure le Mal. Il n'y a donc pas, il ne peut pas y avoir de Mal et, à plus forte raison, de démons ou de Diable ; ce ne sont que des illusions. Cet élément-là conditionnera toutes les religions qui dériveront ultérieurement du védisme ; et comme l'Inde a diffusé sa culture dans la totalité de l'Asie, on peut donc le dire d'emblée, le Diable est inconnu en Asie, il n'est qu'une fiction inspirée par l'esprit humain.

Dans les Upanishads et leur rejet du dualisme, le védisme originel a jeté

son masque en arrachant celui des dieux : ceux-ci n'étaient que des faces artificielles, inventées par l'homme et accrochées à l'inconnaissable.

Le « flou », pour parler ici en termes européens, du panthéon védique, qui aurait donc entraîné son déclin, n'est pas contestable. Guère contestable non plus la difficulté de la philosophie religieuse de l'Inde. C'est à l'évidence une philosophie aristocratique, destinée à des lettrés et des esprits méditatifs, rompus aux finesses de la métaphysique. Les « joyeux lurons » princiers qu'étaient les envahisseurs aryens du XV^e siècle avant notre ère avaient en effet engendré au cours des siècles une élite intellectuelle de haute volée. Et de si haute volée, même, que, trente siècles après le déclin du védisme, la philosophie occidentale n'a guère fait avancer la question de l'Être ¹⁰, déjà posée par le védisme. On conçoit aisément que les prêtres, les brahmanes, aient constitué une caste de haute aristocratie. On conçoit tout aussi bien que le peuple ait été habitué à des notions plus accessibles, à la magie aussi, mais on peut se demander comment les mêmes fidèles s'en accommodèrent pendant une quinzaine de siècles, et pourquoi, tout d'un coup, ils s'en lassèrent. Un millénaire et demi est tout de même un temps assez long pour qu'on s'avise ou pas de la « fiabilité » d'un panthéon, et cela d'autant plus qu'à ses origines ce panthéon, comme tous les autres, émanait du peuple même.

La réponse réside d'abord dans le vieillissement des rituels, évoqués plus haut. Le panthéon védique n'a pas disparu, en effet, et les dieux d'antan continuent d'être révéérés, mais les cultes se sont sclérosés. La réponse réside ensuite dans l'évolution des sociétés nées du védisme, de la période védique de l'Inde à sa période épique. Et là, il faut reprendre plus en détail le schéma général exposé plus haut.

Quand les Aryens débouchent dans le nord de l'Inde, ce sont des bandes ou des tribus de guerriers dirigées par des aristocraties à la tête desquelles se trouvent des princes, les *râjâ*, dont le pouvoir est tempéré par des conseils de tribus, les *sâbha* et les *samiti*. La plus célèbre de ces tribus est la Bharata. Les Védas nous font des Aryens un portrait succinct, mais haut en couleur : ce sont de joyeux lurons ¹¹, donc guerriers émérites autant qu'agriculteurs et éleveurs, qui aiment la musique (« ils jouent de la flûte, du luth et de la harpe ¹² ») et la danse, qui apprécient volontiers l'alcool, et fort probablement aussi la beauté féminine. Ils vivent dans de petits villages (on ne leur connaît pas de métropole ni de villes), centrés dans leurs terres et leurs élevages, allant de bataille en bataille et organisant à l'occasion des ripailles généreusement arrosées. C'est le schéma qu'on retrouvera d'ailleurs chez d'autres Indo-Européens, les Celtes.

Les Aryens se fixent d'abord dans le Punjab, « le pays des cinq rivières », actuellement à cheval sur la frontière indo-pakistanaise. Quelques-uns s'aventurent à l'est jusque dans la légendaire région de Sarasvati, probablement celle de l'actuelle rivière Sarsuti, qui sera divinisée et deviendra la déesse de l'éloquence, du savoir et de la sagesse. La région elle-même deviendra plus tard la plus sacrée du bouddhisme ¹³. Ils vivent encore à l'état

tribal, partageant leur temps entre l'agriculture, l'élevage et la guerre.

Mais avec le temps, des empires s'organisent. Les Aryens descendent vers le pays des Kurus, dans l'actuel Rajasthan, et fondent près de Delhi leur première capitale connue. Un vrai pouvoir politique, dynastique, s'organise donc, et comme il n'y a alors pas de politique sans religion, le védisme trop flou subit probablement le premier assaut des réformes. Puis l'empire des Kurus s'effondre, et descendant la vallée du Gange, vers l'est donc, une partie des Aryens fonde sur son chemin une succession d'autres empires, dont les centres sont Kosala, Videha, Kasi, tandis que l'autre partie, descendant vers la côte occidentale, arrive à Ujjain et étend son pouvoir aux ports de commerce.

C'est-à-dire que la majeure partie de l'Inde, qui est aryenne, s'est politisée. Une religion à la fois floue et sclérosée n'est plus de mise, et le védisme appelle une réforme. Et, point frappant, celle-ci se produit à peu près à la même époque en Iran, où c'est Zoroastre qui la réalise à partir de 600 avant notre ère, et en Inde, où c'est Vardhamanna à partir de 570 environ, et Bouddha à partir de 560 environ. Ici et là, les contextes sont les mêmes : la formation d'un pouvoir politique central. Mais, distinction majeure, en Inde, le védisme va suivre un chemin différent de celui de l'Iran.

On pourrait imaginer que le changement s'effectue dans le sens d'une « réincarnation » des dieux ; il n'en est rien. Dans un étonnant sursaut, le védisme se débarrasse des derniers vestiges du théisme et accentue son intellectualisme. Trois systèmes de pensée, très peu religieux, fleurissent à la période épique, qui succède à la védique.

Le premier est le matérialisme ou *lokayata*. La perception est la seule source de savoir et tout ce qu'elle peut savoir de réel est matériel. L'intelligence est imparfaite et les analogies et relations universelles qu'elle croit distinguer sont aléatoires. La conscience est une fonction de la matière, il n'y a pas de vie future et l'âme meurt avec le corps. Le monde s'est créé lui-même et la divinité est un mythe que nous n'acceptons que par ignorance et incapacité. Il n'y a pas d'éthique, et encore moins d'éthique immanente, parce que le vice et la vertu sont des conventions. On croit reconnaître là un écho des cyniques grecs.

Le deuxième système est l'œuvre d'un contemporain de Bouddha, étonnamment méconnu en Occident, Vardhamanna cité plus haut, et c'est le jïnisme, inventeur de la relativité philosophique. On peut le résumer par l'apologue des six hommes aveugles qui posèrent chacun la main sur une partie différente d'un éléphant et puis tentèrent chacun de décrire l'animal. Celui qui saisit l'oreille en conclut que c'était un éventail mou, celui qui saisit le pied, que c'était un pilier, et ainsi de suite.

La doctrine jïniste des points de vue ou *nayas* enseigne que toute connaissance est relative et que nous ne pouvons donc affirmer ou nier quoi que ce soit, étant donné la complexité des choses. Les catégories selon lesquelles le jïnisme classe le monde sont élémentaires : objets animés et objets inanimés, matière primaire et matière subtile, objets mobiles et objets

immobiles... La matière subtile ou *karma* emplit l'univers et, par son commerce avec elle, l'âme en est pénétrée. La nature du karma est telle que tout changement s'y inscrit durablement et, dans sa projection individuelle, détermine le destin de chacun. C'est une idée qui dérive directement du védisme tardif des Upanishads, et elle a trouvé des résonances éparses en Occident dès le début du XX^e siècle, par exemple dans le roman aujourd'hui oublié, *Nos actes nous suivent*, de Paul Bourget.

Il faut relever qu'on trouve dans le jinisme une intuition d'autant plus extraordinaire qu'elle est antérieure de cinq siècles à notre ère, c'est que le monde existe sous deux formes, celle d'atomes et celle d'agrégats d'atomes, ce que nous appelons molécules, et que des atomes « homogènes produisent des éléments différents selon des combinaisons variées ¹⁴ », intuition qui n'a été vérifiée par la physique occidentale qu'à partir du XVIII^e siècle.

Il n'existe pas de dieu dans le jinisme, bien que les âmes puissent atteindre à un « statut divin ¹⁵ », grâce à une vie austère. C'est alors qu'on parvient à la destruction du karma et qu'on empêche sa renaissance et donc de nouvelles et pénibles transmigrations de l'âme. Il n'y a donc pas de Diable non plus dans le jinisme et, pourtant, l'éthique tient une grande place dans la pratique des Jaïnas. Ce mouvement religieux existe toujours, en effet, et comme il n'est pas dogmatique, il comporte cinq sectes, assez divergentes ¹⁶.

Le troisième système de pensée qui apparaît à la période épique est le bouddhisme. Il dérive de l'enseignement d'un grand réformateur (du védisme, donc), dont l'influence est comparable, sinon supérieure, à celle de Zoroastre et peut-être la plus grande de celles de tous les personnages religieux de l'histoire de l'humanité, celui dont Schopenhauer disait qu'il était l'un des trois seuls grands philosophes de l'humanité, Bouddha, donc^{III}, dont le sourire domine l'histoire des religions comme celui des kouroi habite l'art grec et comme celui de la Joconde hante l'indescriptible histoire du bonheur occidental.

Dans le cadre, forcément limité, de cette enquête sur la naissance du Diable et ses causes, les aventures de Bouddha, fils de roi, né vers 563 avant notre ère, dans le royaume des Sakyas, aux frontières de l'Inde et du Népal actuels, sembleraient contredire le détachement du matérialisme Rokyata en particulier et du jinisme en général. Car on pourrait croire y trouver la plus nette préfiguration de notre Diable après le Seth égyptien. En effet, alors qu'après six mois d'un jeûne qui en fit un squelette et l'amena aux portes de la mort, le Gautama ¹⁷, encore novice, « bouddha à naître » ou *boddhisattva*, s'assit sous un ficus, attendant l'illumination, Mara le Mauvais, dit aussi Papimant, c'est-à-dire le Malin, personnification de la Mort, s'approcha alors de lui, à la tête de ses hordes d'esprits malfaisants. Le discours tentateur qu'il lui tint n'apparaît pas intrinsèquement méchant. Le Gautama étant pâle, Mara lui fait observer son émaciation et lui dit : « Tu es lié par des liens terrestres et célestes, tu es lié par des liens de toutes sortes. Ô ascète, tu ne pourras pas te libérer ¹⁸. » C'est à peu près aussi, à l'évidence, la préfiguration du discours

que Satan tient à Jésus dans le désert. Pour être compris, ce discours doit cependant être replacé dans son contexte, qui n'a rien de christique ; il doit, en effet, être opposé à la recherche du Bouddha, qui est l'état supérieur où l'on n'a pas de perceptions, mais où l'on n'a pas plus de non-perceptions, la sphère du Rien ou *akincanayatana*, bref la vérité absolue ou *nirvana*, l'état où l'être est délivré de la nécessité de renaître et de souffrir. Or, cet état s'oppose intrinsèquement à l'existence terrestre vers laquelle Mara tente de ramener le boddhisattva, en lui représentant que le détachement est impossible.

On voit ici revenir apparemment le dualisme rejeté par le védisme des Upanishads : le Mal existe bien et n'est pas une projection de l'esprit humain. Il se rapproche (en fait, il est à l'origine) de la conception gnostique, qui veut que tout ce qui est terrestre soit mauvais. Mara, en effet, ne pousse pas Bouddha au crime, à la luxure ou au vol ; il le pousse simplement à vivre, et c'est en cela qu'il est « mauvais ». Mara n'est pas un diable, et encore moins le Diable, à moins qu'on ne pousse très loin les comparaisons avec nos concepts chrétiens : c'est le dieu de la Mort, car tout ce qui vit est appelé à mourir et toute vie contient dès son origine le germe de la mort. Vivre, c'est donc s'apprêter à mourir. Rappeler au Bouddha qu'il ne peut se défaire de ses liens, c'est l'inciter au découragement, à subir le destin grossier des humains sans lumière, c'est-à-dire se résoudre à la mort.

Mais, soutenu par les dix grandes vertus ou *paramitas*, le Gautama répond à Mara : « La concupiscence est ta première armée, la deuxième est la répugnance à une vie supérieure, la troisième est la soif et la faim, la quatrième est le désir, la cinquième est la torpeur et la paresse, la sixième est la couardise, la septième est le doute, la huitième est l'hypocrisie et l'obstination, la neuvième est constituée du profit, des louanges, de l'honneur et de la fausse gloire et la dixième est l'exaltation de soi et le mépris des autres. Voilà tes armées, Mara. Aucun homme faible ne peut les défaire, et pourtant ce n'est qu'en les annihilant qu'on peut atteindre à la félicité. » C'était dans la nuit de pleine lune de mai 528 avant notre ère que Mara connut donc sa plus grande défaite. Au cours de la troisième veille, en effet, de 2 heures à 6 heures, le Gautama atteignit les Quatre Nobles Vérités ; il était devenu inaccessible aux tentations de ce monde. Mara allait pourtant s'en prendre à Bouddha à plusieurs reprises, la dernière étant la bonne, car Bouddha finira par mourir.

Peu important les dates et la vérité historique de Bouddha. Depuis l'étude classique de Lamotte ¹⁹ sur la vanité des efforts de reconstitution historique du personnage, il ne semble guère qu'on s'y soit essayé. À quoi bon, d'ailleurs, puisque le bouddhisme « large » du courant Mayahana, qui gagna à partir du IV^e siècle la Chine, la Corée, puis le Japon, Sumatra et jusqu'à Ceylan même, où était pourtant cultivé un canon traditionnel bien plus restreint, postule que Bouddha est multiple. Pour les uns, il est quintuple (Vairocana, Aksobhya, Ratnasambhava, Amitabha et Amogasiddhi), pour d'autres, vingt-quatre identités le précédèrent. Il existe, en fait, tant de formes

de bouddhismes, qui jamais ne se combattirent, qu'on peut dire qu'il y a un bouddhisme pour chacun. L'enseignement, lui, demeure : compassion et distance à l'égard de ce monde.

Le féroce Naga d'Uruvilva qu'affronte Bouddha après son premier duel avec Mara n'est pas non plus le Diable. C'est un cobra légendaire, cousin des dragons, qui habite une maison à Uruvilva, et que Bouddha va provoquer pour le dompter dans sa propre demeure. Le Bouddha s'installe dans la maison, le torse bien droit et les jambes croisées. Dès qu'il le voit, le Naga crache de la fumée, et Bouddha crache aussi de la fumée. Puis le Naga crache du feu et Bouddha crache aussi du feu. Les témoins qui voient de loin du feu et de la fumée sortir de la maison s'alarment. Mais quand ils apprendront l'issue du duel, Bouddha avait, grâce à sa puissance surnaturelle, réduit le Naga en soumission et l'avait lové dans un bol. Préfiguration pacifique du mythe de saint Georges, de tous les mythes de héros qui défont des monstres fabuleux, de Persée qui tue le dragon gardien d'Andromède à Ulysse qui crève l'œil du cyclope. C'est le symbole de l'esprit triomphant de la matière.

Dans la cosmologie selon la Theravada, école qui diffuse l'enseignement du bouddhisme ancien, il n'existe pas davantage de « Maître-Diable » : la sphère inférieure des trois univers, celle du Désir, est peuplée de cinq ou six espèces de créatures, dont les demi-dieux, les hommes, les démons et une variété de fantômes décharnés et affamés qui rappellent un peu ceux de l'île de Pâques. Ces variétés sont celles de Sharvastivada, Sautrantika, Mahisasaka, Dharmaguptaka, Sammatiya, Vinaya, Mahasanghika, Lokottaravada, Satyasiddhi. Il n'existe pas non plus de chef des démons tel que le nôtre. En fait, et en dépit de l'importance donnée dans les différentes traditions bouddhistes asiatiques, en Inde, à Ceylan, en Chine et au Japon, à la victoire de Bouddha sur Mara, on considère que les démons, aussi bien que les dieux, n'existent que tant que l'on séjourne dans la sphère inférieure, celle du Désir donc. Les grands contemplatifs s'autorisent d'ailleurs à rejeter d'emblée toute croyance dans les uns et les autres. Le bouddhisme étant dans son essence l'enseignement des purifications successives qui doivent mener au nirvana, il ne saurait être question de prêter à un Diable, à des diables ou à des dieux l'essence transcendante et métaphysique qui leur est conférée dans les monothéismes : ce sont des entités réelles, mais contingentes. Même Brahma, dieu emprunté à l'hindouisme et comparable à notre Dieu créateur, n'est pas éternel : il est le premier à apparaître et le dernier à disparaître au commencement et à la fin de chaque cycle. Infernale ou céleste, la divinité elle-même est donc transitoire.

L'antagonisme Dieu-Diable n'existe ni n'a donc de sens dans le bouddhisme ; exemple instructif d'un avatar théologique : au Tibet, on considère que les anciens dieux détrônés au VIII^e siècle par le bouddhisme peuvent se changer en démons contrariants, que seuls leurs anciens sorciers ou *bons* sont capables de tenir en échec. C'est une variante de la réorganisation du panthéon effectuée dans la réforme zoroastrienne du védisme^{IV} ; toutefois

dans ce cas-ci, elle s'effectue dans le sens de l'intégration et non de l'exclusion. Les bouddhistes tibétains, comme ceux de Chine, d'ailleurs, construisent de petits temples à côté de ceux d'autres religions, pour y conjurer la colère des dieux étrangers. L'Asie se montra déjà terre de tolérance religieuse exemplaire : quand, au VIII^e siècle, le bouddhisme rivalisa au Japon avec le shintoïsme local (assez exquisement, il n'y eut pas de conflit, en tout cas rien qui ressemble à une guerre de religion, les shintoïstes installant des chapelles dans les temples bouddhistes et inversement), et quand les clergés commencèrent à s'interroger sur la « bonne » religion, l'empereur Shomu vit en songe la déesse Amaterasu, déesse du Soleil et fondatrice de la dynastie, qui lui dit que, le Japon étant la terre des dieux, tous devaient être vénérés, étant donné que la nature de Bouddha Vairocana, le premier de la « quintade », était la même que les leurs²⁰.

Mais qu'en est-il alors des âmes criminelles ? S'il y a bien des enfers, terme de certaines vies non accomplies, ils ne sont pas éternels, car les cycles de réincarnations font qu'on en sort. Aucun crime, même le plus condamnable de tous, le parricide, n'est justiciable de la « damnation » (terme inconcevable lui aussi dans le bouddhisme) éternelle. Les « Histoires de spectres » ou *Pettavathu*, livre de l'un des trois grands « paniers » qui renferment les trente-deux textes du canon pâli, la *Sutta Pitaka* ou « Panier du discours », contiennent bien des descriptions des lieux affreux où vont ceux qui ont commis des crimes²¹. Ce ne sont toutefois pas des enfers terminaux comme nous l'entendrions, mais des purgatoires. De toute façon, et logiquement, les enfers ne sauraient être éternels, le mal ne l'étant pas non plus, puisqu'il n'y a pas de péché originel, l'homme n'étant pas responsable de ce produit des caprices supérieurs qu'est le Mal. Dans un tel système, le Diable ne peut évidemment s'insérer nulle part, puisque le support métaphysique du Mal lui est retiré, les dieux ne le connaissant pas et ne le manifestant que dans leurs rapports avec l'humanité.

Il serait erroné d'en déduire que les bouddhistes sont agnostiques, au sens que nous donnons à ce mot en Europe : l'univers étant incréé, et n'étant qu'un enchaînement de causes, selon l'exquise proposition des cinq syllogismes de l'école Nyaya^v, lesquelles n'étant elles-mêmes que des effets d'autres causes, l'absolu est inconnaissable faute d'existence de la connaissance. Il n'y a pas de métaphysique bouddhiste et cela n'a jamais été son objet : celui-ci est une éthique et elle est fondée, non sur des dogmes, exclus de l'enseignement bouddhiste (nul n'est tenu de croire à une proposition religieuse si sa raison n'y souscrit pas), mais sur la compassion. Les vertus et les vices indiqués par Bouddha se réfèrent aux moyens d'atteindre la plus grande harmonie de rapports avec ses semblables.

C'est ainsi que la première des vertus ou « conditions sublimes » est la compassion, *maïtri* en sanscrit, *mettra* en pâli, qui évitera au bouddhiste de blesser quiconque, y compris lui-même. Les autres sont l'amour, le chagrin du chagrin des autres, la joie de la joie des autres et l'équanimité en ce qui touche

à ses propres chagrins et joies. Les vices ou « liens » (avec le monde) sont au nombre de dix, l'illusion que le moi existe, le doute, l'investissement dans l'ascétisme, la sensualité, la mauvaise volonté, le désir de réincarnation sur la Terre, le désir d'arriver au ciel, l'orgueil, le puritanisme et l'arrogance. Les excès de l'ascétisme, refuge des chercheurs d'absolu, impatientes de dépasser leur condition terrestre, sont tout aussi déplacés que l'ignorance des préceptes de Bouddha : c'est la voie du milieu préconisée par le Gautama lui-même.

Autrement, l'homme investi de maïtri se comportera avec compassion sans en espérer ni escompter de récompense, sur terre ou ailleurs. Si l'on voulait absolument occidentaliser cette vision du monde, on dirait que le bouddhiste est limité au *Dasein*, l'« être-là » de Heidegger. Mais peut-être la comparaison est-elle impertinente. On ne peut comprendre l'action du Bouddha que si l'on a présentes à l'esprit les conditions dans lesquelles il diffusa son enseignement. Celui-ci s'adressait, en effet, à des gens qui cherchaient la vérité et qui avaient rejeté les deux extrêmes des religions de l'époque : d'une part, le brahmanisme, qui prônait l'exaltation des sens, de l'autre, un ascétisme extrême, tel celui des Jâïnas, visant à interrompre les processus vitaux et même mentaux.

L'homme Bouddha, aussi mythique soit-il, mérite ici une pause. Il eût pu transcender les croyances qui le précédaient ; elles postulaient la survivance, sinon l'immortalité de l'âme, et les paysans tremblaient dans leurs chaumières de la crainte que l'âme d'un aïeul furieux ne vînt tuer leurs cochons ou leurs poules ; il l'annula. Il n'y a pas, dans le bouddhisme, d'âme au sens occidental. Tout ce qui commence finit, et l'âme, puisqu'elle commence avec la vie, finit avec elle. La potion, certes, était amère, et ses disciples l'adoucirent en recourant à la métempsycose : l'âme était quand même immortelle, alléguèrent-ils, mais provisoirement ; elle se réincarnerait jusqu'à ce qu'elle eût atteint la perfection, et elle disparaissait alors dans le grand Tout. Mais on ne pouvait accuser Bouddha ni de cynisme ni de matérialisme : la matière étant transitoire, il la traitait comme telle. On attendait une codification du Bien et du Mal ; il les réduisit à des illusions terrestres. Dans cette drastique remise en ordre éthique, tout Diable, à l'évidence, était congédié comme le serait de nos jours un personnage de carnaval à l'aube du mercredi des Cendres. On attendait une justification du plaisir bien gagné ; c'eût été justifier le désir, qui ride l'eau dans laquelle devrait se refléter l'Un. Il déconseilla le désir. Une âme élevée ne saurait désirer. Il se plaça donc à contre-courant de toutes les aspirations religieuses de son temps et, c'est l'éloge qu'il faut ici rendre à l'Inde, il imposa sa vision, pour difficile et dépouillée qu'elle fût.

Parallèlement au bouddhisme et à ses trois grands systèmes, l'ancien védisme survivait cependant, dans un vaste corps de croyances appelé hindouisme, né de la fusion du védisme des Upanishads, des traditions Harappa, subjuguées, mais non anéanties, et sans doute aussi de traditions mineures, souvent tribales ²². Il faut l'observer d'emblée : tous les auteurs en

sont d'accord, le terme « hindouisme » est plus une commodité de langage qu'une description²³. Si l'on peut, en effet, dégager des hindouismes un corps commun de croyances, profondes et nombreuses sont les différences entre ses multiples courants, le brahmanisme, le visnuisme, le sivaïsme, le tantrisme, le saktisme, l'hindouisme populaire et les diverses formes du mysticisme hindou. De plus, les hindouismes se sont modifiés et renouvelés au cours des temps, absorbant d'innombrables influences étrangères, engendrant sans cesse des rameaux neufs et se diversifiant jusqu'à notre époque. On sait, par exemple, l'influence qu'eut sur le Mahatma Gandhi le « Sermon sur la montagne », mais on sait moins que les Hindous tolèrent fort bien le christianisme et les conversions au christianisme, exemple rare de tolérance, mais qu'ils rejettent en général la théologie et les dogmes chrétiens, justement en raison de leur intransigeance. Il est toutefois traditionnel d'admettre que l'hindouisme a été marqué par les enseignements de trois grands maîtres, Shankara, Ramanuja et Radhva.

Dans le brahmanisme, l'hindouisme le plus proche du védisme originel, la théologie postula d'abord l'existence d'un dieu unique, Purusa, dieu et matière à la fois, ébauche de nos monothéismes. De Purusa naquit la déesse Viraj, dont Purusa naquit une fois de plus. Purusa n'avait pas d'ennemi. Le cosmos ne connaissait plus les drames qui l'avaient menacé dans le védisme. Mais le brahmanisme évolua et, dans une frappante préfiguration de la théologie chrétienne, Purusa se fondit en Narayana, Fils de l'homme, et en Prajapati, Dieu des êtres, mais aussi de tous les autres dieux. C'est ainsi qu'il fut tout à la fois Dieu et son fils humain incarné. Ayant créé en se différenciant toutes les formes de vie, il se désintégra, se réintégra et se fondit dans le rite. C'est-à-dire que le rite même était la divinité et que son accomplissement le perpétuait.

Dans le brahmanisme encore, le Mal tel que le définissent les monothéismes, c'est-à-dire la volonté de troubler l'ordre du monde par un comportement erroné, n'existe pas. Le Mal comme le Bien absolus ne sont pas accessibles aux mortels ; ils sanctionnent un bon ou un mauvais accomplissement des rites, d'où le formalisme extrême de cet aspect de l'hindouisme. La maladie ou la mort subite sont, par exemple, les conséquences d'une transgression rituelle, comme le contact avec un cadavre ou bien une erreur dans le protocole d'un sacrifice ou la récitation d'une prière. Auquel cas des dieux, normalement bienveillants, comme Agni, feu dévoreur du mal, ou Varouna, dieu de l'équilibre, se mueront en dieux vengeurs, à moins qu'un nouveau sacrifice ne leur soit offert à titre propitiatoire.

L'affaire est importante, car, comme dans le védisme, seule l'observance scrupuleuse des rites peut permettre d'éviter le pire malheur, qui est la perte des mérites religieux lors des réincarnations successives. Nouveauté du brahmanisme comme des autres hindouismes, la croyance en la réincarnation, déjà présente dans le védisme des Upanishads, s'est développée et diversifiée.

Selon ses mérites ou leur absence, un tel peut se trouver réincarné dans un rat (d'où la révérence des Hindous à l'égard de cet animal, par ailleurs d'une redoutable intelligence), ou bien dans une vache ou un autre humain. L'essentiel est de ne pas perdre les bénéfices accumulés dans une vie humaine, et cela n'est possible que par une connaissance de la connexion cosmique que constitue, encore une fois, le rituel, comme l'atteste l'Upanishad ou livre sacré dit Bhadaranyaka. Les prescriptions de celui-ci sont la pureté rituelle, l'évitement des contingences douteuses et le respect de la loi religieuse ou *dharma* qui assurent au fidèle un monde « sûr » ou *loka*, avec le moins possible de mésaventures pénibles lors des réincarnations.

Le visnuisme introduit l'enquêteur plus directement dans les complexités des hindouismes. En effet, ce culte du dieu Vichnou et de ses dix incarnations n'est compréhensible pour un esprit occidental qu'à la condition de savoir que le Seigneur créateur de l'univers, Isana ou encore Brahman, s'est diversifié dans une trinité ou Trimurti, constituée de Brahma, Vichnou et Siva. Mais à ce point-là, une certaine perplexité peut reprendre l'esprit occidental car, dans certaines de ses variations, le visnuisme postule, lui, l'unicité divine de Vichnou et produit, au XII^e siècle, l'une des formes du monothéisme les plus étonnamment proches des trois grands monothéismes et, en particulier, du christianisme. C'est, en effet, Ramanuja, penseur hindou et hindouiste, visnite de tendance srivaishava, celle qui prédominait dans le sud de l'Inde, qui pour la première fois transcende l'obsession hindouiste de la réincarnation et avance que Dieu, en l'occurrence Vichnou Vithoba, la cause inamovible de toutes choses et de l'univers, est la porte unique du salut. De ce fait, il rejette la théologie impersonnelle du théologien moniste Sankara, du VIII^e-IX^e siècle, et impose dans son monastère son enseignement et ses trois grands ouvrages de commentaires, la première vision non chrétienne d'un Dieu personnel. Par la même occasion, il propose que la création ne s'est jamais faite de façon absolue, que Vichnou-Dieu ne s'est donc pas matérialisé, qu'il est foncièrement différent de toute matière et qu'il constitue dans sa perfection la totalité des âmes de tous les êtres vivants, de leurs consciences et même des états « subtils » de celles-ci (autre préfiguration frappante, cette fois des théories psychanalytiques).

Ce dualisme Dieu-Matière ne peut pas être comparé à celui qui est sous-jacent au christianisme, puisqu'il postule l'immatérialité et la non-incarnation de Dieu ; il se rapproche plutôt des gnosticismes juif et chrétien. Il implique, en effet, que tout ce qui est matériel est non divin, donc mauvais. Mais il ne suggère pas d'existence d'un ennemi de Dieu, ange ou dieu déchu ou autre. Dans sa fidélité au védisme, il entend que Dieu est non le « Dieu jaloux » du Deutéronome, mais un Dieu bienveillant grâce auquel l'individu peut s'accomplir dans la perfection et rejeter ce qui est erroné. En d'autres termes, l'individu est divinisé par la connaissance (laquelle n'est accordée, outre l'ascèse, que par une grâce dont la définition surprend par ses ressemblances avec la grâce janséniste), ou bien il n'existe pas. Si l'on simplifiait

l'enseignement de Ramanuja, Dieu existe ou rien n'est. Ce qui, on le conçoit, nous éloigne considérablement de notre conception d'un Mal omniprésent régi depuis l'Enfer.

L'enseignement de Ramanuja eut une influence considérable sur le visnuisme, mais n'imposa pas à l'ensemble de la tendance sa vision gnosticieste : la tradition reprit l'idée traditionnelle d'un Dieu constituant à la fois les natures physique et psychique de tous les êtres. Elle reprit également la notion des risques des errements et des fautes rituelles, mais, autre singularité, institua, outre une préférence pour un mysticisme à forte coloration erotique, la notion du péché qui empêche la participation à l'essence du Dieu Vichnou : la jalousie, la fausseté, l'hypocrisie (qui est distincte de la précédente), l'insulte et l'orgueil.

C'est le sivaïsme ou culte de la divinité Siva, dieu de la destruction, l'ancien Rudra védique, également connu sous les noms de Parvati, Prithivi, Uma, Ambika, Kali et Durka, témoins de l'extrême polymorphisme du panthéon hindouiste, qui sans doute est le plus propre à déconcerter un esprit occidental. Si les avatars de Vichnou, lequel va jusqu'à se déguiser en femme dans ses rapports avec les mortels, sont déjà troublants dans leur multiplicité, l'ambivalence fondamentale de Siva, elle, peut semer le désarroi. C'est pourtant là que l'hindouisme traite le plus directement avec le Mal, œuvre de ce Diable que nous avons recherché en vain jusqu'ici. Or, Siva, « celui qui porte bonheur », peut être à la fois la source de toute vie et le dieu de la destruction, le grand vindicatif et le dispensateur de cadeaux.

Totalement déroutant, donc, Siva semble avoir été pour le védisme un dieu imprévisible qui représentait les caprices de la nature, mais un dieu mineur. Dieu du bétail ou Prasupati, mais aussi dieu de la punition ou Aghora, malfaiteur notoire et mari modèle, tantôt mystique et tantôt agité, se livrant à une sexualité effrénée (son phallus revêt des proportions théologiques considérables) après des continences prolongées, constamment bipolaire, il est aussi essentiellement contradictoire. Ce fut plus tard, dans un développement de l'hindouisme, qu'il revêtit ses traits essentiels, d'une part ceux d'un dieu supérieur, d'une spiritualité élevée, et de l'autre, ceux d'une puissance coléreuse et malfaisante. Cet élément capricieux et violent n'est pas en lui-même condamné par le sivaïsme, car celui-ci avance, en effet, qu'on peut atteindre la révélation par un éclair d'intuition (notion qu'on retrouve dans le zen). Mais parallèlement à sa puissance spirituelle, Siva s'entoure aussi de cohortes de démons pour persécuter d'infortunés mortels.

C'est en lui qu'on croirait tenir enfin notre Esprit du Mal, le précurseur du Diable ; il n'en est rien. À peine l'a-t-on saisi ici, bestial, grimaçant affreusement et rougi du sang de ses victimes, qu'on le retrouve là, bienveillant et souverainement amène, coiffé du croissant de lune sur lequel perle sans fin la liqueur de la vie éternelle. Dans une de ces péripéties mythologiques qui expriment le foisonnement de l'imaginaire religieux de l'Inde, le sivaïsme raconte que, méprisé de son beau-père Daksa, ce qui

entraîna le suicide de sa femme Sati, Siva se retira dans la montagne pour méditer. Sati réincarnée vint séjourner auprès de lui, dans la solitude. Mais le monde avait besoin de lui pour se débarrasser d'un démon terrible, Taraka. Ce qui, incidemment, prouve bien que Siva n'est pas le Diable, puisque c'est lui qui est chargé par les mortels d'en découdre avec le Mal. Comme rien avec Siva n'est simple, le sauvetage du monde risque d'être compromis. En effet, Kama, dieu de l'amour, vole auprès de Siva pour éveiller son cœur à la tendresse. Il attend soixante millions d'années et lui décoche sa première flèche (ce qui informe sur les origines asiatiques de notre Cupidon). Furieux d'avoir été dérangé, Siva foudroie Kama. Pendant ce temps, évidemment Taraka fait pièce à notre monde. Mais enfin, la flèche agit, car Siva s'éveille de sa méditation et, apercevant Sati réincarnée, est ému par la vie ascétique qu'elle mène, elle aussi ; le désir l'emplit. Ils conçoivent un enfant, Kumara, qui délivrera enfin le monde du démon Taraka.

Siva fascina donc, on le conçoit, au fur et à mesure que les siècles passaient et, dans l'Upanishad Svetasvatara, au IV^e siècle avant notre ère, il atteignit le rang suprême qui est le sien, en entrant dans la Trimurti. La grande école philosophique hindoue Samkhia assura même que sa quintuple nature correspondait aux vingt-cinq éléments fondamentaux. Au XX^e siècle, le mystique et théologien Ramakrishna vit en lui, sous la forme de la déesse-ogresse Kali, car la sexualité des dieux hindous est souvent alternative, la divinité suprême. Il ressemble singulièrement, surtout par sa danse, qui rythme la vie universelle, et ses rites d'enivrement, à Dionysos. Mais si ce dernier n'est pas d'origine grecque (il vint de Thrace ou de Thessalie, sinon de Crète), rien ne prouve qu'il soit vraiment hindou. De plus, il n'est jamais cruel comme l'est Siva. Il n'est pas non plus bisexué comme Siva, tantôt mâle, tantôt femelle, tantôt les deux comme sous sa forme d'Ardhanarisvara.

Il existe bien des démons dans la théologie sivaïte, mais ce sont des personnages secondaires, d'une race compagne de celle des fantômes. Il serait erroné de les considérer comme des frères des « nôtres » ; le nom de génies leur conviendrait bien plus que celui de démons, sémantiquement trop proche de celui de Diable au sens d'inspirateur du péché dans les religions monothéistes. Ce sont plutôt des cousins du daimôn conseiller de Socrate.

Sous l'égide d'un dieu aussi protéiforme que Siva, l'éthique sivaïte est évidemment très élaborée, sinon tortueuse. Et tout aussi évidemment, elle ne conçoit pas d'Esprit majeur du Mal, le dieu Siva lui-même incarnant ce Mal au gré de ses caprices ; le Mal qui peut affecter les humains y est le produit soit de l'ignorance, soit de l'impureté, qui suscite les colères du dieu.

Le polymorphisme divin, tellement accusé chez Siva, se retrouve dans les concepts du saktisme, école hindouiste souvent inextricablement mêlée au tantrisme. Définir le saktisme en profondeur exigerait bien plus d'espace qu'il n'en est dévolu ici, tant les courants et les tendances y sont multiples et s'interpénètrent. On peut le résumer ainsi : c'est le culte de la déesse Sakti, épouse de Brahman dont elle exprime l'énergie. Par le jeu de ces involutions

qui abondent dans l'hindouisme, Sakti se retrouve mère de Siva, tout en étant dans le culte saktiste bengali identifiée à l'une des personnifications de celui-ci, l'ogresse Kali, donc, et exigeant des sacrifices sanglants. C'est une déesse capricieuse, méchante autant que créatrice, reprenant d'une main ce qu'elle donne de l'autre. Le saktisme semblerait donc si voisin du sivaïsme qu'il s'y fondrait ; tel n'est pas le cas : à la grande différence du visnuisme, où l'ascèse tient une grande place, et même du sivaïsme, où elle reste présente, quoique sous une forme atténuée, le saktisme exclut la sexualité du nombre des interdits. Bien au contraire, mais à la condition qu'ils soient ritualisés, le commerce sexuel et la volupté sont exaltés comme cérémonies d'union de l'âme et du corps, de l'humain et du divin. Le saktisme va jusqu'à recommander la copulation avec une femme mariée, parce que celle-ci est plus difficile à séduire !

Force est donc de renoncer à chercher dans le saktisme, aussi bien que dans le tantrisme, discipline contemplative qui tend à harmoniser le microcosme individuel avec le macrocosme, afin d'en chasser le chaos, des démons malins, mordeurs ou lubriques. Ces entités surnaturelles qui donnèrent du fil à retordre à notre saint Antoine y sont inconcevables.

Florilège des divers courants décrits plus haut, géographiquement dominants dans telle ou telle région, l'hindouisme populaire ne constitue pas à vrai dire un courant original ; c'est plutôt un *melting-pot*, où les démons abondent, mais dont le Diable est absent comme il l'est des éléments constitutifs de l'hindouisme.

Les données, très succinctes, qui ont été exposées plus haut, sont forcément schématiques, les courants de l'hindouisme ayant été remodelés au cours des siècles par des interpénétrations trop nombreuses pour être décrites ici. On en retiendra que l'hindouisme considère que Bien et Mal sont des aspects complémentaires de puissances ambivalentes, et qu'il cultive une métaphysique de l'équilibre, véhicule intellectuel d'une recherche systématique de l'ascension individuelle. Ce ne sont au fond ni le Bien ni le Mal qui doivent mobiliser les aspirations du fidèle, mais la recherche d'une fusion avec la divinité. Et cela suffit à expliquer que la notion d'un Empire du Mal soit absente de l'Inde.

Le phénomène surprend d'autant plus que la source des religions de l'Inde est le même védisme des Indo-Aryens qui a donné, en Iran, naissance à des notions rigides du Mal et du Diable. Mais l'Iran, on va le voir, était un empire centralisé parce que de dimensions restreintes, et l'Inde ne fut ni n'est un empire. Ni le règne Maurya, ni l'Andhra, ni le Satavahana, ni le Kalinga, ni, plus tard, les Gupta, ni les Arabes du VIII^e siècle qui l'occupèrent ne parvinrent à homogénéiser l'Inde. Il était impossible de lui imposer un corpus rigide de croyances, celui où, à force de distinguer du Bien et du Mal, on finit par fabriquer du Diable comme, au XIX^e siècle encore, les ennemis de Pasteur croyaient qu'en laissant moisir des tas de linge sale on fabriquait des souriceaux. L'essentiel ici est qu'il n'y a pas de Diable donc dans l'Inde

védique, hindouiste, jiniste ou bouddhiste, pas le nôtre, en tout cas. L'Inde a échappé à l'invention zoroastrienne du Diable.

Les soirs de grand vent, à Polonnaruwa, à Ceylan, des myriades d'insectes se précipitent dans les maisons pour y chercher refuge contre leurs prédateurs. Le matin, les planchers sont blancs d'une neige floconneuse, argentée, quasi cristalline, formée de leurs cadavres. C'est comme une parabole muette des grands vents de l'esprit qui détruisent les superstitions.

I- Voir ch. 8.

II- Voir ch. 5.

III- Entretien avec Frédéric Morin. Les deux autres étaient Platon et Kant.

IV- Voir ch. 5.

V- Première proposition, le son est transitoire. Deuxième, la raison en est qu'il est produit par des causes. Troisième et exemple, il est comme les pots. Quatrième et application, les pots sont produits par des causes et sont transitoires de la même manière que les sons. Conclusion, le son est transitoire.

1- V.L. Serosevskii, *Yakuty*, Petrograd, 1896, cité par Joseph Campbell in *Primitive Mythology – The Masks of God*, Viking Penguin Inc., New York, 1959.

2- J.P. Mallory, *In Search of the Indo-Europeans – Language, archaeology and myth*, Thames and Hudson, Londres, 1989 ; et sir Mortimer Wheeler, *The Indus Civilization*, Cambridge, 1968.

3- Campbell, *Primitive Mythology – The Masks of God*, op. cit.

4- *The Rig Veda*, Penguin Classic, Londres, 1981.

5- Mircea Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, t. I, *De l'âge de la pierre aux mystères d'Eleusis*, Payot, 1976.

6- Il faut à cet égard signaler la remarquable étude sur le soma de Mott T. Greene dans *Natural Knowledge in Preclassical Antiquity*, The John Hopkins University Press, Baltimore and London, 1992. Greene démontre que la boisson qu'on appelait soma en Inde et *Haoma* en Iran, qui était consommée dans des cérémonies religieuses, conduisant à des intoxications collectives, et qui occupa une place primordiale dans le védisme indo-iranien, n'était pas extraite d'une plante spécifique, mais de plantes diverses possédant les mêmes vertus hallucinogènes. Il observe que les Védas donnent la liste des plantes à utiliser dans le cas où la plante originelle ne pourrait pas être obtenue. Les recherches de nombreux botanistes, intrigués par cette boisson, ont postulé que c'était aussi bien une bière d'asclépiade que du vin du rhubarbe, mais il semble, surtout depuis l'étude classique de R. Gordon Wasson, « Soma : Divine Mushroom of Immortality », que c'était notre amanite tue-mouches, dont le suc contient un puissant principe hallucinogène. Greene suggère que c'était peut-être aussi de l'ergotine, extraite de l'ergot de seigle, autre alcaloïde tellement puissant qu'il déclencha les célèbres crises de délire dont furent atteintes, mais accidentellement semble-t-il, les religieuses de Loudun dans la non moins célèbre affaire des Diables de Loudun.

7- *The Rig Veda*, op. cit.

8- Georges Dumézil, *Les Dieux souverains des Indo-Européens*, Gallimard, 1977.

9- *The Rig Veda*, op. cit.

10- On sait qu'à la fin de sa vie, d'ailleurs, Martin Heidegger, qui avait consacré la plus grande partie de son œuvre à l'analyse de l'Être-en-soi et de l'Être-là, se tourna vers l'étude des philosophies orientales.

11- Ces termes sont empruntés à l'épisode de la première partie de la vie de Bouddha, « La conversion des Joyeux Lurons », les Bhadravadin, qui semblent désigner des jeunes gens de haute naissance.

12- Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, op. cit.

13- Walter A. Faiservis, Jr., *The Origins of Oriental Civilization*, The New American Library, Mentor Books, New York, 1959.

14- « Indian Philosophy », in *Encyclopaedia Britannica*, 1962. Cet article, dû à l'ancien vice-président de l'Inde, Sarvepalli Radhakrishnan, ancien professeur d'éthique et de religions orientales à l'université d'Oxford, constitue l'une des

plus remarquables synthèses sur le sujet, d'une bibliographie pourtant très abondante. Il sert ici de guide à la description générale des religions de l'Inde.

15- *Id.*

16- Nalini Balbir, « Le jainisme », p. 88 et 350-1, in « Le grand atlas des religions », Encyclopaedia Universalis, 1988. La communauté jaina, qui représente 0,48 % de la population de l'Inde (650 millions environ selon le recensement de 1981, ce qui fait que les Jâinas sont moins de 3,5 millions), s'est scindée en deux groupes principaux depuis le I^{er} siècle, les *digambara*, dont les moines sont vêtus de blanc, et les *svetambara*, dont les moines les plus confirmés sont nus. Cette dernière secte s'est elle-même scindée depuis le VII^e siècle en idolâtres et en non-idolâtres. Les Jâinas observent l'égalité des sexes.

17- Gautama est le « nom du clan auquel appartenait le Bouddha historique, Çakyamuni, et par lequel celui-ci est désigné dans les textes anciens ». André Bareau, *En suivant Bouddha*, Philippe Lebaud éd., Paris, 1985.

18- *Id.*

19- Étienne Lamotte, « La légende du Bouddha », *Revue de l'histoire des religions*, n^{os} 134, 37-71, 1947-1948.

20- Cette tolérance interreligieuse semble, hélas, compromise de nos jours en Inde, où l'hindouisme tend à disputer ses sanctuaires au bouddhisme, déclenchant des tensions violentes. La cause en est, encore une fois, socio-politique : les sanctuaires bouddhistes tolèrent les basses castes et les intouchables.

21- « Buddha and Buddhism », *Encyclopaedia Britannica*.

22- Campbell, *Primitive Mythology*, op. cit., et « Hinduism », *Encyclopaedia Britannica*.

23- « La définition de l'hindouisme est impossible », constate humblement et justement l'*Encyclopaedia Britannica* à l'article du même nom, du sociologue hindou Mysore Narasimhachar Srinivas, après avoir observé, non sans humour, qu'il est même impossible de définir ce qu'est un hindouiste ! Les uns, en effet, estiment que leur discipline se définit par l'étude des textes, les autres, par celle des mœurs. Il existe un accord général sur le fait que l'hindouisme se définit au moins par l'appartenance ethnique à l'Inde, mais là encore, l'affirmation doit être tempérée, car on connaît au moins des exceptions anciennes : au II^e siècle avant notre ère, le Grec Héliodore reçut bien le titre de *bhagavata*, disciple de Vichnou, et les Samajistes ont bien tenté de recruter des non-Hindous.

4.

Chine et Japon : l'exorcisme par l'écriture

Du bouddhisme tibétain, pour lequel les démons ne sont qu'une illusion humaine – Du tao et du dédain taoïste pour les célébrations religieuses – De Confucius, du pragmatisme éthique et du scepticisme confucianistes – Du shinto, de sa conception de la création comme un don et de l'absence de Bien ou de Mal dans celle-ci – Des raisons de l'absence de Diable dans les religions de Chine et du Japon – Du rôle de l'écriture dans l'exclusion des superstitions paysannes et de leurs diables.

« Ô fils de noble famille, écoute sans distraction. Quand le douzième jour sera venu, l'émanation buveuse de sang de la famille du Karma, appelée Karma-Heruka la Bénie, surgira du quartier nord de ton cerveau et apparaîtra clairement devant toi, en union avec son épouse ; son corps de couleur vert foncé, avec trois têtes, six bras et quatre jambes écartées ; la face droite est blanche, la gauche est rouge et celle du centre est d'un majestueux vert sombre ; ses six mains tiennent, la première à droite un glaive, celle du milieu un trident fiché de trois têtes humaines, Vautre à gauche une cloche, l'autre encore une coupe taillée dans un crâne, la dernière un soc ; son épouse Karma-Krodhisvari étreint son corps de son bras droit, la main autour de son cou, et de la gauche, elle porte à ses lèvres un crâne plein de sang. N'aie pas peur de lui, ne sois pas terrifié, ne sois pas étonné. Reconnais en lui la forme de ton propre esprit. Il est ton yidam [divinité particulière qui représente l'illumination de l'individu], n'aie donc pas peur. Il est réellement le Béni Amoghjasiddhi avec son épouse, alors éprouve une intense dévotion. La reconnaissance et la libération sont simultanées ¹. »

Telle est l'admonition adressée à ceux qui vont mourir, qu'on trouve dans *Le Livre des morts tibétain*. Dans l'instant suspendu qui coïncide avec le passage de la vie à la mort, le *bardo*, c'est-à-dire le saut, l'individu qui voit apparaître la divinité décrite plus haut voit aussi apparaître la lumière et accède alors au Corps de vérité, la *dharmakaya*, la nature absolue du Bouddha.

Telle n'est pas la seule vision que l'être accédant au bardo puisse avoir, il en est maintes autres qui attendent l'esprit suspendu, la blanche Gauri qui brandit de la main droite un cadavre en guise de massue et tient dans la gauche un crâne rempli de sang, la jaune Cauri, qui tire une flèche de son arc, la rouge Pramoha, qui brandit la bannière d'un monstre marin, la noire Vetali,

qui tient un *vaja* (boule hérissée de pointes) dans la main droite et un crâne rempli de sang dans la gauche, l'orange Pukkasi, qui tient des entrailles dans sa main droite et les mange de la gauche, la verte Ghasmari, qui boit du crâne empli de sang qu'elle tient dans la main gauche tout en agitant un vajra de la droite, la jaune Candali, qui démembre un corps et le mange, la bleu sombre Smasani, qui en fait de même, Sinhamuka à la couleur de vin et à la crinière de lion, qui tient un cadavre entre ses dents et secoue sa crinière, la rouge Vyagrimukha, à la tête de tigresse, qui montre ses dents dans un rictus, la noire Sirgalamukha, à la tête de renard, qui tient un rasoir dans sa main droite et mange les entrailles qu'elle tient dans la gauche...

Ce seraient là pour nous des visions infernales. Mais ces monstres atroces sont dérisoires. *Le Livre des morts tibétain* recommande de les reconnaître comme « une illusion de l'esprit », comme « les propres projections de l'individu ».

Car ces démons n'existent pas. La prière des morts le redit clairement :

*« Quand j'aurai quitté mes amis chers et que j'errerais seul,
et que les formes vides de mes propres projections apparaîtront,
que les bouddhas me délèguent la puissance de leur compassion
pour que ne viennent pas les terreurs du bardo.
Quand les cinq lumières de la sagesse brilleront,
que je puisse me reconnaître sans peur ² ... »*

Le seul danger est de croire dans les créations de son imagination. Au-delà du bardo, l'état intermédiaire entre la mort et la renaissance, qui dure jusqu'à quarante-neuf jours, il n'y a rien. Le passage n'en est difficile que pour l'esprit timoré.

S'il est périlleux pour un esprit occidental de s'aventurer dans les religions de l'Inde, en raison de leurs nuances quasi innombrables, de leurs apparentes contradictions et des interprétations foisonnantes qu'elles permettent, il ne l'est pas moins d'explorer les autres religions du reste de l'Asie. À commencer par le bouddhisme, qui change dès lors qu'il passe la frontière de l'Himalaya et produit des fruits différents, comme un oranger d'Europe donne, en Afrique, des fruits de saveur différente.

Le tuf de l'Asie du Nord, en effet, est différent. Au V^e millénaire, les Chinois de la région de Barkol (Chensi), à l'entrée du désert de Gobi, sous les contreforts des Altaï et au sud de la Mongolie actuelle, inventent l'agriculture pour leur propre compte. Ils ont à coup sûr deux, voire trois millénaires de retard sur les Indo-Européens, mais le fait est qu'ils l'ont inventée seuls comme ils ont inventé d'autres technologies ³. Gela prouve une occupation des lieux très ancienne. Et une religion qui s'est développée indépendamment des influences indoeuropéennes. De ce que fut cette religion, nous ne savons évidemment rien, faute de traces écrites. Tout au plus peut-on dire que les Chinois du Nord croyaient à l'immortalité de l'âme, puisqu'ils plaçaient dans les sépultures des aliments et des ustensiles ⁴. Culte de la fertilité, attesté par des représentations d'organes sexuels, notions d'un cycle cosmique dicté par

la connaissance de celui des saisons, nous n'avons rien là, pour autant qu'on en sache, d'exceptionnel pour la période. Sinon qu'on voit apparaître dans l'art de petites céramiques qui représentent des maisonnettes et qui seraient à la fois des urnes funéraires et les « maisons des ancêtres ». Pour certains auteurs, le culte chinois des ancêtres aurait donc commencé au II^e millénaire au moins. Mais chaque peuple secrète ses mythes selon son paysage ; et ceux dont naquit la religion des premiers Chinois du Nord n'étaient pas ceux des Hindous du Gange, par exemple. C'est-à-dire que, lorsque les missionnaires bouddhistes arrivèrent, le terrain n'était ni vierge ni identique à celui de l'Inde.

Dès le II^e millénaire avant notre ère, sans doute, les Indo-Européens atteignent la Sibérie occidentale. Pour autant que l'archéologie nous l'indique, ils y auraient fondé des foyers durables, mais localisés et ne semblent pas avoir diffusé leur culture avec ampleur ⁵. On ignore leurs rapports avec les populations locales ⁶. On ne peut donc pas dire si les Indo-Européens ont ou non communiqué des éléments de leur religion aux Asiatiques autochtones. Toujours est-il que, sous la dynastie des Chang (vers 1751-1028), on voit apparaître des villes capitales, des centres urbains, une aristocratie militaire, une royauté et l'écriture. Le panthéon est nettement différent de celui des Indo-Aryens : il est gouverné par un dieu suprême, Ti ou Chang Ti (Seigneur ou Seigneur d'En-Haut), roi de la fécondité et de la pluie, roi des dieux et des ancêtres du roi. Leur religion semble dériver de celle qui existait déjà à l'époque néolithique : on y pratique, outre le culte des ancêtres, celui de la fertilité. Les sacrifices humains y sont rituels : dans les tombes royales, on trouve à côté des squelettes d'animaux ceux de nombreuses victimes humaines, « immolées vraisemblablement pour accompagner le Souverain dans l'autre monde ⁷ ». La croyance dans l'immortalité de l'âme n'a jamais incliné l'être humain au respect de la vie ni à la compassion. Surtout lorsque l'immortalité de l'âme n'est consentie qu'aux seigneurs.

Le culte des ancêtres paraît admirable et touchant de révérence filiale à l'Européen contemporain, qui ignore le plus souvent qu'à l'époque « le noble seul avait quelque raison de se préoccuper de ses ancêtres, parce que seuls les gens de sa classe possédaient une âme capable de survie. Ils possédaient même deux âmes, Tune qui n'était que le souffle animal destiné, après la mort, à devenir une sorte de revenant vivant autour du cadavre, l'autre, l'âme spirituelle qui, après le décès, montait au ciel sous forme de génie, mais qui ne pouvait s'y maintenir qu'autant que sa substance se trouvait alimentée par les offrandes funéraires de ses descendants ⁸ ». Or, ces offrandes étaient volontiers des sacrifices de manants : on dépêchait un « vilain » de vie à trépas pour entretenir au ciel l'âme d'un aristocrate. Un manant n'avait pas d'âme à l'époque, comme ils n'en ont toujours pas dans certains lieux du XX^e siècle. L'âme est, apparemment, un luxe. Comme quoi il convient de tempérer son admiration pour le fameux culte des ancêtres.

Le dernier roi Chang, Chéou-sin, fut cruel et débauché. Un de ces chefs

de demi-nomades qui évoquent les pionniers du Far West ou les films d'Akira Kurosawa, Wou-wang, tailla son armée en pièces. Pour évoquer brièvement les mœurs de l'époque, qui n'étaient apparemment pas sans dignité, le débauché rentra dans son palais, monta sur la terrasse du Cerf, se para de ses perles et de ses jades et se jeta dans un bûcher. Wou-wang décapita le cadavre royal avec la Grande Hache jaune et fonda sa dynastie, les Tchéou. C'est sous les Tchéou, la plus longue des dynasties de la Chine (1028-256), qui succède directement à celle des Chang, qu'on discerne un peu mieux la conception de la religion, du Bien et du Mal dans la Chine d'alors. Ti, qui est devenu T'ien (Ciel), est un dieu personnel, d'apparence humaine, très voisin du Jéhovah-Dieu-Allah des trois monothéismes orientaux. Il siège dans la Grande Ourse, voit tout et sait tout. Non seulement il règle l'ordre cosmique, mais encore la loi morale des humains. Nous ignorons s'il considérait toujours que les manants n'ont pas d'âme ; le contraire paraît douteux.

Toujours est-il qu'on trouve là l'une des plus anciennes manifestations de la notion d'une éthique inspirée par le ciel. Rien d'extraordinaire, c'est le schéma qu'on retrouvera en maints lieux de l'histoire, et notamment, au chapitre suivant de cet ouvrage, en Iran : dès la constitution d'un pouvoir totalitaire dans un État centralisé, le roi se désigne comme « mandant du ciel », et la loi qu'il applique est forcément dictée par le « Ciel ». C'est-à-dire que le pouvoir s'arroe le droit absolu de décider du Bien et du Mal.

Le Mal absolu existait-il donc ? En effet, et c'était tout ce qui contrevenait à la loi dictée par le roi. Nous ne possédons que peu de traces des cosmogonies chinoises de l'époque, mais on trouve déjà la notion d'une « Faute rituelle » originelle, qui sépara brutalement le Ciel de la Terre. « La Montagne qui touchait le ciel a été aplanie ⁹. » C'est déjà la notion du Paradis perdu ; celle du Mal est proche, de même que celle de son principe, le Diable. Sous le règne de l'empereur mythique Yao, « le monde n'était pas en ordre ». Son fils Yu « creusa la terre et fit écouler les eaux et chassa serpents et dragons dans les marais ¹⁰ ». Serpents et dragons s'opposent à l'ordre et représentent donc un principe précurseur du Mal, que seul le pouvoir royal parvient à mettre en échec.

L'ancienneté du processus d'appropriation du Mal comme du Bien par le pouvoir est déjà confirmée : elle est aussi ancienne que les premiers Etats centralisés. Ce processus archaïque ne sera mis en échec que par les philosophies du détachement, comme en Inde, et politiquement par la démocratie, comme en Grèce. Le terrain chinois, constitué de grandes féodalités, n'est donc pas, à première vue, propice à l'implantation du bouddhisme, qui, on l'a vu, présente Mal et démons comme des créations de l'imaginaire terrestre et prêche l'égalité des hommes et la tolérance. Et de fait, on le verra plus loin, le bouddhisme chinois est foncièrement différent de l'hindou. C'est parce qu'il s'est adapté, lui, au terrain hostile.

Toutefois, quand le bouddhisme arrive en Chine, trois siècles environ après sa fondation en Inde, c'est-à-dire au III^e siècle avant notre ère, ce n'est

plus la religion archaïque et sanglante décrite plus haut qui occupe ce terrain : c'est le taoïsme, idéologie indigène de la Chine. Celui-ci apparaît au VI^e siècle avant notre ère, époque décidément propice à la naissance des grandes religions de l'Orient et de l'Extrême-Orient. On le dit fondé par le sage Lao-tseu, dont on dira aussi qu'il est la réincarnation d'un dieu et, même, l'incarnation du souffle primai de l'univers. Ce genre de glorification posthume, que la langue anglaise définit par un mot pittoresque, *transmogrification*, est, en effet, universel. Nous savons aujourd'hui que Lao-tseu fut plus simplement un lettré et un clerc.

Le terme de taoïsme, du mot *tao*, « chemin », est vague, parce qu'il désigne à la fois une philosophie et une croyance. La philosophie a été très étudiée depuis un siècle, la religion n'a commencé à l'être que vers les années soixante-dix du XX^e siècle. De plus, les deux ont prêté à confusion, et l'on a qualifié de « taoïstes » des pratiques magiques, physiologiques (contrôle de la respiration, rétention du sperme lors du coït et autres finesses sexuelles), alimentaires, que sais-je, alors qu'elles étaient souvent dérivées de pratiques antérieures au taoïsme ¹¹. Celui-ci les a réabsorbées, filtrées et purifiées selon sa philosophie.

Quand le taoïsme apparaîtrait, les populations vénèrent une vaste collection de dieux, plus ou moins folkloriques, hérités de la religion archaïque ; elles sont attachées à des rites qui ressortissent bien plus à la magie qu'à la foi telle que nous l'entendrions et, en tout cas, à la distinction d'esprit telle que la conçoivent les lettrés chinois. Ces rites sont pratiqués sous l'autorité d'un chaman, sorcier donc, qui se dit investi du pouvoir de communiquer avec les puissances surnaturelles, dieux et démons auxquels on fait dire l'avenir et le passé. Pour parler bref, ces rites sont des exorcismes et des incantations. En ce qui nous intéresse, le taoïsme considère que ce panthéon-là est constitué d'une bande d'esprits, auxiliaires des humains dans les meilleurs cas, mais le plus souvent néfastes, et dont la fréquentation mène à la folie ou à la perte. La religion populaire chinoise, pour le taoïsme, n'a rien à voir avec le tao. Le « chemin » ne peut passer par le délire de paysans et de barbares incultes.

On conçoit aisément le dédain des taoïstes devant les célébrations religieuses qu'ils trouvèrent dans les villages et même les villes, assemblées d'esprits simples, le plus souvent des paysans, hypnotisés dans les fumées aromatiques ou bien intoxiqués par la consommation de boissons alcoolisées ou alcaloïdisées ¹², par les girations extravagantes de chamans drogués, et de fidèles se lançant à la suite des meneurs dans des extases obscènes et des gesticulations frénétiques. Ils appelèrent cela *yin-ssu*, « cultes abusifs », et leur réprobation finit par convaincre les autorités de les interdire ¹³.

Par quoi les supplantèrent-ils ? Par un système d'interprétation du monde basé sur l'équilibre entre deux forces antagonistes, le Yin féminin et le Yang masculin, opposées mais complémentaires, comme le froid et le chaud, le jour et la nuit, l'hiver et l'été, le sec et l'humide... Et par une présentation de l'être humain comme microcosme lié au macrocosme et régi par des

nombres symboliques : ainsi, les trois cent soixante articulations du corps correspondent aux trois cent soixante jours de l'année rituelle, et les traits et passions, ainsi que les cinq grands organes du corps (le cœur, les poumons, la rate, les intestins et les organes génitaux), correspondent aux cinq directions, aux cinq montagnes sacrées, aux sections du ciel, aux saisons et aux éléments. Le microcosme humain est habité par les mêmes dieux que ceux du macrocosme. Il n'existe pas de Mal-en-soi, il n'est que le désordre.

Le taoïsme apparaît aujourd'hui spécifiquement comme un mysticisme qui enseigne le détachement : rejoignant le bouddhisme par une voie indépendante, il tient tous les désirs, y compris celui de savoir, comme des dérèglements contraires à l'équilibre, des risques de désunion de ses deux âmes, la végétative et la spirituelle, susceptibles d'entraîner la mort. Il prêche la non-intervention, *wu wei*, et recommande l'extase mystique, qui peut seule unir la conscience profonde à l'unité suprême du monde, à l'absolu. L'un de ses maîtres, Chouang-tseu (fin du IV^e siècle-III^e siècle), condamnera même l'artisanat et le commerce, comme causes de vice :

« Fabriquez des boisseaux et des picotins, et les gens voleront par boisseaux et par picotins ¹⁴. »

La fabrication d'un pot dérange déjà l'ordre de la nature ! Quant au Mal, il n'est pour le taoïsme que le produit d'un malentendu : le bon et le mauvais, comme le vrai et le faux, ne sont, pour Chouang-tseu, que des reflets de l'ignorance et de la méconnaissance du Tout, soit encore du tao :

« Si tu discutes, il y a quelque chose que tu ne sais pas. Dans le plus grand tao, rien n'est nommé ; les plus grandes discussions se déroulent sans rien dire... Celui qui sait se tait, celui qui parle ignore. »

On conçoit que, de ce mysticisme radical, antisocial, ultra-quiétiste, le peuple n'ait retenu que ce qu'on peut appeler les « pratiques secondaires », les sociétés secrètes, par exemple, ou encore les applications médicales, car médecins et guérisseurs taoïstes enrichirent de leur expérience l'art de guérir, le contrôle de la respiration, destiné à « se nourrir d'air » (celui qui peut retenir sa respiration mille fois est assuré de l'immortalité), la gymnastique, la divination et, paradoxalement, l'artisanat.

Car si le mysticisme taoïste « pur et dur » ne fut assimilable et assimilé que par les élites lettrées, l'influence du taoïsme fut quand même immense. Elle le fut d'abord en Chine, notamment sur l'art et l'artisanat (un bon artisan devait façonner ses objets « du dedans »), et les charrons aussi bien que les forgerons et les potiers en bénéficièrent immensément, créant les objets dont la beauté et l'élégance, jusqu'à ce jour, excitent l'admiration occidentale. Elle le fut ensuite en Occident, où des mystiques tels que Plotin, au III^e siècle, et Nicolas de Cuse, au XV^e siècle, développèrent le principe taoïste de l'unité absolue où les contraires se fondent. On a même évoqué des liens entre le taoïsme et des mystiques européens tels que l'Allemand Maître Eckhart, l'Espagnole sainte Thérèse d'Avila et les Hésychastes du mont Athos, qui, au

XIV^e siècle, recouraient au contrôle de la respiration et à la concentration sur les organes du corps.

Ce très bref, trop bref aperçu du taoïsme ¹⁵ illustre la façon dont une culture de cour (Lao-tseu était archiviste à la cour des Chou, qu'il quitta, dit-on, parce qu'il en pressentait la décadence) inversa le processus décrit plus haut, qui est celui de la fondation et de l'appropriation d'un système éthique par un pouvoir totalitaire. Ce paradoxe tient à deux traits essentiels de la Chine du VI^e siècle et des siècles suivants : d'une part, ses dimensions, de l'autre, l'isolement de l'univers aristocratique de la cour.

Comme l'Inde, la Chine était, en effet, un pays trop grand pour qu'on pût y imposer longtemps une hégémonie idéologique ¹⁶. Les rapports des États aux pouvoirs totalitaires sont comparables à ceux qui régissent les degrés d'activité des étoiles en fonction de leurs dimensions ¹⁷. L'hégémonie qui donna naissance aux démons dans les monarchies archaïques chinoises n'était possible que parce que celles-ci revêtaient des dimensions restreintes, égales à celle d'une ou de deux provinces, le plus souvent des cités-États, comme il s'en est multiplié, à la suite de l'urbanisation, à la période dite des Printemps et des Automnes. Ce n'est qu'à partir de la fin du VI^e siècle que les conquêtes résultant des guerres incessantes entre les roitelets finissent par constituer de véritables États. Petit État de quelque 1 000 km² au milieu du IV^e siècle, le royaume de Qin absorbe successivement les royaumes voisins de Shu, de Wei, de Zhou, de Han, puis de Yan, de Zhao, de Qi, de Chu et à la fin du III^e siècle, sa superficie est de 225 000 km² ¹⁸.

L'autre trait essentiel de la Chine impériale a été, dès les origines, le fait que la cour fonctionnait comme un État supérieur dans l'État, phénomène matérialisé, à Pékin, par la Cité interdite. C'était, et jusqu'à la chute du dernier empereur, un lieu exquis, régi par un protocole définissant quasiment le vol des papillons, dans une atmosphère de culture raréfiée. Ce fut là que, dans la cervelle admirable de Lao-tseu, naquit le taoïsme. Ce fut d'abord l'aristocratie qui le pratiqua, jusqu'à en perdre d'ailleurs le sens politique, comme sous l'empereur Han Hsiao Wu Ti (qui régna de 141 à 87 avant notre ère), où les ministres, plus rompus à l'ésotérisme qu'à la politique, s'efforcèrent d'appliquer leurs doctrines sur le gouvernement idéal ¹⁹.

Certes, dans les siècles ultérieurs, la codification du taoïsme entraîna des résurgences du démonisme : toute règle entraîne à la dichotomie. Mais il était bien trop tard, quelques diabolotins infestèrent certes la culture populaire, mais le Diable avait perdu droit de cité en Chine, en tout cas dans les populations taoïstes.

Il ne l'avait pas seulement perdu grâce au taoïsme, mais aussi à une autre école de pensée qui a profondément imprégné la culture de l'Asie, le confucianisme. Car celui-ci offre, lui aussi, une éthique et une interprétation du monde. Est-ce une religion ? Comme pour le taoïsme et le bouddhisme, les avis divergent. Nous avons, nous Occidentaux, tellement enraciné en nous l'idée qu'une religion doit faire appel au surnaturel que le confucianisme nous

apparaîtrait plutôt comme une philosophie. C'en est une à coup sûr, car les Asiatiques qui se proclament bouddhistes, taoïstes ou même chrétiens continuent de professer leur confucianisme. On peut être bouddhiste et confucianiste comme, en Europe, on peut être (ou plutôt, se croire) chrétien et hégélien. Mais quelle philosophie n'a, en fin de compte, des échos religieux, fût-elle essentiellement irrégieuse ?

Confucius lui-même était en tout cas religieux, car il priait, jeûnait, assistait aux cérémonies religieuses, faisait des sacrifices et jurait par le Ciel. Ce qui ne l'empêchait de rejeter avec énergie la pratique religieuse de son époque, un animisme légué par la dynastie Yin et les cultures archaïques décrites plus haut. Cette pratique avait dégénéré en magie et en sorcellerie. Confucius eut la même réaction que Lao-tseu : celle de rejet. Rien d'étonnant, car le *Chouang-tseu* décrit un entretien entre lui et son aîné Lao-tseu, où Confucius est représenté comme confondu par la sagesse du maître. Mais comme le *Chouang-tseu* fut rédigé par le célèbre disciple de Lao-tseu qui lui donna son nom, il est possible que l'entretien (dont il existe sept versions) se soit déroulé quelque peu différemment.

Né en 551 avant notre ère, sept ans donc avant Bouddha, heureuse époque, l'ai-je dit, de famille noble appauvrie, K'ung-fu-tsu ou Confucius exista bien, lui. On sait qu'il fut orphelin très tôt, eut une enfance pauvre et commença à gagner sa vie comme employé aux parcs et greniers de l'État. Autodidacte, il devint, dit-on, l'homme le plus instruit de son temps. L'affirmation est sans doute excessive, mais enfin l'homme était exceptionnel.

La clef du personnage réside dans sa réaction à la misère qu'entretenaient les guerres des féodaux, à la famine, aux impôts et au travail forcé qu'imposaient donc ces nobliaux. Ce fut la compassion. S'efforçant d'y remédier, Confucius instruisit de jeunes hommes, sans toutefois imposer aucune scolastique autoritaire, cherchant à développer chacun selon sa nature et ne recherchant en eux que la sincérité. « La vertu est d'aimer les hommes, la sagesse, de les comprendre », déclare-t-il dans les « Analectes ». Et encore : « Au travers des quatre mers, tous les hommes sont frères. » On conçoit que les chrétiens, entre autres, continuent de souscrire au confucianisme. Toutefois, on ne trouvera guère grandes traces de métaphysique dans l'enseignement du maître, lequel se méfiait autant de celle-ci que de la logique, estimant que ce n'est guère par des mots qu'on appréhendera la réalité.

Si le confucianisme reconnaissait bien le tao, ni l'ésotérisme ni le mysticisme taoïstes n'étaient dans sa ligne. Peut-être le vieux sage en avait-il deviné les périls :

« Le maître dit : "Imaginez un homme qui saurait réciter les trois cents Poèmes, on lui confie un gouvernement, mais il n'est pas à la hauteur ; on l'envoie en ambassade aux quatre coins du monde, mais il se montre incapable de donner la réplique. Que lui sert tout son savoir ? 20" »

Et encore :

« Le maître dit : "Des saints, je n'ai jamais eu la chance d'en rencontrer. Ce serait déjà beau si je pouvais rencontrer un honnête homme ²¹." »

Bien évidemment, Chouang-tseu entendit l'allusion et s'empressa de condamner les héros et les inventeurs dont le confucianisme faisait l'éloge, aussi bien que les sages qui se mêlaient de dicter les rites et les règles de la société :

« Le tao et sa vertu furent détruits parce qu'on avait voulu créer la bienveillance et la droiture. »

On n'eût su condamner plus directement le confucianisme et ses prétentions à tout régenter par une sagesse qui, certes, évoque parfois les préceptes de Joseph Prudhomme.

N'empêche, le confucianisme accéda au rang de philosophie officielle et connut une descendance durable. Fidèle à son fondateur qu'il ne connut cependant pas, puisqu'il vécut entre 371 et 289, le premier des deux grands disciples de Confucius, Meng-tzu, dont le nom fut aussi latinisé et devint Mencius, n'élabora pas de constructions théoriques sur les puissances célestes ou infernales. « Le Ciel voit comme les gens voient. Le Ciel entend comme les gens entendent », écrit-il. Autrement dit, le Ciel n'en sait pas plus que les mortels. Autant pour l'omniscience des puissances supérieures. C'est que le sujet n'intéresse guère Mencius, occupé comme Confucius à faire le bonheur des hommes sur la Terre en les aidant à devenir les meilleurs possible. Car il croit qu'il existe un élément universel, le *ch'i*, force vitale qu'il tient à chacun de développer. Quand l'homme est empli du *ch'i*, sa nature céleste et sa nature terrestre sont indiscernables. « Toutes les dix mille choses vivantes sont en nous ²². » Y compris donc le Diable, s'il avait existé.

Certes, Hsiin-tzu, autre confucianiste qui vécut au III^e siècle de notre ère, écrit-il : « La nature de l'homme est mauvaise. Sa bonté est acquise. » Cela semblerait refléter les idées sémitiques sur le péché originel, la Faute donc. Il n'en est rien. Par-devers qui donc la Faute aurait-elle été commise ? Pas du Ciel, à coup sûr, car Hsün-tzu n'invite à aucune révérence pour lui. Celui-ci n'est pas une source de bénédiction ; il n'aide pas celui qui s'aide lui-même. Il n'est pas non plus le siège d'un dieu éternel et encore moins d'un dieu anthropomorphique, rejet qui reflète sans doute sa désapprobation à l'égard du christianisme. L'homme n'a rien à attendre du Ciel. Celui-ci est un processus mécanique qui ne fonctionne que pour son propre compte. On croit, dans ce refus de la métaphysique, entendre Pindare : « Ô mon âme, n'aspire pas à la vie éternelle, mais épuise le champ du possible ! » Existe-t-il des démons ? Non plus, car Hsün-tzu rejette énergiquement la magie, les augures, les exorcismes et autres pratiques superstitieuses. Il exclut également l'invocation des puissances surnaturelles, qui n'existent pas, et donc la religion. Son objet, c'est l'Empire terrestre ; il exhorte sans cesse ses auditeurs à se domestiquer, afin de devenir meilleurs, ce qui permettra de rendre les empereurs inutiles. « Quand chaque individu aura trouvé sa juste place, qu'il

se sera dominé et qu'il accomplira son devoir, l'empereur, siégeant comme une motte de terre, n'aura plus rien à faire. »

Théoriquement, le bouddhisme ne pouvait, dans ce contexte, trouver qu'un bien petit champ d'action. Il le trouva pourtant. Il était au III^e siècle avant notre ère, en effet, particulièrement apte à s'accommoder du taoïsme aussi bien que du confucianisme. L'empereur Asoka (qui régna sur le sous-continent indien de 321 à 297 avant notre ère ²³) fut le premier au monde à dépêcher des missionnaires, à Ceylan, puis en Asie du Sud-Est, où les Hmon furent les premiers convertis, en Birmanie, au Cambodge, au Siam, puis en Chine du Sud. Avant le V^e siècle, le bouddhisme avait atteint Java et Sumatra. On ne sait encore pas comment l'enseignement du Gautama passa en Asie centrale. Toujours est-il qu'il passa et, pétri par le tourbillon de langues, de religions, de cultures et d'ethnies qu'était le bassin du Tarim, il changea ²⁴.

Le contraire eût surpris, car le bouddhisme subit là l'influence du mazdéisme iranien, des chrétiens nestoriens, grands évangélisateurs ²⁵, des religions locales et, à partir du VIII^e siècle, de l'islam. Le bouddhisme devint très populaire en Chine, notamment sous la dynastie des Han (dont l'un des empereurs, Ming, interpréta le songe d'une divinité dorée et volante comme une révélation du Bouddha), mais ce fut un bouddhisme abâtardi, récupéré par la taoïsme local et, surtout, pétri de pratiques magiques populaires ²⁶. Le bouddhisme commença en Chine une nouvelle vie et l'on vit apparaître, par exemple, une nouvelle école, dite du bouddhisme de la Terre Pure, selon laquelle on pouvait gagner sa renaissance au paradis, la Terre Pure en question, rien qu'en méditant dix fois sur Amitabha. Un peu facile, sans doute : cela rappelle fâcheusement notre trafic chrétien des indulgences.

Ce succès d'une religion d'importation peut surprendre, même si l'on tient compte des armes et bagages qu'elle dut sacrifier pour payer la rançon de la popularité. Mais il s'explique par la volte-face de ses propagateurs : alors que le bouddhisme originel postulait que l'âme n'existait pas, conception radicale qui heurtait aussi bien le culte des ancêtres que la notion taoïste des deux âmes, ils déclarèrent qu'elle était indestructible. Le nirvana avait été le Rien ; il devint l'immortalité ²⁷. Alors que le Bouddha avait opté pour la Voie du Milieu, qui n'excluait pas les passions, ils enseignèrent la nécessité de supprimer les passions, ce qui leur conciliait encore une fois les taoïstes. Enfin, ils mirent l'accent sur les vertus de charité et de compassion, qui ne pouvaient que leur concilier, cette fois, les confucianistes. Autre exemple de concession : le *bodhisattva* ou « bouddha à naître » Avalokitesvara changea de sexe, devint une divinité féminine et fut identifié avec la déesse-mère Kuan-yin, et au Tibet avec Tara la Blanche, homologue de la précédente. On n'en était pas à un avatar près.

Puis, le bouddhisme « confucianisé », à la différence du bouddhisme indien, devint pragmatique, voire terre-à-terre : « Les monastères géraient des presses à huile et des magasins généraux, entretenaient les routes et donnaient même dans le commerce et les prêts d'argent ²⁸. »

Mais de Mal originel, point, de Diable, guère : ainsi, la secte T'ien-tai enseignait que dans chaque instant et dans chaque grain de poussière résidait l'univers entier. Eût-il fallu chercher le Diable dans chaque grain de riz ?

Même quand le bouddhisme devint, sous les T'ang, religion d'État et que ses moines durent demander la délivrance de leurs certificats d'ordination à des fonctionnaires confucianistes dans les bureaux du gouvernement (car la manie bureaucratique chinoise ne date pas d'hier), tels des immigrés faisant renouveler leur permis de travail dans une démocratie occidentale, nul ne conçut de Diable. Le pouvoir d'État, prompt à décider que ceci est bien et cela est mal, et que le Mal est causé par un esprit surnaturel, l'eût pourtant voulu ; mais les détenteurs du pouvoir même avaient été formés par les taoïstes, les confucianistes et les bouddhistes eux-mêmes : ils auraient eu peine à croire à un Malin. Qu'il y eût encore, ça et là, des esprits superstitieux pour penser que des âmes végétatives, celles de défunts contrariés de l'être, s'obstinaient à les turlupiner, soit ; qu'ils recourussent pour cela à des chamans, chargés, contre espèces sonnantes et trébuchantes, de faire les sacrifices et de prononcer les prières pour renvoyer les fantômes chez eux, on n'y pouvait rien, les ignorants sont toujours superstitieux, et, d'ailleurs, il valait mieux tolérer ces pratiques tant qu'elles garantissaient la paix municipale. L'essentiel était pour les clercs et les gouvernants de faire des synthèses, pas de provoquer des révolutions. Et même au Japon, quand les outrances de la secte de l'Illumination soudaine, Ch'an, devenue Zen, et promue à un avenir imprévisiblement brillant en Californie, au XX^e siècle, atteignirent un paroxysme, on ne vit pas non plus de Diable apparaître à l'horizon.

La secte des bouddhistes zen ne manquait pourtant pas de cette audace exaltée qui fera croire aux chrétiens, ici et là, et bien plus tard que le V^e ou VI^e siècle en Asie, que le Diable est proche avec sa queue et ses sabots fourchus. Cette secte dérivait de deux enseignements, l'un de Boddhidharma, un bouddhiste qui était venu de l'Inde pour s'installer d'abord à Canton en 470, puis qui monta vers le nord un demi-siècle plus tard, l'autre du moine Tao-sheng, du V^e siècle aussi. Elle enseignait que l'Éveil ou Illumination, *zou* en chinois et *satori* en japonais, n'avait rien à voir avec la récitation obtuse des textes : elle venait ou bien elle ne venait pas, un point c'est tout ; elle venait seulement si l'on savait faire le vide en soi ; à ce moment-là, la Vérité s'y engouffrait.

Ainsi décrit, le zen originel prendrait l'apparence d'un mysticisme pacifique ; mais il inclinait à des outrances redoutables. Déjà, assurait-on, Boddhidharma s'était tellement laissé absorber dans une transe que celle-ci dura neuf ans ; au bout de quoi les jambes de Boddhidharma tombèrent et il ne s'en aperçut pas. Et comme les battements de ses paupières dérangent la méditation, Boddhidharma les coupa. En effet, un disciple du zen ne devait à aucun prix laisser mettre sa méditation en péril, et le maître I hsüan recommandait :

« Tuez tout ce qui vous fait obstacle. Si vous rencontriez le Bouddha, tuez-le ! Si vous

Sanglant programme ! Pareilles violences excluèrent toutefois le Diable ou les démons dans leur principe même, car dans le vide, il n'y a rien, ni Dieu ni Diable. Elles furent d'ailleurs récupérées au Japon par quelques représentants de la classe militaire « qui avaient compris le parti qu'on pouvait tirer de ses techniques mentales [celles du zen] pour obtenir la maîtrise absolue du corps, la sûreté des réflexes, le mépris de la mort ²⁹ ». C'est ainsi que naquirent donc les arts martiaux.

Car le Japon aussi récupéra le bouddhisme, venu par le chemin de la Corée, après l'avoir considéré avec suspicion. Pourtant, il possédait déjà sa religion autochtone, le shintoïsme ou, pour être plus correct, le *shinto*, c'est-à-dire « chemin », comme tao, ou encore « enseignement des dieux ». Le bouddhisme, il faut le dire incidemment, ne fut cependant pas assimilé avec bonne grâce par le Japon ; c'est ainsi qu'au XIII^e siècle le moine Nichiren, fondateur de sa propre secte, qualifia le zen de « démoniaque » et accusa l'une de ses deux formes, le Shingon, pourtant japonisée et protégée par le pouvoir impérial, de « détruire le pays ». Mais il est vrai que Nichiren était un exalté et un esprit confus ³⁰.

Outre la difficulté de maîtriser la langue japonaise, rare chez les Occidentaux, le shinto, seule religion nationale du Japon, défie les notions occidentales ordinaires, comme la conception même de la religion. Comme l'a écrit un spécialiste du Japon, Herbert ³¹, ce « n'est pas une religion comme les autres. Totalement dépourvu de dogmes, n'ayant pour Écritures sacrées que des textes courts et d'interprétation difficile, n'ayant jamais codifié de règles morales, n'imposant aucun rituel, le shinto est plutôt pour les Japonais une prise de conscience des liens qui les unissent à leurs semblables, à la Nature et à la Divinité ».

Pas d'éthique, donc pas de définition de ce que nous appellerions « Mal », et encore moins de contre-divinité pour symboliser celui-ci. L'enquête devrait donc s'arrêter ici et se borner au postulat de l'absence de Diable dans le shinto, mais ce serait un peu sommaire. Le shinto conçoit, en effet, qu'il existe des discordances célestes et terrestres. Selon l'une des versions nombreuses des mythes cosmogoniques shintoïstes, lorsque les deux génies ou *kami* (il en existe huit cents myriades d'autres) originels, Izanagi et Izanami, eurent engendré les maîtres de l'univers, de tendances opposées, Amaterasu-ô-mi-kami, déesse du Soleil, et son frère Susano-wo, l'une de tendance céleste, l'autre terrestre (il y eut, en fait, un troisième enfant, Tsukiyomi, dieu de la Lune), un conflit éclata. Susano-wo fut mécontent de son lot, qui était celui de la Plaine océane, c'est-à-dire des terres émergées, et il pleura tant qu'il tarit les rivières et les mers. Il voulut rejoindre sa mère au Pays Inférieur, c'est-à-dire les enfers, ce qui lui valut d'être expulsé du ciel par son père Izanagi. Avant que l'ordre d'expulsion ne fût exécuté, Susano-wo demanda à rejoindre sa sœur Amaterasu pendant un moment, après quoi il

s'en irait pour toujours. Celle-ci fut alarmée de l'arrivée de ce frère coléreux et impétueux, et se barricada avec ses demoiselles d'honneur dans la salle où elle tissait des vêtements pour les créatures célestes. Cette absence d'amour sororal s'explique par le fait que le kami terrestre ne pouvait avoir accès aux domaines célestes, car c'était contre nature. L'intrus Susano-wo viola cependant la retraite céleste, et les demoiselles d'honneur d'Amaterasu s'en considérèrent violées ; elles s'enfoncèrent alors dans le sexe les outils de tissage. Amaterasu, elle, résista et alla se cacher dans un rocher³².

Toutefois, la vie végétale, sous forme d'un arbre, la vie animale, sous forme d'oiseaux, la faculté de reproduction, symbolisée par un kami femelle qui lui montra son sexe et ses seins, un homme qui lui montra des bijoux, c'est-à-dire la faculté humaine de produire richesse et beauté, et enfin le parfait miroir, qui indique la possibilité pour l'homme de refléter le divin, persuadèrent Amaterasu de quitter son refuge et de regagner le ciel. Susano-wo fut assigné éternellement aux demeures terrestres.

Il existe plusieurs versions de ce conflit originel³³ dont j'ai ici réalisé une synthèse. Le symbolisme général en est évident : il consiste en l'opposition des puissances célestes et terrestres, qui sont inconciliables. Susano-wo, terrestre, y exprime les défauts caractériels, impudence, manque de décence, agitation, qui pourraient être assimilés au Mal, ou en tout cas à l'absence de sagesse. Dans une version du Nihongi¹, en effet, il est dit : « Ce kami était d'une nature perverse et se plaisait toujours aux gémissements et à la colère... C'est pourquoi ses parents lui dirent : "Si tu devais régner sur la Terre, il en résulterait certainement la destruction de beaucoup de vies." » De fait, dans un autre texte, le *Bingo-fudoki*, il est écrit que Susano-wo détruisit toute la race humaine, n'épargnant que son frère Somin, qui lui avait donné refuge une nuit, sa femme et son fils. Mais comme tant d'autres dieux de l'Asie, il est ambivalent, car c'est aussi lui qui enseigna à son hôte diverses techniques agricoles. Ce n'est pas un démon, c'est un génie contradictoire, qui reflète lui aussi le sens asiatique de la complexité du monde. En tout cas, il n'est pas, au Japon, considéré comme le Diable, car il est adoré dans certaines temples.

À la dualité constitutive du monde, le shinto joint certes celle des génies ou kami, car il en existe de bons et de mauvais. À preuve, lorsqu'en 903 le ministre, chef de clan, incarnation légendaire de la culture et poète Michizane Suguwara mourut, victime d'une injustice, son spectre terrorisa la Maison impériale et le pays. Ses ennemis et même le prince impérial moururent à des intervalles rapprochés. Colère obstinée, car, en 947, Michizane déclara par la bouche d'un enfant qu'il avait cent soixante-huit mille démons à son service. On l'apaisa enfin en lui donnant le titre de Tenjin, kami céleste, qui n'est même pas conféré aux empereurs. C'est donc qu'il y a bien des démons. Mais ils ne sont en fait que des kami terrestres, par opposition aux célestes. S'ils sont turbulents, c'est que la vie, qui est terrestre, ne peut être que turbulente.

Serait-ce à dire que le shinto considère la Création comme impure,

rejoignant ainsi la notion sémitique du péché originel ? Non : « Le shinto envisage la création comme un événement pour lequel l'humanité devrait être profondément reconnaissante et ne fait aucune allusion à une dissolution future de notre monde » (Herbert). La présence du Mal dans le monde n'implique ni que le monde soit mauvais ni que le Mal soit distinct éternellement du Bien, et encore moins qu'il siège dans un lieu donné. Le Mal est l'effet de la colère des dieux, comme en atteste l'histoire suivante : au temps de l'empereur Sûjin, les épidémies ravagèrent le pays et firent de nombreuses victimes. « Une nuit, le mikado s'était endormi plein de tristesse dans le sanctuaire domestique de son palais, lorsque le dieu O mono mushi lui apparut en songe et lui dit : "Ce qui arrive est un effet de ma volonté. Si tu fais offrir des *matsuri* [sacrifices religieux] devant ma face par le ministère de O ta taneko, ma colère s'apaisera et le pays sera pacifié ³⁴." »

Incapable d'imaginer un Diable unique, l'Asie a certainement cru à des dieux mauvais, ou alternativement bons et mauvais. Plusieurs volumes seraient nécessaires pour recenser les conceptions des dieux bons et des dieux mauvais chez toutes les ethnies d'Extrême-Orient ; quelques exemples suffiront ici. Ainsi : « Les Aïnus des Kouriles et du Hokkaido... croient bien à l'existence de dieux mauvais, mais ces dieux n'ont aucune part au gouvernement du monde ; seuls les dieux bons ont reçu juridiction sur lui ³⁵. » Les Tchouktches et les Koriaques, eux, croient que les deux sortes de dieux existent, mais semblent se faire une idée assez animale de ces derniers, car ils pensent que le bruit du tambour suffit à les effrayer, comme si c'étaient des loups ou des renards. Le tambour joue, d'ailleurs, « un rôle essentiel dans les rites chamanistes ». Pour les Coréens, « les dieux sont conçus comme des esprits répandus un peu partout dans la nature ; ils ne sont pas à redouter, à condition toutefois qu'on ne leur ait pas causé de déplaisir ».

Toutefois, et c'est là sans doute l'essentiel, la croyance aux démons, en Asie, décline au fur et à mesure qu'on gravit l'échelle sociale. Pour les peuples primitifs, peu urbanisés, pour les paysans, les démons sont assimilés à des êtres frustes, très voisins de l'animal ; mais dans les couches lettrées des populations, la conceptualisation du monde les fait rejeter comme des interprétations erronées des phénomènes sensibles. Comme partout au monde, la superstition rampe au ras de la société. On pourrait donc en déduire que c'est l'aristocratie lettrée asiatique qui a fait avorter l'œuf infernal. Cela ne serait pas faux, mais comme cela ne s'est pas vu dans d'autres continents et pays où existait aussi une aristocratie lettrée, le raisonnement serait incomplet.

À première vue, tout en Asie disposait les religions à la mise au monde du Diable : les superstitions des populations primitives locales, entretenues par les religions archaïques et les hégémonies autoritaires des États. Mais deux faits décisifs s'y opposèrent. Le premier fut l'étendue des territoires, aux frontières sans cesse changeantes ; l'Inde est plus qu'un pays, c'est un continent, et l'histoire de la Chine surtout se confond avec un constant remodelage des frontières qui se poursuit plus de quarante siècles. Pour

paraphraser un apophtegme de G.B. Shaw, on peut policer tout un continent pendant quelque temps, ou on peut policer un pays pendant tout le temps (relativement parlant), mais on ne peut pas policer tout un continent tout le temps. Chaque invasion, comme chaque conquête, entraînait des chocs de cultures fâcheux pour l'idéologie dominante.

Le second fait est que les deux grandes religions de l'Asie (sans compter la troisième grande philosophie, le confucianisme), le bouddhisme et le taoïsme, furent fondées (presque simultanément, d'ailleurs) par deux esprits supérieurs qui distinguèrent d'emblée entre l'éthique, reflet des sociétés terrestres, et une entité suprême à laquelle ils refusèrent l'un et l'autre des traits humains et que Bouddha assimila même au Néant. Là où des prophètes auraient transcendé les croyances existantes pour les renforcer, comme ce fut, à la même époque également, le cas de Zarathoustra, ils créèrent de toutes pièces un système de pensée neuf. Les petits démons coureurs de campagnes, qui épouvantaient les paysans et les illettrés et qu'on tenait en respect grâce aux vaticinations et prodiges des chamans, survécurent certes, mais n'évoluèrent jamais vers l'état adulte, celui de notre Diable.

Tout s'est passé comme si l'écriture avait exorcisé l'Enfer et ses habitants pétris de grimaces et de haine. Ces derniers étaient, comme le rappelle l'admonition aux mourants citée en tête de ce chapitre, des fantômes de mortels, rien, des hallucinations éphémères qu'une âme forte et droite devait repousser sans effort.

C'est sur cet adieu aux démons et encore plus au Diable que je souhaite quitter ici l'Asie. Les premiers voyageurs occidentaux rapportèrent de ce continent des images de dragons crachant du feu ; sans doute les énormes lézards des îles Komodo, au large de l'Indonésie. Mais enfin, un fait est certain, l'Asie a échappé au Diable. Ses dragons ne sont plus que de superbes motifs décoratifs, ou bien encore des génies souterrains, dont il faut savoir respecter l'amour-propre. C'est ainsi que, lorsqu'on construit un immeuble à Hong Kong, il faut s'assurer qu'on ne va pas en déranger un.

Il paraît que le superbe gratte-ciel de la Banque de Chine avait négligé ce protocole. On y sacrifia donc, fût-ce avec retard, mais cela coûta un peu plus cher...

1- Écrit en 720, c'est avec le *Kojiki*, écrit en 712, l'un des principaux textes sacrés du shintô. Il en existe sept versions.

1- *The Tibetan Book of the Dead*, traduction et commentaires de Francesca Fremantle et Chögyam Trungpa, Shambhala Dragon Editions, Londres et Boston, 1987.

2- *Id.*

3- Mircea Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses* – II. *De Gautama Bouddha au triomphe du christianisme*, Payot, 1978.

4- J.G. Anderson, *Children of the Yellow Earth*, et Kwang-Chih Chang, *The Archaeology of Ancient China*, cités par Eliade, *supra*.

5- J.P. Mallory, *In Search of the Indo-Europeans – Language, Archaeology and Myth*, Thames & Hudson, Londres, 1989. Dans cette vaste synthèse, la plus récente et la plus complète à ce jour, à ma connaissance, Mallory expose toutes les raisons et tous les travaux qui permettent de croire que les Indo-Européens de la culture dite d'Andronovo se sont installés à l'âge du bronze en Sibérie occidentale, mais il indique aussi les limites des connaissances actuelles : on ne connaît pas les rapports de ces Indo-Européens de la culture d'Andronovo avec les Iraniens et Indo-Iraniens des autres régions. Les rapports culturels de ces « premiers » Sibériens avec la religion indo-européenne seraient donc purement spéculatifs.

6- Depuis la fin de la décennie quatre-vingt, on admet, en effet, que l'humanité actuelle, c'est-à-dire l'*Homo sapiens sapiens*, est apparue dans des foyers indépendants, africain, oriental et asiatique, et non à partir d'une source unique, c'est-à-dire que les continents se sont peuplés de manière autonome. Il y aurait donc en Chine, par exemple, des populations locales de souche indépendante de celle des Indo-Européens. Mais il est possible que cette conception du peuplement du globe, qui est celle qui prévaut au moment où j'écris ces lignes, soit ultérieurement modifiée.

7- Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, op. cit.

8- René Grousset, *Histoire de la Chine*, Fayard, 1942.

9- Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, op. cit.

10- Mencius, cité par Eliade, op. cit.

11- « History of Taoism », *Encyclopaedia Britannica*, 1980.

12- Deux mycologues célèbres, R. Gordon Wasson, auteur de *Mushrooms, Russia and History*, 2 vol., New York, 1957, et René Heim, auteur de *Champignons toxiques et hallucinogènes*, N. Boubée & Cie, 1963, rééd. 1978, ont fait état de la consommation rituelle de champignons hallucinogènes chez les populations de Sibérie et d'Asie septentrionale, Kamchadales, Samoyèdes, Ioukaghires, Koriaks, et autres. Cette consommation entraînait des états délirants, assimilés à des trances et accompagnés de débordements érotiques.

13- « History of Taoism », *Encyclopaedia Britannica*, op. cit.

14- *Id.*

15- *Id.*

16- Même au XX^e siècle, où les moyens de communication permettaient pourtant des contrôles politiques beaucoup plus serrés, les « niveaux d'intensité » du maoïsme, puis du communisme variaient et varient encore beaucoup d'une province à l'autre, tendant à se diluer au fur et à mesure que l'on s'écartait du centre du pouvoir, c'est-à-dire de Pékin.

17- Par exemple, l'effondrement gravitique d'une étoile ne peut donner naissance à un trou noir que si cette étoile est d'une masse au moins cinq fois égale à celle de notre Soleil.

18- C. Blunden et M. Elwin, *Atlas de la Chine*, Nathan, 1986.

19- Cette tentation de mêler philosophie et politique reparut d'ailleurs au IV^e siècle, dans un épisode tout à fait romanesque, celui des Révélations de Mao Shan.

20- *Les Entretiens de Confucius*, traduits du chinois, présentés et annotés par Pierre Ryckmans, préface d'Étiemble, Gallimard, 1987 – XIII ; 5. Dans la préface, Étiemble met toutefois en question le sens politique de Confucius : « Parce qu'il voulait résoudre par la seule morale toutes les difficultés d'un monde finissant, Confucius, il faut l'avouer, échoua politiquement : c'est en vain qu'on veut nous persuader qu'il lui suffit d'exercer en 496 la charge de Premier ministre et de faire exécuter un prédécesseur incapable pour qu'aussitôt les bouchers vendent la viande au juste prix. Nous ne sommes pas dupes de cette fable. »

21- *Id.*, VII ; 26.

22- Wu-chi Liu, *A Short History of Confucian Philosophy*, Londres, 1955.

23- Il fut le premier à créer une « sécurité sociale », dans le souci d'établir dans son royaume une véritable *dharma* ou règle idéale, d'inspiration foncièrement bouddhiste. Les soins médicaux gratuits étaient, il faut le souligner, offerts aussi bien aux animaux qu'aux hommes.

24- « History of Buddhism », *Encyclopaedia Britannica*, 1980.

25- Les Nestoriens étaient des hérétiques dont le chef, Nestorius, évêque de Constantinople, refusa d'attribuer à Marie le titre de *Theotokos*, mère de Dieu, car elle n'était qu'un être humain et qu'il était impossible que Dieu fût né d'un humain. Le titre qui eût dû, selon Nestorius, lui revenir était seulement celui de *Christotokos*, « mère du Christ ». De plus, l'évêque considérait que Jésus en tant qu'homme avait possédé une personnalité libre et complète, alors que ses adversaires et rivaux, les Alexandrins, l'avaient réduit à un « pur instrument du Logos » (« Nestorius-Nestorianisme », *Encyclopédie du christianisme ancien*, vol. II, Cerf, 1990). Nestorius et ses disciples furent excommuniés – sans avoir été entendus – au concile de Chalcédoine en 451. Ce qui ne retira rien, il s'en faut, à leur zèle évangélique, car ce furent eux, et non Thomas, ni Bartholomé, contrairement à la légende, ni Pantène d'Alexandrie, dont la campagne d'évangélisation fut un échec, qui évangélisèrent l'Asie. Leurs missions s'étendirent, en effet, non seulement à la Syrie, à l'Arménie et à la Perse, mais encore à Ceylan et à l'Inde, où la côte des Malabars compta alors quatre cent mille Syriens nestoriens, dits plus tard « chrétiens de

Thomas » (non en raison de leur conversion par l'apôtre de ce nom, mais du fait que leurs rangs s'étaient grossis, à la fin du VIII^e siècle, des réfugiés qui avaient suivi en Inde l'évêque Thomas de Kana). Ils atteignirent même Pékin.

26- Sous la dynastie des Han, on professa, en effet, que Bouddha avait été la réincarnation de Lao-tseu et plusieurs empereurs rendirent des cultes à Bouddha et Lao-tseu placés côte à côte sur le même autel.

27- Kenneth K.S. Ch'en, *Buddhism in China : A Historical Survey*, New York, 1964, et « History of Buddhism », *Encyclopaedia Britannica*, 1980.

28- *Id.*

29- René Sieffert, *Les Religions du Japon*, Presses universitaires de France, 1968.

30- *Id.*

31- Jean Herbert, *Les Dieux nationaux du Japon*, Albin Michel, 1965. Cet érudit a, avec une modestie peu fréquente, publié les opinions des shintoïstes japonais sur ses propres interprétations, en dépit du fait qu'elles ne sont ni totalement d'accord ni uniformément élogieuses.

32- J.-M. Martin, S.M.E.P., *Le Shintoïsme ancien*, Jean Maisonneuve, Paris, 1988.

33- On les trouvera, détaillées, dans l'ouvrage d'Herbert, déjà cité.

34- Il existe des variantes de cet apologue, rapportées dans l'ouvrage de Martin, *Le Shintoïsme ancien*, *op. cit.*

35- Martin, *Le Shintoïsme ancien*, *op. cit.*

5.

Zoroastre, les premiers ayatollahs et la véritable naissance du Diable

De la grande ancienneté de la civilisation en Iran – De la nature centralisée du premier royaume indo-européen et de la nécessité d'une religion forte – Du védisme aryen – De la révolution zoroastrienne au VI^e siècle avant notre ère – De sa conception dualiste du ciel et de l'enfer – De la première apparition du monothéisme dans l'histoire des religions – De Zoroastre et de son personnage – Des raisons de sa réaction contre les sacrifices sanglants, favoris des aristocrates – Du caractère « évangélique » des Gâthas – De l'apparition du Saint-Esprit, des sept péchés capitaux et du sens apocalyptique – De l'invention de la démonologie – De l'héritage zoroastrien et de Mani – Des intentions politiques des mages zoroastriens et de leur tentative d'un coup d'État théocratique – De la réaction anticléricale de Darius et de la manière dont il fut quand même contraint d'admettre le zoroastrisme.

Voici quelque quatre millénaires, des hordes de cavaliers venues du sud de la Russie actuelle, d'une vaste région comprenant les bassins du Dniepr et du Donetz, la basse vallée de la Volga et les steppes du Kazakhstan, déferlèrent par les vallées de la Caucasic dans les plaines verdoyantes de l'Iran pour s'y installer. Ils échangeaient ainsi les rivages de la mer Noire et de la mer d'Azov contre ceux de la Caspienne et du golfe Persique, mais d'autres de leurs tribus partirent vers la Grèce et l'Anatolie, et d'autres encore poussèrent vers le sud de la Scandinavie et de la Finlande et atteignirent les îles Britanniques vers l'an 2000 avant notre ère. On peut se les représenter, vêtus de braies serrées et coiffés d'un bonnet évoquant notre passe-montagne, montés sur de petits chevaux, criant des mots gutturaux pour dominer le fracas des roues des chariots qui les suivaient, chargés des femmes, des enfants et du mobilier.

Dans le mobilier, coffres, besaces, pots et paniers, dormait déjà, on s'en aviserait plus tard, bien plus tard, l'un des plus puissants explosifs jamais imaginés, presque rien au départ, quelques croyances sans doute symbolisées sous la forme de statuettes et d'amulettes, mais en fait, les semences du

Diable. Ces émigrants, des guerriers et des pasteurs qu'on appelle les « gens du Kourgan » (du mot russe qui signifie « tertre »), allaient, en effet, fonder la première religion au monde qui opposât un Diable unique à un Dieu également unique¹.

Cette vaste invasion rayonnante, d'ailleurs répétée, mais selon d'autres itinéraires, à des époques ultérieures, a été à maints égards l'un des événements majeurs de l'histoire de l'humanité ; c'est celle des Indo-Européens, ainsi appelés en raison de la communauté des langues qu'ils parlaient, toutes formées au contact du sanskrit. La quasi-totalité des langues européennes, le haut- et le bas-allemand, le latin, le grec, le français aussi bien que l'anglais, l'arménien, le norvégien et le lituanien, dérivent, en effet, du sanskrit. Car l'invasion indo-européenne a fondé les origines des cultures qui sont aujourd'hui les nôtres, de Vladivostok à Los Angeles et Rio de Janeiro, en passant par Paris, Rome et Athènes. L'énorme bloc de cultures et de croyances qu'on appelle l'Occident s'est constitué à partir de cette colonisation. Une vaste part de nos systèmes d'interprétation de l'univers, divinité comprise, n'aurait pas existé sans la prise de possession de l'Orient, proche et moyen, de l'Europe presque tout entière, et d'une partie du continent asiatique par les « gens du Kourgan ».

Nous l'avons aujourd'hui oublié, mais que n'avons-nous oublié ! Les Grecs, pourtant, savaient que c'était dans ces parages que tout avait commencé. C'était en Colchide, la vallée de Rion, qu'ils avaient placé la montagne sur laquelle Prométhée avait été enchaîné pour avoir défié les dieux et dérobé le feu céleste, et c'était là encore qu'ils avaient envoyé les Argonautes s'emparer de la Toison d'or.

En dépit de leur organisation tribale, les gens du Kourgan arrivaient possesseurs d'un système social, d'une technique et d'une religion déjà structurés. Politiquement, le pouvoir du roi y était contrôlé par un conseil aristocratique, préfigurant les parlements des véritables États modernes. Technologiquement, non seulement ils connaissaient la roue et la navigation fluviale, mais aussi la charrue ; ils labouraient déjà le sol pour y cultiver des céréales dont ils faisaient de la farine. Philosophiquement, enfin, ils croyaient à l'immortalité de l'âme et à la vie dans l'au-delà, où régnait un dieu mâle porteur d'une hache ou d'un marteau, auquel ils confiaient les morts. Ils révéraient une déesse-mère, sans doute héritée des précédents occupants du pays, le soleil et le feu sacré, et l'on sait que le cheval, le serpent, le sanglier possédaient, chez eux, des attributs magiques.

On ne sait ni quand commença la fusion avec les religions de l'Inde ni de quelle façon elle se fit, mais on sait qu'elle eut lieu : il y avait des Hindous installés au Proche-Orient au dernier tiers du II^e millénaire ; en atteste la liste des dieux produite par le roi Matizawa de Mitanni dans son traité de 1380 avant notre ère avec le roi hittite Suppiluliumas ; or, ce sont les dieux mêmes du panthéon hindou : la trilogie Mithra, Varouna, Indra et les Nasuthia. Inde et Iran partagèrent donc longtemps les mêmes dieux, les dieux védiques cités

par les écrits sacrés que sont les Védas.

Deux en tout cas, peut-être trois millénaires avant notre ère, avant l'âge du fer, les Indo-Européens fondèrent donc une véritable civilisation, peut-être la première digne de ce nom. Quand ils s'installèrent en Iran, ils s'établirent en véritables gouverneurs modernes, érigeant sur les hauteurs des villes fortifiées, entourées par des villages à demi souterrains. De là-haut, ils rayonnèrent non seulement sur l'Orient, mais encore sur le monde lointain. Et non seulement politiquement, mais encore intellectuellement.

Le foyer indo-européen, en effet, a été de l'avis général des historiens le plus influent dans la formation des religions anciennes. Il a marqué pendant des siècles, de par le rayonnement que lui assuraient sa situation géographique et sa forte organisation politique, la plus grande partie des religions du Proche-Orient et de la Méditerranée orientale. La résistance militaire hellénique, consolidée avec les Guerres médiques, ne lui fit pas réel obstacle, puisqu'on retrouvera des influences indo-aryennes par exemple dans l'orphisme grec. Le judaïsme d'après l'Exil comme le gnosticisme des divers courants juifs et chrétiens, le christianisme comme la Shi'ah de l'islam portent sa marque, plus ou moins profonde. On peut avancer qu'une grande part des théologies monothéistes, en particulier, qui ont fondé les cultures modernes, s'est formée dans la matrice iranienne. Nos anges et archanges juifs, chrétiens et musulmans, et notre Diable, donc, sont nés là. L'islam lui a emprunté, par exemple, l'image de son Paradis : dans l'Avesta déjà, comme plus tard dans le Paradis musulman, l'âme élue est accueillie par une belle jeune fille qui représente toutes les bonnes actions accomplies par le défunt. La religion iranienne mérite donc une attention particulière. Et en raison de cette immense influence, ses sources appellent l'analyse.

Les envahisseurs indo-européens n'arrivaient pas dans un désert. L'histoire de l'Iran est, en effet, très longue, exceptionnellement longue. Le pays semble avoir été peuplé presque sans discontinuité, d'une ère glaciaire à l'autre, ce qui n'est certes pas le cas de tout le reste du monde. Dès le paléolithique supérieur au moins, c'est-à-dire il y a trente-cinq mille ans, l'être humain y est présent. En fait, il l'est depuis le paléolithique moyen ou moustérien, c'est-à-dire depuis cent mille ans, comme en attestent les découvertes faites à partir des années trente dans les monts Zagros, dans l'Iran occidental, et l'on n'exclut pas de retrouver même des traces de présence humaine remontant au paléolithique inférieur, c'est-à-dire il y a cent cinquante mille ans. C'est donc un pays où l'on avait depuis des millénaires un sens social développé.

En plus, les communautés qu'y trouvèrent les Indo-Européens n'étaient pas éparées, comme en Asie, mais concentrées sur les plateaux. Ce fut d'ailleurs là qu'apparurent les premiers villages sédentaires, fondés sur l'agriculture et la domestication des espèces animales et végétales. L'Iran fut, sinon la première, en tout cas l'une des premières régions du monde où se fit la révolution néolithique, comme en témoignent les sites occidentaux de

Guran, Asiab, Ganj-e-Dareh, Ali Kosh, et les sites orientaux, chevauchant l'actuelle frontière irakienne, de Karim Shahir et Zawi Semi Chanidar. Dès le VIII^e millénaire avant notre ère, il y avait là une agriculture développée et organisée. Les bases de la civilisation historique étaient jetées. Les villages se multiplièrent donc sur les plateaux et dans le bas Khouzistan².

Ces villages avaient une religion ; nous ne pouvons prétendre la connaître, je l'ai expliqué à propos des religions de la préhistoire, dans le chapitre sur les religions de l'Océanie. On peut supposer qu'elle était polythéiste, avec des variantes de village en village. Eliade avance que, partout au Moyen-Orient, on vénérât le taureau comme symbole³, c'est possible, ce n'est pas démontré, et il faut en tout cas se garder d'interpréter le taureau comme preuve de l'adoration d'un principe mâle. S'il est exact qu'on a trouvé des bucrânes qui semblent confirmer la thèse d'un « culte » du taureau, par exemple, à Çatal Höyük, en Anatolie, site qui remonte au VIII^e millénaire, il convient aussi de rester réservé à l'égard de symboles à lectures multiples. Il y a, en effet, une ressemblance essentielle entre les cornes du taureau, le croissant de la lune et l'utérus (avec les trompes de Fallope). Ainsi, l'hiéroglyphe égyptien de l'utérus représente justement les cornes du taureau. L'Américaine Cameron a d'ailleurs systématisé cette interprétation⁴. Exemple éloquent de redoublement de symbole, Hathor, déesse égyptienne de la fécondité, est ainsi représentée avec un croissant de lune entre les cornes de sa coiffure de vache. En tout cas, il est permis de penser que les religions anciennes associaient le taureau et la fertilité dans un symbole double masculin-féminin combinant la force et la fécondité. Et cela d'autant plus que les gestations de la vache et de la femme sont toutes deux de neuf mois, coïncidence qui ne put manquer de frapper les premiers agriculteurs.

Point lui aussi révélateur, dans l'un des grands centres du Croissant fertile, le pays d'Élam, la déesse majeure, Kiririshna, était représentée accroupie, en posture d'accouchement, et se tenant les seins, signes formels d'un culte de la fécondité, et il ne semble pourtant pas y avoir eu d'association caractéristique du dieu compagnon de Kiririshna, Inshushinak, avec le taureau, comme on eût pu s'y attendre.

En plus d'une conscience sociale, donc, les plateaux iraniens ont sans doute vu, les premiers, apparaître une conscience religieuse. Ce ne fut pourtant pas là que se développa la religion iranienne proprement dite car, jusqu'au milieu du III^e millénaire, les plateaux demeurèrent relativement isolés, mais en Élam, royaume qui couvrait le Khouzistan et une frange des montagnes voisines, et qui comprenait quatre villes, dont la célèbre Suse, capitale fédérale du royaume.

La royauté y était très ancienne, puisqu'elle remonte à 2700 avant notre ère. Soumise à des règles dynastiques strictes, elle subissait aussi des contraintes stratégiques rigoureuses, puisqu'elle contrôlait d'une part les plateaux et, de l'autre, les poussées expansionnistes des peuplades de l'Est.

De fait, jusqu'à l'établissement du royaume des Mèdes, au milieu du IX^e siècle avant notre ère, l'histoire d'Élam ne fut qu'une succession d'assujettissements et de conquêtes suivant des campagnes contre Ur, Babylone et les Assyriens. La religion, qui assurait la fonction sémantique du mot, *religio* venant, on l'a vu, de *ligare*, c'est-à-dire « lier », y fut donc une affaire politique. Quand vinrent les Mèdes, puis les Perses, ils trouvèrent donc, parmi des populations non identifiées jusqu'à ce jour, mais en tout cas non indo-aryennes ⁵, des structures politiques et religieuses fortes et anciennes.

Donc, bien avant les invasions indo-européennes, l'Iran présentait déjà un terrain exceptionnellement favorable au développement d'un État-nation centralisé et, par tradition, favorable à un pouvoir fort. En effet, le potentat, non seulement en Iran, mais dans toutes les civilisations anciennes, s'investit presque toujours des stigmates de ce qu'on peut appeler le « signe de la chance » : même s'il a été élu par cooptation, il a été choisi par le destin, en d'autres termes, par les divinités inaccessibles, dont il devient le délégué sur terre. Il est donc le garant à la fois du culte qu'on leur rendra et du respect de leurs volontés, dont il est le porte-parole. C'est ici, très incidemment, que la célèbre triade roi-prêtre-guerrier proposée par Dumézil ⁶ appellerait, semble-t-il, quelques nuances, étant donné que le roi est dans de nombreux cas à la fois le pontife suprême et le chef militaire. En témoignent les exemples des pharaons et des rois juifs.

De toute façon, le culte divin est donc rendu, non seulement aux divinités, mais encore au roi lui-même. Celui-ci ne saurait donc tolérer une dispersion excessive du panthéon (il la tolérera, toutefois, pendant quelque temps, quand le pouvoir royal, du temps de Cyrus et de Darius, sera incontesté et aura atteint son pinacle). Un trop grand nombre de dieux trop diversifiés et de puissances à la fois rivales et non hiérarchisées pourrait, en effet, constituer une mise en cause du pouvoir dont il est détenteur.

Un tel système politique appelait donc une religion forte et suffisamment riche de récits et de symboles pour s'imposer à la mentalité collective ; ce fut le védisme, fondé sur les Rig Véda, écrits sacrés ⁷. Le védisme était partagé à l'arrivée des Mèdes par l'ensemble des peuples iraniens. Et ce fut justement une religion de princes, les Aryas ou Aryens, venus de l'Inde, sacrificateurs de multitudes de chevaux et de bœufs, adeptes de cérémonies sauvages où les célébrants, drogués, s'abandonnaient à des orgies de sexualité et de violence, comme on le verra plus loin. Enfin, ce fut la religion imposée aux peuples iraniens.

Qu'entend-on alors par « peuples iraniens » ? Non seulement ceux de souche spécifiquement indo-européenne qui, une première fois au III^e millénaire et une autre fois vers 1700 avant notre ère, vinrent occuper approximativement le territoire de l'Iran actuel, mais encore les Scythes et les Sarmates, au nord, de part et d'autre de la mer Caspienne, et les Alains, qui nomadisaient comme les Sarmates entre le Don et l'Oural. On peut aussi

supposer que l'existence de cités-États, qui participa à la forte structuration de la religion iranienne, étendit l'influence de celle-ci aux peuplades voisines, en gros à l'est, à celles de la Sogdiane, de la Bactriane (l'actuel Afghanistan), du Sakas, de l'Arachosie, y compris évidemment au sud, la Carmanie (correspondant à l'actuel Belouchistan iranien), mais aussi aux Parthes, situés entre les Sarmates et les Iraniens (dans une partie de l'actuel Turkménistan), à l'Assyrie et à la Babylonie, toutes proches, entre le Tigre et l'Euphrate, et enfin au royaume Kassite, à peu près à l'emplacement de l'Irak actuel.

Vinrent donc les Mèdes. Vint aussi l'heure de gloire.

Fondé selon Hérodote par un certain Deïoces en 728 avant notre ère (mais apparemment un siècle plus tôt), le royaume mède, qui forma le noyau du nouvel empire d'Iran, quelque dix siècles après les invasions indo-européennes, fut à coup sûr un royaume combattant, et triomphant, mis à part l'interrègne scythe, qui dura de la moitié du VII^e siècle à la fin du VI^e. Aux VI^e et V^e siècles avant notre ère, à l'époque achéménide, ce fut l'un des grands empires de l'histoire, puisqu'il allait de la Libye à l'Inde, de la mer Noire à la Caspienne et à la mer d'Aral, jusqu'à l'Éthiopie, couvrant la totalité des côtes orientales du golfe Persique et de la mer d'Arabie. C'était l'empire des Septs Mers, Méditerranée, mer Rouge, mer Noire, Caspienne, mer d'Aral, golfe Persique et mer d'Arabie, l'un des plus vastes de toute l'histoire. Il n'allait être défait que par Alexandre, qui en conquît la quasi-totalité.

On y parlait plusieurs langues, d'abord l'araméen, pratiqué dans presque tout l'empire, puisque c'était la langue de la bureaucratie impériale, sauf dans ce qui était devenu la province élamite, le vieux persan, le babylonien et l'élamite donc.

Vers 600, une coupure religieuse se produisit. Ce fut la réforme de Zoroastre, événement formidable. Jusqu'alors, le polythéisme védique avait dominé. On dispose de peu de textes autres que les Rig Véda sur la religion et l'organisation religieuse dans l'Iran d'avant le zoroastrisme ; on sait en tout cas que la religion védique était dominée par deux grands groupes de puissances surnaturelles, les *ahuras*, divinités supérieures, et les *daevas*, ou divinités inférieures, régis tous deux par deux dieux principaux, Ahura Mazda et Mithra, qui gouvernaient les courses du Soleil, de la Lune et des étoiles. On n'y connaît pas de contre-dieu ou démon d'importance comparable à celle d'un Diable.

Mais déjà apparaît une notion entièrement neuve dans l'histoire des religions, et c'est celle du salut. Le thème fondamental de la religion iranienne est, en effet, et bien avant la réforme de Zoroastre, le salut, individuel et collectif. Le Diable, il faut le dire d'emblée, y était aussi prêt à se former que les colonies de streptocoques dans une culture d'agar. Car qui dit « salut » dit aussi « damnation » et qui dit « damnation » dit « Diable ». C'est dans la théologie du courant sarmate et alanique (celle des Scythes est mal connue) qu'on voit apparaître pour la première fois un jugement sans recours de l'âme du défunt : dans la cérémonie funéraire que pratiquent les Ossètes, le

bāhfāldisyn, un homme prend la parole pour rappeler que l'âme du défunt, qui est partie à cheval au pays des héros, les Narts, devra franchir un pont étroit, le pont du Requérant ou *Shinvat peretu* ; si son âme est droite, il passera ; si elle ne l'est pas, le pont s'effondrera sous lui et sa monture. Il existe des variantes de ce passage. Pour la secte zurvanite des Mèdes, ainsi nommée du nom de Zurvan, dieu du temps et de la destinée, ce pont est, image familière, tranchant comme le fil d'une épée quand le coupable passe dessus.

Où va le coupable ? Si le jugement de Rashnu, le dieu chargé de décider du sort de l'âme, est négatif, le pécheur ira dans un lieu infernal, brûlant et puant, le *hamestagan*. Toutefois, même après la réforme zoroastrienne, cet enfer n'est que provisoire, puisqu'il prendra fin à la Résurrection générale des corps au Jugement dernier, thème qui deviendra familier aux chrétiens ; c'est donc un lieu qui est plus apparenté au Purgatoire chrétien qu'à notre Enfer terminal. Mais bien évidemment, la notion de salut impliquait déjà celle de péché.

Le thème du salut apparaît avec encore plus de force dans le mythe prézoroastrien de Mithra, le sauveur annoncé, comme le nôtre, par des prophéties et dont la naissance, comme celle de Jésus aussi, a lieu dans une grotte, sous la forme d'un petit enfant miraculeux, et est signée par l'apparition d'une étoile exceptionnelle. Mithra est l'intermédiaire céleste entre des dieux antagonistes, Ahura Mazda et Ahriman ou Ahra Mainyu, le Bon et le Mauvais, gouverneurs de l'univers, nés tous deux d'un démiurge indifférent, dont l'identité varie selon les courants. Selon le courant spécifiquement iranien, par exemple, c'est Ahura Mazda, qui s'est conçu lui-même, et selon le courant zurvanite, c'est Zurvan, dieu bisexuel, qui a conçu ensemble les jumeaux Ahura Mazda et Ahriman, c'est-à-dire le Bien et le Mal ⁸. En tout cas, Mithra prend ici la relève de Vichnou qui, dans la religion telle qu'elle était avant Zoroastre, était le Sauveur du monde : alors que dieux et démons se livraient bataille, enflammant l'univers et, concept métaphysique extraordinaire pour l'époque, menaçaient même de détruire l'espace, Vichnou couvrit l'espace de son corps extensible et le monde put renaître.

Reste un fait : la religion iranienne, qui s'est maintenue sans interruption jusqu'au III^e siècle de notre ère, c'est-à-dire jusqu'à la période parthe, a donc poussé bien au-delà de toutes les autres la mise en forme du Diable.

Ici, il faut relever que c'est avec une netteté peut-être unique que se dessine le rôle social que peut revêtir la divinité. Témoin Aryaman : souvent associé à Mithra et à Varouna, considéré aussi, avec Bhaga, comme « assesseur » principal de Mithra, son nom signifie « ami » ; « il veille à la solidarité des divers liens qui unissent les membres des sociétés aryas », écrit Dumézil, il veille aussi aux relations d'hospitalité, à la libre circulation sur les chemins (pas seulement sur Terre, mais aussi dans l'Au-delà), aux mariages, à l'activité rituelle, aux cadeaux et aux prestations réciproques ; la principale activité surnaturelle de cette sorte de ministre des Affaires sociales est aussi de

veiller aux « Pères », terme que Dumézil indique comme désignant aussi bien une partie des ancêtres que des phalanges de génies mineurs⁹. Cet aspect-là de la divinité est significatif, parce qu'il indique que les Aryas, les vrais premiers Aryens, ont spécifiquement et directement façonné leurs dieux, et en tout cas Aryaman, en fonction de leur société. Les dieux, pour les Iraniens, existent pour administrer les affaires terrestres.

Même après la réforme zoroastrienne, quand Aryaman perd son rang de divinité et ressurgit sous le nom de Sraosa, ce « roi de la patrie iranienne » conserve à peu près les mêmes fonctions et s'en voit même attribuer une nouvelle, qui préfigure exactement l'ange gardien du christianisme ; Sraosa est celui qui « protège contre les démons qui veulent l'entraîner [l'âme, pendant les trois jours qui suivent la mort] dans l'enfer, l'âme qui d'abord reste au chevet de son propre cadavre, puis traverse l'atmosphère pour passer de ce monde dans l'autre », écrit Dumézil (citant J. Darmesteter, commentant lui-même le *Zend Avesta* I), On le voit, le premier véritable monothéisme est proche.

L'apparent polythéisme iranien est donc construit sur un système de gouvernement céleste centralisé qui constitue le reflet céleste du gouvernement terrestre. Comme ce dernier, il est établi sur un équilibre provisoire entre Bien et Mal, et, comme lui, il est promis à ne disparaître que dans la victoire ultime du Bien, dans un avenir hypothétique. C'est un gouvernement de conquête, exactement comme le furent ceux de l'Iran, notamment à la magnifique période achéménide. Le védisme reste bien le reflet de la structure politique, royale et aristocratique, de l'empire.

Vint donc Zoroastre.

Zarathoustra en vieux persan, Zarthosht en persan moderne, né sans doute vers 628 et mort vers 551, la signification de son nom est obscure. Platon l'appelle « fils d'Oromazdes¹⁰ », une image à coup sûr, car Oromazdes n'est autre qu'Ahura Mazda, l'un des deux grands dieux du panthéon védique. Mais il est vrai que Plutarque aussi, au I^{er} siècle de notre ère, lui attribue un commerce avec les dieux¹¹. Pline assure qu'il rit dès le jour de sa naissance¹². C'est dire qu'il était déjà légendaire chez les Grecs, fils de dieu ou demi-dieu lui-même. Selon Dion Chrysostome, il s'était retiré sur une montagne, que le feu consuma, laissant indemne le prophète qui put alors s'adresser à la population.

Le personnage même appelle l'attention ; il est difficile, en effet, d'imaginer que le caractère d'un réformateur n'ait pas été déterminant dans sa décision de réforme, tout comme il l'est d'imaginer qu'une réforme n'ait pas correspondu à un moment historique propice.

Sans doute en saurions-nous davantage sur lui si le 13^e livre des *Avesta*¹³, le *Spend Nask*, consacré à sa biographie, n'avait disparu. Sur sa vie, en effet, le reste des *Avesta* n'apprend pas grand-chose, historiquement : le *Yasht*, un livre des *Avesta*, assure qu'à son apparition toute la nature se réjouissait, et qu'il était un prêtre sacrificateur et un chantre, *hotar* en sanskrit.

Ce dernier point est intéressant, car Zoroastre s'en prit justement aux gens qui sacrifiaient des bovins. En seconde analyse, pourtant, les quelques traits de personnalité disponibles dans les *Avesta* sont plus révélateurs qu'il n'y paraîtrait.

Préfigurant de plus de six siècles la tentation de Jésus dans le désert, le *Vendidad*, autre livre des *Avesta*, rapporte que Satan s'approcha de lui pour l'inciter à renoncer à sa foi, et le *Yasht* qu'après un conflit avec les démons il triompha et les chassa de la terre. Les autres livres, tardifs, qui parlent de lui, le *Dinkard*, le *Shah-Nama*, le *Zardusht-Nama*, sont des hagiographies qui abondent en prodiges et guérisons miraculeuses. De toute évidence, Zoroastre apparut à son époque et dans les siècles suivants, non seulement comme un prophète, mais encore comme un personnage surnaturel. Ce qui fait que certains iranisans en sont venus à le considérer comme un mythe sans substance historique, tout de même que certains historiens ont mis en doute l'existence de Jésus. C'est le sort de maint prophète ¹⁴... Il est plus sage ici de l'épargner à Zoroastre, car il y eut bien, à un moment déterminé, un être d'os et de chair qui réforma le védisme.

Encore faut-il qu'il soit né quelque part. Certains historiens le disent de Bactriane, d'autre de Médie ou Perse. Selon deux livres des *Avesta*, le *Yasna* et le *Vendidad*, la maison de son père Pourusaspa (« au cheval tacheté »), où il naquit donc, s'élevait sur la rivière Dareja, dans la province d'Airan Vej, et comme un autre texte ancien précise que c'était dans la direction de l'Atropatène, on peut en déduire que c'était dans le district d'Aran, sur la rivière Arax, à la frontière nord-ouest de l'ancienne Médie ¹⁵, quasiment à la frontière de l'Arménie et au bord de la mer Caspienne. Il venait donc du pays des mages, et c'en était sans doute un. On sait qu'il était marié, car on connaît le nom de l'un de ses enfants, sa fille Pourucista, la cadette. Et l'on sait aussi par le *Yasht* qu'il venait d'un clan d'éleveurs de chevaux, le clan Spitama, « à la brillante attaque ». Son nom complet serait Zarosht Spitama.

Il s'est fait assez vite des ennemis. Pauvre, et il le dit assez dans son imploration à Ahura Mazda, « Je sais, ô Sage, pourquoi je suis impuissant, c'est parce que j'ai peu de troupeaux et peu d'hommes », il s'est attiré la condescendance ou l'inimitié d'une bande de jeunes guerriers, arrogants et riches, membres d'une fraternité virile, société secrète dont la devise est *aêśma*, fureur, bref, ceux qu'on appellerait de nos jours des casseurs d'assiettes. On connaît même les noms de deux d'entre eux, qu'il désigne à la vindicte de ses fidèles, un certain Bandva et « le petit prince de Vaepya », qui, par un rude hiver, lui a refusé l'hospitalité à l'étape, à lui et à ses bêtes grelottantes de froid. Cette anecdote est l'un de ces traits qui permettent d'arracher Zoroastre à l'hypothèse de la non-existence historique.

On peut d'ores et déjà en esquisser un portrait : un poète pauvre et exalté, un non-violent aussi, sans doute un tendre, un illuminé, peut-être un chaman, mais aussi un vindicatif. C'est avec une violence particulière qu'il attaque, en effet, ceux qui se livrent à des rites sanglants. Or, comme le relève

Éliade, ces rites caractérisaient justement le culte des sociétés d'hommes. Il est assez tentant de penser que, fils d'un éleveur de chevaux, Zoroastre ait éprouvé de l'aversion pour les sacrifices de ces animaux ; car il est généralement difficile de penser que quiconque a vécu avec ces animaux splendides n'ait éprouvé pour eux un attachement quasi fraternel et n'ait conçu de l'aversion pour un massacre censé satisfaire la divinité ; encore plus tentant est-il de penser que l'aversion de Zoroastre pour les sacrifices d'animaux ait été renforcée par les personnalités des sacrificateurs, cruels et orgueilleux comme les Gâthas le laissent deviner. Mais enfin, il serait aventureux de pousser trop loin cette analyse vingt-six siècles plus tard. Seul est certain le ressentiment du prophète à l'égard de ces aristocrates brutaux.

Cela ne revient certes pas à suggérer que le mazdéisme serait né seulement d'une rancune personnelle de Zoroastre à l'égard des riches sacrificateurs de chevaux et de bœufs ; cela indique que le caractère de Zoroastre, tel qu'il transparaît à travers les détails cités plus haut, correspond bien au rejet d'une religion aristocratique, violente et beaucoup trop sécularisée ¹⁶. Religion pour les puissants, le védisme tel qu'il existait en Iran laissait le peuple sans vrai recours spirituel. Or, Zoroastre était aussi un mage. Une telle carence ne pouvait le laisser indifférent. La ferveur spirituelle de ses Gâthas, leur tourment et leur lyrisme s'enrichissent souvent aussi de compassion. L'homme est de la lignée de ces grands prophètes habités par le souci et la sollicitude à l'égard de leurs peuples. Et le moment était propice à Zoroastre.

En effet, son émergence coïncide avec l'établissement du grand Empire iranien, après la déroute des Assyriens et l'asservissement des pays voisins, sous les règnes de Nabuchadrezzar II et de Cyaxares. L'empire était alors forgé contre les ennemis, il était centralisé, Persépolis, sa capitale, resplendissait. À Suse, à Ecbatane et dans d'autres villes s'élevaient des palais et des temples prodigieux entourés de jardins fastueux, réservés à la caste dominante. Même si Darius témoignait des prémices d'une conscience sociale, comme en atteste l'édit par lequel il fixa lui-même les salaires horaires des travailleurs, sans doute afin de freiner leur exploitation par les castes riches, le peuple restait exclu des grandes cérémonies du culte.

Le besoin d'une religion aux mesures de ce jeune empire se fit alors sentir. Les dimensions mêmes de l'empire, en effet, et la multiplicité des religions qu'on y pratiquait menaçaient le clergé de déclin ; les mages n'y constituaient plus qu'une caste cléricale parmi bien d'autres, dont quelques-unes assez décriées, comme celle des mages babyloniens, charlatans avérés. Il fallait que désormais la religion des mages médiques se différenciât nettement des polythéismes en cours par sa rigueur et sa simplicité. Elle devrait s'imposer, non plus par ses rites magnifiques, ses sacrifices et la puissance de ses adeptes, mais par son emprise intérieure sur l'individu, par le sentiment d'une urgence inéluctable et d'un enjeu terrible : le gain ou la perte du Ciel, le salut ou la déchéance éternelle. Le prophète apparut alors ; il parla et, même si

la religion qu'il fonda sur les bases du védisme n'est plus qu'un vestige, les échos de sa voix résonnent et résonneront sans doute encore pendant des siècles.

Prototype de Jésus, comme le démontre la légende de sa naissance, Zoroastre est, en effet, beaucoup plus qu'un réformateur ; il est le véritable fondateur du premier monothéisme, comme l'indiquent, dans les *Avesta*, ses hymnes « évangéliques », les Gâthas, et comme le confirment les livres pahlavi et les rapports des historiens grecs ¹⁷. Les apparences polythéistes de son enseignement ne sont que des vestiges de l'ancienne religion, succinctement décrite plus haut, qu'il eut la sagesse de ne pas prétendre détruire.

Il faut se garder de la tentation de penser que le zoroastrisme se serait forgé d'un coup et que le mage est apparu avec un système religieux tout armé, complet et immuable. Les Gâthas, les hymnes zoroas-triens, indiquent au contraire une lente évolution ¹⁸. Le feu est d'abord identifié à l'Esprit saint, puis au Soleil, forme visible du Seigneur, enfin au plus élevé des dieux, Ahura Mazda donc. La restructuration du védisme se fait par étapes et se limite d'abord à la dénonciation des excès orgiaques qui accompagnaient les sacrifices et la consommation de *haoma* ¹⁹. Sans doute les hallucinations violentes exacerbées par le spectacle du sang conduisaient-elles, en effet, les participants des rites védiques à des frénésies sexuelles et meurtrières qui révoltèrent Zoroastre. S'il avait, dans sa jeunesse, participé aux cérémonies extatiques des chamans scythes, voisins de son pays, dans lesquelles l'assistance s'enivrait de la fumée de graines de chanvre répandues sur un foyer, celles-ci paraissaient bénignes en regard des fureurs démentes des cérémonies orgiaques védiques.

L'intervention du mage, chantre prophétique, sur le védisme commence donc bien comme une réforme ; elle se présente d'abord comme modératrice et conciliatrice. Ce n'est qu'en fin de parcours, dans les derniers Gâthas, qu'elle apparaît comme une révolution en bonne et due forme.

En tout état de cause, en cette fin de parcours, le monothéisme est bien là : comme l'indique Dumézil, l'ancienne trilogie, composée du couple Varouna et Mithra d'une part, d'Indra d'autre part, a disparu. Le Dieu unique, seul digne d'adoration, est Ahura Mazda. Indra, l'ancien dieu, a été rabaissé au rang de démon, ainsi que les divinités « secondaires » qu'étaient, avant la réforme, les deux Nasatya. Selon les Gâthas, Ahura Mazda est le Créateur du ciel et de la terre, du monde matériel et du spirituel. Il est le souverain Législateur, le Juge suprême, l'Ordonnateur du jour et de la nuit, le Centre de la nature et l'Inventeur de la loi morale. On ne saurait mieux décrire le Dieu des trois monothéismes ultérieurs. Car la filiation entre le mazdéisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam est évidente.

Bien évidemment, Ahura Mazda-Dieu est un homme et il n'a pas de compagne. Le système patriarcal ne saurait, en effet, concevoir que le pouvoir soit partagé par une femme ou une entité féminine ni lui soit délégué.

Les *Avesta* tardifs indiquent que Dieu est entouré de sept Immortels bienfaisants, les *ameshas spentas*, dont le premier est le Saint-Esprit, autrefois le Feu, donc, les six autres étant la Justice, la Rectitude de pensée, la Dévotion, le Domaine désirable, la Plénitude et l'Immortalité. Toutefois, ces entités sont aussi des créatures de Dieu et doivent suivre la même loi morale que les humains sectateurs d'Ahura Mazda, les *ashavans*.

Le quatrième de ces Immortels mérite quelque attention, car il porte dans sa conception même le germe de la pensée apocalyptique et de l'eschatologie judéo-chrétienne, le Domaine désirable en question représentant le Royaume à venir.

Et c'est en Iran que le Diable apparaît donc pour la première fois. Les Gâthas enseignent qu'au début du monde il y eut deux esprits qui se rencontrèrent et qui furent libres de choisir. Le premier, Ahura Mazda, fit le bon choix et c'est le « Dieu sage », précurseur évident de notre Bon Dieu. Le second, Ahriman, Angra Manyu, le Mauvais Esprit, fit le mauvais choix, et c'est le Mauvais Dieu, dont les disciples sont les « suiveurs du mensonge », les *dregvant*, égarés par le mensonge ou *druj*.

Ahriman a enrôlé les anciens dieux et notamment les *daevas*, Indra, qui est devenu Indra-vayou, dieu de la Mort, Nanhaithya, l'ancienne divinité védique Nasatya, Saurva, démon de la mort aussi et de la maladie, Akoman, Mauvais Esprit, Tauru, Aeshma, sans doute le « père » de l'Asmodée que nous retrouvons dans la Bible, démon de la violence, de la colère, des impulsions criminelles, Az, démon de la concupiscence, Mithrandruj, *celui qui ment à Mithra*, démon de la fausseté, Jeh, le démon putain tardivement créé par Ahriman pour avilir la race humaine, et même, ô surprise, Zairi, qui avait été le dieu associé à l'ancienne consommation de la boisson rituelle du culte védique, la haoma ou soma. C'est là le coup final aux pratiques orgiastiques du védisme et l'affirmation d'une religion de retenue et de spiritualité, qui annonce éloquemment, elle aussi, les trois monothéismes.

Un point essentiel se dégage dès lors : pour la première fois apparaît un dieu spécifique du Mal, sans ambivalence ; c'est Ahriman. Il est l'égal du dieu du Bien, son frère jumeau, donc, Ormazd, et les deux vont se livrer une lutte sans merci. Dans certains textes apocalyptiques perdus des *Avesta* dont on retrouve des reflets dans des textes pahlavi, une Grande Guerre surviendra au terme de laquelle le Ciel enverra un Grand Roi²⁰, Mithra donc, mais réincarné au terme de son existence terrestre. Mithra le Sauveur détruira les puissances du Mal par le feu et le glaive. Pour la première fois dans l'histoire des religions, les grands thèmes des monothéismes prophétiques sont dégagés ; le Bien et le Mal sont érigés en principes transcendants. Les ambivalences inspirées par une interprétation pragmatique de l'existence ont disparu.

Dans les armées maléfiques d'Ahriman figureront aussi Azazel, démon des lieux déserts, qui sera incarné dans le Bouc émissaire, transmis quasiment tel quel au judaïsme, Léviathan et Rahab, démons du chaos, et la pathétique Lilith, dont la légende, également reprise par le judaïsme, assurera qu'elle fut

la première femme d'Adam, hélas stérile, et qui sévit la nuit pour se venger de la répudiation que lui infligea le premier homme ²¹. Nous vivons encore sur cet héritage. Juifs, chrétiens et musulmans connaissent toujours ces démons-là.

Les sept péchés capitaux sont largement ébauchés : la concupiscence, l'envie, la colère, le mensonge, le meurtre...

En apparence, mais en apparence seulement, Zoroastre n'a pas radicalement innové ; l'opposition entre Ahura Mazda et Ahriman était déjà présente, fût-ce implicitement, dans l'héritage védique ; le réformateur n'a fait que simplifier le panthéon, en a expulsé les divinités annexes et surtout a interdit les sacrifices qu'on faisait avant la réforme à ce dieu symétrique d'Ahura Mazda qu'était Ahriman, ainsi qu'aux anciennes divinités védiques secondaires, les *daevas*, expédiées en Enfer, dans les rangs d'Ahriman. Mais en fait, son intervention est radicale : il a expulsé l'ambiguïté dans les divinités ; pour la première fois, le bon est bon et le mauvais mauvais. Le dualisme est formel. Zoroastre a, du même coup, inventé la démonologie.

Au III^e siècle de notre ère, un autre Iranien, Mani, allait parfaire à sa façon la pensée de Zoroastre : puisque la vie n'est qu'un examen où l'être humain est sans cesse en butte aux attaques du Mal, il s'ensuit que c'est notre existence terrestre qui nous rend vulnérables à l'impureté. Le Mal ne peut venir que de la matérialité, les démons n'ont prise sur nous que parce que nous sommes faits de chair et d'humeurs. Une fois dans le domaine de l'esprit, nous sommes libres du Mal. Donc la matière est mauvaise et l'esprit est pur. Le gnosticisme résidait en germe dans ces notions. C'est une autre affaire qu'on verra plus loin.

Historiquement, un détail se détache de la biographie sommaire de Zoroastre : à l'âge de quarante ans, c'est-à-dire vers 588 avant notre ère, il aurait converti un roi, Vishtashpa, dont l'identité semble se réduire au fait qu'il aurait été le père de Darius I^{er} et qu'il régnait sur un territoire au sud de la mer d'Aral, la Chorasmie. On verra plus loin l'intérêt de ce détail. Vishtashpa serait resté son protecteur tout le long de sa vie.

L'essentiel pour l'instant est que Zoroastre avait inventé le Bien et le Mal immanents, préexistants, et dont le conflit ne se résoudrait qu'à la fin des temps. Sa conception théologique du monde est si étroitement identifiée avec celle du christianisme qu'on se prend à songer que les Pères de l'Église ont lu les Gâthas, s'ils ne les ont parfois copiés ²² : la vie n'est qu'un passage où chaque pensée, chaque parole et chaque action prépare le destin de l'individu dans l'au-delà. Là, le Bon Dieu punira les méchants et récompensera les bons. Quand, à la fin des temps, Ahriman aura été vaincu par Mithra, incarné sous forme humaine, les morts ressusciteront et le Jugement dernier expédiera, de nouveau, les méchants en enfer. Les bons vivront pour l'éternité au Paradis. À peu de chose près, le cadre est celui des trois monothéismes, même si le deuxième s'y inscrit beaucoup plus commodément. C'est bien notre Diable dont un prêtre iranien signa l'acte de naissance.

On le conçoit sans peine, l'entreprise de Zoroastre n'a pas fini d'intriguer les historiens. On l'a d'abord expliquée ainsi : l'interdiction des sacrifices animaux entraînait du même coup la répudiation des divinités auxquelles on dédiait ces sacrifices, généralement accompagnés d'orgies scandaleuses. Mais on imagine mal Zoroastre en simple père-la-pudeur ; l'objet de sa réforme est trop évident, c'est plus qu'une répudiation de rites délirants et que la simplification du panthéon, c'est une refonte intégrale avec interdiction d'anciens dieux et des rites qui y étaient associés et une réorganisation radicale de la hiérarchie divine. Les historiens, pourtant, divergent. Dumézil y voit presque une « simple » substitution de dieux ²³, Molé semble suggérer la création d'une théologie ²⁴. Ménasce ²⁵ y voit, pour sa part, un rejet par Zoroastre de la pratique sacrificielle, devenue tellement désordonnée que la religion s'y serait perdue. Mais ces différences ne doivent pas, encore une fois, laisser oublier le nœud de l'affaire, la création sans précédent du couple Dieu-Diable et d'un dualisme éthique Bien-Mal, lui aussi sans précédent. Sans doute, Savonarole, puis Luther avant les lettres, Zoroastre a-t-il pu « réformer » la religion iranienne au sens protestant, l'hypothèse est plausible. Mais pas entièrement satisfaisante.

En effet, on ne voit guère pourquoi Zoroastre aurait opéré sa tentative de réforme à ce moment-là, et contre une opposition qui semble avoir été assez vive, comme en témoignent les textes des Gâthas, où l'on apprend que Zoroastre dut tempérer sa réforme et s'accommoder des sacrifices aussi bien que de certains dieux anciens. Et l'on verrait encore plus mal pourquoi les mages auraient fini par se ranger au zoroastrisme et par imposer à leur tour le dualisme Bien-Mal, s'ils n'y avaient trouvé un intérêt.

Or, ils le trouvèrent, car la théologie ne fut pas la seule teneur de la réforme. Zoroastre, prêtre et mage, avait sans doute, et le premier, mesuré les risques inhérents, pour sa caste, à l'ambiguïté des dieux, à la nature indéchiffrable de leur volonté, et peut-être, mais ce n'est là qu'une hypothèse, au danger qu'il y a à faire de la religion un reflet trop fidèle des sociétés terrestres : les vaticinations, exorcismes et incantations des prêtres qui l'avaient précédé devaient lui apparaître comme autant de mômeries, dont les monarques mesuraient bien l'inanité, même s'ils feignaient d'en être dupes. La religion n'aurait de pouvoir qu'assise sur des piliers inébranlables, c'est-à-dire une définition transcendante du Bien et du Mal, dont le clergé aurait été l'administrateur terrestre. C'était seulement ainsi qu'on pouvait affirmer le pouvoir des prêtres.

Bien mieux, il ancrera le pouvoir des mages en postulant que la religion était celle du peuple et qu'elle ne valait que par l'allégeance de celui-ci. Cette initiative démagogique eut le mérite suivant : elle assit le pouvoir du clergé non seulement sur le spirituel, c'est-à-dire le pouvoir de définir le Bien et le Mal, mais aussi sur le politique, c'est-à-dire sur la volonté du peuple. Le mazdéisme créa ainsi un véritable pouvoir parallèle, qui n'avait pas à répondre devant le roi, réforme unique dans l'histoire des civilisations jusque-

là.

Cette hypothèse est d'autant plus plausible que la caste des prêtres ou mages était certes puissante, mais qu'en présence d'un pouvoir temporel sans égal dans la mémoire humaine à cette époque elle se sentit menacée. Si l'on admet la thèse de la triade de Dumézil, législateur-guerrier-prêtre, la caste des prêtres commençait à ne plus faire le poids en face de celle de guerriers aussi éclatants que Cyrus et ses généraux, volant de victoire en victoire et forgeant le premier Empire perse dans les fracas des boucliers et des trompettes. La réforme zoroastrienne conférait enfin aux prêtres une légitimité au-delà des pouvoirs temporels. Sans doute la prirent-ils un peu trop au sérieux, quand en 522 avant notre ère, tandis que le roi perse Cambyse guerroyait sans trop de succès en Nubie (avec une phalange de mercenaires juifs, d'ailleurs), le pays se rebella contre lui : un imposteur se faisant passer pour Bardiya, le propre frère du roi, souleva les provinces contre le monarque absent, mais en fait contre le pouvoir achéménide. Les mages prirent son parti (Bardiya, vieux truc, avait promis d'abaisser les impôts). Sans doute trahirent-ils aussi la dynastie achéménide dans l'espoir qu'un roi qu'ils auraient contribué à mettre sur le trône serait bien plus complaisant à leur égard ; c'est-à-dire que leur action avait comme moteur l'ambition politique. Comble de malchance pour la dynastie, Cambyse mourut sur ces entrefaites. Le pouvoir allait donc tomber aux mains d'un imposteur. Ce fut un prince de Chorasmie, plus tard connu sous le nom de Darius I^{er}, qui sauva le trône, prit le pouvoir, assassina l'imposteur et fit mordre la poussière aux mages.

L'affaire mérite d'être approfondie, car c'est là que réside la clef de l'invention du Diable : l'imposteur s'appelait en fait Gaumata et c'était justement un mage. Comme le firent les ayatollahs contemporains avec le shah, c'est donc au nom d'un pouvoir populaire religieux que les mages ourdirent ce qu'il faut bien appeler un coup d'État. Avec un compère sur le trône, ils pouvaient établir la première théocratie du monde ; ils y parvinrent presque. C'aurait été, pour reprendre un jargon à la mode au XX^e siècle, une « théocratie populaire », car zoroastrien, pense-t-on, Gaumata fit, entre autres impertinences, détruire les autels réservés à la noblesse, c'est-à-dire qu'il supprima les privilèges religieux de celle-ci, le zoroastrisme, on l'a vu, se fondant sur l'allégeance du peuple et pratiquant une démocratie inusitée en Perse. Grave erreur, car, même si plusieurs satrapes avaient pris le parti de l'imposteur, l'aristocratie tenait à ses privilèges et la dynastie se défendit victorieusement.

Darius, d'ailleurs, s'appuyait sur elle, et ce fut avec l'aide de six princes de la dynastie qu'il transperça de sa propre lance le faux Bardiya, lui coupa la tête et l'exposa aux yeux du peuple. Et c'est pourquoi, ayant gagné la partie, il fit restaurer les autels de la noblesse, tout en professant le culte d'Ahura Mazda, mais sans doute du bout des lèvres²⁶, car le culte des daevas demeura. Relevons au passage que l'humiliation n'eut pas raison de la détermination des mages zoroastriens à imposer leur religion comme la seule, puisque

Xerxès, fils de Darius, interdit dans tout l'empire le culte des daevas, les anciens dieux devenus démons. Mais relevons aussi que la victoire fut de courte durée, puisque le successeur de Xerxès, Artaxerxès II, restaura l'ancienne trilogie védique révisée, incluant Mithra et Anahita aux côtés du Dieu unique Ahura Mazda.

Toujours est-il qu'après sa victoire Darius fit, geste significatif autant que spectaculaire, graver le récit de ses succès sur les parois d'une falaise à Behistun, dans les monts Zagros. Et il la fit rédiger en trois langues, afin que nul n'en ignorât, en vieux perse, en élamite et en akkadien. Le monarque y revendique nettement le rôle de législateur et d'organisateur, que les mages avaient prétendu lui enlever. Or, la revendication est singulière, car il est évident que, par définition, le monarque est aussi le législateur. Si Darius a tant insisté sur son privilège, c'est donc qu'il avait été contesté.

Et il l'avait été, en effet, car les prêtres zoroastriens avaient toujours revendiqué aussi le pouvoir législatif. Les *Videvdāt*, l'un des cinq livres des *Avesta*, écrits par Zoroastre lui-même, prétendent dicter non seulement la loi religieuse, mais aussi la loi civile. Si les mages avaient réussi leur coup d'État, ils auraient donc donné au Diable Ahriman ses premiers papiers d'état civil au monde. Tout manquement à la loi religieuse, vieux rêve de tous les hiérarques religieux, aurait été sanctionné par le bras séculier. L'aventure zoroastrienne, qui avait commencé avec la désignation d'un Dieu unique et d'un Diable, se serait donc achevée dans l'arène politique. Ce n'était que partie remise, car la théocratie allait quand même voir le jour quelque huit siècles plus tard, avec l'avènement de Constantin, empereur et « protecteur » de la foi. De toute manière, c'avait été la politique qui avait accouché du Diable et celui-ci est donc bien une invention politique.

Peut-on penser que les mages, se fondant sur le pouvoir populaire, auraient été des précurseurs de la démocratie ? Hypothèse plus qu'improbable, car elle impliquerait d'abord qu'il y aurait eu une pensée politique critique très précoce en Iran, et que les mages, qui s'en seraient fait les porte-parole, auraient constitué un parti politique. Outrance absurde : si cela avait été le cas, il est peu douteux qu'ils auraient été balayés comme fétus de paille par les pouvoirs royaux, à commencer par Cyrus le Grand. On ne peut imaginer, en effet, une contestation politique organisée au sens moderne, dans la Perse achéménide. Ensuite, il serait bien périlleux d'appeler « démocratie » un régime où ç'auraient été des prêtres qui auraient légiféré. De toute façon, dès qu'on se penche sur l'histoire de la Perse à l'époque, la seule idée d'une démocratie au sens hellénique implantée dans les royaumes apparaît d'emblée comme saugrenue. Non, si les Mages eux-mêmes s'appuyèrent sur le peuple pour asseoir leur pouvoir, ce fut par démagogie. Sans doute en alla-t-il autrement pour leur maître Zoroastre.

En effet, l'explication du « démocratisme » apparent du mazdéisme réside dans un tout autre aspect de celui-ci, évoqué plus haut : dans l'intuition lumineuse de Zoroastre que la religion ne pouvait, ne devait plus s'adresser au

citoyen de l'empire, mais à l'individu en tant que tel. En prêchant le salut de l'âme, c'est-à-dire en déplaçant le bonheur de ce monde dans un autre, il arrachait d'abord la religion aux contingences des anciennes célébrations polythéistes, où les dons, d'ailleurs éphémères, attendus du ciel pouvaient être accordés par tel dieu et refusés par tel autre. En effet, le salut, si salut il y avait, ne pouvait plus dépendre que d'une autorité, et la damnation d'une autre. Mais ensuite, il arrachait l'individu à l'emprise des pouvoirs temporels, qui n'avaient aucune autorité sur le Ciel ni aucun moyen d'accorder ou de refuser le salut.

Zoroastre avait donc fondé la première religion spiritualiste de l'histoire, la matrice des trois monothéismes. D'où lui en vint l'inspiration ? Car il devançait Bouddha d'un siècle dans l'idée que le monde matériel n'était que l'antichambre des grands domaines de l'âme. On supposerait plutôt que ce fût Bouddha qui lui aurait emprunté le mépris implicite de ce monde-ci. En fait, l'un et l'autre avaient poussé sur le tuf indien, puisque Zoroastre était sorti du védisme. Et dans ce tuf, dévasté depuis toujours par les courants gigantesques de la nature, l'omniprésence de la mort ne peut, de tout temps, qu'inciter à la méditation sur la nature transitoire du monde. Pour Bouddha comme pour Zoroastre.

Dès lors, le clergé était investi d'un pouvoir suprême, susceptible de s'étendre jusqu'aux frontières de l'empire et même au-delà, se surimposant au pouvoir royal. Il n'eût plus manqué que la confession et les sacrements pour que l'emprise religieuse fût absolue. Quelque sept siècles plus tard, ce complément du pouvoir théocratique allait d'ailleurs se manifester. La réforme de Zoroastre avait été presciente : la nouvelle religion iranienne devait, en effet, imprégner le judaïsme tardif, porteur du christianisme.

Ainsi, bien que durement réprimés par Darius, les mages survécurent en tant que représentants de l'immanence divine et sans doute aussi grâce au soutien populaire. Ils avaient donc partiellement gagné la partie, d'autant plus que le zoroastrisme s'était répandu, et que Darius se trouva contraint de le respecter en apparence au moins. On prétend que ce monarque aurait été le fils de Vishtashpa, le roi converti par Zoroastre lui-même (ce qui n'est pas certain, car l'épisode lui-même est fumeux, et que, de plus, on prétend que Darius aurait été un cousin de Cambyse). Dans ce cas, il n'aurait pas pu renier l'exemple de son père, mais on conçoit qu'il ne se résolut pas de gaieté de cœur à consacrer des prêtres qui lui disputaient le pouvoir. Darius resta zoroastrien, mais avec les réserves qu'on a vues.

Il est plus probable que Darius sacrifia à la tradition perse de tolérance religieuse royale. Sous Gyrus, qui régna environ de 550 à 539 avant notre ère, toutes les religions avaient droit de cité en Perse, en effet, y compris la babylonienne et l'hébraïque²⁷. Le zoroastrisme, même s'il était pratiqué par la cour, n'y était qu'une religion parmi les autres. Il semble bien que Cyrus ait été zoroastrien, mais il n'est pas certain que son zoroastrisme ait été aussi « pur et dur » que les prêtres l'auraient souhaité, et cela pour deux raisons : la

première est que, s'il l'avait été, le monarque aurait souscrit aux préceptes exclusifs du maître et interdit les sacrifices à d'autres dieux qu'Ahura Mazda ; la seconde est que la réforme elle-même avait subi divers aménagements²⁸ qui l'avaient rendue moins rigide.

Cette tolérance royale ne devait donc pas être de l'agrément des mages, eux-mêmes zoroastriens, puisqu'elle réduisait leur pouvoir (et sans doute leurs revenus). En imposant le culte réformé d'Ahura Mazda, Darius passait donc quand même par les fourches caudines des mages, si l'on veut bien nous consentir cet anachronisme. En dépit de la répression dont ils avaient été victimes, ils remportaient une manche importante, puisqu'ils se maintenaient comme pouvoir religieux indépendant.

Reste à savoir qui étaient les mages dont le représentant le plus illustre inventa le Diable, ces mages qu'on retrouve jusque dans notre Nouveau Testament, présents à la naissance de Jésus. Selon Hérodote, ils auraient été des Mèdes. Ils constituaient une caste de prêtres héréditaires, devins et prophètes, qui vaticinaient à l'occasion du sacrifice de chevaux blancs qui avait tant indigné Zoroastre. Ils arrivèrent apparemment avec l'invasion mède, vers le milieu du IX^e siècle avant notre ère, et l'on sait qu'ils jouèrent un rôle important dans l'établissement de la royauté, sans doute par le biais de leur capacité de divination par l'astrologie et leurs pouvoirs de chamans. Ils furent endurants, puisqu'on les retrouve aussi bien sous les souverains parthes et séleucides, outre les Achéménides, que sous les Sassanides. Au fil des siècles, leur prestige augmentait. Eux seuls détenaient le prestige religieux, car les mages babyloniens, eux, passèrent toujours pour des imposteurs.

Là, ce livre semblerait terminé : Satan naquit donc en Iran, vers le VI^e siècle avant notre ère, et ce furent les mages qui le tinrent au-dessus des fonts baptismaux, si l'on peut ainsi dire. Et l'invention était politique.

La leçon en est claire : le pouvoir religieux est antinomique de la diversité et de la démocratie, fussent-elles célestes.

Les panthéons surpeuplés, en effet, autorisent les chahuts des mortels, puis leurs sarcasmes à l'égard des Immortels. Les Grecs, par exemple, ne se privèrent pas de malmenier leurs dieux, les Celtes non plus. Dans les polythéismes aussi, les clergés s'égaillent ; de quel droit le prêtre d'Apollon irait-il en remonter à celui d'Aphrodite ou d'Hermès ? Chacun pour soi et Zeus pour tous. Même dans une religion en principe aussi centralisée que le christianisme, on a vu la férocité des rivalités, par exemple quand Saül-Paul se mêle de faire baptiser des incirconcis, à la fureur des apôtres toujours juifs restés à Jérusalem, Pierre, Jacques le Mineur, Philippe et Jean. Puis encore la virulence des rivalités entre Antioche et Jérusalem et, plus tard, Antioche et Alexandrie. Alors, dans une religion polythéiste ! Si Zoroastre décide de réformer le panthéon iranien, comme un ministre de l'Intérieur qui redécoupe les circonscriptions électorales, c'est qu'en regard du pouvoir séculier, qui n'en finit pas de gagner en puissance, le religieux est trop faible. Les cultes sont dispersés et les rites désordonnés.

Ici, une comparaison s'impose : ces mages furent en fait les ancêtres des ayatollahs actuels. Nés d'un État fort, renforcés par réaction et par la réforme zoroastrienne, ils ne pouvaient manquer de jeter un regard jaloux sur le pouvoir séculier et de tenter une jonction entre le religieux et le politique. La triade de Dumézil eût été en péril, relevons-le incidemment, puisque le même personnage eût alors détenu à la fois les rôles de monarque, de guerrier et de législateur.

Mais là, les mages avaient perdu la partie. Ils avaient bien créé le Diable, mais ils n'avaient pas réussi à l'instaurer comme contre-pouvoir politique. Ce serait l'Église chrétienne qui réussirait cet exploit. Néanmoins, cet ancêtre du persécuteur de Faust allait perdurer et eux aussi. En tout cas, ils firent école.

Ce qui est singulier est que, dans la région, il en allait autrement, qu'il en alla autrement pendant longtemps.

1- Je reprends ici la thèse qui est communément admise par les historiens, celle de Marija Gimbutas, telle qu'elle a été exposée en 1963 (Marija Gimbutas : « The Indo-Europeans : Archaeological Problems », in *American Anthropologist*, vol. LXV). Reste à élucider l'énigme de la fusion entre l'Inde et l'Europe qui s'est opérée entre le III^e et le II^e millénaire. Du strict point de vue linguistique, il faut rappeler ici que les langues indo-européennes se sont partagées en plusieurs branches, dont le groupe indoiranien qui a donné naissance au rameau indo-aryen.

2- Rien n'interdit de supposer, mais ni d'affirmer non plus, qu'en fait les peuples indo-européens qui occupèrent l'Iran au III^e millénaire avant notre ère auraient été les descendants des peuplades qui l'occupaient depuis le VIII^e millénaire et qui auraient entre-temps migré ailleurs. Un tel schéma de réoccupation de territoires par les descendants lointains des premiers occupants s'est vu, en effet, avec les Celtes (voir p. 169). Toutefois, pareille hypothèse ne pourrait être vérifiée que par des découvertes archéologiques, qui se font encore attendre. Dans son ouvrage *L'Iran, des origines à l'islam* (Albin Michel, 1976), rédigé cependant en 1947-1949, Roman Ghirshman, membre de l'Institut, rappelle que « les études anthropologiques auxquelles furent soumis les ossements humains des plus anciens habitants de ces oasis [les Iraniens du III^e millénaire qui précéderent les Indo-Européens] ne démontrent pas l'existence d'une race très homogène, et à l'état où en sont nos connaissances, on ignore si les deux variétés de l'homme dolichocéphale qu'on y rencontre se sont succédé ou, au contraire, si elles ne forment que des particularités d'un même groupe qu'on désigne sous le nom de méditerranéen et qui, à l'époque préhistorique, s'étendaient sur toute l'Asie antérieure, allant de la Méditerranée jusqu'au Turkestan russe et la vallée de l'Indus ».

3- Mircea Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, t. II, Payot, 1973.

4- Dorothy Cameron, *Symbols of Birth and Death in the Neolithic Era*, Kenyon-Deane, Londres, 1981.

5- Faisant le point sur la question, l'*Encyclopaedia Universalis* écrit : « On ne sait de quelle origine ethnique étaient les habitants du royaume d'Élam, qui englobait à la fois les plaines entourant Suse, la capitale, et une aire montagneuse s'étendant largement au nord et à l'est ; ils n'étaient certainement ni sumériens ni sémites et vivaient en guerre continue avec les Sumériens, Akkadiens, Babyloniens et Assyriens. »

6- Georges Dumézil, *Les Dieux souverains des Indo-Européens*, Gallimard, 1977.

7- Livres sacrés, rédigés en sanskrit, les Rig Véda furent composés entre 1200 et 900 avant notre ère.

8- Damaskios ou Damascius, philosophe grec né à Damas vers 453 et mort vers 533, dernier chef de l'École philosophique d'Athènes, rapporte dans ses *Doutes et solutions sur les premiers principes* des propos d'un prédécesseur, Eudème de Rhodes, qui vécut avant 300 : « Les mages [mages mède, qui jouèrent un grand rôle dans la religion iranienne, où ils créèrent un courant syncretique] appellent, les uns, le Tout unifié Temps, les autres, Espace. Ce qui résulte en la distinction entre un Bon Dieu et un Mauvais Démon, c'est-à-dire entre la lumière et les ténèbres. Et les mêmes, après avoir ainsi partagé l'indivisible nature, font une double classification des éléments les plus importants, et donnent à Oromazes [Ormazd ou Ahura Mazda] la régence de l'un et à Areimanios [Ahriman] celle de l'autre. » *Encyclopaedia Britannica*, « Iranian Religions ». On voit là s'ébaucher clairement le manichéisme qui représente le courant terminal de la religion iranienne.

9- Pour Dumézil, cette réorganisation du panthéon est le produit direct de l'histoire : « Les dieux des autres niveaux [Indra et les Nasatya, donc], qui garantissaient des conduites, des idéaux divergents, menaçants donc pour la réforme, celui d'une aristocratie militaire violente et turbulente et celui d'une paysannerie avide et terre à terre, ont été rejetés, condamnés, mis au pilori. » Le schéma que voilà rappelle d'ailleurs beaucoup celui de la constitution de la royauté en France contre les

seigneuries locales rebelles et les paysans toujours capables de jacqueries. On n'eût su mieux dire que le Ciel, dans l'histoire de l'Inde en tout cas, n'est après tout que le reflet de celle de la Terre. Dumézil, *Les Dieux souverains des Indo-Européens*, op. cit.

10- Platon, *Alcibiade*, The Loeb Classical Library, Harvard University Press, Cambridge, Mass., & William Heinemann, Londres, 1923.

11- Plutarque, *Numa*, 4, « Vies des hommes illustres », La Pléiade, Gallimard, 1956.

12- Pline, *Histoires naturelles*, VII, 15, XXX.

13- Nous connaissons l'enseignement de Zoroastre par les *Avesta*, dits aussi *Zend-Avesta*, seuls vestiges d'un corpus cosmogonique, législatif et liturgique qui semble avoir été beaucoup plus étendu, et dont on avance qu'il aurait été détruit lors de la conquête de l'Iran par Alexandre. Les *Avesta* qui nous sont parvenus ont été reconstitués à partir de fragments de la version originale, entre le III^e et le VII^e siècle de notre ère, sous les rois sassanides. Ils contiennent cinq parties, dont les Gâthas, qui appartiennent à la section centrale, le *Yasna*, qui est le canon et qui décrit le rite de la préparation et de la consommation de la boisson sacrée, la *haoma* (voir note 19). Les Gâthas sont les hymnes zoroastriens, censés avoir été transmis tels quels depuis que Zoroastre les écrivit. Les quatre autres parties sont le *Visp-rat*, constitué d'hommages à des chefs religieux zoroastriens, les *Vendidad* ou *Videvat*, qui contiennent la loi zoroastrienne, religieuse et civile, les *Yashts*, constitués de vingt et un hymnes à divers héros, dont les anges ou *yazatas*, et le *Khurda Avesta*, constitué de textes mineurs.

14- Eliade, dans le chapitre « Zarathoustra et la religion iranienne », de *Histoire des croyances et des idées religieuses* (Payot, 1973), rapporte que, selon certains historiens, en effet, le mazdéisme ne constituerait qu'un aspect de la religion iranienne, qu'il n'y aurait donc pas eu de réforme et, dans cette optique, qu'il n'y aurait pas eu non plus de réformateur. En dépit de ses mérites, qui consistent à forcer au réexamen des travaux et des sources, ce radicalisme critique n'est évidemment pas adopté dans ces pages, les preuves de la réforme zoroastrienne à un moment déterminé de l'histoire de l'Iran paraissant beaucoup trop nombreuses pour être sérieusement contestées.

15- « Zoroaster », *Encyclopaedia Britannica*, 1962.

16- Il convient, à ce propos, d'observer que le brahmanisme, dérivé du védisme, semble avoir illustré la logique interne de celui-ci, puisqu'il a mené à la constitution du système des castes et à la création d'une société dominée par les brahmins, au bénéfice écrasant de ceux-ci. Inversement, on peut se demander si ce n'est pas à l'influence de Zoroastre et du zoroastrisme que l'Inde doit le respect absolu des vaches. Le sujet est malheureusement trop vaste pour être évoqué dans cette recherche sur les origines du Diable.

17- Ce sont essentiellement les *Histoires* d'Hérodote, les *Persiques* de Ctésias de Cnide, telles qu'elles nous sont parvenues à travers les extraits de Photius, l'*Anabase* et les *Helléniques* de Xénophon, et, dans une certaine mesure, l'*Histoire de Babylone* de Bérosee, qui nous informent sur l'Iran ancien. Cf. R. Henry, *Ctésias, la Perse, l'Inde et les Sommaires de Photius*, 1947.

18- Cf. Eliade, *Zarathoustra et la religion iranienne*, p. 336-338, op. cit.

19- On ignore ce qu'était la *haoma*, boisson sacrée à caractère spermatique, dont la consommation donnait lieu aux débordements orgiastiques dénoncés par Zoroastre. Les études de John Allegro dans *Le Champignon sacré et la Croix* (Albin Michel, 1971) donnent à penser que la *haoma*, qui semble avoir été identique à la *soma* des tribus de l'Asie septentrionale, aurait été préparée à base de suc d'amanite phalloïde, pour des raisons symboliques évidentes, mais celles de V. Pavlovna et R. Gordon Wasson, *Mushrooms, Russia and History*, Cambridge, Mass., 1957, et de Roger Heim, de l'Institut, *Les Champignons toxiques et hallucinogènes* (Boubée, 1978), inclinent plutôt à penser qu'il se serait agi d'amanite tue-mouches. Wasson a parfaitement décrit le sens démoniaque associé à l'amanite tue-mouches, en raison des visions violentes qu'elle engendre ; commentant les travaux de Wasson, Heim écrit : « Cette théorie, basée sur l'interprétation serrée des textes védiques, a rencontré la sympathie de plusieurs indianistes éminents. Si elle se confirmait, elle conduirait à admettre que l'adoration de l'amanite tue-mouches aurait été pratiquée il y a au moins trois mille cinq cents ans par les Indo-Européens, et par conséquent que l'origine des religions très anciennes liées aux effets des champignons hallucinogènes et aux pratiques auxquelles ils ont conduit n'appartiendrait pas à la Mésopotamie, mais bien à l'Eurasie. » Une étude approfondie du sujet, dans l'ouvrage de Mott T. Greene, *Natural Knowledge in Preclassical Antiquity*, The John Hopkins University Press, Baltimore et Londres, 1992, élargit considérablement le catalogue des espèces botaniques dont les pouvoirs hallucinogènes auraient été utilisés par les prêtres védiques ; elle conclut que c'était de l'ergot de seigle, hallucinogène puissant et connu en Occident, d'abord en raison des débordements hystériques qu'il causa chez les religieuses de Loudun, dans l'affaire célèbre des « Diables de Loudun », au XVII^e siècle, ensuite pour son succès chez certains amateurs d'« exotisme intérieur », sous la forme purifiée du LSD 25, dans les années soixante et au-delà.

20- Il est intéressant de retrouver ce thème dans les Centuries de Nostradamus, juif converti. Peut-être en avait-il eu connaissance par les transcriptions chrétiennes et juives des textes originaux.

21- Isaïe, en effet, la cite dans sa description de la fin du royaume d'Edom et de la chute du monde dans le chaos initial : « Les chats sauvages rencontreront les hyènes et les satyres s'y appelleront ; Là aussi se tapira Lilith pour y trouver le calme » (XXXIX, 14). Dans sa remarquable étude du mythe de Lilith (*Lilith ou la mère obscure*, Payot, 1981), Jacques Bril relève qu'on la retrouve aussi dans Job, XVIII, 15, de la Bible de Jérusalem.

22- Cet apparemment en a, évidemment, contrarié plus d'un, et l'on a parfois tenté de postuler que les « convergences » entre mazdéisme et judéo-christianisme auraient été dues à une influence postchrétienne sur le mazdéisme,

voire aussi tardives que la période sassanide (qui commence au II^e siècle et finit au VII^e de notre ère). « Ces tentatives », écrit l'*Encyclopaedia Britannica*, « ont été discréditées. » L'exégèse est formelle, les textes rapportant ces ressemblances sont bien antérieurs au christianisme. Ce n'est pas le christianisme qui a marqué le mazdéisme, mais bien l'inverse.

23- Dumézil, *Les Dieux souverains des Indo-Européens*, op. cit.

24- M. Molé, *La Légende de Zoroastre selon les textes Pehlevis*, P.U.F., 1967.

25- Jean de Ménasce, « Zoroastre », in *Encyclopaedia Universalis*. Comme Eliade, Ménasce postule que le renversement opéré par Zoroastre ne fut pas aussi radical qu'il y paraît et que sa réforme n'est pas foncièrement dualiste. Mais cela ne ferait que renforcer la singularité du zoroastrisme. Car c'est bien à partir de Zoroastre, et jamais avant, que ce dualisme se manifeste et finit par s'imposer. Cela se perçoit bien dans les avatars singuliers et révélateurs du védisme, en effet, comme l'a montré Dumézil, alors que, dans les Védas, les dieux originels sont, par ordre hiérarchique, la dualité Varouna-Mithra, puis Indra, enfin les deux Nasatya, lors de la réorganisation théologique du zoroastrisme on voit Indra et les Nasatya passer dans le rang des démons. Le panthéon védique a été simplifié et « radicalisé » : comme dans le « panthéon » soviétique après la prise du pouvoir par Staline, l'ancien « dieu » Trotski est rabaissé au rang de démon, au bénéfice de la seule triade divine Engels-Marx-Lénine, le couple Mithra-Varouna reste seul au ciel, et les autres dieux deviennent antagonistes.

26- W.B. Henning, *Zoroaster, Politician or Witch Doctor*, Oxford University Press, 1951. « Histoire de l'Iran », XXX. Darius pratiqua, en fait, un zoroastrisme bâtard, à l'instar de son prédécesseur Cyrus, parce qu'il ne s'opposa pas, comme le prescrivait Zoroastre, au culte des daevas, les anciens dieux devenus démons, se limitant à encourager le culte d'un « Grand Dieu » qui était Ahura Mazda. Ce fut dans les provinces conquises, comme Babylone, qu'il interdit les cultes étrangers à celui d'Ahura Mazda.

27- « History of Iran », *Encyclopaedia Britannica*, 1983.

28- La tolérance iranienne fut remarquable, même s'il semble que les monarques iraniens aient été zoroastriens. Ce fut Cyrus lui-même qui autorisa les Hébreux, prisonniers exilés à Babylone, à retourner à Jérusalem pour la reconstruire. Darius lui-même autorisa la reconstruction du temple de Jérusalem, et ce fut Artaxerxès I^{er} lui-même qui, protecteur d'Ezra et de Néhémie, permit la fondation du judaïsme. Comme on le sait, cette tolérance ne fut pas réciproque. Mais les Juifs ne furent pas les seuls bénéficiaires de cette tolérance, car on sait que, par un édit, Darius ordonna au satrape Gadatas, du domaine ou *paramainos* de Magnésie sur Méandre, de respecter scrupuleusement les privilèges du sanctuaire local d'Apollon. De toute manière, les oracles grecs étaient parfaitement respectés sur l'ensemble du territoire de l'empire. « Persia », *Encyclopaedia Britannica*, 1962.

6.

La Mésopotamie ou l'apparition de la Faute

De la grande ancienneté des civilisations mésopotamiennes – De leur destin jusqu'à ce que la Mésopotamie devînt une province iranienne – De leur panthéon démesuré – De leurs cosmogonies et de leurs héros mythiques – Des raisons pour lesquelles apparaît chez eux, pour la première fois, le sens de la Faute, dont la femme est coupable – De l'invention du Mal métaphysique et de l'apparition du rite de la confession – De l'apparition d'un salut œcuménique – Des raisons politiques de ces phénomènes, de la tyrannie théocratique sur un territoire réduit et de l'insignifiance de l'individu.

L'image historique de l'« Entre-deux-fleuves » ou Mésopotamie, sise entre le Tigre et l'Euphrate, à peu près l'actuel Irak, est pour beaucoup de gens aussi marécageuse que l'est de fait une grande partie de ces territoires. De Bani Lam au nord-est et de Nasirya à l'ouest jusqu'à la pointe sud, fendue par la saignée du Chatt al-Arab qui se répand dans le golfe Persique, ces territoires sont, en effet, d'immenses marécages qui, jusqu'en cette fin du XX^e siècle, ont tenu en respect le génie ravageur de l'homme. N'y vont que les *taradas* et les *balams* primitives des populations riveraines, si l'on peut dire, sortes de pirogues mâtinées de gondoles, à la proue effilée comme une lame de poignard et comme le sens de l'honneur, et dont le dessin n'a guère varié depuis des siècles.

À quelques rares exceptions près, l'Occidental n'y a guère voyagé et l'Irakien moderne, lui-même, éprouvait, jusqu'aux fracas dérisoires qui secouèrent la région en cette fin du XX^e siècle, quelque réticence à l'égard de ces régions où le téléphone et les cartes de crédit sont parfaitement incongrus. En ce qui concerne la connaissance « culturelle », les notions, donc, sont à peine plus consistantes. Hier Mésopotamie, aujourd'hui Irak, la région reste dans l'inconscient mondial vouée au destin de ces zones dont les cartographes antiques ne savaient rien et qu'ils définissaient de trois mots latins, *Hic sunt leones*, « Là, il y a des lions », c'est-à-dire « n'en ayez cure ». S'y aventurerait-il aujourd'hui, que le voyageur peinerait à croire, devant ces

miroirs piqués de joncs et que le crépuscule change en mers de sang, que ce soit dans ces plats parages que s'élevèrent ces empires aux noms étincelants, Babylone, Assyrie, Sumer. Et plus encore que ce soit dans cette région que s'est forgé le destin spirituel de l'Occident. Car même la Grèce, limpide et splendide, la Grèce dont nous voulons croire qu'elle nous a enfin libérés du trouble Orient, magma de songes fiévreux et de miasmes, même la Grèce a subi l'influence de ces parages fangeux.

C'est pourtant vrai, Assur au nord, Babylone au sud, et au cœur de celle-ci, Akkad au nord et Sumer au sud encore, c'est bien dans ces régions vouées aux crues furieuses des deux fleuves que ces empires fracassants changèrent le destin de l'Orient, puis de l'Occident. Vers 6300 avant notre ère apparaît là le premier métier à tisser, et là encore, deux ou trois siècles plus tard, les bovins sauvages sont domestiqués et l'humain apprend à boire du lait. Vers 3700 s'érigent à Sumer les premiers États-cités. Puis l'individu s'affirme par la première signature : le sceau identifie désormais les épistoliers. En 3400, une invention sans fin s'impose, et c'est la roue. Vers 3100, le plus singulier produit de l'intelligence humaine permet d'immortaliser les mots et le savoir qu'ils sont censés contenir, l'écriture naît à Sumer¹. L'âge du bronze n'est pas encore achevé que les trois mille lignes de l'Épopée de Gilgamesh sont consignées dans les douze tablettes retrouvées à Ninive, dans les bibliothèques royales de Sennacherib et d'Assurbanipal. C'est ainsi que depuis près de quatre mille ans l'humanité entière, dans le langage des esprits vagues, c'est-à-dire quelques lettrés épars dans la poussière des bibliothèques, sait que le héros babylonien Gilgamesh repoussa les avances de la déesse Ishtar, l'Étoile du Matin elle-même, éperdue d'amour pour la beauté de ce demi-dieu qui n'aima que son ami Enkiddu. Quand celui-ci meurt, la douleur du grand Gilgamesh éclate :

*« Enkiddu, mon ami, mon petit frère, panthère du désert,
Mon ami qui avec moi tuait des lions,
Mon ami qui avec moi affrontait les difficultés,
Son destin l'a saisi ;
Six jours et six nuits sur lui j'ai pleuré... »*

Et le héros décide d'aller affronter la Mort elle-même, sur la rive de l'océan des Trépassés. C'est alors que la cabaretière divine, Sidouri Sabitou, tente de le ramener à la raison et de lui représenter les limites de l'existence humaine. En vain, Gilgamesh part quand même vers l'Au-delà, pour affronter au retour la conscience de la fragilité humaine². C'est qu'à l'île Bienheureuse, au-delà de l'océan des Trépassés, le maître des lieux, Oum Napisitim, apprendra à Gilgamesh que ses privilèges héroïques sont un pur don des dieux, qui ne sont ni une conquête ni la récompense de son mérite. L'injustice divine est décrite en quelques vers. Les puissants ne doivent leur puissance qu'à la chance, et les autres qu'à leur malchance.

Les superlatifs ont déferlé sur l'Épopée de Gilgamesh, surtout à l'époque contemporaine, et peut-être ne sont-ils pas immérités : cette célébration de la

virilité indomptable est le premier grand poème connu de l'humanité, et seul Homère a trouvé des accents comparables pour décrire le défi de l'homme à son destin. La présence du Mal qu'est la mort y inspire déjà une description saisissante du désespoir. Mais il est vrai que la Mésopotamie se sait déjà le jouet des puissances suprêmes, car elle a connu le Déluge, que justement Oum Napishtim racontera à Gilgamesh. Le Déluge, manifestation inoubliable de la folie des dieux.

Cette catastrophe, rapportée dans des textes cunéiformes des alentours de l'an -2000, eut bien lieu, comme l'indiquent les dépôts de limon retrouvés par les archéologues par-dessus les strates d'anciennes habitations. Il n'en existe pas de datation fiable ³. Pour les populations de l'époque, puis les Hébreux des VIII^e et VI^e siècles avant notre ère, qui en réorganisèrent le récit à des fins eschatologiques, elle fut universelle, puisqu'elle semble avoir affecté la plus grande partie de la Mésopotamie. On devine aisément qu'elle fut causée par des crues exceptionnelles du Tigre et de l'Euphrate, comme il s'en produit encore, ainsi qu'on l'a vu en 1954. Mais jamais, bien sûr, les terres émergées ne se trouvèrent toutes inondées, comme dans la légende.

Le Déluge ou les déluges eurent pour effet d'apprendre aux habitants de la Mésopotamie que les dieux n'étaient pas nécessairement les amis de la race humaine. Pour les Sémites, qui entrèrent en Mésopotamie à une époque immémoriale ⁴, toutefois, l'idée de l'inimitié divine, surtout telle que la concevaient les Mésopotamiens, était sans doute intolérable ; c'est pourquoi les Hébreux la réinterprétèrent de façon à l'inclure dans une théologie de l'Alliance, théologie de loin plus supportable, mais qui n'effaçait cependant pas l'image d'un Dieu jaloux et vengeur. Dieu, dans ces régions-là, ne fut jamais aimable, comme Zeus en Grèce.

Comme l'Iran, la Mésopotamie semble avoir été occupée de tout temps. Mais on ne sait pas vraiment par qui. Le point comporte son ironie : l'automobiliste sur ses quatre roues, le rédacteur du *Journal officiel* et le boulanger qui cuit sa pâte aussi bien que la jeune femme qui promène son chien et l'industriel du textile ignorent donc laquelle de leurs ancestrales familles inventa la roue et l'écriture, cultiva du blé et le moult, domestiqua les espèces animales et inventa de tisser du chanvre et du lin pour s'en vêtir. On ne sait pas davantage l'origine des Sumériens ; ils surgissent sur une toile de fond parfaitement obscure. Tout au plus a-t-on des raisons de penser qu'ils sont venus de la rive orientale de l'Euphrate, car leurs légendes parlent d'une cité perdue, Dêr in Ashunak, qui avait bel et bien existé, puisqu'on en a retrouvé les traces près de l'actuelle Asmar, à une quarantaine de kilomètres au nord-est de Bagdad.

Leur langage n'en dit pas davantage : il n'est pas indo-européen et l'on s'y ébrèche encore les dents, si on ne se les y casse ⁵. Ces obscurités sont sans doute contrariantes, car il eût été instructif de remonter la filière des croyances et des techniques de Mésopotamie ; mais des découvertes ultérieures y pourvoiront peut-être.

L'objet de ces pages n'est pas de reconstituer l'histoire de la Mésopotamie. Elle est d'ailleurs étonnamment complexe. Un bref aperçu l'esquissera à peine. Des rois d'Ur à la domination iranienne, qui réduisit la Mésopotamie en province, les dynasties s'y suivent en même temps que les frontières changent. A la dynastie sumérienne, en effet, succède une dynastie sémitique, celle d'Akkad, puis après la destruction de l'empire akkadien s'impose la dynastie de Guti, suivie encore par une dynastie sumérienne, dite III^e dynastie d'Ur, puis encore le royaume se divise en deux, l'empire d'Ur s'étant effondré, des rois sémites s'installent à Babylone, des Assyriens à Assour, le Babylonien Hammourabi unifie l'empire, puis sa dynastie disparaît et, de nouveau, Assour et Babylone rivalisent. Tantôt l'une grandit et tantôt l'autre, chacune portant ombrage à sa voisine. La dynastie assyrienne semble enfin l'emporter, quand les Mèdes s'emparent d'Assour. L'ancien empire est déchiré entre les Mèdes et une dynastie chaldéenne, dont Nabu-kudurri-usur II, mieux connu sous son nom biblique de Nabuchodonosor, sera le plus illustre représentant. La Babylonie n'est plus qu'une province perse et quand, en 330 avant notre ère, Alexandre y entre, il ne trouve plus à Babylone que les ruines de la grande ziggourat décrite par Hérodote un siècle plus tôt. Les imprécations de l'Apocalypse se sont réalisées, mais avec quatre siècles d'avance : « La grande Babylone, la patronne des putains et de toutes les obscénités sur terre », celle qui s'était enivrée du sang du peuple de Dieu, n'est plus qu'un désert.

La fureur de l'auteur de l'Apocalypse surprend aujourd'hui, car c'est bien à Babylone, dans le code d'Hammourabi, que Moïse trouva l'inspiration des Dix Commandements, repris par le christianisme. Au I^{er} siècle, c'est-à-dire à l'époque où le pseudo-Jean rédigeait son poème vengeur et visionnaire, Babylone n'était plus qu'un fantôme et ne méritait certes pas tant d'indignité. Mais les Juifs se rappelaient encore, éternellement, qu'en 598 avant notre ère Nabuchodonosor, toujours lui, avait victorieusement fait le siège de Jérusalem et emmené le roi juif Jéhoïachim prisonnier à Babylone, installant sur son trône le fantoche Zédéchée. Ils se rappelaient aussi qu'en 587 Zédéchée se révolta à son tour, et que les Babyloniens revinrent et emmenèrent cette fois beaucoup plus de Juifs à Babylone en tant que prisonniers de guerre. Ils se le rappelaient parce que les deux captivités avaient consommé la fin du royaume de Judée. Brûlant souvenir ! C'est à partir de ce temps que les Juifs avaient commencé à se demander si l'Alliance était toujours en vigueur et si Dieu se souvenait toujours de Son peuple.

Mais il est vrai, aussi, que Babylone avait de quoi susciter l'exécration juive : elle adorait plusieurs dieux, crime abominable. Quels dieux ? « Il est pratiquement impossible d'établir une classification "rationnelle" des dieux mésopotamiens », écrit un spécialiste de la Mésopotamie, Georges Roux, « car notre logique n'est pas la même que celle des anciens. » Tout au plus cet auteur consent-il à distinguer parmi ces dieux « des sortes de strates, d'ailleurs assez vagues ⁶ ». Les principaux qui régissaient son panthéon étaient d'abord

Anu, maître du Ciel et père des autres divinités, Nintud, déesse-mère des dieux et pourtant célibataire, la vierge céleste Innini, Enlil, dieu de la terre et son épouse Ninlil, le dieu de l'eau Ea, appelé en sumérien Enki, et son épouse Damkina. Trois couples apparents et une régente, en quelque sorte. Les noms, les attributions et les lieux de culte préférentiels de ces dieux, et même les identités étaient toutefois variables. On n'a pas répertorié moins de quarante et un noms pour Nintud, *Bélit Ilani* ou « mère des dieux », aussi appelée Makh, Ninkhursag ou « reine de la montagne », ce qui voulait dire « reine de la terre » pour les Sumériens et « reine du pays des morts » pour les Babyloniens. Mais on l'appelait aussi Aruru ou « déesse de l'accouchement », et plus simplement Marna, celle qui créa l'homme à partir de l'argile, antique exemple d'un principe de création féminin, et reflet d'une société matriarcale ⁷. En fait sept dieux ou plutôt sept archétypes de dieux qui vont traverser les règnes, les civilisations, les langages et les religions de la Mésopotamie.

« Le nombre des dieux s'est réduit assez considérablement avec le temps », écrit Bottéro. « Le *Poème de la Création*, vers 1200, n'en dénombre plus que "six cents" ⁸. »

Pas un seul Diable dans le lot. Enki, c'est-à-dire « Seigneur du Ki », le monde qui s'étend de la surface de la Terre aux Enfers, n'est pas du tout infernal au sens où on l'entendrait. Car il est aussi le dieu de l'eau, et pour les Mésopotamiens l'eau sourd de la Terre. C'est d'ailleurs que viendra le Mal.

Comme si souvent dans les religions antiques, les identités se fondaient ou se superposaient : ainsi Nintud et Innini se partageaient les mêmes attributions ; quand l'humanité péchait et que les dieux la menaçaient de sévices, les deux déesses leur épargnaient le châtement par leur intercession. La notion même de faute implique celle de pardon, déjà. Et comme dans la vie terrestre, celui-ci est le fait des femmes. Nos déesses de l'intercession devaient donc avoir fort à faire, pour sauver une humanité éternellement coupable.

Après de quel dieu intercèdent-elles donc ? Mardouk, à l'origine le dieu sumérien Amar-Utuk, c'est-à-dire « Cuisse du dieu-Soleil », le Mérodach des Hébreux, devenu dieu tutélaire de la cité de Babylone, puis de l'Empire babylonien tout entier, changé encore en dieu du Jugement et de la Lumière de printemps, Mardouk, dont les symboles étaient l'astre que nous appelons Jupiter, et le dragon-serpent Moussoussou. Car, au fil des conquêtes et des sujétions, les dieux passent d'un pays à l'autre et, ce faisant, d'une religion à l'autre en y laissant quelques attributs et en y gagnant quelques autres ⁹.

Il s'en faudrait qu'en dépit de la multiplicité des dieux et de leurs noms, les religions de Mésopotamie soient un chaos. Et encore plus qu'elles se réduisent à une collection de mythes peuplés de héros extravagants aux noms barbares. Car le souffle épique des Mésopotamiens est d'une ampleur en regard de laquelle la Genèse vétéro-testamentaire prend l'apparence d'une semaine de tâcheron. Même dans une version tardive, elle conserve une puissance confondante. Quand naît Mardouk, donc, petit-fils du dieu suprême

de l'Univers, Anu, prototype du héros qui doit restaurer l'ordre dans l'univers, Gilgamesh, Hercule ou Jésus, Anu donc se révolte, sentant la couronne lui échapper. Il agite alors des quatre vents la mer-dragon, la femelle Tiamât, mère du fleuve infernal et créatrice de toute vie. Et celle-ci se rebelle alors contre l'intrus :

*« Elle fit des armes irrésistibles, elle enfanta des serpents-géants
aux dents aiguës, aux mâchoires imitoyables ;
en guise de sang, elle emplit leur corps de venin,
elle vêtit d'épouvante les dragons furieux,
les auréola de splendeur et les rendit pareils aux dieux ;
Quiconque les verrait défaillerait d'horreur !
Qu'aux premiers rangs, ils se gardent de reculer !
Elle suscita l'hydre Bashma, le dragon rouge et Lahamu,
les lions géants, les chiens écumants et l'homme-scorpion,
les méchants démons des tempêtes, l'homme-poisson et le Kusarikku. »*

Car sumérien ou sémite à l'égal, le Mésopotamien se faisait de ses dieux une image pétrie d'effroi, la plus effroyable sans doute de toutes les religions. Le génie juif n'a pas échappé à l'emprise du souffle épique babylonien ni à la terreur sacrée qu'il engendra dans ceux qui l'entendirent. Outre le Code d'Hammourabi, dont il a donc fait ses Dix Commandements, il a repris dans le premier de ses Livres, la Genèse, le récit du commencement du Tout, tel qu'il est dans l'Enuma Elish, le poème de la Création, c'est-à-dire de la lutte contre le chaos J'emprunte la comparaison suivante à Bernard Teyssèdre ¹⁰ :

Enuma Elish 1, 1-16

~~Ensomniement~~ ~~Corsus~~ ~~Dieu~~ ~~pas~~ ~~qu'à~~ ~~bas~~ ~~la~~ ~~Terre~~ ~~mét~~ ~~pas~~ ~~Tiamât~~ ~~et~~ ~~les~~ ~~spion~~ ~~di~~ ~~A~~ ~~psu~~ ~~de~~ ~~que~~ ~~la~~ ~~str~~ ~~on~~ ~~les~~ ~~dieux~~ ~~raient~~ ~~l'~~ ~~abîme~~ ~~et~~ ~~l'~~ ~~Esprit-souffle~~ ~~vital~~
~~Né~~ ~~dieu~~ ~~g~~ ~~mit~~ ~~ey~~ ~~ita~~ ~~T~~ ~~am~~ ~~at~~ ~~de~~ ~~les~~ ~~en~~ ~~fan~~ ~~tera~~ ~~tous~~
mêlaient en un seul tout leurs eaux...

Tout dédain pour ces dieux si mal connus du XX^e siècle serait déplacé. Car, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les dieux vont, en Mésopotamie, asservir les humains comme ils ne les ont jamais asservis, ni en Océanie, ni en Inde, ni en Chine, ni en Égypte. Mais au cours de l'histoire convulsée de cette région, il est difficile de suivre ces dieux à la trace. Les adoptions fréquentes d'une divinité par tel ou tel État ou cité entraînent évidemment des changements de noms, parfois de sexe. En plus des identités multiples évoquées plus haut, nul ne sait vraiment pourquoi Ishtar, la future Astarté, puis Aphrodite, qui était à l'origine un dieu masculin, l'Arabe Aṣṭar, le dieu de la planète Vénus donc, est devenue femme en passant de l'Arabie à la Mésopotamie. Et il faut aussi garder en mémoire des équivalences perverses, par exemple que Shamash, dieu sémitique du Soleil, n'est autre que le Sumérien Utu, également connu sous le nom pour nous débonnaire de Babbar ¹¹. De plus, les syncrétismes forcés nés des rencontres entre les religions des Sumériens, des Sémites, des Babyloniens et des Assyriens exigeraient aujourd'hui un lexique électronique pour déchiffrer les identités

des quelque quatre mille dieux de la région. C'est ainsi que Ninurta, dieu de la guerre, n'est autre que l'ancien Ninib, mais qu'il se fond avec Nusku, dieu du feu. Mardouk de Babylone est le même que Naboû, de Barsippe, et les antagonismes de l'eau et du feu sont allègrement survolés, car le dieu du feu Gibil, autre nom de Nusku, est inséparable d'Enki, dieu de l'eau, tout de même que Mardouk et Naboû...

Un almanach entier ne suffirait pas à établir les parentés et apparentements, identifications et réidentifications des panthéons mésopotamiens. Innini, par exemple, a une sœur, Ereshkigal, qui règne sur les Enfers, mais il se trouve que ceux-ci sont aussi le domaine de Nintud, ce qui ferait d'Innini et Nintud des sœurs. Quand on sait que les théologiens de Mésopotamie avaient établi un panthéon supérieur, parce que céleste, de six cents dieux, les Igigi, et un autre inférieur, parce que terrestre et infernal, de trois cents dieux, les Annunaki, et que la religion de Babylone et d'Assyrie comptait quelque quatre mille dieux, on admet volontiers que les théologiens travaillaient à plein temps.

La complexité des interprétations croît encore quand on sait qu'on vénérât Nintud dans la ville non identifiée de Kêsh, mais aussi à Kish (qui ne semble pas être Kêsh), la grande cité du Nord. Anu et Innini avaient leurs temples à Erech, Enlil et Ninlil, à Nippour, Ea et Damkina, à Eridu, à l'embouchure de l'Euphrate.

Deux grands mythes paraissent toutefois dominer cette mosaïque théologique, dans laquelle tout principe est lié à son contraire, comme en témoigne la liaison de l'eau et du feu esquissée plus haut. Le premier est celui du mariage d'un dieu d'En-haut, Nergal, régent de l'été et de la chaleur, avec une déesse d'En-bas, Ereshkigal, maîtresse des Enfers, donc, c'est-à-dire reine des morts et du froid, si l'on veut bien autoriser ici une référence aux mythologies africaines, qui prescrivent toujours l'alliance du chaud et du froid. Ce n'est certes pas un mariage paisible que celui-là, et encore moins une scène galante : il suit une visite de Nergal, descendu, sur l'ordre des dieux, s'excuser auprès d'Ereshkigal, qu'il a offensée et avec laquelle, séduit par la beauté du corps infernal, il cède enfin au désir de faire « ce que font les hommes et les femmes ». Sans doute ses prouesses à l'ouvrage sont-elles remarquables, car, à son départ, l'inférieure séductrice fond en lamentations :

« Nergal, amant de mes délices !

Je n'ai pas eu le loisir d'avoir avec lui assez de plaisir ! »

Il convient d'observer que ce ton de madrigal règne tout au long du poème de « Nergal et Ereshkigal », ce qui suggère incidemment que le XVII^e siècle français n'est pas le premier à avoir usé du ton galant. Folle d'amour, Ereshkigal mande aux cieux un messenger, Namtar, pour appréhender Nergal et le ramener aux Enfers, afin qu'elle puisse à nouveau l'embrasser.

« Va, Namtar, tu dois parler à Anu, Ellil et Ea !

Colle ton visage à la porte d'Anu, Ellil et Ea,

*pour leur dire que, depuis que j'étais enfant,
je n'ai pas connu les plaisirs des autres filles,
je n'ai pas connu les jeux des enfants.
Le dieu que vous m'avez envoyé et qui m'a rendue enceinte, qu'il dorme avec moi de
nouveau !
Que ce dieu revienne et qu'il passe la nuit avec moi en amant ! »*

Cet étonnant discours de fièvre amoureuse, digne des héroïnes de Richard Strauss trente siècles plus tard, n'est cependant pas celui d'une vieille fille éplorée, mais d'une puissance vindicative. Car le messager Namtar est aussi chargé du message suivant : si Nergal ne redescend pas hanter la couche d'Ereshkigal :

*« Je ferai remonter les morts et ils dévoreront les vivants,
je ferai que, sur terre, les morts soient plus nombreux que les vivants ! »*

C'est, dans l'Épopée de Gilgamesh, la même effroyable menace qu'une autre folle amoureuse, Ishtar, avait proférée dans le cas où le beau Gilgamesh résisterait à ses avances. Gilgamesh, lui, résista. Mais Nergal est contraint de se plier aux volontés de la furie. Il descend donc l'escalier qui mène des Cieux aux Enfers, arrive apparemment de fort mauvaise humeur, car il malmène l'un après l'autre les gardiens des Sept Portes, parvient dans la salle du trône, avise Ereshkigal, éclate de rire, et, la saisissant par les cheveux, la jette à bas du trône et la traîne, tandis qu'elle pleure et le supplie de l'épouser.

*« Tu peux être mon époux, et moi, ton épouse,
je te céderai
la royauté de la grande terre ! Je placerai
les tables de la sagesse dans ta main ! Tu peux être maître,
je peux être maîtresse¹² ! »*

Finalement, Nergal s'apaise, embrasse la ténébreuse amante et accepte de partager son trône avec elle. Or, cette violente histoire d'amour, d'une parenté saisissante avec les grands mythes chers à Richard Wagner, comporte un symbolisme, et il n'est guère besoin d'en solliciter les termes à l'excès pour les déchiffrer : le monde des vivants est intimement lié à celui des morts, et la puissance des Enfers est plus grande que celle des cieux. La pourriture siège au cœur de la matière vivante. Et la Mort, le Mal sont représentés par la féminité d'Ereshkigal. La notion de la Faute originelle est déjà là en germe, autant que la misogynie essentielle des religions révélées, toutes dérivées de systèmes patriarcaux, la sexualité est porteuse de la Faute et Ereshkigal est déjà la grande séductrice, l'aïeule d'Ève, mais aussi de Lilith, la vraie première femme d'Adam.

En effet, l'essentiel de la religion mésopotamienne est qu'elle est basée sur la Faute et la notion du Mal inhérent à l'Être.

Le second mythe significatif est celui de la création de l'homme : celui-ci est né du sang d'un ancien dieu, Kingu, devenu archidémon, et mis à mort sur l'ordre du dieu Mardouk pour avoir fomenté le désordre dans le cosmos.

Or Kingu est un démon sans ambivalence : il est mauvais et seulement mauvais, comme notre Diable ; on n'en peut espérer aucun secours, comme, dans la mythologie égyptienne, Râ put en obtenir de l'insupportable Seth, par exemple. Ce qui signifie que la nature de l'homme, fils de Kingu, est essentiellement mauvaise et démoniaque ; le Mal est dans sa chair ¹³.

Ni la poésie ni l'humour ne parviennent à celer cette vision négative du monde et de la nature humaine. Et pourtant elles abondent dans les cultures mésopotamiennes. La première est présente dès le récit de la Création, dont les textes furent retrouvés, ô ironie, dans les ruines du palais d'Assourbanipal. Mardouk, démiurge et dieu du Soleil et de Babylone, y affronte un dragon femelle, Tiamât. Il est intéressant de noter que Tiamât est aussi la mère du Tout, la divinité de l'eau salée et l'épouse du dieu de l'eau douce Apsu. Tiamât et Apsu, en effet, avaient engendré les dieux, et la jeunesse de ceux-ci est bruyante ; Apsu s'en plaignait à son épouse : « Leur conduite est insupportable. Je ne peux me reposer le jour ni dormir la nuit. Je veux les anéantir, afin de mettre fin à leur agitation. Et qu'enfin règne le silence et que nous puissions dormir ¹⁴ ! »

Suit un étonnant débat, à la fois bourgeois et criminel : pareils à des parents banlieusards excédés par le potin de leurs enfants un samedi soir, père et mère débattent de l'infanticide général demandé par l'atrabilaire Apsu. Les dieux en ont vent. Mardouk, délégué pour en découdre avec Tiamât et défendre la cause des puissances célestes, part sur son char. Les onze alliés de la mégère prennent la fuite en le voyant arriver. La dragonne attend son ennemi. Il la capture avec un filet de lumière, lance la tempête entre ses mâchoires et la perce de ses flèches. Quand elle est morte, il la tranche dans le sens de la longueur et jette son dos moucheté vers le haut, créant ainsi la voûte céleste. Puis il jette le ventre vers le bas et crée la Terre et ses océans. C'est au cours de cette titanesque empoignade que Kingu, d'ailleurs, dépêché par sa mère Tiamât pour lui venir en aide, sera mis à mort par Mardouk.

Sanglante cosmogonie fondée sur un matricide, dont l'héroïsme viril masque mal l'horreur, et où les amateurs de symboles s'attacheront sans doute à déchiffrer le sens de cet autre duel entre le principe mâle et le femelle, qui s'achève par la mise à mort du second. Le Mal, on l'a dit, c'est la Femme. On mesurera, si l'on y est enclin, la fragilité des interprétations « œdippiennes » du destin intérieur de l'homme ¹⁵.

Le sens de l'humour perce encore plus dans une autre cosmogonie, celle où l'on trouve le récit de la création des hommes laids. Là, le dieu de l'eau fraîche, Enki, lequel, on l'a vu plus haut, deviendra le père de Mardouk, est réveillé par sa mère Nammu, déesse des eaux profondes. Elle se plaint du labeur pénible imposé aux dieux. Enki lui propose de créer alors des pantins qui feraient le travail à leur place. Il fallait d'abord, dit-il, de la boue provenant des régions intermédiaires entre la terre et les eaux profondes. Cette boue, qui devait être tirée du corps de Nammu, servirait à faire le cœur des pantins. Huit autres dieux contribuèrent à la tâche, et c'est ainsi que la race

humaine fut créée.

L'affaire ne s'arrêta pas là. Pour célébrer son succès, Enki organisa un festin. On y but beaucoup de bière. La femme d'Enki, Ninmah, en fut éméchée. La réussite de la création la laissait sans doute sceptique, car elle lança à Enki : « Que vaut le corps humain ? Je pourrais le refaire à loisir ! – Faites donc », lui répondit son mari, relevant ce défi d'ivrogne, « je vous promets de donner une place à tous les êtres humains que vous inventerez ». Ninmah, s'étant mise à l'œuvre, produisit un eunuque, une femme stérile et quatre estropiés. Enki leur assigna des rôles dans la société. De l'eunuque il fit un fonctionnaire, de la femme stérile, une concubine, et des estropiés, on ne sait. Puis se prenant au jeu, « il défia Ninmah de continuer en inversant les rôles. Ce serait à lui de produire les créatures les plus saugrenues, et à elle de leur trouver une place. Ninmah releva le défi. Enki créa d'abord un homme "dont la naissance était lointaine", c'était le premier vieillard. Il se présenta devant Ninmah. Elle lui offrit un morceau de pain, mais le vieillard n'avait plus de dents ni même assez de force pour le saisir. Ninmah ne sut que faire de ce malheureux. Pour achever sa victoire, Enki, complètement ivre, réduisit sa divine épouse à quia en produisant encore cinq hommes et femmes tous plus difformes et calamiteux les uns que les autres. Ninmah ne leur trouva aucun emploi. La soirée se termina dans le chahut ¹⁶ ».

On croirait là que les Mésopotamiens ne brillent pas plus que les Grecs ou les Celtes dans le respect qu'ils témoignent à leurs dieux. Mais la ressemblance n'est que superficielle. Dans ce récit, où la Création, commencée avec sérieux, s'achève dans un jeu de société cruel, aggravé par une beuverie, il faut déchiffrer une représentation des dieux comme des puissances cruelles. Quand ils ne sont pas les produits du Mal, les humains n'ont été créés que pour servir aux dieux de domestiques.

L'Assyrien, il faut le dire, est pétri du sentiment de sa propre servitude, sauf à être puissant, ce qui est réservé aux princes. En témoigne l'échantillon suivant, un dialogue entre un maître et son serviteur qui semble préfigurer Molière (ou Brecht) et qui est d'ailleurs intitulé « Dialogue du pessimiste » :

« Domestique, obéis-moi !

— Oui, mon Seigneur, oui !

— Je vais aimer une femme.

— Oui, aime, mon Seigneur, aime. L'homme qui aime une femme en oublie la peine et l'ennui.

— Non, domestique, je n'aimerai pas de femme.

— N'aime pas, mon Seigneur, n'aime pas. La femme est une chausse-trappe, une dague de fer, et bien effilée ! Elle coupe le cou d'un homme ¹⁷. »

Rien à voir, dans ces textes, avec la religion ni la culture helléniques, dont l'insolence fondamentale avait désigné la liberté comme bien suprême ; la religion sumérienne n'a jamais pris la liberté en considération ; c'est un bien philosophique d'invention d'ailleurs grecque. Sa liturgie préfigure non seulement les liturgies juives et chrétiennes, mais encore les plus sombres manifestations de l'angoisse existentielle orientale, celles qu'on retrouve dans

les offices d'origine byzantine. Ce sont d'interminables célébrations monodiques adressées aux dieux, et en particulier à Enlil, les *ershemmas*, accompagnées de la flûte et entrecoupées de chants de prostration, les *kishubs*. Elles accompagnaient l'habillement des dieux, leur alimentation, leurs mariages (faits « par statues interposées que l'on pomponnait avant de les transporter dans leur “chambre nuptiale” pour les y laisser la nuit côte à côte ¹⁸ »), et leur adoration.

Les clercs de l'époque classique du grand renouveau sumérien, sous la dernière dynastie d'Ur et les rois de Larsa et d'Isin, avaient mis au point des liturgies complexes, où l'arrangement des *ershemmas* et des *kishubs* servait à exposer de grands thèmes théologiques, « du caractère le plus lugubre et pénitentiel ¹⁹ ». Chaque liturgie comprenait un hymne à la « Parole de colère » du dieu auquel la liturgie était adressée. On trouve là sans peine l'origine de notre *Dies irae*. On trouve également celle des litanies : car dans ces liturgies figurait également une longue litanie titulaire, énumérant les dieux implorés du panthéon sumérien et faisant suivre la mention de leur nom d'un refrain funèbre. Une imploration pénitentielle clôt ces cérémonies déchirantes d'un perpétuel Vendredi saint ²⁰. Il existait en plus « une incroyable multitude de prescriptions positives et surtout négatives... On ne devait point prêter serment sans avoir lavé la main qu'on levait pour ce faire, ni invoquer un nom divin en brandissant une houe ; ni boire dans une coupe d'argile non cuite ; ni arracher des brindilles dans la steppe ou briser des roseaux dans la cannaie ²¹... ».

Nous voilà quasiment à Byzance, déjà, car le modèle du calendrier liturgique est déjà tracé, complet, prêt à adapter : chaque mois comporte les liturgies de circonstance, offices réguliers à chanter certains jours par les prêtres ou *galas*. Certains jours imposent en outre de célébrer à la suite plusieurs offices. Les liturgies sont destinées à conjurer les mauvais présages, et les rituels précisent les lieux où elles seront célébrées dans telle et telle occasion, par exemple la consécration d'un édifice ou d'un tambour sacré. L'œcuménisme est, lui aussi, déjà présent, car on voit apparaître, pour la première fois dans l'histoire des religions, des offices à célébrer pour écarter les calamités qui menacent *l'ensemble de l'humanité* et conjurer la colère des dieux. Mais « il n'y a rien d'apotropaïque au sens magique dans ces offices musicaux », précise l'*Encyclopaedia Britannica* ²², c'est-à-dire que ce ne sont pas des conjurations magiques, dont le caractère sinistre excuserait le style fondamentalement désespéré : « Ce sont des hymnes arides à la gloire des dieux entrecoupés de descriptions pessimistes des souffrances humaines, décrivant l'abjecte misère de la vie. » On imagine sans peine, mais non sans consternation rétrospective, défiler dans les temples gigantesques les cortèges des prêtres aux yeux sombres et aux barbes noires, accomplissant avec une méticulosité vétilleuse d'interminables offices de souffrance.

Si les cérémonies publiques n'y suffisaient, la religion sumérienne a prévu un ensemble de prières de repentir, à réciter dans le privé, autre

innovation remontant aux origines de la religion sumérienne, et qui laissera des traces profondes. Ce sont des psaumes de pénitence privée. Mais il en existe un autre assortiment, d'invention ultérieure, qui sont des psaumes de louanges, de *confession* et d'intercession, à réciter avec un prêtre. Or, c'est bien la première fois, encore, qu'on voit apparaître le rite de la confession. On conçoit la surprise des archéologues qui retrouvèrent les tablettes de ces textes quand ils découvrirent que, même alors que la langue sumérienne avait été supplantée, la liturgie, elle, était toujours récitée en sumérien, comme le latin dans les liturgies de l'Église catholique de Rome.

On se demande une fois de plus la raison des fureurs de l'auteur de l'Apocalypse à l'égard de Babylone : la célèbre « mère des putains » était un lieu où les célébrations de nos offices des morts apparaîtraient comme d'aimables dérivés de l'opéra. Rien au monde n'est plus essentiellement sinistre que la religion sumérienne, et j'avance ici que le désespoir est né, en même temps et au même lieu que l'écriture, à Sumer donc.

Mais il semble plus à propos de s'interroger sur la saisissante ressemblance de la religion sumérienne avec les religions révélées, et particulièrement avec le judaïsme et le christianisme. On peut se demander quelles sont les origines de ce sens de la Faute, qui en remonterait aux théologies de ces religions. Et c'est là qu'on va retrouver, dessiné avec encore plus de netteté, le schéma directeur de la création du Diable esquissé en Iran.

Théologiquement, les Sumériens et les Sémites considéraient que la plupart de leurs malheurs et leur culpabilité essentielle étaient la faute des démons. « La démonologie était un aspect très important de leur religion », écrit *Y Encyclopaedia Britannica* ²³. En effet, alors que leurs voisins iraniens avaient centralisé la divinité et la contre-divinité, les Mésopotamiens, eux, pratiquaient encore le polythéisme, assorti de démons. Ils en comptaient sept, monstres à moitié humains, avec des têtes d'animaux, lion, panthère, chien, mouton, bélier, oiseau et serpent.

Ce redoutable septuor s'ornait de deux inventions déplorables, Pazuzu l'Assyrien, démon à quatre ailes et à tête de chauve-souris, doté d'une queue de scorpion, incarnant les vents du sud-est, et Lamashtu, diablesse de la fièvre puerpérale, réincarnation de la Sumérienne Dimme, cauchemar femelle généralement représenté allaitant un chien d'un sein et un cochon de l'autre ²⁴.

Là, plus d'ambiguïté possible, comme on en trouvait dans les dieux védiques, car bien qu'elle fût la propre fille d'Anu, le maître du Ciel, Dimme était bien la sœur de l'atroce Ahriman des Indo-Iraniens. De toute façon, elle avait un frère qui ne valait guère mieux et dont on eût été bien en peine de citer un seul bienfait, Utukku limnu, chef des démons, lui aussi fils d'Anu. Pour les Mésopotamiens, les copulations divines n'étaient guère source de félicité, car un troisième démon, Namtaru, démon de la destinée, n'était autre que le fils d'un dieu, Enlil, maître de la Terre, et le messager d'Ereshkigal, la maîtresse des Enfers qu'on a vue plus haut à l'œuvre et qui est chargée d'apporter la mort aux humains ²⁵. Ces épouvantables rejets divins passaient

pour avoir été conçus aux Enfers, et on les qualifiait d'« amer poison des dieux ». Les Enfers prennent de plus en plus nettement la coloration de ce que sera l'Enfer des religions révélées, à commencer par la Géhenne juive ; c'est là que sont perpétrés les plus effroyables enfantements des toutes-puissances divines.

Contrairement à ce qu'on supposerait, la notion spécifique de péché est bien antérieure aux religions révélées, puisque celui-ci apparaît déjà, et pour la première fois, dans la religion sumérienne, bien au-delà des prémices de la Faute originelle déchiffrés dans l'histoire de Nergal et d'Ereshkigal. Il y est considéré comme le résultat de la malédiction des démons. Leur pouvoir sur les humains a fait que ceux-ci ont enfreint la morale ou les prescriptions religieuses, ou encore qu'ils ont touché un objet *tabou* (le terme est, en effet, sumérien). La notion de péché originel est même esquissée, car dans les *Shurpu* et les *Maqlu*, textes akkadiens (c'est-à-dire sémitiques) qui énumèrent les péchés, éthiques ou rituels, on voit apparaître le thème du péché qui a été commis non par le requérant lui-même, mais par l'un de ses géniteurs.

Et c'est ici que se précise la notion selon laquelle les démons ne troublent que les pécheurs et que, si un homme est possédé, c'est qu'il a commis un péché, notion qui se renforcera dans les variantes de la religion assyrienne et babylonienne et qui va, par le relais du judaïsme, perdurer tout au long de l'histoire du christianisme. La date est cruciale, car c'est la première fois que l'éthique terrestre est ancrée dans le ciel : comme les mages védiques, puis zoroastriens, les clergés de Mésopotamie s'arrogent donc l'autorité de législateurs, puisque le droit doit dériver de l'éthique.

Le salut, en effet, dépend de l'intervention du clergé, c'est-à-dire des magiciens ou *ashipus*. Il faut bien entendre ici « salut » au sens qui deviendra chrétien, et non pas « guérison » comme dans d'autres civilisations, par exemple océaniques, africaines ou asiatiques, où l'exorcisme par le sorcier, *medicine mari* ou chaman, ne revêt aucune signification eschatologique. Seul le mage babylonien est alors en mesure de prononcer les malédictions susceptibles de chasser l'intrus. Longue cérémonie assortie de rituels magiques, de descriptions des machinations diaboliques et de récitation des noms des démons, car l'identité du coupable est inconnue, et c'est en les énumérant tous qu'on a la possibilité de chasser le coupable. Puis on applique de l'eau, de la pâte, des herbes, du sel et autres substances sur le corps du malade ; les incantations magiques contraindront le démon à s'y transférer et ces substances seront alors détruites. On attache des rubans de couleur au lit du malade, puis on les déchire, pour signifier que le lien du démon est rompu. C'est la cérémonie du *kuppuru*, c'est-à-dire du repentir, qui apparaît elle aussi pour la première fois dans l'histoire des religions et qui passera dans le judaïsme.

L'affaire est longue et l'exorcisme parfois efficace, car un type de prêtre non consacré, *Yasû*, qui n'est ni psalmiste, ni mage, ni prophète, ni devin, y intervient volontiers. C'est ce qu'on appellerait de nos jours un médecin *cum*

apothicaire, et, bien qu'une bonne part de son art consiste en pratiques superstitieuses, les textes retrouvés indiquent que les médecins de Mésopotamie avaient une certaine connaissance des vertus de certaines herbes et de certains minéraux. Un bon émétique, un antipyrétique, un désinfectant ou un collyre décongestif peuvent évidemment amener à résipiscence le « diable » occupant les lieux, et la religion, bien sûr, y gagne. Tout l'Orient jusqu'à nos jours sera enclin à pareilles manigances.

Les démons, selon la religion assyrienne et babylonienne, font le siège éternel des humains. D'où la nécessité de donner à chaque homme, dès sa naissance, un protecteur divin, un dieu particulier qui serait par la suite invoqué comme « le dieu d'Untel », et dont la vertu transcenderait le mortel. Ce dieu habiterait le mortel, mais le quitterait en cas de péché, laissant ainsi la place libre aux démons. Et voilà notre ange gardien !

Voilà surtout l'homme cerné par la religion. Nul recours, ni à droite ni à gauche, ni en bas ni en haut : il n'y a que le respect ou la perte. La vie est un chemin étroit et périlleux, où le moindre faux pas vaut au voyageur la damnation éternelle. Comment s'est donc accompli ce prodige, qui ne s'est produit ni en Asie, ni en Afrique, ni ailleurs auparavant ?

Il faut d'abord prendre en considération l'exiguïté du théâtre : la Mésopotamie n'est qu'une langue de terre, une miette de l'Asie, une autre de l'Afrique, il en eût fallu dix cousues bord à bord pour faire une Égypte, par exemple, cinquante pour faire une Bactriane. Un Déluge, radical celui-là, l'eût emportée entière dans le golfe Persique. Les Scythes, les Daces, les Gètes, les Sarmates, les Massagètes, qui gravitaient autour du Pont et de la Caspienne, occupaient des territoires incomparablement plus grands et quand les successeurs d'Alexandre l'avalent dans l'Empire séleucide, on la cherche avec surprise sur les cartes ; cette boule oblongue de levain a disparu dans l'immense pétrin grec. Dans un territoire si petit, le pouvoir n'aura aucune peine à s'exercer de la façon la plus radicale.

Or, il s'exerce, en effet, avec force. Sumer, Ur, Assour, Akkad, Babylone sont des nids d'aigle. Des potentats inquiets y bâtissent grâce à l'alternance du commerce et des armes des cités-États qui n'ont rien de comparable avec celles de la Grèce hellénique, par exemple, qui naîtra d'ailleurs bien plus tard, hameaux sans doute insolents, mais frugaux, où l'ordinaire est fait de fromage de chèvre, d'olives et de figues, et puis aussi de vin et de poésie, mais aussi d'ironie. Les rois de Mésopotamie, eux, sont riches : dès le III^e millénaire avant notre ère, alors que l'Égypte balbutie et que la Grèce est dans les limbes, la région commerce avec le monde entier, et l'on sait peser la marchandise comme en attestent des multitudes de poids de plomb en forme de canard ou de lion. Dans quoi commerce-t-on ? L'or, le cuivre, l'étain, les bijoux et les gemmes, l'ivoire, le corail, les épices, les herbes médicinales, les fourrures et, plus tard, les verreries, les porcelaines, les tapisseries, les soieries, les objets d'art. Nous croyons volontiers avoir été les premiers, avec les Romains, à apprécier l'art grec, mais au V^e siècle avant

notre ère, les potentats de la région le goûtaient déjà autant que nous. Ils s'en approvisionnaient dans les colonies d'Asie Mineure, par exemple.

Le pays même est riche par son agriculture : tant de limon engendre, si l'on sait maîtriser les crues, des récoltes exceptionnelles. Or, ils le savent, car dès la fin du III^e millénaire, les rois d'Ur font, à coups de corvées royales, construire des canaux de dérivation, et les monarques successifs de Mésopotamie n'oublieront jamais que la richesse du pays procède de l'asservissement du dieu de l'eau douce, Apsu²⁶. Au fil des siècles, les canaux agricoles passeront au rang supérieur de voies d'eau, et c'est dessus que Sennachérib fera venir, sur barques, les gigantesques taureaux de pierre destinés à orner son palais de Ninive. Ce n'est qu'après l'arrivée des Arabes que les réseaux de voies d'eau mésopotamiens seront négligés, puis abandonnés, s'enliseront, et que les deux fleuves reprendront leur empire sur le pays, qu'ils conservent à ce jour.

Cette opulence, un moment contrôlée par l'État, jusqu'à la III^e dynastie d'Ur, c'est-à-dire en 2030 avant notre ère, le cédera au capitalisme privé. Si le dernier roi d'Ur, Ibbi-Sin, entretient encore une métairie royale, à Puzrish-Dagan, et contrôle aussi bien le commerce extérieur que l'intérieur, tout change avec l'arrivée des Sémites : la libre entreprise triomphe, et le pouvoir royal y gagne encore, puisqu'il prélève des impôts sur les fortunes de ses sujets. Toute l'histoire des royaumes de Mésopotamie est ponctuée de constructions de palais plus prestigieux les uns que les autres, véritables citadelles ornées de fresques, bas-reliefs monumentaux, de statues, de jardins paradisiaques gardés par des archers et peuplés d'une foule de courtisans et de prêtres. Tous ces rois sont donc des rois-soleils, après avoir été, aux temps antiques d'Ur, des dieux-rois.

Depuis les fouilles du Français Botha en 1843 à Khorsabad jusqu'à celles des Américains Mallowan et Oates à Nimroud, notre connaissance du décor des diverses cours de Mésopotamie n'a cessé de s'enrichir : les reconstitutions des palais d'Assour, de Kar-Toukoulti-Ninourta, de Dour-Sharroukin (« palais de Sargon »), de Til-Barslip, d'Arslan-Tash, de Ninive (« palais de Sennachérib ») dépassent de très loin le pur domaine archéologique et architectural. Elles enseignent d'abord que le faste colossal de ces centres du pouvoir est sans équivalent dans l'histoire du monde : c'est à peine si Thèbes, Memphis ou Karnak pourraient le leur disputer. Ni les empereurs de Chine ni ceux de l'Inde, qui pourtant régnaient sur des peuples bien plus vastes, n'ont témoigné d'une aussi somptueuse arrogance. Et l'on conçoit sans peine que la Mésopotamie ait influencé la Grèce. Car nous eussions, ou du moins certains d'entre nous eussent voulu que le miracle grec fût, celui-là, véritablement enfanté par la grâce de l'Attique seule, la rencontre du ciel tendre et de la mer pourpre. Mais non, la Grèce porte, elle aussi, la dette de la Mésopotamie²⁷.

Ces reconstitutions permettent surtout d'imaginer la titanesque puissance des monarques qui firent construire ces édifices prodigieux (dix hectares pour

les deux cent neuf salles du palais de Sargon). Ces gens ne rêvent que conquêtes et, d'un bout à l'autre, l'histoire de la Mésopotamie n'est que cela, une suite de guerres menées avec une audace que le temps a voilée, au bénéfice de conquérants plus proches de nous, tels qu'Alexandre. Ainsi, né de peu et confié au fleuve par sa mère dans une caisse, comme le sera plus tard Moïse ²⁸, Sargon, au XXIV^e siècle avant notre ère, conquiert le trône, atteint le Taurus, traverse les plateaux d'Anatolie, s'empare de tout le royaume d'Ur et descend « laver ses armes » dans le golfe Persique, puis construit la formidable capitale d'Akkad. Au VII^e siècle avant notre ère, Esarhaddon pousse l'audace jusqu'à descendre vers l'Égypte, qu'il conquiert et divise en vingt-deux districts sous le gouvernement de fonctionnaires assyriens, et son jeune fils Assourbanipal reconquiert le pays, qui lui avait été contesté par une révolte, prend le pharaon en otage, détruit Thèbes et en emporte à Ninive deux obélisques en guise de trophées.

Les régimes mésopotamiens, de Sumer à Assour, étaient, on le conçoit, des tyrannies. Un ensemble rigoureux de rituels et d'étiquettes y réglait toutes les activités dans l'empire, des rapports des membres de l'administration royale entre eux aux formules de convenance dans les correspondances. On y lit à chaque mot la toute-puissance royale. Ainsi, dans une lettre qu'il adresse à Sargon, un vassal se présente ainsi : « Je suis un esclave né à la maison, un serviteur du roi mon seigneur ! Je rapporte tout ce que je vois et entends au roi mon seigneur, je ne cache rien à mon seigneur ²⁹. » Or, il s'agit quand même d'un gouverneur de province. Que dire des devins ! L'haruspice Mardouk-shoumou-ousour écrivait ainsi à Assourbanipal, peu après son avènement : « Assour dans un rêve a appelé sage le grand-père de mon seigneur. Le roi, seigneur des rois, est lui le rejeton d'un sage et d'Adapa. Tu as surpassé la sagesse de l'apsou et de toute l'érudition ³⁰. » « Moi, le chien qui bénit le roi mon seigneur... », déclare un autre flagorneur, d'entrée de jeu dans sa lettre. Mais c'est que, dans la théocratie absolue des royaumes mésopotamiens, l'individu n'est qu'une quantité méprisable, un sous-produit de la volonté divine, une impureté sur la face du monde. Seul existe le roi, qui exige de régner non seulement sur ses fonctionnaires et ses sujets, mais encore sur leurs enfants : « Amenez-moi vos fils ! Qu'ils demeurent dans mon entourage ! » ordonne Assourbanipal aux chefs des grandes familles de Ninive ³¹.

En plus de celle qu'il exerce par l'entremise d'une bureaucratie extraordinairement étendue, sans doute la plus développée du monde antique, l'autorité du monarque sur ses sujets est dans ce système d'autant plus illimitée qu'il est le chef de la religion : « En lisant les rituels, on a l'impression que c'est lui la personne la plus importante du culte assyrien, soit parce que l'acte cultuel se passe en sa présence, soit surtout parce qu'il en est l'acteur principal, plus que celui dont nous traduisons le titre par "grand prêtre" », écrit Durand ³², ajoutant plus loin : « Certains rois se sont d'ailleurs eux-mêmes dénommés prêtres de tel dieu ou de tel temple. » Le roi court

d'une ville et d'un temple à l'autre dans ses deux royaumes, Assour et Babylonie. La religion mésopotamienne n'est pas un vain mot, elle exerce une emprise sans relâche sur le roi comme sur le dernier des paysans.

Dans des pages étonnantes de partialité, sans doute inconsciente mais néanmoins proche de l'infamie, de son ouvrage célèbre *Le Rameau d'or*, sir James Frazer prend la défense de la tyrannie babylonienne, entre autres : « C'est à peine exagérer que de dire qu'à cette époque primitive le despotisme est le meilleur ami de l'humanité et, aussi paradoxal que cela puisse paraître, de la liberté. Car après tout, il y a plus de liberté dans le meilleur sens de ce mot – la liberté d'avoir nos propres pensées et de façonner nos destinées – sous le despotisme le plus absolu, la tyrannie la plus écrasante, que dans l'apparente liberté de la vie sauvage, où le lot de l'individu est coulé depuis le berceau jusqu'au tombeau dans le moule de fer des coutumes héréditaires ³³. »

Il est vrai que Frazer, baronnet de l'Empire britannique, écrivait aux plus beaux temps de cet Empire (son ouvrage a été publié en 1922) sur lequel le soleil ne se couchait encore jamais, et qu'il partageait sans doute avec ses concitoyens le sentiment que la tyrannie britannique valait mieux que l'« état sauvage » qui eût été celui des colonisés sans les bienfaits de la Couronne. Le temps et l'expérience d'autres tyrannies ont démontré la folle inanité des théories de Frazer à cet égard, autant que la fausseté patente de ses considérations sur l'« état sauvage ». Frazer est de ceux qui croient à un « progrès » de l'être humain ; ils ignorent, ou le veulent, la parfaite identité entre le Yanomami du Brésil et l'« Indien » de nos mégalofoies, tout cerné qu'il soit d'ondes électroniques et d'automatismes de confort. Les émeutes des déshérités des faubourgs de Londres, de Lyon ou de Los Angeles ont démontré, au-delà du politique, la nature factice des « progrès » supposés du scrutin universel et des congés payés. Le temps et l'expérience ont aussi démontré les périls encourus à broder des théories sur les faits.

C'est en tout cas une parfaite illusion, ou une hypocrisie effrontée, que de croire qu'on fait de l'anthropologie « froide ». Le journal de Malinowski démontre en maints lieux l'exécration profonde qu'il voue aux « indigènes », qu'il étudie à contrecœur, en se soutenant à coups d'arsenic et de mépris ³⁴.

En ce qui concerne les royaumes de Mésopotamie, force est de constater qu'ils ont secrété, à partir de Sumer, et pour des raisons strictement politiques, des religions d'asservissement et d'abjection, jusque dans le secret des consciences. Dans aucune autre civilisation que celle de Mésopotamie, on n'a vu abaisser l'individu à ce point. Le but fondamental était de le réduire à la plus humiliante sujétion temporelle et spirituelle. Loin d'être une composante du « progrès », sous-entendu dans les propos d'un Frazer, mais de bien d'autres anthropologues plus récents, cet asservissement n'était pas du tout inéluctable : l'exemple des Celtes et des Grecs le démontre à l'envi. Force est également de constater que les royaumes de Mésopotamie ont inventé le Mal métaphysique, résumé dans la notion de Faute originelle, dont les Celtes et les Grecs, encore, s'étaient passés sans indignité, carence ni folie. Or, la

définition de cette Faute n'était que le produit d'humains pareils à ceux auxquels on l'imposait, elle n'était que le fruit d'imaginations politiques, celles de fonctionnaires sourcilieux d'une théocratie brutale, qui anticipaient de trente-cinq siècles les calculs de Machiavel.

La Mésopotamie a inventé la Faute pour abaisser l'individu, et pis encore, pour que l'individu justifie lui-même son abaissement, l'Iran a inventé le Diable pour le terrifier. Le lit de nos monothéismes « diabolisés » était tout fait. Il n'y avait qu'à s'y coucher.

1- Il convient ici de rappeler que l'invention de l'écriture telle que nous la connaissons s'est faite en plusieurs étapes, dont la plus récente est l'ébauche de l'alphabet, qui aurait été faite par les Phéniciens, vers le milieu du II^e millénaire avant notre ère, et parachévé par les Grecs, véritables créateurs de l'alphabet, V.E. Puech, « Origine de l'alphabet » – Documents en alphabet linéaire et cunéiforme du II^e millénaire –, *Revue biblique*, n° 93, 1986, et Françoise Briquet-Chatonnet, « Naissance de l'alphabet », *L'Histoire*, n° 156, juin 1992.

2- *The Babylonian Gilgamesh Epic*, Oxford University Press, 1993, ouvrage contenant des fragments inédits, publié sous la direction d'Andrew George. Il existe deux versions de l'Épopée de Gilgamesh, l'ancienne, dite aussi babylonienne, et la ninivite. Sur l'identité, le nombre et la valeur des fragments, on se référera à l'ouvrage de Jean Bottéro, *L'Épopée de Gilgamesh*, Gallimard, 1992.

3- Le premier récit sumérien du Déluge remonte aux environs de 2000 avant notre ère. Et l'on a bien trouvé des dépôts de limon et de sable antérieurs à cette date, mais, rapporte l'*Encyclopaedia Britannica* (« Flood in Religion and Myth »), ils ne se correspondent pas stratigraphiquement, peut-être par suite de séismes. À Ur, un dépôt d'argile à une profondeur de 3,7 à 2,7 mètres semble remonter au III^e-IV^e millénaire, tandis qu'à Kish un dépôt similaire ne se trouve qu'à 0,30 mètre et remonte à 2800 avant notre ère. À Erech et Shuruppak, le dépôt remonte à la même période, mais se trouve à des profondeurs variant entre 1,55 et 0,60 mètre. Mais à Ninive, on a trouvé 13 dépôts à des profondeurs de 21,1 à 21,3 mètres. L'*Encyclopaedia Britannica* rapporte la conclusion, généralement admise jusqu'ici, selon laquelle il y eut non pas un, mais plusieurs déluges, sans doute par suite de changements climatiques. L'un d'entre eux, probablement, fut tellement violent qu'il marqua plus profondément les imaginations.

4- On ignore quand commence la présence sémitique dans la région ; elle semble même antérieure à celle des Sumériens (« Babylonia and Assyria », *Encyclopaedia Britannica*). La question ne semble pas près d'être résolue, étant donné qu'on ignore encore où se trouve le foyer des langues proto-sémitiques, qu'on a successivement situé au Kurdistan, en Arabie et en Mésopotamie même. L'état des ignorances a été magistralement dressé par Georges Roux, dans *La Mésopotamie – Essai d'histoire politique, économique et culturelle* (Le Seuil, 1985).

5- Jean Bottéro, *Mésopotamie – L'écriture, la raison, les dieux*, Gallimard, 1987. La première écriture connue aurait été celle d'une langue « isolée... de toute autre langue ou famille linguistique connue, et aussi différente de l'akkadien que le tibétain l'est du français ». Bottéro rapporte que, dans le folklore assyriologique, deux vénérables académiciens en seraient venus à se battre à coups de parapluie dans les couloirs de l'Institut... On observera qu'en dépit de certaines illusions, assez répandues dans le monde non universitaire, l'ensemble des langues antiques du Proche- et du Moyen-Orient constitue un domaine encore broussaillieux, comme en témoigne, par exemple, la communication d'Emmanuel Laroche, membre de l'Institut, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : « Langues et civilisations de l'Asie mineure », p. 407-412, *Annuaire du Collège de France*, 74^e année, 1974.

6- Roux, *La Mésopotamie – Essai d'histoire politique, économique et culturelle, op. cit.*

7- Bottéro, *Mésopotamie, op. cit.*

8- Manfred Lurker, *Lexikon der Götter und Dämonen*, Alfred Kramer Verlag, Munich, 1984.

9- Cette promotion de Mardouk à Babylone ne fut cependant pas admise par les autres centres théologiques qu'étaient les cités sumériennes d'Erech, de Nippour, de Larsa, d'Ur et de Kish.

10- Bernard Teyssèdre, *Naissance du Diable*, Albin Michel, 1985. Teyssèdre prolonge plus loin la comparaison éloquente entre les textes vétértestamentaires et ceux des liturgies babyloniennes.

11- E. Cassin, *La Splendeur divine – Introduction à l'étude de la mentalité babylonienne*, 1968.

12- Lurker, *op. cit.*, et « Babylonian and Assyrian religion », *Encyclopaedia Britannica*.

13- Cité par Henrietta McCall in *Mesopotamian Myths*, British Muséum Publications, Londres, 1990. Il s'agit là de la version dite d'Amarna, car elle a été retrouvée à Tell el-Amarna, en Égypte, sans doute laissée là lors de la conquête de ce pays par Assourbanipal.

14- Adapté de la traduction de Garelli et Leibovici, *La Naissance du monde selon Akkad*, cité par Eliade.

15- Il est peut-être utile de signaler, accessoirement et à propos de ce démenti éclatant aux théories freudiennes du « complexe d'Œdipe », complexe « fondateur » selon les freudiens, que la psychanalyse ne semble guère avoir bénéficié jusqu'ici des apports de l'anthropologie et de l'histoire des religions. C'est ainsi que les infirmations de cette théorie par Malinowski restent encore largement – et volontairement – ignorées des tenants du fameux « complexe ».

16- Alexander Eliot, Mircea Eliade, Joseph Campbell, Detlef I. Lauf, *L'Univers fantastique des mythes*, Presses de la Connaissance, Paris, 1976.

17- « Babylonian and Assyrian Religion », *Encyclopaedia Britannica*, op. cit. ; et S. Langdon, *Babylonian Penitential Psalms*, Paris, 1913, et *Sumerian Liturgies and Psalms*, Philadelphie 1919.

18- Bottéro, *Mésopotamie*, op. cit.

19- « Babylonian and Assyrian Religion », *Encyclopaedia Britannica*, 1962.

20- *Id.*

21- Bottéro, *Mésopotamie*, op. cit.

22- *Id.*

23- « Babylonian and Assyrian Religion », *Encyclopaedia Britannica*, op. cit.

24- Lurker, *Lexikon der Götter und Dämonen*, op. cit.

25- *Id.*

26- John Boardman et al., « The Assyrian and Babylonian Empires and other States of the Near East, from the Eighth to the Sixth Centuries B.C. », in *The Cambridge Ancient History*, vol. III, Cambridge University Press, 1992.

27- C'est la conclusion de l'étude de Georges Roux, *La Mésopotamie, essai d'histoire politique, économique et culturelle*, op. cit. « Longtemps ébloui par le "miracle grec", dont il n'est pas question de nier l'excellence, les historiens de l'Antiquité classique reconnaissent maintenant tout l'impact des influences orientales sur la pensée et les arts helléniques. »

28- Il est tentant de relever la ressemblance étroite des mythes originels de deux grands meneurs d'hommes, à plusieurs siècles de distance, celui de Sargon et celui de Moïse.

29- Cécile Michel, chargée de recherches au C.N.R.S., « L'administration du palais et ses archives », in *Les Dossiers d'archéologie*, n° 171, mai 1992.

30- Pierre Villard, « Les courtisans », in *Les Dossiers d'archéologie*, op. cit.

31- Jean-Marie Durand, directeur d'études à l'École pratique des hautes études (IV^e section) et directeur de laboratoire au C.N.R.S., « Le roi d'Assyrie dans son palais », in *Les Dossiers d'archéologie*, op. cit. Il est peut-être intéressant d'observer ici une fusion des rôles de guerrier et de législateur civil et religieux, qui s'écarte nettement du schéma trilogique de Dumézil.

32- Cécile Michel, op. cit.

33- Sir James George Frazer, *The Golden Bough*, Macmillan Publishing Co., New York, 1992.

34- Anthropologue réputé et consciencieux, fondateur de l'ethnologie moderne, Malinowski écrivait cependant, en 1917 : « Quant à l'ethnologie, je vois la vie des indigènes comme entièrement dénuée d'intérêt ou d'importance, comme quelque chose qui m'est aussi étranger que la vie d'un chien. » (*Journal d'ethnographie*, Recherches anthropologiques, Le Seuil, 1985, p. 172.) Et encore : « Pour dire vrai, je vis loin, très loin de Kiriwina, tout en détestant cordialement les *niggers*. » (*Id.*, p. 259.) Et plus loin : « Les indigènes m'irritent encore et tout particulièrement Ginger, que j'assommerais bien volontiers. J'en arrive à comprendre toutes les atrocités coloniales des Belges et des Allemands. » (*Id.*, p. 272.) Il a fallu attendre Métraux et Lévi-Strauss pour que le regard occidental sur les « sauvages » s'humanisât.

7. Les Celtes ou trente-cinq siècles sans Diable

De l'origine indo-européenne des Celtes – Des descriptions anciennes qu'on en donne – Du fait qu'ils créèrent une religion différente de celle de leurs lointains ancêtres – De cette religion, de ses quatre cents dieux et de sa Grande Déesse – De la présence de démons et de l'absence de Diable dans la religion celtique – Du personnage de Loki, dieu farceur, de sa ressemblance avec d'autres dieux *tricksters*, Evnissyen et Syrdon, cousins de Polichinelle – Des raisons politiques et historiques pour lesquelles les Celtes ne pouvaient avoir un dieu du vice, du mal et de la faiblesse.

La majorité des anthropologistes postula, dans les années soixante du XX^e siècle, que l'homme était apparu en Afrique, d'où il avait migré à une époque indéterminée vers les autres continents. Ils supposèrent ensuite que la migration avait atteint le Moyen-Orient, et que, là, elle avait divergé en au moins deux grands courants, l'un peuplant l'Europe et l'autre l'Asie. De là, une partie de l'humanité naissante, sans doute des hordes avançant péniblement dans des contrées hostiles, aurait gagné les Amériques par le détroit de Behring, et l'autre aurait, par la voie maritime, gagné les îles de l'Océanie. Notre mère à tous aurait été l'« Ève africaine ».

Trente ans plus tard, l'hypothèse s'effondrait. On avait, en effet, découvert en Asie des vestiges osseux qui indiquaient tout autre chose : l'hominisation, c'est-à-dire l'apparition des premiers êtres humains proprement dits, habitués à marcher debout, s'était également produite en Asie. Peut-être s'était-elle également produite ailleurs, en Europe, par exemple. En ce qui concerne le déroulement chronologique du peuplement de la Terre, les hypothèses demandent à être maniées avec prudence, et il faut se défier de ce que les Anglo-Saxons appellent humoristiquement *famous last words*. En effet, jusque vers le début de la décennie 1980, on enseignait que le peuplement des Amériques n'aurait pu être antérieur à la dernière glaciation, qui survint il y a quelque douze mille ans, et j'ai moi-même repris autrefois cette opinion sur la foi des spécialistes ; il n'y en avait d'ailleurs pas d'autre.

Puis survint, au début de la décennie 1980, une découverte assez extraordinaire, qui fut d'abord accueillie avec un vif scepticisme, pour ne pas dire une hostilité franche, venant surtout de l'école d'archéologie américaine. Des archéologues français avaient, en effet, trouvé au Brésil, au site dit de la Piedra Furada, c'est-à-dire de la Pierre percée, des grottes attestant une présence humaine bien antérieure aux dates prescrites, c'est-à-dire vers trente mille ans au moins, peut-être davantage, comme en attestaient les datations au carbone 14. Au début de la décennie 1990, toutefois, les datations ne pouvant plus être contestées, l'hypothèse d'un peuplement des Amériques bien antérieur à ce qu'on dit devint un fait.

Reste évidemment à savoir comment se sont formées des ethnies aussi différentes que, par exemple, les Celtes, grands et blonds, et les Asiates mongoloïdes, petits et les cheveux noirs. Cela, en effet, peut vous changer l'image du Diable.

Ce sujet étant évoqué, on peut, pour la compréhension de ce qui suit, citer l'hypothèse la plus communément admise par les anthropologistes : c'est que les croisements répétés de groupes de populations relativement isolées ont créé, par le jeu des transmissions répétées de façon exponentielle de gènes, récessifs ou dominants, par exemple (mais ce n'est pas là le seul mécanisme en jeu) des « pools » génétiques où certains caractères physiques s'affirmèrent. C'aurait ainsi été la prédominance de gènes récessifs qui produisit les cheveux blonds et les yeux bleus des populations blondes de l'Europe du Nord, c'est-à-dire des Celtes. Et c'est encore à des traits conditionnés par l'héritage génétique qu'on reconnaît, par exemple, les individus de populations mongoloïdes : à la composition du cérumen et à la section ovalisée, presque plate de leur cheveu, qui les distingue des Africains, lesquels ont la section capillaire ronde, et des populations blanches, dites communément de souche caucasienne, lesquelles ont le cérumen plus fluide et la section capillaire à peu près carrée. Ces traits ont donné lieu à la fiction de « races » humaines, aujourd'hui abandonnée, n'importe quel généticien sachant d'expérience qu'un Parisien ou un New-Yorkais « de bonne souche » peuvent être plus proches génétiquement d'un Mélanésien des îles Trobriand que de leur voisin de palier. En matière de race, il n'y a qu'une race humaine, une et indivisible.

Autant dire qu'on sait peu de chose de l'origine première des Celtes, l'une des populations européennes les plus célèbres dans l'imaginaire collectif occidental, avec les Étrusques et les « Grecs », si ce n'est qu'ils appartiennent au vaste ensemble des populations dites indo-européennes. Le terme même de « Celte » a prêté à des confusions, des interprétations, des spéculations et, pour tout dire, des fantaisies échevelées à base de druides, de menhirs, de connaissances surnaturelles, le tout affligé de simplisme. Un vieux préjugé romantique veut que l'imagination soit plus riche que la réalité, mais toute fréquentation un peu courtoise, c'est-à-dire réservée, des sciences, montre que c'est exactement l'inverse. À tout prendre, « Astérix le Gaulois », d'ailleurs

d'une louable exactitude historique en d'innombrables points, en apprend plus que certaines ruminations mystiques sur un fabuleux « savoir celtique ».

Puisque le terme *Keltoi* nous vient des Grecs, qui furent les premiers à en parler, respectons pour le moins la description qu'ils nous donnent des Celtes proprement dits : c'étaient des gens grands et blonds aux yeux bleus ou gris, qui vivaient au nord des Alpes.

Au I^{er} siècle avant notre ère, Diodore de Sicile, qui n'est, il est vrai, qu'un compilateur de récits et ouï-dire, rapporte que les « Gaulois », car les termes « Gaulois » et « Celtes » sont interchangeables, sont d'apparence terrifiante, avec des voix profondes et très brutales ; que, dans la conversation, leur vocabulaire est restreint et qu'ils parlent en énigmes, se contentant de faire allusion aux choses et laissant beaucoup à deviner ; qu'ils exagèrent pour se faire valoir et abaisser les autres ; que ce sont des vantards menaçants portés à l'enflure, mais qu'ils sont pourtant vifs et capables d'apprendre vite. « Ils ont aussi des poètes lyriques, qu'ils appellent bardes. Ils chantent en s'accompagnant d'instruments qui ressemblent à des lyres, parfois de l'élégie et parfois de la satire. Ils ont aussi des philosophes et des théologiens qu'ils traitent avec des égards particuliers et qu'ils appellent druides. »

Donc des braillards malins et sans doute sentimentaux, sensibles à l'ironie. Au début du I^{er} siècle, Strabon les trouve follement querelleurs, courageux et prompts à la bagarre, mais autrement, droits et sans malice. Ils sont prêts à affronter le danger à n'importe quel moment, même s'ils n'ont pour eux que leur force et leur courage.

Si les Celtes s'en différencient par leurs comportements d'énergumènes et la pauvreté du langage, donc, ils évoquent beaucoup les Grecs parce qu'ils partagent avec eux le goût de la poésie récitée en commun et, surtout, qu'ils constituent comme eux des sociétés héroïques.

On les appelle aussi Nordiques, *Norse*, et ils semblent s'être divisés d'abord en trois groupes : les Scandinaves, qui répondent exactement à la description grecque, avec un nez aquilin, un crâne allongé (dolichocéphale) et des cheveux très blonds ; les Alpains, qu'on trouve en France du Sud-Est, en Savoie, en Suisse, dans la vallée du Pô, au Tyrol, en Auvergne, en Bretagne, en Normandie, en Bourgogne, dans les Ardennes, dans les Vosges, et dont les traits se différencient des précédents en ce que la tête est ronde avec un nez fort, la stature trapue, les yeux noisette et les cheveux châains ; et les Méditerranéens, de taille moyenne, minces, le visage allongé, les cheveux sombres, les yeux aussi. Cette description correspondrait aux populations qui constituèrent la deuxième vague des grandes invasions qui peuplèrent l'Ancien Continent ¹. La première, d'est en ouest, aurait été celle de populations indo-européennes venues de l'Inde quelque trois millénaires avant notre ère, jusqu'à plus ample informé, la deuxième, d'ouest en est et au nord, de populations venues sans doute d'Europe centrale vers le VIII^e siècle avant notre ère, et la troisième, qui ne s'acheva qu'avec l'installation au Moyen Âge des diverses ethnies celtiques dans des royaumes déjà établis, commença au

V^e siècle.

L'hypothèse d'une souche commune aux peuplades des trois vagues d'invasions est assez communément admise. On croit, en effet, « reconnaître chez les Celtes les descendants des premiers envahisseurs indo-européens du continent² ». Ce qui plaide en faveur de cette hypothèse est la langue celtique, qui appartient à l'arbre indo-européen, lequel prit racine il y a quelque quatre mille cinq cents ans « quelque part » entre les Carpathes et l'Oural. Le celte est, en effet, parent du latin aussi bien que du slave, du hindi aussi bien que du grec.

Quand les Celtes déferlèrent, ils ne trouvèrent donc pas des étendues désertes. Leurs ancêtres, peuples des champs d'urnes et proto-Celtes, les y avaient précédés. Toutefois, en dépit de quelques généalogies scrupuleusement établies, les Celtes de la deuxième et de la troisième vague semblent avoir ignoré leurs origines. On ne saurait s'en étonner, puisqu'ils privilégiaient la tradition orale. Toute la littérature celtique, d'ailleurs tardive, le démontre, si les mots ne sont poésie, ils sont inutiles, et le passé est un conte merveilleux ou bien ennuyeux. Les légendes qui se réfèrent aux origines de ces peuples se fondent dans l'imaginaire. « Le Livre des invasions dit que les premiers envahisseurs de l'Irlande, cinquante et une femmes et trois hommes, descendaient de Noé lui-même et tous, à l'exception d'un seul homme, périrent dans le Déluge. Ce survivant, Fintan, possédant le don de la magie, se changea en saumon afin de nager à travers les flots. Quand les eaux se retirèrent, il se changea en aigle, puis en épervier, et prit son vol bien au-dessus du pays, observant les montagnes et les plaines qui ressurgissaient tandis que l'eau reculait³. »

La thèse peut surprendre, car la blondeur décrite par les historiens grecs ne se retrouve guère chez les Iraniens, par exemple. Mais la génétique enseigne, on l'a vu, qu'elle pourrait leur être venue d'inter-croisements qui firent triompher des gènes récessifs.

Or, le point est important, car il signifie que l'ensemble des populations des invasions européennes, Celtes compris, eut à l'origine les mêmes croyances que les populations qui devaient donner naissance au védisme et au zoroastrisme. Il est également important, parce que ces populations ne créèrent pas du tout les mêmes religions que les Indo-Aryens. Les branches du même arbre donnaient donc des fruits différents.

Tout ce qu'on sait des Celtes proprement dits, selon le terme consacré pour ceux qui constituèrent la deuxième vague d'invasions, est qu'ils semblent originaires d'Europe centrale et qu'à partir de la période dite de La Tène⁴, qui commence au V^e siècle avant notre ère, leur expansion a été remarquable : ils ont gagné les îles Britanniques, l'Espagne, la Grèce, la Russie. Vivant en tribus, ils se différencièrent selon les territoires qu'ils avaient élus : les uns se définirent comme irlandais, les autres comme gaulois, danois, norvégiens... À la même époque, ces nomades-nés, venus de Germanie et de Bohême, avaient occupé la Gaule. Il ne leur fallut que

cinquante ans pour franchir les Pyrénées et atteindre l'Espagne⁵. Alexandre le Macédonien est sans doute un Celte, tout comme Vercingétorix et les Vikings qui, dix siècles plus tard, découvrirent l'Amérique.

Le préjugé défavorable à leur égard instillé par les historiens romains n'est certes pas entièrement justifié : ces peuples avaient hérité d'une métallurgie avancée, celle des proto-Celtes, qui utilisaient des véhicules à roues depuis le III^e millénaire avant notre ère. Barbares, cela dépend aussi du point de vue, car déjà les peuples des champs d'urnes faisaient, à la même époque, cuire leurs viandes dans des chaudrons de bronze, et ils avaient un sens poussé de l'esthétique, comme en témoignent leur orfèvrerie et leurs vêtements (assez semblables à ceux des paysans actuels des Balkans). Et quand les Vikings se mirent à construire des bateaux, ils réalisèrent ce chef-d'œuvre du génie maritime qu'est le drakkar, capable de traverser les océans jusqu'en Amérique, on l'a vu, cinq siècles avant les caravelles de Colomb.

En 279 avant notre ère, les Celtes occupèrent à nouveau la Macédoine et envahirent la Grèce par la Thrace et la Thessalie. Ils appartenaient désormais au paysage européen. Des mercenaires celtes se battirent dans les guerres helléniques du III^e siècle et la garde spéciale de quatre cents Gaulois offerte par Rome à Hérode Antipas, le tétrarque fameux du Nouveau Testament, étaient encore des Celtes. Une vingtaine de milliers d'entre eux partirent encore occuper l'Asie Mineure et s'installèrent en Galatie. Il y avait des Celtes en Bretagne comme en Turquie, en Espagne comme en Russie, formidable tache d'or liquide coulant dans tous les sens par-dessus les frontières du monde connu, et même, plus tard, au-delà des mers. Nos fameux « ancêtres les Gaulois » étaient des Celtes.

Comment donc parler des Celtes ? Comment retrouver leur Hyperborée, au-delà des terres celtiques, où les gens vivaient toujours heureux, ou ces îles légendaires qui étaient les leurs, l'île des Bienheureux, l'île de Lyonesse (entre la Grande-Bretagne et la France, sans doute Jersey ou Guernesey), l'île de Hi Brazil, au sud-ouest de l'Irlande ? Ils ne constituent pas une entité homogène et distincte. Il y eut des Celtes partout en Europe, et au bout de quelques siècles, ce n'étaient plus les mêmes : entre les Vikings et les Gaulois, par exemple, les différences sont évidentes. Leurs pratiques s'étaient différenciées, leurs croyances aussi.

Toujours est-il que ces croyances dérivait d'un tronc commun, et sauf à contrarier des puristes, je les citerai ici au travers des siècles et des contrées, sans m'attarder à l'excès sur le fait qu'elles furent arvernes ou Vikings, en dépit du fait que ces croyances s'étaient diversifiées au gré des installations et du temps.

De ce que ces croyances furent aux origines, à l'âge du bronze, puis à celui du fer, nous ignorons presque tout. Ce que nous savons des Celtes eux-mêmes dérive du travail d'un érudit islandais du début du XIII^e siècle, Snorri Sturluson, qui a recueilli les légendes celtiques dans un ouvrage qui constitue la base principale de toutes les études ultérieures, les Edda de prose (ainsi

nommés parce qu'il faut les distinguer des poèmes du même nom recueillis à une période indéterminée ⁶). Quant aux proto-Celtes, les quelques bribes disponibles sur eux ne permettent pas de reconstituer leur religion. Ils avaient le culte des têtes coupées ; leur art et leurs textes en portent amplement témoignage. L'épouvantable pilier du temple de Roquepertuse, dans les Bouches-du-Rhône, qui remonte aux III^e-II^e siècles avant notre ère, n'en est qu'un exemple parmi une foule d'autres et n'a rien à envier aux plus macabres artefacts de la Papouasie : c'est un crâne véritable enchâssé dans la pierre. Car les Celtes croyaient qu'ils mettaient à leur service les pouvoirs sacrés de la tête coupée dont ils s'étaient emparés : ce trophée les protégeait alors contre les puissances surnaturelles ⁷. De là à reconstituer une religion, il y a un grand pas qui est du domaine des poètes.

Cette obsession de la tête fut tenace, comme en témoignent les légendes celtes et particulièrement les exploits du héros adolescent et voyou, Cuchulainn, incapable de s'expliquer avec quiconque sans le décapiter ⁸.

La croyance que le bleu était la couleur sacrée de la déesse-mère qu'ils vénéraient les menait à s'en peindre le corps, d'où, par exemple, le nom de Pietés, Celtes (mais peut-être aussi proto-Celtes) d'Écosse, qui donnèrent du fil à retordre aux Romains. D'où également la réputation épouvantable que leur firent les auteurs romains, qui les disaient cannibales. À coup sûr, pour les Romains, grands civilisés de l'époque, ces gens qui se lançaient au combat tout nus, le corps barbouillé, sur des chariots légers, en poussant des hurlements représentaient une forme de grande barbarie.

Quand Tacite raconte le spectacle qui attendait les Romains sur la berge du détroit de Menai, entre le pays de Galles et l'île d'Anglesey, on partage la terreur qu'il s'efforce de communiquer (car il n'assista certes pas à l'empoignade, étant encore enfant à l'époque) : des femmes drapées de noir et portant des torches enflammées se jetèrent comme des furies sur les légions romaines, tandis qu'un groupe de druides en robes blanches vociférait des imprécations. Les Romains n'avaient encore jamais affronté ce genre de déraison. Que, par-dessus le marché, les Celtes fissent l'amour en public lors de leurs fêtes ne plaidait certes pas en faveur de leur pudeur auprès des Romains.

Mais enfin, ils avaient un panthéon. Mommsen s'émerveille de « la foule baroque et fantastique d'objets terrestres qui emplit cet Olympe celtique », qu'il trouve par ailleurs « sans beauté et sans pureté ». Il assure aussi qu'on perdrait « sa peine à vouloir donner une idée exacte de l'enseignement des druides où se mêlaient bizarrement la spéculation et l'imagination ⁹ » ; mais il est vrai qu'il oppose la religion celtique à la gréco-romaine, qu'il trouve sans doute plus propre à satisfaire l'esprit ; c'est l'illusion d'optique du XIX^e siècle dénoncée plus haut. On y a dénombré « un minimum de quatre cents dieux ¹⁰ ». On y trouve une Grande Déesse, Danu, dont les Celtes d'Irlande se disent descendants, *Tuatha De Danann*, les Fils de Danu. Impossible de lui assigner la moindre généalogie : tant de cultures anciennes

ont révérala Grande Déesse, de Çatal Höyük à Lepenski-Vir et aux Étrusques, pour ne citer que ces repères, remontant parfois au VIII^e millénaire avant notre ère, comme Çatal Höyük, qu'il est hasardeux d'établir un schéma précis d'apparement avec les origines indo-aryennes des Celtes. Il est vraisemblable que, dès les débuts de l'agriculture, la fertilité du sol et des troupeaux, garantie de survie d'abord, puis source de richesses, fut divinisée par tous les peuples qui avaient appris à semer des graines et à domestiquer des bovidés, puis des ovins sauvages. La fertilité et la sexualité qui l'entretient sont quasiment obsessionnelles dans les artefacts celtiques : des menhirs-phallus aux représentations de déesses se tenant le vagin écarté des deux mains aux gigantesques gravures à flanc de colline représentant, dans la craie, des hommes en érection, la liste est longue. L'imaginaire des Celtes semble avoir oscillé entre les pôles de la sexualité et de la mort, de l'obscène au macabre.

De toute façon, Danu n'était pas la seule déesse-mère : « Les déesses du panthéon celtique étaient en général des déesses-mères dont les attributs symbolisaient la vie domestique. Elles tiennent, en effet, dans leurs bras des enfants, des fruits ou des miches de pain ¹¹. »

La même difficulté d'établir des généalogies célestes se retrouve dans les dieux masculins. Ainsi Lug, dont le nom a donné naissance à Lugdunum, notre Lyon contemporaine, ressemble à un produit de synthèse des panthéons iranien et grec : il est à la fois dieu de la guerre, de la magie, du soleil, de la foudre et des arts ¹², Ares, Hermès, Hélios, Zeus et Apollon en un seul homme.

Nous ne pouvons, même en nous reportant à des témoignages « récents », c'est-à-dire historiques, dérivant de la seconde vague d'invasions celtiques, que reconstituer partiellement les croyances des Celtes. Elles sont presque toutes multiformes, variant d'une tribu à l'autre. Les Celtes avaient envie de croire au merveilleux, et visiblement pas de croire tous, ni tout le temps, à la même chose. On connaît tout de même beaucoup de leurs pratiques et rites. La plus grande de leurs fêtes, Samhain, qui avait lieu la veille de notre 31 octobre, célébrait la création du monde, lorsque le chaos s'effaçait devant l'ordre. Période redoutable, où les esprits des morts revenaient hanter la Terre, à moins qu'on ne leur offrît des sacrifices, et que la religion chrétienne a simplement déplacée d'un jour pour célébrer, le 2 novembre, les Défunts ¹³. Les Celtes croyaient donc aux esprits des morts, c'est-à-dire à la survivance de l'âme. Ils avaient, pour les invoquer, des druides, qui, rapporte Strabon au II^e siècle, procédaient à l'interrogation des augures en sacrifiant une victime humaine. Dans son épitomé aux Histoires de Trogu, l'historien romain Justin rapporte au III^e siècle que les Celtes excellaient dans l'art des augures. La religion celtique comportait donc beaucoup de pratiques superstitieuses, comme tant d'autres de nos jours.

Ils croyaient aussi aux démons et aux esprits des morts, comme Draugr, cet esprit agité qui hante les tumulus ¹⁴, mais on n'a pas retrouvé chez eux de

trace d'un Diable unique, antagoniste d'un Créateur également unique.

Cernunnos, ce dieu ambigu qu'ils ont représenté sommé de cornes (et parfois bizarrement assis dans la posture de Bouddha), et dont le nom signifierait « le Cornu », était certes associé avec les enfers, mais il était aussi, comme Proserpine, déesse des enfers, le dieu de la fertilité, de la chance et des moissons ¹⁵. Si c'était un diable, ce *dieu de tous les cerfs*, auxquels notre propre Diable doit ses cornes, était aussi un bon diable à ses heures. Toutes les significations des divinités s'interpénètrent, et Cernunnos est aussi bien cousin du dieu Pan que de notre saint Hubert, puisqu'il était aussi le dieu protecteur des chasseurs. On peut en admirer au musée de Reims une représentation tardive, remontant au II^e siècle, car ce dieu-là vécut longtemps, où il siège, toujours dans la posture de Bouddha, encadré par Apollon et Mercure, occupation romaine obligeait. Il y ressemble à Pan et n'inquiète pas trop. Mais si l'on examine l'image qu'en garde le musée de Cluny, elle aussi gallo-romaine, un certain malaise apparaît : avec ses cornes de bouc et son regard fixe, il commence à ressembler furieusement à notre Diable médiéval. Dernier avatar, le pire, d'un dieu très ancien, puisqu'on en retrouve une représentation d'art pariétal, remontant aux IV^e-III^e siècles avant notre ère, à Val Canonica.

D'autres images laissent indécis : ainsi du monstre de Noves, trouvé dans la ville du même nom, dans les Bouches-du-Rhône, et remontant au III^e siècle avant notre ère. Ce monstre aux grandes dents et aux grandes griffes, tenant dans la bouche un bras humain à demi consommé, les pattes appuyées sur deux têtes coupées, le phallus en érection, est à première vue l'une des plus parfaites représentations du Diable chrétien avant la lettre qu'on puisse imaginer. À coup sûr, les artistes romains, puis gothiques, n'eurent qu'à se servir dans le vaste répertoire de figures de ce genre pour fixer les traits les plus caractéristiques du Grand Malin. C'est pourtant le dieu Crom Cruach, le *voûté de la colline*, personnage surnaturel des rites sanglants des Celtes, ceux où ils sacrifiaient des victimes humaines et sans doute, comme le rapporte Jules César, les consummaient rituellement.

Il ne nous reste plus de Crom Cruach que des images de pierre, mais on le façonna aussi en or, comme le rapporte le texte d'un moine anonyme du XI^e siècle, écrivant dans le Livre de Leinster :

*« ... Ils se conduisirent mal,
Battant des mains, se battant les corps,
Pleurant auprès du monstre qui les enchaînait,
Leurs larmes tombant en pluie.
En rang se dressaient douze idoles de pierre ;
Mais celle de Crom était en or . »*¹⁶

Crom était donc un dieu majeur. En témoigne la légende selon laquelle, sous le règne du non moins légendaire roi Tiernmas d'Écosse, au XVI^e siècle avant notre ère, les premiers-nés de tous les chefs de clan lui étaient sacrifiés sur la plaine de l'Adoration, le Mag Slecht.

À seconde vue, toutefois, cette association de la fertilité et de la mort

reflète l'ambiguïté des puissances surnaturelles, qui sont aussi bien bénéfiques que cruelles. C'est nous, habitants du XX^e siècle conditionnés par deux mille ans d'iconographie chrétienne, qui y voyons une image diabolique. Car, si Crom était bien le Diable, il faudrait que nous prêtions aussi à celui-ci des pouvoirs bénéfiques et féconds, ce qui n'est pas le cas.

Il existe un autre dieu qui semble être un candidat plus adapté au titre d'ancêtre celtique du Diable, et c'est Loki. Dumézil lui a consacré toute une étude et écrit d'entrée de jeu qu'il est l'« un des plus singuliers parmi les dieux Scandinaves ¹⁷ ». Loki est le farceur astucieux du panthéon nordique, Scandinave et germanique, le père et commandant de puissances hostiles aux dieux, le loup Fenrir, Hel, déesse des enfers, Midgard le serpent ¹⁸. C'est un dieu protéiforme, qui peut prendre l'apparence qu'il veut, et il est passé dans les légendes celtiques comme le père du cheval à huit jambes Sleipnir ¹⁹. « L'étymologie populaire », écrit Lurker ²⁰, « rapproche son nom du mot *log* (en allemand *lohe* = flammes sauvages). »

Bien qu'il change parfois d'aspect, il apparaît le plus souvent sous l'aspect d'un petit homme, presque un nain. Est-ce vraiment un diable ? Dumézil ne veut en tout cas pas se limiter à n'y voir qu'un farceur, un *trickster* ; le *trickster* est un personnage mythique qu'on retrouve dans de nombreuses religions et qu'on peut comparer à un fou du roi, un joker, qui peut agacer le roi des dieux, mais cependant ne perd jamais sa place à la cour. Il est à noter que, dans toutes les iconographies, jusques et y compris dans nos jeux de cartes contemporains, on lui prête une apparence maligne au sens bénin du mot, celle d'un diabolotin d'opéra. Le plus curieux dans ce type de dieu est qu'on le retrouve dans des religions sans rapport apparent ; dans le panthéon des Yoruba, grande ethnie d'Afrique occidentale, c'est Eshu, messager de tous les dieux, comparable dans cette religion-là à Hermès-Mercure. Dumézil, pourtant, incline à voir en Loki un vrai génie du Mal.

Pourtant Loki est au service du dieu Odin. Et il possède un trait que ne présente aucun autre dieu celtique, à part Odin et Thor, dont il est le compagnon, et c'est sa sociabilité. Il est même familier des géants et des monstres ²¹. Malheureusement, il ne perd pas une occasion de jouer à son maître et aux autres immortels de mauvais tours, voire de très mauvais, puisqu'il cause la mort du dieu Balder et qu'il manque, pour peu, entraîner la destruction du monde.

Dans la mythologie germanique, Loki est bien l'agent de l'apocalypse à venir ou *Ragnarök* : au Temps futur de la Hache et de l'Epée, les hommes se battront jusqu'à ce que le monde entier se soit embrasé. Les dieux s'armeront alors pour un ultime combat contre les puissances du Mal : les géants, sous la conduite d'Ymir, les fils de Muspell sous celle de Loki, et Surtur avec le feu. Le loup Fenrir avalera le grand dieu Odin, dont le fils, Vidar, tuera alors Fenrir. Thor, de son côté, vaincra le serpent Midgard, mais il succombera sous son souffle empoisonné. Freyr sera vaincu par Surtur, dieu du feu, et c'est alors que celui-ci incendiera le monde. « Le soleil noircit, la terre est

engloutie par la mer et les claires étoiles tombent du ciel²². » Les apocalypses, décidément, se ressemblent beaucoup !

Ce serait donc le dieu du feu, dérivé de l'indo-aryen Agni, à cette différence près qu'il n'est pas honoré par un culte. Et pourtant, il est encore vivant dans la pratique des paysans de la Norvège, de la Scanie, du Danemark, des Féroé, de l'Islande : « Des proverbes, quelques récits contiennent son nom », rapporte Dumézil. « En Telemarken... on jette dans le feu la peau du lait en disant que c'est pour Lokje », qui semble bien être Loki, et dans « beaucoup d'endroits de Suède et aussi chez les Suédois de Finlande, l'enfant qui perd une dent la jette dans le feu en disant : “Locke, donne-moi une dent d'os pour une dent d'or !” »

Mais est-on même sûr qu'il soit le dieu du feu ? Dumézil en attribue l'hypothèse aux « premiers tenants de l'école naturaliste » ; peut-être est-ce là négliger, avec une certaine condescendance, l'étymologie, pourtant révélatrice, indiquée par Lurker. De nos jours, les termes d'« école naturaliste » sont aussi malsonnants et désuets qu'« anticlérical », « scientiste » ou « libre-penseur ». Reste que Loki est le plus souvent associé au feu. Cela plaiderait pour sa nature « infernale ». D'autres spécialistes, il est vrai, y ont vu un dieu de l'eau, de la végétation, des puissances infernales, voire le « joker » qui ferme l'histoire du monde. Cette dernière interprétation procède d'une vision sarcastique du destin universel ; comme dans un mystère du Moyen Âge, après avoir raconté, par exemple à la mi-carême, le destin de l'humanité depuis la Création, avec un acteur ondulant des hanches pendant qu'il tend la pomme à Ève, jusqu'aux derniers événements, couronnement, assassinat, guerre ou mariage princier, le metteur en scène délègue un acteur grotesque, un nain coiffé d'un bonnet à grelots, une jambe jaune et l'autre rouge, pour tirer le rideau en annonçant que l'histoire est finie, parce qu'elle était trop ridicule.

L'histoire, sans doute, est ridicule, et si tel est l'avis de Loki et si Loki est le Diable, on serait tenté d'y souscrire. Mais enfin, ce qu'il faut ici déterminer est la nature de Loki : est-il ou non le Diable ou, à peu de chose près, le neveu du Perse Ahriman ? C'est douteux, car il est un Ase²³, de la race des dieux ou Aesir, qui habitent l'Asgard, l'Olympe nordique, ensemble avec les autres semi-immortels, Odin, Thor, Tyr, Balder (qui mourra, tué par Loki, donc), Herimdall, et les déesses Frigg, Nanna et Sif. Rien que ce fait infirme l'hypothèse que ce soit un diable, et encore moins le Diable, car on ne voit guère l'esprit infernal et l'esprit céleste cohabiter dans le même quartier. Mais voyons plus loin.

Il semble qu'il faille éliminer l'hypothèse d'un Loki dieu de la végétation : l'un des tours pendables de Loki est de couper la chevelure, chevelure d'or, bien sûr, de la belle déesse Sif, la propre femme du dieu Thor, en vieux saxon Thunar, en allemand contemporain Donner, le dieu des orages et de la fertilité, propre fils du grand Odin. Les cheveux d'or de Sif étaient une représentation poétique des champs de blé qui ondulent sous la brise, ce qui

correspondait parfaitement à la fonction de Sif, Cybèle nordique et déesse des moissons et de la végétation. Si l'abominable Loki avait été le dieu de la végétation, il aurait d'abord fait double emploi avec l'auguste Thor, ensuite, il aurait, en tondant la pauvre Sif, commis un crime contre lui-même. Exit le dieu des moissons. Loki est un autre.

Notons au passage, car cela est révélateur, les réactions des dieux à l'outrage dont Sif fut victime : « Quand Porr [autre nom de Thor dans l'Edda ²⁴] apprit cela, il prit Loki et lui aurait broyé tous les os, si Loki ne lui avait juré qu'il ferait faire pour Sif, par les Elfes Noirs, une chevelure d'or, ayant la propriété de pousser comme les cheveux naturels. » Bref, Loki, prisonnier des pognes redoutables du mari de la dame insultée, promet une perruque. Les Celtes ne se faisaient sans doute pas de la colère de leurs dieux une idée beaucoup plus élogieuse que les Grecs des leurs. Car, en fait, Loki s'en tire avec la vie sauve, moyennant donc une moumoute ! L'épisode est donc une farce.

Il ressort de tout cela que Loki n'a pas pu résister à l'envie de tondre Sif, sans doute trop fière de sa belle chevelure, et que la fureur de Thor l'en a fait se repentir. Or, ce n'est pas l'unique exemple de la malice de Loki : une autre fois, ce farceur apprend que la déesse Freyja convoite un collier fabriqué par quatre nains ; ceux-ci acceptent de le lui céder, à la condition qu'elle passe une nuit d'amour avec chacun d'eux, version salace de Blanche-Neige. Loki va révéler ce marché à Odin, mari de la déesse, lequel charge Loki de voler le collier. Loki se déguise donc en mouche, entre dans la chambre de Freyja la nuit, la pique au cou et profite de la douleur pour voler le collier. Ces épisodes vaude-villesques rappellent curieusement, relevons-le au passage, les histoires grotesques de la mythologie grecque, comme celle où Héphaïstos, surprenant sa femme au lit avec Ares, jette sur les amants un filet et les présente tels quels devant l'Olympe qui, évidemment, se tord de rire. De telles apparitions de l'humour dans les mythologies sont trop rares pour qu'on omette de les signaler. Elles témoignent d'une ironie à l'égard des puissances surnaturelles qui révèle le sens de la liberté humaine, justement dominant chez les Celtes. Le malfaiteur, lui, évoque irrésistiblement Till l'Espiègle, voire Polichinelle, éternel ennemi du gendarme et des fanfarons.

Les autres interprétations de Loki méritent un second regard. Dieu de l'eau, a-t-on dit. Or, c'est justement le cas du dieu du feu Agni, dieu védique, qui est aussi le dieu de l'eau, « dans laquelle réside l'âme du feu éteint ». Dieu des puissances souterraines, rapporte aussi Dumézil : je m'en voudrais de faire des rapprochements trop commodes, mais encore une fois, c'est aussi le cas d'Agni : ce dieu indo-aryen est né, lui aussi, des profondeurs de la Terre ²⁵.

Eliade, s'inspirant d'une observation de Dumézil, est pourtant persuadé que Loki est bien le Diable. Dumézil a relevé, en effet, que Loki est l'homologue d'un personnage satanique, Duryodhana, « l'incarnation par excellence du démon de notre âge ²⁶ ». Or, Eliade exagère. La ressemblance

est certaine, mais Duryodhana n'est pas le Diable dans le *Mahabharata* ²⁷, et encore moins le responsable de la fin du monde. C'est un caractère détestable, à coup sûr, dont le plus grand tort est d'avoir gagné aux dés toute la fortune du prince Dhritarashtra, mais enfin, il n'essaie même pas d'enlever l'âme du prince défunt quand celui-ci arrive au ciel avec son chien et qu'il refuse d'y pénétrer parce que les puissances célestes n'admettent pas les chiens.

Ensuite, puisqu'il s'agit ici d'un thème essentiel à la conception du Diable, le salut et le destin du monde, c'est-à-dire encore les fins dernières ou l'eschatologie, il est peut-être utile de nuancer une conception en vogue selon laquelle l'évolution des religions préparerait inéluctablement au christianisme. Le Ragnarök celtique est certes *une* fin du monde, mais ce n'est pas *la* fin du monde telle qu'elle est présentée dans les trois monothéismes, la fin totale du cosmos. En effet, après la formidable empoignade décrite plus haut, « une nouvelle terre émerge, verte, belle, fertile comme elle ne l'a jamais été. Un nouveau soleil, plus brillant que le précédent, reprendra sa course au ciel », écrit Eliade ²⁸. L'idée, observons-le incidemment, est presque identique à celle qui eût cours dans l'Égypte antique sous le Nouvel Empire¹.

La fin du monde en question n'est donc que l'aboutissement d'un grand cycle, suivi par le début d'un autre. Si Loki y joue un rôle prépondérant, en fait celui d'un provocateur belliqueux, c'est parce que « les mythes germaniques transmettent une doctrine des dieux héroïques, selon laquelle le combat maintient l'ordre du monde et l'anéantit aussi avant l'aube d'un nouvel univers ». Cela signifie qu'il est bon de se battre, parce que cela entretient l'équilibre des forces, et aussi parce que cela permet de renouveler le monde. On trouve l'écho de cette croyance dans la pratique méso-américaine du potlatch, où chacun détruit à dates fixes toutes ses poteries pour en acquérir de nouvelles.

Il est donc vain de persister à voir en Loki un précurseur du Diable. C'est en fin de compte un turlupin au premier regard ²⁹, une force nécessaire à l'ordre du monde, au deuxième regard, comme son collègue Eshu de la religion des Yoruba, déjà cité.

Les Celtes ont d'ailleurs eu un génie particulier pour l'invention de pareils personnages. Témoin Bricriu « à la langue empoisonnée ». Ce n'est certes pas un dieu, mais un chef légendaire d'une tribu de l'Ulster, alors sous le règne du roi légendaire Conor Mac Nessa. Il est vaniteux, parce qu'il veut que tous ses hôtes emportent de son accueil un souvenir flatteur ; bien que vulgaire, il s'est fait construire un château superbe, qu'on vient de partout copier. Mais en fait, dit le conte « La part du champion ³⁰ », c'est une fauteur de troubles. Il invite ainsi chez lui tous les chefs de l'Ulster et convainc chacun d'eux, séparément, que c'est à lui que revient le morceau de roi, la part du champion. Le jour du festin venu, évidemment, les rivalités prennent un tour désastreux, chacun revendiquant la fameuse part. Pis encore, il tente de séduire leurs femmes, en persuadant de nouveau chacune d'elles qu'elle est la plus séduisante de toutes. Son grand plaisir est de semer la zizanie.

Et pourtant, ce n'est pas non plus un Diable, il est perspicace, voire prophétique ³¹, et dans les textes tardifs, note Dumézil, « il est volontiers présenté comme un *ollam*, comme un savant ». S'il est malveillant, c'est qu'il ne peut garder sa langue ni tenir un secret, sans quoi lui pousse sur le front un furoncle gros comme un poing.

Autre exemple de sacripant, Evnisseyen, qui n'a de cesse qu'il ne dresse l'un contre l'autre des gens qui s'entendent bien, personnage à l'occasion odieux, qui mutile atrocement les chevaux donnés au roi d'Irlande qui vient d'épouser sa demi-sœur, déclenchant ainsi la guerre, mais qui, en d'autres occasions, déjoue par sa perspicacité une ruse des Irlandais, qui avaient caché des guerriers dans des sacs, dans la salle de banquet où l'on devait célébrer la paix ³².

Dumézil rapproche de Loki et de Bricriu un autre personnage mythique, Syrdon, celui-ci issu des légendes attribuées à une « race » disparue, les Nartes, et dont plusieurs tribus du Caucase entretiennent la tradition : les Ossètes, derniers descendants de tribus scythes, sarmates, alaines et roxolanes, ainsi que les Tatars, les Tcherkesses orientaux et occidentaux, les Tchétchènes et les Ingouches ³³. Lui aussi a « le goût de mal faire », et on l'appelle « le fléau des Nartes ». Il est sans conscience et débauché, raille les malheureux et les mourants et joue des tours pendables. D'ailleurs, on lui prête une ascendance diabolique : dans une version de sa naissance, il est fils d'un diable et d'une belle Narte ; dans une autre, d'une diablesse qu'une malédiction a rendue enceinte.

Voilà donc, à première vue, un autre candidat plausible au rôle du Diable. Hélas, les Nartes le choisissent souvent comme arbitre dans leurs différends, car il est très intelligent et, en dépit de sa malice, il leur rend service, par exemple lorsqu'il déjoue les pièges de géants qui ont capturé des Nartes en les faisant asseoir sur des sièges enduits de glu ; là, il évoque irrésistiblement les ruses d'Ulysse pour libérer ses compagnons prisonniers de Polyphème. Ou encore, Syrdon trouve du gibier pour les Nartes. Voilà qui n'est pas très diabolique. Dans le conte « Le Narte Uryzmaeg et Uaerp et Aeldar ³⁴ », il joue même un rôle généreux, car il détourne l'illustre Uryzmaeg de la galanterie où il risque sa réputation. Le même conte ajoute que « Dieu avait créé [Syrdon] tout exprès pour que les Nartes ne pussent vivre sans lui ». Ce qui est bien peu conforme au rôle de notre Diable et à ses rapports avec Dieu.

Il en ressort que Syrdon, Evnisseyen, Loki, Cuchulainn, Bricriu sont des personnages qui incarnent un aspect du tempérament celte, querelleurs, vantards, cruels, rusés, mais intelligents et au fond bons garçons et dévoués quand la communauté a besoin d'eux. Ils sont cousins de Nasreddin Hodja et de Till l'Espiègle, voire ce sont les ancêtres du Karagheuz turc, ancêtre de notre Polichinelle, de ces rusés dont les facéties et les prouesses font rire le soir aux veillées. On applaudit quand il dupe le gendarme, représentant de la puissance céleste, mais comme il est quand même insupportable, on rit aussi

bien quand il est rossé par le gendarme. On en trouve un écho direct dans les délits d'Hermès, voleur de troupeaux. Or, Hermès n'est pas le Diable.

Il n'y a donc pas de Diable chez les Celtes. Comme les Grecs commerçants et pirates, fiers de leur force et prisant avant tout le courage, insolents, aventureux, superstitieux certes, mais aussi persuadés qu'avec de l'intelligence on peut détourner la colère des dieux, disséminés en petits royaumes où les sociétés ont conservé des structures tribales, sans jamais qu'un pouvoir central et centralisateur se soit constitué, ils lui auraient sans doute fait, s'ils l'avaient rencontré, un pied-de-nez.

Reste à savoir comment la religion n'a jamais, chez les Celtes, atteint ce stade qu'on a vu chez les Iraniens, où elle sécrète naturellement le Diable. La souche est pourtant commune, et quand ils arrivèrent en Europe au III^e millénaire, ils apportaient sans doute dans leurs bagages des lots du même tuf qui allait servir aux Iraniens à fabriquer leur Ahriman.

Est-ce faute de structure religieuse que les Celtes « manquèrent » donc le Diable ? Il ne semble guère : les druides ³⁵, que Diodore qualifia de « philosophes et théologiens », semblent avoir occupé dans les sociétés celtiques un rôle comparable à celui des mages d'Iran. On l'a vu, ce n'était pas un clergé timoré, ils se tenaient au cœur des batailles, excitant l'ardeur guerrière des leurs. Assez curieusement, d'ailleurs, les érudits grecs d'Alexandrie les rapprochaient des mages et des brahmanes hindous ; on a cru qu'ils leur prêtaient plus de prestige et de mérites qu'il ne leur en revenait ; ce n'est pas le cas. Jules César leur reconnaît, en plus d'un rôle religieux, celui de juristes : « Ils prononcent des jugements et décident des dédommagements et sanctions liés aux affaires criminelles et pénales, mais aussi aux contestations provoquées par les affaires d'héritage et de titres de propriété. » Leurs tribunaux se tenaient une fois par an, dans la terre des Carnutes, près de Chartres. « Et tous ceux qui ont des différends accourent de toutes parts pour se soumettre à ce tribunal ³⁶. » Or, ce n'était pas une mince affaire que ces jugements, qui mettaient souvent « en cause des familles entières car, selon la loi celtique, comme le précisent les anciens textes de lois irlandais, tous les proches parents d'un accusé, et non pas uniquement le fautif lui-même, pouvaient être tenus responsables de son délit. Ainsi, un homme qui avait laissé son troupeau fouler les champs de son voisin pouvait recevoir l'ordre de mettre ses propres champs à la disposition de ce dernier pendant toute une saison ³⁷ ». Leurs fonctions sont donc comparables à celles des rabbins juifs à la même époque.

Cette identification du rôle du prêtre à celui du législateur ³⁸ est typique d'une théocratie, plus caractérisée encore que celle de l'Iran, où seul le roi, comme on l'a vu pour Darius, était le législateur. Les Celtes, en effet, divisaient la société en druides, mages et législateurs, en guerriers et en hommes libres, c'est-à-dire propriétaires de vaches, écrit Eliade ³⁹. Les druides auraient donc dû trôner au sommet de la pyramide sociale celtique, car on a vu la force de leur pouvoir juridique ; elle les plaçait sur le même rang que les

chefs de tribu, sinon sur un rang supérieur. On peut donc se demander par quel phénomène ils n'ont pas suivi l'itinéraire des mages iraniens et n'ont pas procédé à une centralisation du panthéon, qui aboutissait à la promulgation d'un Dieu unique et de sa contrepartie, un Diable unique. Ou plus exactement, à des centralisations, puisque l'on compte plusieurs foyers celtiques.

Mais cela se comprend quand on réunit un certain nombre de facteurs, que voici. D'abord, la société celtique n'était pas aussi rigide que le dit Eliade. Si les structures (structures économiques qui conditionnaient la hiérarchie sociale) en étaient bien définies, avec un gouvernement royal et un corps de druides stable, elle était aussi caractérisée par une grande mobilité sociale, car les guerriers, érudits et même artisans qui constituaient l'élite « étaient soumis au bon vouloir du roi et suivant leurs succès ou revers de fortune ⁴⁰ ». C'était une société où il fallait briller par son courage, ses exploits, sa beauté, son luxe, ses conquêtes, son talent d'orateur ou de poète. C'était donc une « méritocratie » où la vertu principale était le courage personnel, donc l'individualité, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer dans une société féodale.

Même quand ils ont été christianisés, les descendants des Celtes conservent l'étonnante sauvagerie au combat illustrée par leurs légendes. Dans la Saga des Féroïens ⁴¹, collection de récits de guerres et querelles héroïques pourtant établie bien après qu'on eut enseigné aux Vikings la mansuétude chrétienne, la hache et l'épée apparaissent comme les principaux éléments de rhétorique pour venger des guerriers disparus ou régler des querelles personnelles, et les personnages tombent comme des mouches, décapités, amputés, transpercés ou fendus en deux. Le culte des héros, prédominant dans la culture celtique, était incomparablement plus fort qu'il ne l'a jamais été dans les sociétés de l'Iran. Les dieux étaient donc des dieux de la force, et comme il n'y a pas et il n'y a jamais eu de dieu de la faiblesse, il ne pouvait exister de contre-dieu représentant cette tare. Le Diable, véritable puissance théorique, ne pouvait être un ennemi s'il avait du courage, de l'intelligence et de la ruse ⁴².

Ensuite, les sociétés celtiques étaient toutes tribales, c'est-à-dire qu'elles ne constituaient pas un État centralisé, appelant une religion unifiée sous le commandement d'un clergé également centralisé. Il n'y a jamais eu un grand État ni une grande métropole celtiques. Chaque tribu avait ses druides, qui étaient indépendants de ceux de la tribu voisine. Jusqu'à la fin de l'Empire romain, les Celtes ont constitué une mosaïque constamment changeante et mouvante, les Jutes, les Angles et les Saxons s'emparant de l'Angleterre, y fondant sept petits États et y important leur paganisme, les Francs, les Vandales, les Alamans, les Ostrogoths, les Wisigoths et une foule d'autres peuples cherchant sur le continent des terres où s'établir avec quelque sécurité ⁴³. Même après que les premiers royaumes européens se furent ébauchés, les Vikings poursuivirent leurs errances, leurs pillages et leurs conquêtes, gouvernant les Hébrides, les Orkneys, les Shetlands, Man et Dublin,

s'aventurant à l'occasion à étendre leurs raids, pillages, destructions et conquêtes jusque sur le continent, jusqu'à Paris et Hambourg, les Varègues suédois poussant jusqu'à Novgorod même, les Vikings s'installant en 896 à l'embouchure de la Seine, et restant toujours païens ⁴⁴. Il faut rappeler que la christianisation des Vikings ne remonte qu'aux environs de l'an 1000. Le premier État viking est la Suède, unifiée en 600 par les rois d'Uppsäl, de la dynastie des Ynglings, et le premier renoncement de Vikings à la piraterie est celui qui est scellé par le traité de Saint-Clair-sur-Epte, aussi tard que 911, entre les Vikings de la Seine et le roi franc Charles le Simple ⁴⁵.

Enfin, et paradoxalement, il n'y a jamais eu chez les peuples celtiques de conscience nationale : ce sont ainsi des Celtes, Jutes, Angles et Saxons qui se battent contre d'autres Celtes, les Bretons en Angleterre, pour les chasser du pays de Galles en 450, et ce sont encore des Celtes, les Vikings danois, qui vont se battre contre d'autres Celtes, Angles et Saxons, pour leur arracher le Northumberland et l'Est-Anglie ou East Anglia en 862. Toute tribu celtique lorgne d'un œil jaloux les possessions de n'importe quelle autre tribu celtique. Impossible, dans de telles conditions, d'établir une religion organisée.

Quand les Celtes, alors dits Normands, se sédentarisent et fondent des États, les royaumes d'Angleterre et de Normandie, d'Apulie et de Sicile, ou bien y participent, comme dans l'empire de Kiev, le duché de Pologne et le royaume de Hongrie, ils tombent sous l'influence chrétienne, fortement implantée sur le continent. Leur religion disparaît sans s'être réorganisée, cédant au christianisme quelques rites et des légendes. Leur influence culturelle s'évanouit jusqu'au XIX^e siècle, où elle ressurgit dans des nostalgies littéraires, surtout anglo-saxonnes, à la faveur des cultes de l'individualisme et de l'héroïsme. Quant aux derniers grands nomades, les Vikings, ils cèdent aux magnétismes des royaumes fondés antérieurement par d'autres Celtes. Si, comme l'écrit Régis Boyer, « tout bien pesé, l'influence viking n'aura pas été déterminante pour l'Europe centrale et méridionale », et qu'« elle a été très vite résorbée en Europe orientale et finalement assez peu durable en Europe occidentale ⁴⁶ », c'est qu'elle se heurtait à des régimes religieux et politiques stables et puissants.

La fin des errances et du fracas introduit le Malin ; il lui avait fallu quelque trente-cinq siècles pour avoir enfin raison de l'intrépidité celtique.

1- Voir ch. 10.

1- « Celts », *Encyclopaedia Britannica*. Il me semble utile de préciser d'entrée de jeu que l'idée que les Celtes proprement dits aient déferlé dans un nombre déterminé de « vagues », idée qui prévalut en histoire depuis Edward Lhwyd, au XVIII^e siècle, et jusqu'au début de ce siècle, a été abandonnée. Comme l'écrit Colin Renfrew, dans *Archaeology and Language : The Puzzle of Indo-Europeans Origins* (Cambridge University Press, New York, 1987), le terme « Celtes » peut être entendu dans huit sens : celui où l'entendaient les Romains, celui où l'entendaient ceux qui se désignaient eux-mêmes comme Celtes, celui d'un groupe linguistique, celui d'un complexe archéologique du centre-ouest de l'Europe, celui d'un style artistique, celui d'un état d'esprit, celui de l'Irlande du Moyen Âge et celui de l'héritage celtique... On ne saurait donc vraiment de qui l'on parle si l'on s'en tenait à la notion de « vagues ». Et Renfrew rappelle que l'on a aujourd'hui à inclure dans le même groupe les gens de périodes archéologiques bien antérieures aux Romains. Tel est donc le parti que j'ai adopté

ici, considéré, en l'état actuel des connaissances, les peuples des champs d'urnes, les proto-Celtes et les Celtes au sens – flou – traditionnel comme étant de la même origine.

2- Duncan Norton-Taylor, *The Celts*, Time-Life, 1974. Ainsi, le terme de Fir Bolg, qui désigne les peuplades occupant le territoire correspondant à la Belgique actuelle, serait à l'origine du terme Belgae, et les Fir Bolg qui se heurtèrent à la seconde vague d'invasion celtique, au IV^e-III^e siècle avant notre ère, en étaient donc les prédécesseurs et les « ancêtres ». On désigne plus généralement les proto-Celtes sous les noms des cultures qui en caractérisaient les divers courants, peuples aux haches de combat, peuples du campaniforme (en raison de la forme en cloche de leurs gobelets d'argile), peuples des champs d'urnes (en raison de leur habitude de déposer dans des urnes les cendres des défunts, qu'ils plaçaient ensuite dans des nécropoles).

3- Frank Delaney, *Legends of the Celts*, Grafton Books, Londres, 1991.

4- L'art de La Tène, du nom du site qui se trouve au bord du lac de Neuchâtel, représente l'expression la plus pure d'une esthétique étonnamment originale par sa richesse et ses caractéristiques décoratives, volutes et arabesques sinueuses, évocatrices des arts de l'Asie et de l'Orient.

5- John Sharkey, *Celtic Mysteries*, Thames and Hudson, Londres, 1985.

6- On admet que les poèmes Edda, conservés à la Bibliothèque royale de Copenhague, furent écrits dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Leur dernier propriétaire privé, l'évêque irlandais Brynjolf Sveinsson, les supposait écrits par l'érudit islandais du XII^e siècle Saemund Sigfusson, mais le style en indique une date ultérieure.

7- Sharkey, *Celtic Mysteries*, *op. cit.*

8- Les légendes celtiques, comme on peut en juger, entre autres, dans l'ouvrage de Delaney, *Legends of the Celts*, ne sont souvent qu'une longue succession d'exploits où les décapitations et les désentripailiages abondent *ad nauseam* pour témoigner de la virilité de héros « aux cheveux d'or », tels que le bravahe Cuchulainn, précurseur de certains personnages de cinéma contemporains...

9- Theodor Mommsen, *Histoire romaine*, L. VI, *Les Provinces gauloises*.

10- Norton-Taylor, *The Celts*, *op. cit.*

11- *Id.*

12- Manfred Lurker, *Lexikon des Götter und Dämonen*, Alfred Kramer Verlag, Stuttgart, 1984.

13- Norton-Taylor, *The Celts*, *op. cit.*

14- H.R. Ellis Davidson, *Gods and Myths of Northern Europe*, Pélican Books, 1964, Londres.

15- Sharkey, *Celtic Mysteries*, *op. cit.*

16- *Id.*

17- Georges Dumézil, *Loki*, Flammarion, 1986.

18- Lurker, *Lexikon*, *op. cit.*

19- *Id.*

20- *Id.*

21- Ellis Davidson, *Gods and Myths of Northern Europe*, *op. cit.*

22- *L'Univers fantastique des mythes*, ouvrage collectif, Presses de la Connaissance, Paris, 1976.

23- Pour la délectation des amateurs de correspondances philologiques, je signale que l'ancien dieu équestre arabe, retrouvé dans des inscriptions à Palmyre et dans quelques autres sites, s'appelle Aesir : or, Loki, ase, est le père du cheval fabuleux Sleipnir. Ce cheval, cousin de Pégase, mérite une mention. Il est, selon Lurker, à la fois le fils et le cheval de Loki, mais selon *L'Univers fantastique des mythes*, la monture de Loki est le loup Fenrir, propre fils de Loki, Sleipnir étant la monture d'Odin, maître du panthéon germanique. Ce n'est là qu'un exemple des innombrables superpositions et variations des mythes celtiques. Ses huit pattes indiquent son extraordinaire capacité de vitesse ; elles seraient un symbole du chamanisme de son cavalier, Odin, hypothèse d'Eliade que confirment les deux corbeaux qui accompagnent partout le roi pour l'informer sur ce qui se passe dans le monde. Odin serait alors capable de se déplacer partout à la vitesse de l'éclair et d'avoir connaissance d'événements lointains.

24- Dumézil, *Loki*, *op. cit.*

25- Dumézil s'étonne (ou feint de s'étonner) des ressemblances remarquables entre des thèmes légendaires des Celtes, des Germains et des Ossètes ou Scythes, menant ainsi le lecteur vers l'acceptation de l'hypothèse que ces diverses branches du courant indo-aryen ont conservé en commun, au cours des siècles et de leurs différenciations, des thèmes anciens qui ont peu varié. Certes, les Scythes ont une histoire distincte de celle des Celtes, mais les parentés demeurent.

26- Mircea Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, II : *De Gautama Bouddha au triomphe du christianisme*, Payot, 1978.

27- Le *Mahabharata*, c'est-à-dire « le grand poème des Bharatas », soit encore « le grand poème des princes Bharatas » (le mot *bharata* signifie également « acteur » en sanskrit), est l'un des deux grands poèmes épiques de l'Inde, l'autre étant le *Ramayana*. Constitué de cent mille couplets divisés en dix-huit livres, représentant huit fois les volumes conjoints de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*, et attribué à l'arrangeur Visatya, il semble avoir existé depuis le IV^e siècle avant notre ère. Il serait fondé sur des faits historiques, sans doute la guerre entre les Kourous et les Panchalas. Il a subi apparemment plusieurs réorganisations, sous l'influence de sectes religieuses, aboutissant à une mythification croissante des événements racontés, qui commencent par l'épopée des princes régnants d'Hastinapura, Dhritrashtra, Pandu et Vishna. Au V^e siècle de notre ère, son autorité avait crû au point qu'il faisait jurisprudence.

28- Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, II, *op. cit.*

29- Jan de Vries a consacré une étude extensive à l'étude des sources littéraires de Loki, et indique que la dégradation du personnage est tardive, et qu'au début Loki fut surtout un voleur : il vole aux dieux les pommes de la jeunesse (à rapprocher des Pommes d'or du jardin des Hespérides, dont s'empara Héraclès), il dérobe à Thor lui-même sa ceinture et ses gants, à Freyja son collier. Selon Dumézil, ce prototype du voleur remonterait aux premières mythologies indo-européennes, dont un rameau produisit le mythe du dieu-voleur hellénique Hermès.

30- Delaney, *Legends of the Celts*, *op. cit.*

31- Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, *op. cit.*

32- Delaney, *Legends of the Celts*, *op. cit.*

33- G. Sanajev, cité par Dumézil, *Loki*, *op. cit.*, p. 150.

34- *Branwen, the Daughter of Llyr*, in Delaney, *op. cit.*

35- Les Grecs et les Romains les appelèrent d'abord *druuidai*, *druides*, *drysidæ*, *dryadæ*. « Plinie l'Ancien », écrit Norton-Taylor, « qui occupa le poste de procureur en Gaule au I^{er} siècle de notre ère, ayant remarqué que le mot grec signifiant "chêne" était *drus*, suggéra que leur nom était peut-être dérivé de ce nom d'arbre... ». Dans de nombreuses langues européennes, poursuit cet historien, le terme *dru* signifie « fort » (comme en français, d'ailleurs), « tandis que *wid* » et certaines de ses variantes équivalent généralement à « savoir ». Il reste donc difficile, en fonction de la convergence qui veut que les druides aient à la fois été savants et qu'ils aient accompli certains de leurs rites sous des chênes, de décider de l'étymologie du mot.

36- Norton-Taylor, *The Celts*, *op. cit.* « Mescla Ulad », in *Mediaeval and Modern Irish Series*, XIII, Dublin, 1941.

37- Jules César, *Commentarii de bello gallico*, éd. Maurice Rat, Flammarion, 1964.

38- Identification qui inviterait à nuancer ici aussi la triade célèbre de Dumézil.

39- Eliade, *op. cit.* En fait, précise Norton-Taylor (*The Celts*, *op. cit.*) : « D'après les anciens textes de loi, un homme libre typique possédait sept vaches et un taureau, sept porcs, une truie reproductrice, sept moutons, un cheval et des pâturages suffisamment étendus pour élever sept vaches par an. » De plus : « En association avec trois autres fermiers, il possédait une charrue, un soc, un bœuf, un aiguillon et un licou ; avec eux, il partageait également un four, un moulin et une grange. »

40- Norton-Taylor, *The Celts*, *op. cit.* Cette répartition des rôles correspond imparfaitement, une fois de plus, à celle de la triade prêtre-guerrier-cultivateur que Dumézil attribue à toutes les sociétés anciennes. Signalons également l'exposé que fait Renfrew, dans *Archaeology and Language* (*op. cit.*), des difficultés d'appliquer ce schéma à toutes les sociétés indo-européennes.

41- Traduction et présentation de Jean Renaud, préface de Régis Boyer, *La Saga des Féroïens*, Aubier-Montaigne, Paris, 1983.

42- On peut postuler que le triomphe de l'individualisme introduit par le romantisme au XIX^e siècle fut une conséquence de la redécouverte de la culture et des mythes celtiques, longtemps occultés par le culte de la civilisation gréco-romaine que pratiquait le classicisme.

43- H.R. Ellis Davidson, *Gods and Myths of Northern Europe*, *op. cit.*

44- *Grand Atlas historique*, éditions du Livre de Paris-Stock, 1968.

45- *Grand Atlas historique*, *op. cit.* Il faut toutefois préciser que l'Angleterre avait été partiellement christianisée au VII^e siècle, et qu'il y existait trois Églises, la bretonne en pays de Galles, l'irlando-écossaise et l'anglo-saxonne, seule des trois en rapports étroits avec l'Église de Rome, grâce au premier archevêque de Cantorbéry, Théodore de Tarse, envoyé par le pape Grégoire le Grand.

46- Régis Boyer, *Yggdrasil, la religion des anciens Scandinaves*, Payot, 1992.

8.

La Grèce ou le Diable chassé par la démocratie

Des idées ordinaires qu'on se fait sur la Grèce – De l'origine étrangère des dieux grecs et de leurs comportements désordonnés – De l'absence de Diable sur l'Olympe – De l'impertinence héroïque du Grec à l'égard de ses dieux et de son sens de la liberté – De la superstition dans les mondes hellénique et hellénistique – Des idées ambiguës de Platon sur la sorcellerie en particulier et la religion en général, de son mysticisme – De la manière dont les Grecs traitaient avec leurs angoisses et des mystères, dionysiens, éleusiens et orphiques – Du rôle protecteur de la démocratie grecque contre le Diable.

Chercher le Diable en Grèce est une idée qui peut sembler de prime abord saugrenue : nous savons bien qu'il n'y habita pas. Comment le savons-nous ? C'est que le fait d'y croire prête aux gens une mine fâcheuse, et quand je dis les gens, j'entends l'art, puisque les gens des siècles passés ne nous ont laissé que cette image-là d'eux-mêmes. Les personnages de l'art gothique, tout de même que ceux du byzantin ont quasiment l'air malades ; ils sont étiques et rongés de rides. Le célèbre Sourire de Reims est quasiment exsangue et le morne visage du Christ en majesté de la Sainte-Sophie d'Istanbul ne plaide certes pas pour la joie de la divinité.

Tout l'art chrétien jusqu'aux assauts que lui donne la Renaissance ignore ainsi et le sourire et la beauté des corps. La première femme qui sourie, et encore, elle est quasiment en deuil ! – la Joconde –, atteint pour cette insolence une célébrité phénoménale. Ce n'est pas que son sourire soit mystérieux, c'est qu'elle sourie ! Ou plutôt, elle a retrouvé le sourire de l'art grec, l'archaïque, celui des *kouroi* légèrement narquois et triomphants. Dès ses origines, et avant de sombrer dans le pathos hellénistique, c'est-à-dire l'emphase orientale, celle du « Laocoon et ses fils » ou du grand autel de Pergame, l'art grec ne va cesser de sourire, de l'harmonie de son architecture aux personnages de ses vases peints. La réponse est simple : c'est que ses dieux n'ont pas vu d'ennemi. La divinité étant donc triomphante, l'humanité

est sereine. Ou l'inverse.

L'enquête serait donc vaine, n'était qu'elle permet de répondre à la question : pourquoi pas la Grèce ? Comment se fait-il donc qu'elle, si proche dans le temps et l'espace des Indo-Européens iraniens, inventeurs du Diable, ait été épargnée par ce fléau ? Qu'avaient donc ses dieux, c'est-à-dire ses hommes, puisque les hommes inventent les dieux à leur image, de si particulier ?

Quand on évoque les dieux grecs, on se représente le plus souvent des héros légèrement vêtus, menant une vie égoïste et ne se mêlant des affaires humaines qu'à la faveur de leurs querelles. Rien de comparable avec les religions monothéistes, où la divinité est censée veiller constamment et jalousement aux actes des individus et des collectivités, quitte, d'ailleurs, à mettre en balance ceux des uns et des autres, comme on l'a vu dans l'histoire de Sodome et Gomorrhe, et où chaque acte est censé être dédié à l'adoration du Dieu unique, comme dans les cas extrêmes des Esséniens ou des ordres religieux chrétiens.

En regard des religions monothéistes, ces dieux apparaissent comme frivoles, sinon ridicules. Aucun d'eux ne peut susciter le jaillissement de l'être qu'appellent les dieux des religions monothéistes aujourd'hui dominantes, Jéhovah, Dieu ou Allah, cette fusion transcendante qui calcine les scories de l'individu et le purifie de ses contingences, pour le mener vers l'illumination de la foi. Et si l'on cédait à ce travers inné de l'esprit humain qui croit si souvent distinguer un progrès dans les transitions, reflet des illusions sur le « sens de l'histoire », on serait tenté de conclure que la représentation monothéiste de la divinité est comparablement plus vaste, plus profonde, plus dynamique et plus mystérieuse que celle de Zeus, souverain de l'Olympe.

Toute recherche du Diable ou de ses préfigurations dans les religions de la Grèce et de Rome deviendrait alors dérisoire, car s'il y avait, en effet, quelque monstre égaré dans la mythologie grecque, qui pût à la rigueur figurer dans la généalogie du Diable des monothéistes, il ne serait pas beaucoup plus intéressant que la Tarasque d'Arles. On n'a, en effet, que les ennemis qu'on mérite. La Grèce ne serait alors plus qu'un moment bizarre dans l'histoire de l'esprit humain, un accident archaïque dont les produits seraient tout au plus bons pour les musées et les livres de spécialistes.

Or, et comme on le sait depuis longtemps, il en va tout autrement. On ne peut pas plus concevoir l'histoire sans la Grèce que sans Rome.

La Grèce telle que nous le percevons depuis ses redécouvertes successives, d'abord à la Renaissance, puis au XVIII^e siècle, quand on commença à fouiller le sol et à s'intéresser un peu plus scientifiquement à la civilisation grecque, constitue, en effet, infiniment plus que cet « accident » – là : c'est l'arène où se livre, où doit se livrer pour chaque humain un duel entre la liberté et la vieille idée enracinée par les monothéismes : « Pas de Diable, alors pas de Dieu ! » Seul ce combat mortel peut annihiler l'idée que, sans Diable, l'être humain est livré à l'impiété.

C'est finalement le combat de Thésée contre le Minotaure, le seul monstre grec lointainement comparable à notre Diable, qui en a conservé les cornes. Symboliquement, peut-être, le Minotaure est le demi-frère d'Ariane, étrange et inévitable association de la femme et de la terreur ! Étudier la Grèce, c'est entrer dans le Labyrinthe au fond duquel le monstre s'est tapi, puis engager la corrida métaphysique au terme de laquelle s'offre à nous la liberté des mers. Le souffle salé dissipe le souvenir atroce de l'haleine de la Bête, tandis que l'écume en lave le sang, la bave et la sueur.

Admirez la Grèce, elle s'est débarrassée du Diable.

Mais quelle Grèce ? Celle qu'on a longtemps vendue était empruntée aux représentations théoriques des XVIII^e et XIX^e siècles et le plus généralement basée sur ce qu'on appelle, en humanités, « le siècle de Périclès », demi-siècle à vrai dire. Or, la période attique ne résume pas plus l'esprit grec que le siècle de Louis XIV ne résume la France. La Grèce n'est pas un monolithe de marbre taillé d'un coup par le génie et que les Romains ne seraient soudain approprié pour le transmettre au reste de l'Europe, comme on l'enseigne encore et un peu vite. Le ciel intérieur des Grecs n'est pas ce décor peint de couleurs harmonieuses et peuplé par des dieux sans consistance. La Grèce hellénique et hellénistique s'est étendue dans tout le bassin méditerranéen ; elle a même gagné les confins de l'Asie, et la Grèce expatriée d'Alexandrie mérite au moins aussi bien d'y être incluse que celle d'Athènes ou de Corinthe. De ses origines à son déclin, des invasions mycéniennes du II^e millénaire et doriennes du XII^e siècle avant notre ère à l'avènement des Héraclides byzantins au VII^e siècle, l'esprit grec aura vécu quelque trente siècles, passant par des métamorphoses comme n'en a sans doute connu aucune autre civilisation à part celle de « la Chine ».

La Grèce n'est pas née comme le soleil se lève, telle Athéna surgissant du crâne de Zeus : ce ne fut d'abord, à l'époque homérique, qu'une poussière de cités-États de dimensions réduites, le plus souvent soumises aux pouvoirs de petits rois et se livrant, comme le dit candidement Thucydide au début de *La Guerre du Péloponnèse*, à des guerres persillées de rapine et de piraterie. La religion y existait certes déjà, à l'âge du bronze, puis à celui du fer, mais à l'instar des structures du pays, le tissu en était lâche et composite. Elle était constituée d'une collection de mythes et de légendes traitant de héros anthropomorphes et de puissances encore mal définies, comme les Vents.

Ce n'est certes pas du folklore, mais pas non plus une religion contraignante, et le culte rendu aux dieux « ne comporte pas de rites élaborés et n'exige pas l'existence d'un clergé. On les honore d'offrandes, simples libations versées de la coupe où l'on s'apprête à boire, ou hécatombes qui sacrifient un troupeau entier ¹ ». Ces traits demeureront jusqu'à l'extinction des derniers feux hellénistiques : le Grec entretient un contact direct avec ses dieux, et les prêtres qui apparaîtront plus tard, commis à la garde des temples et à l'accomplissement de certains rites, ne détiendront jamais le pouvoir qui leur est conféré dans certaines autres civilisations, comme l'égyptienne ou

l'iranienne. Son panthéon se précisera et s'enrichira au cours des siècles, mais il ne changera jamais de caractère : il est une société de héros dignes d'admiration et de crainte, mais dont aucun n'atteint aux dimensions métaphysiques du Bien ni du Mal absolu.

L'étrangeté de cette résolution des problèmes humains unique au monde est que la Grèce, dans ses origines, n'a rien de « grec ». C'est une mosaïque. Son langage, Hérodote le dit lui-même, dérive des Phéniciens, sa religion, de l'Orient, son passé, des brutales civilisations égéennes, et une bonne partie de sa grandeur, d'un héros qui n'est rien moins que grec, un Macédonien, c'est-à-dire un barbare, issu d'un peuple de semi-nomades qui ne parlaient même pas grec, Alexandre. Jusqu'en cette fin du XX^e siècle, la Grèce revendique la Macédoine comme jadis l'Italie revendiqua la Savoie et le comté de Nice, ou comme l'Allemagne revendiqua l'Alsace et la Lorraine.

Historiquement et à strictement parler, « la Grèce » de nos humanités, la Grèce blanche de « La prière sur l'Acropole » et de « La jeune Parque », tout comme celle de Racine, de Poussin, de Stefan Georg et de Hölderlin, en attendant celle de l'Angleterre du XVIII^e siècle, acheteuse des marbres Elgin du British Muséum, est, en effet, une parfaite fiction littéraire. Les Hellènes chers au cœur de la tradition universitaire occidentale, depuis les pédanteries de Winckelmann, faire-valoir de Goethe, ces Hellènes qu'on croit volontiers occupants de la Grèce depuis des temps immémoriaux, ils n'étaient au temps d'Homère qu'une petite tribu de Thessalie !

Cette Grèce issue du rêve et de l'ignorance est la crème d'un mascret qui baratte la Méditerranée pendant trois millénaires et dont certains courants remontent même au VII^e millénaire. Les civilisations mycénienes, qui posent les premières pierres de ce qui sera bien plus tard la « Grèce classique », sont centrées autour de la Crète, s'étendant progressivement aux Cyclades et à quelques autres îles. Or, rien n'est moins grec que la Crète d'il y a quatre mille ans, c'est-à-dire de la fin de l'âge de pierre ou néolithique. Les premiers Cretois sont des Anatoliens ou des Nord-Africains², ou bien encore les deux ensemble, pratiquant le culte de la Grande Déesse. Ce sont des Orientaux qui s'intéressent bien plus au Sud qu'au Nord. Leurs contacts avec l'Égypte sont aussi intenses qu'évidents : le palais de Cnossos porte la marque des temples colossaux de l'Égypte. Même leurs vases de pierre imitent ceux de l'Égypte. Ce n'est qu'à la fin du II^e millénaire, à l'époque de la XIX^e dynastie égyptienne, que les rapports avec l'Égypte se distendront, quand l'Empire mycénien aura gagné assez de puissance et d'autonomie pour que ses rois et les pharaons commencent à se toiser d'un œil jaloux. Mais c'est pourtant dans ce territoire étranger, dans la grotte idéenne près de Psychro, qu'est né le roi des dieux, Zeus, peut-être pour contrebalancer le pouvoir de la Grande Déesse, la future Cybèle.

La civilisation mycénienne atteint son apogée vers 1250 avant notre ère, occupant non seulement les Cyclades et les Sporades, mais encore « notre » Grèce, la Messénie, le Péloponnèse, la Céphalonie, l'Attique et l'Eubée, une

partie de l'Étolie et de la Thessalie. Athènes, Gorinthe, Thèbes, Delphes, lieux illustres de la tragédie antique et de l'imaginaire contemporain, sont sous la coupe de conquérants orientaux.

On pourrait imaginer que c'est alors que les Mycéniens fondent la Grèce. Il n'en est rien. Pour des raisons inconnues, des populations de l'Eurasie sont saisies d'une soudaine poussée expansionniste. Les Illyriens et les Daces, des proto-Celtes, pénètrent dans les Balkans, tandis que les Thraco-Phrygiens s'élancent en sens inverse vers l'Anatolie. C'est à ce moment que ceux qu'on appellera les « Grecs classiques », les Doriens, les Éoliens, les Ioniens, se lancent à l'assaut de la péninsule hellénique, repoussent les Mycéniens et fondent enfin les prémices de la Grèce. Qui sont ces envahisseurs ? Des tribus étrangères, barbares, probablement originaires de Crète, comme les Doriens, des Asiates comme les Ioniens ³ et, plus tard, les Phrygiens, des Asiates encore comme les Éoliens, en fait des Cnidiens qui avaient colonisé les îles Éoliennes, nos actuelles Lipari. Des gens eux-mêmes mâtinés de sangs étrangers, comme les Ioniens et les Éoliens, qui s'étaient mélangés aux Perses ⁴.

Tous des Indo-Européens de plus ou moins fraîche date, friands de mythes, dont ils communiqueront le goût à la Grèce. Car les Grecs adorent les fables et les grands récits, les spectacles tragiques, les comédies aussi. Ce n'est pas hasard si Sophocle, Eschyle, Euripide sont grecs et si les Romains ne leur ont jamais engendré de rivaux. Rendons au passage hommage aux envahisseurs : ce sont les Doriens, d'anciens Mycéniens, qui ont introduit en Grèce Apollon et Héraclès, ces dieux majeurs dont les cultes étonnaient leurs voisins.

La merveille, donc, c'est qu'il y ait eu après tout une Grèce. De ces invasions sans fin et des bâtardises de bâtards qui s'en sont suivies est née une culture spécifique. Car il y a bien un panthéon grec, on le connaît quasiment par cœur. Or, il est aussi paradoxal que l'est, par exemple, celui de l'hindouisme. Dans un atroce accès de jalousie, Apollon, que nous identifions à la beauté, à la lumière, à la splendeur divine, donc à toutes les vertus de la magnanimité resplendissante, écorche ainsi vivant le satyre Marsyas qui jouait de la flûte mieux que lui. Le monarque Zeus, pourtant marié à Héra, court inlassablement le guilledou, séduisant Antiope, Alcène, Leda, Europe, guère sectaire à l'occasion, car il enlève aussi le joli Ganymède (on évoque moins souvent un autre beau garçon, Phaéon, qui finit, lui aussi, au ciel). Poséidon, dieu des mers, furieux qu'Athènes lui ait préféré Athéna, déclenche des inondations. Aphrodite, épouse du vilain Héphaïstos, dieu lui aussi, mais forgeron boiteux, le trompe avec Ares et se fait pour la peine et le plaisir prendre en flagrant délit public. Hermès, pourtant conducteur des âmes vers le séjour des Enfers, Hermès qui servira de patron à l'un des plus ambitieux courants religieux, vole cinquante vaches du troupeau d'Apollon... On n'en finirait pas d'énumérer les faiblesses trop humaines des dieux grecs, leurs délits, sinon leurs crimes. Aussi peu de goût ait-on pour les anachronismes et

l'irrespect, on serait enclin à trouver que leurs débordements ne méritent guère d'accompagnement plus noble qu'une musique d'Offenbach.

Séducteurs, voleurs, infidèles, cruels, assassins, rageurs, sorniois, voilà de beaux dieux, en vérité. D'où procèdent des images aussi peu flatteuses ? C'est d'abord qu'il faut rappeler aux puissances de l'Olympe qu'elles sont après tout les produits de l'esprit humain. Encore convient-il de le faire avec prudence, pour ne pas subir le sort de Prométhée, qui se voulut champion de la race humaine et déroba le feu céleste pour l'apporter sur terre ; cela lui valut d'être enchaîné sur un rocher pendant quelque temps, tandis que l'aigle de Zeus lui dévorait le foie. Ces puissances sont, en effet, vindicatives ou, du moins, considérées comme telles. Puissantes, certes, mais d'une moralité au mieux douteuse, car dans bien des cas ces dieux-là sont crapuleux. Mais il est vrai que la Grèce est morale, pas moralisatrice.

Les Grecs n'auraient-ils donc eu aucune prescience de l'essor de la divinité dans les siècles qui suivraient l'effondrement de Rome et l'avènement des Barbares ? N'auraient-ils, par une carence mystérieuse, envisagé aucune vertu supérieure du principe divin ? Certes, les cosmogonies d'Hésiode font largement appel au surnaturel, mais les dieux grecs restent soumis au regard critique des mortels : on ne leur prête guère de bons sentiments et ce n'est pas d'eux que vient l'éthique. Ils ne sont pas forcément ni toujours bienveillants. Ainsi Athéna peut bien prendre Oreste sous sa protection quand il a tué sa mère Clytemnestre, et, après avoir réuni l'Aréopage, elle peut bien faire pencher la balance en sa faveur, tout comme dans *L'Iliade* elle prend encore parti, en combattant aux côtés de Diomède. Belles preuves de tendresse pour des mortels (et de mépris ou d'hostilité pour les autres). Mais les dieux ne sont pas bienveillants par nature, comme en témoigne la boîte de Pandore : c'était un cadeau empoisonné que Zeus avait fait à Épiméthée, frère de Prométhée et mari de Pandore. Un jour, saisie de curiosité, Pandore ouvre la boîte et toutes les peines et maladies, tous les malheurs s'en échappent pour fondre sur les humains.

Les dieux tels que se les représentent les Grecs ne sont donc ni des amis ni des ennemis de l'humanité. Les affaires divines sont imperméables aux mortels. On le mesure en maints lieux. Quand Héraclès, fils naturel de Zeus, saisi par une crise de folie, tue ses propres enfants dans le palais de son père présumé, Amphytrion, ainsi que le raconte Euripide dans sa tragédie *Héraclès*, puis quand il retrouve ses sens et que, pris de désespoir et de remords, il veut se tuer, Thésée le calme : « L'être mortel ne peut rien souiller de divin. » Et plus loin, quand Héraclès furieux décide de se venger des dieux qui l'ont rendu fou, arguant : « Les dieux sont arrogants, je le suis envers eux », Thésée encore lui objecte : « Crois-tu que les dieux ont souci de tes menaces ⁵ ? » Or, c'est en pleine période classique, vers 424 avant notre ère, qu'Euripide présente au public grec cette image désabusée des dieux. Et cette image-là domine la religion grecque d'un bout à l'autre de son histoire.

Les mortels ne se laissent pas non plus intimider par les dieux. Quand

Achille se prépare à enfoncer son épée dans Agamemnon, il sent une main sur ses cheveux, se retourne et voit Athéna, qui est venue le calmer de ce geste, affectueux autant que charmant. « Que viens-tu faire encore, fille de Zeus qui tient l'égide ? » s'écrie-t-il, encore possédé par la colère. « Viens-tu voir l'insolence d'Agamemnon, fils d'Atrée ?⁶ »

Les dieux grecs sont donc imprévisibles autant que leurs lointains ancêtres indo-aryens. On ne sait jamais quelle mouche les piquera et leur inspirera le mal ou le bien. Quel sentiment religieux pourrait-on donc leur porter ? Là, on peut se demander ce qu'est, avant tout, la religion en Grèce antique, eu égard à la nature des dieux qu'elle est censée révéler. La question est aussi ancienne que les Grecs. Le terme de religion, ici, ne peut, en tout cas, être entendu comme nous le faisons dans nos monothéismes, c'est-à-dire comme une pratique individuelle, accomplie dans l'isolement du recueillement, et censée porter le pratiquant à la transcendance. Il faut reprendre l'étymologie du mot pour le percevoir : il procède du latin *ligare*, lier, et la religion grecque est, en effet, cela : une liaison entre ses fidèles ou, plus précisément, un lien entre les habitants de la Cité. Impossible de comprendre la religion de la Grèce antique si l'on ne prend conscience du rôle qu'elle jouait dans la Cité, en Grèce peut-être encore plus que dans toute autre civilisation. C'est-à-dire de son rôle politique.

Cette religion constituait, en effet, le ciment de l'État, et ses dieux, comme tous les dieux, étaient des héros chargés du poids des mythes fondateurs. Le culte qu'on leur rendait ne représentait donc pas une aventure métaphysique, la ritualisation d'un élan de l'individu vers la transcendance évoquée plus haut, mais la célébration d'une vertu identifiée à l'essence même de la Cité, et susceptible, à l'occasion, d'inspirer des révoltes et des guerres. C'est ainsi que la démocratie grecque se trouve intimement liée aux idéaux civiques incarnés par les dieux. Les dieux grecs, assimilés par le panthéon romain, déclineront quand les empereurs se les seront appropriés pour les ridiculiser par leurs débordements tyranniques. C'est avec l'aide des dieux que les Grecs renversèrent leurs tyrans, c'est par leurs tyrans que les Romains renversèrent leurs dieux. Mais le vrai dieu des Grecs, c'est la *polis*.

Parallèlement, l'esprit grec, dans sa miroitante diversité, car rien n'est plus différent d'un Macédonien qu'un Athénien, par exemple, témoigne très tôt d'une grande vigilance critique à l'égard de l'honneur humain, peut-être sans pareille dans la totalité de l'histoire des religions ; un mythe fondateur est certes lourd du sang immatériel de l'honneur civique, mais s'il n'est soumis au feu de la raison critique, il risque de n'être plus qu'une fiction tyrannique et vide, incompatible avec cet honneur civique, qui est aussi celui d'un homme libre. Le génie paradoxal des Grecs aura donc été, incidemment, de concevoir les dieux, mais de refuser leur tyrannie. Car la tyrannie, le pouvoir absolu d'un seul ou de quelques-uns, est incompatible avec le Grec. Quand un héraut thébain vient à Athènes et en cherche le roi, Thésée lui répond : « Ton discours, étranger, débute par l'erreur, et tu cherches à tort un roi dans cette

ville qui n'est point au pouvoir d'un seul : Athènes est libre ⁷... » Et c'est pourquoi les dieux sont mis en question et que les mythologies leur prêtent des vices, des coups de sang, des méfaits et des aventures ribaudes qui scandaliseraient évidemment les fidèles de nos monothéismes.

La Grèce a aussi représenté un moment unique dans l'histoire de l'esprit, celui où l'intelligence a rongé les mythes qu'elle avait elle-même produits, les réduisant à cet état dérisoire qu'atteint une méduse après quelques heures sur le sable. C'est, en effet, dès le V^e siècle avant notre ère que le Cynisme commence à saccager ce grand magasin de fables que la religion, les poètes, les dramaturges et la tradition avaient constitué, donnant là l'un des plus stupéfiants exemples de l'irrespect essentiel à la liberté. Diogène, fondateur de cette école, avance ainsi qu'Œdipe « n'est pas allé à Delphes pour consulter l'oracle, mais [qu']il est tombé sur Tirésias, et [qu']en raison de son ignorance, il n'a retiré que d'énormes calamités des prophéties de ce misérable devin. Il reconnut, en effet, qu'il avait épousé sa propre mère et qu'elle lui avait donné des fils ; par la suite, il eût peut-être mieux fait de n'en rien dire ou, du moins, de légaliser la chose aux yeux des gens de Thèbes : mais, tout au contraire, il la fit d'abord connaître à tous, puis il s'en indigna et se mit à proclamer à haute voix qu'il était à la fois le père et le frère de ses enfants, l'époux et le fils de la même femme ». Sur quoi son interlocuteur réplique : « Dis donc, Diogène, tu représentes Œdipe comme l'être le plus stupide du genre humain ! Les Grecs croient, au contraire, qu'il a été le plus avisé des hommes, même s'il n'a jamais été un être chanceux. » Et Diogène éclate de rire et continue de dépeindre Œdipe comme un imbécile, rejetant jusqu'à l'épisode de la rencontre avec le Sphinx, symbole de la stupidité ⁸.

Et c'est le même Diogène qui aurait répondu à Alexandre avec l'insolence qu'on sait (« ôte-toi de mon soleil », répondit-il au héros qui lui demandait quel service il pourrait lui rendre), qui se moque de Platon (il lui demanda pourquoi il avait jugé bon d'écrire *Les Lois* après *La République*, comme si celle-ci n'avait pas déjà des lois), démystifie les exploits d'Héraclès, bref, réduit en poussière tout le fatras auquel les siècles ultérieurs, et particulièrement le XIX^e et le XX^e, ont cru bon de prêter une solennité excessive.

Or, Diogène et les autres Cyniques, Monime, Onésicrite, puis Démétrius, Démonax, Héracléios, représentent autant la Grèce que Platon, Aristote, Sophocle, Eschyle et Phidias. Sans doute peut-on déceler dans ce « Socrate en délire », comme l'appelait Platon, une ressemblance singulière avec les sages de l'Inde et, notamment, les gymnosophistes, qui prêchaient (et prêchent toujours), eux aussi, eux les premiers, le renoncement et le dépouillement complets. Encore des influences indo-aryennes, peut-être, car les Grecs connaissaient, en effet, les gymnosophistes hindous, mais dûment assimilées par l'ironie hellénique.

On comprend alors sans peine que, dans un air aussi corrosif, les dieux n'aient pas toujours eu grand prestige, et les démons encore moins. Bien plus

tard, l'empereur Julien s'en énerva, qualifia les Cyniques d'impudents et trouva que les tragédies qu'on attribuait à Diogène (elles sont perdues) soulevaient le dégoût par leur excès d'infamie, sans parler de celles d'Œnomaos, « ignominie des ignominies », « extrême degré de la perversité ⁹ ». C'est, on le sait, que les dieux et les tyrans ont partie liée. Qu'on nie aujourd'hui l'existence du Diable, et la police s'en inquiète, on le verra à la fin de ces pages. Car de *polis* à police, le parcours est droit.

Mais un empereur est toujours suspect, et Julien, tout épris de la Grèce qu'il fût, était un Romain qui, de surcroît, avait fait ses classes dans le christianisme. Les Grecs, en tout cas ceux de l'époque classique, ne croyaient même pas à leurs oracles, pythies et autres augures, dont les gosiers étaient censés résonner des monitions divines. C'est encore Thésée qui tance le roi Adraste parce qu'il avait écouté l'oracle de Phoibos, transmettant l'opinion favorable d'Apollon, avant de donner malencontreusement ses filles en mariage à des inconnus : « Tu es de ces gens-là, toi qui étourdiment, subjugué par l'oracle émané de Phoibos, livras tes filles à des époux étrangers ¹⁰ ! » Autant dire que les oracles ne bénéficiaient pas d'une grande considération à Athènes. Et que Julien, apostat fameux autant qu'inconsidéré, pensait comme un Romain, non comme un Grec.

Il s'en faudrait toutefois qu'on doive se représenter la Grèce, dans les treize siècles de son histoire propre, comme une civilisation d'insolents héroïques, définitivement purgés du sentiment religieux et de l'angoisse existentielle. Et en tout cas de superstition, la *deisidaimonia*, δεισιδαιμονία : c'est depuis le V^e siècle avant notre ère que les Grecs, de Grèce d'abord, puis de la Magna Graecia et du monde romain, s'adonnent, on l'a dit, à des pratiques ténébreuses, accomplies par le truchement des mages, sorciers, thaumaturges, enchanteurs, *mâgoi*, *goe-toi*, *pharmakoi* ¹¹, qui appliquent les recettes évoquées plus haut et qui sont pour l'époque ce que sont les sorciers de nos campagnes : ils n'ont pas de statut officiel, rien que l'officieux.

Le mot *deisidaimonia* mérite qu'on s'y arrête ; il désigne non pas la sottise et illogique crainte de tout et n'importe quoi que nous connaissons, mais une crainte excessive des dieux, les daimônes. Car, incidemment, tous les discours des théologiens chrétiens sur le fameux « démon » qui inspirait parfois Socrate procèdent d'une interprétation complètement erronée et anachronique du mot : celui-ci signifie tout simplement « dieu », accessoirement « esprit » ou « génie », et l'on n'a qu'à consulter le dictionnaire grec-français de Bailly pour s'en convaincre. Une telle Epikastè a peur que le mauvais œil de sa voisine fasse échouer le beau mariage qu'elle a arrangé pour sa fille, alors elle va consulter clandestinement un *pharmakos*, qui n'est pas seulement un apothicaire, mais encore pour Sophocle un empoisonneur et pour Platon un sorcier. Celui-ci prépare une pâte à l'aide d'ingrédients épouvantables et la brûle sur un trépied en récitant des formules tout aussi affreuses, afin de neutraliser la malveillante voisine.

Bien que méprisés, ces charlatans interviennent avec une étonnante

fréquence dans la vie privée des citoyens. Car la vie quotidienne des Grecs et surtout des hellénistiques était aussi ponctuée d'imprécations, de sortilèges et de sorcellerie. On y invoquait volontiers la sulfureuse Hécate, autre visage d'Artémis, Pluton, Perséphone, Hermès et bien d'autres, dont, sur le tard, même des variantes du dieu des Hébreux, rebaptisé Iavoth, en les chargeant de porter la dissension dans tel foyer ou d'empêcher qu'un tel ou qu'une telle ne connût le moindre agrément d'un commerce sexuel, antérieur ou postérieur, pour ainsi dire.

André Bernard cite ¹² plusieurs textes d'enchantement, d'un pittoresque savoureux : « Je vous confie [ce charme], à vous dieux souterrains et déesses souterraines, Pluton Uesmigadoth et Korè Eroschigal et Adonaï appelé aussi Barbaritha et Hermès souterrain, Thoth et Anoubis, puis Pséripta, qui tient les clefs de l'Hadès, et à vous esprits souterrains, garçons et filles morts prématurément, jeunes hommes et jeunes filles, année après année, mois après mois, jour après jour, nuit après nuit, heure après heure. J'adjure tous les esprits qui sont en ce lieu : assistez cet esprit qui est ici. Éveille-toi pour moi, esprit du mort, qui que tu sois, homme ou femme, et rends-toi en chaque lieu, en chaque quartier, en chaque maison, et Herônous, qu'a enfanté Thsénoubasthis, afin qu'elle ne connaisse ni coït vaginal, ni coït anal, ni ne prenne aucun plaisir avec un autre homme que moi seul. » Les esprits souterrains en entendaient de belles !

En plus d'un certain nombre de divinités totalement exotiques, sinon extravagantes, des Barouchambra, Barbaramcheloumbra, Abrathabrasax, Sesengenbarpharagès et autres Pakeptoh, empruntées aux Phéniciens, aux Asiates et à d'inextricables bas-fonds de Gilicie ou de Malte, voire à l'imagination débridée des sorciers eux-mêmes, c'étaient donc aussi les dieux grecs officiels avec lesquels « travaillaient » principalement les sorciers affectés à ces charges, ce qui signifie que ces dieux n'étaient pas toujours les visages de lumière que l'humanisme d'antan voulut se représenter. Mais, d'une part, ces dieux avaient donc bien un aspect ténébreux et, de l'autre, quand ils n'étaient pas assez menaçants, au goût des superstitieux, nos impétrants allaient en quérir d'autres, tout aussi officiels, mais étrangers, comme Thoth et Anubis.

C'était aussi avec les esprits des morts malveillants, ou bien indiscrets et pressés de se mêler des affaires d'un monde qu'ils avaient quitté que travaillaient nos sorciers, car les Grecs, comme bien d'autres, les Mélanésien par exemple, ont cédé à la tentation de croire que les gens emportés dans le trépas de façon violente, douloureuse ou malchanceuse en tenaient rigueur aux humains. Et donc qu'on pouvait toujours les convoquer pour de basses besognes, leur hargne trouvant enfin l'occasion de s'y exprimer. Autrement dit, les Grecs étaient superstitieux comme les autres, sinon plus, en témoigne leur crainte permanente du mauvais œil, l'épouvantable *phthonos*, expression de l'envie la plus détestable que le moins fortuné portait au plus fortuné.

Mais là non plus, un examen détaillé des invocations ne permet

nullement d'y retrouver une référence à un Diable central. De plus, on est frappé de ce que la grande affaire de la sorcellerie hellénistique, finalement, ce soit l'amour charnel ou bien de mesquines querelles. On ne s'occupe le plus souvent de mobiliser les dieux et les morts que pour des fins voluptueuses, qui n'ont en elles-mêmes rien de bien ténébreux, ou bien encore pour se venger d'une injustice dont on se croit victime, c'est-à-dire pour satisfaire sa propre *phthonos*. Ces invocations de noms alambiqués ne sont certes pas les messes noires favorites des esprits décadents du XVII^e et du XVIII^e siècle français, avant encore les Anglais du XIX^e, mais des recettes dont on peut se demander si elles ne faisaient pas rire les contemporains de ces amoureux frustrés. À la fin, elles inciteraient même un observateur du XX^e siècle à se demander si elles ne visaient pas plutôt à enraciner le désir de l'objet convoité dans le cœur de celui qui le convoitait.

En première analyse, il semble donc excessif de mettre ces pratiques superstitieuses en parallèle avec la religion. Leur univers est tellement étriqué et leurs fins tellement méprisables que seuls des esprits vétillieux ou des théoriciens catégoriques – et l'on en verra plus bas – pourraient s'en offusquer. Mais en seconde analyse, l'affaire est révélatrice. Elle indique, en effet, le glissement clandestin d'une pratique pseudo-religieuse vers le négatif, ce qu'on appellera plus tard le Mal. Comme à notre Moyen Âge, la peur et la sottise vont tricoter une sorte de religion de seconde classe qui produira un Diable. Car celui-ci n'est jamais noble, mais toujours honteux, créature de la peur suante et de l'ignorance, un pauvre Diable, donc, et hargneux de surcroît.

La lecture des invocations renseigne d'emblée sur les motivations des superstitieux : la frustration et la malveillance personnelles. Non seulement la religion y a perdu sa fonction primordiale, qui est le renforcement des vertus de la *polis* ; mais, bien plus, elle mine la Cité, car elle ne sert alors plus qu'à l'individu contre un autre individu, et de façon, on l'a vu, clandestine. Car ce n'est pas au grand jour qu'on va prier les mauvais esprits de « nouer les aiguillettes », comme on dira plus tard en France. C'est dans le secret des officines de mages, sorciers ou autres thaumaturges, bref charlatans de tout poil. De plus, ce ne sont pas ceux qu'on peut appeler les grands dieux, Zeus, Apollon, Dionysos, Athéna, Aphrodite, mais des dieux « secondaires » ou souterrains, chtoniens, comme Pluton, ou encore les formes ténébreuses de grands dieux, comme Hécate, double d'Artémis. Ce sont aussi les esprits de morts. Plus significatif encore, on l'a vu plus haut, ce sont souvent des dieux étrangers.

Constante caractéristique, qu'on retrouvera dans les monothéismes, les forces maléfiques sont considérées comme étrangères.

Cette préfiguration sans Diable de la sorcellerie chrétienne, que constituent les pratiques superstitieuses grecques, est donc éloquentes : dès qu'il s'agit de faire exaucer des vœux repréhensibles et personnels, on fait appel aux puissances des ténèbres. On comprend dès lors que ceux qui croient le plus aux esprits maléfiques sont ceux qui espèrent en tirer le plus de profit :

ces diables crochus, ce sont eux-mêmes !

On comprend aussi bien mieux les propos sévères des philosophes à l'égard de cette contre-religion : pour Platon, la *magthaneia*, c'est-à-dire la magie, est « la tromperie par les sortilèges ¹³ ». Un citoyen honnête n'a pas à craindre excessivement les dieux. Et Socrate précise que le goète est charlatan ¹⁴. Prétendant se servir de l'esprit des morts à des fins personnelles, ces gens troublent la Cité. Toutefois, et pour mieux situer le conflit entre la religion officielle et la superstition, il convient, incidemment, de rappeler que Socrate et Platon, le maître et l'élève, sont partisans, et pas toujours reconnus comme tels, d'une société quasi totalitaire. La Cité idéale est une utopie dont la description contenue dans *La République* glace le sang ¹⁵.

On peut à cet égard s'interroger sur le sentiment spécifiquement religieux de Platon. Même quand il oppose les sorciers, initiés et participants aux mystères, à la religion, son propos est suspect : « Quant à ceux qui, pareils à des bêtes fauves, non contents de nier l'existence des dieux ou de les croire soit négligents, soit corruptibles, méprisent les humains au point de capter les esprits d'un bon nombre parmi les vivants en prétendant qu'ils peuvent évoquer les esprits des morts et promettant de séduire jusqu'aux dieux, qu'ils ensorcelleraient par des sacrifices, des prières et des incantations ; qui par amour de l'argent s'évertuent à ruiner de fond en comble particuliers, familles entières et cités ; quiconque aura été convaincu de ces crimes, le tribunal le condamnera selon la loi, à l'incarcération dans la prison centrale, mais aucun homme libre ne le visitera ¹⁶... »

Voilà qui est bien catégorique. Toutefois, on se demande après qui en a vraiment Platon, car on imagine difficilement des célébrants qui, d'une part, nieraient l'existence des dieux et, de l'autre, leur offriraient des sacrifices, sacrifices ruineux comme le précise Platon, donc qu'il ne viendrait à l'esprit de personne d'entreprendre à la légère. Ce discours est déjà pour le moins contradictoire. Puis l'allusion à « ceux qui, pareils à des bêtes fauves... » renvoie implicitement, mais directement aux célébrants des Bacchanales, qui ceignaient en effet des peaux de panthère, sinon à la panthère qui était l'animal traditionnellement associé à Dionysos. C'est donc après celui-ci qu'en a Platon.

De plus, Platon, qui connaît à coup sûr ses dieux, sait bien qu'ils sont bien ce qu'il dit, à la fois négligents et corruptibles (à preuve, les assiduités impérieuses dont ils poursuivent des mortelles ou des mortels trop beaux), en plus d'être capricieux, violents et partisans. En réalité, et sous couleur de vilipender les sorciers, Platon s'attaque indirectement, par le biais d'une rhétorique coudée, non pas aux seuls excès de ferveur religieuse, mais encore aux dieux mêmes. On le voit, entre autres lieux, dans l'*Eutyphron* ¹⁷, lorsqu'il met le théologien de ce nom en présence de Socrate et qu'il lui fait tenir un discours sur la piété ; cet Eutyphron n'est en réalité qu'un esprit médiocre, incapable de comprendre Socrate. Dans la République idéale, ce serait sans doute un fonctionnaire.

En réalité, et on le voit bien dans *Y Eutyphron*, comme dans le *Timée*, Platon est un pythagoricien, autant dire, pour user d'un raccourci un peu brutal, un Oriental par procuration. C'est un mystique, bien plus proche de Zoroastre et de l'orphisme que de l'esprit attique. Les pythagoriciens, en effet, croient à la métempsycose, idée qu'ils ont héritée en droite ligne du védisme hindou, et donc à la survivance de l'âme, idée qu'on retrouve clairement dans le *Phédon* et surtout dans *Le Banquet*, où Platon postule qu'il existe des intermédiaires entre les hommes et les dieux, et que ce sont les fameux daimôns, qui sont fondamentalement bons (paradoxalement, c'est à Platon que les auteurs chrétiens emprunteront l'idée que les démons habitent l'air autour de nous). Or, c'est le thème que reprendra la scolastique chrétienne.

Au I^{er} siècle, d'ailleurs, l'enseignement néo-pythagoricien se fondera dans celui de Platon : pour les deux, le monde est habité par un ordre suprême, par l'Idée. Jacqueline de Romilly l'a relevé en ces termes : « Elle [l'idée à laquelle Platon veut subordonner l'ensemble du monde] acquiert une existence lumineuse et ineffable : tout ce que nous croyons réel n'en est que la copie brouillée ¹⁸. » On trouve là, déjà, l'idée que le monde réel est une illusion, que le gnosticisme poussera jusqu'à postuler que tout ce qui est matériel est mauvais. C'est-à-dire que la religion de Platon n'est pas grecque ; nulle part ailleurs que dans *La République* cela n'est aussi visible : quand il expose et glorifie le principe du Bien absolu, parfait, connaissable et intelligible, Platon trahit sans ambages son aversion pour le panthéon grec et toute la pratique religieuse hellénique, qu'il n'ose confesser dans les autres dialogues, ou bien alors qu'il dissimule sous un double langage et des oripeaux rhétoriques. Ce totalitarisme religieux, qui contraste si brutalement avec la culture grecque, fondée, elle, sur le principe d'une dialectique entre l'objet et le sujet, exclut finalement Platon du paysage hellénique, où il occupait, d'ailleurs, une place unique, presque incongrue, assignée bien plus par l'enseignement tardif que par les faits. Car le Bien absolu célébré dans *La République* implique le Mal absolu, c'est-à-dire justement le Diable, tellement étranger à l'esprit grec. Évacuation imminente de l'Olympe et déportation de ses dieux ! Une telle position préfigure le gnosticisme, et même le christianisme, et c'est pourquoi le platonisme sera si commodément repris et adopté par le christianisme platonicien. Elle ressurgira plus tard sous les formes du théisme, sentiment diffus de la divinité qui fleurira aussi brièvement que brusquement sous la Révolution française. Autant dire que Platon est passé très près du Diable.

Xénocrate, disciple de Platon, comme Aristote, rédigera une véritable démonologie systématique : pour lui, les daimôns sont des âmes flottantes qui existent avant de s'incarner dans les corps et survivent lorsque les corps sont morts, et il distingue de bons et de mauvais daimôns.

S'intéressant surtout à la sorcellerie, Aristote, lui, fait de l'envie le moteur des sorciers. Comme l'envie est un sentiment vil, qui ne peut que troubler l'harmonie de la cité, l'idéal absolu du monde grec, la sorcellerie ne

peut qu'être contraire à cet idéal : elle se pratique clandestinement, dans des officines fuligineuses, à la différence de la religion, qui, elle, se célèbre solennellement et publiquement. Bernard a bien montré ¹⁹ que l'envie, la *phthonos* mentionnée plus haut, est tenue par de nombreux penseurs grecs comme une des causes principales de dissension ; ce qui fait que son instrument, la sorcellerie, est opposé à la religion, qui, elle, est destinée à faire régner l'ordre. Mais il s'en faut qu'Aristote s'engage, en condamnant l'envie, à suggérer que c'est une forme du Mal : pour lui, c'est un « manque ».

Influencé par l'Orient et sans doute l'Iran, Plutarque aussi, au II^e siècle, a traité des daimôns, dans ses deux traités, *De Iside et Osiride* et *De defectu oraculorum* : reprenant une partie des idées de Xénocrate, il décrit les daimôns comme des âmes intermédiaires, qui peuvent devenir des dieux ou retomber au rang d'hommes. Il en distingue de bons et de mauvais, et, passablement embrouillé à cet égard, Plutarque accuse les mauvais d'inspirer de mauvaises actions aux dieux aussi bien qu'aux hommes, tandis que les bons inspirent aux dieux et aux hommes des actions généreuses. Le gnosticisme est patent dans ce discours : il y a donc des esprits du Mal comme il y en a du Bien. L'apologétique chrétienne pointe ici l'oreille : l'existence de mauvais daimôns libère les dieux de la responsabilité de leurs mauvaises actions. Idée bien peu grecque, puisqu'elle nie la liberté en assujettissant hommes et dieux à des puissances surnaturelles. Nous n'en sommes certes pas au Diable, mais enfin nous n'en sommes pas non plus très éloignés car, dès qu'on distingue entre bons et mauvais daimôns, le dualisme pointe son oreille et l'on distingue, en fait, entre les anges et les démons.

Il s'en faudrait donc de beaucoup qu'on trouve chez les philosophes grecs un reflet unique des puissances du Mal, car on ne trouve pas davantage chez eux de reflet unique de la divinité du Bien. Toutefois, la philosophie grecque émanant de la civilisation grecque, il serait absurde de la considérer comme une construction purement intellectuelle, étrangère à la réalité quotidienne des Grecs et à leurs croyances. Kojève l'a bien démontré ²⁰ : à l'époque hellénistique et au terme de leurs méditations, les Stoïciens couronnent la philosophie d'Aristote, laquelle est elle-même d'origine platonicienne, en postulant que la divinité suprême à laquelle peut s'identifier le cosmos est en perpétuel devenir et que le cosmos, où se manifeste cette divinité, suit un mouvement circulaire et cyclique. On retrouve là le scepticisme à la fois frondeur et inquiet, qui sourd de toute la littérature grecque. Tout revenant sans cesse au même point, il n'y a pas de « victoire » d'un principe sur un autre, c'est-à-dire encore que la philosophie grecque rejette la notion d'histoire au sens moderne, hégélien. Elle rejette également la notion d'une apocalypse, qu'introduira le judaïsme tardif. Rien n'avance, tout mouvement est une illusion, comme l'exprime le paradoxe de Zenon. À l'époque hellénistique, donc, la philosophie grecque, illustrant elle-même ainsi l'image qui résume pour elle le cours des choses, ferme la boucle entamée par Heraclite, qui postula le premier l'éternel recommencement. La

pensée humaine n'avance pas plus que le cosmos.

Dans ce décor, il ne peut y avoir ni Bien ni Mal absolus, comme le relève Kojève ²¹. Il n'y a par conséquent ni dieu du Bien ni dieu du Mal. Dans la descendance tardive du stoïcisme, propagé par des penseurs et rhéteurs hellénistiques, tels Apollonius de Tyane, on verra le gnosticisme reprendre ce thème ; pour lui, la création sera le fait d'un Démon au-delà du Bien et du Mal, et les dieux judéo-chrétiens de l'un et de l'autre, Dieu et Diable, ne seront que des dieux secondaires et transitoires.

S'il est bien vrai, comme on l'a vu, que le « philosophe grec », terme qu'il faut entendre ici au sens le plus large, car rien n'est plus différent d'un Heraclite qu'un Cynique, par exemple, s'il est donc vrai que ce philosophe se distancie de la pratique hellénique et hellénistique, c'est qu'il ne laisse guère de place au malaise que comporte pour tout être humain la conscience de ses limites et de sa fragilité devant la nature. Il n'aborde guère le sentiment du sacré. La pratique religieuse grecque, elle, peut toutefois dépasser et de fait déborde celle de la religion d'État, et pas seulement dans la superstition : c'est ce qu'indiquent les mystères. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher de quelle façon les Grecs traitaient avec les monstres qu'engendrait l'angoisse existentielle.

Par exemple, dans la pratique du sacrifice humain, qui s'est perpétuée jusque très tard. L'idée de tels sacrifices en Grèce choque ; elle est pourtant vérifiée par le témoignage de Plutarque (env. 50-125). Élevé à la dignité de premier magistrat de sa ville natale, Chéronée, c'est lui qui présidait à la cérémonie de l'« expulsion de la faim » : celle-ci consistait à battre un esclave avec des branches d'un arbre spécifique (en romain, *Agnus castus*, doté de certaines propriétés), puis à le chasser de la cité tandis que les célébrants criaient rituellement : « Chassons la faim et laissons entrer la prospérité et la santé ²². » Mais le sacrifice n'était pas toujours symbolique, comme le précise Frazer : quand Marseille, l'une des plus riches et brillantes colonies grecques, était affligée par une épidémie de « peste », un homme, généralement des classes les plus déshéritées, s'offrait comme victime ; entretenu aux frais de la cité, il était au terme d'une année vêtu d'habits cérémoniels, coiffé de rameaux sacrés et promené à travers la ville, tandis que les habitants sur son passage priaient que tous les maux de leur ville lui tombassent sur la tête. Lui aussi était chassé de la cité, ou bien lapidé à mort hors les murs.

En Asie Mineure, toujours en cas d'épidémie ou de calamité telle qu'un séisme, une personne laide ou déformée, préalablement choisie pour ces fins, était chargée de tous les maux de la communauté, battue au son de la flûte sur les organes génitaux et puis jetée sur un bûcher. Un tel sacrifice n'était pas toujours réservé aux exceptions, il pouvait également être régulier. Dans les siècles précédents, au festival de la Thargélie, à Athènes en mai, relève également Frazer, un homme et une femme étaient conduits hors de la ville et lapidés à mort. À Abdère, en Thrace, c'était même un citoyen de bon rang qui s'offrait ainsi en victime expiatoire. Dans les Leucades, on jetait chaque année

un homme à la mer, pour payer une dette au dieu des flots, Poséidon.

Entretien la croyance universelle, selon laquelle les dieux sont aussi vaniteux et cupides que les humains et demandent des sacrifices pour contenir leurs éventuels courroux, les Grecs entendaient ainsi purifier la cité. Le concept même de purification impliquant celui d'impureté, les Grecs avaient donc bien une notion d'un mal immatériel, qu'il était possible de conjurer en négociant avec l'une ou l'autre des divinités de leur panthéon. Mais ce mal n'était pas régi par une divinité spécifique ; il n'était que l'expression négative de la divinité même à laquelle le sacrifice était offert. Dans les Leucades, le dieu auquel on destinait le jeune homme jeté à la mer pouvait être Apollon aussi bien que Poséidon ou les deux.

Ces sacrifices étaient donc pratiqués de façon rituelle, mais ils ne constituaient pas la totalité des rites. Ceux-ci comportaient d'autres célébrations, comme en témoignent les mystères. À l'époque hellénique, on en distingue trois grands types, les dionysiens, les éleusiens et les orphiques. Les premiers sont consacrés à la célébration du héros d'origine thrace Dionysos, dieu de la vigne selon la tradition la plus connue, mais également du blé, des vergers, des fleurs, selon les régions (en Attique et en Achaïe, il était celui des fleurs, à Athènes celui des fruits, à Corinthe celui des pins, en Thrace celui du blé). Fils adultérin, un de plus, de Zeus et de Sémélé, ce qui le fit exécrer d'Héra, épouse légitime de son père, dieu mâle de la fertilité, symétrique de Déméter, il fut démembré, bouilli et mangé, selon une version crétoise, par les Titans et sur l'instigation d'Héra. L'exploit fut fatal aux Titans, puisque, dans une colère célèbre, Zeus extermina ses anciens serviteurs. Le corps de Dionysos, reconstitué par Apollon, aurait été ensuite enterré à Delphes selon certaines légendes, à Thèbes selon d'autres, ressuscité tel quel, ou bien encore réengendré par Zeus selon d'autres encore ; la religion grecque comporte pour chaque mythe nombre de variantes.

D'emblée, on peut se demander si les Titans ne seraient pas une version des démons qui auraient massacré une préfiguration du héros éternel ressuscité à la divinité. Comme notre Lucifer et ses légions de suiveurs cornus sont précipités du Ciel en Enfer, en effet, ils sont précipités au bas de l'Olympe, avant d'être « escagassés ». Du *thêta* de Théos au *zêta* de Zeus, le glissement phonétique, puis sémantique est aisé, et ce dieu-roi qui expédie ses mauvais serviteurs « au diable » évoque furieusement le Dieu des chrétiens qui, lui aussi, expédia ses mauvais anges dans les profondeurs de l'Enfer. Mais d'abord, l'épouvantable exploit cannibale des Titans est le dernier, on ne les reverra plus de mémoire de mythologue : leurs cendres ne serviront qu'à fabriquer l'humanité. Puis il est bien possible, comme l'avance Eliade avec sans doute un peu trop de certitude, que le mythe du massacre de Dionysos copie les scénarios d'initiation, qui comportent, en effet, les passages par la cuisson et le démembrement.

Introduit vers le VII^e siècle avant notre ère de Thrace ou de Phrygie, où on l'appelle Sabazios, Dionysos est déjà mentionné dans des textes

mycéniens, mais certains postulent qu'il aurait fait l'objet d'un culte dès l'époque préminoenne, c'est-à-dire dès avant le III^e millénaire ; sa naissance se serait alors située au néolithique. D'autres suggèrent qu'il serait un avatar de l'Égyptien Osiris, dont le sort, en effet, ressemble beaucoup au sien, puisqu'il est aussi le dieu de la renaissance et que son corps a été également démembré. Peut-être faut-il rappeler que bien d'autres dieux d'autres civilisations, eux aussi symboles de renaissance, comme le Babylonien Tammouz, ont été victimes de meurtres et promis à des résurrections glorieuses.

Tel qu'il apparaît dans l'art grec, c'est un dieu charmant, grassouillet dès sa jeunesse même, et toujours souriant, auquel on ne peut reprocher que la fureur, on le verra plus loin, qui lui fit massacrer Orphée par les Ménades. Sa mort également atroce est attribuée au mauvais œil, la *phthonos* d'Héra, laquelle est pourtant loin de représenter une déesse infernale, puisqu'elle siège sur l'Olympe aux côtés de son époux Zeus. Les Grecs en tout cas l'aiment, puisqu'ils lui consacrent une fête majeure, les rites dionysiens qui s'organisaient en un festival, annuel dans certaines régions, biennal dans d'autres comme la Crète : on y reconstituait la passion du dieu, non sans sauvagerie à l'occasion. C'est ainsi qu'en Crète on démembraient un taureau dont les célébrants emportaient un lambeau sanglant entre les dents.

On a suggéré qu'en des temps anciens, sans doute vers le VII^e siècle, les célébrantes des mystères, dites Ménades ou « folles », démembraient des êtres humains (*sparagmos*) et les mangiaient crus (c'est ce qu'on appelle l'omophagie). Tel est du moins ce qu'indique Eschyle dans *Les Bacchantes*. C'est possible, puisque les Grecs ne répugnèrent pas au sacrifice humain, et que les populations de Thrace et de Phrygie qui avaient introduit le culte de Dionysos pouvaient, en effet, manifester pareille sauvagerie. De toute façon, dès le V^e ou IV^e siècle avant notre ère, ce genre de fureur homicide semble avoir disparu. Et pour une bonne raison : les rites dionysiaques, expression directe d'une communion avec les forces de la nature qui atteint au mysticisme, ne sont pas expiatoires ; ils ne chassent pas le Mal, ils célèbrent la vie, l'union métaphysique avec les morts, les vivants, les générations futures. C'est pourquoi on peut dire que la religion ici déborde largement le cadre de la *polis*.

Mais il faut remarquer que, dès l'Antiquité, la « folie » passagère, le « corybantisme » des mystères dionysiaques, en déconcerte plus d'un. Hérodote et Démosthène s'en moquent. Cette agitation et ces débordements ne leur paraissent pas ressortir au bon sens. Pour un peu, ils y eussent vu du Diable. Mais c'est justement qu'ils ne le connaissaient pas.

Le deuxième type de mystères est l'éleusien. C'étaient en fait des festivals agricoles, célébrant à Eleusis, entre Athènes et Mégare, les semailles, la germination et la récolte, sous la double égide de la déesse Déméter et de sa fille Korê. En effet, le mythe veut que Pluton, dieu des Enfers, fût en quête de femme et qu'il ait enlevé Korê. Cherchant celle-ci, sa mère s'en vint à Eleusis

et elle, déesse de la fécondité, refusa de faire germer le blé semé. Pluton se vit intimé l'ordre de rendre la captive et Korê remonta donc sur terre, faisant ainsi germer le blé, et, par la même occasion, donna naissance à son fils Ploutos, ce qui, en grec, signifie « richesse ». Toutefois, Korê ayant mangé une grenade, double symbole de mort et de naissance, elle ne pouvait séjourner définitivement sur terre, et un compromis fut donc trouvé, selon lequel elle séjournerait aux côtés de son époux un tiers de l'année et le reste du temps auprès de sa mère. C'est ainsi que, satisfaite, Déméter fonda les mystères éleusiens.

Toute tentative d'identifier Pluton à notre Diable ou bien à l'une de ses préfigurations serait donc vaine, puisqu'il ne représente même pas la mort éternelle, mais une mort transitoire. « Ô, trois fois heureux sont ceux des mortels qui, après avoir contemplé ces mystères, s'en iront chez Hadès : eux seuls y pourront vivre ; pour les autres, tout sera souffrance », écrit Sophocle à propos des mystères éleusiens. Autant dire que la participation évoquée plus haut à l'union entre les forces contraires de la nature fait du célébrant un initié assuré de la vie éternelle et heureuse.

Les mystères orphiques, qui constituent le troisième groupe, évoquent fortement les précédents, parce que Orphée finit démembré par les Ménades, sur l'ordre de Dionysos, d'ailleurs, selon certaines versions. Cette déconcertante cruauté de l'aimable Dionysos évoque celle d'Apollon en d'autres circonstances, car c'est par jalousie ordinaire, parce que le héros musicien s'obstinait à célébrer Apollon au lieu de le célébrer, lui, Dionysos, que le dieu du vin l'aurait donc fait massacrer. Et Eliade, citant Diodore de Sicile ²³, dit qu'Orphée aurait été un réformateur des mystères dionysiaques. Réformateur est peut-être un mot excessif, car les mystères orphiques évoquent également les éleusiens, parce qu'ils comportent aussi une visite aux Enfers et un sauvetage d'entre les morts, celui d'Eurydice, morte d'une morsure de serpent.

On se perdrait à analyser les variantes des mythes grecs, leurs interférences, leurs origines. Ce qu'il convient de noter incidemment est l'antagonisme décidé entre l'orphisme et l'ensemble des cultures hellénique et hellénistique, ainsi que l'origine orientale et la nature nettement préchrétienne des mystères orphiques : car on sait que, loin de porter à une exaltation charnelle, les récitations des hymnes orphiques prescrivaient au contraire une existence austère, où l'on ne consommerait pas de viande ni de vin, et où l'on pratiquerait l'abstinence sexuelle. Seule dans la discipline orphique une telle vie permettait d'accéder au salut, sur les Champs Élysées, idée sans précédent dans la civilisation hellénique, et d'échapper à la souffrance des Enfers, réservée à ceux qui avaient, au contraire, mené une existence dionysiaque. Or, cette préoccupation de l'au-delà et du salut contraste fortement, déjà, avec l'ensemble de la culture hellénique.

De plus, l'orphisme est le premier mouvement grec qui contienne, non seulement en germe, mais déjà germes, si l'on peut dire, les principes de

l'antagonisme du Bien et du Mal et de la Faute originelle. Selon les textes orphiques²⁴, en effet, le fait que les hommes soient nés des cendres des Titans, génies malfaisants, démontre bien la part de Mal qu'il y a en eux. Mais comme les Titans, avant d'être foudroyés, ont mangé de la chair d'un dieu, le jeune Dionysos, donc, qu'ils avaient fait bouillir, puis cuire, leurs cendres et, partant, les hommes contiennent aussi des éléments divins. Avant l'apparition des hommes, le monde était parfait. C'est la faute des Titans qui y a rompu l'équilibre. Il convient désormais pour chaque humain de retrouver sa part de divinité afin de gagner son salut. Or, c'est là une préfiguration de l'eschatologie chrétienne. On n'y trouve pas de Diable, certes, mais le décor est déjà tendu, et le Malin n'a plus qu'à y faire son apparition.

C'est à juste titre que l'*Encyclopaedia Universalis* écrit que « l'orphisme est essentiellement un mouvement de protestation religieuse qui surgit dans la Grèce du VI^e siècle avant notre ère... » et que « ... le mysticisme orphique... est une mise en question systématique de la religion officielle de la cité grecque ». On n'est donc pas surpris que l'orphisme n'ait guère connu de succès en Grèce, mis à part l'influence qu'il exerça sur Platon (en dépit des sarcasmes qu'il adresse à certains orphistes), notamment par l'entremise d'autres mystères, les pythagoriciens, qui reprenaient beaucoup d'éléments des orphiques.

L'orphisme n'est donc pas grec, et il l'est si peu qu'on le soupçonna jusqu'en 1962 d'être une construction tardive ; mais, cette année-là, on trouva des textes qui remontaient à la fin du V^e siècle avant notre ère ; il n'y avait plus de doute, c'était bien une tradition mythologique ancienne, qui avait tenté très tôt de s'implanter en Grèce, mais n'y était pas réellement parvenue. Qualifié par Diodore de « prophète de Dionysos » et de « fondateur de toutes les initiations²⁵ », Orphée est non seulement contemporain de l'avènement de Dionysos, mais encore et peut-être antérieur. On peut s'étonner de cette ancienneté, car c'est très tôt que se constituent en Grèce l'unité et la cohérence de l'attitude humaine en face des dieux, ces « mangeurs de présents », selon l'invective d'Hésiode. Celui-ci, qu'on peut considérer comme l'un des pères fondateurs de la religion grecque, vécut en effet à cheval entre le VIII^e et le VII^e siècle, et c'est presque un droit-fil qu'on retrouve entre sa *Théogonie* et les penseurs hellénistiques les plus tardifs. Pour Hésiode, le monde à ses débuts fut le chaos, et ce ne fut qu'après des luttes âpres que Zeus parvint à imposer sa souveraineté. Pour Orphée, par contre, l'Œuf, dont fut issu le premier dieu, Éros, c'est-à-dire l'antichaos, exista dès les origines. Pour les premiers, l'ordre s'organisa après les péripéties du chaos pour les seconds, il exista dès les origines. On ne peut imaginer que les orphistes aient méconnu Hésiode ni qu'ils aient pu ignorer le courant dominant de la pensée religieuse hellénique. Et l'on ne peut que conclure qu'ils ont vécu sinon en contestataires, du moins dans un certain isolement.

Il serait tentant de supposer que ce fut le génie des lieux grec qui mit en

échec l'orphisme, et toléra seulement sa survivance dans un milieu restreint. Tel qu'il se présentait, l'orphisme ne pouvait qu'éveiller les soupçons des Grecs, car il plaçait le prêtre, intercesseur désigné entre l'humanité et les dieux, au sommet de la triade proposée par Dumézil, roi, prêtre, guerrier. C'en eût donc été fait de la démocratie qui constituait l'essence de la Cité. On en fût rapidement venu à une Sainte Alliance qui eût fondé une tyrannie de droit, et, en tout cas, on eût abouti à une fusion entre le roi et le prêtre, ou bien à une divinisation du roi, telle qu'elle était pratiquée en Égypte, et telle qu'elle le fut dans la Rome impériale.

On comprend alors mieux que Dionysos, exaspéré, ait désigné Orphée à la fureur des Ménades. Cet aspect-là du mythe d'Orphée est sans doute postérieur à l'implantation de l'orphisme, et reflète l'aversion grecque pour le héros chantant. D'où vint donc l'orphisme, d'où vint Orphée ? On l'ignore. L'archéologie est un livre éternellement inachevé et les courants de populations indo-européennes du II^e et du I^{er} millénaire sont très imparfaitement connus. Toujours est-il que ce dieu thrace abstinent, végétarien, austère, ne ressemble ni à son compatriote Dionysos ni à aucun autre. Ce n'est pas un Scythe non plus, ni un Phrygien, son caractère évoque irrésistiblement l'Iran. S'il en est venu, ce serait donc au cours de ces grandes migrations qui déplacèrent les populations de l'Asie centrale, du Proche- et du Moyen-Orient entre le XV^e et le VIII^e siècle avant notre ère. Peut-être trouvera-t-on un jour en Iran ou en Afghanistan un portrait du dieu à la lyre, dont on pourra dire avec certitude : il naquit à cette époque, en ce lieu. Jusqu'alors, on ne pourra que constater qu'il faillit introduire le Diable sur l'Olympe, et lâcher ce faux monstre sur les pentes du mont Hymette. Si proche des Indo-Européens et de l'Orient, si friande de mythes, la Grèce avait esquivé l'Étranger de justesse.

Reste un fait digne d'attention : ce fut la démocratie hellénique, puis hellénistique, qui tint le Diable hors des frontières. Car l'Ange déchu n'est au fond qu'un stratagème logique des pouvoirs totalitaires. Jamais un clergé grec ne s'arrogea un droit supranational de trancher du Bien et du Mal. Jamais le Grec n'oublia qu'il inventait ses dieux et que ceux-ci étaient son reflet. Je veux dire : jamais un Grec ne fut esclave.

Le paradoxe est trop beau pour que j'omette de l'exposer : la civilisation qui inventa la tragédie, ce récit des esclavages, triompha par le drame, ce récit des révoltes contre le destin.

1- « Civilisation homérique », *Encyclopaedia Universalis*.

2- C'est la thèse, poussée à ses extrêmes, de Colin Renfrew dans *Archaeology & Language : The Puzzle of Indo-European Origins*, Cambridge University Press, New York, 1985, qui postule, sur des bases linguistiques, que les Indo-Européens venus d'Anatolie avaient occupé la Grèce dès le milieu du VII^e millénaire avant notre ère. Cette thèse est tempérée par J.P. Mallory, dans *In Search of the Indo-Europeans – Language, Archaeology and Myth*, Thames & Hudson, Londres et New York, 1989, qui admet une occupation anatolienne de la Grèce dès l'époque indiquée par Renfrew, mais qui estime, sur la base d'autres travaux, que l'occupation anatolienne de la Grèce s'est également faite en retour, à partir des

3- Hérodote, I ; 146.

4- Georges Roux, *La Mésopotamie, essai d'histoire politique, économique et culturelle*, Le Seuil, 1985.

5- Euripide, t. III, *Héraclès*, 1230 et 1240, Les Belles-Lettres, 1976.

6- *L'Iliade*, I, 202-203.

7- Euripide, t. III, *Les Suppliantes*, 400.

8- Dion Chrysostome, IX^e discours, cité par Léonce Paquet in *Les Cyniques grecs*, Livre de Poche, 1992.

9- Paquet, *op. cit.*

10- Euripide, *Les Suppliantes*, 215.

11- André Bernand, *Sorciers grecs*, Fayard, 1991.

12- *Id.*

13- Platon, *Les Lois*, 908 d, Garnier.

14- Platon, *Phédon*, 81 b.

15- L'historien américain Irving Stone a montré que Socrate a participé à deux coups d'État destinés à instaurer la tyrannie, et c'est une suspicion légitime de ses concitoyens de participation dans un troisième complot qui mènera le philosophe devant les juges. De quelle tyrannie rêvait donc Socrate ? On ne peut que l'inférer, par exemple, de la semi-tyrannie des Quatre Cents imposée par un coup d'État auquel participa, fait révélateur, son disciple et favori Alcibiade. C'eût sans doute été une tyrannie où le pouvoir aurait été détenu par un consistoire coopté. Irving Stone, *The Trial of Socrates*, Little, Brown & Co., Boston & Toronto, 1988. Pour Platon surtout, la Cité idéale qu'il décrit dans *La République* est en fait soumise à un régime autoritaire comme en ont rêvé les utopistes jusqu'à Bentham. Il est donc évident que, pour le disciple comme pour le maître, tout recours aux forces irrationnelles, individuelles, impossibles à assujettir à la loi commune, et comme la sorcellerie prétend en mettre en jeu, est une abomination. Ce n'est donc pas contre la superstition que s'insurgent Socrate et Platon, c'est contre une pratique individuelle de la religion.

16- Platon, *Les Lois*, 909 a-b.

17- Platon, *Eutyphron*, 3 b-c.

18- Jacqueline de Romilly, *Pourquoi la Grèce ?* Éditions de Fallois, 1992.

19- Bernand, *op. cit.*

20- Alexandre Kojève, *Essai d'une histoire raisonnée de la philosophie païenne*, III, *La philosophie hellénistique et les néo-platoniciens*, Gallimard, 1973.

21- « ... les Stoïciens n'admettaient en fait (à la suite d'Aristote) aucune interaction proprement dite ou opposition irréductible (entre "contraires") ni dans le Ciel (cosmique) ni dans le Feu primordial (pendant l'absence du Cosmos)... », in *Essai d'une histoire raisonnée de la philosophie païenne*, III, *op. cit.*

22- Sir James Frazer, *The Golden Bough*, Macmillan, New York, 1973.

23- Mircea Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, – I. *De l'âge de pierre aux Mystères d'Eleusis*, Bibliothèque historique Payot, 3 vol., 1976.

24- « Polytheism », *Encyclopaedia Britannica*.

25- Eliade, *op. cit.*

9.

Rome

ou la proscription du Diable

De l'influence de Rome sur les siècles suivants – Des origines de la religion romaine – Des vains efforts entrepris par les historiens pour prouver qu'elle était dégénérée depuis ses origines et qu'elle n'aspirait qu'au christianisme – De leurs mensonges – De la religiosité profonde des Romains et du fait qu'ils n'avaient attribué au Mal que des dieux négligeables ou dérisoires – Du sens originel de la *religio* – De la clef négligée de cette religion, ou *superstitio*, qui est l'interdiction de communiquer individuellement avec les dieux – De la façon dont cette interdiction explique les vertus civiques romaines, le sens de la liberté et de la dignité, et la proscription du Diable – Des leçons de l'absence de Diable dans un Empire qui continue de servir de modèle aux démocraties.

Le génie de Rome, mère des lois, sa puissance mondiale et son empreinte, visible jusqu'à aujourd'hui, n'ont paradoxalement pas porté chance à son destin historique. Au cours des siècles, et surtout depuis la Renaissance, il est bien peu de potentats et d'idéologues qui ne s'en soient réclamés, chacun tirant à soi la couverture ou plutôt la pourpre impériale, et présentant de Rome une image faussée. De Louis XIV et de Napoléon, qui se font portraiturer à la romaine, à Mussolini et Hitler, sans parler d'innombrables tyranneaux qui se sont définis comme les créateurs de Nouvelles Romes, la liste est longue. Versailles n'est à tout prendre qu'une gigantesque villa romaine, comme les édifices officiels de l'Allemagne wilhelminienne à Berlin, le Capitole et la Maison-Blanche de Washington n'étaient que des copies sans âme des grands édifices romains. L'Angleterre a cru donner à sa jeunesse une « éducation romaine » et a même copié le fronton romain classique dans la calandre de sa plus célèbre automobile. Passés au christianisme, les empereurs byzantins ont continué à se parer du titre d'« augustes », feignant d'ignorer que le monothéisme et la dévotion individuelle constituaient le déni le plus évident de l'esprit romain. Rome avait été d'abord une nation marchande régnant par le seul principe politique. On s'est vexé qu'elle n'eût pas d'« âme », surtout pas chrétienne, fasciste, nazie, que sais-je, alors on s'est empressé de lui en

confectionner une. Elle n'avait, en effet, ni Dieu, surtout pas unique et transcendant, ni Diable, c'est-à-dire pas d'Enfer. Comment diable peut-on concevoir Rome sans Diable ?

Beaucoup d'augustes chignons se sont alors crêpés sans charité sur les origines de la religion romaine ¹. Chacun a voulu et veut encore imposer ses vues sur la question, et la plupart ont essayé de prouver que la religion romaine, en bref, n'était pas romaine : elle se serait préparée au christianisme quasiment depuis sa fondation par Romulus. D'éminents spécialistes ont ainsi refusé d'admettre que les Romains aient pu rendre hommage à « ces misérables images des dieux et déesses gréco-romains épanouis, étendus sur leurs couches et ayant l'air de participer à un dîner à la manière de simples citoyens ² ». Ce révisionnisme, poussé parfois aux limites du grotesque, était dicté par l'intention évidente de « sacraliser » Rome, modèle supposé de l'Empire britannique, puis des impérialismes de tout acabit, en vogue jusqu'au milieu du XX^e siècle. Il fallait enseigner Rome dans les écoles, mais comment justifier son polythéisme, puisqu'on allait répétant que le polythéisme, entêtement des mécréants, n'avait produit que des sous-développés mentaux, des barbares, des païens, quoi ? On renchérit donc sur Suétone et Tacite, et l'on noircit donc à l'envi les figures des empereurs persécuteurs de chrétiens, longue collection de tordus et de vicieux imbéciles et sanguinaires, qui, Dieu merci, ne représentaient certes pas Rome, « la vraie », celle de Virgile, de Cicéron et de Marc Aurèle. Il fallut attendre la fin de ce siècle pour établir, par exemple, que Tacite avait été inutilement malveillant et que, contrairement aux fabrications romanesques, Néron, éloigné d'une cinquantaine de kilomètres, n'avait pas fait brûler Rome, qu'il n'avait joué ni lyre ni violon dans les cendres de la Ville éternelle et même qu'il avait été consterné d'un incendie où il avait perdu, entre autres, son plus beau palais. Pis : que cet « histrion hystérique », bref ce suppôt de Satan, pourtant formé par Sénèque, avait fait reconstruire la bibliothèque du temple d'Auguste et considérablement encouragé les belles-lettres et les beaux-arts ³. Bien d'autres rectifications suivirent, également pénibles.

Bref. Des historiens se sont donc efforcés de prêter aux divinités romaines une conception mystique de la divinité, étonnamment proche du judéo-christianisme, qui se serait résumée dans le *mana*, mot emprunté à l'ethnographie de la Mélanésie, au XX^e siècle, et qui désigne un sentiment du sacré ⁴.

Personne, incidemment, n'a jamais relevé l'étrangeté (pour ne pas dire l'incongruité) de ce qu'il fallût expliquer la religion romaine par un mot ou, pis, une notion, emprunté aux antipodes, région dont les Romains n'avaient alors pas connaissance. Et encore plus, par un mot dont ils n'ont jamais formulé l'équivalent, eux qui, pourtant, maîtrisaient l'expression verbale. Autant expliquer le bouddhisme par la transsubstantiation de l'hostie. Laissons tomber *mana*, donc. *Numen*, alors ? Le mot est au moins romain, Virgile le cite dans *L'Énéide*, et bien qu'il n'en existe pas de définition qui

fasse l'unanimité, je m'avance, il signifierait « présence divine ». L'hypothèse, on le devine, est tout à fait plausible : l'homme a, depuis ses origines, le sentiment du surnaturel. Qu'a-t-on expliqué ? On sait que, depuis les origines, les Romains avaient déjà, eux, un grand sens pratique et qu'ils avaient donné à leurs dieux des noms de fonction, autant dire qu'ils en faisaient des intendants : le dieu du premier labour s'appelait Vervactor, celui du second Reparator, celui du hersage Imporcitor, celui des semailles Insitor, et ainsi de suite. Que ces dieux veuillent bien me pardonner une impertinence épidermique : les sacrifices que les Romains leur offraient aux moissons ressembleraient fort aux gages qu'on donnait aux saisonniers jusqu'au début de ce siècle (et qu'on donne encore aux étudiants volontaires des vendanges, de nos jours).

On y a cherché avant moi, je le dis d'emblée, un diable quelconque. On ne l'a pas trouvé. La raison en semble simple : quand quelque chose allait de travers, c'est qu'Obarator ou Occator ou d'autres étaient mécontents et qu'ils s'étaient vengés.

Mais d'où venaient ces dieux utilitaires ? Quand et par qui l'Italie fut-elle peuplée ? Ces gens avaient-ils une religion ? Or, oui, l'Italie fut peuplée bien avant Rome et les Romains descendaient des Italiens du I^{er} millénaire avant notre ère : dès cette époque, on relève une grande homogénéité des cultures. Il y en a deux principales, celle des Tombes à fosse, où l'on enterrait les morts, et celle des Champs d'urnes, qu'on a vue plus haut, où les morts étaient incinérés. La première regroupe les cultures dites villanovienne, adriatique, apulienne et sicule, la seconde les cultures de Golasecca, atestine et latiale. De leurs religions, on ne sait que peu, très peu. On peut tout juste inférer que les deux groupes entretenaient des rapports différents avec les morts⁵.

Nous savons aussi que, lorsque Énée le Troyen, fuyant le théâtre de la guerre, arriva à l'embouchure du Tibre, après avoir perdu son père en Sicile et cédé aux charmes de Didon, reine de Carthage, il y fut accueilli par le roi du Latium (dont dérive le mot « latin »), qui lui donna la main de sa fille Lavinia. D'où le nom de la ville que fonda Énée, Lavinium. Il existait donc au moins une civilisation dans l'Italie du XIII^e siècle avant notre ère, puisque c'est la date qu'Hérodote assigne à l'arrivée d'Énée. Cette civilisation, celle du Latium donc, avait sa religion, et c'est d'elle que dérivent, partiellement, les dieux cités plus haut. Le terme « partiellement » est justifié par le fait qu'un autre peuple italique, les Sabins, apparentés aux Samnites, participa aussi à la fondation de Rome et introduisit donc quelques-uns de ses propres dieux dans la religion romaine.

L'origine des Latins et des Sabins était évidemment indoeuropéenne, puisque la majorité des autres langues de l'Italie, le falisque, l'osco-ombrien, le vénète, l'italique oriental, puis encore le celtique, parlé dans la plaine du Pô, Lombardie, Piémont, Ligurie et une partie de l'Emilie, le messapien, parlé en Apulie, et le grec, parlé sur les régions côtières de l'extrémité de la botte et

de la Sicile, appartenaient toutes au groupe linguistique indo-européen ⁶.

Les religions des Latins et des Sabins étaient évidemment aussi d'origine indo-européenne, du moins quand arriva Énée, c'est-à-dire qu'elles étaient polythéistes. Elles avaient attribué des dieux à chacune des grandes puissances naturelles et des activités humaines que Latins et Sabins avaient identifiées, le Soleil, le Ciel, les astres, la foudre, la fertilité et les moissons, puis la guerre, les arts, le commerce, l'amour, etc. Peut-être a-t-on exagéré l'influence du panthéon indo-iranien sur la formation du romain ; là n'est pas mon affaire ⁷. Comme beaucoup d'autres religions, la romaine, dérivée de l'italique, et qui unifia les religions locales, comptait un dieu du Ciel ; on lui attacha d'abord la foudre (plus tard, on en fit le protecteur de la parole donnée), et ce fut Jupiter, qui dominait le monde sans trop se mêler de ses affaires. D'autres dieux rejoignirent son panthéon, Mars, Quirinus ⁸, Cérès, Hercule, Bacchus, Vénus...

Toujours est-il que l'Italie présente une particularité, qui interdit, comme la tendance y incline, à l'identifier trop étroitement aux autres peuples méditerranéens d'Europe, c'est-à-dire aux Grecs, pour commencer, et aux Indo-Européens pour finir. En effet, à l'époque de la fondation de Rome, entre 753 et 749 avant notre ère, par Romulus et Remus, héros légendaires descendants d'Énée, selon les Grecs ⁹, il existe un peuple qui a été le troisième grand participant à la fondation de Rome, et qui n'est pas à première vue indo-européen : les Étrusques. Je dis « à première vue » car on a supposé autrefois qu'ils n'étaient pas indo-européens ; leur langage, en effet, ne l'était pas.

D'où venaient les Étrusques ? Hérodote dit qu'originaires de Lydie, en Anatolie occidentale, ils avaient émigré en Italie entre la fin du II^e et le début du I^{er} millénaire ¹⁰. C'étaient donc à l'origine des Indo-Européens quand même ¹¹, mais leur langue aurait évolué différemment au cours des siècles. Détail piquant, Énée, troyen, et donc phrygien, d'un peuple géographiquement proche des Lydiens, était « cousin » des Étrusques. Ce qui reviendrait à dire qu'une bonne part de l'Italie et de la population romaine primitive était venue de Turquie au I^{er} millénaire. Car les Étrusques sont bien cofondateurs avec les Latins de la métropole de Rome ¹².

Ce qui est intéressant dans une recherche des origines du Diable est que les Étrusques, aussi bien que les autres habitants de l'Italie avaient quitté le foyer indo-européen bien avant la réforme zoroastrienne. C'est-à-dire qu'ils avaient échappé à la polarisation Dieu-Diable du panthéon védique. De fait, on ne trouve pas l'ombre d'un diable dans la religion étrusque, pas plus que dans la romaine. On court d'autant moins de risques de l'y rencontrer que, dès le VI^e siècle avant notre ère, l'Italie subit l'influence, on voudrait dire l'« irradiation », de la Grèce, qui agaça tant ce Savonarole avant la lettre qu'était le vieux Caton. Or, on l'a vu, il n'y avait pas de Diable en Grèce. Juste quelques démons qui traînaient pour les esprits superstitieux et qui servaient surtout à exhaler les humeurs peccantes des amants frustrés, des

commerçants roulés, des maris cocus et des voisines envieuses : à peine de quoi entretenir le négoce de sorcières de quartier.

Cela dit, je me permets d'exprimer incidemment l'opinion que l'influence de la Grèce sur Rome a été beaucoup moins profonde qu'on ne s'est plu, complu, à le croire et le dire, car l'identification de Jupiter à Zeus, pour commencer par là, est purement formelle, formaliste et superficielle, Zeus n'ayant jamais été, par exemple, garant en Grèce de la parole donnée. Et on a discuté et discute encore à perte de vue pour savoir si Cérès est Libéra, Ariane, Vénus ou Sémélé¹³. Rome n'est pas un décalque d'Athènes.

À l'époque, les religions de l'Italie, l'étrusque, la latine, la sabine, se sont fondues dans une religion italique commune. Ont-elles trop peu d'esprit ? Dumézil dit, plaisamment sans doute, qu'« aux siècles des lumières les Romains n'ont pas de mythologie, et Denys d'Halicarnasse les louait de cette sobriété d'imagination qui les met à l'abri des sacrilèges et leur permet d'attacher leurs rituels à une théologie pure et dépouillée¹⁴ ». Il eût sans doute été souhaitable pour les Romains de se méfier des compliments de Denys d'Halicarnasse, Grec expatrié à Rome et tendant à trouver systématiquement que Rome n'était qu'un reflet de la Grèce ; sa bonne foi est à plus d'un égard suspecte. On peut se demander s'il ne souhaitait pas maintenir les Romains dans l'apparente sécheresse de leur pratique religieuse, effectivement... pratique !

Car dès les origines, on l'a vu, les Romains ont des dieux consuls, préfets, fonctionnaires : des employés. Ils en ont un pour la semence, Saturnus, un autre pour le travail des champs, Ops, un pour les portes des villes et des maisons, Janus, un pour la jeunesse, Juventus, un pour protéger les limites des champs, Terminus, un pour apprendre à l'enfant à se tenir debout, Statulinus, etc., et même une déesse pour les voleurs, Laverna ! « Le panthéon romain réfléchit la Rome terrestre », note Mommsen¹⁵, « il s'efforce de tout reproduire avec une minutieuse exactitude. L'État, les familles, les phénomènes de la nature, ceux du monde moral, les hommes, les lieux, les objets, les actes mêmes du domaine de la loi reparaissent dans le système des divinités de Rome... N'allez point chercher là les images glorieuses, tout à la fois terrestres et idéales, du culte d'Apollon ; les ivresses divines du Bacchus Dionysos, les dogmes profonds et cachés sous les rites et les mystères du mythe de la Terre... » Les cultes sont célébrés par des associations, comme celle des Arvales ou Douze Frères des champs, des confréries, comme celle des Titiens, commis à la surveillance des feux sacrés des trente curies, des familles spécialement désignées, comme les Potitiens et les Pinariens, commises au culte d'Hercule¹⁶. On n'en finirait pas d'énumérer les célébrants ni les fêtes. Nos défilés nationaux, en Europe, prennent en comparaison figure de corvées parcimonieuses.

Certes, les Romains n'ont pas témoigné d'une grande fantaisie dans leurs mythes. S'il faut à tout prix assimiler le sens poétique ou l'absurdité à la croyance, même les Mélanésien témoignent alors de plus d'inspiration dans

leurs cosmologies, leurs mythologies, leurs panthéons. Mais enfin, peut-on reprocher aux Romains d'avoir gardé les pieds sur terre et de n'avoir pas versé dans le surnaturel ? Car le surnaturel représentait pour eux le désordre, et celui-ci leur faisait horreur. La Grèce avait fait de la religion la garante de la démocratie, les Romains firent de la leur la garante de l'ordre et, ultérieurement, de l'État, et ni l'un ni l'autre ne pouvaient cautionner des excentricités, ni admettre que les hommes fussent nés d'une pierre, d'un oiseau à queue de serpent ou d'une copulation cosmique de monstres. Ce fut très tôt une religion de la *gens*, le clan, de la maison, des morts et, fait révélateur, du groupe social de base, la *curia*, et de tous les groupements professionnels ou *collegia*. Leur religion fut, depuis les origines, fonctionnelle, étrangère aux débordements grecs, lesquels étaient d'ailleurs d'origine orientale, et elle fut plus étrangère encore aux tourments spirituels des religions d'Orient et d'Asie. Cette particularité définira d'ailleurs leurs portraits : pas d'interprétation, pas d'idéalisation, rien que la réalité. On peut dire qu'en histoire de l'art le réalisme est une invention spécifiquement romaine et sans précédent.

La clef de la religion romaine est, assez paradoxalement, le point le plus fréquemment négligé, ou peut-être volontairement occulté de très nombreuses études, qui eussent été sans cela exhaustives : c'est l'interdiction de prétendre entretenir des rapports directs avec les dieux ; toute transgression rendrait le Romain coupable de *superstitio*, c'est-à-dire de « religiosité anarchique » et c'est d'ailleurs l'origine, le plus souvent méconnue, du terme et de l'égarement qu'il désigne. Bien que libre devant eux, et constamment soumis à leur regard, le Romain ne doit pas tenter d'établir un rapport personnel avec les dieux ¹⁷. Les vaticinations, voyances et divinations individuelles sont considérées par les Romains comme des transgressions à la religion, qui est avant tout un contrat social avec les dieux tutélaires. L'interprétation des présages par les haruspices est une activité exclusivement régie par la collectivité. Même Vespasien, empereur, qui s'est laissé aller, en Égypte, à faire accroire qu'il avait un pouvoir de thaumaturge, change d'attitude quand il rentre à Rome : là, plus question de pouvoirs surnaturels, le Sénat eût froncé les sourcils.

Cette interdiction du recours direct aux dieux n'est pas une clause qui serait demeurée lettre morte : Sénèque, par exemple, lui consacre un traité entier, *De superstitio*, où il prend justement à partie certains cultes romains dans lesquels il décèle de l'excès, et surtout les cultes orientaux, qui commencent à infester la Ville éternelle. Elle explique d'abord la distribution des rites à des collectivités, *gens*, *curia*, *collegium* et autres, décrite plus haut. Elle peut paraître incompréhensible au contemporain formé par l'enseignement chrétien ; mais elle devient claire dès lors qu'on comprend que le recours individuel direct à la divinité comporte deux dangers. Le premier est celui d'un détournement illicite du pouvoir des dieux tutélaires, c'est-à-dire de l'esprit même de la Cité, par un individu. Ce serait une brèche

ouverte à la tyrannie d'un homme qui se déclarerait investi par la divinité des pouvoirs suprêmes. Et c'est la raison pour laquelle tout citoyen romain qui a été témoin d'un spectacle surnaturel ou extraordinaire doit en référer à l'autorité religieuse de son groupe, qui est seul habilité à en débattre.

Le second danger qu'elle comporte est celui d'une dissolution des lois de la Cité, qui sont fondées sur la primauté de la collectivité. Car, dès lors qu'un individu peut se prétendre investi de pouvoirs par les dieux, d'autres peuvent en faire autant. C'en est alors fait des lois.

La même interdiction explique ensuite non seulement l'absence, mais encore l'impossibilité du mysticisme dans la religion romaine, qui a tant déconcerté, puis contrarié les historiens contemporains. Cette carence n'est pas une défaillance, c'est un devoir : car un homme qui parle aux dieux ou auquel les dieux parlent n'est plus membre de la communauté. Et chacun sait que, du mysticisme, on glisse aisément dans la folie ou la dépravation, si ce n'est l'hystérie.

La même interdiction explique enfin l'absence d'un Diable. Tout pouvoir détenteur d'un pouvoir aussi considérable que celui que le mazdéisme ou le judaïsme prêtaient à Ahriman ou Satan ne pouvait être qu'un dieu, et il eût été dangereux pour l'ordre public qu'un individu pût invoquer un tel dieu pour ses fins propres et contrarier l'harmonie des dieux tutélaires de la Cité. Telle est la raison pour laquelle les rares démons de la religion romaine n'ont que des rôles extrêmement restreints, tel Robigo, démon qui provoque la rouille du blé, ainsi que les divinités secondaires susceptibles de jouer de mauvais tours, tels Cacus, démon du feu, ou encore Vejovis, le « mauvais Jupiter », qui n'occupe d'ailleurs qu'une place effacée dans l'immense panthéon romain (qui compte un dieu ou une déesse pour chaque moment de la vie). Les dieux sont, à Rome, presque exclusivement positifs. La notion de divinité est intrinsèquement associée à la vie et à la Cité. Et ce n'est pas par hasard que les trois dieux qui veillent au Capitole sont les protecteurs des trois principes cardinaux de Rome, Jupiter pour le serment, donc, Junon, déesse du mariage, et Minerve, déesse tutélaire de Rome elle-même.

Les Romains ignoraient-ils donc le Mal, qu'ils ne lui aient assigné que des « déicules » comme représentants ? Certes non, dans le domaine éthique, mais certes oui dans le domaine religieux et métaphysique : le privilège de la notion d'un Mal omniprésent, fétide et menaçant revient au christianisme et à l'angoisse existentielle qui en est issue. Les Romains ont bien des dieux des miasmes, de la fièvre, des maladies ; mais ceux-ci sont classés parmi les « utilités » du théâtre religieux et ne sauraient même pas constituer l'esquisse d'un Diable central. Le Mal procède d'une négligence du culte : c'est la forme ultime du tabou primitif. C'est aussi l'ignorance : « Qu'est-ce que le bien ? La connaissance de la réalité. Qu'est-ce que le Mal ? Sa méconnaissance », écrit Sénèque¹⁸. Si quelque mal sévit, c'est par la vengeance des dieux. « Mais ce frisson mystérieux que recherche le cœur, elle [la religion romaine] ne sait pas l'éveiller en lui », écrit Mommsen¹⁹. Ou bien les Romains n'avaient pas de

cœur, ou bien ils l'avaient différent, car ils semblent s'être accommodés pendant des siècles de l'absence de ce frisson mystérieux.

Serait-ce donc que les Romains ont été des gens ternes, sans levain, et qu'on s'ennuyait à Rome ? « La jouissance satisfaite des biens terrestres et, en seconde ligne, la crainte des phénomènes de la nature quand celle-ci déchaîne sa puissance, voilà les caractères fondamentaux de la religion latine », écrit encore Mommsen. « Jamais les oracles et les prophètes n'ont eu en Italie la puissance qu'ils avaient acquise en Grèce. » Cette atrophie du sens métaphysique les ferait presque accuser de barbarie ; mais il s'agit là, au contraire, d'une civilisation essentiellement policée, qui ne pratiqua jamais le sacrifice religieux humain, comme en Grèce : « ... Nous ne verrons jamais en Italie ôter la vie à la victime, à l'exception du criminel judiciairement convaincu, et de l'innocent qui s'en va spontanément à la mort. »

Peut-être Mommsen, épris comme il l'est du modèle romain, à l'instar de son siècle, angélisa-t-il à l'excès les Romains, ou bien encore, cédant lui aussi au travers de l'identification britannique à la Rome antique, tend-il à les identifier à des bourgeois victoriens. C'étaient des humains comme les autres, capables de sublime comme de férocité bestiale, et il est difficile, en considérant les guirlandes que leur tresse Mommsen, de ne pas se rappeler l'atroce assassinat de Cicéron et l'épisode où la mégère Fulvie, veuve de Claude et femme d'Antoine, transperce, en public, de son épingle à cheveux la langue de la tête décapitée de l'orateur²⁰. Rome est, de la naissance de la République (de la royauté, on sait peu de chose, si ce n'est que son dernier représentant, Tarquin, laissa aux Romains un souvenir exécrable) à la chute de l'Empire, une ville de passions, d'intrigues, de férocités, de débordements, de raffinements inouïs et de culture aussi, faut-il le rappeler. Et l'ironie cinglante qu'un Juvénal ou un Pétrone déversent sur leurs contemporains et les descriptions qu'ils en font montrent qu'on ne s'ennuyait certes pas à Rome.

Car enfin, ce n'est pas pour rien que tant de pays au travers des siècles se sont efforcés de suivre le modèle romain, polythéiste ou pas. C'était, en effet, le modèle le plus achevé de l'État-nation, dont la Grèce n'avait eu cure, occupée qu'elle avait été à parfaire le modèle beaucoup plus restreint de la Cité. Dans son génie, colonisateur par essence, mais encore plus civilisateur, l'a-t-on assez dit, Rome absorba la Cité et l'étendit aux dimensions beaucoup plus vastes de l'État. C'est ainsi qu'il y eut une *Pax romana*, mais jamais de *Fax graeca*.

On pourrait s'arrêter ici. Les Romains n'ont jamais eu de Diable, à peine quelques démons de seconde zone, comme les lémures, qui traînaient dans l'obscurité des demeures. On verra plus loin l'idée ou plutôt les idées qu'ils se faisaient de l'au-delà, car leur religion ne prescrivait là aucune croyance. On verra aussi l'idée qu'ils se faisaient du Mal. Ce qu'il est utile d'indiquer ici est le défi que n'a cessé de représenter la religion romaine depuis l'Empire et encore plus pour notre époque, tout imbue de diabolisme manichéen et de tourment existentiel. Comme le lierre croît sur les pierres blanchies des

temples antiques, une vaste et tenace entreprise d'érudits a tenté d'enserrer la religion romaine dans des spéculations qui prêtaient aux Romains les craintes et les tremblements avant-coureurs du judéo-christianisme.

Commençons par le plus proche. Dès le début de ce siècle, de nombreux historiens ²¹, mécontents, donc, d'une religion qu'ils trouvaient « inerte », se sont efforcés de prouver que ce n'était pas la vraie, et qu'il ne fallait pas se laisser leurrer par les textes et les inscriptions du temps. C'est une attitude qu'en des temps ultérieurs on eût qualifiée de « révisionniste ». Il me paraîtrait fastidieux d'en exposer ici et dans le détail l'inanité ; elle me semble participer du même état d'esprit qui inspira à certains des théories fumeuses sur les « secrets » de la Grande Pyramide.

Participant à cette entreprise de « préchristianisation » de Rome *a posteriori*, Dumézil postule que les Romains avaient eu un sens religieux, mais qu'ils l'avaient perdu ²² ; sans préciser toutefois ce qu'il entend par « sens religieux » ni à quel moment et pourquoi celui-ci aurait été perdu. En 1939, déjà, Carcopino avait flétri avec emportement un déclin supposé de la pratique religieuse, à propos de la religion sous l'Empire : « Assurément, le panthéon romain subsiste, immuable en apparence, et les cérémonies qui, depuis des siècles, s'y déroulaient aux dates prescrites par les pontifes en leur calendrier sacré continuent de s'accomplir selon la coutume des ancêtres. Mais l'esprit des hommes l'a déserté, et s'il garde des desservants, il est vrai qu'il n'a plus de fidèles. Avec ses dieux indistincts et ses mythes incolores, simples affabulations suggérées par les détails de la topographie latine ou pauvres décalques des aventures qui surviennent aux Olympiens dans l'épopée des Grecs... La religion romaine glaçait les élans de la foi par sa froideur compassée et son prosaïsme utilitaire ²³. »

Comment ne pas rester perplexe devant cette volonté de prêter aux Romains une foi en quelque sorte préchrétienne, mais déçue par la religion de l'Empire ? Qu'eût-il fallu dire des Chinois, des Japonais, des Hindous, des Égyptiens, des Africains, des Mayas, des Aztèques, dont il est tout aussi certain que la notion de « foi » au sens chrétien leur était fondamentalement inconnue ? De la République à l'Empire, la religion romaine n'avait pourtant pas changé. Comment expliquer alors que le peuple s'en fût dépris, comme l'avance Carcopino ? Et comment avait-elle, dans ces conditions, duré quelque douze siècles ?

En tout cas, la philippique de Carcopino ne pouvait mieux dire, fût-ce, ô paradoxe, pour prouver le contraire, que la religion romaine n'avait pas eu plus de diables que de ces dieux mystérieux qu'on tenait à lui greffer. Au fond, ce qu'on lui reproche est justement cette double absence de Dieu et de Diable.

Mais que les Romains eussent délaissé la pratique religieuse, voire ! Paradoxalement, Carcopino lui-même le reconnaît : « ... Le populaire n'a point cessé de marquer le plus vif empressement pour les fêtes des dieux que subventionnent allègrement les finances publiques... Parmi les réjouissances

auxquelles accourent les petites gens, il en est qui leur plaisent davantage parce qu'«elles sont plus gaies, plus bruyantes et semblent leur appartenir davantage» », écrit-il, citant Marc Aurèle. Le dédain de l'empereur chrétien est évident, mais il ne change rien à la légitimité des réjouissances des « petites gens », termes dédaigneux jusqu'à en être ridicules. Quant au fait que les finances publiques payassent les célébrations religieuses, « allègrement » ou pas, quoi de plus normal, puisque, on l'a vu, la religion était garante de l'État ? Or, une bonne partie des études contemporaines sur la religion romaine témoignent de ce parti pris christianisant.

Il me semble qu'il faut donc jeter aux oubliettes à jamais les discours tenaces selon lesquels la religion romaine n'aurait été qu'une carcasse vide, une fiction dégénérée depuis ses origines.

À vrai dire, les historiens contemporains qui s'évertuent à déchiffrer dans la religion romaine des signes aussi improbables qu'obscurs d'une veine mystique ne font que suivre des exemples très anciens Car ce n'est pas d'hier qu'on s'y essaie ni que, sans souci excessif de la contradiction, on veut prouver d'une part que les Romains ont eu un « sens religieux » frustré, et, de l'autre, qu'ils se sont eux-mêmes frustrés. En témoigne l'histoire du « Dieu ineffable ».

Quand, en 181, on trouva sur le Janicule un cercueil dont les inscriptions indiquaient que c'était celui du deuxième roi de Rome, Numa, on trouva aussi, dit-on, des écrits mystérieux, que le Sénat, guidé par le prêteur urbain Quintus Petilius, se serait empressé de faire brûler. Écrits mystérieux que personne n'a jamais lus, puisqu'ils ont donc été détruits, mais qui semblent bien avoir existé, puisque Plutarque en parle, dans sa vie de Numa ²⁴. Évidemment, les imaginations contemporaines s'enflammèrent et l'on postula que le Sénat aurait condamné ces livres parce qu'ils contrevenaient à la religion ancestrale ²⁵. On dit, bien plus tard, que c'étaient des livres pythagoriciens, dont Numa aurait eu l'inspiration auprès de Pythagore lui-même ²⁶. On va voir plus loin qu'il s'agissait, en fait, d'une escroquerie intellectuelle de haut vol.

L'hypothèse est, chronologiquement déjà, absurde, car Rome fut fondée vers le milieu du VIII^e siècle avant notre ère et son premier roi fut Romulus. Numa, son successeur, ne peut donc pas avoir régné avant la fin du VIII^e siècle ou, au plus tard, le début du VII^e. Les dates traditionnellement admises de son règne sont 715-672 avant notre ère. Or, Pythagore a enseigné à Crotone, colonie dorienne de l'Italie du Sud, vers 530 avant notre ère. Les quelque deux siècles d'écart se passent de commentaires : il n'y avait pas, au temps de Numa, de doctrine pythagoricienne. N'importe, il fallait bien donner une âme mystique à la religion romaine, qui aurait été occultée par un Sénat probablement rationaliste avant la lettre.

Un historien de ce siècle, Armand Delatte, a mené là-dessus une enquête érudite et fascinante, dans laquelle il donne de bonnes raisons de croire que les fameux écrits disparus auraient été des fabrications d'un obscur auteur

romain du II^e siècle, Fulvius Nobilior ²⁷. Celui-ci se serait persuadé que Numa était pythagoricien, en raison de sa connaissance des astres. Numa, en effet, s'occupait d'astres et c'est lui qui a divisé l'année romaine en douze mois. Mais, dès l'époque romaine, on ne le tenait guère pour grand astronome, s'il faut en croire ce que dit Plutarque ²⁸. Bref, ce Fulvius et un compère, Ennius, élaborèrent toute une théorie au centre de laquelle ils placèrent un dieu de leur confection, un « Hercule musagète », c'est-à-dire Hercule protecteur des Muses, combinaison pour le moins hétéroclite, et même, sur la base d'une interprétation erronée de textes anciens, dont le « Pythagore » d'Ovide, un « dieu ineffable ²⁹ ». Autant dire que le Sénat avait brûlé un fatras de faux. L'influence de l'enseignement pythagoricien fut certainement profonde sur plusieurs penseurs romains, mais il était extravagant de prétendre que Numa aurait été le disciple d'un « dieu ineffable », précurseur évident du Dieu des gnostiques, et que le Sénat aurait étouffé dans l'œuf cette renaissance d'un monothéisme authentiquement romain.

Or, ce n'est pas seulement la pratique religieuse qui était vivante à Rome, et même dans la Rome impériale, mais encore le sentiment religieux. Celui-ci, et depuis les débuts de Rome, présidait à tous leurs actes : « Le manquement au serment devait être considéré comme une tromperie de Jupiter », écrit par exemple Tacite à propos des actes de vente ³⁰. Et l'importance de ce serment est telle qu'il est placé sous la protection de nul autre que le roi des dieux, Jupiter lui-même. Nation de commerçants autant que de militaires, donc sourcilleuse sur le point de l'honneur et de la parole donnée, Rome révéra particulièrement un dieu bien plus propre à satisfaire les moralistes que les mythologues, et qui était celui de la Bonne Foi, *Deus Fidius*, évidemment divinité protectrice du négoce, mais distinct de Mercure, dieu du commerce en général et des voleurs en particulier (goûtons l'ironie du *distinguo*). « On l'honorait, dit un Ancien, dans tous les bourgs de l'Italie ; ses autels se rencontraient partout, et dans les rues des villes, et le long des grandes voies ³¹. » Voilà qui devrait faire justice de la réflexion d'un Carcopino, qui estime que l'affluence des Romains aux fêtes ne reflète pas plus leur religion que celle des Parisiens au réveillon ne reflète la vigueur du catholicisme. En tout état de cause, et si l'on approfondissait cette réflexion, il faudrait se demander combien de gens resteraient religieux si toutes les fêtes, édifices et rites disparaissaient.

Au reste, il faudrait beaucoup de frivolité ou de mauvaise foi pour imaginer que les Romains ont construit pendant des siècles tant de temples dédiés à leurs dieux, et de si beaux, qu'ils ont entretenus à grands frais, pour rien ni personne. Qu'ils ont perpétué tant de fêtes, des *Carmentalia*, en l'honneur de l'ancienne déesse Carmentis, aux *Parentalia*, la fête des morts, que les vestales, elles, célébraient en février, en passant par le *Regifugium*, les *Equirria*, les *Fodicidia*, les *Cerialia*, les *Parilia*, les *Vinalia*, les *Lemuria*, destinées à exorciser les morts, les *Vestalia*, les *Matralia*, fête des femmes, les *Noues caprotines*, les *Neptunalia*, les *Furrinalia*, les *Portunalia*, les

Consualia, les *Fontinalia*, l'*Armilustrum*, les *Saturnalia*... Sans parler, bien sûr, des Lupercales, qui scandalisaient tant les historiens d'antan, parce qu'on y voyait des jeunes gens danser nus autour du Palatin. Sans parler des jeux. Sans parler des rites de purification. Sans parler de l'immense organisation sacerdotale, magisters, curiens, flamines, pontifes, vestales, augures. Ou c'est alors faire fi du bon sens qui fut l'une des qualités premières des Romains. Au demeurant, l'impiété était un crime puni de mort.

À quoi prétend-on donc voir que les Romains ne croyaient pas à leur religion ? Au scepticisme de leurs auteurs à l'égard de mythes que les monothéismes ont plus tard absorbés, comme celui des Enfers.

« ... Qu'il y ait quelque part des mânes et un royaume souterrain, et la perche de Charon, et des grenouilles noires dans le gouffre du Styx, et qu'une seule barque puisse suffire à transborder tant de milliers de morts, les enfants mêmes ne le croient plus, excepté ceux qui ne sont pas encore d'âge à payer leur entrée aux bains... », écrit ainsi Juvénal, cité par Carcopino pour montrer l'affadissement de la religion romaine sous l'Empire. Décidément fidèle à son souci des « petites gens », Carcopino ajoute que « le scepticisme de Juvénal était général. Il avait gagné les petites gens, dont les mieux intentionnées manifestent, en la déplorant, l'indifférence du plus grand nombre pour ces dieux romains qui ont maintenant “les pieds nickelés” – *pedes lanatos*. Il était professé sans honte par de grandes dames – *stolatae* – qui “ne se soucient pas plus de Jupiter que d'une guigne”³² ».

L'interprétation offerte de Juvénal comporte en elle-même sa clef : qui ne croit aux enfers ne saurait être religieux. Or, c'est là, et avec toute la révérence ou l'irrévérence qu'on doit à Jérôme Carcopino, de l'Institut, méconnaître la religion romaine : elle ne comporte pas de dogme ; il n'y a pas de Vatican romain, outre la colline célèbre, et aucune mention d'Enfer ou de Diable dans aucune des références à la divinité. Les Enfers sont une notion poétique, et l'on est libre d'y croire ou pas. Leur inventeur à Rome est Virgile, qui n'est certes pas un théologien. Quand ce poète indique une des entrées des Enfers, le marais de l'Achéron, près de Cannes, en Campanie, aujourd'hui appelé le lac Fusaro, il est aussi crédible que Hugo inventant Jérémadeth, et ce n'est pas parce que Juvénal n'y croit pas qu'il serait impie. L'endroit devait être nauséabond, et c'est pourquoi Virgile, qui associe la puanteur à la mort, y situe donc un des lieux où reflue le fleuve infernal.

« Le mythe de *L'Énéide* connaîtra un succès considérable. À la fois poétique, allégorique et rationnel, il va séduire des générations d'intellectuels et exercer, par l'intermédiaire de l'art populaire, une véritable fascination sur les peuples³³. » Il serait donc erroné d'en déduire que la croyance aux Enfers est une pierre de touche de la religion romaine ; ce n'est qu'un succès littéraire. Pour Lucrèce, « il faut chasser et culbuter cette crainte de l'Achéron, qui, pénétrant jusqu'au fond de l'homme, jette le trouble dans la vie, la colore tout entière de la noirceur de la mort³⁴ ». « Cicéron n'envisage à aucun moment l'existence d'un enfer et considère que tout ce qu'en ont dit les

poètes n'est qu'un tissu de fables. L'alternative est entre le bonheur avec les dieux et le néant », écrit avec une parfaite justesse Georges Minois ³⁵. Là réside la difficulté de nos historiens contemporains : ils jugent toutes les autres religions à l'aune du christianisme et sont incapables de les comprendre telles qu'elles furent et de concevoir une *religio* qui ne fût pas habitée par la crainte et le tremblement, et qui se bornât à être un ciment social.

Que Rome ait été marquée par la pensée grecque sur les Enfers, comme par le reste, est certain. Platon parle trois fois des Enfers, dans le *Phédon*, dans le *Gorgias* et même dans *La République*, où Er, descendu aux Enfers et ressuscité, affirme l'existence d'un jugement qui séparera les justes et les injustes, idée indéniablement préchrétienne¹. Mais Platon, encore une fois, n'a pas force de théologien dans la pensée romaine, ni sous la République ni sous l'Empire. De plus, il reste encore à définir les cheminements par lesquels la pensée de Platon, telle qu'elle nous est parvenue, dérive de manière si évidente des tendances pythagoriciennes et orphiques (c'est-à-dire relevant du monothéisme iranien) de l'Académie vers le gnosticisme préchrétien, si éclatant dans le *Phédon*, avec son dualisme quasi manichéen entre le monde essentiel, qui ne se manifeste jamais, et le monde sensible, qui n'est jamais réel ³⁶. Bizarrie patente et relevée par Nietzsche, qui s'écrie, dans un passage souvent mal interprété (comme « preuve » de son antisémitisme, évidemment imaginaire, lui qui a si fort clamé son aversion pour l'antisémitisme de Wagner) : « Il nous en a coûté cher que cet Athénien soit allé se mettre à l'école des Égyptiens – vraisemblablement des Juifs d'Égypte ³⁷. » Mais enfin, il n'y avait aucune impiété à Rome à rester insensible à l'enseignement de Platon. En 1992, la majorité des chrétiens d'Allemagne exprimait la même incrédulité à l'égard d'un enfer bouillant et peuplé de monstres crochus ³⁸.

Que les élites romaines et ceux qu'on peut qualifier d'intellectuels aient manifesté du scepticisme à l'égard des mythes grecs est certain : l'irrévérence hellénique et encore plus hellénistique pour les Olympiens ne pouvait manquer de les choquer, leur caractère arbitraire encore plus. Cela se perçoit dès la République : « La théologie nationale des Romains s'efforça toujours de rendre sensibles, intelligibles, les phénomènes et les attributs de la divinité », écrit Mommsen ³⁹. La conjonction du bon sens et de la logique dans le souci de clarté ne laissait guère de place au surnaturel que d'autres peuples associaient à la divinité. Celle-ci s'imposait essentiellement en tant que protectrice des vertus intrinsèques du peuple et de la tradition, donc comme génie tutélaire de la collectivité beaucoup plus que comme recours individuel, et certes pas comme une porte vers la transcendance personnelle. C'est un fait incontestable que la culture romaine est totalement exempte de mysticisme.

Que ces élites et intellectuels aient même été areligieux, mais seulement au sens moderne qu'on donne à ce terme, voire athées, est certain. La *religio* romaine, il faut le rappeler, n'a quasiment rien en commun avec notre idée de la religion, si ce n'est l'étymologie : c'est un ensemble de principes moraux destinés, comme le nom l'indique, à « relier » la société, une éthique et un

ciment tout à la fois. Elle est donc l'Esprit des lois. Elle n'inclut pas plus l'immanence que la transcendance divine, et certes pas de révélation, même si Numa, dit-on, encore lui, allait chercher conseil dans une grotte auprès de la nymphe Égérie. C'est dans cette optique qu'il convient d'entendre un mot qui revient si souvent dans les textes romains, celui de *pietas* : ce n'est pas notre piété chrétienne, mais le respect des dieux de la Cité. « N'entendons pas par là ce que le chrétien entend par la foi... Il s'agit bien plutôt d'une conduite exprimant une disposition permanente de la volonté, la fidélité à ses obligations et spécialement à ses engagements ⁴⁰. »

La *pietas* est donc une forme de l'honneur ; elle est inséparable de la *virtus*, qui n'est pas la vertu, mais le courage, la virilité, et de la *fides*, qui se reconnaît, selon Polybe, à ce qu'un Romain ne se sert pas dans les deniers publics et qui est symbolisée par deux mains qui se serrent, l'équivalent de notre « parole d'honneur », du pacte conclu sur la confiance. C'est donc la confiance ⁴¹. *Pietas*, *virtus*, *fides*, ce sont les trois notions qui résument le sentiment romain, dans toutes les acceptions de ce mot, que l'homme est maître de son destin. Ce sont des proclamations de la liberté et de la dignité humaines. L'apparente austérité de la religion romaine, qui a tant déconcerté les historiens modernes, était une assurance de cohésion.

Le titre d'« auguste », auquel les empereurs attacheront tant de prix, « signifie proprement doué d'un *augus*, d'un accroissement de force ⁴² ». Il est d'abord appliqué aux temples, lieux symboliques de l'esprit ancestral ; il signifie donc que les empereurs sont porteurs et à la fois protecteurs de la force de la nation. C'est ainsi que sous l'empereur Domitien, qui tend à se prendre pour un dieu, les gens de son clan, les Flaviens, vont se livrer à un détournement subtil : ils vont restaurer le temple du protecteur de la colline du Capitole, Jupiter Capitolin, qui était pour les philosophes le symbole même de la résistance au tyran.

Le Romain est essentiellement philosophe et sa théologie est donc fondamentalement civile. Quand, dans l'affaire de la découverte du cercueil de Numa, le Sénat fait brûler les fameux livres qu'on lui avait attribués, ce n'est pas seulement en raison des forts relents de mysticisme pythagoricien qui s'en dégagent, mais aussi parce qu'il y est question de dieux qui auraient été des hommes divinisés. Aberration ! Folie ! Le Sénat ne saurait encourager des fadaïses pareilles ! Et il a d'amples raisons de le faire, car les empereurs ne sont que trop enclins à se diviniser pour de bon. Quel esprit raisonnable n'aurait pas été secrètement heurté par le fait qu'Octave, pythagoricien dans sa jeunesse, donc porté à prêter foi à des correspondances secrètes dans l'ordre des choses, eût choisi Apollon comme « saint patron » parce que la victoire d'Actium avait eu lieu près d'un sanctuaire de ce dieu ⁴³ ? Mais déduire de cela que les Romains n'avaient pas de respect pour leurs dieux ne repose sur strictement rien d'autre que le désir de trouver ce qu'on cherche et qui n'existe pas.

Certains historiens ⁴⁴ ont cru voir dans des auteurs tels que Tacite une

secrète sympathie pour le judaïsme et, partant, pour le christianisme, qui, selon eux, aurait reflété un désaveu de la religion romaine. Que n'ont-ils mieux lu leurs auteurs ! Car, dans la seule mention qu'il fasse de Jésus, sous le nom de « Christ », et identifiant à l'évidence judaïsme et christianisme (la majorité des chrétiens de Rome étaient des juifs convertis), Tacite écrit au contraire ceci : « Pour étouffer ce bruit [selon lequel il aurait été responsable de l'incendie de Rome], Néron supposa des accusés et frappa des peines les plus raffinées les gens, détestés à cause de leurs mœurs criminelles, que la foule appelait "chrétiens". Celui qui est à l'origine de ce nom est "Christ" qui, sous le règne de Tibère, avait été condamné à mort par le procureur Ponce Pilate ; réprimée sur le moment, cette exécrable superstition faisait sa réapparition, non seulement en Judée, où se trouvait l'origine de ce fléau, mais aussi à Rome, où tout ce qui est, partout, abominable et infâme, vient aboutir et se répand. Donc on arrêta d'abord ceux qui avouaient, puis sur leur dénonciation, une foule immense qui fut condamnée, moins pour crime d'incendie que pour sa haine du genre humain ⁴⁵. » « Mœurs criminelles », « exécrable superstition », « fléau », « abominable et infâme », « haine du genre humain », il s'en faudrait qu'on puisse trouver là des signes de « sympathie inavouée » de Tacite pour le judéo-christianisme.

Il faut arriver à l'Empire et au rang suprême, celui d'empereur, pour oser quelque ironie, aussi légère fût-elle, à l'égard de la religion. Ainsi, mourant en 79 de maladie, l'empereur Vespasien ne perdit pas son humour romain (car, dans ce domaine, les Grecs et les Romains ont précédé les Anglais) : « Je crois bien que je suis en train de devenir dieu », plaisanta-t-il. Le mot ne passa pas inaperçu. On a reproché à Vespasien de n'avoir pas aimé les philosophes ; c'est aussi qu'ils avaient proliféré à l'excès sous Néron, sans aucun bénéfice pour l'État. On s'inquiéta, à Rome, de la liaison de son fils Titus avec une Juive, Bérénice ; allait-elle l'entraîner dans une religiosité étrangère ? Mais, preuve de l'imparable allégeance impériale à l'égard de la religion, Titus finit par renoncer à cette autre Cléopâtre (qui, par ailleurs, et toutes nostalgies raciniennes rengainées, était soupçonnée d'inceste avec son frère Hérode Agrippa II).

Il semble, à ce point-ci, que deux leçons se dégagent de la religion romaine. La première est qu'on peut très bien et très longtemps vivre sans Diable. La seconde est qu'il n'est pas de fatalité « raciale » ou ethnique : indo-européens comme les Iraniens, impérialistes comme eux, les Romains, pas plus que les Étrusques, les Latins et les Sabins, n'en ont hérité le goût immodéré des mythes ni la propension à simplifier à outrance leur panthéon.

Il faudrait à cet égard se demander s'il n'y aurait pas une relation de cause à effet, s'il n'existerait donc pas un génie des lieux, et si les paysages, à la fin, ne dictent pas aussi les religions. On imagine malaisément que Virgile eût été aztèque ni Moïse vénitien ou napolitain. Le paysage italien, de l'Apulie à la Toscane, est bien trop aimable pour abriter Satan, du moins s'il faut que celui-ci soit la bête affreuse qu'on a complaisamment décrite.

Originaire des âpres plateaux d'Iran, engraisé sur les acres rivages de la mer Morte, le pauvre diable se fût amolli sous le ciel rieur de l'Italie. Tout ce que le christianisme primitif, hanté de sexe, a trouvé de mieux, ce fut de lui prêter les traits du dieu Pan, mi-bouc, mi-homme, et, de surcroît, tout aussi obsédé de sexe. Et tout le génie de Michel-Ange n'a pu lui conférer sur le plafond de la Sixtine que l'apparence d'un nègre de comédie dans un rôle de composition.

Mais l'influence du paysage sur l'idée que nous nous faisons des puissances célestes est une autre affaire.

1- Voir ch. 8.

1- On en trouvera un reflet dès les premières pages des remarquables *Études sur la religion romaine* de Pierre Boyancé, École française de Rome, 1972. Les savants ne sont guère tendres à l'égard de ceux qui s'écartent de leurs convictions, ou qui ne rendent pas suffisamment hommage à leurs travaux.

2- Cette impayable expression d'indignation incrédule est de W. Warde Fowler, historien britannique du début de ce siècle, cité par Boyancé.

3- « Le personnage de Néron est loin d'être aussi simple que le voudrait l'histoire traditionnelle, que prolongent les clichés les plus éculés, popularisés par le roman et l'écran. On a donné Néron comme un monstre vomé par les Enfers, et il était adoré du petit peuple de Rome. On l'a montré comme un histrion hystérique, un cabotin couronné, sans comprendre quoi que ce soit de l'intention sous-jacente à ce comportement *flamenco*, ni sans prendre en compte le fait que son administration fut souvent clairvoyante, sinon toujours rassurante pour le Sénat. » Lucien Jerphagnon, *Vivre et philosopher sous les Césars*, Edouard Privat, Toulouse, 1980.

4- H. Wagenwoort, *Roman Dynamism – Studies in Ancient Roman Thought, Language and Custom*, Blackwell, Oxford, 1947.

5- Les différences culturelles et ethnologiques entre l'inhumation et l'incinération dépassent l'objet de ces pages. Pour ne pas frustrer le lecteur, disons, avec la conscience de l'à-peu-près, que les inhumateurs espéraient une « repousse » du mort, tandis que les incinérateurs, eux, conjuraient l'horreur du cadavre en le purifiant par le feu.

6- T. Cornell et J. Matthews, *Atlas du monde romain*, Éditions du Fanal, Amsterdam, 1986.

7- « L'usage systématique des étymologies, les analyses de mythes fondées sur l'hypothèse naturaliste... n'avaient abouti qu'à des résultats décevants », écrit P. Boyancé, citant les prédécesseurs et rivaux de Georges Dumézil. Mais les efforts de Dumézil pour retrouver aussi, à tout prix, en quelque sorte, des origines littérales indo-européennes ne furent guère plus concluants : « Les premières recherches de Georges Dumézil dans son *Festin d'immortalité* (1924), ou son *Problème des centaures* (1927) ne sont plus maintenant avouées par lui-même comme valables », écrit encore Boyancé. Avec toute la révérence due à un savant de la stature de Dumézil, certaines de ses thèses sur la mythologie romaine, telles qu'il les a exposées dans « Jupiter et son entourage », in *Les Dieux souverains des Indo-Européens*, Gallimard, 1977, semblent appeler quelques nuances. Ainsi, il est aléatoire d'insérer deux personnages de la mythologie romaine, Romulus et Numa, dans le cadre des divinités indo-européennes Varouna et Mitra. Le structuralisme a parfois induit des historiens parmi les plus éminents à négliger des facteurs terre à terre tels que le temps et les lieux. Les Indo-Européens ne sont pas arrivés en Italie en quelques années, et l'Italie n'est ni l'Iran ni l'Inde. Les dieux changent avec le temps et les lieux, tout de même que Satan a changé de rôle depuis le Livre de Job jusqu'au Livre d'Enoch. Romulus semble bien avoir eu comme fondement un personnage beaucoup plus réel que Varouna ; et sur Numa, pour légendaire que soit ce deuxième roi de Rome, nous disposons quand même d'éléments qui n'indiquent d'aucune manière qu'il ait été inventé : c'était un Sabin qui avait épousé la fille de Titus Tatius, lequel avait été élu roi au terme d'une année d'interrègne, et qui, entre autres actes, avait créé les prêtres de Jupiter, Mars et Quirinus. Son cercueil fut découvert en 181 sur le Janicule, ce qui achevait de confirmer que c'avait bien été un personnage historique. Il est aujourd'hui clair que, dans sa grande lucidité, Dumézil n'a pas entendu faire des Indo-Européens l'entité homogène que certains ont abusivement cru y déchiffrer ; c'est une hypothèse de travail qui a permis d'effectuer des groupements féconds.

8- Il me faut évoquer ici, et sans évidemment chercher de querelle particulière, l'hypothèse de Dumézil, selon laquelle la triade Jupiter, Mars, Quirinus reproduirait la triade indo-européenne prête-magicien, guerrier, producteur. Mais, pour commencer, cette triade n'a jamais été honorée telle quelle dans la religion romaine, à aucune époque. De plus, Quirinus est un dieu qui semble n'avoir été associé à Jupiter et Mars, dieux latins, que parce qu'il était sabin, et que les Romains entretenaient donc des rapports étroits avec ce peuple (d'où l'aberration d'une identification de Numa à ce dieu). Il était spécifiquement, d'ailleurs, le dieu des Sabins, résidant localement sur la colline du Quirinal (Manfred Lurker, *Lexikon der Götter und Dämonen*, Alfred Kramer Verlag, Stuttgart, 1984). Son rôle semble avoir été ambigu, comme l'admet Boyancé,

et même confus : il n'est nullement un dieu producteur, mais un autre dieu de la guerre, plus défensif qu'agressif, et son caractère « pâle » a d'ailleurs entraîné sa disparition et son identification avec Romulus lui-même, tout aussi erronée qu'avec Numa. Enfin, les trois divinités qu'on trouve dans le temple le plus saint de Rome sont Jupiter, son épouse Junon et Minerve, sa fille, qui ne semblent pas reconstituer la triade indo-européenne.

9- Jusqu'au II^e siècle avant notre ère, les Romains ne possédaient pas de littérature historique. La légende grecque veut que Romulus et Remus soient les lointains descendants de la dynastie albaine, fondée par Énée, quand il se réfugia dans le Latium, vers le XII^e siècle avant notre ère, et qu'il y fonda la ville de Lavinium. L'adjectif « albain » tirerait son origine du fait qu'Ascagne, fils d'Énée, fonda, lui, la ville d'Albe-la-Longue. L'archéologie confirme partiellement cette version, puisque les plus anciens vestiges d'habitats primitifs ont été, en effet, découverts à Lavinium et sur les monts Albains. Cornell et Matthews, *Atlas du monde romain*, op. cit.

10- Au I^{er} siècle avant notre ère, Denys d'Halicarnasse, Grec vivant à Rome, prétendit cependant que les Étrusques étaient des autochtones italiques. L'hypothèse n'est généralement pas retenue, car il existe trop de raisons de préférer celle d'Hérodote. Par exemple, les ressemblances frappantes entre les tombes étrusques taillées dans le roc, près du lac de Vico, et les tombes lydennes et lyciennes de Turquie, comme il en existe d'autres entre la religion et le mode de filiation étrusques et ceux des Lydiens.

11- Telle est du moins l'hypothèse qu'évoque Colin Renfrew, sans la rejeter, dans *Archaeology & Language – The Puzzle of Indo-European Origins*, Cambridge University Press, New York, 1987.

12- « Etruscans » et « Rome », *Encyclopaedia Britannica*.

13- Je recommande, à cet égard, la lecture confondante de l'article « Le culte de Cérès à Rome », dans les *Études sur la religion romaine* de Boyancé, op. cit. On y constate que, sur la seule identité que Cérès, visiblement un avatar de la Grande Déesse, pouvait partager avec d'autres déesses grecques ou latines, il y a autant d'interprétations que d'auteurs.

14- Dumézil, *Les Dieux souverains des Indo-Européens*, op. cit.

15- *Histoire romaine*, I., *Des commencements de Rome jusqu'aux guerres civiles*, Robert Laffont, 1985.

16- *Id.*

17- Cet aspect majeur de la religion romaine est cependant décrit en tête de l'exposé sur la religion romaine de l'article « Rome et l'Empire romain », de l'*Encyclopaedia Universalis*.

18- *Apprendre à vivre*, Lettres à Lucilius, choisies et traduites par Alain Golomb, Arléa, 1990.

19- Mommsen, *Histoire romaine*, op. cit.

20- Jérôme Carcopino, *La Vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire*, Hachette, 1939.

21- Warde Fowler, Cyril Bailey, Friedrich Pfister, H. Wagenwoort, cités par Boyancé, et qui, selon ce dernier, « ont montré ce qu'avait d'incomplète cette vue sur laquelle avait travaillé le XIX^e siècle d'un Mommsen ». J'y ajoute le nom d'Arnold Toynbee qui interprète l'histoire du monde comme une longue préparation à l'éclosion du christianisme.

22- « Jupiter et son entourage », in *Les Dieux souverains des Indo-Européens*, op. cit.

23- Proscrit par les conspirateurs Marc Antoine et Brutus après l'assassinat de César, il fut assassiné le 7 décembre 43 avant notre ère à Formies, ses ennemis ne lui ayant pas pardonné ses *Philippiques*. Sa tête et ses mains furent coupées et envoyées à Rome, pour y être exposées sur la colonne rostrale.

24- Plutarque, *Vies des hommes illustres*, La Pléiade, Gallimard, 1955.

25- C'est la thèse qu'expose, très objectivement, Pierre Boyancé dans le chapitre, « Fulvius Nobilior et le Dieu ineffable », in *Études sur la religion romaine*, op. cit.

26- *Id.*

27- Armand Delatte, *Les Doctrines pythagoriciennes des Livres de Numa*, Bulletin de l'Académie royale de Belgique, Bruxelles, 1936.

28- Plutarque, en effet, dit que Numa « s'appliqua à l'étude du ciel d'une façon qui n'était ni exacte ni tout à fait dépourvue de science, et qu'il ne fit que corriger les erreurs grossières du calendrier de Romulus, qui comptait dix mois ». « Vie de Numa », XVIII, in *Vies des hommes illustres*, op. cit.

29- L'affaire est bien plus complexe, et je renvoie donc le lecteur à l'étude de Boyancé, citée plus haut. Boyancé l'expose et l'analyse avec une clarté et une érudition vengeresses.

30- *Annales*, livre I., ch. 73, La Pléiade, Gallimard.

31- Mommsen, *Histoire romaine*, op. cit.

32- L'expression « pieds nickelés », anachronisme « amusant », car le nickel ni l'expression « pieds nickelés » n'existaient à l'époque, est mise par Carcopino sur le compte d'Arnout. La dernière citation est de Pétrone.

33- Georges Minois, *Histoire des Enfers*, Arthème Fayard, 1991.

34- *De natura rerum*, III, 35.

35- Minois, *Histoire des Enfers*, *op. cit.*

36- Peut-être convient-il de rappeler ici, en addition à la note 18 du ch. 8, que le texte définitif des dialogues de Platon n'a été établi qu'au début de l'ère chrétienne, par Dercylide et Thrasyde de Mende, et qu'on ne peut formellement en exclure une influence judaïque.

37- Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, début 1888-début janvier 1889, XIV, Gallimard, 1977, *Ecce Homo*, 8, p. 365.

38- « Das geht auf das Mark », *Der Spiegel*, 26, 1992.

39- Mommsen, *Histoire romaine*, *op. cit.*

40- Pierre Boyancé, « Les Romains, peuple de la *fides* », in *Études sur la religion romaine*, *op. cit.* Boyancé, après une description aussi laïque de la pietas, avance paradoxalement que ce n'est justement pas une notion « pour ainsi dire laïque », mais religieuse ; sans doute, mais alors au sens romain du mot.

41- *Id.* Là aussi, après avoir décrit à l'aide de nombreuses citations les conceptions que les Romains se faisaient de la *fides*, Boyancé conclut qu'elle non plus ne serait pas laïque, mais religieuse. Une fois de plus, oui, si l'on entend religion au sens romain.

42- Pierre Boyancé, « Le *mana* dans la religion romaine », in *Études sur la religion romaine*, *op. cit.*

43- Le point est relevé par Jerphagnon dans *Vivre et philosopher sous les Césars*, *op. cit.*

44- C'est le cas de Carcopino, encore, qui parle de la « sympathie inavouée mais certaine qui révèle chez Tacite un païen désaffecté ». « L'éducation, la culture, les croyances », in *La Vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire*, *op. cit.*

45- Tacite, *Annales*, XV, 49, *op. cit.*

10.

L'Égypte ou la damnation impensable

De la fabrication littéraire du mythe d'Akhnaton, « inventeur du monothéisme » – Du monothéisme antérieurement sous-jacent dans la religion égyptienne, où les divers dieux ne sont que l'expression de l'Inconnu – De l'ambivalence des dieux égyptiens – Du fait qu'ils ne survivent que s'ils sont adorés et nourris, sans quoi ils meurent – De Seth, des raisons qu'on peut avoir de le prendre pour une préfiguration du Diable et de celles qui s'y opposent – De l'absence d'envers définitifs – De la paix que, dans la religion égyptienne, procure l'adoration sereine de la divinité.

La religion égyptienne est une de celles qui ont le plus excité les imaginations et, malheureusement, assez souvent les imaginations littéraires. C'est ainsi que l'une des thèses favorites des amateurs d'idées à moitié cuites, *half-baked* selon l'expression anglo-saxonne, est que le monothéisme serait né sous le règne du célèbre pharaon de la XVIII^e dynastie Amenhotep IV ou Aménophis IV de son premier nom dynastique, Akhnaton de celui qu'il se donna, l'une des figures favorites de la mythologie médiatique et intellectuelle ou, plus exactement, intellectuellement romanesque, du XX^e siècle. Pour situer les faits, la XVIII^e dynastie est la plus glorieuse du Nouvel Empire, lequel commence avec Ahmoses I^{er}. Son représentant le plus « mystico-médiatique », Akhnaton, lui, a régné de 1375 environ à 1352 avant notre ère.

Selon cette mythologie moderne, Amenhotep IV, fils d'Amenhotep III, aurait eu, quand il vint au pouvoir, une intuition prophétique qui lui fit remplacer l'ensemble du panthéon égyptien par un dieu unique, Aton, le Soleil. Préfiguration admirable – et commode – du monothéisme universel et terminal, auquel l'humanité aurait été destinée de tout temps, et dont le premier héraut aurait donc été le célèbre, et pourquoi pas « mystérieux » pharaon au corps de femme et à la tête vulpine, époux de la non moins médiatique Néfertiti, beauté hâve à laquelle un masque étrangement morose, tel qu'on peut l'admirer au musée égyptien de Berlin, prête le caractère d'une Greta Garbo avant la lettre. J'écris « étrangement », car les portraits de tous les autres pharaons et des membres de leurs familles sont empreints du sourire

qui sied à la divinité incarnée et à sa descendance. Le sourire égyptien est comparable au bouddhique, par sa bienheureuse sérénité, celle de l'humain qui a tout considéré, mais n'éprouve pas de tristesse dans son détachement. Pas celui de Néfertiti, donc, pour une raison qui nous échappe.

Akhnaton, son époux, est le pharaon qui, avec l'infortuné jouvenceau Tout Ankh Amon, plus célèbre par son tombeau que par sa vie ou ses hauts faits, a fait couler le plus d'encre occidentale. Entre autres masques qu'on lui a appliqués en divers lieux, le plus anachronique est celui d'un mystique pacifiste. Mystique peut-être, pacifiste, la notion est déconcertante quatorze siècles avant notre ère, en plus d'être totalement fausse. Monothéiste, a-t-on aussi dit, et quasiment « chrétien ». Voire ! Sigmund Freud, rarement à court de théories, postula même que Moïse, « prince » égyptien, aurait emprunté la révélation du monothéisme et l'aurait portée au peuple hébreu. L'hypothèse, on va le voir, ne doit rien à l'histoire et tout à l'imagination.

La combinaison de ce pharaon au visage singulier, de son orientation prophétiquement « monothéiste », de la beauté de son épouse et de la transmission supposée à Moïse de son message prémonitoire, conçu, il va sans dire, dans la lumière de cette Égypte à laquelle on a tant prêté, y compris l'invention de la bombe atomique et des soucoupes volantes, a mené certains esprits, et non des plus frivoles, à la fabrication d'une triade fabuleuse. Promptes à se dégager des faits pour s'envoler vers la spéculation, certaines imaginations s'émerveillèrent de ce qu'Aton eût donc été, pour user d'un raccourci, le père conceptuel de Jéhovah. Elles s'émerveillèrent pareillement des chants d'amour et d'adoration qu'Akhnaton adressa à cette divinité « nouvelle » dont il avait suscité l'aube :

« Tes rayons ! Ils touchent chacun... Tu remplis le Double Pays de ton amour, les hommes vivent lorsque tu te lèves pour eux... Tu as fait que le ciel soit éloigné afin de te lever en lui, afin de contempler ta création, tu es l'Unique, mais il y a des millions de vies en toi... »

lit-on dans les hymnes adressés au disque solaire Aton, dont les rayons furent représentés par les artistes du royaume porteurs de petites mains humaines à leurs extrémités. Car Akhnaton remplaça, en effet, le panthéon égyptien par Aton, et sa révolution mérite d'être évoquée en tête de ce chapitre sur l'Égypte, parce que l'invention d'un dieu unique aurait anticipé logiquement celle d'un adversaire unique. Nous eussions déjà trouvé notre Diable quelque quatorze siècles avant notre ère, huit avant sa naissance officielle en Iran !

La vérité est assez différente.

On peut en finir d'emblée, et vite, avec la réputation de « pacifiste », concept totalement moderne et incongru dans l'Égypte antique. Akhnaton était un souverain autoritaire et les campagnes militaires se poursuivirent sous son règne comme sous les précédents. « Un relief de Karnak récemment découvert montre les petites mains bienfaitrices du disque tendre cimeterre et massue au roi abattant un ennemi étranger », écrit Traunecker¹.

Reste la révolution religieuse, qui est plus complexe que les extrapolations décrites plus haut. Car dès le règne du grand Amenhotep III, l'idée d'abord d'une expansion du culte du dieu-soleil, Râ ou Rê, puis d'une simplification unificatrice de ce panthéon s'était déjà imposée. « Amon de Thèbes, Horus, qui régnait dans l'horizon, Khnoum d'Éléphantine, Atoum d'Héliopolis sont, sous le Nouvel Empire, identifiés avec Rê », écrivent, par exemple, Erman et Ranke, qui poursuivent : « Cette tendance, poussée dans ses dernières conséquences, aurait dû logiquement aboutir à la suppression graduelle du polythéisme et, de fait, il y eut des tentatives dans ce sens. Il arrive par exemple que, dans les hymnes au Soleil [antérieurs à Akhnaton], l'être divin composite Amon-Rê-Horakhte-Atoum soit invoqué comme *dieu unique*². » Exit l'« intuition prophétique » d'Amenhotep IV.

Reste la tendance au monothéisme, antérieure, donc, à notre monarque ambigu. Très antérieure, car écrivent encore Erman et Ranke, « à une époque fort reculée le culte d'Osiris, originaire, semble-t-il, de la ville de Dedou, dans le Delta (appelée plus tard Busiris, c'est-à-dire *maison d'Osiris*), a conquis toute l'Égypte et transformé en Osiris des dieux tout à fait étrangers à celui-ci, tels Ptah et Sokar, de Memphis, et Khenti-Amentiou, d'Abydos³ ». Or, cette tendance à l'unification s'explique par la constitution de l'unité égyptienne : « À mesure que les paysans égyptiens de tous les nomes [provinces] prenaient conscience d'appartenir à un peuple homogène, et à mesure que les relations entre les diverses parties de ce pays, étendu en longueur, se développaient, le culte des dieux devait aussi gagner en cohésion⁴. »

C'est-à-dire que cette unification (et la religion qui l'accompagne) est fondée sur une conscience nationale. De plus, cette conscience nationale est elle-même sujette à la politique. Si la tendance à l'unification du panthéon s'affirme sous la XVIII^e dynastie, c'est que cette dynastie a particulièrement contribué à la grandeur de l'Égypte. Son fondateur, Ahmoses I^{er} donc, a été le premier à écraser les Hyksos au nord-est du Delta, d'abord en s'emparant de leur place forte d'Avaris, ensuite en les poursuivant jusqu'en Palestine, où, au terme d'un siège de trois ans, il renversa une autre de leurs places fortes, Sharuhén. Le même roi réduisit ensuite à néant les factions qui s'opposaient à son pouvoir en Nubie. Son œuvre fut poursuivie par le premier des Amenhotep qui, au terme de batailles en Libye et en Nubie, recula les frontières de l'Égypte, notamment au sud jusqu'à la 3^e cataracte. La Nubie et le Bas-Soudan furent assujettis au pouvoir d'un vice-roi, qui s'étendait jusqu'au-delà de la 4^e cataracte. L'union de la vallée du Nil était ainsi faite, quasiment jusqu'aux sources du Nil. Mieux encore, son successeur Thouthmosis I^{er} agrandit son empire jusqu'à l'Euphrate. Quand il mourut, il avait bien œuvré pour son pays : il fut le premier à être enterré dans la célèbre Vallée des Rois.

L'Égypte était devenue puissante et riche, mais elle était aussi devenue centralisée : c'est ainsi que la XVIII^e dynastie avait aboli les seigneuries locales qui prospéraient sous le Moyen Empire selon un scénario éternel,

renouvelé bien plus tard par un Richelieu. Quelques règnes plus tard, ceux de Thouthmosis II et III (lequel revint d'une campagne sur l'Oronte avec pas moins de sept rois captifs), d'Amenhotep II, de Thouthmosis IV, puis d'Amenhotep III, l'Égypte brillait d'une puissance incomparable dans le monde antique. Les présents affluaient de toutes les parts du monde connu, subventionnant indirectement les travaux considérables qu'on admire aujourd'hui, les temples de Louxor et de Thèbes, les perspectives formidables de Karnak.

On peut ainsi considérer que tous les pharaons de la XVIII^e dynastie furent, à leur façon, non seulement des rois-dieux, puisque la divinité était confondue avec la royauté, mais encore des rois-soleils. La religion, religion d'État, il va sans dire, ne pouvait, dans cette optique, qu'exalter leur statut divin en atténuant autant que possible l'éclat concurrent des autres divinités, mais certes pas en les annulant, comme on va le voir. La tendance à l'unification du panthéon alla donc dans le sens prévu, celui d'une identification des autres dieux au souverain Râ.

Amenhotep IV, notre Akhnaton, avait donc fait un bel héritage. Peut-être pas physiquement, car avec ses hanches larges d'hermaphrodite, et son visage anormalement étiré, ses effigies donnent tous les signes d'une anomalie chromosomique. On suppose ⁵ que ce fanatique ⁶ fut prêtre de Râ-Horakhte (Râ-Horus de l'horizon) à Héliopolis ⁷. Il se voua alors non au culte traditionnel de cette divinité, mais à celui d'une forme archaïque de renonciation du nom de celle-ci, Aton, qui désignait non la divinité elle-même, mais le disque solaire, terme qui, précisent Erman et Ranke, « n'était nullement consacré par l'usage dans le langage religieux ».

C'est-à-dire que, contrairement à la légende médiatique, Akhnaton ne procédait nullement à ce qu'on appellerait, en langage contemporain, une transsubstantiation de la divinité solaire Râ, mais bien au contraire à une régression de type idolâtre du disque solaire lui-même. « Il est donc clair que le nouveau mouvement était étroitement associé à l'ancienne théologie solaire », écrit, en effet, *Y Encyclopaedia Britannica*. Ce qu'effectuait Akhnaton était une réaction d'inspiration archaïque. Ce n'était pas le symbole d'une divinité transcendante du panthéon égyptien qu'il imposait, symbole qui eût alors consommé l'orientation monothéiste de la religion égyptienne, mais au contraire une adoration unique du soleil dans sa nature matérielle.

Les interprétations monothéistes de cette excentricité se fondent sur le fait qu'Aknaton fit de ce disque solaire « le dieu en dehors de qui il n'en existe pas d'autres ». C'était bien en apparence, selon les mots, une révolution de type monothéiste, mais elle présentait la particularité d'abolir toute la symbolique du panthéon égyptien, qui avait été déjà voué au culte d'une divinité transcendante unique, mais aux interprétations multiples, alors que, là, on en revenait à un appauvrissement radical de cette symbolique ; car en plus d'un retour déconcertant à une époque révolue, ce n'était plus le dieu prenant la forme du soleil qu'imposait Akhnaton, mais le dieu-Soleil lui-

même et lui seul. La divinité qui recouvrait antérieurement le monde, naissance, mort, spiritualité, sexualité, végétation, ciel, étoiles, lune, était réduite au seul astre du jour. En d'autres termes, à la religion traditionnelle, Akhnaton opposait, brutalement, une forme d'idolâtrie réductionniste.

L'initiative était d'autant plus incongrue que l'apparent polythéisme de la religion égyptienne asseyait la royauté même : la réalité polymorphe du monde n'était pour les Égyptiens que la matérialisation d'une vérité unique ; il s'ensuivait que la puissance du pharaon recouvrait tous les domaines de la vie, se superposant à la réalité divine. Là, avec Akhnaton, le pharaon n'étant plus que le dieu-Soleil, cette fixité l'exilait lui-même des manifestations de la divinité et des miracles de la vie. Ce point est essentiel, car les divers dieux égyptiens n'étaient que des manifestations, voire des métaphores, de la divinité insaisissable et inconnaissable, ce qui fait que celle-ci était omniprésente dans son mystère. « Le mythe d'Osiris, par exemple », écrit Traunecker ⁸, « ce dieu qui meurt et renaît grâce à la sollicitude d'Isis et de Nephtys, est une manière d'exprimer tous les phénomènes cycliques, qu'il s'agisse de la végétation, de la crue du Nil ou encore de la vie et de la mort. »

Est-ce à dire que ce polythéisme aurait été superficiel et contingent, et qu'après tout Akhnaton n'aurait fait que dévoiler, sans doute brutalement, mais utilement, une mascarade mythologique et liturgique ? Il s'en faudrait, et ce genre de simplification abusive insulterait à l'intelligence philosophique des Égyptiens. Comme le dit encore Traunecker : « Plusieurs objets peuvent être les points d'émergence d'une même force ⁹. » Placé entre l'impossibilité d'appréhender la divinité totale et la nécessité de lui rendre hommage, l'Égyptien voua son culte à celles des manifestations de cette divinité qu'il pouvait connaître, craindre et révéler tout à la fois. Il rendait ainsi hommage à Khonsou, *celui qui va et qui vient*, et qui était la divinité lunaire, à Oupouaout, le dieu-chien éciaireur, *celui qui ouvre le chemin*, aux déesses-lionnes Pakhet et Sekhmet, à Atoum, dieu de la royauté, à Amon *le caché*, à Horus *l'éloigné*, à Hathor, demeure d'Horus, à Thoth, dieu de l'écrit et du savoir...

L'Égypte est née du Nil, et le Nil est né de l'Afrique. Sa religion comme sa civilisation sont indéniablement d'origine africaine. Comme au reste de l'Afrique, le sentiment du divin lui est naturel. La divinité est pour elle inhérente à la vie, et la vie sous toutes ses formes est divinité. Le mot égyptien *neter* signifie à la fois « dieu » et « renouvelé » ¹⁰. La divinité est ce qui se renouvelle sans cesse, concept essentiel à quiconque veut comprendre l'Égypte antique, d'où la nécessité pour le clergé et le peuple d'entretenir les autels.

Mais peut-être parce que ce concept était d'accès malaisé aux égyptologues occidentaux d'antan, tous obscurément pénétrés de l'idée qu'il n'est de religion que révélée, on a longtemps débattu de la généalogie de ses dieux : étaient-ils des totems, des fétiches ou des dieux déjà complets ? Le débat est aujourd'hui dépassé ; on admet avec Morenz ¹¹ que la notion

intrinsèque des dieux (qui reste à définir) n'apparaît que lorsque l'individu, comme l'enfant qui se différencie de son milieu, prend conscience de son identité ; il me semble qu'on a quelque peu négligé, dans ce débat, l'importance de l'écriture : tout concept dont on peut écrire le nom, et qu'on fixe donc, s'enrichit avec le temps de significations et de pouvoirs. Les Égyptiens avaient l'écriture ; c'est sans doute ainsi qu'ils ont pu transformer les totems ou les fétiches en dieux, avant que les monothéismes, à leur tour, en transformassent quelques-uns en démons, puis, ailleurs, en Diable. Les dieux de l'Égypte semblent être apparus à la période thinite, vers 3150 avant notre ère. On y distingue déjà des dieux à têtes d'animaux, de faucon, précurseur d'Horus, de vache, annonciatrice d'Hathor, mais aussi d'éléphant, plus tard absent du panthéon égyptien. Ils témoignent de ce « passage de la nature à la culture », dont parle Lévi-Strauss.

Tout en leur conservant leurs individualités, le plus souvent caractérisées par ces têtes d'animaux, l'Égyptien leur attribuait un champ de variations où le même dieu pouvait être tantôt masculin, tantôt féminin, et souvent changer de rôle. Amon pouvait ainsi être tantôt père et tantôt mère, et « la déesse Neith, créatrice du monde, est un homme agissant comme une femme, une femme agissant comme un homme ¹² ». La bisexualité n'était que l'expression de l'androgynie de l'incrée. Sobek, dieu-crocodile et chef des animaux aquatiques, pouvait aussi devenir Sobek-Rê, responsable du cours du Soleil.

En ce sens, le polythéisme constituait une leçon d'humilité humaine : un aveu de l'impossibilité pour l'habitant terrestre de connaître la nature essentielle de la divinité. C'est ainsi que la révolution d'Akhnaton était en fait une involution puisque, dans un mouvement d'orgueil, elle prétendait avoir enfin dévoilé la nature de la divinité. Orgueil dont il faut relever qu'il n'était pas seulement intellectuel, mais également personnel et dynastique puisque, le pharaon étant d'essence divine, Akhnaton s'identifiait lui-même au dieu-Soleil.

On peut supposer qu'Akhnaton avait ainsi entendu mettre fin à la tension, soulignée par Eliade, entre les deux paternités du pharaon : selon la théologie solaire, en effet, il était fils de Rê, mais comme il succédait aussi au souverain décédé, représenté par Osiris, il était également Horus. Akhnaton se serait ainsi incarné exclusivement dans le Soleil. C'est douteux, car d'une part, dans l'idéologie royale, la théologie solaire de l'Ancien et du Moyen Empire avait été progressivement dominée, sinon supplantée, par le thème de la filiation d'Osiris, et d'autre part, le pharaon n'avait jamais été que le fils de Rê, mais jamais Rê lui-même, par définition inconnaissable. D'où vint alors à Akhnaton l'idée de l'hérésie ? Il semble avoir été, comme l'indiquent Vernus et Yoyotte ¹³, influencé par des penseurs héliopolitains qui « ne retinrent comme évidence du créateur que le disque au souffle céleste ». Quant à l'emprunt du monothéisme par Moïse, il ne répond qu'au goût des spéculations hasardeuses ¹⁴. Les Juifs eurent bien d'autres sources d'inspiration, notamment la Mésopotamie, à laquelle ils empruntèrent le

Décalogue, et l'Iran monothéiste mazdéen, auquel ils empruntèrent très tard, justement, l'idée du Diable.

Il serait donc abusif et littéraire, au mauvais sens de ce terme, de persister à voir dans Akhnaton l'« inventeur » du monothéisme et, en tout cas, un précurseur du monothéisme judaïque, qui donna naissance aux deux autres. Comme l'écrivent Vernus et Yoyotte ¹⁵ : « Certaines histoires ont pu faire de lui un émancipateur luttant contre un obscurantisme idolâtre, un pacifiste aux visées œcuméniques, un anticlérical populiste combattant l'oppression exercée par Amon et ses sacristies, tous portraits démentis par les sources ou anachroniquement spéculatifs ¹⁶. » N'ayant pas inventé « Dieu », Akhnaton a encore moins inventé notre Diable.

Reste évidemment à voir si celui-ci existait ou pas, entier ou en prémices, dans la religion égyptienne. Mais on aborde alors la nécessité de préciser un concept aussi vague que celui de « religion égyptienne », qui suggère à tort un corps homogène et stable de croyances. Car cette religion, qui exista bien, dura quelque trois millénaires au moins, et elle subit donc d'autant plus de transformations qu'elle ne comportait pas de dogmes, mais un système d'interprétations.

On a longtemps enseigné que l'Égypte eut deux dieux principaux, l'un, Horus, maître de la Haute-Égypte, et l'autre, Seth, de la Basse-Égypte, tous deux fils d'Osiris et d'Isis, et qui se seraient disputé le pouvoir. Seth assassina Osiris, son propre père donc, contestant alors l'héritage d'Horus. Celui-ci défia son frère en combat singulier, le vainquit et régna sur les Deux Pays enfin unifiés. Dans ce mythe, censé illustrer la transmission légitime du pouvoir royal, Horus était le bon fils et Seth le méchant. De fait, Seth apparaît en maints autres mythes comme un caractère détestable. Ce serait donc une préfiguration du génie du Mal.

La vérité est encore une fois beaucoup plus complexe. La seule analyse du mythe d'Horus exigerait d'ailleurs un gros ouvrage pour résumer les précédents. On en retiendra les deux points principaux que voici. D'abord, le culte d'Horus, dieu du ciel, commença dans le Delta, à la préhistoire, et s'étendit à l'Égypte entière. C'est ainsi qu'on a, à tort, imaginé que le culte d'Horus était rendu au dieu de la Haute-Égypte, car on y avait trouvé une ville qui lui était, en effet, dédiée, l'antique Hierakônpolis, « ville du faucon », située dans l'actuelle Nekhen et alors capitale du royaume de Haute-Égypte. Seth, lui, était un dieu de Haute-Égypte, régnant sur la ville d'Ombos. Les deux dieux régnaient alors en paix, étant considérés comme les protecteurs du roi. Antérieurement à la V^e dynastie, pour justifier leur coexistence, on assigna une partie de l'Égypte à chacun et, inversant les origines, on attribua la Basse-Égypte à Seth et la Haute à Horus.

Ensuite, l'opposition entre les deux dieux apparut tardivement, si l'on peut dire, puisque ce fut vers la fin de la V^e dynastie, c'est-à-dire vers 2245 avant notre ère, que se produisit un transfert du roi défunt en la personne d'Osiris et de son successeur, le roi vivant, en celle d'Horus. Ce fut alors

seulement qu'Horus devint le fils d'Osiris et d'Isis. En tant que tel, Seth devenait rival et ennemi d'Horus, puisqu'il ne pouvait partager la royauté avec lui ¹⁷. Ce fut alors également qu'on fabriqua le mythe de l'assassinat d'Osiris par son fils Seth.

En d'autres termes, le conflit apparent Bien-Mal, Horus-Seth, était devenu une transposition religieuse de problèmes dynastiques. Toutefois, il n'y avait, en religion égyptienne, ni Bien ni Mal, au sens chrétien : c'est par extrapolation et de façon infidèle qu'on peut leur prêter ces noms, car le « Mal », ce qui est néfaste, était produit par l'irruption du Chaos originel dans la Création, considérée dans sa totalité comme le « Bien ». Le « Mal » tel qu'il était décrit par la religion après la V^e dynastie était donc l'ennemi du Roi politique, schéma qu'on retrouvera dans toutes les religions d'États monarchiques. C'est-à-dire encore que le « Mal », manifestation du Chaos originel qui menaçait de détruire la Création, avait indirectement une fonction politique.

Toutefois, la religion égyptienne était un système d'interprétation du cosmos et une fonction humaine, dont les rites visaient à maintenir la Création. D'un bout à l'autre de l'histoire de l'Égypte, jusqu'à l'occupation romaine, ses mythes vont varier de façon incessante, au nord et au sud, et souvent s'enrichir d'apports étrangers autant qu'elle enrichira, elle, les panthéons étrangers : ainsi le dieu Seth sera adopté par les Assyriens, qui lui trouveront une grande ressemblance avec leur Baal. Témoins éloquents de telles variations, les mythes d'Horus et d'Osiris. Même leurs noms changeront, et Horus deviendra Harmachis en grec ou Har-em-akhet en égyptien, *Horus à l'horizon*, Harpocrate ou Har-pe-khrad, *Horus l'enfant*, Haroëris ou Har-wer, *Horus le vieux*, Har-somtus ou Har-sem-Tow, *Horus l'unificateur des Deux Pays*, Haren-dotes ou Harend-yotef, *Horus, protecteur de son père*. Comble de métamorphose, les Grecs identifièrent ce dernier à Apollon et l'image du dieu égyptien tuant le crocodile Setekh servit de motif d'inspiration aux chrétiens, qui la transformèrent en saint Georges tuant le dragon, avant que le Vatican supprimât cette légende, ce saint Georges-là n'ayant jamais existé...

Il en était également ainsi pour Osiris, héros d'innombrables mythes, au point que Traunecker écrit : « Il n'y a pas à proprement parler un mythe d'Osiris écrit et codifié. Selon les besoins, les textes puisent dans une série de séquences liées aux thèmes du mythe, la royauté d'Osiris, la mort brutale, le deuil, la sauvegarde du corps, l'héritier posthume, la résurrection, le procès, la vengeance, etc. »

Cette variabilité n'est pas, comme on serait tenté de le croire en Occident et au XX^e siècle, la manifestation de l'incohérence, mais le reflet, évoqué plus haut, de la conviction égyptienne de l'impossibilité d'approcher directement la vérité de la divinité. Elle est aussi le reflet de la structure politique et économique de la religion : les temples constituaient des unités économiques qui détenaient souvent de larges territoires ; ils employaient de

larges secteurs de la population, intégrés dans la hiérarchie des prêtres et employés dans l'administration latifundiaire ; ils étaient donc un facteur important de l'économie nationale. Chaque province et chaque grand prêtre jouissait de la liberté de favoriser tels ou tels dieux et d'interpréter à leur façon les écrits sacrés. Il n'y avait donc pas de siège central de la religion égyptienne, d'équivalent du pape ou de l'imam.

De plus, la reconnaissance du Chaos n'atteignait jamais le domaine de l'éthique. Il ne pouvait exister de Bien ou de Mal qu'ici-bas, et le Chaos ou « Mal » était donc contingent, puisque l'équilibre le repoussait dans ses domaines, et respectable, puisqu'il représentait les forces antérieures à la Création. De toute façon, jusqu'au Nouvel Empire, il n'y eut pas d'autre système éthique dans l'Égypte ancienne que celui que dictait la société, et son principe fondamental était de maintenir l'harmonie et d'éviter le recours à la force. Ce fut au Nouvel Empire seulement que la religion formula un rapport entre le sens moral et la religion, arguant que la crainte des dieux devait inspirer la vertu au fidèle ¹⁸.

L'être humain ne pouvait expérimenter, sans les connaître, que le créé ou l'incrée ; il ne pouvait pas en pénétrer l'essence. Il ne pouvait donc pas les nommer. C'est ainsi que le panthéon égyptien conserva jusqu'à l'occupation romaine ce qu'on peut appeler une polysémie, c'est-à-dire une variabilité de signification, où l'on retrouve ce sentiment dominant qu'est l'impossibilité d'appréhender la signification des manifestations de la divinité, et le sentiment de la relativité des événements et des actions. Tout ennemi qu'il fût de la royauté, semeur de désordre et identifié à l'agressivité, Seth conservait ainsi son rang de dieu et son utilité éventuelle. À preuve, quand le serpent Apopis, résurgence du désordre originel, répandait ses méfaits, famines, inondations, nuages de sauterelles, et qu'on disait que la barque de Rê s'était échouée sur le *banc de sable du serpent Apopis*, c'était Seth que Rê lui-même déléguait pour réduire le monstre en servitude et rétablir l'ordre des choses. Le « Méchant » devenait alors bon.

On serait tenté d'aller chercher le Diable ailleurs. N'aurait-ce pas été ce serpent Apopis, par exemple ? En effet, né d'un crachat du démiurge Neith, il se rebella. Destin comparable à celui de Satan. Toutefois Apopis n'incarnait pas plus le Mal que les autres divinités représentant les forces de la destruction, puisqu'il émanait du Chaos originel et d'un Mal métaphysique, donc inconnaissable produit d'un conflit entre l'incrée et le créé. Sa forme reptilienne ne doit pas induire nos contemporains en erreur : chez les Égyptiens, parce qu'on le voit le plus souvent sortir d'un trou dans la terre, « le serpent est associé aux divinités chtoniennes ou aux forces de croissance ¹⁹ ». Le serpent primitif est la première et la dernière image du dieu créateur Atoum ²⁰. Dans le *Livre des morts*, Men, dieu identifié pour la circonstance à Horus, vengeur de son père Osiris, coiffe un diadème sommé de deux plumes ou de deux vipères, « les deux grandes vipères qui sont devant la face du dieu Atoum ²¹ ».

Forces rebelles et messagers éventuels du Chaos, les serpents, donc, n'en sont pas pour autant malfaisants, ils représentent ces puissances qui précéderent la Création, qu'il faut bien se garder de détruire, car elles peuvent être utiles. Tel est également le cas du Noun, liquide inerte et menaçant qui enveloppe le monde créé, dont toute vie est issue, mais qui peut se manifester de façon destructrice, par exemple, lors de pluies torrentielles et de crues désastreuses. Ainsi, lors de la révolte des hommes, le Seigneur du Tout déclare que « ce pays reviendra à l'état de Noun ²² ». Le serpent, même s'il prête sa forme au monstre Apopis, n'est donc pas l'emblème du Mal : il est, avec l'épervier et le scarabée, l'un des trois animaux sacrés du dieu-Soleil Rê. Plus éloquent encore, le cobra est l'ornement central de la couronne blanche de Haute-Égypte. Et le panthéon égyptien ne témoigne pas plus de méfiance à l'égard d'autres animaux dangereux : c'est ainsi que la déesse Selkis, protectrice du corps d'Osiris, a une tête de scorpion, Sobek, à la fois dieu de la crainte et de la fécondité, une tête de crocodile, Ermoutis, déesse des moissons, une tête de serpent encore, tout comme Meresger, autre forme d'Isis elle-même.

Est-ce à dire que les Égyptiens n'auraient pas eu de démons ? Il s'en faudrait, ils en ont eu des cohortes entières : comme dans les religions du Pacifique et dans bien d'autres, ces démons secondaires sont tenus pour responsables de la maladie et des malheurs, et ils sont aussi odieux et répugnants que dans l'imaginaire monothéiste : ainsi de *celui-au-visage-repoussant*, de *celui-qui-vit-de-vers* ou encore de *celui-qui-mange-ses-déjections*. « Ils sont particulièrement virulents dans les temps transitoires, tels les cinq jours épagomènes et lorsque le défunt aborde la Douât. » Se déplaçant par groupes de sept ou de multiples de sept, ils répandent les fièvres saisonnières ; idée qui fut beaucoup plus répandue et « moderne » qu'on ne le croit, puisque, jusqu'aux démonstrations de Pasteur, en plein XIX^e siècle, il exista toute une école de médecins pour lesquels les maladies et les épidémies s'expliquaient par les « miasmes », entité fort difficile à définir scientifiquement.

On les appelle alors esprits *akhou*, et ils « affectionnent la périphérie du monde organisé ²³ », le désert, l'obscurité, les lieux lointains, les eaux. À cet égard, ce sont indéniablement les ancêtres de notre Diable, qui affectionne les mêmes parages. Ils ont probablement marqué l'imaginaire du judaïsme, qui les a transmis aux deux grandes religions subséquentes. Ces « subalternes du Chaos » n'ont toutefois qu'une symbolique limitée. Mais on y compte aussi des dieux et déesses ainsi que leurs serviteurs, dont les quarante divinités, à tête de lionne, telle Sekhmet, et aussi Nefertoum, propre fils de celle-ci et du dieu Ptah.

Dans la cosmogonie égyptienne, la création est un moment fragile au cœur du Chaos et ne comprend en elle-même aucun principe de Bien ni de Mal, l'éthique étant, encore une fois, une contingence de la société humaine, c'est-à-dire terrestre. Les interdits fondamentaux de la société égyptienne

visent non pas à imposer un principe métaphysique du Bien, au sens où nous serions tentés de l'entendre, mais à garantir le maintien de la création, source de vie. L'impureté originelle n'existe pas en Égypte, et les cultes purificateurs sont réservés aux rites funéraires et aux statues de dieux.

Pour les Égyptiens, le monde entier, y compris les dieux, est transitoire : « La mort des dieux, quels qu'ils soient, est souvent mentionnée dans les textes religieux », écrit l'égyptologue Moret au début de ce siècle : « Le "Livre de savoir de ce qu'il y a dans l'Hadès" représente les sépultures de Râ, Toumou, Khopri, dieu des vivants, aussi bien que d'Osiris ou de Sokaris, dieu des morts. L'auteur du *De Iside et Osiride* [Plutarque] rapporte aussi cette tradition : "Les prêtres d'Égypte disent non seulement de ce dieu [Osiris], mais en général de tous les dieux (qui ne sont ni éternels ni incorruptibles), que leurs corps gisent parmi eux, ensevelis et vénérés, et que leurs âmes sont au ciel des astres brillants ²⁴." » Les dieux ne vivent que grâce au culte des mortels, et si les rois ou les prêtres viennent manquer au service sacré, ils dépérissent, tombent en décrépitude et se minéralisent ²⁵. Autant dire que la divinité sous toutes ses formes est le produit de la Création et de la volonté humaines. Puisqu'il n'y a donc pas d'éternité divine, il n'y a pas davantage de Bien ni de Mal absolu. Le Bien et le Mal terrestres sont les reflets des luttes entre le Chaos et l'ordre de la Création, dont le pouvoir royal est l'arbitre. Les transgressions humaines qui sont punies par le pouvoir temporel sont celles qui créeraient une brèche dans laquelle s'engouffrerait le Chaos. Mais avant la Fin, la Création n'est qu'une succession de recommencements : tous les soirs, le couchant est avalé à l'occident par la voûte céleste, la déesse Noût, dont il ressort le lendemain, séparant ses cuisses pour s'élever dans le ciel.

Le monde finira certes, pour l'Égyptien, avec ses étoiles et sa Création, et là, il faut dénoncer une autre illusion d'optique, celle qui voudrait que les Égyptiens aient été des étrangers d'un temps révolu, c'est-à-dire deux fois étrangers. C'est-à-dire que leurs croyances n'auraient pour nous qu'un intérêt historique. Rien n'est plus faux, car la religion de l'Égypte antique comporte son eschatologie, c'est-à-dire sa vision des fins dernières ; elle l'a même comportée bien avant les autres, sans doute en même temps que la religion de l'Iran ancien, et celles de l'Asie. Même si cette notion est relativement discrète, elle a existé, et c'est aux Égyptiens que les Grecs ont emprunté l'idée qu'il y aura une Fin des temps et qu'après son avènement commencera un Âge d'or, celui d'un monde nouveau et stable. On en trouve des reflets dans des textes tels que *Le Marin, naufragé* et la *Conversation entre Atoum et Osiris* ²⁶. Et c'est aux Grecs qu'à notre tour nous l'avons empruntée.

Sagesse et sérénité, on croirait alors, peut-être, que l'Égyptien vécut sans chagrin, protégé par sa foi dans des dieux innombrables et souriants. Mais rien ne serait plus faux : les larmes abondent dans la mythologie égyptienne, à commencer par celles d'Isis, après que son frère Osiris eut été victime du piège de Seth. Car Seth, jaloux de la gloire de son frère Osiris, avait apporté au palais de ce dernier, un soir de festin, un sarcophage splendidement décoré,

et il avait promis d'en faire don à celui aux dimensions duquel il conviendrait le mieux. Naïvement, Osiris releva le défi et s'y coucha sur-le-champ, soixante-douze complices de Seth se jetèrent sur le couvercle et le clouèrent. Puis ils le lestèrent de plomb fondu et le jetèrent au fleuve qui le porta vers la mer. Or, Isis pleura toutes les larmes de son corps, et se coupa la chevelure en signe de chagrin, puis elle partit à la recherche de ce cercueil, que les flots avaient porté sur les grèves de Byblos, en Phénicie. Là, un arbre merveilleux poussa autour du cercueil pour le protéger et c'est alors qu'Isis retrouva et l'arbre et le cercueil. Et quand elle s'en fut emparée, elle plaça le cercueil sur une barque et gagna la mer. Là, elle l'ouvrit, posa son visage sur celui de son frère, l'embrassa et pleura²⁷.

Larmes éternelles, dont l'écho résonne encore pour démontrer que l'Égypte de granit et de soleil fut aussi sensible au chagrin, à la douleur, à l'angoisse, et non ce seul pays de salles hypostyles, de géants de pierre et de sphinx. Les sourires des statues ne doivent pas faire oublier la souffrance des mortels, qui transparait mieux dans les papyrus. L'Égyptien aussi appréhendait la mort.

Mais sa mort n'est pas notre mort ténébreuse et sordide, celle que nous a léguée le Moyen Âge, avec ses visions de cadavres dévorés par les démons et comme dans l'effroyable statue de Ligier Richier, surgissant au jour du Jugement avec des chairs en lambeaux sur son squelette rongé ; elle est une entrée prudente autant que majestueuse au royaume des dieux. La corruption de la chair y est bien reconnue, mais elle peut et doit être conjurée grâce à la miséricorde divine. On en trouve une des nombreuses preuves dans le chapitre de l'Hymne à Osiris du *Livre des morts*, connu sous le nom du Chapitre du Corps qui ne doit pas périr :

« Hommage à toi, Ô mon divin père Osiris ! Je suis venu à toi pour que tu puisses embaumer, oui, embaumer mes membres que voici, car je ne voudrais pas périr et m'anéantir, mais je voudrais être comme mon divin père Khepera, dont le personnage divin ne connut jamais la corruption. Viens donc, et jais que je maîtrise mon souffle, Ô toi maître des vents, qui magnifie les êtres divins qui te ressemblent. Affermis-moi donc et rends-moi fort, Ô seigneur du coffre funéraire. Accorde-moi d'entrer au pays de l'éternité, comme cela t'a été accordé, à toi et à ton père Tenu, Ô toi dont le corps n'a pas connu la corruption... Quand les vers me verront et me connaîtront, fais qu'ils tombent sur leurs ventres et que leur peur de moi les terrifie, et fais-en de même pour toutes les créatures après ma mort, animal, oiseau, poisson ou ver ou reptile. Et fais que la vie naisse de la mort²⁸. »

Texte splendide et tendre, qui témoigne une fois de plus que l'Égyptien ne fut certes pas étranger aux angoisses, mais que sa confiance en la divinité les mua en espérance.

La notion d'un Diable éternel, aux persécutions duquel les corps et les âmes des damnés seraient remis à la Fin des temps, après le Jugement dernier, y est donc inconcevable autant qu'inconçue. La notion de salut y est inconnue, celle de perte, à l'égal. Imprégnée de l'idée de la mort inéluctable de tout et d'un retour terminal au Chaos originel, la civilisation égyptienne ne se considère donc elle-même, religion comprise, que comme le reflet de la

société des humains. Elle est comparable au dieu Chou, l'espace, qui soutient de ses bras tendus le grand corps arqué de la déesse Noût, la voûte céleste elle-même. Chou mourra, lui aussi, et la voûte s'effondrera. Sans dogmes, constituée de mythes et de rites, la religion ne porte pas plus de jugement éthique sur les actions humaines que sur la nature humaine, ni la Nature en général. Elle ne demande que la révérence à l'égard de la divinité et de ses mandants terrestres, les rois. C'est, avec la grecque, la dernière des grandes religions qui ne visent qu'à maintenir l'être humain et la Création en harmonie avec les puissances antagonistes. Elle ne pouvait donc pas concevoir le Diable.

Dans une civilisation où même les dieux mouraient, la damnation éternelle était impensable.

1- Claude Traunecker, *Les Dieux de l'Égypte*, P.U.F. Que Sais-je ? 1992. La brièveté, la concision et l'objectivité de cette étude, due à un chargé de recherches au C.N.R.S. et parue dans une collection « populaire », en font l'une des plus complètes et recommandables sur le sujet.

2- A. Erman et H. Ranke, *La Civilisation égyptienne*, Payot, 1963.

3- *Id.*

4- *Id.*

5- *Encyclopaedia Britannica*, « Egypt », 5.

6- C'est l'*Encyclopaedia Britannica* qui le qualifie ainsi (à l'article « Ikhnaton »). L'appellation n'est pas excessive, quand on sait qu'Akhnaton fit défigurer le palais de son père, serviteur d'Amon, pour effacer toutes traces du culte de ce dieu, et qu'il se livra à une véritable persécution du clergé d'Amon. Tel est également l'avis d'Erman et Ranke, qui écrivent : « L'acharnement avec lequel Akhnaton a persécuté les anciens dieux, spécialement ceux de Thèbes, est unique dans l'histoire du fanatisme. On martela le nom et l'image d'Amon partout où on les rencontrait, et les sectateurs d'Akhnaton pénétraient jusque dans l'intérieur des tombes privées, afin d'assouvir leur haine contre ce dieu exécré. »

7- A. Erman et H. Ranke, *La Civilisation égyptienne*, *op. cit.*

8- Claude Traunecker, *Les Dieux de l'Égypte*, *op. cit.*

9- *Id.*

10- Sir E.A. Wallis Budge le relevait déjà en 1899, dans *Egyptian Religion : Egyptian Ideas of the Future Life*, rééd. Arkana, Londres, 1987

11- S. Morenz, *La Religion égyptienne*, Payot, 1962.

12- Claude Traunecker, *Les Dieux de l'Égypte*. On trouvera p. 14-15 du traité de Traunecker un exposé succinct, mais précis, sur les écoles qui se sont affrontées au sujet d'un monothéisme supposé des Égyptiens, celle d'une partie de l'école française, représentée par Drioton, Sainte-Fare Garnot, Vandier, Desroches-Noblecourt et Daumas, tenants de la thèse d'un monothéisme de l'élite égyptienne, et celle de Sethe, Kees, Frankfort, Sauneron, Yoyotte et Hornung, tenants de la synthèse exposée dans ce chapitre, celle d'un monothéisme transcendant un polythéisme « phénoménologique ».

13- Pascal Vernus et Jean Yoyotte, *Les Pharaons*, M.A. Éditions, 1988.

14- Freud a bâti sa théorie sur le fait que le nom Moïse ou Mose est égyptien, ce qui est exact, car on le retrouve en suffixe de nombreux noms tels qu'Ahmose ou Ahmosis, Thouthmose ou Thoutmosis, et il signifie enfant, comme le confirme le *Lexikon der Ägyptologie* (7 vol., Otto Harassowitz, Wiesbaden, 1972-1991). Toutefois, on observera qu'en tant que tel il est incomplet et qu'il fut sans doute précédé d'un autre nom, sans doute d'un dieu égyptien, tel qu'Amon ou Ptah, car, dans la formation de tels noms, on plaçait d'abord celui de la puissance céleste qui avait accordé la naissance de l'enfant. Le point important est que Freud, ni aucun de ceux qui ont repris sa thèse, n'avance la moindre indication intéressante ou concluante sur le fait que le pharaon de l'oppression et de l'Exode fut Aménophis IV. Tous les travaux qui ont tenté de situer historiquement les deux événements concourent sur la probabilité que le pharaon de l'oppression et de l'Exode fut Ramsès II (son fils Merenptah devrait, selon Vernus et Yoyotte, être exclu du scénario). Or, cela déplace les événements de cinquante-sept ans au strict minimum, Akhnaton étant mort en 1336, et Ramsès II ayant accédé au pouvoir, qu'il détiât jusqu'à quatre-

vingt-dix ans passés, en 1279. On ne peut pas supposer que les années d'oppression et l'Exode se soient situés, évidemment, dès la première année du règne de Ramsès II. L'hypothèse « ramesside » se fonde sur le fait que Pithôm, ville-magasin pour laquelle les enfants d'Israël durent fabriquer des briques, fut une fondation ramesside (Vernus et Yoyotte, *op. cit.*). Elle se trouvait, d'ailleurs, sur le chemin de la mer Rouge. Or, à l'époque ramesside le « monothéisme » d'Akhnaton avait été complètement oublié, effacé de toutes inscriptions et tous registres. Et sauf à être né sous Akhnaton, c'est-à-dire à avoir, au moment de l'Exode, atteint un âge canonique, qui lui eût interdit les exploits qu'on sait et l'entrée en Terre promise, Moïse n'aurait pu en avoir aucun souvenir. Le culte d'Aton avait, en effet, été effacé jusqu'au dernier vestige par le clergé d'Amon après la mort d'Akhnaton.

15- Vernus et Yoyotte, *Les Pharaons*, *op. cit.*

16- Il semble qu'en plus de l'anomalie chromosomique qu'indique fortement sa morphologie monstrueuse, avec ses hanches de femme, son ventre proéminent, ses extrémités exagérément longues et son faciès fortement rétracté, anomalie qui correspondrait en médecine moderne au syndrome de Klinefelter, il faille envisager chez Akhnaton d'autres singularités très poussées. En témoignent, entre autres, la stèle du musée de Berlin dont on crut longtemps, en raison de son caractère érotique, qu'elle représentait le pharaon et son épouse Néfertiti ; on y voit, en effet, Akhnaton à table, un bras sur l'épaule d'un personnage dont il caresse amoureusement le menton ; or, il s'agit d'un jeune homme, Semenkhkaré, dont Akhnaton avait fait un corégent, et qui d'ailleurs lui succéda sur le trône pendant un temps très bref, avant d'être remplacé par Tout Ankh Amon (fort probablement à la suite des intrigues du clergé). Comme en attestent Vernus et Yoyotte, on ne sait à ce jour qui est Semenkhkaré, dont l'identité et les rares vestiges archéologiques ont suscité les hypothèses les plus extravagantes (on est allé jusqu'à y voir une femme, ce qui est plus que douteux, car il fut bien corégent et pharaon). Les circonstances de son inhumation n'ont fait qu'obscurcir l'affaire, car on a trouvé sa momie – masculine – dans le tombeau théoriquement destiné à Akhnaton lui-même. Les études crâniologiques du Dr D.E. Derry, professeur d'anatomie à l'université du Caire, ont indiqué que ce serait un frère ou un demi-frère de Tout Ankh Amon, mais comme on ne sait pas, attestent également Vernus et Yoyotte, de qui ce dernier était le fils, on ne peut pas non plus savoir de qui Semenkhkaré aurait été fils, ni ses liens de parenté éventuels avec le pharaon. Il semble en tout cas que c'était un prince de la maison royale, et son prénom Ankh-kheperou-ré, c'est-à-dire aimé de Nefer-kheperou-ré, c'est-à-dire encore d'Akhnaton lui-même, corrobore la signification de la stèle de Berlin. Ces deux éléments ne peuvent que donner à penser qu'Akhnaton nomma un jeune amant corégent, et le glorifia comme tel. Mon intention n'est certes pas d'exprimer ici le scandale, et cela d'autant moins que les interdits sexuels, homosexualité comprise, n'existaient pas dans l'Égypte ancienne, mais seulement de relever une singularité de plus d'Akhnaton (associée à un certain exhibitionnisme), car on n'a pas d'autre exemple d'une liaison royale homosexuelle dans l'Égypte ancienne. D'autres pharaons ont peut-être ou sans doute eu des amants, aucun n'en a fait son corégent.

17- *Encyclopaedia Britannica*, « Horus ».

18- « Egyptian Religion », *Encyclopaedia Britannica*, 1973. Cet article avance que la première jonction entre l'éthique et la religion aurait été ébauchée lors de la première période intermédiaire. Il est intéressant de relever que cette période, qui s'étend d'environ 2160 à 2040, a été marquée par un paradoxe : la vie y était devenue plus supportable, étant donné que les provinces avaient acquis plus d'autonomie après la mort du dernier pharaon de l'Ancien Empire, Pépi II. Les textes de l'époque mettent plus fortement l'accent sur la justice sociale et les vertus individuelles. Cette amélioration, toutefois, n'effaça pas le désarroi causé par la disparition de la quasi-tyrannie pharaonique, et les textes et l'art de l'époque offrent un reflet assez sombre du pays et des consciences individuelles. Pour la première fois dans l'histoire de l'Égypte ancienne, l'individu acquiert une vision mélancolique de sa destinée, comme si la perspective du bonheur terrestre éclairait sa finitude. Il est également intéressant de noter que c'est à partir de la première période intermédiaire que le défunt n'a plus directement accès au royaume des dieux, et qu'il doit plaider pour prouver son droit d'entrée.

19- Traunecker, *op. cit.*

20- Serge Sauneron et Jean Yoyotte, *La Naissance du monde selon l'Égypte ancienne*, Sources orientales, Le Seuil, 1958 ; J.P. Allen, *Genesis in Egypt*, Yale Egyptological Studies 2, New Haven, 1988.

21- *The Ancient Egyptian Book of the Dead*, University of Texas, 1990.

22- *Id.*, ch. 17. Ce diktat du Créateur évoque singulièrement celui du Dieu de la Genèse, qui décide de détruire l'humanité dans le Déluge. Nous n'avons pas connaissance d'un déluge qui aurait menacé l'Égypte, mais il est certain que l'élevation considérable du niveau de la Méditerranée, à la fin de la dernière ère glaciaire, il y a dix mille ans, a inondé une grande partie des terres de la Basse-Égypte, et l'on peut supposer que le souvenir en demeura dans les populations locales. On peut également supposer qu'il y eut des crises catastrophiques du Nil à une époque plus rapprochée, lors des modifications de climat qui entraînèrent la désertification du Sahara.

23- Traunecker, *op. cit.*

24- Alexandre Moret, *Le Rituel du culte divin journalier en Égypte*, 1902, Slatkine Reprints, Genève, 1988.

25- *Id.*

26- Sir E.A. Wallis Budge, *Egyptian Religion : Egyptian Ideas of the Future Life*, *op. cit.*

27- *Id.*

28- *Id.*

11.

L'Afrique, berceau de l'écologie religieuse

De la disparition progressive de l'Afrique – Du concept occidental de l'animisme et de sa superficialité – De la célébration de la vie que sont toutes les religions africaines – De l'ambivalence de tous les dieux africains – De l'impossibilité d'intégrer un Diable dans les panthéons noirs – Du sentiment de fusion dans le Cosmos qui domine l'Africain.

Peut-on encore parler de l'Afrique ? Existe-t-elle encore en cette fin du siècle le plus sordide de tous, déchirée par les spasmes d'une liberté tardive et blanche encore, en Afrique du Sud, par les rafales des armes automatiques aux mains de gamins somaliens fous de khat, les éructations d'idéologies moribondes en Angola, les délires d'autocrates mégalomanes installés par des puissances impuissantes occidentales et par les manigances de petits malins véreux vendant à la fois le Diable et le Bon Dieu, travaillée comme un vieux bois par les vers des services secrets de tout et surtout de n'importe quoi, écartelée par ses propres rivalités tribales, accablée par l'atroce sollicitude d'organisations internationales qui prétendent lui apprendre l'agriculture et l'informatique, abrutie par les simagrées occidentales d'aéroports qui ne voient atterrir que des vautours, de télévisions qui débitent du *sitcom* américain, de restaurants climatisés qui vendent des pommards en pleine canicule à des zombies en col amidonné ? Quelle Afrique ? S'il venait à quiconque l'impulsion d'en parler, qu'il se rappelle le titre du beau et triste livre de Michel Leiris, *L'Afrique fantôme*, second volume en quelque sorte du *Voyage au Congo* d'André Gide, qu'il évoque le film effroyable et magnifique de Jean Rouch, *Les Maîtres fous*, où l'on voit des Africains tenter d'exorciser le monde blanc en faisant « tchou-tchou » pour imiter les locomotives des Blancs et en se cassant des œufs sur la tête pour incarner les absurdes colonels de l'Empire britannique, coiffés de casques à cimier immaculés.

Quelle Afrique ? Pas celle du Maghreb, si peu africain, ni de l'Égypte, qui n'est plus que la fleur coupée de la vallée du Nil, autrefois unie dans un même royaume, du Sahara non plus, où traînent des fantômes espagnols et

français. Celle du Ciskei, alors, État imaginaire créé par les Blancs du Sud pour donner un autre nom aux ghettos ?

Chercher là le Diable ? Ce serait à y croire ! Car le seul véritable Diable qui ait sévi dans ce continent est blanc : c'est le colon, l'épouvantable bâtisseur d'empires célébré par Kipling, et plus souvent le trafiquant d'ébène vivante ou d'ivoire inerte, frère d'infamie du héros de Conrad, le Kurtz de *Heart of Darkness*, qui achève sa vie dans l'épouvante en criant : « L'horreur ! L'horreur ! » C'est l'exploiteur qui, tandis que sa mère patrie s'emplissait de discours et de clameurs sur l'âme et la Rédemption, rangeait du Noir comme des rondins de bois dans des bateaux infects pour aller le vendre outre-Atlantique, du Noir auquel, bien sûr, il refusait la propriété d'une âme.

Pourtant, Vasco de Gama, arrivant au XVI^e siècle à Malinde, riche métropole de l'Est africain, s'était étonné d'y trouver un niveau de civilisation comparable à celui de l'Europe : qu'on songe seulement que, « vers 1500, le commerce du livre était devenu à Tombouctou une branche importante de l'économie » et que « des marchands ambulants ont relaté que cette ville, qui comptait à l'époque quarante mille habitants, était peuplée de savants et d'érudits ¹ ».

Quelle Afrique, oui ? Qu'en reste-t-il ? Des livres sur un monde qui n'en finit pas de disparaître et qui, le premier, subit les conséquences d'un changement du climat mondial provoqué par les activités industrielles du Nord. À l'heure où je cherche le Diable dans ce qui reste de ses cultures, cent millions de ses habitants sont menacés de famine par la sécheresse ! Des livres, disais-je : trop peu, hélas, car l'écriture est récente et, quand elle fut inventée, les Africains n'en bénéficièrent pas. Nous ne saurons jamais, ou à peine, quelle Afrique fut celle du X^e millénaire avant notre ère, quand les pluies surabondantes qui suivaient la fin de la dernière glaciation transformèrent le Sahara en un territoire verdoyant et giboyeux, peuplé d'humains aussi. Il y eut là une civilisation, peut-être plusieurs, nous n'en savons rien, mais les peintures rupestres du Tassili témoignent en tout cas qu'il y eut là des chasseurs et que ces chasseurs avaient une mythologie.

Deux mille cinq cents ans avant notre ère, quand à l'est l'Égypte atteignait déjà sa II^e et mystérieuse dynastie de pharaons noirs, et qu'au nord les populations danubiennes commençaient d'envahir l'Europe occidentale, le Sahara commençait à se dessécher. Ses populations refluent vers le sud, et il est possible que les Bochimans du désert du Kalahari soient les derniers survivants de leurs migrations. Quels dieux adoraient ces gens ? Mystère ! Du passé de l'Afrique, nous ne savons presque rien. Ses monuments, quand il en reste, demeurent énigmatiques, tel ce temple, pourtant relativement récent, découvert en Rhodésie, l'actuel Zimbabwe, par Léo Frobenius en 1928. Non seulement on ignore à qui il fut dédié, mais on n'a même pas pu le dater, car la fourchette d'âge qui lui est attribuée couvre cinq siècles, du XII^e au XVII^e de notre ère.

Notre connaissance de l'Afrique historique est à peine moins vague. Quand, en 1177, le pape Grégoire III adressa une lettre au fabuleux « Prêtre Jean », il en ignorait même la destination ! La tenace légende de ce potentat, ami présumé de la chrétienté, ne finit par se fixer géographiquement qu'au XV^e siècle : il fut alors admis que c'était le roi d'Abyssinie, successeur de la dynastie axoumite. Ce monarque était alors chrétien, en effet. L'Afrique orientale avait commencé à être christianisée dès le IV^e siècle par des moines voyageurs syriens, à commencer par Frumentius, premier *abouna* ou évêque d'Abyssinie et fondateur de l'Église copte (c'est-à-dire alexandrine). Mais le royaume axoumite lui-même, ainsi nommé d'après sa capitale Axoum, sise dans l'actuel Tigré, à quelque 3 000 mètres d'altitude, était beaucoup plus ancien : le *Livre abyssinien* d'Axoum assure qu'il avait été fondé voici plusieurs millénaires, c'est-à-dire bien avant le christianisme.

Mais par qui avait-il été fondé ? L'ancienneté du royaume n'était certes pas une vantardise locale : on trouve trace de ses habitants, les *Æthiopes*, dans les poèmes homériques. Qui étaient-ils, d'où venaient-ils ? Les quelques inscriptions en sabéen, en grec, en gez, relevées sur des monuments permettent tout juste d'ancrer çà et là des bribes de l'histoire d'Abyssinie. On sait tout juste qu'Axoum fut fondée au II^e millénaire avant notre ère et peut-être avant par des Sémites venus d'Arabie, qui franchirent donc la mer Rouge ². Ce furent eux, les premiers colonisateurs, car on sait aussi qu'au terme de batailles avec les Éthiopiens, ce qui veut dire les « Gens aux visages sombres », les premiers occupants de la région, dite alors royaume de Kush ou de Punt, ils imposèrent leur pouvoir. Les extraordinaires monolithes qu'ils ont taillés dans le roc et qui sont contemporains de Baalbeck permettent de dire qu'ils adoraient le Soleil.

Voilà déjà bien des questions : quelle était donc la religion des Éthiopiens, pour ne parler que de ceux-là, avant l'arrivée des Sémites ? Et quand ceux-ci eurent imposé leur culte du Soleil, comment leur religion se combina-t-elle avec le christianisme fraîchement importé ? En effet, le royaume axoumite proprement dit prospéra au faîte de sa puissance jusqu'au VII^e siècle environ. Nous n'avons encore qu'une idée extrêmement schématique du mascaret de religions que fut l'antique Éthiopie, religions africaines originelles, religion sémitique, christianisme, sans compter les religions hellénistique et romaine, puisque le port d'Adoulis, l'actuelle Zula, était un grand centre d'échanges avec la Méditerranée ³, sans compter encore les vestiges de la religion égyptienne, puis le judaïsme, sans compter non plus les autres religions d'Asie... Comment démêler dans ces écheveaux embrouillés et déchirés les origines de telle croyance ou de telle autre ? Comment, une fois de plus, savoir de quelle façon originelle tel ou tel peuple s'est débrouillé de l'idée qu'il se faisait du Mal ?

On a à peine ébauché l'histoire des influences asiatiques sur l'Afrique, qui s'exercèrent sur les Bantous par l'entremise des navigateurs malaisopolynésiens venus d'Indonésie vers le V^e siècle de notre ère, apportant leurs

connaissances en matière d'arts du feu et d'agriculture. On ignore si les Bantous disséminèrent leur savoir à l'extérieur de leurs tribus, tout comme on ignore l'expansion stupéfiante de la culture du Bénin à l'époque de notre Moyen Âge.

De la même manière, on ne sait quasiment rien des influences judaïques qui s'exercèrent sur l'Afrique orientale, par exemple par l'intermédiaire du mystérieux État juif d'Arabie du Sud contre lequel, au VI^e siècle, le roi axoumile Caleb ou El-Esbaha lança une expédition.

Dans sa folle arrogance, l'Occident a toujours considéré que l'Afrique n'était qu'une terre inerte, offerte à sa rapacité, alors que c'était là qu'au VII^e siècle un Africain nommé Abraham joua le destin du monde et contribua à la création du plus grand rival du christianisme : c'était un roi d'Axoum, qui offrit généreusement l'asile à Mahomet et à ses disciples persécutés. Eût-il refusé son hospitalité que le Prophète et les siens se fussent sans doute fait exterminer. Ce fut cet Abraham-là, comme l'historien anglais Edward Gibbon l'observa le premier, qui permit donc à l'islam naissant de reprendre ses forces et de conquérir, d'abord militairement, ensuite spirituellement, un empire qui s'étend aujourd'hui de Gibraltar à l'Indonésie. C'est de plus d'une manière, donc, que l'Afrique a changé le destin universel.

Comment, lorsqu'on fait l'inventaire des influences, négliger surtout l'influence chrétienne ? Car on croit souvent que l'Afrique est restée quasiment vierge d'influences occidentales jusqu'à ce que les missions emboîtassent le pas aux colons des grands empires du XIX^e siècle, le britannique, le français et, on l'oublie quelquefois, l'allemand. C'est faux. Dès le milieu du XV^e siècle, les Portugais entreprirent de christianiser l'Afrique occidentale, d'Elmina, dans l'actuel Ghana, jusqu'au Congo, et ils parvinrent à convertir le souverain ou Manikongo et plusieurs de ses sujets. Cette évangélisation provoqua quelques remous, car le souverain dénonça soudain l'amitié avec le Portugal et mit provisoirement fin à ses activités missionnaires. D'autres tentatives eurent cependant lieu au cours des siècles suivants, et des religions composites en naquirent. Comme les peuples africains ont été de grands migrants, il est impossible de reconstituer aussi bien les origines de leurs propres religions que celles des religions synchrétiques nées de leurs contacts avec le christianisme. Car, du fait des migrations tribales quasi constantes, les religions africaines sont en état de plasticité chronique et beaucoup plus sensibles aux influences que, par exemple, les religions de l'Asie.

Jusqu'en 1927, par exemple, les Bwiti des forêts équatoriales du Gabon pratiquaient une de ces religions synchrétiques, fondée d'ailleurs par une autre tribu, les Mizogo, et, fait paradoxal, cette religion mixte était censée faire obstacle à l'activité des missionnaires chrétiens. « Avec des symboles chrétiens, des cierges, des chapelets, des croix et des autels, les Bwiti pratiquaient une religion rien moins que chrétienne, exorcisant les maladies ou vouant leurs ennemis à la malédiction au cours de cérémonies sanguinaires

4. » Jadis en cours de christianisation, l'Afrique est désormais en cours d'islamisation, quand du moins elle n'est pas en train de se déliter, comme les populations affamées et dévastées du Sahel, qui n'ont plus, elles, grand temps pour Dieu ni Diable.

Pis encore, la destruction des religions africaines s'est accélérée du fait que les deux religions importées, le christianisme et l'islam, ont introduit dans le continent noir un sectarisme autrefois inconnu. C'est ainsi que les Kirdi du Cameroun septentrional se sont vu refouler et mépriser par les Foulbé musulmans, puis installer dans un ghetto religieux et culturel, ou disperser, ou bien encore ont été vendus comme esclaves. « Seul le régime colonial allemand réussit à mettre fin [au début du XX^e siècle] à la traite des esclaves pratiquée par les Foulbé⁵. »

Il en ressort qu'il est actuellement impossible d'étudier une religion africaine « pure », et que par suite des mélanges opérés entre les religions africaines d'une part, et les religions africaines et le christianisme et l'islam d'autre part, toutes les croyances africaines puisent à peu près dans le même fonds commun.

Telles qu'on les connaît, de manière approximative, donc, par les derniers témoignages des ethnologues, les mythologies africaines fourmillent de mythes et de légendes, mais d'un bord à l'autre de cette vaste mangue qu'est le continent africain, il n'est vraiment que deux maux, la sécheresse et la mort, et ils se confondent, car la sécheresse est la mort. De la savane à la jungle et de la plaine à la montagne, il n'y a de vie que l'eau. « Si ce n'est grâce au Nommo [l'eau]... on ne pouvait pas créer la terre, car la terre fut pétrie et c'est par l'eau qu'elle reçut la vie », déclare Ogotemmêli, mémoire des Dogons, dans un des plus célèbres ouvrages d'ethnologie africaine, *Dieu d'eau*⁶.

Inconnaissables autant qu'elles le soient dans ce qu'elles furent à leurs origines, les religions de l'Afrique comptent parmi les plus anciennes du monde, puisque le continent noir fut un des deux au moins où a germé la race humaine, l'autre étant l'Asie jusqu'à plus ample informé. L'anthropologie pense que cette race se forma par métamorphoses successives, de Lucy la préhominienne découverte dans la région du Rift oriental, à *Homo sapiens*, en attendant *Homo sapiens sapiens*⁷, le nôtre. Nul ne suppose plus depuis la décennie 1980 qu'il y eut un foyer unique d'homínisation, et, donc, nul ne s'aventure plus à proposer une hypothèse sur la diffusion de la race humaine sur la planète⁸. Il faut beaucoup d'audace pour avancer, comme Martin Bernai⁹, que les Africains ont donné naissance à toutes les autres cultures, en franchissant la Méditerranée à une époque « récente », c'est-à-dire vers le XV^e siècle avant notre ère. Tout ce qu'on peut admettre est qu'une culture africaine noire, d'origine nubienne, donna en effet naissance à la culture de l'Égypte. Et tout ce qu'on peut suggérer est qu'après s'être différenciées sur place, peut-être dans les savanes africaines, des populations africaines montèrent du sud vers le nord, et gagnèrent d'abord le Proche-Orient, avant

d'essaimer vers les autres continents. Mais l'hypothèse doit être maniée avec une extrême prudence, car rien n'indique qu'en effet les ancêtres de l'humanité, l'homme de Neandertal, puis celui de Cro-Magnon, se soient différenciés en Afrique ni qu'ils se soient différenciés là seulement.

Mais enfin, le sentiment religieux étant inné dans l'homme, on peut supposer que les Africains furent parmi les premiers à imaginer des dieux. On ne les connaîtra sans doute jamais, car les religions africaines ne connaissent de mode de transmission que la tradition orale. Il est impossible fût-ce d'imaginer ce que furent les religions africaines d'il y a seulement mille ans. L'essentiel de la production des arts africains est sculpté dans du bois, matière périssable, et les plus anciens objets africains n'ont généralement pas deux siècles, à l'exception des arts du Bénin. Et nous ne pouvons reconstituer que de façon très fragmentaire certaines des influences que telle mythologie exerça sur telle autre, ou comment une religion a pu dériver d'une autre.

Le point saillant de l'ensemble des religions africaines est qu'elles s'organisent entre deux pôles ou valeurs qui évoquent le système binaire de l'informatique : la vie ou rien, 1 ou 0, à cette différence près, détaillée plus bas, qu'il n'y a pas d'opposition logique entre l'une et l'autre valeur. Si l'on parvient à s'abstraire de l'eurocentrisme, qui a tant défiguré la perception des cultures étrangères, notamment de celles qui sont dites « primitives », notion singulière autant que naïve, et fondée sur la croyance dans un « progrès » (et quel progrès y aurait-il donc dans la foi en un Dieu ?), enfin si l'on veut bien renoncer aux colifichets de l'exotisme, insultants pour les autres autant que dégradants pour ceux qui les affichent, on s'avise de ceci : la beauté des religions africaines ne réside pas dans la richesse de leurs mythes, mais dans leur nature organique. L'Africain du Ghana ou du Soudan est spontanément religieux, parce qu'il vit dans un monde dont l'existence même lui apparaît comme magique. La religion ne s'affiche pas seulement à l'occasion de cérémonies déterminées, naissance, enterrement, circoncision, mariage ou fête de récoltes, elle imprègne la totalité du comportement individuel et social. Comme le disait en boutade un intellectuel africain, « l'Afrique noire est incurablement religieuse ¹⁰ ».

À la différence d'autres religions où l'on « accomplit ses devoirs » en se rendant dans un lieu de culte à dates déterminées, puis où l'on vaque le reste du temps à ses activités ordinaires ou extraordinaires sans la moindre référence aux rites auxquels on vient de participer, l'agriculteur du Kenya ou du Soudan qui se rend au marché pour vendre ses produits, parfois misérables jusqu'à en être invisibles aux yeux de l'Européen, quelques graines, des piments, des herbes, une volaille étique, du poisson séché, des fruits ou des racines, se place d'emblée, sans effort, dans un rapport avec une Toutepuissance qui dicte sa prospérité ou son échec. Mais son but est la célébration de la vie dans sa splendeur, le Diable n'y a et n'y peut avoir place, car il n'existe pas, le seul envers de la vie étant la mort. Et il faut avoir vu en plein XX^e siècle un Africain lever les bras en geste d'extase religieuse pour

accueillir les premières pluies après une longue sécheresse, pour comprendre que la chute de l'eau du ciel peut être accueillie comme le cadeau d'une Toute-puissance bienveillante aussi bien que comme le signe de sa colère, en tout cas comme l'expression d'un mouvement cosmique et non pas de la rencontre d'un front météorologique froid avec un front chaud.

Le concept d'animisme a longtemps oblitéré le regard occidental sur les religions de l'Afrique, se changeant d'abord en lieu commun, puis en préjugé. Pour les colonisateurs arabes, puis européens, puis encore pour les missionnaires chrétiens et islamiques, la diversité des mythes et des légendes de l'Afrique et la richesse de leurs panthéons ont créé l'illusion que les religions africaines étaient enfantines, pour ne pas dire puérides, et que les Africains étaient incapables de porter leur imaginaire au-delà des esprits des baobabs, des serpents et des fleuves pour s'élever jusqu'à la notion d'un grand Dieu, créateur de l'univers. Ce préjugé a été propagé *ad nauseam* par celle qui peut être la plus redoutable de toutes les cultures, la « médiatique », et, par exemple, l'on a ainsi prétendu en maints lieux que les Africains « adoraient » des fétiches. Parfaite méconnaissance, car les Africains n'ont pas « adoré » des fétiches, l'adoration (terme d'ailleurs bien excessif) étant réservée aux génies et aux esprits que les fétiches représentent et autour desquels s'organisent les rites propitiatoires et sacrificiels.

Rien n'est plus faux non plus que la mise en équation de l'athéisme et de l'animisme : l'animisme ou culte des esprits ne se fonde sur rien d'autre, pour commencer, qu'un concept de l'immortalité de l'âme, étroitement apparenté, sinon identique à celui des monothéismes ; sa principale différence avec ceux-ci est qu'il étend le concept d'âme à des entités autres qu'humaines. De là dérive le sentiment religieux omniprésent dans les cultures africaines. Pour l'Africain, toute création de Dieu comporte une part de son Souffle ¹¹, et l'intelligence la plus aiguë ne peut jamais en pénétrer tous les secrets. Les Dinka et les Chilluk du Soudan, par exemple, croient que dans tout être existe une part du divin, dont dépend l'équilibre universel, et c'est la raison pour laquelle, quand un homme décline ou qu'il est gravement malade, le déclin de sa part de divinité peut faire craindre une catastrophe générale. Telle est la raison pour laquelle, dans ces ethnies, les malades et les mourants sont (ou étaient autrefois) dépêchés vers le trépas. Presque toutes les religions africaines témoignent de ce sens cosmique.

En second lieu, l'immense majorité des religions africaines postule l'existence d'un Dieu suprême, créateur de l'univers. Plusieurs auteurs africains contemporains l'ont d'ailleurs démontré, pour réfuter un préjugé opposé, qui prenait quasiment force de constat anthropologique ¹². L'Occident s'est longtemps enorgueilli, mais à tort, d'avoir « inventé » le monothéisme et il a rejeté toutes les autres religions comme « païennes » ou « primitives » ; c'est au mieux et au pis une duperie car, d'une part, le monothéisme a été, si l'on peut dire, inventé au VI^e siècle avant notre ère par Zoroastre et, de l'autre, ce qu'on sait aujourd'hui des religions africaines anciennes indique

qu'elles ont été de longue date monothéistes, fût-ce avec des rameaux polythéistes. La mythologie des Dinka, par exemple, comporte même les prémices du mythe sémitique du Paradis : dans un temps immémorial, chaque être humain avait librement accès à Dieu, et la souffrance et la mort étaient inconnues. C'est l'une des plus expressives manifestations du refus de ces deux maux inhérents à l'homme, une paraphrase du credo spontané qui s'exprime ainsi : « Il n'est pas possible que nous ayons été créés pour souffrir et mourir. Il en a jadis été autrement, mais un accident est survenu. » Il est possible après tout que le mythe du Paradis soit universel parce qu'il est simplement le récit nostalgique de l'enfance perdue.

Le fait que des puissances surnaturelles et vassales lui soient associées exprime non un amoindrissement en puissance de ce Dieu, mais la nécessité de représenter les émanations secondaires de Dieu dans le récit de la Création. Car celle-ci est, dans les religions africaines aussi bien que dans la Genèse, un récit. Et l'intervention de puissances telles que l'homme-lion ou l'homme-chacal y est le reflet naturel des cultures productrices de ces religions, de même que, dans les monothéismes juif et chrétien, la représentation du Créateur comme un vieillard à barbe blanche, jaloux et capricieux est le reflet du patriarche, notable représentatif de la société des Hébreux.

L'omniprésence du divin dans les cultures africaines est, ou, en tout cas, a longtemps été difficile à comprendre pour l'Occidental, dont le problème existentiel demeure impossible à résoudre hors des deux termes de l'alternative suivante : ou bien Dieu existe et il est mystérieusement injuste, et nous ne pouvons donc lui attribuer le privilège du Bien, ou bien il n'existe pas et le monde est absurde. Pour l'Africain, au contraire, les contradictions ne sont qu'apparentes et procèdent de l'incapacité humaine à comprendre le monde dans sa totalité. « La croyance du Yoruba ¹³ dans l'existence simultanée de ces aspects du temps [ceux de l'éternité des dieux] au sein de son existence quotidienne a depuis longtemps été reconnue, mais elle a encore été mal interprétée », écrit le Nigérian Wole Soyinka ¹⁴. « Ce n'est pas une abstraction. Le Yoruba n'est pas comme l'Européen intéressé par les aspects purement conceptuels du temps ; ils sont trop concrètement réalisés dans sa propre vie, dans sa religion, dans sa sensibilité, pour n'être que des étiquettes destinées à expliquer l'ordre métaphysique de son monde... » Mais, contrairement à certaines interprétations européennes, dont la coloration est à l'évidence raciste, le Yoruba distingue clairement « entre lui-même et les divinités, entre lui-même et les ancêtres, entre le virtuel et la réalité... » (Soyinka).

Il faut, en outre, insister avec force sur le fait que les religions africaines sont sans doute les plus « modernes » et qu'elles rejoignent directement, avec certaines autres en voie de disparition elles aussi, comme celle des Indiens d'Amérique du Nord, la conscience planétaire apparue à la fin du XX^e siècle, telle qu'elle s'exprime en particulier dans l'écologie. Ce sont, en effet, des religions d'union avec la nature. Comme l'écrit René Bureau ¹⁵ : « L'homme

africain n'est pas le maître absolu de la nature. Celle-ci est peuplée d'êtres qui détiennent les sources de la fécondité, de la santé et des phénomènes naturels en général... » Dieu, « l'ancêtre suprême, sorte d'hypostase de Dieu, parfois accompagné de plusieurs jumeaux, et une multitude d'êtres invisibles à l'homme... régissent et dominent la réalité fondamentale de l'univers qu'est *la vie*. Le monde est perçu à partir de ce modèle vital, avec son envers qu'est la mort. On peut parler en ce sens de religion "cosmobiologique". L'homme fait partie de ce cosmos, il y est inclus ; il en dépend ; il en est l'utilisateur et non le propriétaire ». On ne saurait mieux dire que les religions africaines sont des religions de ce respect que l'homme blanc redécouvre aujourd'hui après avoir saccagé son air, son eau et ses territoires, pour s'en être trop longtemps considéré comme possesseur.

Ce même respect fait qu'en Afrique « la simple organisation de l'espace habité (aménagement de la demeure du village) reflète souvent parfaitement le souci d'ordonnance qui fonde le rapport de la personne et de son milieu », notent A. Ba Hampate et Germaine Dieterlen ¹⁶. « On sait, de même », écrit Sow, « que certaines habitations reflètent dans leur architecture la structure du cosmos... Représentant la plus petite partie du cosmos, elle [la maison] est tout à la fois une infrastructure entièrement soumise à l'organisation et au contrôle de l'être humain et une superstructure exprimant, au plus haut niveau, la conception de l'univers ¹⁷. »

Il est impossible, voire inutile, d'essayer de comprendre les religions africaines (et d'ailleurs, l'ensemble des religions dites « primitives ») si l'on n'en saisit pas le principe de base, qui est de préserver l'ordre naturel. Cette conception du monde, qui est loin d'être spécifiquement africaine, puisqu'on la retrouve quasiment identique chez Jean-Jacques Rousseau et dans son mythe fameux du « bon sauvage », mène tout aussi « naturellement » à un inventaire du monde tel qu'il est pour déterminer comment il doit continuer à être dans sa pureté originelle et pour éviter des mélanges contraires à cette pureté ¹⁸. Ce concept peut mener à toutes les singularités que l'esprit humain est capable de concevoir ; ainsi, « chez les Kikuyu [du Kenya], un homme est frappé d'impureté par le seul fait qu'il ait vu une grenouille, animal aquatique, sauter dans le feu. C'est un péché et il doit s'en confesser ¹⁹ ». « Chez les Ba-Ila, où les choses étranges, insolites sont appelées *tonda* (terme qui a un sens analogue au mot tabou), un indigène refusa de manger des bananes quand elles furent introduites pour la première fois dans le pays, en disant qu'elles étaient *tonda* ²⁰. »

Telle est la raison du culte des ancêtres, pratiqué dans de nombreuses tribus africaines comme il l'est en Chine (mais pour des raisons totalement différentes) : les morts, témoins disparus d'un monde demeuré tel qu'il était depuis les origines, sont investis d'une autorité spirituelle suprême. Ce sont eux qui, chez les Tallensi et les LoDagaa du Ghana du Nord, par exemple, dictent les règles morales et légales des vivants ²¹.

À l'évidence, le Diable, qui, dans notre mythologie, joue un si grand

rôle, puisqu'il participe à la nature même du monde tel qu'il a toujours été, et qui serait donc, lui aussi, « naturel », ne peut trouver place dans les religions africaines. De fait, il n'y a pas trouvé place en dépit des influences chrétiennes et musulmanes. S'il avait fallu, en effet, le considérer comme l'Ennemi, il eût fallu du même coup considérer que l'impureté a existé de tout temps, autrement dit que l'impureté était constitutive de la pureté, ce qui est incompatible avec la philosophie des religions africaines. Il n'y a pas de Faute originelle dans les religions africaines, il n'y a que l'Erreur. Le Mal dans le monde procède de l'incapacité des individus à s'insérer dans l'ordre cosmique ou à le respecter, et cet ordre exige des vertus et des pratiques nécessaires à son maintien, comme à l'entretien de la vie. Telle est aussi la raison de l'abondance ou surabondance des rites dans les sociétés africaines, surabondance qui frappe toujours l'observateur occidental, habitué à la « laïcité », c'est-à-dire à l'insignifiance générale de ses gestes et des événements de sa vie quotidienne.

Ainsi, dans la cosmogonie d'une peuplade en voie de disparition, les Ik, qui habitent la région montagneuse au sud-ouest du lac Rudolf, entre le Soudan, le Kenya et l'Ouganda, le dieu du ciel, Didigwari, donna aux hommes les épieux et leur recommanda de ne pas s'entre-tuer avec, mais de s'en servir pour la chasse et la cueillette. Jusqu'alors, les hommes avaient eu libre accès à lui, il leur suffisait de grimper aux lianes pour s'entretenir avec lui. Mais ayant fait bonne chasse, les hommes négligèrent de donner leur part aux femmes. Alors Didigwari, mécontent, coupa les lianes et les hommes ne purent plus monter le voir. Or, cet apologue reflète fidèlement la nécessité des vertus sans lesquelles la société ik ne peut survivre dans le milieu très aride qui est le sien : la bonté, la générosité, le respect, l'affection, l'honnêteté, l'hospitalité, la compassion, la charité et d'autres encore. Pour les Ik, une personne qui témoigne de ces vertus n'a pas de récompense à en attendre, car elle est récompensée par le plaisir qu'elle a eu à les manifester ²².

Non seulement, donc, le Diable est foncièrement étranger au cosmos selon les Africains, mais encore il est exclu de leurs religions, parce qu'il présuppose le libre arbitre de la créature humaine, idée incompatible elle aussi avec la philosophie des religions africaines. Le choix du Mal, dont nous avons fait nos choux gras, n'a aucun sens pour un Africain, mis évidemment à part ceux des Africains que nous avons « occidentalisés ». En effet, c'est une vision tragique que celle des mythologies qui fondent ces religions, car la mort y règne en maîtresse, comme en témoigne la légende du jeune homme et de la Mort de la tribu des Basumbwa, du district de Victoria Nyanza : un jeune homme voit apparaître son père défunt, conduisant les troupeaux de la Mort. Le spectre entraîne le jeune homme dans un sillon qui s'enfonce dans la terre, vers une région où s'est amassée une foule, et là, le père abandonne le fils. Apparaît le Grand Chef de la Mort, dont une moitié du corps est superbe, mais dont l'autre est en décomposition et grouille de vers. Des fidèles recueillent les vers et lavent les plaies du demi-cadavre et, quand ils ont fini,

la Mort proclame que celui qui est né ce jour-là sera volé s'il fait du commerce, que la femme qui concevra ce jour-là mourra en couches, que celui qui travaillera à son champ perdra sa récolte et que celui qui s'aventurera dans la jungle sera mangé par le lion. Puis la Mort disparaît, reparaît le lendemain, et ses fidèles lavent et parfument la moitié superbe de son corps. Et quand ils ont fini, la Mort déclare que celui qui sera né ce jour-là sera riche, que la femme qui concevra mettra au monde un enfant qui vivra longtemps, que celui qui sera né ce jour-là fera de bonnes affaires, que celui qui s'aventurera dans la jungle abattra beaucoup de gibier et y trouvera même des éléphants.

« Si tu étais venu aujourd'hui, dit le père défunt à son fils, apparu le mauvais jour, tu aurais été fortuné, mais c'est la pauvreté qu'on t'a impartie, c'est l'évidence. Alors, demain, il faudra que tu partes ²³. »

La destinée est donc écrite d'avance et irrémédiable. La notion même d'insurrection humaine contre la volonté suprême est inconcevable. Cette révolte bouleversait l'ordre cosmique, crime suprême, dont on trouve l'écho dans la religion égyptienne : le dieu Mâat qui veille au pesage des âmes dans l'au-delà est toujours présent pour témoigner que le défunt n'a pas bouleversé l'équilibre du monde. Quelles que soient les différences qui séparent les religions africaines, elles sont entièrement centrées sur les divinités et ne comportent pas d'empire symétrique du Mal. Dans *Dieu d'eau*, Ogotemmêli rapporte que, pour les Dogons, chaque homme possède dès sa naissance une âme constituée par un animal et, à sa circoncision, une autre qui est le lézard Soleil. Il n'y a pas de dérivation possible vers un empire du Mal : les interdits sont ceux qu'établit la tribu en fonction des lois naturelles et leur franchissement est l'erreur, non le crime ²⁴.

Les esprits mauvais, manifestations de la « mauvaise volonté » qui contrarie l'ordre cosmique, et dont la neutralisation est la grande affaire des sorciers, ne doivent donc pas être considérés comme des « diables secondaires », mais comme les émanations d'erreurs passées, jalousies, mécontentements de défunts ou traces de tabous transgressés. L'objet de l'Africain est de ramener le déviant dans le champ de l'ordre, non de l'exclure.

L'une des manifestations les plus significatives de cette attitude à l'égard du monde est le traitement que l'Afrique réserve à la « folie » ²⁵. Considérée et traitée en Occident jusqu'au XVIII^e siècle comme une malédiction, voire une manifestation de Satan, elle est, en Afrique, acceptée par la communauté, ce qui en permet une résolution sans conflit : 90 % des malades mentaux sont guéris rapidement ²⁶. Inversant le paradoxe fameux du Dr Knock, l'Africain considère que tout malade est un bien-portant qui s'ignore.

Du fait qu'il n'y a pas de Diable, il n'y a pas non plus d'insurrection d'un dieu contre l'autre, qui scinde le monde en deux, même s'il y a des conflits entre les puissances mythiques. Quand le Chacal, « fils déçu et décevant de Dieu », désira posséder la Parole, la grande organisatrice, il mit la

main sur le vêtement de fibres de celle-ci, qui était donc sa mère, c'est-à-dire qu'il commit un geste incestueux. La Parole résista et prit la fuite en se changeant en fourmi dans une fourmilière. « Mais le Chacal la suivait ; il n'y avait d'ailleurs pas d'autre femme à désirer au monde. » Elle finit par céder et « l'inceste fut de grande conséquence : il donna d'abord la parole au Chacal, ce qui devait lui permettre, pour l'éternité, de révéler aux devins à venir les desseins de Dieu ²⁷ ». C'est-à-dire que l'interdit s'intégra dans l'ordre.

Le cas, il faut l'observer incidemment, est fréquent, car l'inceste occupe une place considérable dans de nombreuses mythologies. Grigorieff ²⁸ en distingue trois types : l'auto-inceste ou inceste interne, « logiquement nécessaire pour que l'Un puisse sortir de son égal-différent » ; il est illustré dans la mythologie grecque par le cas de Gaïa, la Terre, qui, après s'être dégagée du chaos originel, conçut son fils Ouranos sans intervention masculine. Vient ensuite l'inceste primordial mère-fils, le fils s'unissant à la terre-mère, et c'est encore le cas de Gaïa, qui s'unit à son fils Ouranos pour engendrer les Titans et les Titanides, et enfin l'inceste entre jumeaux, nécessaire pour la naissance des générations ; c'est le principe qu'observa la royauté égyptienne, où la légitimité du pharaon n'était établie que si celui-ci avait auparavant épousé sa sœur.

Mais l'inceste, porteur théorique du désordre, c'est-à-dire de l'impureté selon les religions africaines, revêt des nuances souvent très différentes de celles que nous lui prêtons dans l'Occident contemporain. « Il est remarquable que, très souvent, ce qui est prohibé, ce n'est pas l'acte sexuel, mais seulement le mariage entre parents ou personnes de même clan ²⁹. » La sexualité n'a de valeur qu'en tant qu'acte social, et en tant qu'acte privé elle est insignifiante. Les systèmes d'interdits dont l'Occident a garni la sexualité privée n'existent pas. Le Diable complice des masturbations et adultères occidentaux n'aurait donc aucun sens en Afrique. Turnbull rapporte avoir observé des rapports sexuels entre garçons du même clan ne suscitant aucun problème ³⁰, et d'autres observateurs ont consacré de longues études à la ritualisation d'un type de sexualité, l'homosexualité, qui semblerait pourtant, à première vue, particulièrement dangereux pour l'ordre cosmique ³¹. Chez les Banda de Guinée, par exemple, des mimes de caractère ouvertement homosexuel se déroulent en public ³². Chez les Massaïs, peuplade de l'Afrique orientale (Soudan, Kenya) aux traditions égalitaires, la possession de plusieurs femmes ou polygynie fait que les hommes de mêmes rangs d'âge se prêtent leurs épouses sans que l'idée d'un interdit les effleure.

Une telle attitude peut évidemment surprendre puisque l'homosexualité devrait, selon les normes occidentales, être considérée comme l'une des activités typiques qui compromettent l'ordre cosmique. Or, ce n'est pas le cas, et pour deux raisons. D'abord, les mythologies africaines conçoivent la coexistence de deux sexes différents dans le même individu : « Le Nommo... donne deux âmes de sexes différents à chaque enfant », dit Ogotemmêli, l'« historien » des Dogons, et quand on lui demande si la circoncision

débarrasse le garçon de son âme femelle, partie avec le « lézard » (le prépuce), il répond encore : « Non ! il garde encore son ombre qui est une âme féminine réduite ³³. »

Ensuite, les cultures africaines n'ont pas la même représentation « organique » ou biologique de la sexualité que les cultures occidentales : ainsi les Azandés du Haut-Congo « croient que les éléments du fœtus ne sont pas déposés en une seule fois, mais par plusieurs fécondations successives de l'ovaire, s'étendant sur un certain nombre de jours ³⁴ ». Pour les Égyptiens, d'ailleurs, la certitude d'une filiation ne résidait que dans la connaissance de la mère, et c'est pourquoi encore le pharaon n'était légitimé que s'il épousait symboliquement sa sœur, seule capable de transmettre cette légitimité à sa descendance.

La représentation de l'homosexualité en tant que « sexualité contre nature » ou de l'adultère en tant qu'infraction à une loi divine n'a donc pas de place dans les religions africaines, du moins dans celles qui n'ont pas été encore colorées par le christianisme ou l'islam, et ne peut être associée à un Diable quelconque. Sa ritualisation procède donc de la volonté, typiquement africaine, d'éviter un conflit, conflit qui menacerait l'ordre social et cosmique, et d'intégrer une forme de sexualité mineure, mais réelle (et généralement restreinte à l'adolescence, dans le cas de l'homosexualité) ³⁵ ou bien sans conséquences pour la société.

Notre système occidental et dichotomique, selon lequel, en toute logique, ceci ne peut pas être cela, nous rend difficile la compréhension du mode de pensée de l'Afrique, pour lequel, comme on l'a vu plus haut, ceci n'est certes pas cela, mais en est simultanément indissociable, tout comme, en mécanique quantique, la lumière est à la fois corpusculaire et ondulatoire, notions pourtant antinomiques. Chez les Bambara aussi, ethnie qui occupe les cours supérieurs des fleuves Sénégal et Niger, et chez lesquels l'eau occupe une place primordiale, on raconte la cosmogonie que voici : après que le vide du son ou Glan, qui était aussi son du vide, se fut dédoublé pour produire Dya, leur union produisit les vibrations dans lesquelles flottaient les signes des choses créées. C'est alors que le Glan-Dya émit sa volonté ou « penser-agir », le Yo. Celui-ci organisa toute la création, dont l'homme « pensant-agissant » ne se distingue pas. Pemba, la Terre, divinité cependant masculine, reçut du ciel, Faro, l'eau fécondante qui l'anima ³⁶ (autre cas de bisexualité « naturelle »).

Dans l'une des versions de cette cosmogonie, Pemba conçut la « femme-féminité », Mouso Koroni, qui devint son épouse, et qui engendra les plantes et les animaux. Mais afin d'étendre son pouvoir, Pemba voulut s'unir à toutes les femmes de l'humanité, et comme la sève des femmes ne lui suffisait plus, il voulut aussi leur sang et celui des mâles. Il abusa ainsi des créatures humaines, leur donnant la connaissance du feu en échange. Les humains dépérirent et ce fut le ciel, Faro, qui les sauva, en leur donnant la tomate, « fruit sanguin et gémeilaire », rapporte Grigorieff. Un duel opposa alors

Pemba et Faro, qui s'acheva par la défaite de Pemba, assortie d'une vengeance à l'égard de l'humanité : celle-ci devint mortelle. Mais Faro fit régner l'ordre dans le monde et délégua des génies à sa garde.

Le conflit que voilà est celui de principes antagonistes, la Terre et le Ciel, et il ne comporte pas de coloration éthique si ce n'est la condamnation de l'intempérance sexuelle de Pemba. Or, le thème de la tempérance domine de nombreuses religions africaines : chez les Yoruba, un mythe enseigne que Sango, dieu de la foudre, mais aussi tyran de la ville d'Oyo, fut contraint par des factions de ses adversaires à se suicider en raison de ses abus de pouvoir. Mais comment ne pas évoquer à ce propos la déesse grecque Némésis chargée, justement, de châtier les intempérants ?

Une autre version de ce mythe, rapportée également par Grigorieff, préfigure clairement le mythe d'Osiris. L'œuf primordial dans le ciel porta d'abord deux couples de jumeaux, dont les mâles étaient respectivement Pemba et Faro, c'est-à-dire la Terre et le Ciel. Né avant terme, Pemba conçut le projet de s'emparer de la création et s'empara donc d'un fragment du placenta originel, qui devint la Terre, mais celle-ci était sèche et stérile. Pemba voulut alors remonter au ciel et y prendre le reste du placenta, puis s'unir à sa sœur jumelle. Dieu déjoua le projet de Pemba en confiant la sœur jumelle à l'autre couple et en transformant le reste du placenta en soleil. Pemba, toutefois, réussit à voler au ciel huit graines mâles et les sema dans la terre-mère, ce qui constituait un inceste, puisque cette terre était issue du placenta maternel. Bien que stérile, la terre fit germer les graines et produisit le fonio, une variété de millet. Cependant Faro fut émasculé et de son démembrement naquirent les arbres. Mais Dieu ressuscita Faro dans le ciel sous forme humaine, puis le fit descendre dans une arche...

Cette seconde version est aussi conflictuelle que la première, mais de la résolution de l'antagonisme Pemba-Faro naît quand même l'ordre. Ici se dessine un concept religieux universel, qui est celui du rétablissement de l'ordre par le sacrifice, celui de Faro en l'occurrence. Pemba évoque Seth et Faro, lui, évoque Osiris, lui aussi démembré et emporté au ciel. Mais Pemba n'est pas plus désigné dans la mythologie bambara comme une puissance néfaste que Seth ne l'est dans la mythologie égyptienne. Si l'on ne trouve pas de Diable dans les religions africaines, c'est que tous les conflits se résolvent dans l'équilibre.

C'est aussi qu'aucune religion africaine n'a prétendu partager le mystère du monde en deux entités inconciliables : chez les Yoruba, Shopona, dit aussi Obaluaiye, est le dieu de la petite vérole et siège auprès des déesses des rivières Oshun et Oya, ainsi que d'Ifa, dieu de la divination (qu'on retrouve, de l'autre côté de l'Atlantique, dans les rites candomblé du Brésil). Quand le Dieu des Bochimans créa la terre-femme, puis le ciel-homme, son mari, puis encore les étoiles, qui sont ses yeux, la lune-femme et les animaux, il acheva la création par celle du lion-homme, qui est l'ancêtre de tous les hommes ; la création étant achevée, il n'y avait pas lieu d'y inclure le contre-pouvoir du

Diable.

C'est encore ainsi que, dans un mythe de la création des Wahungwe Makoni, tribu du Kenya ³⁷, le premier homme Mwuetsi, qui représente la Lune, s'ennuie au fond d'un lac et veut aller vivre sur terre. Il y est envoyé, et s'y ennue de nouveau, mais il ne peut revenir en arrière. Dieu le prévient qu'il est devenu mortel et lui donne une compagne, Massassi, l'Étoile du Matin. Mwuetsi et Massassi s'unissent et engendrent les herbes, les buissons et les arbres et vivent heureux. Mais ce bonheur s'achève à la mort de Massassi. Mwuetsi clame à nouveau son ennui au Créateur, qui, toujours plein de sollicitude, lui délègue Morongo, l'Étoile du Soir. Le nouveau couple s'unit et engendre, le premier soir, des poulets, des moutons et des chèvres, le deuxième, les antilopes et le bétail et, le troisième, des filles et des garçons. La création était achevée, mais Mwuetsi ne l'entendit pas ainsi et s'accoupla à nouveau, contre la volonté divine, avec Morongo. Cette fois-ci, l'épouse engendra des léopards, des lions, des serpents et des scorpions et, pour finir, une énorme vipère mamba. Guère instruit de l'expérience, Mwuetsi voulut s'accoupler encore avec Morongo. Mais cette fois, le serpent, fils et mari de Morongo, surgit de sous le lit et mordit Mwuetsi à la cuisse. Gravement malade, Mwuetsi, devenu roi du peuple qu'il avait incestueusement conçu avec ses propres filles, fut mis à mort par la populace. Le serpent n'est là que comme gardien symbolique de l'équilibre.

On aura vu plus haut que les cultures africaines considèrent la rébellion comme une menace à l'équilibre cosmique. Non qu'ils n'en aient eu l'intuition ou l'expérience : chez les Bantous du Zambèze, elle est mise en scène de façon humoristique dans le mythe de la naissance du premier homme de la première femme : « Au commencement, Dieu fit deux trous dans le sol. De l'un sortit l'homme, de l'autre, la femme. Dieu leur ordonna, d'une part, de piocher la terre et d'y semer du millet, d'autre part de construire une maison à l'intérieur de laquelle ils feraient cuire leur millet. Mais au lieu de se conformer aux ordres de Dieu, l'homme et la femme, à peine avaient-ils obtenu le millet qu'ils le mangèrent cru et, au lieu de se construire une maison, allèrent habiter la forêt. Dieu fit alors appel au singe et à la guenon, auxquels il donna les mêmes instructions. Ceux-ci les suivirent scrupuleusement, à la grande satisfaction de Dieu, qui leur dit alors, leur coupant la queue : "Soyez des humains !" Puis attachant ces queues qu'il venait de couper à l'homme et à la femme, il leur dit : "Soyez des singes ³⁸ !" »

Mais il est vrai que les mythologies africaines pratiquent volontiers l'humour, comme en témoigne le mythe du crâne qui parle, chez les Nupes du Nigeria : un chasseur trouvant un crâne humain sur son chemin, lui demanda en guise de plaisanterie : « Qui t'a mené là ? » Et le crâne de répondre en cliquetant : « La parole ³⁹ ! » Car la parole, en effet, peut troubler l'ordre du monde.

Resterait à savoir comment et pourquoi les pouvoirs politiques africains

n'ont pas modifié ces religions pour les porter vers des doctrines éthiques comme on l'a vu en Iran, par exemple, où le zoroastrisme a véritablement créé le mythe du Diable. La question, dans l'Afrique contemporaine, n'est pas absurde, car on a bien vu les clergés chrétien et musulman esquisser des participations à la politique. Mais elle eût été mal fondée dans l'Afrique ancienne pour plusieurs raisons. En premier lieu, si l'on peut être certain que les religions de l'Afrique ont été le reflet de ses cultures, puisqu'elles sont intimement liées à celle-ci, on ne dispose que d'indices extrêmement ténus sur les liens entre ces religions et les pays qui les ont produites. L'historicisation récente, voisine d'une certaine mythification, des anciens royaumes africains, du Ghana, du Songhaï ou du Zimbabwe ne permet pas de savoir s'il y eut autrefois en Afrique des clergés constitués, comme en Iran ou en Mésopotamie ; l'hypothèse semble d'ailleurs douteuse, pour la simple raison qu'il n'y a jamais eu en Afrique d'État-nation. Ce concept d'importation coloniale, et qui a survécu à décolonisation, eût peut-être favorisé, en effet, la création d'un clergé constitué. Et, pour entretenir et accroître son pouvoir, toujours comme on l'a vu en Iran, celui-ci eût peut-être imposé une éthique religieuse. Mais les Africains, et le peu qu'on sait de leur histoire précoloniale le démontre amplement, ont été de grands migrants et les migrations s'opposent à la fondation d'un État.

En outre, l'État-nation n'est pas seulement étranger, mais encore opposé à l'essence africaine, car l'Afrique précoloniale a été fondée sur les ethnies et c'étaient les différentes religions qui permettaient justement de définir les ethnies. C'est donc le seul concept ethnie-religion qui a prévalu. Comme dans leur histoire prémoderne, les ethnies étaient des royaumes, le roi n'avait pas besoin d'État, et le clergé n'avait pas besoin non plus de se constituer en corps d'État. Les ethnies étant constituées de tribus, les devins, sorciers, *medicine men* et autres prêtres n'y ont jamais trouvé le terrain indispensable à l'établissement d'une autorité œcuménique.

En troisième et dernier lieu, le concept même de clergé dérive d'une distinction entre le matériel et le spirituel, impossible à appliquer à l'Afrique. Ces catégories cartésiennes, héritées des Grecs, n'y ont pas cours. Le monde entier étant « chargé » de puissance divine, de la corne du buffle voisin à la fourmi et de l'acacia au clou du forgeron, les objets tangibles sont aussi spirituels que les esprits invisibles eux-mêmes.

*« Écoute plus souvent
les choses que les êtres,
La voix du Feu s'entend,
Entends la voix de l'Eau,
Écoute dans le vent
le buisson en sanglots,
c'est le souffle des ancêtres.
Ceux qui sont morts ne sont jamais partis,
Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire
Et dans l'ombre qui s'épaissit,*

*Les morts ne sont pas sous la terre,
Ils sont dans l'arbre qui frémit,
Ils sont dans le bois qui gémit,
Ils sont dans l'eau qui coule,
Ils sont dans l'eau qui dort,
Ils sont dans la case, ils sont dans la foule,
Les morts ne sont pas morts »,*

écrit le poète Birago Diop dans l'un des plus beaux poèmes de son continent ⁴⁰, démontrant la spiritualité d'un continent si souvent accusé de « fétichisme » et d'« infantilisme prélogique ».

Dans un tel système, si les attributions du devin et du sorcier sont bien déterminées (énoncer les grands rituels collectifs et assumer les petits rituels privés, généralement à des fins thérapeutiques), si le roi lui-même doit consulter le devin dans les grandes occasions, celui-ci n'est jamais qu'un intermédiaire sans pouvoir idéologique. Ni lui ni le sorcier ne peuvent constituer une Église ou un dogme. Leur « rôle d'intermédiaire obligé leur conférerait un pouvoir redoutable si le champ du divin n'était pas, par ailleurs, irréductiblement ouvert à tous ».

« Sur un espace géographique ou social délimité, aucun homme ne peut revendiquer une autorité exclusive, et aucun esprit – et en conséquence aucun prêtre – ne peut non plus prétendre au monopole de l'efficacité ; ce que l'un interdit, un autre peut toujours le défaire ⁴¹. » Il n'existe donc en Afrique (non chrétienne et non islamique, s'entend) aucun pouvoir religieux absolu, qui permettrait, le cas échéant, de proclamer un Bien ni un Mal absolus, et cela indépendamment du fait que l'ensemble des religions africaines se sont fondées sur la célébration exclusive de la vie, ne laissant de la sorte aucun champ à un Diable cornu ni poilu.

Inscrit dans le cosmos, l'homme selon l'Afrique fait donc partie de l'Un autant que du Tout. Aucune fissure ne le traverse, aucune tache ne le souille. Dans ses rapports avec les dieux, il ne commet que des erreurs, jamais le péché, originel ou individuel, notion inconnue. Il n'a pas de salut à conquérir, car son salut serait celui des dieux à l'univers desquels il participe. En cela, l'Africain est frère du Grec, ni angélique, certes, ni démoniaque. Mortel, il est une parcelle de la divinité. Divin, il est frère des antilopes, des lions et des serpents. Son dernier sommeil est peuplé de parfums, de fruits et des feulements dans la nuit de sa terre.

1- Gert Chesi, *Les Derniers Africains*, Arthaud, 1978.

2- C.F Rey, *The Real Abyssinia*, Londres et Philadelphie, 1935. La durée et l'importance de la présence sémitique, et notamment juïdique en Afrique orientale et, de façon générale, sur les deux rives de la mer Rouge, sont les plus souvent méconnues. Elles ont inspiré une hypothèse originale et scientifiquement étayée, que je signale ici incidemment, c'est qu'une partie considérable de la Bible a été écrite non en Palestine, mais en Arabie, au sud de La Mecque : Kamal Salibi, historien et archéologue de l'ancienne université américaine de Beyrouth, *La Bible est née en Arabie*, Grasset, 1985.

3- La mention d'un commerce maritime Méditerranée-mer Rouge peut surprendre. On oublie souvent, en effet, qu'il y eut bien avant le canal de Suez actuel des voies qui permettaient à des navires de faible tirant d'eau, tels que ceux de

l'époque, de passer de la Méditerranée à la mer Rouge et inversement. Le premier de ces canaux, creusé quelque deux mille ans avant notre ère, comportait deux segments ; le premier reliait la branche pélusiaque du Nil, par le relai du Wadi Toumilât et des lacs Amers, le second s'étendait jusqu'à la mer Rouge. Ces canaux s'ensablèrent souvent, et ils étaient dragués au gré des exigences commerciales et politiques au temps des pharaons. Vers 510 avant notre ère, Darius le Grand restaura et élargit les canaux, qui demeurèrent en usage jusqu'à l'époque ptolémaïque, puis romaine. Ils finirent par s'ensabler quand la route de la Soie monopolisa le commerce avec l'Asie (« Canals » et « Suez Canal », *Encyclopaedia Britannica*, 1962).

4- Chesi, *Les Derniers Africains*, op. cit.

5- Id.

6- Marcel Griaule, *Dieu d'eau*, Fayard, 1966.

7- Donald Johanson et Maitland Eley, *Lucy, une jeune femme de trois cent cinquante mille ans*, Robert Laffont, 1983.

8- Le diffusionnisme est la théorie qui postulait que la Terre s'est peuplée à partir d'un ou deux foyers. Ses échecs en ce qui concerne le peuplement du Pacifique et puis le peuplement de l'Eurasie à partir d'un hypothétique foyer indo-européen l'ont relégué à un purgatoire prolongé.

9- *Black Athena – The Afroasiatic Roots of Classical Civilization*, 2 vol., Rutgers University Press, New Brunswick, New Jersey, 1991. Remarquablement riche en preuves archéologiques et linguistiques des influences africaines, essentiellement égyptiennes, sur le monde antique, cet ouvrage dérive toutefois vers une systématisation excessive et des amalgames des influences égyptiennes et sémitiques et des influences spécifiquement africaines.

10- On peut toutefois craindre que cette religiosité n'aille se détériorant, en ce qui touche aux religions véritablement africaines, donc traditionnelles, avant de disparaître dans des déculturations et des acculturations parfois extravagantes, comme en témoignent certains édifices religieux copiés de l'Occident et bâtis à grands frais. L'urbanisation croissante de l'Afrique et l'implantation de réseaux télévisés ne participent guère non plus au maintien de religions essentiellement fondées sur des structures rurales traditionnelles. Cependant, de nombreux africanistes estiment que les nouvelles religions, christianisme et islam, n'ont pas sensiblement modifié l'emprise des religions traditionnelles, et qu'elles n'ont fait qu'enrichir les mythologies locales. Il n'est pas rare, en effet, jusqu'à aujourd'hui, de voir des symboles chrétiens et musulmans s'ajouter en Afrique à des fétiches locaux, comme garantie de protection supplémentaire. Cette forme de « synchrétisme par accréation » n'est d'ailleurs pas rare : on l'a vu dans le Japon ancien, quand le shintoïsme a accueilli le bouddhisme. Certaines tribus tcherkesses musulmanes observaient jusqu'au début de ce siècle les Pâques chrétiennes. Et l'auteur a vu en Haute-Égypte, et dans sa propre maison, des musulmans fervents invoquer « Mari Guirguis », saint Georges, ou « Mari Antoun », saint Antoine, dans des circonstances telles qu'une maladie ou une grossesse dont on souhaitait qu'elle donnât naissance à un garçon.

11- L'étude de l'animisme (terme forgé au début du XVIII^e siècle par le physicien et chimiste allemand Georg Ernst Stahl, pour désigner une théorie de l'âme universelle) a suscité depuis plus d'un siècle une assez abondante littérature, à commencer par *Primitive Culture* de Sir Edward Burnett Tylor, paru en 1871. Pour Tylor, déjà, l'animisme procédait d'une culture inférieure, fascinée par la différence entre le vivant et l'inanimé et incapable de concevoir une puissance suprême ; selon Tylor, l'animisme était une religion réduite à une croyance dans les esprits, et il constituait une phase primitive de l'histoire des religions, préluant au polythéisme, avant d'aborder au monothéisme ; on reconnaîtra dans cette interprétation l'illusion hégélienne d'un sens de l'histoire. Pour Andrew Lang, dans *The Making of Religion*, paru en 1898, l'animisme procédait au contraire d'un culte des héros, transformés en mythes, comme dans la religion hellénique. L'anthropologie moderne a totalement abandonné les interprétations restrictives de l'animisme, dans lequel elle reconnaît désormais une religion « cosmobiologique » qui rejoint, de façon frappante, les courants de l'écologie moderne.

12- Bolaji Idowu, *Olodumare : God in Yoruba Belief*, Longman, Londres, 1962.

13- Les Yoruba constituent une vaste ethnie qui occupe le sud-ouest du Nigeria et l'est de l'ancien Dahomey, devenue la République populaire du Bénin. Les indéniables éléments égyptiens de rites, traditions et masques donnent à penser qu'ils seraient autrefois venus d'Égypte.

14- Wole Soyinka, *Myth, Literature and the African World*, Cambridge University Press, 1976.

15- René Bureau, « Les Religions : spécificités, rivalités, analogies – L'Afrique noire », in *Atlas Universalis des religions*, *Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1988.

16- A. Ba Hampate et Germaine Dieterlen, *Koumen, texte initiatique des pasteurs peuls*, Mouton, 1961.

17- I. Sow, *Les Structures anthropologiques de la folie en Afrique noire*, Payot, 1978.

18- C'est le constat clairement exposé par Roger Caillois dans « Le pur et l'impur », in *Histoire générale des religions*, t. 1, Quillet, 1948 : « La plupart des interdits dans les sociétés dites primitives sont en premier lieu des interdits de mélange, étant admis que le contact direct ou indirect, la présence simultanée dans un même local clos constituent des mélanges. »

19- Jean Cazeneuve, *Sociologie du rite*, Presses Universitaires de France, 1971.

20- Cazeneuve, citant P.W. Perryman, op. cit. On relèvera que la diabolisation d'éléments nouveaux, dans nos

sociétés occidentales, démontre amplement que celles-ci se comportent exactement comme les sociétés « primitives » qu'elles tiennent pour inférieures. On a vu à plus d'une reprise, en France, des prêcheurs dénoncer le rock and roll comme une ruse de Satan. On peut également avancer que le racisme n'est que l'expression d'une pensée « primitive », et que les prétendus Aryens auto-investis de la surveillance de la pureté raciale se comportent à l'égard des « races inférieures » exactement comme les Ba Ila à l'égard des bananes.

21- « Primitive Religion », *Encyclopaedia Britannica*, 1980.

22- Colin M. Turnbull, *The Mountain People*, Simon et Schuster, New York, 1972.

23- Joseph Campbell, *Primitive Mythology*, Viking Penguin Inc., Londres, 1969.

24- La destruction accélérée des religions africaines procède non seulement de l'islamisation et de la christianisation du continent noir, mais encore et surtout de l'introduction de systèmes politiques qui postulent la nécessité de bouleverser l'ordre du monde : le marxisme en Angola, au Mozambique, au Zimbabwe, en Éthiopie, les systèmes parlementaires ou pseudo-parlementaires ailleurs poursuivent en cette fin du XX^e siècle une annihilation irrémédiable des cultures africaines.

25- Exposant l'épidémiologie des troubles mentaux, I. Sow relève une grande fréquence des psychoses aiguës et la rareté des névroses. Et il observe qu'en milieu traditionnel le délire n'est pas un phénomène étrange, incompréhensible ; il fait partie de l'existence et, à ce titre, il reçoit toujours une explication. « Les conséquences bénéfiques de cette attitude qui n'entraîne ni rejet ni aliénation sont évidentes. La solution rapide des épreuves délirantes sans passage à la chronicité est souvent de règle », écrit Sow, citant l'étude de H. Collomb, *Bouffées délirantes en psychiatrie africaine*. On comparera cette attitude avec celle des sociétés occidentales prétendument immunes à « la pensée prélogique », et où, la maladie mentale étant « diabolisée » et représentée comme la manifestation d'un mal, sinon du Mal, même au XX^e siècle, le malade est traité à coups de psychotropes et d'électrochocs induisant une mutilation mentale. Plus éloquent encore est le décours comparé des grandes psychoses en Afrique et en Occident, qui est le suicide : à Dakar, il était en 1962 de 0,78 pour 100 000 habitants et, au Nigeria, en 1961, de moins de 1 pour 100 000 habitants également, alors que le taux moyen pour l'Europe et les États-Unis était à l'époque de 17 pour 100 000, c'est-à-dire vingt fois plus élevé. I. Sow, *Les Structures anthropologiques de la folie en Afrique noire*, *op. cit.*

26- H. Collomb, cité par Sow in *Les Structures anthropologiques de la folie en Afrique noire*, *op. cit.*

27- Griaule, *Dieu d'eau*, *op. cit.*

28- Vladimir Grigorieff, *Mythologies du monde entier*, Marabout, 1986.

29- Cazeneuve, *Sociologie du rite*, *op. cit.*

30- Turnbull, *The Mountain People*, *op. cit.*

31- John A. Barnes, *African Models in the Guinea Highlands*, Man, LXII, 2, 5-9.

32- Angelo et Alfredo Castiglioni, *Adams Schwarze Kinder*, Schweizer Verlaghaus AG, Zurich, 1977.

33- Griaule, *Dieu d'eau*, *op. cit.*

34- Lévy-Bruhl citant Harold, Reynolds, *Notes on the Azande Tribe of the Congo*, in *La Mentalité primitive*, Presses Universitaires de France, 1922.

35- La ritualisation de l'homosexualité dans les sociétés dites primitives n'a été étudiée que de manière tardive – surtout à partir des années soixante-dix – et fragmentaire, et elle l'a été surtout en Mélanésie, à ma connaissance, sans doute du fait de la répugnance des ethnologues du siècle dernier et du début de celui-ci à traiter d'un aspect de la sexualité par principe scandaleux. C'est ainsi qu'en 1930, après avoir assuré que les Trobriandais considéraient l'homosexualité comme une activité répugnante et réservée aux idiots, Malinowski écrit pourtant, quoique avec un embarras évident, qu'« elle est autorisée par la coutume » et qu'elle est « pour cette raison, assez répandue ». (*La Vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanésie*, Petite Bibliothèque Payot, 1970.)

36- *Id.* Incidemment, le concept du Yo incite à relever avec Soyinka l'absurdité de certains discours condescendants et insultants européens à l'égard des religions anciennes, telle qu'elle apparaît dans Carl Jung : « La mentalité primitive diffère de la mentalité civilisée en ce que l'esprit conscient est beaucoup moins développé en étendue et en intensité. Des fonctions telles que penser, vouloir, etc., ne sont pas encore différenciées et [le primitif] est incapable de tout effort conscient de volonté... en raison de l'état crépusculaire chronique de la volonté, il est presque difficile de savoir s'il n'a fait que rêver quelque chose ou s'il en a vraiment eu l'expérience. » Jung et Kerenyi, *Introduction à la science de la mythologie*. On eût aimé demander à Jung si le penser et le vouloir étaient bien distincts dans l'Allemagne du III^e Reich, par exemple.

37- Leo Frobenius et Douglas Fox, *African Genesis*, cité in *L'Univers fantastique des mythes*, *op. cit.*

38- Grigorieff, *Mythologies du monde entier*, *op. cit.*

39- Alexander Eliot, Mircea Eliade, Joseph Campbell, Detlef I. Lauf et Emil Bühner, *L'Univers fantastique des mythes*, Presses de la Connaissance, Paris, 1976.

40- Birago Diop, *Souffles, leurres et lueurs*, Présence Africaine, 1960.

41- Emmanuel Terray, « Organisations, règles et pouvoirs : l'Afrique noire », in *Atlas Universalis des religions*, *op.*

12.

Les Indiens d'Amérique du Nord ou la Terre-patrie

De l'histoire exemplaire de Nulque – De la diversité des Indiens d'Amérique du Nord et de leurs cultures – Des tentatives européennes pour les éliminer du champ humain, d'abord en contestant qu'ils eussent une âme – De la notion indienne de fraternité universelle entre les hommes et la nature – De l'*orenda* ou pouvoir mystique – Du monde comme réservoir de naturel et de surnaturel mélangés et du respect qui doit lui être témoigné – De l'impossibilité de l'existence d'un Diable dans les religions indiennes.

On peut entrer droit dans la mentalité des Indiens d'Amérique du Nord par le mythe suivant, entre autres. C'est l'histoire d'un jeune garçon nommé Nulque qui vient se promener au bord d'un lac en compagnie de sa sœur Manona. Il se suspend, pour jouer, à un sarment de vigne sauvage qui surplombe l'eau. « C'est splendide, viens te balancer aussi ! » s'écrie-t-il. Manona suit l'exemple de son frère. Le sarment se brise et elle tombe dans l'eau. A l'endroit où elle tombe se trouve justement l'Homme du Lac, génie des eaux, qui s'en empare et, très beau comme tous les dieux, la séduit. Elle l'épouse. Mais Nulque est inconsolable. Il vient pleurer tous les jours sur la rive du lac. Sa sœur apparaît, pour l'implorer de ne plus se lamenter, car elle est désormais l'épouse de l'Homme du Lac et elle ne pourra revenir sur terre.

Le jeune garçon demeure inconsolable. Il jeûne et prie pour que sa sœur soit délivrée. Le jeûne l'a tellement purifié qu'il ne peut plus supporter l'odeur des hommes. Un manitou ¹ apparaît un soir et l'interroge sur la cause de son chagrin ; l'ayant apprise, il se déclare toutefois impuissant à délivrer la sœur. Mais Nulque persiste à prier et jeûner. Au bout de seize jours, il voit apparaître en songe un guerrier dont il comprend que c'est le dieu du tonnerre. Ce dieu se déclare prêt à l'aider. Il lui conseille de se rendre au bord du lac, d'y abattre un bel orme et d'y creuser un canoë. Celui-ci le conduira vers un lieu où, entre deux arbres, s'élève un haut tipi. C'est celui d'un homme-cerf qui l'envoie à un homme-grue, lequel l'adresse à un homme-castor.

Le jeune garçon tisse une alliance avec ces génies, qui décident de

l'aider avec le concours du dieu-tonnerre. Celui-ci déclenche un violent orage, dont les coups de foudre agitent au fond des eaux l'Homme du Lac. Le lac même s'agite. L'homme du Lac supplie sa femme de l'aider, et elle l'aide. L'entreprise magique a échoué, car elle ne pouvait réussir sans le secours de la femme. Nulque redouble de pleurs. Ses alliés sur naturels transforment alors Manona en lac et Nulque lui-même en une petite île au milieu de ce lac, afin qu'ils ne soient plus séparés².

Tout y est, l'alliance naturelle de l'être humain avec les esprits de la nature, tonnerre, cerf, grue, castor, la bienveillance de ces esprits à l'égard de l'humain en difficulté, les limites de la puissance de ces mêmes esprits, qui ne peuvent exaucer les vœux que grâce aux efforts des humains, rites initiatiques (on n'entrait en contact avec le manitou qu'après un jeûne sévère et des bains purificateurs répétés), présence limitée du Mal, mais aussi amour et fidélité. Il eût été facile d'entrer en rapport avec les Indiens d'Amérique du Nord, si l'on s'en était soucié. La poésie de leurs mythes ne le cède en rien à celle de notre Moyen Âge, ni de notre Romantisme. Mais ces gens demi-nus qui vivaient harmonieusement sur leurs territoires trop grands pour eux semblèrent importuns aux Occidentaux qui revendiquaient leurs territoires au nom du progrès.

C'est ce qui fait qu'il est mélancolique d'écrire aujourd'hui des Indiens d'Amérique du Nord. Plusieurs de leurs tribus ont disparu depuis le siècle dernier, comme les Takelma, les Coos, les Atsuwegi, les Mikasuki, les Histchiti. Les Natchez chers à Chateaubriand ne sont plus qu'un souvenir, comme les Tunica ou les Tonkawa. Il ne restait des Wappos, des Chastacostas, des Mattoles, des Yukis, il y a quelques années, que quelques dizaines d'individus, et ils ne sont certes pas plus nombreux s'ils ont survécu. Les réserves sont souvent mélancoliques, et si les tribus du Canada semblent plus vigoureuses et leur culture plus présente dans le paysage (surtout dans l'Alberta et la Colombie britannique), le fait est que la civilisation américaine d'origine est en voie rapide de disparition. L'environnement et aussi l'isolement culturel l'ont rapidement érodée. Ce qui en reste est de plus en plus « muséifié ».

Il n'est pourtant pas de peuplades qui aient été aussi mythifiées par les Occidentaux que les Indiens d'Amérique. Je me rappelle avoir visité, vers 1970, un village d'« Indiens » dans le désert d'Ermenonville. Il était constitué de Parisiens, d'Auvergnats, de Picards qui ne parlaient pas un traître mot d'anglais, et encore moins d'un dialecte cherokee ou comanche, mais qui s'étaient affublés de vêtements de « Porouges » et vivaient, les week-ends, dans des wigwams en compagnie de « squaws » à l'accent faubourien, chaussés de vrais mocassins cousus main, et s'essayaient à chasser Dieu savait quoi avec des arcs. Mis à part les « turqueries » et les « chinoiseries » de Versailles et de quelques autres cours européennes, les Peaux-Rouges ont bénéficié d'un succès incomparable dans l'imaginaire des Visages Pâles.

Succès d'abord tout à fait douteux : Buffon assurait que l'Amérique était

peuplée par une « espèce dégénérée », qu'il n'avait d'ailleurs jamais vue. Et bien que Thomas Jefferson se crût obligé de prendre leur défense, il écrivait quand même en 1818 :

« Qu'est-ce qui les enchaîne à leur présent état de barbarie et de misère, si ce n'est une vénération superstitieuse pour la prétendue sagesse suprême de leurs pères et l'idée absurde qu'ils doivent regarder en arrière pour y trouver des choses meilleures, et non vers l'avant³ ? »

Les Indiens d'Amérique ont, en effet, toujours exaspéré les Blancs ; ils ont été considérés comme un défi à toutes les valeurs fondatrices de l'Occident, le christianisme et l'écriture (car il n'y a pas de tradition écrite indienne, les textes actuellement disponibles ayant été recueillis par des ethnographes). C'étaient à coup sûr des gens sans morale, puisqu'ils ne connaissaient pas l'Esprit du Mal. Voire : au XVII^e siècle, le R.P. Savinien doit reconnaître que la tendresse des femmes indiennes pour leurs enfants « n'est certainement pas inférieure à celle des femmes civilisées... » Comparaison éloquente dans son étonnement. Or, cette tendresse s'étend aussi aux hommes : « Quand le chef des Sioux Eh-ah-sa-pe (le Rocher noir) perdit une fille dont la beauté et la modestie faisaient l'admiration de tous, il en fut inconsolable. Voyant la photo de sa fille chez un Blanc, il lui offrit dix de ses chevaux en échange⁴. »

Ce destin singulier dans l'opinion occidentale a sans doute été renforcé par le cinéma, l'américain s'entend, qui a commencé par justifier la confiscation des territoires indiens par les Blancs en présentant l'aborigène comme un « sauvage » ne rêvant que scalps⁵, puis qui a cédé à une sentimentalité ambiguë en le dépeignant récemment comme un individu archaïque, détenteur d'un savoir « ancestral », touchant mais inutilisable. Autant de façons de se débarrasser de la réalité indienne. Parce que, pour commencer, les « Indiens » d'Amérique, les fameux Peaux-Rouges, ont autant de cultures, c'est-à-dire d'identités collectives, qu'ils comptent ou plutôt ont compté de tribus : cent quarante-sept rien que pour l'Amérique du Nord ! Mettre dans le même sac les Algonquins de James Bay et les Sekani du Saskatchewan, les Yokoutes de Californie et les Pawnees de l'Oklahoma revient à identifier les Peuls aux Zoulous ou les Bretons aux Ossètes. Ils ne parlent même pas la même langue⁶ ! Et ils se faisaient la guerre ! Ainsi, la vaste tribu des Renards fut presque anéantie par celle des Pas d'Ours.

À coup sûr, les Indiens des Amériques, et pas seulement d'Amérique du Nord, ont la même origine, qui est l'Asie. C'est pourquoi on les désigne ethniquement sous le terme de « mongoloïdes ». Toutefois, ils ont mis quelque trente-cinq mille ans (et non pas douze mille comme on s'est obstiné à l'enseigner jusque vers 1985⁷) à migrer d'Asie aux Amériques, en passant à pied le détroit de Behring gelé. Autant dire qu'ils ont largement eu le temps de se différencier, car ils ne présentent pas d'homogénéité anthropologique, et l'on sait que les premières vagues d'immigrants furent dolichocéphales, c'est-à-dire avec le crâne allongé, alors que les suivantes étaient brachycéphales,

c'est-à-dire avaient le crâne rond ⁸. Autant dire aussi que les premiers occupants des Amériques ont largement eu le temps de constituer leurs mythes et leurs religions.

Ils ont aussi le temps de constituer des cultures nettement différenciées : les Indiens des forêts, écrit Rieder, étaient beaucoup plus romantiques et plus pacifiques (la victoire sur l'ennemi consistait à lui enlever un camarade blessé) que ceux des Prairies, chers aux cinéastes hollywoodiens. Et leurs arts sont foncièrement différents aussi : celui des Forêts est systématiquement ornementé, celui des Prairies, tout aussi systématiquement géométrique ⁹.

Ils ont enfin, et faute d'échanges avec d'autres cultures, eu le temps de se constituer des systèmes de pensée clos, qu'ils n'avaient pas besoin de modifier, puisque leurs territoires suffisaient largement à leur subsistance. Le pays était grand et giboyeux, et ils étaient relativement peu nombreux. Dans *La Mentalité primitive*, Lévy-Bruhl cite ce passage des *Relations des jésuites*, parues au XVII^e siècle, à propos des premiers contacts de ces pères avec les Indiens de l'est de l'Amérique du Nord : « Il faut supposer que les Iroquois sont incapables de raisonner comme le font les Chinois et autres peuples policés à qui on prouve la foi et la vérité d'un Dieu... L'Iroquois ne se mène point par raison. La première appréhension qu'il a des choses est le seul flambeau qui l'éclaire. Les motifs de crédibilité dont la théologie a coutume d'user pour convaincre les plus forts esprits ne sont point ici écoutés, où l'on qualifie du nom de mensonges nos plus grandes vérités. On ne croit ordinairement que ce qu'on voit ¹⁰. »

Discours extraordinaire et révélateur de toute l'attitude occidentale à l'égard des Indiens. En effet, il est totalement faux de prétendre que les Indiens ne croiraient qu'à ce qu'ils voient, ce qui ferait d'eux des positivistes avant la lettre : « Les Indiens Hidatsa d'Amérique du Nord », écrit plus tard Frazer ¹¹, « croient que chaque objet naturel a son esprit, ou pour être plus précis, son ombre. À ces ombres sont dus quelque respect ou considération, mais pas au même degré pour toutes. Par exemple, l'ombre du peuplier, le plus grand arbre dans la vallée du haut Missouri, est censée posséder une intelligence qui, consultée dans les règles, peut aider les Indiens dans certaines entreprises ; mais les ombres des buissons et des herbes comptent peu. »

Comme on le voit donc, et contrairement à ce que prétendaient les jésuites du XVII^e siècle, les Indiens ont cru, et ceux qui restent peut-être croient à des entités non visibles. Mais sans doute ces missionnaires étaient-ils mal équipés pour l'ethnologie (qui n'était pas née) et, partant, encore plus mal armés pour l'évangélisation trinitaire. Leur mètre universel de jugement de la capacité intellectuelle des peuples était celui de croire dans les dogmes de la religion catholique. Toutefois, comme le rapporte aussi Lévy-Bruhl, après les avoir jugés incapables de raisonner, les missionnaires durent se rendre compte, à propos des Groenlandais, par exemple, qu'on « peut leur attribuer une simplicité sans sottise et du bon sens sans l'art de raisonner ¹² ». On peut,

incidemment, se demander ce qu'est du bon sens sans capacité de raisonner, mais le débat dépasserait de loin l'objet de ces pages. L'essentiel, dans son paradoxe imparable, consistait à l'époque à prouver que, puisqu'ils n'appréhendaient pas la notion la plus impossible à appréhender par la raison, celle de Dieu, les Indiens n'avaient pas la faculté de raison.

Comme les Africains, les Océaniens, les Asiatiques, les Celtes, les Grecs, les Romains et bien d'autres, les Indiens d'Amérique du Nord croyaient d'ailleurs à « quelque chose » de beaucoup plus précis que des esprits ou des « ombres » : à des divinités proprement dites, similaires à celles des ethnies citées plus haut. Certes pas au fameux « Grand Esprit », fabrication composite introduite par les missionnaires. Chez les Hopis d'Arizona, Muyingwu était ainsi le dieu de la germination, sa sœur Tupawong-tumsi, une déesse régressive (celle qui fait tomber les feuilles), et Masa'u, le dieu de la brousse, du feu et de la mort ¹³, et si l'Ahone des Indiens de Virginie ¹⁴ est une divinité tellement suprême que les hommes n'en ont cure, le Koyote ou Coyote des Apaches et des Navajos est bien identifié, c'est le *trickster* héroïque qui débarrassa l'univers des rejetons du monstre aquatique Tieholdtsodi, pour que le monde actuel pût émerger ¹⁵.

Comme dans les autres civilisations citées plus haut, les divinités peuvent avoir deux rôles, et ces rôles varient d'une tribu à l'autre : le même Koyote décrit plus haut comme héros est considéré par les Maidu de Californie centrale comme l'antagoniste (mais non l'ennemi) des dieux. Bien que les Indiens n'aient pas eu de religion unifiée, il s'en faut, vu la diversité de la nation américaine d'origine, ils partageaient les croyances en certaines divinités, comme le Grand Serpent Chevelu (singulier avatar du Serpent à Plumes du Mexique) des Paiute, Mono, Pima Yuma et autres tribus du Nouveau-Mexique : habitant des enfers, maître des animaux, des plantes et en général de tout ce qui vivait à la surface de la terre, le Grand Serpent Chevelu pouvait rendre riche, mais son amitié était dangereuse ¹⁶.

Certes, on trouve dans les religions des Indiens ce genre de mauvais esprits qui abondent dans toutes les religions du monde et qui sont responsables d'un certain nombre de méfaits : l'homme ne croyant fondamentalement ni à sa liberté ni au hasard, il rejette la « faute » de l'inexplicable ou de l'inexpliqué sur un démon, un seul, perdu dans la masse des broussailles des plaines et des frondaisons des forêts. Ainsi d'Iya, monstre de la mythologie sioux, qui avale ou mute les hommes et les animaux, qui prend parfois la forme d'un ouragan et dont l'haleine pestilentielle répand des maladies ¹⁷.

Mais ce type-là de démon n'est pas une invention indienne ; maintes autres peuplades d'autres civilisations l'ont imaginé sous d'autres formes et d'autres noms. Il est l'équivalent des Peys des Tamils de l'Inde, démons hirsutes et nécrophages qui, la nuit, sucent le sang des morts ; de la Psezpólnica (« Dame de Midi ») des Serbes, qui apparaît comme son nom l'indique à midi, pendant la saison des moissons, rend les gens fous et coupe

leurs têtes et leurs membres avec une serpe, ou se manifeste encore sous la forme d'une tornade ; du Srat des Slaves occidentaux, qui apparaît sous la forme d'un personnage de feu ; des Kaia de la péninsule de la Gazelle, en Nouvelle-Bretagne, qui se manifestent sous la forme de serpents, d'anguilles ou de sangliers pour répandre leurs méfaits...

Car le monde est pour le monde entier depuis la nuit des temps hanté par des esprits mauvais autant que par des esprits bons. Mais les bons peuvent être parfois mauvais, et les mauvais, bons, mystères des puissances surnaturelles. Quand les Indiens Hopis invoquent la pluie pendant les grandes sécheresses, ils vont chercher les redoutables serpents à sonnette dans leurs trous et les recueillent dans un grand vase de terre devant lequel ils récitent leurs incantations. Car ces serpents sont les messagers des dieux qui font la pluie. La Danse de la Pluie commence dans les chants et les tambours et les danseurs imitent les ondulations des serpents, menés par les prêtres couverts de leurs peintures symboliques. « Les sorciers alors s'approchent du vase sacré, s'emparent avec une habileté toute professionnelle des serpents et, sans se blesser, les portent entre leurs dents ¹⁸ ! »

Le serpent, emblème du Mal dans la civilisation occidentale, est, en effet, chez l'Indien celui des forces de la Terre et, comme eussent dit les Grecs, des puissances chtoniennes, avec lesquelles l'homme peut vivre en paix. En témoigne le récit frappant que voici, tiré d'une description de la cérémonie serpent-antilope :

« Tous les membres de la société firent un cercle, assis, les jambes croisées, les genoux touchant ceux des voisins. Puis l'un d'eux ouvrit les jarres, libérant les serpents sur le sable, au moment où débutait un chant doux et grave. Il y avait des serpents de toutes sortes, serpents à sonnette, de grands "bulls", des coureurs, des "sidewinders" [crotales céastes], des "gophers" [constrictors], soixante d'entre eux emmêlés sur le sol. Le chant les agitait, ils allaient dans une direction, puis dans une autre, regardaient les hommes qui jamais ne bougeaient et continuaient à chanter... Alors un grand crotale jaune s'avança vers un vieillard qui chantonnait les yeux fermés, grimpa sur ses jambes croisées et s'enroula devant son pagne pour s'endormir... » Contrairement à ce qu'on croirait, précise l'Américain qui rapporte ce récit, il est faux que les crochets des serpents soient arrachés et que les poches à venin soient vidées... Toutefois, une précaution est prise. Tous les membres du Clan du Serpent boivent un mélange nommé *chu'knga* (remède-contre-le-serpent) qui sert aussi de lotion dont ils se frictionnent les mains avant de partir à la chasse aux serpents ¹⁹.

Car l'Indien marche sur la terre sacrée de ses ancêtres d'un pas comparable à celui des Grecs, avec confiance, pénétré du sentiment qu'il est l'objet de la fraternité universelle. Cette fraternité peut revêtir une forme magique, celle qui est désignée en Mélanésie sous la forme du *mana* et que les Iroquois appellent, eux, *orenda*. « L'orenda », écrit Mauss, « c'est du pouvoir, du pouvoir mystique. Il n'est rien dans la nature, et plus

spécialement, il n'est pas d'être animé qui n'ait son *orenda*. Les dieux, les esprits, les hommes sont doués d'*orenda*. Les phénomènes naturels comme l'orage sont produits par l'*orenda* de ces phénomènes ²⁰. » Il est la base de l'esprit de sympathie universel. « La cigale est appelée le *mûrisseur de maïs*, car si elle chante les jours de chaleur, c'est que c'est son *orenda* qui fait venir la chaleur, qui fait pousser le maïs ²¹. »

Or, cette fraternité et l'*orenda* dont elle émane s'étendent aux animaux et quand le Minnetaree dépèce un bison, il prend soin de n'en pas casser les os, persuadé qu'il est de ce que la survivance du squelette permettra à l'animal de ressusciter : pas dans un autre monde, mais dans celui-ci. Tel est la raison de l'arrangement soigneux de crânes de bisons qu'on pouvait encore voir, au début du siècle, dans les prairies américaines ²² : l'Indien sème les os intacts comme l'agriculteur sème les noyaux des fruits qu'il a mangés...

Le monde entier est un réservoir de vie où le surnaturel et le naturel sont étroitement tissés, comme en témoigne le mythe ojibway de l'origine du maïs, qui inspira au poète anglais Longfellow le célèbre poème « Le chant de Hiawatha ». On y voit un adolescent suivre son jeûne initiatique rituel, celui au cours duquel il est censé voir son manitou. Ce jeûne l'affaiblit. Le troisième jour, alors que l'adolescent est allongé, il voit descendre du ciel un beau jeune homme, splendidement paré de vêtements verts et jaunes. Cette créature céleste le défie à la lutte et, bien que défaillant, l'adolescent accepte le défi, décidé à mourir plutôt que de déclarer forfait. Et la créature céleste revient le lendemain pour le défier encore, et les jours suivants, et chaque fois, l'adolescent s'exécute, jusqu'à ce que le messager surnaturel lui déclare qu'il a conquis par son courage la faveur des puissances divines. Il lui annonce alors : « Demain, je viendrai lutter avec toi pour la dernière fois. Et dès que tu auras vaincu, déshabille-moi, jette-moi à terre, sarcle le sol, rends-le tendre et enterre-moi là. Quand tu l'auras fait, laisse mon corps en repos, mais viens de temps en temps rendre visite à mon tombeau pour en détruire les mauvaises herbes. Une fois par mois, jette sur ma tombe de la terre fraîche. » Ainsi fait l'adolescent. À la fin de l'été, il voit un soir, à l'emplacement du tombeau, jaillir de terre une plante haute et gracieuse, aux cheveux d'or et aux feuilles généreuses : c'est le maïs, l'ami de l'humanité ²³, l'essence surnaturelle est passée dans le monde végétal. L'*orenda* du beau jeune homme céleste mêlée à celle de l'adolescent a produit le maïs.

La notion de pouvoir magique, un pouvoir qu'on peut lancer pour séduire, menacer, enchaîner, n'est pas plus exclusive aux Iroquois qu'aux Indiens : les Sioux l'appellent *mahopa*, les Omaha, *nube*, les Dakota, *waban*, les Shoshones, *pokunt*. Appelons-la ici *orenda*. L'ensemble des populations américaines aborigènes croit à la présence constante d'un esprit innommé dont il est impératif de respecter le souffle et le fonctionnement. C'est la même notion que l'esprit scientifique fera ressurgir à la fin du XX^e siècle dans l'hypothèse « Gaïa » de l'Anglais James Lovelock : la planète doit être considérée comme un être vivant dans son ensemble, un système harmonieux

menacé par les activités démesurées de l'homme²⁴.

Entouré des orendas de la nature, qui tissent donc la fraternité universelle, l'Indien ne peut concevoir et ne conçoit d'ailleurs pas que le monde puisse être l'objet d'un antagonisme entre un Dieu et un Diable uniques, dont lui et lui seul serait l'objet de litige. Cet anthropocentrisme est totalement étranger à la pensée indienne d'Amérique du Nord, toutes tribus confondues. Si l'Indien est conscient de sa singularité d'humain, il se sent frère de l'ensemble de la nature, végétation comprise. S'il y avait eu pour lui conflit entre Dieu et le Diable comme chez les juifs, les chrétiens ou les musulmans, il faudrait alors que les castors, les saules et les nuages en fussent également l'enjeu.

Mais les lieux communs ont prévalu. L'Occident en est resté à l'idée d'un Indien « inférieur » parce qu'il ne croyait ni à notre Dieu ni, à plus forte raison, à notre Diable. Pendant des siècles, une pseudoethnologie a imposé la notion de « païens sauvages », à peine dignes d'être christianisés pour leur rédemption. C'est en 1922 que Mauss écrivait : « La rareté des exemplaires connus de cette notion de force-milieu magique ne doit pas nous faire douter qu'elle est universelle. Nous sommes, en effet, bien mal informés sur ce genre de faits ; depuis trois siècles qu'on connaît les Iroquois, voilà seulement un an que notre attention a été appelée sur l'orenda²⁵. » Soixante-dix ans plus tard, ni notre connaissance générale ni le sort des Indiens d'Amérique du Nord n'ont été sensiblement améliorés. Pour l'Occident, les Indiens auraient tout juste eu le mérite de croire à un Grand Esprit, notion qui aurait été annonciatrice, mais évidemment « primitive », de l'évolution naturelle des religions vers le dualisme Dieu-Diable, notion par ailleurs fabriquée de toutes pièces. Mais il fallait que les Indiens fussent « animistes », ainsi en avait-on décidé.

Paradoxalement, l'apparent « animisme » des Indiens d'Amérique du Nord, qui ressemblerait beaucoup plus, en termes théologiques chrétiens, au théisme, n'est aucunement hostile au monothéisme. C'est son aspect le plus déroutant, le moins connu aussi : les Indiens d'Amérique du Nord ne peuvent pas concevoir un Diable unique, mais ils conçoivent parfaitement un Dieu unique. Pour les Sioux, par exemple, le dieu-soleil Wi, dont le symbole est le bison, est le dieu suprême, omniscient, défenseur des hommes braves et loyaux. Point frappant, sa fille, Whope, est descendue un jour sur terre apporter aux Sioux le calumet de la paix. Dans d'autres versions de cette divinité, Wi est l'une des quatre émanations d'un dieu encore plus haut placé, Wakan Tanka, dieu des dieux²⁶.

Cette inclination au monothéisme doit toutefois être tempérée pour les Indiens d'Amérique du Nord comme pour ceux du Sud. Il existe, en effet, des raisons sérieuses de se demander non seulement si les Indiens d'Amérique du Nord n'auraient pas reçu des visites d'Européens très antérieures à Colomb, ce qui est prouvé par exemple dans le cas des Vikings qui abordèrent au Vinland, mais encore si ces visiteurs blancs n'apportèrent pas les germes d'un

christianisme qui fut refondu dans les croyances indiennes.

En témoigne le mythe de Pahana, frère blanc disparu des Hopis, qui doit être rapproché de Kukulcan, le dieu blanc barbu des Mayas, et de Quetzalcoatl chez les Aztèques et les Toltèques. Quand en février 1540, les gentilshommes montés et les soldats à pied du conquistador Francisco Vasquez de Coronado arrivèrent dans les villages hopis, c'est-à-dire dans l'Arizona, on les y attendait depuis longtemps, car on attendait le retour de Pahana. « Chaque année à Oraibi, au dernier jour de Soyâl, une ligne était marquée sur un bâton de deux mètres de long conservé par le clan de l'Ours pour ainsi déterminer le moment de son retour. Les Hopis savaient où ils devaient le rencontrer : au pied du Troisième Plateau s'il arrivait à la date prévue, le long du sentier du *Sikya'wa* (le rocher jaune), *Chokuwa* (rocher pointu), *Nahoyungvasa* (les champs croisés) s'il avait cinq, dix, quinze ou vingt années de retard. Le bâton était entièrement couvert de marques, Pahana avait vingt années de retard. » Il arriva enfin, et c'était un Espagnol nommé Pedro de Tovar, le premier homme blanc que voyaient les Hopis ²⁷.

Mais, même d'origine étrangère et refondue dans les religions indiennes, la tendance sporadique de certaines cultures indiennes au monothéisme et leur croyance dans la survivance de l'âme ne peuvent pas incliner à conclure qu'elles constitueraient une ébauche innée du monothéisme chrétien. Il y manque, en effet, une constituante essentielle de celle-ci, qui est la notion de la faute originelle, indissociable de la conception chrétienne du Diable. Dans les embryons de cosmologies que contiennent les mythes indiens, les conflits entre les puissances surnaturelles, qui aboutissent à la création de la vie sur la Terre, n'entraînent pas de conséquence pour l'homme, qui reste innocent, c'est-à-dire qui ne peut pas porter le Mal en lui. Ainsi, le demi-dieu Kitschikawano qui, à l'origine du monde, apparaît sur la Terre pour combattre les puissances du Mal et qui est le dieu protecteur des guerriers n'est aucunement une incarnation du Bien : c'est une représentation magnifiée du courage, et d'ailleurs Kitschikawano ne revêt d'aucune manière les caractères austères attribués aux incarnations du Bien. C'est un joyeux drille que caractérisent ses rires sonores ²⁸.

Au début, dit le mythe apache de la création du monde, il n'y avait rien d'autre là où se trouve le monde aujourd'hui que les ténèbres, l'eau et le cyclone. Il n'y avait pas d'êtres humains. N'existaient alors que les Hactcin, les dieux masqués. C'était un désert, sans poissons ni créatures. Mais les Hactcin possédaient le matériau dont ils ont fait le tout. Ils créèrent d'abord la Terre, les Enfers et puis le Ciel. Ils firent la Terre en forme de femme et l'appelèrent Mère. Puis ils firent le Ciel en forme d'homme et ils l'appelèrent Père. C'est ainsi qu'il est penché sur la Terre. Le Hactcin Noir modela un animal avec de l'argile, et lui dit : « Voyons comment tu vas marcher sur ces quatre pattes. » Et tous les autres animaux en dérivèrent. À cette époque, tous les animaux pouvaient parler, et ils parlaient l'apache jicarilla. Le Hactcin Noir tendit la main, de la pluie y tomba, il la mélangea avec de la terre et de la

boue, façonna un oiseau et le jeta dans l'air de façon à le faire tourner de gauche à droite. L'oiseau eut le vertige et, dans son tournoiement éperdu, vit dans le ciel d'innombrables autres oiseaux, des aigles, des éperviers, des hiboux et des moineaux. Et quand il revint à lui, les oiseaux étaient vraiment là.

C'est alors que les animaux s'ennuyèrent et demandèrent au Hactcin Noir de créer l'homme, et quand celui-ci eut été créé, ils demandèrent qu'on lui donnât une compagne, et c'est ainsi que la femme fut créée.

Or, tout cela se passait dans les Enfers, et il n'y avait alors ni Soleil ni Lune. Le Hactcin Noir et le Hactcin Blanc tirèrent de leurs besaces un petit Soleil et une petite Lune et les firent grandir, puis ils les jetèrent dans le ciel. La vision de ces astres excita les hommes, parmi lesquels on comptait beaucoup de chamans, et ceux-ci prétendirent que c'étaient eux qui avaient créé le Soleil et la Lune ; ils commencèrent même à se disputer le privilège d'avoir créé les deux corps célestes, ce qui agaça les Hactcin : ils firent disparaître le Soleil et la Lune. « Maintenant », dirent-ils aux chamans, « voyons si vous pouvez ramener le Soleil et la Lune ! »

Les chamans firent des tours, s'évaporant dans l'air et ne laissant à leur place que leurs yeux, avalèrent des flèches et des arbres entiers, mais furent incapables de faire revenir les deux astres. Et c'est après bien d'autres épreuves que les Hactcin acceptèrent enfin de remettre le Soleil et la Lune dans le ciel²⁹.

On ne trouve évidemment pas trace de l'Esprit du Mal dans pareille cosmogonie, à moins que ce ne soit dans les vantardises des chamans. Pas trace non plus de Faute originelle. S'il y a bien des esprits du Mal dans les mythologies indiennes, ce sont des parasites, et non pas des constituants fondamentaux de l'univers. Ainsi des tricksters des mythologies de l'Amérique du Nord, génies farceurs, souvent cruels, cousins du Loki des mythologies celtiques¹.

Grand Lièvre, Maître Lapin, Geai Bleu, Vieil Homme, Corbeau et, bien sûr, Coyote, missionnaires et ethnologues européens à l'envi ont mal résisté à la tentation de voir dans ces personnages astucieux, cousins de notre Renart médiéval, une préfiguration du Diable ; un Diable indien, certes, mais quand même le Diable, car comment vivre sans le Diable ? Mais pour commencer, il n'est pas un dieu : c'est un super-chaman³⁰. « Nous pouvons l'imaginer... se tenant un soir au sommet d'une montagne et regardant vers le sud », écrit Campbell. « Et loin là-bas, il crut avoir vu une lumière. Ne sachant d'abord pas ce qu'il voyait, il comprit par divination que c'était le feu. Alors, décidant de se procurer cette merveille pour le bien de l'humanité, il réunit une bande de complices, Renard, Loup, Antilope, tous ces bons coureurs s'élancèrent. Après avoir voyagé loin, bien loin, ils arrivèrent à la maison des Gens du Feu, auxquels ils déclarèrent : "Nous sommes venus vous rendre visite, danser, jouer et faire des paris." En leur honneur, donc, des préparations furent faites pour une soirée de danse. »

« Coyote se prépara une coiffure, faite de copeaux de pin jaune résineux, avec de longues franges d'écorce de cèdre qui descendaient jusque par terre. Les Gens du Feu dansèrent les premiers, et le feu était bas. Puis Coyote et les siens commencèrent à danser autour du feu et se plaignirent de ne pas y voir. Les gens du Feu bâtirent un plus grand feu et Coyote se plaignit quatre fois, jusqu'à ce que les Gens du Feu fissent enfin un feu qui s'élevait jusqu'au ciel. Les complices de Coyote prétendirent alors avoir très chaud et s'écartèrent pour prendre l'air ; ils se préparèrent en fait à prendre la fuite, alors qu'il ne restait plus que Coyote près du feu. Il tituba follement jusqu'au moment où sa coiffure prit feu et, prétendant qu'il avait peur, demanda aux Gens du Feu d'éteindre sa chevelure. Ils lui rétorquèrent qu'il n'avait qu'à ne pas danser si près du feu. Mais alors, quand il fut près de la sortie, il enflamma toute sa chevelure et s'enfuit en courant. Les Gens du Feu le poursuivirent, et c'est alors qu'il donna sa coiffure à Antilope, qui s'élança et la passa au coureur suivant, et le feu fut passé de relais en relais. Les Gens du Feu tuèrent les animaux un par un et ils manquèrent s'emparer de Coyote quand celui-ci se cacha derrière un arbre et y mit le feu. C'est ainsi que l'humanité a pu depuis lors faire du feu avec des baguettes de bois³¹. »

Le même schéma, précise Campbell, se retrouve avec des variantes chez les Indiens de la rivière Thompson, en Colombie britannique, chez les Creeks de Géorgie, chez les Chilcotin, beaucoup plus au nord de la rivière Thompson, chez les Kaska, une tribu des Athabascas. Chez les Creeks, c'est Maître Lapin qui tient le rôle de Coyote, chez les Kaska, c'est Ours, qui garde jalousement une Pierre à Feu, c'est-à-dire un silex, que finit par lui dérober un petit oiseau³². Le trickster est bien identifié au Feu, auquel les mythologies (comment les appeler autrement ?) chrétiennes associent le Diable, mais il est, lui, le Voleur de Feu, personnage dont on voulut longtemps croire qu'il appartenait en propre aux mythologies indo-européennes. Or, il œuvre pour le bien de l'humanité. S'il était le Diable, il faudrait alors réviser entièrement la conception de celui-ci. Ou bien alors décider que Prométhée est le Diable. Et que toute rébellion est diabolique. C'est d'ailleurs ainsi qu'on a qualifié la Révolution française.

Voilà donc celui en qui l'on voudrait voir le Diable des Indiens : c'est Prométhée. À six ou huit mille kilomètres de distance, nos Indiens ont produit le même mythe, on ne sait quand. Peut-être avant les Grecs, peut-être en même temps, qu'importe. Mais la coïncidence n'en est pas une. Comme le Grec, mais aussi comme le Celte et l'Océanien, l'Indien d'Amérique est libre. Il est, il a été plutôt, à coup sûr, le plus libre de tous les hommes : il a vécu avec son canoë et son arc, avec les siens et avec son honneur. Il y a bien eu, dans le sud des États-Unis, chez les Indiens Pueblos, des villages. Mais fait extraordinaire et jamais relevé, il n'y a jamais eu de grande cité indienne. Il n'y a jamais eu de théorie politique indienne, jamais de pouvoir centralisé de la nation indienne, jamais d'empire indien, et s'il y a eu des chefs, il n'y a jamais eu de tyrannie chez eux. Cette folle exception dans l'histoire de l'humanité

mérite d'être signalée.

Les dieux et ses mythes de l'Indien, et le dira-t-on jamais assez, les dieux sont les reflets de leurs inventeurs, ne pouvaient être qu'à son image, et les siens étaient ceux de la liberté. L'Indien ne pouvait avoir aucune raison de concevoir l'asservissement de la Faute ni d'inventer un Grand Calomniateur, c'est-à-dire un Grand Ennemi. En fait, ironie du sort, le Grand Calomniateur, ce fut le Blanc, qui viola son territoire, puis viola ses traités. Une Américaine, Helen Maria Hunt Jackson, osa le dire en 1881, dans un livre dont le titre se suffit : *Un siècle de déshonneur*. Il était trop tard pour inverser les haines.

Il est certain que les flots d'immigrants déversés au XIX^e siècle par l'*Overland Mail* non seulement sur la route du Pacifique, mais également à travers les territoires indiens du Colorado, du Montana, de l'Idaho, du Nevada, de l'Oregon, ne pouvaient se concilier les faveurs des Indiens : ces Européens, souvent la pègre ³³, voulaient s'établir, et il était hors de question pour eux de laisser à des Peaux-Rouges la libre jouissance de territoires immenses qui ne portaient ni machines à vapeur ni maisons de pierre. C'est-à-dire dont ils faisaient mauvais usage, suivant l'idéologie saint-simonienne en cours dans les meilleurs cas, et suivant l'instinct de lucre et de rapine dans la plupart des autres.

Mais cette mentalité de pirates ne suffit pas seule à expliquer la cruauté atroce que les Blancs ont témoignée aux Indiens en plus d'une occasion. Quand on lit l'histoire de la fin de la guerre de l'Ouest et l'échec final du chef Dull Knife des Cheyennes, puis celle de la bataille contre les Apaches, en 1879, on ne peut manquer d'être stupéfait : si les notions de génocide et de crime contre l'humanité devaient être systématiquement appliquées dans l'histoire, il faudrait dépêcher à l'infamie la fine fleur des armées américaines qui exterminèrent sciemment, systématiquement, une bonne part de la nation indienne. Dans les années 1870, on comptait une vingtaine de milliers d'Apaches dans l'Arizona et le Nouveau-Mexique, « en 1875, ils sont sept mille au plus et on n'en trouve plus que quelques centaines au recensement de 1890 », écrivent Thévenin et Coze ³⁴. La haine des colons blancs pour les Peaux-Rouges est aussi culturelle, elle est religieuse. Pour le Blanc, un homme sans Diable, c'est le Diable.

Mais qui donc est alors l'incarnation du Diable ?

1- Voir p. 161.

1- Puissance surnaturelle protectrice émanant de l'esprit magique universel, qui apparaissait en songe. Des hommes qui avaient le même manitou ne se querellaient jamais ni ne se faisaient la guerre, et un homme et une femme qui avaient le même manitou ne pouvaient se marier.

2- H.R. Rieder, *Manona et son petit frère, mythe des Indiens Renards ou Mek-wakihag du Wisconsin*, in *Le Folklore des Peaux-Rouges*, Payot, 1976.

3- Cité dans *Native American Testimony*, collection de documents sous-titrée *A Chronicle of Indian-White Relations from Prophecy to the Présent*, publiée sous la direction de Peter Nabokov, Viking Press, New York, 1992.

4- René Thévenin et Paul Coze, *Mœurs et histoire des Indiens d'Amérique du Nord*, Payot, 1928.

5- Mais le scalp n'est d'abord pas une invention indienne et, ensuite, il ne fut pratiqué par les Indiens qu'à l'arrivée des Blancs.

6- On compte, en effet, cinquante-huit familles linguistiques, classées en cinq groupes (Esquimaux et Aléoutiens, Algonquins, Wakashan, Nadéne, Pénutien et Hoka-Siouan).

7- La découverte, au Brésil, au site dit de la Piedra Furada, par une mission archéologique franco-brésilienne, de sites habités il y a trente-trois mille ans a complètement bouleversé les thèses classiques d'un peuplement qui n'aurait pas été antérieur à la dernière glaciation, c'est-à-dire à douze mille ans. Les datations au carbone 14 ont eu raison de l'hostilité de certains secteurs de l'archéologie américaine. Reste à trouver, toutefois, d'autres sites également anciens, qui permettraient de reconstituer avec plus de précision les itinéraires et les étapes suivis par les « immigrants ».

8- « North American Indian », *Encyclopaedia Britannica*.

9- Rieder, *Le Folklore des Peaux-Rouges*, op. cit.

10- Lucien Lévy-Bruhl, *La Mentalité primitive*, P.U.F., 1922.

11- Sir James George Frazer, *The Golden Bough*, Macmillan, Londres, 1922. Frazer situe les Hidatsa dans le haut Tennessee, mais l'*Encyclopaedia Britannica*, elle, les situe dans l'État du Nord-Dakota.

12- À l'époque, « bon sens » signifiait « faculté de bien juger » (dictionnaire Robert), et « juger », toujours d'après le Robert, signifiait en 1538, déjà, « soumettre au jugement de la raison, de la conscience ».

13- Claude Lévi-Strauss, de l'Académie française, « Trois dieux hopis », in *Paroles données*, Pion, 1984.

14- Manfred Lurker, *Lexikon der Götter und Dämonen*, Alfred Krämer Verlag, Stuttgart, 1984. Peut-être des Sauk and Fox, ou des Shawnee.

15- *Id.*

16- *Id.*

17- *Id.*

18- Thévenin et Coze, *Mœurs et histoire des Indiens d'Amérique du Nord*, op. cit.

19- Frank Waters, *Le Livre du Hopi – Histoire, mythe et rites des Indiens Hopis*, Payot, 1963.

20- Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige/Presses Universitaires de France, 1950. D'un strict point de vue linguistique, on ne peut s'empêcher d'observer incidemment qu'*orenda* signifie, au sens propre, comme le précise Mauss, « prière et chants ». Ce qui le rapproche singulièrement de l'*oratio* latine, alors que les langues indiennes ne participent pas du groupe indo-européen. Dans l'introduction à la réédition dont je me suis servi, Claude Lévi-Strauss définit « les notions de type *mana*... comme un *signifiant flottant*, qui est la servitude de toute pensée finie (mais aussi le gage de tout art, toute poésie, toute invention mythique et esthétique) ». Ce caractère « flottant » expliquerait « les antinomies, en apparence insolubles, attachées à cette notion, qui ont tant frappé les ethnographes et que Mauss a mises en lumière : force et action ; qualité et état ; substantif, adjectif et verbe à la fois ; abstraite et concrète ; omniprésente et localisée. Et, en effet, le *mana* est tout cela à la fois ». Ce résumé, que Lévi-Strauss présente comme « rigoureusement fidèle à la pensée de Mauss », appelle deux observations de caractère plus général : le premier est l'évidente impossibilité de réduire une notion, celle du *mana*, que les Indiens eux-mêmes définissent comme inconnaissable sauf dans l'expérience mystique, aux catégories ordinaires de l'esprit scientifique occidental et, notamment, du positivisme de Mauss. Lévi-Strauss cite lui-même la formule de Mauss : « Il faut, avant tout, dresser le catalogue le plus grand possible de catégories. » La seconde observation est que le *mana* est une notion religieuse, et que la religion dominante de l'Occident, le christianisme, comporte des antinomies du même type, puisqu'elle postule que le Créateur, son Fils et le Saint-Esprit font partie de la même entité, ce qui revient en premier lieu à identifier le Créateur et sa création. Or, nul n'a jamais encore défini le christianisme comme une pensée magique. Incidemment, la science contemporaine n'est pas non plus exempte d'antinomies, et la mécanique quantique comporte, elle aussi, et en dépit d'un langage strictement différencié, des contradictions « logiques », comme le fait de postuler qu'un chat (le fameux chat de Schrödinger) peut être à la fois mort et vivant et qu'une particule est à la fois onde circulaire et corpuscule localisé.

21- *Id.*

22- Frazer, *The Golden Bough*, op. cit.

23- Ce mythe, repris par Joseph Campbell dans *Primitive Mythology – The Masks of God*, Viking Penguin Inc., New York, 1959, a été recueilli dans les années 1820 par un fonctionnaire du gouvernement américain, Henry Rowe Schoolcraft.

24- James Lovelock, *Gaïa*, trad. fr. Robert Laffont, 1991.

25- Mauss, *Sociologie et anthropologie*, op. cit.

26- *Id.*

27- Waters, *Le Livre du Hopi*, op. cit. On se référera au ch. 13 pour une analyse plus détaillée du mythe du dieu blanc précolombien.

28- Lurker, *Lexikon der Götter und Dämonen*, op. cit.

29- Rieder, *Le Folklore des Peaux-Rouges*, op. cit.

30- Campbell, *Primitive Mythology – The Masks of God*, op. cit.

31- *Id.*

32- *Id.*

33- Les Anglais peuplèrent, dès l'origine, les colonies d'Amérique comme ils avaient peuplé l'Australie : avec « des malfaiteurs des deux sexes, condamnés pour dissolution ou vagabondage... La bande de hors-la-loi, n'éprouvant pas plus le besoin ici qu'elle l'éprouvait là-bas, commence ses brigandages ». Thévenin et Coze, *Mœurs et histoire des Indiens d'Amérique du Nord*, op. cit., à propos de la colonisation d'Amérique au XVII^e siècle.

34- *Id.*

13.

L'énigme de Quetzalcoatl, le Serpent à Plumes, et du dieu-qui- pleure

De l'ignorance où nous sommes en ce qui concerne les civilisations amérindiennes – De la très grande ancienneté de leurs origines et de la mauvaise humeur causée par les découvertes d'archéologues français – Des Olmèques, de leurs dieux ambigus et de leur mépris de la mort – Des Mayas, de leur idée d'un dieu véritablement malfaisant, ébauche de notre Diable – De la ressemblance de leur État théocratique avec celui des Iraniens et Mésopotamiens, et du sens de la pénitence et de la faute que leur religion partage avec les leurs – Des Toltèques et des Aztèques – De l'énigmatique Quetzalcoatl, dit aussi Kuculkan et encore Viracocha, dieu blanc venu d'au-delà les mers, au VIII^e siècle de notre ère, et parti dans le Soleil – De la domination inca du Pérou et des étranges ressemblances entre la religion inca et le christianisme, qui frappèrent les premiers moines espagnols arrivés au Pérou – Du symbole de la Croix, de l'étrange dieu-qui-pleure des Incas et de l'hypothèse d'une tentative de christianisation précolombienne de l'Amérique.

Au printemps 1519, raconte le moine franciscain *Fray Bernardino de Sahagùn*, le soudard et aventurier espagnol Hernán Cortés aborda à la tête d'une flottille de onze ou douze navires armés sur la côte nord de la péninsule mexicaine du Yucatan. Des barques chargées d'Indiens se lancèrent sur les eaux claires pour apporter à ces êtres surhumains, étrangement pâles comme les Indiens le rapportèrent ensuite à Sahagùn, des brassées de fleurs, des tissus brodés de plumes de couleur et des bijoux. Les Indiens attendaient des dieux, ils ne virent pas que leurs présents tombaient dans les mains de barbares qui leur apportaient, eux, le Diable et qui ne cherchaient que des esclaves et de l'or.

Le voyage de Cortés, bientôt sanglant car l'Espagnol avait déjà massacré trois mille Indiens à Cholula, sous un prétexte futile, se poursuivit jusqu'à la capitale de l'empire aztèque, Tenochtitlan, où le représentant de Sa Majesté

Catholique devait rencontrer l'empereur Montezuma. Les Espagnols abordèrent à la splendeur, une immense cité lacustre fleurissant au centre du lac Texcoco, quadrillée de canaux et reliée aux rives du lac par des chaussées flottantes, plus belle que n'importe quelle cité d'Europe, au dire même de Cortés. La seule place du marché était deux fois plus grande que toute la ville de Salamanque. Un aqueduc apportait l'eau d'une source des collines jusqu'au cœur même de Tenochtitlan. Cette Venise des Indes occidentales était peuplée de gens à peine vêtus, parés de bijoux et de pagnes de couleur, le pas léger et nu. Ce fut, selon Sahagùn, « comme une vision enchantée ».

Ce fut là que les Espagnols, Cortés en tête, rencontrèrent donc Montezuma et sa cour, deux cents seigneurs, pieds nus, les têtes ornées de coiffures étincelantes et la peau fraîche. Car les Espagnols, en dépit de l'abondance de l'eau, ne se lavaient ni ne se changeaient jamais, et dormaient dans leurs cuirs et leurs armures, tandis que les habitants de Tenochtitlan, à l'exemple de l'empereur, se baignaient tous les soirs.

Rencontre d'apocalypse : ces fleurs et ce luxe paradisiaques étaient déjà promis aux vomissures d'une créature sinistre, un Diable apporté par des assassins, ce Diable que les chrétiens croyaient chrétien.

Je songeais à cette rencontre tragique entre deux mondes lorsque, en 1975, au début de mon deuxième voyage au Mexique, et surtout riche jusqu'alors de lectures et de curiosité, je décidai de me rendre à Xochimilco, près de Mexico, histoire de juger du (bien bref) métro français qui venait d'être inauguré. Sitôt sorti de la dernière station, d'un luxe pasteurisé, bleu et gris il me semble, il fallut emprunter le tramway, c'est-à-dire retourner à la réalité de la surface. Là, je traversai pendant un temps qui me sembla interminable des successions de bidonvilles, aux arrêts desquels les passagers qui montaient, souvent pieds nus et terreux, et le visage perdu dans des méditations sans gaieté, ajoutaient à mon accablement.

Comme il m'est souvent arrivé en voyage, je me retrouvai bien loin des images glanées dans les livres. Et je me souviens d'une réflexion que je me fis alors : le paradis entrevu par Sahagùn avait-il bien existé ? Car les religions antiques du Mexique, que le christianisme a seulement recouvertes d'une couche d'or et de pratiques latines, devaient être bien sombres. Elles l'étaient, en effet, comme j'allais le découvrir plus tard. Arrivé enfin à Xochimilco, que les guides touristiques décrivent, dans leur optimisme commercial, comme une « riante cité-jardin où retentissent les accords joyeux des *mariachis* », ces orchestres de mariages dont le nom évoque la brève présence française au Mexique, achevée dans la tribulation tragique de l'empereur Maximilien, il me fut impossible d'attacher un regard aux marchandes de fleurs, accroupies devant leurs gerbes de poinsettias et d'arums, et guettant les rares clients avec des yeux de louves. Je n'avais pas non plus le cœur à chercher dans l'air brûlant un accord échappé des hypothétiques mariachis, et je m'en retournai à Mexico par taxi. Passablement assombri, je le confesse.

Je n'ai pas grand souvenir d'avoir jamais été un touriste, ou de l'avoir

été pour plus de quelques heures. C'est en voyageur que j'étais allé au Mexique, et le voyageur n'eût pas dû souffrir de la déconvenue de Xochimilco. Mais enfin, j'en avais souffert, et ce fut pourtant à ce moment que le Mexique même commença à m'intéresser. Et je trouvai en moi plus de stoïcisme pour supporter une nuit de boue infâme – jusqu'au mollet – et une auberge sans eau à Palenque, pour endurer encore la désolation de Campêche, au nom pourtant si parfumé, et une autre nuit de faim à Puebla, avec pour toute ration un sac de noix (parce que j'étais arrivé trop tard dans la soirée et que les restaurants ne servaient plus). Qu'était-ce donc qui avait conféré aux Mexicains, ceux qu'on rencontre dans les villages, le long des routes, dans les rues où le tourisme n'aurait que faire, cette attitude d'accablement ? Ceux que je vis portaient le plus souvent le Diable en terre, comme on dit en France.

Longue histoire ! Les civilisations indiennes de l'Amérique centrale et du Sud, dite par européocentrisme « précolombienne », dite ensuite « latine », et par les historiens et ethnologues « amérindienne » (on me pardonnera de mélanger ici ces qualificatifs), c'est-à-dire celle qui commence aux frontières sud de la Californie, de l'Arizona, du Nouveau-Mexique et du Texas et qui finit à la Terre de Feu, sont devenues apparemment familières aux Occidentaux. Les voyages, les expositions et les médias ont multiplié les contacts avec les arts maya, aztèque, inca. Les amateurs les plus ouverts en goûtent la finesse formelle, la rigoureuse grammaire des formes alliée parfois à un réalisme touchant, l'invention dans les formes, et je crois, surtout, l'exotisme. Le plus souvent, toutefois, on apprécie cet art comme les Français du Grand Siècle s'étaient entichés des turqueries, puis ceux du règne suivant, des chinoiseries, dont les Anglais héritèrent la manie, créant au Pavillon royal de Brighton, par exemple, un curieux style chauve-souris qu'ils croyaient authentiquement chinois : parce que c'est « différent », « exotique ». Évidemment, les chinoiseries de Boucher ou de Brighton ont autant de vrais rapports avec la Chine que nos « hostelleries » routières avec le Moyen Âge. Nous avons tout reconstitué par l'imagination. Et faux. Et nous continuons.

Dans l'immense majorité des cas, en effet, nous ignorons presque tout de la signification des objets et des monuments offerts à nos regards. Des siècles nombreux de fréquentation nous ont assez accoutumés aux arts romain, grec, égyptien, pour que nous puissions au moins, sans trop risquer de nous tromper, différencier un Horus d'un Anubis, une Vénus d'une Minerve ou un Hermès d'un Zeus. En ce qui concerne Tlaloc ou Viracocha, c'est beaucoup moins sûr ; seule une élite d'experts s'y retrouve. Dans bien des cas, les meilleurs spécialistes en sont réduits à des spéculations iconologiques sur des vestiges énigmatiques. Quels sont donc les mystérieux personnages barbus et apparemment castrés qui se contorsionnent sur les stèles d'Oaxaca et dont le style semble à mi-chemin de la culture olmèque et de la culture zapotèque ? Les personnages barbus sont, en effet, exceptionnels dans l'art précolombien. Or, ce n'est là qu'une des innombrables questions que pose l'art ancien de l'Amérique du Sud. On en verra d'autres plus loin.

Ces civilisations se laissent mal approcher, il faut en convenir. Outre le vertige, le voyageur qui arrive, près de Mexico, dans la cité des temples de Teotihuacan ou bien, au terme d'un épuisant voyage à près de cinq mille mètres d'altitude et à flanc de précipice, devant les ruines de Machu Picchu, ressent surtout du malaise, en plus de l'« émerveillement » de commande. L'émerveillement pour moi, je le confesse, devint souvent difficile au fur et à mesure de la fréquentation de l'art précolombien, entreprise dans les années soixante-dix : du fabuleux musée anthropologique de Mexico à Palenque, de Palenque à Uxmal, d'Uxmal au Musée de l'or de San José de Costa Rica, de ce musée à celui de La Paz de Bolivie, puis à Tiahuanaco, on distingue trop de faces monstrueuses, grimaçantes, cruelles. Ce sont pourtant là parmi les œuvres les plus chargées de symbolisme, donc les plus significatives. Les pièces les plus attachantes, toujours pour l'Occidental, visages d'enfants ou d'adultes, d'une finesse souvent exquise, personnages de la vie quotidienne, poteries grotesques ou phalliques, animaux, bref, celles qui démontrent le talent d'observation ou d'expression des artistes, sont hélas celles qui en disent le moins sur les cultures qui les produisirent. Il faut parfois se faire violence pour dominer en soi tout à la fois le déplorable penchant pour l'exotisme et le rejet d'un monde décidément trop étranger à l'Européen.

En dépit des guides, souvent généreux et précis, malgré le mal que j'en ai dit plus haut, le voyageur éprouve de la peine à comprendre ce qui fit construire à Teotihuacan les Temples arides du Soleil et de la Lune (admirablement reconstitués par le grand archéologue Leopoldo Batres), à Machu Picchu l'indéchiffrable Mur de Beauté, assemblage de blocs de granit si exactement agencés, en dépit de leurs masses phénoménales, qu'on dirait de la mosaïque pour titans. Les notions ordinaires de « beauté » n'ont plus cours ; il convient de se munir d'une autre monnaie d'échange culturelle. Mais laquelle ?

Jusque vers la fin de la décennie 1980, nos archéologues et anthropologues se donnaient les gants de détenir le fin mot en ce qui touchait aux grandes civilisations « précolombiennes ». Certains d'entre eux, riches d'un long travail, ont même été assez péremptoirs. En dépit d'indices qui indiquaient une invasion bien plus ancienne, les Amériques avaient été, selon eux, peuplées quelque douze mille ans avant notre ère, et l'on en savait assez sur leurs civilisations et leurs religions pour écrire de beaux livres illustrés. Vinrent sans ménagement le démenti et son choc : les découvertes de Niède Guidon et de Georgette Delibrias au Brésil, en 1986, démontrèrent que les Amériques avaient été peuplées trente-trois ou trente-cinq mille ans avant notre ère. L'école américaine d'archéologie, entre autres, commença par rejeter dédaigneusement ces découvertes « françaises ». Les datations au carbone 14 confirmèrent pourtant les découvertes des Français ; elles sont aujourd'hui admises, dans un certain désarroi (surtout chez les Américains).

C'est que ces découvertes dérangent ; elles indiquent que l'homme de Cro-Magnon, apparu, croit-on, il y a quelque quarante mille ans, était encore

dans sa relative adolescence lorsqu'il traversa à pied sec les étendues gelées du détroit de Behring pour conquérir ces territoires où le mystérieux Gênois Colomb avait cru, dit-on, pouvoir situer la Chine. Voire ! D'autres indices, encore ténus, indiquent que le peuplement en question est beaucoup plus ancien : il remonterait à l'époque de la glaciation du Wisconsin, il y a soixante-dix mille ans ¹. Dans ce cas, ce ne serait pas le seul homme de Cro-Magnon qui peupla les Amériques, puisqu'il n'était pas encore apparu, mais l'homme de Neandertal. On commence à peine à gratter la croûte du problème.

Autre énigme : par qui avaient donc été peuplées les Amériques ? L'on était, là encore, formel : par des Asiatiques. Les Indiens des Amériques étaient donc, assurait-on, des mongoloïdes. Des mongoloïdes en plus grande partie, certes. Mais il fallut ensuite admettre l'hypothèse, rien que l'hypothèse, que les côtes américaines du Pacifique Sud avaient peut-être vu débarquer des Océaniens d'une souche évidemment différente. Puis encore, à considérer certaines des têtes monumentales de la période olmèque du Mexique, notamment à La Venta et à Très Zapotes, il est difficile de résister à l'idée que ce sont là des têtes africaines, indiscutablement africaines, avec leurs nez épatés et leurs grosses lèvres. Et donc qu'il est bien possible que, longtemps avant que les Vikings allassent, au IX^e siècle, établir de petites colonies dans les parages de Terre-Neuve, dans les terres dites du Vinland, « Terre de la vigne » (les Vikings y auraient pris les groseilles pour du raisin), les Amériques et, en tout cas celle du Sud, furent visitées et peut-être influencées par des gens d'au moins deux autres parties du monde, l'Océanie et l'Afrique.

De même, on a découvert au Venezuela, en 1976, un trésor de plusieurs centaines de pièces de monnaie romaines, dont les plus récentes remontaient au IV^e siècle de notre ère ; dans une tombe de l'État de Veracruz, au Mexique, en 1967, un torse romain de Vénus et, en Colombie britannique, une masse de pièces de monnaie chinoises en cuivre remontant, croit-on savoir, au XII^e siècle avant notre ère ; ces découvertes, évidemment, ne font pas l'unanimité ; il en est pourtant une seule qui semble à ce jour indiscutable, et c'est celle d'une tête romaine du XII^e siècle de notre ère, découverte dans une tombe datée du XII^e siècle, au Mexique ².

Ce qui signifierait que des navigateurs venus de la Méditerranée avaient eu connaissance des côtes orientales de l'Amérique du Sud. Et donc qu'ils avaient pu y apporter des éléments d'une culture méditerranéenne inconnue, peut-être romaine, mais peut-être aussi orientale. Aucun travail, à ce jour, n'a expliqué de façon satisfaisante les très singulières et très étroites parentés étymologiques entre le grec et la langue nahuatl que parlaient les Aztèques : ainsi de la racine *teo*, « dieu » en nahuatl (comme pour Teotihuacan, « La ville où les dieux sont faits »), pratiquement identique au *theos* grec ; ainsi de la formation du nom Atlas, dieu grec qui soutenait le ciel, et du nom Aztlan, « ciel » dont les Aztèques prétendaient provenir. On peut ainsi s'interroger sur l'origine du nom « Atlantique » : provient-il de l'Aztlan aztèque, contrée

mythique, ou bien des monts Atlas, qui s'étendent, en effet, jusqu'à l'Atlantique ?...

Ces éléments ni ces interrogations n'ont pas changé grand-chose à l'enseignement ordinaire, même le plus savant. On admet bien que l'Amérique fut découverte avant Colomb par les Vikings, éventuellement par l'Irlandais Brendan, mais guère plus. C'est que les certitudes dans de pareils domaines sont périlleuses. Des Olmèques, cités plus haut, qui constituent la première des civilisations méso-américaines dont nous possédions des vestiges d'importance, de ces Olmèques, donc, apparus au Mexique, dans la région de Veracruz, vers 1250 avant notre ère, grands astronomes, introducteurs du premier calendrier écrit américain, en plus d'un art profondément original, puis disparus vers 600 avant notre ère, nous ne savons quasiment rien.

« D'où viennent les Olmèques ? Quelle est l'origine de leur système de glyphes ? Combien de générations furent-elles nécessaires à la formation de leur calendrier³ ? » Mystère.

D'un continent qui fut donc occupé au moins trente-cinq millénaires et peut-être deux fois autant, nous connaissons à peine les trois millénaires précédant notre ère, et encore. C'est-à-dire que les idées enseignées en cette fin de XX^e siècle sur les civilisations indiennes de l'Amérique centrale et du Sud pourraient bien subir, à la suite de découvertes archéologiques à venir, des révisions « déchirantes ». C'est-à-dire encore que, de leurs religions, nous savons très peu. Et qu'il serait frivole de penser qu'ell se seraient constituées à l'abri d'influences extérieures, moyen-orientales, méditerranéennes ou chrétiennes entre autres. Chercher là-bas les origines du Diable, c'est vraiment le Diable !

Le mystère est d'autant plus déroutant que l'Amérique centrale et du Sud a été peuplée, au moins dans une certaine mesure, par les mêmes émigrants mongoloïdes venus d'Asie par le nord. Mais là où le Navajo ou l'Ojibway nous semblent « clairs », moyennant un effort minime, l'Olmèque, le Toltèque, l'Aztèque et le Maya sont le plus souvent opaques. Des pans énormes de leurs histoires sont inconnus ou n'en finissent pas d'être révisés. Ce n'est qu'au cours de la décennie quatre-vingt, par exemple, qu'on s'avisait que les Toltèques, qu'on avait crus isolés au nord-ouest de Mexico, avaient en fait conquis aux X^e et XI^e siècles la quasi-totalité du Yucatan, proposition qu'en 1970 encore les américanistes eussent tenue pour « farfelue ». Et nous en savons bien plus sur l'Égypte ou la Mésopotamie d'il y a trois mille ans que sur les Indiens de l'Amérique dite latine d'il y a trois fois moins de temps.

Notre perplexité s'explique non seulement par l'insuffisance de données archéologiques, mais encore par le fait que les Indiens de l'Amérique centrale et du Sud ont, à la catégorique différence de ceux du Nord, laissé des traces solides : temples, pyramides, sculptures de pierre et d'argile, bas-reliefs, fresques, objets de culte et de la vie courante, et puis des textes. Or, une culture ne parvient à ce stade de production que lorsqu'elle a amassé à la fois

des richesses matérielles et une histoire au sens ordinaire, c'est-à-dire une mémoire liée à la fois à une conscience d'elle-même et à une sédentarisation. C'est-à-dire lorsqu'elle est devenue complexe. C'est là une extension de l'observation faite par l'historien V.G. Childe, selon qui l'écriture apparaît au moment où, à la fois, le volume et les richesses d'une population ont atteint une « masse critique » : il faut alors faire des comptes et donc inventer un système de numérotation. Après les chiffres apparaît l'écriture. Et quand celle-ci est disponible, les idées s'affinent. C'est bien le cas des Indiens de l'Amérique centrale et du Sud.

Mais comment se sont formées les cultures américaines ? Quelle fut sur elles l'influence des populations qui les précédèrent ? Encore mystère ! Nous pouvons juste postuler que les Olmèques, les plus anciens que nous connaissions d'entre les Mexicains, apparurent vers le milieu du II^e millénaire avant notre ère ⁴, que la civilisation maya s'est épanouie vers le III^e siècle de notre ère et qu'elle s'est éteinte peu après le milieu du XVI^e siècle. Commencée avec Dioclétien, elle a fini donc, comme le relève Soustelle, avec Philippe II.

Alors que la plupart de leurs « cousins » d'Amérique du Nord chassaient l'ours et le bison et pratiquaient un semi-nomadisme, vivant sous la tente et migrant au gré des besoins, ceux du Sud taillaient la pierre, avaient appris l'architecture et l'agriculture, irrigation comprise, l'astronomie aussi ; ils étaient assez raffinés techniquement pour observer les éclipses de soleil, non directement, mais dans des miroirs d'obsidienne polie. Ils avaient aussi un système politique, une aristocratie héréditaire, une caste militaire et, comme tous les États constitués, des ambitions territoriales. Alors que, pour le profane, les tribus d'Amérique du Nord constituent une mosaïque somme toute homogène, le même profane sait que l'Olmèque est distinct du Maya qui est, à son tour, distinct de l'Aztèque et de l'Inca. Car les cultures méso- et sud-américaines se sont fortement différenciées. C'est ainsi qu'il y a eu, au sud des États-Unis actuels, des religions différentes.

Nous savons tout cela, mais nous ne savons donc pas, ou incomplètement seulement, le contenu de leurs croyances.

En apparence « primitives », leurs religions étaient fondées sur une cosmologie qui comportait deux territoires distincts, celui des humains, représenté par la surface de la Terre, et celui de puissances surnaturelles habitant les unes le ciel, les autres le monde souterrain, celui que, par extension, nous appellerions les enfers. À commencer par les Olmèques, les plus anciens des Mexicains, le monde terrestre aurait été constitué de terre et d'eau, et ils symbolisaient cette représentation par un crocodile ou un caïman flottant sur la mer primitive ; par la suite, ce crocodile serait devenu un dieu de la fertilité. L'eau, elle, était symbolisée par un poisson, sans doute un requin, et la découverte de vraies dents de requin dans des vestiges archéologiques semble indiquer que cette divinité était associée à des sacrifices rituels. Troisième animal sacré du panthéon restreint et

zoomorphique des Olmèques, le serpent, emblème des classes régnantes.

On prête donc aux Olmèques des rites sanglants ⁵. On peut également leur prêter une philosophie grossière de la nature transitoire de la vie : lorsque leurs rois mouraient, leurs sujets mutilaient rituellement les statues associées à leurs règnes et resculptaient leurs trônes monumentaux pour y retailer les têtes également monumentales retrouvées, donc, à La Venta, à San Lorenzo et à Très Zapotes ⁶. De leurs démons éventuels, on ne sait donc rien ; on peut tout au plus imaginer que leurs sacrifices auraient été destinés à conjurer la colère des dieux et que ceux-ci auraient été des dieux ambivalents, capables du Bien et du Mal.

Si l'on ignore d'où venaient les Olmèques, on ignore aussi bien pourquoi ils disparurent. Car ils disparaissent d'un coup, vers le IV^e siècle avant notre ère. Leur succède la civilisation dite de Teotihuacan, formidable cité-État dont l'influence s'étend à toute l'Amérique centrale, gagnant les peuples voisins, Totonèques de Veracruz et Zapotèques d'Oaxaca. Teotihuacan a été le berceau de la culture mexicaine. Mais on n'en sait pas grand-chose pour autant, puisqu'on ne dispose pas d'échantillon de l'écriture de Teotihuacan. Elle en possédait assurément une, « mais le papier ou le cuir utilisés, documents peints ou autres, ont dû disparaître au fil des temps ⁷ ». Leurs œuvres d'art esquissent toutefois leur interprétation du monde : dans la fresque dite « du Paradis terrestre » découverte à Tetitla, quartier de Teotihuacan, des créatures qui semblent être des esprits dansent avec des papillons, vision idyllique de l'au-delà qui révèle que la mort n'effrayait pas beaucoup les gens de cette culture. Corollaire : ils tenaient la vie humaine en faible estime ; d'ailleurs, les sacrifices humains étaient rituels à Teotihuacan ; du corps de la victime, on extrayait le cœur, qu'on offrait sans doute à un dieu de la fertilité, de la pluie ou autre. Un autre dieu, symbolisé par l'Étoile du matin, et dans lequel on distingue une préfiguration du célèbre Quetzalcoatl, aurait refusé les sacrifices sanglants et n'aurait accepté que des fleurs et des fruits. Cette image pacifique ne sera guère universelle, toutefois, car chez les Pipiles du Guatemala, on lui sacrifiera, à lui aussi, des cœurs humains.

On est tenté d'imaginer que la religion de Teotihuacan aurait été polarisée entre un Bien et un Mal, un Dieu bienfaisant et un Diable antagoniste. Le pouvoir y était, en effet, dominé par une théocratie militaire, selon un schéma qui, à l'évidence, brouille celui de la triade dumézilienne guerrier-prêtre-agriculteur : « Les dieux de Teotihuacan étaient des divinités de l'agriculture, mais ils portaient des armes et avaient parfois l'air de guerriers... La hiérarchie ecclésiastique était en fait une hiérarchie militaire ⁸. » Mais il semble qu'elle ait été plutôt fondée, elle aussi, sur la notion de l'ambivalence des dieux, que l'être humain ne pouvait modifier à son profit qu'à l'aide de sacrifices. Le même dieu pouvait être bon ou mauvais, selon qu'il était content ou non, comme on l'a déjà vu dans de nombreuses autres civilisations, celle de l'Inde en particulier.

Comme la civilisation olmèque, celle de Teotihuacan s'effondre soudain,

au VI^e siècle de notre ère, sans qu'on sache vraiment pourquoi. L'une des hypothèses est que ce serait à la suite des rébellions de tribus vassales, Pipiles ou Totonagues, qui auraient coupé les routes commerciales de Teotihuacan, mais ce n'est là qu'une hypothèse, sans base historique. L'histoire même des civilisations précolombiennes est à ce jour aussi incomplète que notre connaissance de leurs religions.

Avec la même soudaineté que ses prédécesseurs apparaît la civilisation maya. Elle semble, écrit Soustelle à propos de la période classique de cette civilisation, « si soudaine qu'on pourrait croire à une sorte de génération spontanée, de création *ex nihilo* ⁹ ». Le spécialiste précise toutefois que c'est là une illusion d'optique : en ce qui concerne les Mayas, nous disposons, en effet, d'éléments nettement plus nombreux que pour les Olmèques et Teotihuacan. Nous savons ainsi qu'il exista une population prémaya dans le territoire occupé par les Olmèques, qui se scinda, à l'arrivée de ces derniers, en deux groupes, l'un qui alla vers le nord, et l'autre vers le sud et qui constitua la souche d'origine des Mayas proprement dits. Les Mayas ne sont pas soudain tombés du ciel.

Nous sommes aussi mieux équipés pour analyser leur religion que pour celles de leurs prédécesseurs, monuments, sculptures, fresques, objets et manuscrits mayas ¹⁰. Le Livre du Chilam Balam de Chumayel ou « Prophète Jaguar », le Rituel des Bacabs (dieux secondaires censés soutenir la voûte des cieux à l'aide de quatre arbres) et surtout le Popol Vuh, qualifié par Soustelle d'« un des sommets de la littérature religieuse mondiale », ouvrages rédigés peu après la conquête espagnole, apportent leur moisson d'informations. Mais que nous soyons « mieux équipés » ne signifie pas qu'il soit possible de tracer une histoire cohérente de la religion maya : d'abord, parce que les documents disponibles, qui datent du déclin maya, ne renseignent pas sur les siècles qui précédèrent. Ensuite, parce qu'on peut se demander si l'influence européenne n'aurait pas modifié ces textes, écrits, il faut le rappeler, en caractères latins. Enfin, parce qu'on trouve des signes évidents d'influences étrangères aux Mayas, dues à des invasions mexicaines notamment toltèques, qui ont apporté avec elles des dieux étrangers aux Mayas, ou bien encore ont modifié les noms des dieux mayas. C'est ainsi que le dieu Chac de la pluie est doublé par le dieu Metzaboc. On n'est donc pas sûr que la religion maya n'ait pas été profondément modifiée par celle des envahisseurs toltèques. En fait, nous ne connaissons que la religion maya du Yucatan, État de formation tardive.

Toujours est-il que nous en savons assez sur les Mayas pour comprendre que leur civilisation fut la plus brillante et la plus riche des civilisations précolombiennes. « Qualifiés de “Grecs du Nouveau Monde” par un anthropologiste moderne, les Mayas atteignirent... un niveau intellectuel et artistique des plus remarquables », écrit l'*Encyclopaedia Universalis* d'entrée de jeu à l'article « Maya ». Dommage qu'on ne l'ait compris que quatre siècles après la « découverte » de l'Amérique par Colomb, après que l'Europe chrétienne, ivre d'or et d'arrogance, eut dévasté cette civilisation et laissé la

jungle envahir les monuments et les œuvres d'art qualifiés de « barbares », autant dire de diaboliques. La civilisation maya ne fut vraiment découverte qu'au XIX^e siècle, en effet, quand le diplomate américain John L. Stephens publia des récits illustrés de ses découvertes au Mexique et au Guatemala. De la crypte de Palenque, où sur une vaste stèle un jeune homme au profil délicat contemple éternellement, comme dans un pressentiment, une croix surmontée de l'oiseau de vie, l'emblème du dieu Quetzalcoatl, aux ensembles sculptés, exubérants et baroques, de Copán, on reste subjugué par l'immense richesse de l'imaginaire américain avant l'arrivée des Européens. La croix, évidemment, laisse songeur. Et il y a de quoi, on va le voir.

Mais tant de données ont été perdues entre-temps !

Toujours est-il que, comme dans les civilisations agraires du passé, les trois dieux qui dominent le panthéon sont tous trois des aspects de la fertilité : ce sont le Soleil, dont le dieu est Kinich Ahau (« Seigneur Kinich »), la pluie, dont le dieu est Chac, et le maïs. Suivent les neuf dieux des ténèbres et du monde souterrain, autant qu'il y a de séjours souterrains, et les treize dieux du jour, autant qu'il y a de cieux superposés au-dessus de la Terre. Les premiers sont dominés par le dieu de la mort, Cizin, responsable des tremblements de terre, fréquents dans la région, et des épidémies, les seconds, par le « grand dieu » Itzamna, « Maison de l'iguane », créateur de l'univers, mais « vieillard édenté et ridé », associé au Soleil ¹¹. Ce même Itzamna, époux d'Ix Chebel Yax, patronne des tisserands, apparaîtra chez les Mayas du Yucatan sous les traits d'Hunab Ku, « Un-Dieu », nom qui indiquerait une dérive vers le monothéisme, n'était qu'il cohabite avec d'autres dieux. Tous les dieux sont censés être à la fois uniques et quadruples, en référence aux quatre directions, et ils sont à la fois bienveillants et malveillants ¹².

Ce dernier point devrait, en principe, éliminer toute interprétation de Cizin comme précurseur d'un Diable unique. Représenté comme un personnage squelettique, au torse décharné, le dieu de la Mort est accompagné par ou identifié à un homologue également malfaisant, Yum Cimil, « Seigneur Mort », lointain précurseur du sinistre Baron Samedi de la mythologie vaudou ¹³, qui hante les villages à la recherche de malades agonisants. Le mythe, observons-le au passage, présente une ressemblance étonnante avec celui des Trobriandais du Pacifique ¹⁴.

Mais surtout, il faut retenir ceci : le Mal selon les Mayas ne dérive pas seulement de la colère de dieux ambivalents, comme dans plusieurs autres religions du monde, par exemple le védisme, mais aussi de celle de dieux véritablement malfaisants, tel Yum Cimil. Certes, Cizin n'est ni un diable ni le Diable, puisqu'il est bien un dieu. Mal disposé envers les humains sans doute, mais certes pas antagoniste d'Itzamna, le Créateur. Toutefois, il représente bien dans la religion maya une ébauche de notre Diable : bien que véritable dieu, il réside comme le Diable chrétien dans les enfers, c'est-à-dire au-dessous du niveau du sol, et il est foncièrement mauvais. Ne lui manque, pour être vraiment le frère de notre Diable, que l'esprit de rébellion qui

caractérise Satan. C'est bien, au fond, le lointain cousin de l'Ahriman de Zoroastre et des démons de la Mésopotamie, mais il n'a pas atteint au statut exalté de ceux-ci. En tout état de cause, il n'est certes pas dépaycé dans cette dictature qu'est le royaume maya du Yucatan. Isolés entre deux océans, sans véritables échanges culturels, les prêtres mayas n'avaient pas encore conceptualisé le Diable ; ils en étaient pourtant près.

Car la structure de la société maya est aristocratique, comme celle de l'Iran ancien, comme celle de la Mésopotamie. Elle est aussi théocratique, car ce sont les prêtres et les rois-prêtres qui la dominent, et c'est d'ailleurs ce qui, vers l'an mille, entraînera un premier effacement de la société maya, à la suite de révoltes paysannes. Le clergé sclérosé fut incapable de résister à ces « jacqueries », qui dévastèrent l'empire maya ; la période dite classique, la plus brillante de la civilisation maya, prit fin ; les sites majestueux d'Uxmal et de Chichen-Itza furent désertés. Les révoltés n'y gagnèrent pas la liberté pour autant, car une tribu étrangère, les Itzas, imposa aux Mayas une nouvelle tyrannie militariste, ainsi que la pratique des sacrifices humains ¹⁵.

Cette permanence, dans l'Amérique précolombienne, de tyrannies dominées par des castes militaires et religieuses explique l'un des aspects les plus sinistres des religions amérindiennes : non seulement les sacrifices humains, mais encore l'éternelle et étouffante culpabilité dans laquelle vivaient les Amérindiens. On est, en effet, frappé par l'importance et les excès des rites de pénitence chez les Mayas. Soustelle décrit une scène sculptée où l'on voit une femme, agenouillée devant un prêtre qui brandit un drapeau de plumes, qui se transperce la langue avec une corde hérissée d'épines, épreuve indéniablement mutilante ; « devant elle, un panier contient les instruments dont elle s'est servie pour se scarifier ». Les gens se tailladaient donc non seulement la langue, mais encore les oreilles, les mollets. Ces rites étaient destinés à chasser un « démon ». Mortifications qui évoquent de près celles que prescrivait la religion en Mésopotamie. Guère de surprise, car les sociétés mexicaines ont été des tyrannies, elles aussi.

Si les sacrifices humains semblent plus rares chez les Mayas que chez les Olmèques, par exemple, ils n'en sont pas pour autant absents. Mains bas-reliefs et fresques, comme ceux du Temple des Jaguars et du Temple des Guerriers, ne laissent aucun doute sur leur pratique : ces hommes étendus sur un autel, pieds et mains tenus par des officiants, tandis que le prêtre brandit le couteau avec lequel il va leur ouvrir le thorax pour en arracher le cœur, montrent que les Mayas n'avaient pas grand-chose à envier aux Aztèques, grands adeptes de ce genre de massacres. Or, il était impossible pour quiconque de se soustraire soit aux automutilations, soit aux sacrifices.

On peut s'interroger sur l'état d'esprit de populations affrontées aussi régulièrement que fréquemment au spectacle de chairs sanglantes et de corps mutilés et dépecés comme des porcs. Et l'on est en droit, en tant qu'Occidental du XX^e siècle, de nourrir quelques doutes sur leurs capacités de compassion. Mais c'est là faire fi du mépris dans lequel la culture maya

elle aussi tient la vie, elle qui promet aux suicidés une éternité bienheureuse et qui leur a même consacré une déesse, représentée comme une pendue aux yeux clos. La mort n'est rien, la vie non plus. Il y a là un fatalisme qui évoque fâcheusement, sinistrement même, le nihilisme fondamental de certains régimes politiques de notre « magnifique » XX^e siècle : les seize millions de morts de la défunte U.R.S.S. stalinienne, les six millions du III^e Reich, les deux millions des Khmers rouges, les dix millions des accidents de la route depuis l'avènement de l'auto.

Comme en Mésopotamie, il n'était guère question d'échapper à l'horreur religieuse. La société maya était, en effet, très rigide et structurée, de façon évidemment hiérarchique, et la vie y était commandée par des rituels rigoureux, du haut en bas de l'échelle sociale. C'est ainsi que le général en chef chargé des opérations militaires était entouré, dit Soustelle, « d'un réseau serré de tabous : élu pour trois ans, il ne devait, pendant ce laps de temps, ni avoir aucune relation avec une femme, ni manger de la viande, ni s'enivrer. Il ne mangeait, outre le maïs, que du poisson et de l'iguane. Les ustensiles dont il se servait étaient séparés des autres dans la maison ¹⁶ »... Presque un prêtre ! Le sacerdoce, le vrai, distribué dans une classe très nombreuse, comme le laissent supposer et le nombre des temples et celui des rituels, était héréditaire. C'est-à-dire que la société maya était très fortement autoritaire et, comme dans toutes les sociétés autoritaires, et de surcroît militarisées comme celle-ci, les mythes du Mal et la nécessité de le tenir en échec par la pénitence y étaient impérieux.

On comprend d'autant mieux la relative facilité avec laquelle les populations absorbèrent le christianisme, identifiant Jésus au dieu-Soleil Quetzalcoatl ou Kukulcan et la Vierge Marie à la Lune, et transformant la Croix elle-même en symbole de la pluie bienfaisante ¹⁷. La Faute, elles connaissaient ! La Pénitence aussi !

Et puis il y avait eu Quetzalcoatl. Étrange personnage. Situons-le d'abord.

Ce ne fut pas la seule religion maya que les Espagnols allaient découvrir quand ils se lancèrent sur les traces de Colomb, mais aussi celles de civilisations qui leur succédèrent. Dans le même paysage mexicain apparaissent, en effet, à un moment qui reste indéterminé, deux populations qui produisent des cultures majeures, d'origine également indéterminée : les Toltèques et les Aztèques. Les Toltèques seraient apparus vers le VIII^e siècle ; fort bien ; mais avant ? Rien. Nous ne savons donc pas d'où les Toltèques auraient tiré les sources de leur religion. On a supposé qu'ils auraient erré de çà, de là, avant de fonder un royaume. L'explication ne satisfait certes pas tous les américanistes.

Toujours est-il qu'il nous reste cette date du VIII^e siècle. D'où la tenons-nous ? Par une ironie de l'histoire, d'un mythe, mais d'un mythe que l'astronomie a permis de situer dans le temps. C'est celui de l'épisode de la création du monde, où le dieu Quetzalcoatl, le dieu « végétarien » des

Olmèques donc, le célèbre Serpent à Plumes, est apparu sur la Terre pour fonder la dynastie des rois toltèques. Car c'est une manie universelle, pour les rois, que de revendiquer une origine divine. Quetzalcoatl, donc, est un beau jeune homme, roi de Tollan, dieu bienfaisant qui interdit les sacrifices humains. Par ailleurs, équipé d'un immense pénis, il tombe amoureux d'une princesse qui est aussi une déesse, qui stimule son ardeur ; et comme il est drogué, peut-être au pulque et peut-être aussi au peyotl, Quetzalcoatl fait de son sexe et de la princesse un usage abusif. Dégrisé, il s'en avise, s'en repent et prend la mer sur un radeau de peaux de serpent. Le soleil brûle le radeau et le cœur de Quetzalcoatl monte au ciel pour y devenir la planète que nous appelons Vénus. Dans une autre version du mythe, parvenu au bord de la mer, Quetzalcoatl monte sur un bûcher et s'y consume, et c'est ainsi que son cœur monte au ciel. Or, cet événement a lieu en même temps qu'une éclipse solaire ¹⁸. Et les éclipses solaires sont des événements qu'il est possible de situer dans le temps.

De plus, les historiens modernes disposaient là d'un indice particulièrement intéressant : la montée de Vénus et une éclipse solaire simultanée. L'événement est très rare. L'observatoire anglais de Hurstmonceux établit qu'il s'est produit le 16 juillet 790 ¹⁹. Donc, la dynastie toltèque a été fondée ce jour-là. C'est ce jour-là que l'Étoile du Matin, le Souffle de la Vie, comme on l'appelle aussi, le dieu des Vents comme on le nomme encore, a manifesté sa présence sur la Terre.

Ce dieu, on l'a vu, satisfait au désir de paix qui anime inconsciemment l'ethnologue ou l'historien, lassés de voir arracher des cœurs tout saignants de poitrines pantelantes. Car Quetzalcoatl, on l'a dit plus haut, exècre ces horreurs ²⁰. Ce qui est intéressant est que les Toltèques vont léguer son personnage aux Aztèques. Et qu'il a, lui, un ennemi juré, Tezcatlipoca.

Or, l'histoire de Tezcatlipoca est embarrassante de similitude avec celle de Quetzalcoatl : comme lui, c'est un beau jeune homme (à cette différence près qu'il lui manque un pied, mangé par un crocodile et remplacé par un miroir d'obsidienne) et, comme lui, il a un beau pénis. Il se présente au marché de Tollan, entièrement nu (déguisé, dit paradoxalement la légende, en marchand huastèque) et, à la vue de son pénis, la princesse de Tollan, capitale toltèque, tombe amoureuse de lui ; elle en devient malade et obtient de son père l'autorisation d'épouser le beau jeune homme. Dans une autre version, Tezcatlipoca saoule au pulque le roi de Tollan et séduit sa fille. De toute façon, celle-ci en conçoit un fils qui naît le jour magique des Neuf Vents. Tezcatlipoca, devenu père d'un prince de Tollan, sème la zizanie dans le royaume toltèque, à telle enseigne que Quetzalcoatl renonce à y séjourner et abandonne Tollan. Tezcatlipoca restaure les sacrifices humains. C'est en son honneur qu'au cours de la grande fête qui lui est consacrée on choisit un beau jeune homme qu'on sacrifiera en lui arrachant le cœur, pour changer.

À l'évidence, Tezcatlipoca est le reflet négatif de Quetzalcoatl : ils sont tous les deux jeunes et beaux avec des grands pénis. L'un et l'autre séduisent

des princesses. L'un est contre les sacrifices, l'autre pour. L'un est bienfaisant, l'autre est malfaisant. Tezcatlipoca serait donc, en quelque sorte, le « Diable » du dieu Quetzalcoatl.

En réalité, le dualisme que voilà présente une tout autre symbolique que celle d'un antagonisme religieux entre le Bien et le Mal. Quetzalcoatl, du moins dans sa version « végétarienne », fut le dieu incontesté de la civilisation de Teotihuacan ²¹, dont la religion semble avoir été centrée sur des divinités agricoles. Il ne semble pas que ces divinités aient, pas plus que Quetzalcoatl, « demandé » du sang humain. Puis, au VIII^e siècle, peu avant, donc, que Quetzalcoatl fondât la dynastie royale toltèque, la puissance de Teotihuacan déclina. Sa religion déclina aussi, car on vit apparaître dans la région un dieu étranger, Xipe Totec, auquel on offrait des sacrifices humains. Quetzalcoatl n'avait cependant pas disparu du panthéon ; mais on lui opposait, là encore, un rival. Au IX^e siècle, les Toltèques, peuple guerrier, envahirent la région, fondèrent une nouvelle capitale, Tollan, et apportèrent avec eux le dieu de la Nuit étoilée, Tezcatlipoca, donc. Pendant tout ce siècle, la religion de l'empire toltèque fut partagée par une lutte d'influences entre Quetzalcoatl et Tezcatlipoca. Ce fut ainsi que Quetzalcoatl finit par perdre sa prééminence et quitter Tollan ²². Le mythe religieux, on ne saurait en trouver d'exemple plus éclatant, est donc un reflet fidèle d'événements historiques réels. Il n'a pas de contenu éthique. Quetzalcoatl n'est pas le Bien, et Tezcatlipoca n'est pas non plus le Mal. L'un et l'autre sont des emblèmes de mythes antagonistes nés de cultures différentes. Comment le comprendre ?

Comme toutes les sociétés précolombiennes, celle des Toltèques, puis celle des Aztèques qui leur succédèrent étaient guerrières. La guerre était la condition sine qua non de survie, et les dieux qui assuraient la victoire militaire demandaient le sang des victimes. Le triomphe de Quetzalcoatl aurait entraîné la défaite, d'abord de Xipe Totec, puis de Tezcatlipoca. Or, c'était impensable. Seuls les sacrifices sanglants tenaient en respect les tribus rivales ou voisines. Lorsqu'il n'y avait pas de guerres pour alimenter les autels en victimes sacrificielles, les Toltèques célébraient une « Guerre des fleurs », au nom trompeur, car les tournois qu'on y célébrait s'achevaient par la mise à mort des vaincus, tradition que ranima en 1440 le célèbre empereur aztèque Montezuma. D'où, incidemment, l'étrangeté de ce Quetzalcoatl qui, le premier, dénonce les sacrifices « essentiels » à la guerre.

Une fois de plus, on le voit dans la victoire de Tezcatlipoca, la coutume religieuse n'avait été que le vêtement de contraintes sociales et politiques. Il en fut de même plus au sud. Mais dans le cas de Quetzalcoatl ? On verra plus loin qu'il existe de bonnes raisons de se demander si Quetzalcoatl n'est pas finalement un Européen et, mieux encore, un Européen chrétien. Car on va le retrouver, érigé au milieu des brumes qui voilent pour nous le reste de l'histoire amérindienne.

Nous n'en savons guère plus sur les civilisations de l'Amérique centrale, cette sorte d'intestin grêle qui unit les panses gigantesques de l'Amérique du

Nord et du Sud, que sur celle du Mexique. Découpée par la politique moderne en une succession d'États, Guatemala, Honduras, Belize, Nicaragua, Costa Rica et Panama, aussi artificiellement distincts que viscéralement rebelles à l'intrusion des *gringos* du Nord, l'Amérique centrale possède pourtant une histoire ancienne qui semble finalement indescriptible. Pour autant qu'on puisse aujourd'hui le savoir, c'est, depuis le I^{er} millénaire avant notre ère, un long mouvement brownien de populations qui, les unes, vont au nord, les autres au sud, se croisant au passage, s'étripant sans doute à l'occasion, puis mélangeant leurs gènes dans des viols ou des mariages pacifiques, pactisant un moment et recommençant ensuite, sans fin jusqu'à l'arrivée des Européens. Mais, manioc quinoa, or, or surtout, jusqu'à en donner la nausée, commerce et guerres, c'est le seul ordinaire que l'archéologue européen parvienne à déchiffrer. Tout au plus sait-on, par exemple, qu'un temps les Chibchas, une tribu de Colombie, avant que ce pays s'appelât évidemment ainsi, tentèrent d'établir une certaine hégémonie sur la région. Elle fut de brève durée.

De tant de plaisirs, d'humbles tâches, de rêves naïfs ou fous, de vies quotidiennes, de massacres, il ne nous reste presque rien.

D'après les témoignages des compagnons de Colomb, certes bien tardifs, mais les seuls qui offrent quelques informations, nous savons aussi que beaucoup de ces gens vivaient nus, les femmes ne portant qu'une pierre verte sur le pubis, à l'occasion des grandes fêtes, puis qu'ils se dévoraient entre eux ²³. C'est, avec toute la révérence due et à ces peuples et aux savants contemporains qui s'efforcent de reconstituer leurs cultures, ce qu'on peut définir comme le pittoresque exotique ordinaire.

De la religion au sud du Mexique, et notamment au Pérou, qui vit se développer la plus grande des civilisations de l'Amérique du Sud, celle des Incas, on ne connaît que les représentations artistiques : des dieux à têtes de jaguar, d'alligator, de singe. Divinités primitives, évidemment, auxquelles on offrait tout aussi évidemment des sacrifices humains, les uns sanglants, les autres, non. Quand ils ne massacraient pas leurs victimes de façon sanglante, eux aussi, les Chibchas les laissaient mourir de faim et de soif au soleil. Car leurs divinités passaient pour être ambivalentes et, comme les Olmèques, les Mayas, les Aztèques et bien d'autres civilisations, les Incas se les représentaient comme capables de produire le bien si elles étaient repues et le mal si elles ne l'étaient pas. Les misérables qu'on laissait se dessécher au soleil étaient donc les chiens des dieux ²⁴. À cet égard, les Incas, peuple du Nord qui avait assujetti vers 1200 les Mochicas et les Chimùs, n'avaient pas changé grand-chose.

Le Diable, tel que nous nous le sommes représenté pendant des siècles, n'avait pas besoin d'être incarné dans un dieu plutôt qu'un autre : il était présent dans tous les dieux, c'est-à-dire qu'il était partout. Ce n'était pas, par syllogisme, qu'il ne fût nulle part : c'est bien qu'il pouvait, comme dans tant d'autres religions primitives, jusqu'à Bouddha et Lao-tseu, surgir n'importe où. « Nous ne croyons pas, nous craignons ! » disait la célèbre formule

aztèque ; cette formule, qu'on eût autrement pu attribuer à Kierkegaard, pouvait s'étendre à toute l'Amérique indienne. Comme les autres civilisations amérindiennes, celle des Incas rendait hommage au dieu jaguar, non parce qu'il était sacré, *huaca*, mais parce que les Incas le craignaient ²⁵. Crainte et tremblement chez les Incas comme chez les Mexicains ! Et les Mésopotamiens !

La rupture de ce système clos, théologique et social, allait pourtant se produire au sein de la domination inca du Pérou. Elle consomma la Cinquième Catastrophe prédite par la religion inca elle-même et eut lieu en novembre 1532, quand un conquistador fou d'or et d'ambition, nommé Francisco Pizarro, de ceux qu'à notre époque on appelle des soldats perdus, à la tête de cent soixante aventuriers qui pissaient sur eux-mêmes de terreur, s'avança sur la place centrale de la capitale provinciale de Cajamarca, vers le dais où l'empereur Atahualpa, entouré d'une armée de quatre-vingt mille hommes, faisait une halte sur la route de Cuzco. Le dominicain Vicente de Valverde présenta un bréviaire à l'Inca ; celui-ci en admira la texture, mais les Incas ne savaient pas lire, puisqu'ils n'avaient pas d'écriture, et c'est pourquoi nous savons d'eux si peu de chose ²⁶ ; Atahualpa jeta le livre à terre. Et c'est alors que le dominicain, de mèche avec Pizarro, hurla : « Allons, chrétiens ! À l'assaut de ces chiens ennemis qui rejettent les choses de Dieu ! » Un coup de canon fut tiré et l'armée d'Atahualpa fut prise de stupéfaction. Le massacre commença. En deux heures, six ou sept mille Incas, désarmés, furent tués et Atahualpa capturé. Le 26 juillet de l'année suivante, il était étranglé à la cordelette, selon la pratique toujours actuelle en Espagne de la *garrote*, après avoir été converti de force à la foi des chrétiens. Pizarro, pourtant, avait solennellement juré qu'Atahualpa serait libéré quand sa rançon aurait été versée. Elle fut versée, mais Pizarro se sentait sans doute, en bon chrétien, dispensé d'honorer sa parole quand elle avait été donnée à un « infidèle ».

Ce fut seulement alors que le Diable en tant qu'individu distinct, porteur de tout le Mal du monde, ce personnage qu'on représentait absurdement cornu, alors que les cornes symbolisaient la puissance dont l'Occident était tellement avide et la fécondité, ce monstre créé de toutes pièces vingt-deux siècles auparavant par l'esprit de mages iraniens et mésopotamiens, le Diable donc fit son entrée solennelle au Pérou. Le grand dieu Pachacamac des Chimùs et des Mochicas, devenu dans la religion inca Viracocha, mais demeuré comme auparavant créateur des mondes, du premier homme et de la première femme, en plus d'être devenu l'incarnation du Soleil, se retira dans les mémoires des hommes. L'Empire inca s'écroula et les Blancs mangèrent son or.

Les Incas avaient soupçonné le Mal d'être multiple et d'habiter partout, puisqu'ils encourageaient partout la colère des dieux, source de ce Mal ; le changement fut que les chrétiens le définirent comme unique tout en le soupçonnant aussi d'habiter partout. Cette convergence mérite une attention particulière, parce qu'elle se situe, ici, sous le signe du singulier Quetzalcoatl.

Éliminée par la seule volonté de conquête et la cupidité d'une bande de soudards espagnols auxquels s'étaient acoquinés des religieux fanatiques, la religion inca n'est plus aujourd'hui connue, et encore, que de quelques historiens, de lettrés sud-américains mélancoliques et d'enquêteurs sur les rapports ténébreux de l'homme avec la divinité. Elle n'eût pourtant pas tant scandalisé les envahisseurs (quel autre mot), s'ils s'y étaient intéressés, et le dominicain Valverde n'eût peut-être pas déclaré aussi vite que c'était avec l'aide du Christ que Pizarro et les siens avaient pu massacrer tant de monde. Pour peu qu'ils eussent témoigné de charité « chrétienne » et d'ouverture à l'étranger, les conquérants n'eussent pas manqué d'être frappés par le fait que les Incas, comme leurs précurseurs les Mochicas et les Chimùs, donc, estimaient que chaque homme avait son « ange gardien », un *Hauqui*, une ombre, une « âme » qui faisait office de bon ami et de conseiller ²⁷. Ils se fussent sans doute intéressés aussi au fait que les « sauvages » conquis croyaient comme eux à un dieu suprême, créateur des mondes et de l'humanité. Et ils se fussent demandé pourquoi ce dieu était, tout comme le leur, une figure éplorée, lui, un dieu, dans le formidable et mystérieux haut-relief qui orne la Porte du Soleil, dressée jusqu'à aujourd'hui dans les ruines de la grandiose cité religieuse mochica de Tiahuanaco, sur les bords du lac Titicaca ²⁸. Car ce dieu éploré est déconcertant. Il est sans exemple dans les panthéons amérindiens.

Incidemment, tant de ressemblances devaient d'ailleurs être nocives à la christianisation véritable des peuples du Pérou : jusqu'à aujourd'hui, et après tant de siècles et d'églises, de prêches et de menaces, quelque six à sept millions des descendants des Incas croient toujours que Dieu est le Soleil et, quand ils prient la Vierge Marie, ils ne l'identifient sans doute pas à la Lune, comme les Mayas convertis, mais à la déesse Terre. Ils prennent toujours saint Jacques, *Santiago*, pour Apu Illapu, dieu du tonnerre et de la pluie, et les fêtes chrétiennes ont fini par coïncider avec les fêtes incas, tout comme, ailleurs, on a transformé le solstice d'hiver, jour où l'on célébrait la renaissance des jeunes dieux de la végétation, en jour de la naissance de Jésus. Les Vierges de la Lune y commandaient le même respect que les nonnes chrétiennes et le padre Calancha écrivait à leur sujet : « Elles sont comme nos religieuses ²⁹. » Ce qui n'empêcha pas les hommes du lieutenant de Pizarro, Hernando do Soto, d'en violer cinq cents, en 1532 ³⁰.

Tant de ressemblances aussi entre le christianisme et le paganisme inca ont, il est vrai, intrigué assez vite les premiers occupants européens du Pérou, ainsi que les métis qui naquirent de leurs unions avec les Indiennes et qu'on appelait « Cholos », c'est-à-dire « métis ». Même s'ils n'étaient pas versés dans l'étude des religions amérindiennes, les chrétiens venus ou nés avec la conquête espagnole ne pouvaient pas manquer d'être frappés tout particulièrement par le culte du dieu-qui-pleure, singularité sans égale dans ces religions. Le Cholo Felipe Gua-man Poma de Ayala, né en 1534, y attachait tant d'importance qu'il adressa au roi d'Espagne une lettre de pas moins de

mille deux cents pages, comportant quatre cents de ses dessins, pour décrire la civilisation et les croyances incas ³¹, et un autre célèbre Cholo, Garcilaso de La Vega, rédigea en 1609 une histoire du Pérou racontée du point de vue inca ³². Ils n'en savaient sans doute pas grand-chose, ni l'un ni l'autre, sinon ce qu'on en disait à leur époque, et qui ne ressemblait sans doute pas à la véritable histoire du Pérou. Certains autres auteurs du XVI^e siècle essayèrent d'accréditer la légende selon laquelle les Incas seraient des descendants perdus de Noé. Si cela avait été le cas, les chrétiens auraient donc eu le mérite, à leurs yeux, de convertir enfin ces juifs égarés ³³.

Mais un autre auteur espagnol de l'époque, Pedro Cieza de Leon, releva un point si curieux qu'il en est déconcertant : visitant la ville de Huari, dans la vallée de Pacayccasa, près d'Ayacucho, il rapporte que son nom... « est Vinaque. Il y a de grands et très vieux édifices qui, par leur état délabré, existent depuis fort longtemps. Quand j'ai demandé aux Indiens des environs qui avait construit cette antiquité, ils m'ont répondu que d'autres Blancs, également barbus, étaient venus et s'étaient installés, longtemps avant le règne des Incas. Cette construction ancienne et les autres du royaume ne me semblent pas du genre que construiraient les Incas. Cet édifice est carré, alors que ceux des Incas sont longs et étroits ³⁴ ».

L'avènement des Incas au Pérou se situant vers 1200 de notre ère ³⁵, il faut supposer d'emblée que le centre de Huari fut bâti par des prédécesseurs des Incas, et qu'il correspond donc à la période de Tiahuanaco. En effet, les deux peuples qui précédèrent les Incas furent les Mochicas, entre le III^e siècle avant notre ère et le X^e de la nôtre, et les Chimùs, entre le X^e et le XV^e siècle. Toutefois, ils n'étaient, ni les uns ni les autres, ni blancs ni barbus ; la barbe n'apparaît d'ailleurs nulle part dans les représentations humaines de l'art amérindien. De plus, ni les Mochicas ni les Chimùs n'ont exercé leurs pouvoirs sur les mêmes régions que les Incas, preuve de plus que les Blancs signalés à Cieza par les indigènes n'ont pu être là qu'au moment de la construction de Huari, c'est-à-dire à la période de Tiahuanaco, soit entre l'an 1000 et le début du XIII^e siècle, date de l'avènement des Incas, auxquels ils sont censés être antérieurs.

L'idée de la présence de Blancs au Pérou quelque trois siècles avant Colomb, sur les hauts plateaux andins, semblerait tellement extravagante qu'elle devrait de prime abord être rejetée dans l'imaginaire des légendes et les brumes du folklore. Toutefois, cette singularité se double d'une autre, et deux singularités convergentes se changent en un problème ; en effet le même Cieza, décrivant sa visite à Tiahuanaco, qui se trouve bien plus au sud, à une vingtaine de kilomètres de la rive méridionale du lac Titicaca, et à brève distance de La Paz, c'est-à-dire en Bolivie, rapporte encore :

« J'ai demandé aux indigènes de l'*encomienda* de Juan Varagas, et en présence de celui-ci, si ces édifices avaient été construits du temps des Incas. Ils se sont pris à rire et ont répété que la construction était bien antérieure au règne des Incas, mais n'ont pu me dire qui les avait fait bâtir. Ils avaient

pourtant entendu leurs ancêtres dire que tout ce qui était là y était apparu en une nuit. Pour cette raison, et parce qu'ils disent aussi que des hommes barbus avaient été aperçus sur l'île Titicaca et que ces hommes avaient construit l'édifice de Vinaque, je dis qu'il se pourrait qu'il y ait eu, avant le règne des Incas, un peuple venu d'on ne sait où, qui aurait fait ces choses, mais qui, trop faible en nombre devant les indigènes, aurait péri au cours des guerres ³⁶. »

On tiendra évidemment pour nulle l'histoire de la construction instantanée de Tiahuanaco, mais on retiendra la persistance de l'histoire des hommes blancs et barbus qui auraient construit le temple de Huari, dit Vinaque, qu'on aurait également vus sur l'île Titicaca à une date indéterminée, ainsi que l'hypothèse de Cieza. Les deux traits indiqués à Cieza par les indigènes indiquent sans ambiguïté possible que ç'auraient été des Européens ou des Méditerranéens. La question est intéressante, puisqu'elle suggère que des étrangers venus de l'Ancien Monde auraient participé à l'inspiration des édifices de la période de Tiahuanaco, c'est-à-dire qu'ils auraient introduit dans le Nouveau Monde le personnage d'un dieu-qui-pleure, qui caractérise la civilisation de Tiahuanaco et qui, même, en fut l'élément dynamique ³⁷.

D'où seraient-ils venus ? Abordant l'Amérique du Sud par ses côtes occidentales, selon toute vraisemblance, ces navigateurs auraient pu traverser l'Atlantique, puis la mer des Caraïbes avant d'aborder les rivages d'Amérique centrale, par exemple ceux de l'actuel Panama ³⁸ ; de là, ils seraient descendus à pied le long de la côte du Pacifique vers le Pérou ; ils auraient aussi pu traverser l'Atlantique, longer la côte orientale de l'Amérique du Sud et doubler le cap Horn pour remonter vers le nord, le long de la côte du Pacifique, avant d'aborder au Chili ou au Pérou. Enfin, ils auraient pu avoir traversé le Pacifique. Ce dernier périple semble à rejeter d'emblée ; en effet, des navigateurs venus de Méditerranée ou d'Europe se seraient le plus probablement arrêtés dans un des nombreux archipels du Pacifique. Le passage du cap Horn est notoirement périlleux, mais enfin, il n'est pas impossible que quelques drakkars ³⁹, par exemple, aient pu réussir cet exploit. L'hypothèse la plus vraisemblable semble être celle d'un débarquement en Amérique centrale. Il faut préciser ici que, rejetées il y a une quarantaine d'années comme d'impayables spéculations, les hypothèses de traversées transatlantiques antérieures à Colomb ont gagné progressivement du terrain, surtout depuis les voyages transocéaniques de Thor Heyerdahl. Au point que toutes les encyclopédies citent non seulement la découverte de l'Amérique du Nord par les Vikings comme un fait historique, mais admettent encore comme plausible la traversée de l'Atlantique par le moine irlandais Brendan (dit aussi Brandan ou Brendon, en fait Brenaind) au VI^e siècle. On ne s'étonne déjà plus que les Phéniciens aient pu faire le tour de l'Afrique quinze siècles avant notre ère.

Les ressemblances étymologiques gagnent à n'être sollicitées qu'avec prudence, mais enfin, comment ne pas s'étonner de l'apparente parenté entre

Kukulcan et Cu Chulainn ou Cuchulain (il existe plusieurs orthographes du nom), le héros irlandais, mi-Achille, mi-Hercule, et mort, selon la légende, dans un duel traîtreux à vingt-sept ans ? Car la ressemblance n'est pas seulement phonétique, elle n'est pas seulement dans le signe, mais aussi dans le personnage qu'il désigne : le Kukulcan-Quetzalcoatl mexicain, devenu donc le Viracocha inca, est comme Cuchulain un héros mort jeune après avoir tenté d'apporter la paix sur la terre. Qu'aurait donc raconté Brendan ? Aurait-il, pour séduire les indigènes et mieux frapper leurs imaginations, confondu en un seul les personnages du Cuchulain et de Jésus ? S'est-il lui-même présenté comme un personnage syncrétique de Cuchulain et de Jésus ? Car il y a indéniablement des traces de la légende de Jésus dans celle de Kukulcan, qui descend aux Enfers accompagné de son ami Xolotl, à la tête de chien, pour y récupérer les ossements des morts et leur redonner vie...

À quelle époque aurait pu se produire le débarquement des « missionnaires » européens ? Selon les récits des indigènes et, en tout cas, selon la date d'apparition de l'image du dieu-qui-pleure dans les représentations de la période de Tiahuanaco, il se situerait entre 600 et 1200 de notre ère. On a vu plus haut les raisons qu'il y a de situer au VIII^e siècle, date cohérente, le débarquement des Blancs, peut-être ou probablement irlandais. Or, entre 600 et 1200, le christianisme domine l'ensemble de l'Occident.

Ces hommes blancs auraient-ils participé à la construction du temple de Huari et auraient-ils introduit le culte du dieu-qui-pleure, dont on retrouve la représentation à Tiahuanaco et en maints autres sites ? En l'état actuel de l'archéologie andine, l'hypothèse d'une construction antérieure de Huari est insoutenable : c'est Tiahuanaco qui a été construit en premier lieu ; son influence s'est répandue tout le long du flanc occidental de la cordillère des Andes, jusqu'en Bolivie et peut-être au Chili, et Huari en porte l'influence ⁴⁰. Et l'hypothèse d'un groupe d'étrangers, fussent-ils blancs et barbus, qui auraient inspiré ou commandé la construction, en une nuit ou en mille, d'édifices de l'importance de la civilisation de Tiahuanaco relève de la pure fantaisie.

Restent trois faits certains : c'est seulement dans la civilisation de Tiahuanaco qu'apparaît le motif du dieu-qui-pleure ; l'expansion de cette civilisation fut d'origine religieuse ; et les récits des indigènes recueillis par Cieza associent ce dieu à la civilisation de Tiahuanaco. Les Occidentaux dont les indigènes se transmettaient le souvenir de génération en génération n'auraient donc pu être que des chrétiens, et le dieu-qui-pleure qui a suscité l'expansion de Tiahuanaco ⁴¹ ne serait donc qu'une version amérindienne de Jésus. Ou d'un Blanc, chrétien et barbu (et porteur d'un grand pénis), qui se serait présenté comme héros, celtique ou chrétien, ou les deux.

L'hypothèse d'une préchristianisation précolombienne partielle de l'Amérique est renforcée par les raisons qu'il y a d'identifier Quetzalcoatl, le Serpent à Plumes, lui-même identifié au Kukulcan maya, puis encore, et c'est

ce qui nous intéresse ici, au Viracocha inca, avec un religieux chrétien. Nous savons que ce fut, au Mexique, un monarque sage, hostile aux sacrifices humains et battu en brèche par Tezcatlipoca, forcé donc d'abandonner la métropole de Tollan et de reprendre la mer. Mais de plus, certains manuscrits anciens le décrivent comme de teint pâle et barbu, traits typiquement européens, vêtu d'une longue robe, ce qui est tout à fait exceptionnel dans les civilisations amérindiennes, et, fait déterminant, associé à plusieurs reprises avec le symbole de la croix ⁴².

Ce qu'il faut en retenir, si l'on veut bien conserver cette hypothèse, est que cette christianisation ne fut que partielle et qu'elle fut résorbée dans la masse des religions andines comme, plusieurs siècles plus tard, ce serait de nouveau le cas. Le syncrétisme Quetzalcoatl-Kukulcan-Viracocha-Jésus ne parvint pas à acclimater le Diable en Amérique du Sud, en dépit de l'importation, dans la mythologie de Tiahuanaco, de l'image étrangère du dieu-qui-pleure. L'esprit de pénitence demeura chez les Incas, comme il avait régné sous les Mayas, puis les Aztèques, peut-être renforcé par ce dieu de souffrance. Mais pour des raisons que nous ignorons, l'idée du Diable fut rejetée.

Peut-être, telle qu'elle fut présentée aux Amérindiens bien avant les missionnaires espagnols, par-dessus l'évidente barrière linguistique, la religion chrétienne parut-elle dangereuse aux rois et aux grands prêtres des Andes. En effet, son principe de salut individuel risquait d'arracher les populations à leur emprise. Ils y risquaient donc leur pouvoir. Ce même pouvoir politique qui, au Proche-Orient, avait créé le Malin devait ici le battre en brèche jusqu'à l'arrivée massive de l'Occident chrétien.

C'est alors qu'on allait lui sacrifier des enfants ⁴³.

1- C.A. Burland, *Les Peuples du Soleil*, Tallandier, 1978. Bien avant les découvertes de Guidon et Delibrias au Brésil, on avait trouvé en Amérique centrale, à Valsequillo et à Puebla, des vestiges d'occupation humaine vieux de vingt mille ans.

2- R. Heine-Geldern, « A Roman Find from Pre-Columbian Mexico », *Anthropology Journal of Canada*, 5, 20-22. Traduit de *Anzeiger des philosophische-historische Klasse der Oesterreichischen Akademie der Wissenschaften*, p. 98, 117-119, 1961.

3- Burland, *Les Peuples du Soleil*, op. cit. Seize ans plus tard, les opinions des spécialistes sur les Olmèques ont peu évolué. Dans une étude intitulée *The Olmec Legacy*, publiée dans la revue *Research & Exploration*, printemps 1992, David C. Grove, professeur d'anthropologie à l'université de l'Illinois à Urbana, écrivait : « Les Olmèques (1150 à 500 av. J.-C.), créateurs du premier art lithique monumental de Mésoamérique, étaient considérés par les spécialistes comme plus avancés que les sociétés qui leur étaient contemporaines, mais comme hautement énigmatiques. » Mais bien que clarifiant certains aspects de leur histoire et de leur culture, l'auteur admet implicitement qu'on en est toujours aux hypothèses en ce qui touche les origines et les causes de la disparition de cette culture majeure.

4- Burland, *Les Peuples du Soleil*, op. cit. L'hypothèse se fonde sur l'évolution du style des poteries de Tlatilco, non loin de Mexico, qui semble porter les marques distinctes du style caractéristique des Olmèques.

5- Grove, *The Olmec Legacy*, op. cit. ; R.A. Joyce, R. Edging, K. Lorenz et S.D. Gillespie, *Olmec Bloodletting : an Iconographic Study*, Sixth Palenque Round Table, University of Oklahoma Press, 1986.

6- J.B. Porter, *Olmec Colossal heads as recarved thrones*, *Anthropology and Aesthetics*, p. 17-18, 23-29, 1989.

7- Burland, *Les Peuples du Soleil*, op. cit.

8- *Id.*

9- Jacques Soustelle, *Les Mayas*, Flammarion, 1982. Le célèbre spécialiste du Mexique...

10- *Id.*

11- *Id.* Nos connaissances sur le panthéon maya dérivent principalement du Codex de Dresde. Le Codex Peresianus de Paris, qui traite pourtant de théologie, et qui aurait été riche d'informations, est trop incomplet pour qu'on puisse en tirer des conclusions.

12- « Mayan Religion », *Encyclopaedia Britannica*, 1980.

13- Il est possible que plusieurs des mythes vaudous, d'origine africaine comme on sait, se soient confondus avec des mythes d'origine caribé, encore présents lors de la conquête espagnole, avec l'extermination des Caribes, comme en témoigne la « Relation de l'histoire ancienne des Indiens », de Ramon Pané, moine hyéronimite qui fit partie du deuxième voyage de Colomb vers les « Indes », en 1493. Ce rapport qui, d'ailleurs, ne porte que sur l'antique Hispaniola, actuelle Haïti, a été publié en 1571 à Venise, et en français pour la première fois dans la traduction d'André Ughetto aux éditions de La Différence, dans la collection Les Voies du Sud, en 1992.

14- Voir p. 34.

15- Les Itzas introduisirent aussi des cultes phalliques et des rites érotiques (« Mayan Religion », *Encyclopaedia Britannica*, *op. cit.*), dérivés sans doute des cultes de la fertilité du Mexique central.

16- Soustelle, *Les Mayas*, *op. cit.*

17- « Mayan Religion », *Encyclopaedia Britannica*, *op. cit.*

18- On ne peut manquer de relever l'extraordinaire ressemblance entre le mythe de Quetzalcoatl et celui d'Héraclès. Comme lui, il est descendu aux Enfers, en compagnie de son frère jumeau Xolotl, comme lui, il monte volontairement sur un bûcher et, comme lui encore, il monte au ciel et y donne son nom à un corps céleste, Vénus dans le cas de Quetzalcoatl, la constellation d'Héraclès dans le cas du second. On relèvera aussi que, selon une étymologie du nom d'Héraclès ce nom signifie « celui qui a un gros pénis », ce qui est également le cas de Quetzalcoatl. Fait singulier, il est représenté barbu, ce qui est tout à fait exceptionnel, sinon unique dans l'art tolèque et aztèque. On sait qu'en Méditerranée certains autres traits et aventures d'Héraclès, notamment sa puissance exceptionnelle et sa descente aux Enfers, furent prêtés à Jésus dans maints centres chrétiens. Mais on verra plus loin (note 42) les autres origines probables du personnage de Quetzalcoatl.

19- Burland, *Les Peuples du Soleil*, *op. cit.*

20- Il convient, incidemment, d'en finir ici avec la légende colportée par quelques esprits aussi mal informés que mal inspirés, espérant justifier les atrocités de la conquête espagnole, et selon laquelle les Aztèques massacraient régulièrement, et pourquoi pas tous les dimanches, une vingtaine de milliers d'hommes. Or, il n'y eut qu'un massacre de cette importance, et ce fut en 1479 ou 1480, celui des prisonniers mixtèques du roi aztèque Ahuizotl, massacre qui suscita d'ailleurs l'horreur de la population de Mexico et les protestations de Nezahualpilli, seigneur de Tezcoco (Burland, *Les Peuples du Soleil*, p. 87).

21- Et peut-être aussi de certains centres mayas, tels que Palenque, où l'on adorait, entre autres divinités agraires, un dieu du maïs, représenté sous la forme d'une croix foliée, dérivée d'une stylisation du plant de maïs. Il faut toutefois se garder de conclure, jusqu'à plus ample informé, que le caractère « végétarien » de Quetzalcoatl a été respecté par la totalité des centres amérindiens qui entretenaient le culte de ce dieu, et plus encore, se garder de conclure que le culte des dieux agraires interdit les sacrifices humains. Jensen observe que « les sacrifices sanglants sont le propre des peuples de cultivateurs » (XXX).

22- « Aztec Religion », *Encyclopaedia Britannica*, 1980. Il est nécessaire de souligner que, en dépit des efforts des missionnaires catholiques pour identifier Tezcatlipoca au Diable chrétien, les indigènes de la Nouvelle-Espagne se refusèrent à ce « placage ». Ce point est abondamment détaillé dans l'étude de Serge Gruzinski, Antoinette Molinié-Fioravzuti, Carmen Salazar et Jean-Michel Sallmann, « *Visions indiennes, visions baroques* », P.U.F., 1992.

23- Burland, *Les Peuples du Soleil*, *op. cit.*

24- Victor von Hagen, *The Desert Kingdoms of Peru*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 1964, traduit sous le titre approximatif « Le Pérou d'avant les Incas », Éditions France-Empire, 1979. Dans cette remarquable étude, von Hagen oppose les partisans des dieux grecs, qui traitaient en amitié avec ceux-ci, aux adorateurs des « dieux verticaux », c'est-à-dire inaccessibles, qui sacrifiaient à la tendance naturelle du prolétariat à s'humilier.

25- « Inca Religion », *Encyclopaedia Britannica*, 1980.

26- Le seul système inca de notation des dates et des événements était constitué par des nœuds disposés sur des cordelettes à des espaces déterminés ; c'était le système des *quipus*, devenu indéchiffrable après la disparition, après la conquête espagnole, des derniers dépositaires de ce savoir symbolique, les *quipu-camayocs*.

27- V. von Hagen, *The Desert Kingdoms of Peru*, *op. cit.*

28- « La Porte du Soleil », écrivent Roberto Magni et Enrico Guidoni dans *Inca* (Fernand Nathan, 1977), « le plus

célèbre monument des Andes, consiste en un seul bloc d'andésite se présentant comme une porte massive (hauteur 2,73 m, largeur 3,84 m, profondeur 50 cm). La porte se trouve à l'intérieur du *kalasasaya* de Tiahuanaco et avait probablement une fonction culturelle. La partie supérieure de la façade, correspondant à l'architrave, est presque entièrement recouverte par un bas-relief solidement calé sur les piliers quadrangulaires. » Il n'existe à ce jour aucune interprétation définitive de ce bas-relief où, comme dans bien d'autres représentations anthropomorphiques de Tiahuanaco, on reconnaît le très singulier dieu-qui-pleure.

29- V. von Hagen, *The Desert Kingdoms of Peru*, op. cit.

30- Diego Trujillo, cité par V. von Hagen, *The Desert Kingdoms of Peru*, op. cit.

31- Felipe Guaman Poma de Ayala, *Nueva cronica y buen gobierno*, édité par Arthur Poznansky, New York, 1944.

32- Garcilaso de La Vega, dit El Inca, *Los comentarios reales de los Incas*, édité par Alain Gheerbrant, 1961.

33- *Id.*

34- Pedro Cieza de Leon, *The Incas*, traduit par Harriet de Onis, édité par Victor W. von Hagen, University of Oklahoma Press, Oklahoma, 1959.

35- Pour une meilleure compréhension de ce qui suit, disons sommairement que les civilisations qui se sont succédées au Pérou sont les suivantes :

Chavin de Huanatar. 1200 à 400 avant notre ère (survivances dans la région côtière de Paracas de 700 avant notre ère au I^{er} siècle de notre ère)

Nazca. I^{er} au IX^e siècle de notre ère dans le Pérou méridional

Mochica. III^e siècle avant notre ère ou I^{er} de notre ère au X^e siècle dans les régions côtières et dans les vallées au nord et au sud de Trujillo

Chimù. XI^e au XV^e siècle (1461) dans les mêmes régions

Tiahuanaco. XI^e au début du XIV^e siècle dans les hauts plateaux

Inca. à partir de 1200, d'abord à partir du nord et du sud, jusqu'à la conquête espagnole.

Sources : « Inca Religion », *Encyclopaedia Britannica*, op. cit.

36- Cieza de Leon, *The Incas*, op. cit.

37- Selon les termes de Wendell C. Bennett, l'un des meilleurs experts de l'art péruvien, dans *Ancient Arts of the Andes*, Museum of Modern Art, New York, 1954, « l'expansion de Tiahuanaco a eu pour moteur principal une religion organisée ».

38- Descendus vers l'Espagne, ils auraient alors été portés par le courant des Canaries, puis l'alizé du nord-est, tous deux circulant d'est en ouest, vers le courant sud-équatorial qui les aurait, en effet, dirigés vers l'Amérique centrale. Un retour éventuel, par exemple dans le cas du moine Brendan, eût pu se faire le long du Gulf Stream, puis de la dérive nord-atlantique, qui circulent, eux, d'ouest en est.

39- Il faut signaler ici l'étude la plus approfondie qui ait été faite à ce jour des voyages intercontinentaux et, en particulier, des liaisons entre l'Ancien et le Nouveau Monde, *Man across the Sea*, ouvrage collectif publié sous la direction de Carroll L. Riley, J. Charles Kelley, Campbell W. Pennington et Robert L. Rands, University of Texas Press, Austin & London, 1971. En dépit de sa rigueur scientifique et de l'extraordinaire abondance des documents cités en faveur de traversées transatlantiques et transpacifiques bien avant Colomb et l'ère des grands navigateurs, cet ouvrage reste cependant connu de quelques spécialistes, comme l'a prouvé l'abondante littérature publiée à l'occasion du cinquième centenaire de la « découverte » (prétendument officielle) de l'Amérique par Colomb. Citons également l'ouvrage d'Ivan Van Sertima, *Ils y étaient avant Colomb*, Flammarion, 1981, qui, en dépit de spéculations parfois aventureuses et de l'absence regrettable d'une table des matières et d'un index, fourmille de documents et de références peu connus, ainsi que de thèses intéressantes.

40- On ne connaît pas la date exacte de la construction de Tiahuanaco. L'archéologue Arthur Posnansky, qui a consacré sa vie à l'étude de ce lieu il est vrai énigmatique, avait sans doute cédé à un vertige mystique, quand il postula dans son ouvrage monumental sur ce site que Tiahuanaco avait été construit il y a plusieurs milliers d'années. Se basant sur certaines interprétations des frises du temple du *kalasasaya*, il avançait même que celui-ci remontait au XV^e millénaire avant notre ère. Posnansky eut certes le mérite de pressentir, bien avant les découvertes archéologiques récentes, que les Amériques avaient été occupées bien avant le XII^e millénaire avant notre ère, mais il semble par ailleurs avoir négligé une évidence : il n'existe aucune raison de penser qu'au XV^e ou au X^e millénaire l'humanité ait atteint dans les Amériques un stade de développement et en tout cas de génie architectural qui n'existait nulle part ailleurs au monde. Il est vrai que Tiahuanaco a suscité beaucoup d'hypothèses franchement aventureuses, dont celle d'un autre archéologue, H.S. Bellamy, qui a avancé pour sa part que la Porte du Soleil témoigne de l'existence d'une seconde Lune, qui aurait existé il y a de nombreux millénaires (c'était d'ailleurs l'hypothèse de l'Allemand Hoerbig), et celle de Daniel Ruzo, pour qui les sculptures du plateau de Marahuasi, à quelque quatre mille mètres d'altitude, à l'est de Lima, seraient d'une « extrême antiquité ». Un panorama des théories avancées sur Tiahuanaco a été esquissé dans l'étude de Marjorie von Harten, « Religion and Culture in the Ancient Americas », « Systematics », *The Journal of the Institute for Comparative Study of History, Philosophy and Sciences*, n° 1, juin 1963, Kingston-upon-Thames. En dépit des énigmes réelles de Tiahuanaco, il semble, jusqu'à plus ample informé, prudent de situer sa construction entre le VII^e et le XI^e siècle.

41- Victor W. von Hagen, *The Desert Kingdoms of Peru*, op. cit. (VI. *The Conquests, presumed road of the Tiahuanaco invasion of the Peruvian valleys*) ; voir aussi Roberto Magni et Enrico Guidoni, *Inca*, Fernand Nathan, 1977, op. cit.

⁴²- B.C. Hedrick, de l'université de Floride à Gainesville, « Quetzalcoatl, European or Indigene ? », in *Man across the Sea*, *op. cit.*

⁴³- Voir p. 305.

14.

Israël ou des démons serviteurs célestes au Diable moderne

Du personnage ambigu du serpent dans la Genèse – De la colère de Dieu contre Sa création – De Ses ressemblances étroites avec celles des Créateurs dans les mythes mésopotamiens de la Genèse – De l'amicale et déconcertante conversation, dans le Livre de Job, entre Dieu et Satan, lequel siège non en Enfer, mais dans le Conseil céleste, avec les anges – De la non moins déconcertante absence d'Enfer dans le judaïsme ancien, le Shéol n'étant qu'« une terre de silence et d'oubli » – De l'apparition tardive de Satan en tant qu'ennemi de Dieu dans les Écrits intertestamentaires et notamment le Livre d'Énoch, auquel collaborèrent les Esséniens – De l'influence des religions mésopotamiennes sur les Esséniens et de la présence croissante d'un Satan maléfique à partir du II^e siècle avant notre ère.

Notre histoire officielle, à nous Occidentaux, chrétiens de toutes dénominations, juifs, bref judéo-chrétiens, commence par une perte. Une perte qui remonte aux poussières fabuleuses et dorées de la Bible. Ou, du moins, au récit qu'en ont fait des Juifs, puisque le premier de tous nos Livres a été écrit par des Juifs, alors appelés des Hébreux. Ce récit provincial, alors destiné à quelques dizaines de milliers de gens, a fait en vingt-cinq siècles le tour du monde. Les centaines de civilisations qui se sont formées sur la planète ont produit, les pages qui précèdent l'évoquent à peine, autant de récits de la Genèse. Le souci le plus profond de l'être humain, en effet, est de se fabriquer des origines, et quand il ne les connaît pas, il se les invente. Nous tous, humains de tous siècles, nous ne savons pas être tels qu'en nous-mêmes, pareils à ces serins captifs qui chantent de travers, faute d'avoir entendu le chant de leurs parents. C'est ainsi que, par un snobisme inversé, issu d'une sorte de romantisme cosmique inauguré par Milton dans *Le Paradis perdu*, Darwin crut pouvoir se chercher des quartiers de noblesse chez les primates ¹. Qu'on veuille bien me pardonner la digression.

Mais c'est donc notre histoire selon l'Ancien Testament qui a dominé le monde occidental depuis l'arrivée de Saül à Rome. De la chute de l'Empire

romain, finalement le seul véritable empire dont se souvienne l'humanité, car celui d'Alexandre n'a duré que le temps de sa vie, jusqu'à la naissance de l'histoire et de l'ethnologie modernes, au début du XX^e siècle, il n'y en avait aucune autre qui méritât, croyait-on, l'attention.

En effet, toute mémoire humaine est courte, du moins sans les livres, et c'est pourquoi, de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie à l'Inquisition Très Catholique, et de l'Inquisition Très Catholique à Hitler, on en a fait des autodafés. D'hypothétiques lecteurs qui seraient nés avant ce siècle eussent témoigné que, jusque vers la moitié du XX^e siècle, de Brazzaville à Dublin, de Brest à Brest-Litovsk, de Goa à Los Angeles, de Sydney à la Terre de Feu, bref, il n'y avait de récit de la Création que celui de la Genèse, jadis destiné, donc, à quelques dizaines de milliers d'Hébreux rescapés des fureurs d'un tyran à la barbe huilée et au nom du tyran, héréditaire de surcroît et donc deux fois tyran, Nabuchodonosor II.

C'est ainsi que nous avons su, non, avons cru savoir que nous étions les victimes du Diable.

Comment ? Nos ancêtres, Adam et Ève, nous a-t-on raconté dès l'école primaire, habitaient un lieu de banales délices, le Paradis terrestre. Un lieu de toute évidence paradoxal, à la fois oriental et rousseauiste où, selon l'imagination de l'admirable Bruegel l'Ancien, par exemple, les panthères cohabitaient avec les agneaux, c'est-à-dire où les panthères, sans doute, étaient herbivores ; donc n'étaient pas les panthères que nous connaissons. L'Orient a toujours raffolé de ces fables, et l'Éden n'est d'ailleurs pas une invention des Hébreux : le mot est sumérien et remonte aux III^e-II^e millénaires avant notre ère ; il dérive de l'akkadien *edenu*, qui signifie tout aussi bien « paradis ² ». Il semble que ce lieu n'ait été ni hébreu ni intemporel, car les archéologues pensent que les « quatre rivières » dérivées d'un seul fleuve qui arrosent l'edenu de la Genèse, le Pishôn, le Guilhôn, le Hidéquel et le Perat, se sont déversées dans le golfe Persique ³. Ç'auraient été le Tigre et l'Euphrate actuels et deux de leurs bras principaux. Bref, le Paradis se serait autrefois situé en Irak. L'idée paraît aujourd'hui surprenante, mais qu'importe ; on a vu plus haut que l'Irak a joué autrefois un rôle comparable à celui qu'il aura joué en cette fin du XX^e siècle.

Adam et Ève étaient innocents et puis – selon l'Histoire sainte de mon enfance – le Diable a tenté Ève, qui a succombé et qui a tenté ensuite Adam, lequel (sans doute par ennui) a évidemment succombé à son tour. Et c'est ainsi que, depuis toujours, nous portons le poids de la Faute de gens qui ne savaient pas ce qu'était le Mal, puisqu'ils ne l'avaient jamais expérimenté avant de mordre dans le fameux Fruit défendu, et qui étaient donc aussi mal armés que possible pour y résister. Faute juridiquement insoutenable, bien sûr, puisqu'une faute se commet en connaissance de cause, sans quoi ce n'est qu'une erreur. Injustice patente aussi, car qu'aurions-nous à faire d'une faute de nos ancêtres, qui n'en était d'ailleurs pas une ?

Mais est-ce bien notre Diable qui se trouve représenté sous la forme du

« serpent nu » dans la Genèse ? Ce serpent qui dit à la première femme qu'elle ni Adam ne mourront pas s'ils mangent du fruit de « l'arbre au milieu du jardin » ? La fable est évidente autant que mystérieuse, car l'arbre en question est celui de « la connaissance du Bien et du Mal », et l'on peut s'interroger sur le bien-fondé du commandement divin qui interdit donc de connaître le Bien et le Mal. Le respect de Dieu n'exige-t-il pas justement la connaissance de l'un et de l'autre ? Dieu aurait-Il interdit qu'on apprît ce qu'étaient le Bien et le Mal ? De plus, ce serpent dit à Ève que si elle et son conjoint, alors éternels, mangent du fameux fruit, ils seront pareils aux dieux. C'est le célèbre « Et eritis sicut Dei ». Mais comme ils n'ont connu la mort qu'à la sortie du Paradis, il faut penser qu'ils étaient déjà comme des dieux, puisqu'ils étaient immortels et que le serpent tenait un discours bizarrement illogique pour un animal aussi avisé.

La vérité est beaucoup plus simple, tous les enfants l'ont devinée depuis l'école primaire, justement, c'est qu'Adam et Ève avaient fait l'amour et que c'est là que réside la Faute. On peut ergoter à l'infini sur l'intérêt de créer deux organismes complémentaires, un homme et une femme, si c'est pour les menacer d'un glaive de feu quand ils ont commis l'imparable, étant tous deux nus dans un jardin au climat tempéré. Qu'on veuille bien me pardonner cette impertinence, mais je me suis toujours étonné de la nécessité de faire intervenir ce serpent parleur. La complémentarité biologique n'avait nullement besoin de lui.

Bref, cet arbre du Bien et du Mal est bien un symbole, ambigu comme tous les symboles, mais le serpent l'est-il aussi ? On est tenté d'en douter, car Elohim, Dieu donc, s'adresse à lui spécifiquement, en tant que serpent : « Puisque tu as fait cela, tu es honni parmi toute bête, parmi tout vivant du champ. Tu iras sur ton abdomen et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie⁴. » Il dit encore : « Je placerai l'inimitié entre ta semence et entre sa semence. » En avait-il donc été autrement ? Même au Jardin d'Éden, n'y avait-il pas eu de distance entre la semence du serpent et celle des humains ? L'anathème laisse perplexe, et même sceptique, la malédiction divine semble avoir été restreinte au Moyen-Orient. En effet, les Égyptiens, pour commencer, puis les Hindous, puis les Mexicains et bien d'autres encore ont divinisé le serpent.

De plus, qu'aurait donc fait le Diable au Paradis, si tant est que c'était bien lui, déguisé en serpent ? Est-ce à dire que Dieu aurait aussi créé le Mal et lui aurait donné asile au Paradis ? Mais dès lors, comment reprocher à Adam et Ève d'avoir cédé aux invitations d'un pensionnaire du Paradis ?

Comme on le voit, les mythes sont épineux.

Une version de la Bible, car il en est plusieurs, assure que « le serpent était plus rusé que n'importe quelle créature sauvage que le Seigneur avait créée⁵ ». Mais la Genèse ne nous dit pas quel est l'objet de la ruse qui lui fait persuader Ève de transgresser l'ordre du Créateur. Qu'avait donc ce serpent à y gagner ? Toujours est-il démontré que ce serpent est une créature du

Seigneur, c'est-à-dire que c'est Dieu Lui-même qui l'a créé. Pourquoi n'est-ce donc pas au serpent qu'il adresse sa punition ? Et qu'advient-il de ce fauteur de troubles, comme on dit, de nos jours ? La Bible ne le dit pas.

L'expulsion du Paradis ne semble pas affecter outre mesure les humains descendus du couple originel. Leur longévité, signe de santé physique et intellectuelle, est prodigieuse : Adam vit neuf cent trente ans, Seth, cent cinq, Énoch, neuf cent cinq, Kéna, huit cent quarante, Mahalalel, huit cent quarante, Jared, neuf cent soixante-deux, jusqu'à Mathusalem, qui bat les records en mourant à neuf cent soixante-neuf ans. Mais, ce qui surprend le plus, c'est que le Créateur est mécontent de la prolifération des humains sur la Terre : Il « voit que se multiplie le mal du glébeux sur la Terre. Toute formation des pensées de son cœur n'est que mal tout le jour ». Et, s'il demeurerait quelque ambiguïté quant à la malveillance du Créateur à l'égard de ses créatures, le vers suivant la dissipe : « Iahveh regrette d'avoir fait le glébeux sur la Terre ⁶. » Il décide donc : « J'effacerai le glébeux que j'ai créé des faces de la glèbe. » Et pas seulement le « glébeux », mais encore le reste de sa création : « ... du glébeux jusqu'à la bête, jusqu'au reptile et jusqu'au volatile des ciels. Oui, j'ai regretté de les avoir faits ⁷. » Il se trouve donc que toute la création paie la déception divine. Déception ou dépit ? Toujours est-il que, selon la Genèse, c'est toute l'humanité, sans parler des moutons, des oiseaux et des poissons, des campanules et des fougères, qui portera, pendant les siècles des siècles, le poids de ce dépit autant que celui de la Faute imaginaire. Et c'est le Déluge.

Est-ce la conséquence du mauvais tour joué par le serpent ? Ou bien du crime de Caïn, excédé de voir son frère amasser plus de provisions que lui ? Mais alors, quelle est la responsabilité des oiseaux dans le ciel, par exemple ? Rien ne le dit. Le Créateur se comporte comme un despote arbitraire, mécontent de l'état du royaume. Le premier des Livres du Livre présente donc Dieu comme un despote coléreux, voire colérique et injuste, étranger à la notion de pardon et qui, furieux d'être déçu, décide de noyer toute la création. Le Déluge ! Seul Noé trouve grâce aux yeux de l'Éternel, mais cela ne suffit pas à compenser la fureur divine, car « la Terre se détruit en face de l'Élohim, la Terre se remplit de violence. Élohim voit la Terre, et voici, elle est détruite. » Afin encore d'écarter toute incertitude quant à la parfaite malignité de ses humeurs, le Créateur revendique cette destruction : « Me voici, je les détruis avec la Terre ⁸. »

Dès les débuts du judaïsme, donc, les origines du Mal sont énigmatiques. Du judaïsme écrit, s'entend, car la Bible est postérieure à la formation du peuple connu par l'archéologie mésopotamienne sous le nom de Habiru, les Hébreux. Ceux-là étaient bien plus anciens ⁹.

La Bible est même très postérieure, car depuis les analyses critiques, désormais célèbres, de Karl Graf et de Julius Wellhausen, au XIX^e siècle, réunis ultérieurement sous le nom de théorie Graf-Wellhausen, on admet que la Genèse est un texte composite qui a été écrit après l'Exil, c'est-à-dire après

la prise et la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor II, en 587, avant notre ère, et la captivité des Juifs à Babylone, qui s'achève en 538 avant notre ère ¹⁰. La Genèse aurait donc été écrite au retour à Jérusalem, au début du V^e siècle avant notre ère.

De plus, comment ne pas être frappé de la ressemblance de la déception du Créateur selon la Genèse avec celle d'Apsu, l'atrabilaire Créateur babylonien qui, excédé du bruit des créatures, ses enfants, décide de les exterminer ? Et avec le récit de la création de l'humanité par le dieu Enki et son épouse Ninmah, prise de vin, qui fabrique une collection de ratés et de bancroches¹ ? Dans les trois cas, nous avons une première Création ratée par un Créateur arbitraire, qui suscite la fureur divine et qui manque de bien peu être envoyée au Diable, c'est le cas de le dire.

C'est donc de Mésopotamie que les auteurs de la Genèse ont ramené leur version de la Création. Cette conclusion est renforcée par les ressemblances étroites entre la version mésopotamienne et celle de la Genèse ¹¹. Une partie appréciable de l'Ancien Testament s'est donc forgée au contact des religions des oppresseurs mésopotamiens. Car il est d'autres ressemblances.

L'histoire de Noé, en effet, se retrouve dans une légende babylonienne bien plus ancienne que la Genèse. En 1965, le British Museum identifia dans ses réserves deux tablettes se référant au Déluge et gravées dans la cité babylonienne de Sipar, sous le règne du roi Ammisaduqua, lequel dura de 1646 à 1626 avant notre ère. On y voit que le Créateur, regrettant sa Création, décida de l'exterminer par la noyade ; mais le dieu des eaux, Enki, déjà mentionné, révéla ce plan catastrophique à un roi-prêtre nommé Ziusudra, qui construisit une arche et survécut donc. Ce personnage a bien existé ; il était roi d'une cité de Babylonie du Sud, Shuruppak, vers l'an 2900 avant notre ère ¹². Ce Ziusudra ressemble fortement à Noé ; à moins qu'il n'y ait deux arches...

Mais d'où les Juifs ont-ils ramené leur version de Satan ? Car s'il n'est pas nommément désigné comme Satan, le serpent du Paradis en est déjà l'esquisse. Dans l'épopée babylonienne de Gilgamesh, on trouve certes un épisode de séduction dont les termes rappellent singulièrement celui de la séduction d'Adam par Ève dans la Genèse : ayant cédé aux charmes de la déesse Ishtar, Enkidu se trouve doté « de sagesse et d'un plus grand savoir » ; Ishtar tient même à son amant des propos qui évoquent étonnamment la phrase du serpent : « Vous serez comme des dieux. » Elle lui dit : « Tu es sage, Enkidu, tu es comme un dieu. » Mais Ishtar est loin d'être, dans la religion babylonienne, identifiée à un esprit du Mal par excellence ; c'est la déesse tentatrice, certes, folle et cruelle à l'occasion, mais elle ne représente pas le Mal.

L'originalité de la Genèse est l'invention de ce serpent, qui préfigurerait Satan. Celui-ci aurait-il donc existé depuis l'origine des temps ? C'est ce que donnerait à penser, à première vue, l'admonestation de Dieu à Caïn, lorsque celui-ci Lui offre les produits de ses premières semences et que Dieu, pour une raison indéterminée, n'en accueille pas favorablement le sacrifice :

*« Si tu as bien fait, tu es agréé ;
sinon, le péché est un démon tapi à ta porte.
Il te guettera et te maîtrisera . »*

¹³Mais il s'agit en fait d'un simple démon, non identifié, comme il abonde dans toutes les religions du monde et, en particulier, du monde moyen-oriental ; ce n'est pas notre Satan. La preuve en est qu'on lit, en effet, dans le Livre de Job, à propos de ce Satan lui-même, que :

*« Le jour vint où les membres de la cour du ciel prirent place en présence du Seigneur et Satan comptait parmi eux. Le Seigneur lui demanda où il avait été. "Je parcourais la Terre de part en part", répondit-il. Puis le Seigneur lui demanda : "As-tu considéré mon serviteur Job ? Tu ne trouveras nul autre pareil sur la Terre, un homme sans reproche et droit..." »*¹⁴

Il est difficile de ne pas être surpris par la présence de Satan dans le Conseil céleste, dont il fait explicitement partie et, de plus, en qualité de familier de Dieu. Et c'est là une vision de Satan en tant que dieu inférieur, mais dieu quand même, qui évoque cette fois les religions dérivées du védisme et même le trickster Loki ¹⁵, par exemple : avec l'accord de Dieu, Satan va tourmenter ce pauvre Job pour le mettre à l'épreuve, mais tout sera bien qui finira bien. Finalement, Satan était donc l'instrument des volontés divines, lesquelles, assez paradoxalement, visaient à savoir si Job était vraiment aussi vertueux qu'il le paraissait. Soit.

Satan est donc loin d'être l'ange déchu, le rebelle bavant aux commissures des lèvres, l'ennemi juré de Dieu. C'est l'impression qui est encore donnée par le récit que le prophète Michée fait au roi d'Israël Achab. Celui-ci projette, en effet, une guerre contre les Araméens. Il consulte donc ses prophètes, « environ quatre cents » (ce qui fait beaucoup de prophètes), et puis Michée apparaît donc. Il déconseille la guerre, ce qui contrarie vivement Achab, qui traite le fâcheux de prophète de malheur. Mais Michée insiste ; il a eu une vision :

*« J'ai vu le Seigneur assis sur son trône, avec toutes les phalanges célestes à ses ordres, à sa droite et à sa gauche. Le Seigneur a dit : "Qui poussera Achab à attaquer Ramot-Guil'ad et qu'il y tombe ?" Les uns dirent ceci et les autres cela. Puis un esprit apparut et se tint devant le Seigneur et dit : "Je le séduirai." "Comment ?" demanda le Seigneur. "Je parlerai", dit l'esprit, "et je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes" »*¹⁶.

Discours pareil à celui du Tentateur dans l'histoire de Job. La témérité de Michée ne sert à rien : il est souffleté par le chef des prophètes, Sédécias (Sidqyahou bèn Kena'ana), puis il est jeté en prison par le roi. Lequel meurt le soir même. Dieu a donc réalisé son dessein de perdre Achab, et cela, grâce à ce mystérieux Esprit du mensonge. Extraordinaire aventure ! Car cet Esprit, capable de se démultiplier quatre cents fois pour aller souffler le mensonge dans autant de prophètes, ne peut être que le Diable tel que nous le connaissons ! Et une fois de plus, nous le trouvons dans le Conseil céleste, dévoué à l'accomplissement des desseins de Dieu ! Nous le reconnaissons, il est le frère des esprits non seulement babyloniens, mais encore égyptiens.

On retrouve, en effet, quasiment la même histoire dans un récit égyptien

antérieur : Osiris, désireux d'envoyer un général à la bataille, lui délègue des esprits :

Les deux démons pénétrèrent en lui et au même instant, son cœur oublia la fête. "Par la Vie, mes frères, je désire guerroyer ¹⁷ !" »

Le Dieu juif s'est sans doute inspiré du subterfuge d'Osiris. Mais, on l'a vu, les ruses divines, comme les mythes, circulent de religion en religion, et ni le judaïsme ni l'Ancien Testament ne sont immuns à de pareils emprunts. Et l'on revoit d'ailleurs cet Esprit démoniaque, une fois de plus allié de Dieu, dans le Livre d'Isaïe. Dans l'oracle porteur de la malédiction divine à l'égard de l'Égypte, il est annoncé que Dieu aura infusé dans les chefs des clans un « esprit qui trouble leur jugement ». L'Égypte trébuchera alors « comme un ivrogne qui glisse dans ses vomissures ¹⁸ ».

Écrit entre le VIII^e et le VI^e siècle avant notre ère, le Livre d'Isaïe démontre, une fois de plus, que le judaïsme n'avait représenté ni Satan ni les démons comme des ennemis de Dieu, mais plutôt comme ses serviteurs. Pour faire bonne mesure, donnons-en un autre exemple :

« Après qu'Abimelech eut été prince d'Israël pendant trois ans. Dieu envoya un mauvais esprit pour semer la discorde entre lui et les habitants de Schechem ¹⁹... »

Les Schechémites sont, en effet, des gens faux et malhonnêtes, qui ont massacré les soixante-dix enfants de Yerubabel, et ils ont nommé roi cet Abimelech, qui n'est que le fils d'une esclave. La manigance divine a des effets épouvantables : non seulement Schechem est détruit par Abimelech, qui se sert pour cela de magie, et qui répand du sel sur les ruines pour les rendre stériles, mais encore le prince lui-même est assassiné, indignité suprême, par la main d'une femme !

On le voit, il est de rigueur que les services démoniaques accomplissent les vengeance de Jéhovah. Quand ils ne vaquent pas à leurs besognes médiocres et crapuleuses à des fins personnelles, les démons sont des factotums célestes. C'est-à-dire que Satan est à la fois l'allié et le serviteur de Dieu.

Mais dans les Chroniques, il en va autrement : Satan reparaît, cette fois pour inspirer à David une décision qui se révélera malheureuse, et qui est d'ordonner un recensement ; or, ce recensement va amener la peste. Il est dit là que :

« Satan se dresse contre Israël. Il incite David à dénombrer Israël ²⁰. »

Les Chroniques datent du début de l'ère hellénistique, c'est-à-dire du III^e siècle avant notre ère. Satan a donc, en quelque deux siècles, changé d'attribution ; il n'agit plus de concert avec Dieu, mais pour son compte propre. Quelque deux siècles encore plus tard, l'ancien membre du Conseil de Dieu a encore changé de statut : il est promis à la disparition, comme en atteste le Livre des Jubilés, texte intertestamentaire écrit par les Esséniens à

Quoumrân, donc pas avant la seconde moitié du II^e siècle avant notre ère, qui assure qu'à la Fin des Temps, c'est-à-dire au terme de quarante-neuf jubilé, il n'y aura plus de Satan ni aucun mal, et que le pays d'Israël sera purifié pour toujours ²¹. À l'époque, les Pharisiens envisageaient une durée du monde de six mille ans ; plus prudents, les Pères de l'Église la portèrent à sept mille, à partir de la Création de ce monde, donc. La cosmologie a, hélas, modifié ces dates, Satan est toujours présent dans l'esprit de mes contemporains.

L'idée hébraïque du Diable aura donc varié entre la date de composition de la Genèse, c'est-à-dire le VI^e siècle environ avant notre ère, et le premier avant notre ère. Le fait a déjà été relevé : c'est entre 150 avant notre ère et 300 de notre ère que les diables envahissent le judaïsme ²². Dans l'Ancien Testament, il y en avait relativement peu : c'étaient Mevet, démon de la mort, Lilith, la voleuse d'enfants, Reshev, démon de la peste, Dever, démon des maladies en général, Bélial, lieutenant des démons, Azazel, démon des déserts, sans doute celui qui est censé avoir tenté Jésus, et, si l'on veut encore, Satan, bien que son rôle soit, on l'a vu, ambigu. Par rapport à Babylone, où une grande partie du peuple juif a souffert une longue captivité, l'inventaire est maigre : le Pandémonion de Babylone est considérablement plus élaboré et comporte un inventaire hiérarchique détaillé des diables. Peut-être a-t-il déconcerté les Hébreux, de retour chez eux. Ou bien ont-ils jugé que s'ils reconnaissaient les identités de tous ces diables, de celui du mal de tête à celui du désordre génital, ils risquaient de leur donner décidément une importance excessive. Ils n'en ont donc retenu que quelques-uns.

N'y aurait-il donc pas eu d'Enfer chez les Juifs ? La déconcertante vérité est qu'il n'y en a pas, en effet : le Shéol où vont les morts n'est pas un Enfer comparable à notre Enfer : c'est « une terre de silence et d'oubli »... où vont tous les vivants trépassés, un lieu « fait d'inconsistance et de vacuité : l'obscurité et la poussière le caractérisent ²³ ». C'est le « pays sans retour », expression elle aussi empruntée aux Mésopotamiens, tout comme la description de ce lieu en est calquée sur l'*Arallu* des Assyro-Babyloniens. C'est, selon le Livre de Job, « le rendez-vous de tous les vivants ²⁴ », bons ou mauvais, rois ou esclaves. Il n'y a ni Ciel ni Enfer, et encore moins de Purgatoire, invention chrétienne tardive.

La notion de la survivance de l'âme n'existe donc pas telle que nous la concevons aujourd'hui dans l'Ancien Testament ou, du moins, elle est informulée, dans les limbes. Elle n'apparaîtra que très tard, au II^e siècle avant notre ère, dans la Bible hébraïque qui, pour la première fois, proclame la résurrection des morts.

Un épisode de l'Ancien Testament qui est au moins aussi révélateur de la sérénité, sinon de l'indifférence juive à l'égard du Diable que celui du Livre de Job, est la visite de Saül à la sorcière d'Endor. L'épisode de cette consultation se situe dans un contexte extraordinaire de poésie et de symbolisme (Samuel I, XXVIII ; 1-25). Il commence à l'époque où les Philistins amassent leurs troupes à Shunem, aux frontières, pour une attaque

sur Israël. Saül, lui, amasse les siennes à Gilboa. Il est angoissé : « Il interroge Dieu, mais Dieu ne lui répond, ni par les rêves, ni par Urim, ni par les prophètes. » Il est par ailleurs tourmenté par son conflit avec David, qu'il avait essayé de tuer, comme il avait trahi Samuel. La scène est d'une intensité shakespearienne, ou peut-être serait-il plus exact de dire que les plus belles scènes de Shakespeare sont d'une intensité qui évoque le récit du Livre de Samuel.

Samuel était alors mort et Saül, dit le récit, comme en avertissement, « avait banni du pays tous ceux qui trafiquaient avec les fantômes et les esprits ». Le bannissement, dans ce contexte, n'est donc pas inspiré par l'interdiction de commercer avec les nécromants et les spirites, qui n'est nulle part mentionnée dans l'Ancien Testament, mais visiblement par la peur de Saül de voir ressurgir le fantôme de Samuel. Néanmoins, il enjoint à ses domestiques : « Allez me chercher une femme qui a un esprit familier, et je m'enquerrai auprès d'elle. » Il cherche donc, et cela en dépit du bannissement des spirites qu'il a lui-même prononcé, une spirite qui pourrait l'informer des desseins du Seigneur à son égard. Or, seul le fantôme de Samuel peut être au fait de ces desseins. Il lui faut donc invoquer l'esprit de celui qu'il craint tant qu'il avait justement banni les spirites. Portrait saisissant de vérité d'un caractère complexe et tourmenté, celui qui était tombé amoureux de David, mais qui avait pourtant essayé de le transpercer de sa lance, et celui de l'homme qui se résout à affronter ce dont il a le plus peur, le fantôme de Samuel. Ses domestiques l'informent qu'il existe une telle femme à Endor. Le roi se déguise donc et va la consulter avec deux de ses serviteurs.

Il y va de nuit et, quand la spirite le reçoit, il lui demande de convoquer l'esprit de l'homme qu'il lui indiquera. Elle lui objecte que Saül a banni les spirites, car elle ne sait apparemment pas à qui elle a affaire, mais il lui promet l'immunité au nom du Seigneur. Elle s'exécute et le fantôme de Samuel apparaît pour informer Saül que sa guerre contre les Philistins est perdue d'avance et que ses trois fils y perdront la vie. Saül s'écroule et la suite du récit confirme les prédictions du fantôme.

Or, pas un seul moment le métier de spirite, nécromante selon la terminologie du Moyen Âge européen, donc « sorcière » commerçant avec le Diable et vouée à la damnation éternelle, n'est ici associé à quoi que ce soit de diabolique. Bien au contraire, c'est, indirectement, la voix de Dieu même qui, par le truchement du fantôme de Samuel, s'exprime par la voix de la « sorcière ». La « sorcière » d'Endor est l'égale des sibylles de l'antiquité païenne. Elle est l'instrument de Dieu.

Si quelque doute subsistait sur l'attitude juive que reflète l'Ancien Testament (on est ici tenté de dire l'« Ancien » Ancien Testament, par opposition aux livres tardifs, qui reflètent une idéologie antagoniste), il serait levé par les versets précédents du Livre de Samuel. On y lit, en effet : « L'esprit du Seigneur avait abandonné Saül, et parfois, un mauvais esprit du Seigneur s'emparait soudain de lui. » (XVI ; 14.) Aucune ambiguïté n'est

possible, c'est bien « un mauvais esprit du Seigneur » qu'on lit. Que signifie « mauvais esprit » ? À coup sûr, un démon. Les démons font donc partie des desseins de Dieu, tout comme Satan, dans le Livre de Job, était au service de la volonté divine. Ce n'est pas un lapsus de transcription, car l'expression est répétée deux fois aux versets suivants, quand ses serviteurs disent à Saül : « Tu vois, Seigneur, comment un mauvais esprit de Dieu s'empare de toi ; pourquoi ne commandes-tu pas à tes domestiques de chercher un homme qui joue de la harpe ? Alors quand un mauvais esprit de Dieu fondra sur toi, il jouera et tu retrouveras ton équilibre. » (XVI ; 16-17.) Ce harpiste sera donc David, qui, poursuit le récit, apporte la consolation à Saül quand le mauvais esprit de Dieu tourmente le souverain.

Dieu est donc, dans l'Ancien Testament, à la fois le Bien et le Mal. Le Diable n'est que son serviteur et l'on ne trouve jamais le conflit qui colore si fortement le Nouveau Testament, où le Diable apparaît toujours comme l'ennemi de Dieu et le « Prince de ce monde », en opposition avec le Roi des cieux. Dans sa reddition à la volonté suprême, la théologie vétérotestamentaire ne conçoit qu'un pôle unique dans l'univers, et le Diable n'y tient jamais qu'un rôle harmonisé avec les volontés du Créateur. Satan est-il le Mal ? Non, il est la souffrance voulue par la volonté de Dieu. Jamais, d'ailleurs, on ne voit dans l'Ancien Testament les épisodes de démonologie du Nouveau.

De toute façon, son nom même, Har-Shatan, l'Adversaire, que les Grecs ont traduit par le mot équivalent, *diabolos*, et dont nous avons tiré notre Satan, ne comporte aucune notion péjorative. S'il est bien l'adversaire de Dieu, il en est aussi le serviteur comme on l'a vu ; il ne peut vouloir sa perte, car celle-ci serait la fin de la Création et la sienne propre. Le Dieu du Bien, qui est aussi le Dieu de ce monde, a construit celui-ci sur le principe de l'équilibre, et l'Adversaire est l'un des deux termes de l'équilibre. Dans cette admirable leçon de sagesse, l'une des plus profondes à coup sûr du judaïsme ancien, les auteurs de l'Ancien Testament ont résolu dès le VII^e ou le VI^e siècle avant notre ère la difficulté théologique d'un Dieu du Bien qui serait maître du monde, mais qui tolérerait le Mal. C'est la difficulté dans laquelle les gnostiques vont s'empêtrer plus tard et dont ils ne se tireront que par un concept artificiel : celui d'un Demiurge, vrai Créateur, qui siègerait au-dessus du Bien et du Mal, l'un exclusivement spirituel, l'autre exclusivement matériel. Le Bon Dieu ne serait alors qu'un dieu secondaire, à égalité avec le Mauvais, le Diable donc. Dans l'Ancien Testament, la toute-puissance du Créateur est tout aussi incontestée que Sa bonté : c'est le Diable et lui seul qui est secondaire.

Une autre indication tout aussi importante, de l'alliance entre Dieu et le Diable dans l'Ancien Testament, est fournie par le troisième Livre du Pentateuque, le Lévitique, Livre dont l'importance tient au fait qu'il contient près de la moitié des commandements de la Bible.

On y voit (XVI ; 1-28) qu'après la mort des deux fils d'Aaron, frère de

Moïse, punis pour avoir offert au Seigneur un sacrifice non réglementaire, Dieu apparaît à Moïse et lui dit ceci : Aaron devra prendre aux Juifs deux boucs et un bélier et se présenter au temple, où Dieu apparaît au-dessus de l'Arche d'alliance voilée, mais il devra se présenter seulement à l'heure dite, sans quoi il encourra la mort. Un signe divin désignera celui des boucs que Dieu accepte en sacrifice. L'autre sera offert à Azazel, qui est sinon le Diable même, du moins l'un de ses lieutenants. Il sera jeté vivant dans un précipice. Ce sera le célèbre bouc émissaire.

Souvent contourné ou masqué par une exégèse complexe ou confuse, en tout cas embarrassée, cet épisode est toutefois exposé dans le Lévitique avec une clarté sans réplique. Dieu, dans le sacrifice qui lui est offert, fait la part du Diable.

Les quelques diables qui traînent sur la Terre ne peuvent formellement pas être identifiés aux serviteurs de Satan membre du Conseil céleste. Jusqu'à assez tard, d'ailleurs, ces diables ramenés du Proche-Orient sont, eux aussi, ambigus. Selon un apocryphe de l'Ancien Testament, Le Livre d'Énoch, probablement rédigé entre les III^e et II^e siècles avant notre ère, les démons sont des anges qui ne se sont pas rebellés contre Dieu, mais qui sont tombés amoureux des mortelles et qui sont descendus sur la Terre pour s'unir à elles ²⁵ ; c'est l'inverse de l'épisode de Sodome et Gomorrhe, où ce sont les mortels qui s'éprennent des anges, à cette différence près que, dans ces deux villes, les mortels s'éprennent d'anges de leur sexe. Dans les deux cas, les récits laissent, incidemment, perplexe sur l'asexualité présumée des anges. Les noms de ces anges sont Urakabameel, Akibeel, Tamiel, Ramuel, Danel, Azkeel, etc., et leur chef est Samyaza.

L'union des anges voluptueux et des mortelles aurait produit des géants, « de trois cents coudées de haut », et des démons. L'ascendance angélique des pères explique malaisément le caractère malin des enfants ; mais la leçon qu'entend donner le récit est que le Mal a été produit par l'appétit sexuel. Toujours est-il que l'un des démons, l'Azazel (ou Azazyel, car les orthographes varient) du Lévitique, « enseigna aux hommes à faire des épées, des couteaux, des boucliers, des cuirasses et des miroirs ; il leur apprit la fabrication des bracelets et des ornements, l'usage de la peinture, l'art de se peindre les sourcils, d'employer les pierres précieuses, et toute espèce de teintures, de sorte que le monde fût corrompu... Barkayal enseigna l'art d'observer les étoiles. Akibeel enseigna les signes. Tamiel enseigna l'astronomie. Et Asaradel enseigna les mouvements de la Lune ».

Plus loin, on découvre une cause de la réprobation qui s'attache à Azazel : « Il a révélé au monde tout ce qui se passe dans les cieux. » Crime impardonnable en effet, et que Dieu est censé avoir puni en chargeant l'archange Raphaël de ligoter Azazel, de le lapider, de le jeter dans les ténèbres, en attendant de s'en débarrasser dans le feu. Pour des raisons indéterminées, toutefois, Azazel semble survivre à son destin.

Le point le plus frappant est que le Lévitique et même l'ensemble de

l'Ancien Testament semblent avoir été complètement oubliés par le pseudo-Énoch. On se demande même s'il a lu le Lévitique, car on ne conçoit guère que Dieu ait fait offrir un bouc à un personnage qu'il aurait voué à la destruction. On ne conçoit pas non plus, si l'épisode est antérieur, comme cela semble être le cas, qu'Azazel ait résisté à la volonté destructrice de Dieu. De toute façon, cette histoire est en contradiction flagrante avec toutes les références vétérotestamentaires au Diable. Il y a là nette rupture entre la théologie de l'Ancien Testament et celle de la littérature intertestamentaire, à laquelle appartient le Livre d'Énoch.

Les conclusions du pseudo-Énoch ne seraient sans doute pas les nôtres aujourd'hui : ces démons-là ne semblent guère malfaisants, en vérité, car outre les miroirs et les teintures, qui paraissent au rédacteur, pour des raisons insondables, contenir le germe du Mal, l'écriture et l'astronomie ne sont certes pas des inventions diaboliques, sans quoi le pseudo-Énoch n'aurait pas pu écrire son livre. De plus, si l'astronomie était malfaisante, on conçoit mal pourquoi, dans le même Livre, au chapitre LXXI, l'ange veilleur Uriel en offre un cours complet.

Comme dans l'ensemble des écrits intertestamentaires, on voit dans le Livre d'Énoch se déchaîner une fureur soudaine contre tous les éléments qui apparaissent, aux auteurs, étrangers à un ordre antique imaginaire. Outre que c'est un pastiche – peu convaincant – du prophétisme de l'Ancien Testament, son inspiration générale est un esprit d'austérité surprenant, dont on ne trouve certes pas le moindre reflet dans l'Ancien Testament. C'est plus un livre de fanatique inquiet, occupé de fables et de récits terrifiants, voire extravagants, qu'il voudrait donner pour révélés, que de prophète inspiré. Le point le plus intéressant en est la substitution du Diable même au bouc émissaire : c'est lui, désormais, qui portera le poids de tout ce qui ne va pas dans le monde. C'est peut-être là, d'ailleurs, que Satan est devenu le bouc fameux.

L'essentiel apparaît : jusqu'au III^e ou II^e siècle avant notre ère, l'image de Satan en tant qu'ennemi désigné de Dieu n'existe pas dans le judaïsme. Satan et les démons, entre lesquels ne semble d'ailleurs exister aucun lien de sujétion, le premier n'étant nulle part désigné comme le chef des seconds, sont des serviteurs de Dieu. Aussi déconcertants qu'ils paraissent, les textes sont là pour le prouver.

Pourtant, le Diable existe bien dans la tradition juive, et c'est d'elle que l'a tiré le christianisme. Tout le Nouveau Testament est habité par la malfaisance du Diable et des démons. On ne compte plus les épisodes d'exorcismes effectués par Jésus et, dans tous, la possession est donnée explicitement comme la cause de la maladie, alors que, on l'a vu dans l'histoire de Saül, les « esprits mauvais » étaient envoyés par le Seigneur. Les évangélistes n'ont, à l'évidence, qu'une connaissance extrêmement médiocre de l'Ancien Testament. Tout en eux, et particulièrement chez Jean, respire l'influence essénienne. Mais quand Satan a-t-il changé de rôle ? Comment ?

Les courants annonciateurs de ce changement sont antérieurs au

christianisme. En effet, l'un des premiers textes où les démons apparaissent comme totalement malfaisants, ennemis à la fois de Dieu, dont ils avaient été les féaux, et de l'humanité, est donc le Livre d'Énoch. C'est, on l'a vu, un Livre relativement tardif, attribué parfois aux Esséniens, probablement dû en partie à eux, car l'ouvrage est composite ²⁶ et les traces de gnosticisme y sont nombreuses. Or, il est ici indispensable d'évoquer le contexte politique de cette apparition du Diable ; sans lui, rien n'est vraiment compréhensible, à commencer par le rôle et le procès de Jésus.

L'époque où des textes juifs, pour la première fois, prennent une position résolument hostile à l'égard de Satan se situe en plein judaïsme hellénistique. L'hellénisme, on va le voir plus loin, est quasiment en train de phagocytter le judaïsme. Le dernier des prophètes, Malachie, s'est tu depuis longtemps. Les espoirs messianiques, c'est-à-dire ceux d'un successeur de David qui relèverait son sceptre et restaurerait la gloire d'Israël, restent frustrés et semblent devoir le rester. Le désespoir s'installe.

Les Juifs sont à peine réchappés des ombres menaçantes de l'Empire babylonien qu'ils tombent, en 332 avant notre ère, sous la sujétion de l'empire d'Alexandre. Puis quand le héros s'est évanoui dans les sables de l'histoire, en attendant de ressurgir dans la légende, la Palestine est incluse dans l'Empire hellénistique de l'Égypte ptolémaïque, puis encore dans celui des rois séleucides de Syrie. L'indépendance semble perdue pour longtemps, sinon à jamais. Depuis lors et jusqu'à la création en 1949 du Foyer juif de Palestine, et même des années plus tard, d'ailleurs, les Juifs de ce pays vivront sous les épées de puissances beaucoup trop grandes pour être défiées.

Le joug des Ptolémées, puis celui des Séleucides sont certes légers, car les Juifs bénéficient alors d'une liberté sans précédent depuis la première déportation à Babylone. C'est l'un des avantages que de vivre à l'ombre des empires : il semble alors difficile d'imaginer qu'un tyran les expédiera jamais plus en captivité. Les brises de la Méditerranée soufflent, pour la première fois depuis des siècles, avec douceur. Mais le judaïsme est en crise. Non seulement le dialogue avec Dieu, qui avait été ininterrompu depuis Moïse, grâce aux prophètes, a fait place à un silence pesant, mais encore les structures de la nation, structures essentiellement théocratiques, font entendre des craquements depuis le II^e siècle.

Ces craquements durent depuis qu'en 175 avant notre ère, le grand prêtre Jason a complètement hellénisé Jérusalem ; abomination des abominations, celle-ci est rebaptisée Antioche-à-Jérusalem. Les institutions sont hellénistiques, les Juifs, eux, sont profondément hellénisés, et d'autant plus qu'ils sont plus riches. La circoncision, l'un des rites fondamentaux du judaïsme, n'est plus pratiquée et apparaît à beaucoup comme archaïque ²⁷. Jason trouve plus hellénisant que lui, un grand prêtre nommé Ménélas, qui le destitue. S'ensuit une guerre civile d'une absurdité déconcertante, entre les partisans aristocratiques de Ménélas et ceux de Jason, qui se recrutent dans le peuple. Le bain de sang qui s'ensuit, par la faute d'une rivalité, évidemment

futile, entre les hellénisants et les « super-hellénisants », exaspère à juste titre Antiochus IV Épiphane, roi séleucide de Syrie et suzerain de Palestine. Le monarque prend le parti d'interdire par décrets les pratiques judaïques. Il le fait avec rigueur et même cruauté. Le vieux prêtre Mattathias, resté fidèle au judaïsme antique, se rebelle, de même que ses fils, et avec férocité : les six hommes assassinent en public, à coups de couteau, un Juif infidèle qui sacrifie aux dieux païens, puis l'officier d'Antiochus, un certain Apelles, puis encore les soldats qui l'accompagnent ²⁸.

Alors commence cette guerre larvée des Juifs contre les occupants païens, qui ne s'achèvera qu'avec le sac de Jérusalem par Titus, en 70 (et qui risquera d'entraîner, soixante-cinq ans plus tard, la disparition totale du judaïsme, quand Hadrien détruira Jérusalem et « liquidera » presque la nation juive) : deux siècles et demi de « guérilla » avant la lettre, et dont l'épisode le plus célèbre sera le procès de Jésus, suivi de sa crucifixion. Guerre de religion ? Certes oui, mais guerre politique aussi, car l'une et l'autre sont inséparables dans les théocraties et dans les religions théocratiques. Les Maccabées se battent par ambitions personnelles autant que pour restaurer la Torah.

Leur triomphe s'enlisera dans la compromission : leur héritier Jonathan succombera, lui aussi, aux charmes de l'hellénisme et signera un traité d'amitié avec Sparte, son successeur Aristobule se fera appeler Philhellène, c'est-à-dire ami de l'hellénisme, et son successeur encore, Alexandre IV Jannée, roi juif qui fait, ô hérésie, frapper monnaie gravée de caractères grecs. L'avant-dernier de la série, Jean Hyrcan II, sera persécuteur des Esséniens antihellénistes. Tous tant qu'ils sont défilent au XX^e siècle sous les projecteurs de l'exégèse parce que l'un d'entre eux a jeté sur toute la dynastie une célébrité sulfureuse : il a fait mettre à mort, de façon atroce, et peut-être par crucifixion (cela est toutefois contesté), un précurseur de Jésus, le chef des Esséniens, personnage éminemment célèbre autant que mystérieux, connu sous le seul nom de Maître de Justice. Lequel des Hasmonéens fut l'exécuteur ? On en débat encore, en cette fin de siècle ²⁹.

En effet, l'événement le plus important est qu'en cédant aux séductions de l'hellénisme les Maccabées antihellénistes à l'origine ont, en effet, ravivé l'esprit de révolte dont ils étaient eux-mêmes issus. Les Juifs ne se reconnaissent plus en eux et rejettent ces amis des païens. La réaction ne tarde pas à se manifester : vers le milieu du II^e siècle avant notre ère, un groupe de fidèles traditionalistes se retire dans le désert, exprimant son horreur hautaine d'un régime infidèle à la Torah ; ce sont les Esséniens ³⁰. Leur mépris est sans doute trop éloquent, les anathèmes volent et le conflit est inévitable : le grand prêtre de Jérusalem fait donc mettre à mort le personnage le plus révérend des Esséniens, l'interprète de la Gnose divine, le Maître de Justice. Dès le début du I^{er} siècle (an 6-7), la révolte juive prend un tour nettement moins contemplatif, car des bandes armées se constituent en Galilée pour attaquer ces représentants de l'hellénisme et, en tout cas, ces étrangers païens que sont

les troupes romaines.

C'est dans ce contexte prolongé de raidissement religieux, comparable à cette tendance qu'on nomme de nos jours « intégrisme », que se produit la rupture avec l'Ancien Testament et que Satan perd formellement le statut de membre du Conseil céleste qu'on avait vu dans le Livre de Job. La foi juive est devenue apocalyptique, et même dans son avatar paulinien, quand Saül-Paul détachera le « christisme » de sa matrice juive, contre l'opposition acharnée des premiers apôtres, pour en faire le christianisme romain, celui-ci conservera cet apocalyptisme : les premiers chrétiens, en effet, attendront le retour de Jésus, la Parousie, et la fin du monde avec tant de ferveur qu'ils tomberont dans l'inaction terrorisée et que Saül-Paul se verra contraint de réagir.

Pas une fois, ou, pour être plus précis, plus une fois, le nom de Satan ou de son synonyme Bélial, le Baal babylonien ³¹, n'apparaît dans les Manuscrits de la mer Morte ni dans l'ensemble des écrits intertestamentaires ³² sans être identifié à un Mal irrécyclable avec la divinité. Recenser toutes ces citations exigerait un ouvrage indépendant ³³. Dans le Rouleau des Hymnes, dans le Rouleau de la Règle, dans le Document sur la nouvelle Alliance au pays de Damas, dit aussi Document de Damas, dans le Rouleau de la Guerre, les descriptions du prince du Mal sont catégoriques. Bélial est maudit, condamné à la disparition à l'avènement du Prince de Lumière ; identifié parfois à l'Esprit de Tromperie ou à l'Ange des Ténèbres, désigné comme l'Ennemi, il est définitivement divorcé de Dieu. Dans les projets d'inscriptions pour les étendards et trompettes (car les Esséniens se préparent bien à la guerre), il en est une qui clame : « La colère de Dieu en furie contre Bélial et tous les hommes de son lot, sans aucun reste. »

On ne compte pas moins de vingt-six références à Satan et soixante-dix à son synonyme Bélial ou Béliar dans l'ensemble des écrits intertestamentaires, sans compter les autres noms attribués au Prince des Ténèbres, comme Baal, qui compte quatre citations, ou Mastéma, qui en compte huit. Le compte des mauvais anges intercesseurs de Satan défile, lui, l'inventaire. Là aussi, recenser toutes les citations exigerait un ouvrage indépendant. Quelques exemples suffiront. Quand Ézéchiass, roi de Judée, convoque son fils unique Manassé pour lui confier ses visions et lui léguer sa sagesse, le prophète Isaïe intervient pour lui annoncer que rien n'y fera et que Manassé succombera au Mal, par l'entremise du mauvais ange Samaël. Ézéchiass projette alors de tuer son fils, mais Isaïe l'en dissuade. De fait, après la mort de son père, Manassé succombe donc à Samaël, et il cesse de « servir le Dieu de son père » pour servir « Satan, ses anges et ses puissances ». « Manassé détourna son cœur pour servir Bélial, car l'ange d'iniquité qui est le prince de ce monde [est] Bélial, appelé Matanboukous ³⁴. » Texte qui reflète bien la confusion qui sévit alors entre Satan et Bélial, ou bien l'identification de l'un à l'autre, lequel porte de plus le troisième nom mystérieux de Matanboukous. C'est aussi l'une des premières fois que l'on trouve Satan disposant de légions de mauvais

anges.

Y a-t-il un ou plusieurs Satans ? Il ne semble pas qu'il y ait eu, chez les Esséniens, de dogme à ce sujet, car le pseudo-Énoch, racontant ses visions, s'écrit : « La quatrième voix [de celles de mystérieux personnages qu'il entendit chanter les louanges du Seigneur], je l'ai entendue repousser les Satans et leur interdire d'approcher le Seigneur des Esprits ³⁵... » Nous sommes bien loin, une fois de plus, de Satan siégeant au Conseil céleste.

Mais le revirement est plus complexe. Ainsi, apparemment oublieux du texte de l'Ancien Testament, qui avait établi l'Alliance entre un Dieu qui commandait toujours à Satan et les descendants de Noé, l'auteur des Jubilés écrit : « Dans la troisième semaine de ce jubilé, les démons impurs entreprirent de séduire les enfants des fils de Noé, de les égarer et de les faire périr. » Sur quoi, les victimes présumées demandent à leur grand-père d'intercéder auprès du Seigneur pour que les esprits mauvais n'aient point pouvoir sur eux. Mais là, curieusement, « le prince des esprits Mastéma », c'est-à-dire encore Satan, polynôme par excellence, n'est plus le « Seigneur des esprits » d'Énoch et, plus curieusement encore, ce Satan-là propose à Dieu un compromis. Comble d'étrangeté, Dieu l'accepte. Il agréa au plaidoyer de Satan : « Seigneur Créateur, laisses-en quelques-uns [de ces esprits] devant moi pour qu'ils écoutent ma voix et fassent tout ce que je leur dirai. En effet, s'il ne m'en reste aucun, je ne pourrai pas exercer le pouvoir de ma volonté sur les humains ³⁶. » On concevrait mal, de nos jours, un compromis entre le Bien et le Mal absolus, et pourtant c'en est un. C'est un retour partiel à l'Ancien Testament, où Dieu et le Diable sont toujours en rapport de bonne intelligence. Mais on voit bien que les opinions sur le Diable et la politique de Dieu sont, à partir du II^e siècle avant notre ère, pour le moins variables.

En effet, un texte intertestamentaire célèbre, le « Manuscrit de Damas », dit aussi « Document de Damas », spécifiait que Dieu protégerait du Diable ceux qui seraient entrés dans l'Alliance : « Ceux-là furent sauvés au temps de la première Visite, mais ceux qui reculèrent furent livrés au glaive. Et tel sera le sort de tous ceux qui sont entrés dans l'Alliance, mais qui ne tiendront pas ferme à ces préceptes, quand il les visitera pour l'extermination par l'intermédiaire de Bélial ³⁷. » Or, il n'y avait aucune raison de déchaîner le Diable contre les petits-fils de Noé. Ce nouveau Diable s'est encore une fois mué en malfaiteur capricieux.

L'incohérence des textes intertestamentaires et quoumrâniens en ce qui touche au rôle du Diable dans l'eschatologie est constante ; si tous les auteurs s'accordent à reconnaître désormais que c'est l'ennemi de Dieu, chaque auteur en offre une version différente. Ainsi, un autre texte essénien, décrivant les sept cieux, précise que, « dans le troisième, se trouvent les troupes des camps constitués pour tirer vengeance, au jour du Jugement, des esprits d'égarement et de Béliar ³⁸ ». On serait presque tenté de céder à la compassion à l'égard de ce Béliar, qui tantôt collabore aux desseins du Seigneur et tantôt se voit promis à la fureur de troupes célestes.

Nuance nouvelle, et qui semble se reporter à la Genèse, la femme est l'alliée du Diable. Car la misogynie foncière des Esséniens pointe l'oreille à l'occasion et identifie volontiers le Diable au commandeur de la femme :

« Les femmes sont mauvaises, mes enfants, et parce qu'elles n'ont pas d'autorité ou de pouvoir sur l'homme, elles usent d'artifices pour l'attirer à elles... La femme ne peut vaincre l'homme à visage découvert, mais, par des attitudes de prostituée, elle le leurre »,

dit l'Ange de Dieu dans un autre texte intertestamentaire, le « Testament de Ruben », après avoir rappelé que, « si la luxure ne soumet pas votre pensée, Béliar non plus ne peut vous soumettre³⁹ ». C'est un thème récurrent, car on le retrouve dans un autre « Testament », celui de Siméon : « Gardez-vous donc de la luxure, car la luxure est la mère de tous les maux, elle sépare de Dieu et rapproche de Béliar⁴⁰. »

Mais on sait que les Esséniens étaient hostiles au mariage et, mieux, qu'ils n'admettaient de recrues qu'après s'être satisfaits de leur beauté physique⁴¹. Un autre texte intertestamentaire, « La vie grecque d'Adam et Ève », raconte qu'Ève se rendit au Paradis en compagnie de son fils Seth (dans cette version de la Genèse, elle a eu trente fils), et là, Seth fut attaqué par une bête. Elle admoneste et supplie la bête, qui lui rétorque : « Comment se fait-il que ta bouche se soit ouverte pour manger de l'arbre dont Dieu t'avait défendu de manger ? Voilà pourquoi, nous [les bêtes] avons nous aussi changé de nature⁴². » Là, tout le mal de la vie après l'exclusion du Paradis est mis sur le compte de la première femme. On ne saurait mieux faire !

C'est donc à partir de ce qu'on peut appeler la Grande crise du judaïsme, à la charnière de deux ères, crise qui s'exprime pleinement dans l'idéologie essénienne, que le Diable est défini comme l'ennemi juré et éternel de Dieu. Alors qu'au retour d'exil l'un et l'autre collaboraient dans un même dessein, ils sont, aux approches de notre ère, voués à s'exécrer éternellement. Cette évolution reflète directement le courant, on dirait presque le maseket, qui déferle dans les profondeurs du judaïsme essénien et qui est celui du gnosticisme, intrinsèquement associé au dualisme absolu. Toute matière est mauvaise et toute vertu est spirituelle. Le partage du monde est consommé entre Dieu et le Diable.

Ce dualisme est-il une création juive ? S'il a bien ressurgi chez les Juifs, il n'est en tout cas pas une invention juive, car il a été d'abord formulé au VI^e siècle avant notre ère par le mazdéisme : chez les Iraniens après Zoroastre, l'univers s'organisait autour de deux pôles exclusifs, Dieu-Ahura Mazda et Ahriman-Diable, animés d'une égale détestation l'un à l'égard de l'autre. Faudrait-il en supposer alors que, par des voies détournées, le judaïsme aurait subi l'influence mazdéiste ? C'est l'évidence, et les faits le prouvent : en dépit de la brûlante humiliation de la captivité, les Juifs ont conservé des Iraniens, depuis Cyrus, qu'ils considéraient comme un « oint » ou « messie⁴³ », un souvenir favorable. Ils étaient prisonniers à Babylone lorsque les troupes perses et mèdes conquièrent la ville et les délivrèrent virtuellement du joug des païens polythéistes de Babylone. Darius fit encore

mieux, puisqu'il fit fondre la fameuse statue d'or du dieu Mardouk, puis massacrer les prêtres babyloniens. Artaxerxès, successeur de Darius, continua de témoigner aux Juifs une bienveillance particulière, puisque c'est, par exemple, sous son égide que le temple et les murs de Jérusalem ont été rebâti, en 445 avant notre ère, et que c'est encore grâce à lui qu'Esdras a été proclamé à la fois chef de Jérusalem et de la Judée. Pour les Juifs, les Perses étaient donc des bienfaiteurs héréditaires.

La faveur témoignée aux Perses (et aux Mèdes, leurs alliés) par les Juifs se fondait, d'ailleurs, sur d'excellentes raisons politiques : c'étaient ces derniers qui avaient réduit Babylone en sujétion. Et l'on oublie parfois que, lorsque Cyrus autorisa enfin les Juifs à retourner en Palestine, beaucoup d'entre eux « et peut-être la majorité préférèrent rester à Babylone ⁴⁴ ».

Les Juifs ont donc eu pleinement le loisir de faire connaissance du mazdéisme ⁴⁵, et c'est d'ailleurs grâce au Talmud de Babylone, par exemple, que nous avons quelques lumières sur ce que fut le mazdéisme originel. La dette du judaïsme à l'égard du mazdéisme a été reconnue par plus d'un auteur : « La vieille croyance sémitique dans la survie fut portée par les Perses jusqu'à l'immortalité ; elle pénétra dans les doctrines juives et, par cette filière, le zoroastrisme atteignit même la théologie chrétienne ⁴⁶. » Comme d'autres religions, le judaïsme a donc puise aux sources du védisme, beaucoup plus ancien, mais renouvelé par Zoroastre sous la forme du mazdéisme.

Quatre siècles plus tard, les affinités judéo-perses ne s'étaient pas effacées. Quand, en 53 avant notre ère, les Parthes infligèrent aux Romains la cuisante défaite de Carrhae, « les Sémites occidentaux hostiles aux Romains, tels que Juifs de Palestine, Nabatéens de Damas, Arabes du désert et Palmyréniens, tournent leurs regards pleins d'espoir vers la Perse ⁴⁷... ».

Cette sympathie des Juifs à l'égard des Perses est tout à fait justifiée : leurs propres convictions ne pouvaient que les inciter à une tolérance particulière à l'égard de la religion de la Perse, puisque c'était la seule autre du monde qui fût spécifiquement monothéiste, depuis la réforme de Zoroastre. Ils l'avaient donc étudiée avec un soin particulier, et c'est à eux qu'ils ont emprunté l'idée de ces créatures célestes qu'on appelle des anges ⁴⁸. « Au même titre que la pensée israélite, le mazdéisme réformé avait le mérite d'établir d'étroits rapports entre la dévotion et la vie morale individuelle ⁴⁹. »

Les termes de l'appellation du chef des Esséniens, « Maître de Justice », qui semblent faire écho au nom d'Ahura Mazda, « Vérité – Justice », renforcent la tentation de voir dans l'essénisme, ultime sursaut d'un judaïsme qui s'efforçait de retourner à ses origines et qui avait répudié avec horreur un clergé hellénisant et « collaborateur », un avatar judaïque du mazdéisme ⁵⁰. Les Juifs avaient emprunté à la Mésopotamie le schéma de la Genèse, ils auraient aussi bien pu lui avoir emprunté le dualisme Dieu-Diable.

Tentation à la fois licite et dangereuse, car il existe une différence fondamentale entre le mazdéisme et le judaïsme essénien, et c'est le sens apocalyptique de ce dernier. Pour les Mazdéens, l'univers était enclos dans

une divinité immanente, le Temps cosmique ou Zurvan, qui conciliait les contraires du Dieu-Ahura Mazda et d'Ahriman-Diable. Or, le Zurvan était éternel et immuable. Pour les Esséniens, au contraire, le Temps était voué à une fin prochaine, comme on le vit en 31 avant notre ère, quand un violent tremblement de terre secoua la Judée, causant trente mille morts, endommageant gravement les bâtiments de Quoumrân et y provoquant un incendie : les Esséniens s'enfuirent dans le désert ⁵¹, persuadés que le Jugement était imminent. Les Esséniens attendirent la fin du monde avec une anxiété et une conviction croissantes. Les Perses n'y pensèrent jamais.

L'emprunt au mazdéisme du Diable-ennemi de Dieu est toutefois évident. C'était, on en aura jugé aux exemples donnés plus haut, une notion étrangère au judaïsme des origines. Mais il s'est produit à partir du moment où l'identité du peuple juif a été mise en péril, d'abord par les dominations militaires, ensuite par les infiltrations culturelles, telles que l'hellénisme, qui découla de l'occupation romaine. Il s'est situé dans la dérélliction, quand les Juifs ont désespéré de jamais regagner leur autonomie en tant que nation et quand les Esséniens se sont considérés comme les derniers justes de leur peuple et les seuls dépositaires de la Torah et de la vertu juive. Cet emprunt du Diable s'est donc produit essentiellement pour des raisons politiques.

Il fallait, à ce moment-là, désigner clairement l'ennemi et le stigmatiser. C'était l'ennemi des Juifs, donc du peuple élu et, partant, de Dieu. C'est ainsi que les Esséniens recoururent au Diable des Mazdéens, mais, paradoxe, ils l'appelèrent de son nom mésopotamien, et non Ahriman : Béliâl, dérivé du Bel ou Baal ougaritique, et on le comprend facilement : c'était celui qui avait un grand temple à Jérusalem, un temple si grand que, lorsque Jéhu y convoqua les fidèles de ce dieu, « il ne resta pas un homme qui ne fût venu ⁵² ». Sous le poids de l'angoisse, l'ancien Créateur des Babyloniens, dieu de la procréation, de la fécondité, du tonnerre et des guerriers, succombait ainsi à l'exécration des ermites de Quoumrân.

*« Maudit soit Béliâl
Pour son plan d'hostilité,
Pour son service coupable.
Maudits soient tous les esprits de son lot pour leur plan impie,
Pour leur service souillé, impur,
car ils sont le lot des ténèbres⁵³ . »*

Voilà pour l'origine du Diable et la Perse. Il s'en faudrait toutefois que, libérés par Cyrus, les Juifs aient échappé à l'emprise religieuse de leurs persécuteurs babyloniens, pour autant qu'ils les aient exécrés. Le Diable de l'Iranien Zoroastre n'eût pas pu s'installer aussi commodément sur les rives de la mer Morte si son lit n'y avait été dressé. Or, il l'avait été, justement, par les Mésopotamiens en général et les Babyloniens en particulier. Car ce ne furent pas seulement la Genèse et le Décalogue, pour ne citer que ces textes-là, dont les Juifs avaient emprunté le schéma aux Mésopotamiens ; ç'avaient été aussi le sens de la Faute, immanquablement associé à celui de la

pénitence, puis l'identification de la Femme au Diable, qu'on a vus si lourdement présents chez les Mésopotamiens.

Nul homme n'a jamais cru à son indignité et, pour l'expliquer, il accuse l'Accusateur. Captifs à Babylone, les Juifs se retrouvèrent dans la même situation que les sujets de son roi, ravalés à l'abjection. La communauté de peine crée des fraternités, fût-ce entre gens de fois différentes. Les sujets mésopotamiens invoquaient leur infamie naturelle, laquelle remontait à leur création même, accomplie dans le seul but de soulager la mère du Créateur de ses tâches épuisantes. Les Juifs, eux, invoquaient une cause extérieure, l'égarement, et pour les deux, c'était la Faute. Si les Juifs avaient perdu leur liberté, ce devait être, comme l'assuraient les prophètes, qu'ils avaient déçu le Tout-Puissant et rompu unilatéralement l'Alliance. Ils avaient été victimes, et de qui donc, si ce n'était le Diable ? Libérés de Babylone par les Iraniens, ils ne purent donc que penser que les dieux iraniens étaient cousins des leurs, en tout cas favorables au leur, car l'Élohim est une absurdité linguistique : c'est le pluriel d'Éloha⁵⁴, alors que les Juifs professaient n'avoir qu'un Dieu.

L'influence iranienne était donc due à l'amitié. Ces gens-là avaient donné au fils du Dieu unique, le leur, Ahura Mazda, un nom si proche de l'espérance juive, Mithra, « contrat », qu'ils avaient pratiquement conçu l'Alliance en même temps qu'eux, sinon avant. Ce dieu nommé « contrat », promesse de la paix pendant les siècles à venir, c'était presque le Messie, héraut de la nouvelle Alliance. Comment les Juifs n'auraient-ils pas aussi emprunté aux Iraniens leur Diable, commun dénominateur de tous les maux et donc du Mal, Ahriman ?

L'influence mésopotamienne, elle, était due à la haine. Elle se retrouve jusque dans les rôles symboliques attribués à la femme. Dans la mythologie mésopotamienne, celle-ci, même parée du nom prestigieux d'Ishtar, n'est jamais qu'une mégère, même lorsqu'elle est déesse, un vagin doublé de l'arme la plus redoutable, un cerveau, et harcelant sans cesse des hommes purs, nobles et beaux, à commencer par Gilga-mesh. Dans l'Ancien Testament, on voit parallèlement, et surtout après la Captivité, la femme déchoir jusqu'à disparaître presque entièrement dans les Écrits intertestamentaires, où elle est quasiment rabaissée au rang d'erreur de la nature⁵⁵. L'adoption de la misogynie mésopotamienne était d'autant plus aisée que le mithraïsme prônait la fraternité et la loyauté entre les hommes, mais excluait les femmes. Il ne restait plus qu'à écrire la Genèse et mettre toute la Faute au compte d'Ève.

Faute, pénitence, misogynie, Diable, le judaïsme s'était donc abondamment achalandé en Orient. C'est là que les prédécesseurs esséniens, puis disciples de Jésus allaient le retrouver. Le Diable était assuré d'une longue vie. Enfin, si l'on estime que deux mille ans est une longue période dans l'histoire humaine.

1- L'occasion n'est ni la meilleure ni la pire, dans cette histoire généalogique d'une de nos croyances les plus drues, pour exprimer une lassitude croissante à l'égard des discours obstinés, pro- et anti-darwiniens, qui habillent fort mal, et indécement, des idéologies décharnées. Il est très évident, désormais, que nous ne « descendons » pas du singe, mais que le singe et nous sommes dérivés, par des étapes aberrantes, d'un rameau commun. En effet, toute la biologie contemporaine démontre qu'il est vain de chercher éternellement des « chaînons manquants », qui témoigneraient de ce que l'évolution se ferait de façon progressive et globale, un archéoptéryx, par exemple, représentant une transition entre le reptile et l'oiseau. Dans un tel cas, il nous faudrait, il nous aurait fallu trouver une multitude de descendants de l'archéoptéryx qui auraient de moins en moins de traits reptiliens et de plus en plus de traits aviens. Aucun paléontologiste ne l'espère plus, s'il l'a jamais espéré. Il est admis, en cette fin de siècle, que les espèces se créent par mutations génétiques, les aberrations évoquées plus haut, mutations qui ne concernent qu'un trait ou bien un nombre restreint de traits, sans doute les plus vulnérables à une mutation génétique. Par exemple les extrémités, comme l'ont montré, chez l'homme, les malformations de fœtus provoquées par la thalidomide. Reste qu'un poisson ne peut brusquement se muter en être humain, pas plus que l'inverse : c'est l'espèce la plus proche qui donne la suivante, sans « étape ». Et les simplifications de Darwin, après tout un précurseur de génie, demeurent quand même plus valides que les incantations des fixistes, qui voudraient que Dieu se soit exténué à continuer la Création longtemps après le repos du septième jour. Finalement, le propos est plus opportun qu'il n'y paraissait, puisque les pages suivantes traitent, justement, de la genèse de la Genèse.

2- Gaalyah Cornfeld, *Archaeology of the Bible : Book by Book*, Harper & Row, New York, Hagerstown, San Francisco, Londres, 1976.

3- *Id.*

4- « Genèse », 14. *La Bible*, traduite et présentée par André Chouraqui, Desclée de Brouwer, 1985.

5- « *The serpent was more crafty than any wild creature that the Lord God have made* », Genesis, 3, *The New English Bible*, Oxford University Press, Cambridge University Press, 1970. La version de Chouraqui se limite à relever que le serpent était « nu », terme incompréhensible.

6- Genèse, VI ; 6, *La Bible*, traduite et présentée par André Chouraqui, *op. cit.*

7- *Id.*, VI ; 7.

8- *Id.*, VI ; 13.

9- Il n'existe pas à ce jour de théorie cohérente sur l'origine des Hébreux. Si l'on en croit la double liste de prisonniers faits par le pharaon Aménophis II, de la XVIII^e dynastie, lors de sa seconde campagne en Canaan (1443 avant notre ère), et selon l'hypothèse que les Hébreux seraient les Apiru de divers textes anciens, ceux-ci n'ont pas de statut défini dans la classification des peuples de ce pays ; les Shosu de la liste sont des nomades, les Huru ou Hurrites sont des indigènes, les Nuhasse sont originaires de la Syrie du Nord, mais les Hébreux n'ont donc pas de définition. Ils ne constituaient sans doute pas un groupe ethnique déterminé et n'avaient pas d'origine géographique unique, selon Gaalyah Cornfeld (*The Archaeology of the Bible : Book by Book*, *op. cit.*). Toutefois, le fait qu'on retrouve mention des Apiru parmi les étrangers employés sur les chantiers des grands travaux du pharaon Ramsès II renforce l'hypothèse selon laquelle les Apiru peuvent être identifiés avec certitude aux Ibrim, les Hébreux de la Genèse.

10- Selon la théorie Graf-Wellhausen, la Genèse a été composée par des auteurs post-exiliques à partir de sources également post-exiliques et de traditions non religieuses antérieures à l'Exil. Quant à la Création et au Déluge, leurs récits précèdent celui de l'Ancien Testament de près d'un millénaire.

11- Outre les ressemblances entre les textes, il faut relever que la Genèse suit exactement la même chronologie des étapes de la Création et un schéma presque identique de celles-ci que l'épopée babylonienne de la Création ou *Enuma Elis*, comme l'indique Gaalyah Cornfeld (*op. cit.*) :

Enuma Elis

L'esprit divin et la matière cosmique sont coexistants et coéternels

Dans le chaos primaire, Tiamat, personnage mythologique, est entourée de ténèbres

La lumière émane des dieux

Le firmament est créé

Les terres émergées sont créées

Les astres sont créés

L'homme est créé

Les dieux se reposent et célèbrent la Création

Genèse

L'esprit divin et la matière cosmique sont existants et coéternels

La Terre est une étendue désolée, où les ténèbres recouvrent les abîmes

La lumière est créée

Le firmament est créé

Les terres émergées sont créées

Les astres sont créés

L'homme est créé

Dieu se repose et sanctifie le septième jour

12- W.G. Lambert and A.R. Millard, *Atrahasis : The Babylonian Story of the Flood* (Londres, 1970) ; E. Sollberger, *The Babylonian Legend of the Flood* (3^e édition, Londres, 1971) ; cit. par Paul Johnson in *A History of the Jews*, Harper & Row, Publishers, 1988.

13- Traduction de l'auteur, de Gen. IV ; 7, d'après la *New English Bible*. La version de Chouraqui est assez différente : « *N'est-ce pas, que tu t'améliores à porter ou que tu ne t'améliores pas ; à l'ouverture [la porte] la faute est taping ; à toi, sa passion. Toi, gouverne-la.* »

14- *The New English Bible*, op. cit., *The Book of Job*, I ; 6-12. Cette version diffère, une fois de plus, de celle de Chouraqui.

15- Voir p. 161-167.

16- I Rois, XXII ; 21-22. Traduction de l'auteur d'après *The New English Bible*.

17- Bresciani, *Der Kampf um den Panzer des Inaros*, cité par Bernard Teyssèdre, *Naissance du Diable*, Albin Michel, 1985.

18- Traduction de l'auteur d'après le Livre d'Isaïe, XIX ; 14-15, version de la *New English Bible*, op. cit.

19- Traduction de l'auteur d'après « Juges », IX ; 22-57, version de la *New English Bible*.

20- I Chroniques, XXI ; 1. Les versions de la *New English Bible* et de Chouraqui concordent.

21- Jubilés, L ; 5, in *La Bible, écrits intertestamentaires*, Gallimard, coll. La Pléiade, 1987.

22- J. Trachtenberg, *The Devil and the Jews*, Philadelphie, 1943 ; Paul Johnson, *A History of the Jews*, op. cit.

23- Robert Martin-Achard, « Le statut des morts en Israël », in *Le Monde de la Bible*, n° 78.

24- Livre de Job, XXX ; 23, *The New English Bible*, op. cit.

25- Perdu jusqu'en 1770, où le voyageur anglais James Bruce, arrivé à Gondar, en Éthiopie, dans sa recherche des sources du Nil, en retrouva une version éthiopienne, dont il ramena trois exemplaires en 1773, le Livre d'Énoch fut publié pour la première fois en 1838, en version anglaise, par l'archevêque Lawrence. L'abbé Migne le reprit dans son *Encyclopédie théologique*. L'époque de sa composition a été située, selon les auteurs, entre les III^e et II^e siècles avant notre ère, et certains fragments pourraient remonter à 40 avant notre ère. Il semble avoir été écrit d'abord en araméen. Je me suis servi de la version Migne telle qu'elle a été publiée en 1975 chez Robert Laffont, et de la version de *La Bible, écrits intertestamentaires*, op. cit., annotée par André Caquot. Selon le *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, Cerf, 1991, le Livre d'Énoch, tout apocryphe qu'il soit jugé, présente l'intérêt historique suivant : « Selon les traditions judaïques, représentées avant tout par le Livre d'Énoch... on a considéré pendant longtemps que la chute des anges était un péché de chair dont les géants et les démons auraient été le fruit. »

26- Caquot, op. cit.

27- La preuve en est donnée par l'initiative des Hasmonéens, ou Maccabées, les cinq fils du prêtre Mattathias, qui se répandirent dans les quartiers de Jérusalem et dans les campagnes, circonscisant de force les enfants juifs qui ne l'avaient pas été, comme le rite l'impose, huit jours après leur naissance.

28- Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, XII, p. 266 et seq., dans la version anglaise de la Loeb Classical Library, *Jewish Antiquities*, Harvard University Press, Cambridge, Mass. & William Heinemann, Ltd., Londres, 1986.

29- Rien n'a vraiment changé, depuis qu'en 1959 l'un des meilleurs spécialistes des Manuscrits de la mer Morte et des Esséniens, le père de Vaux, déclarait que l'archéologie ne permet pas d'établir formellement lequel des Hasmonéens aurait été le « Mauvais Prêtre » [i.e., le « Mauvais Grand Prêtre »] responsable de la mise à mort du Maître de Justice : Jonathan (152-143), Simon (143-134), Jean Hyrcan (134-104) ou Alexandre IV Jannée (103-76), voire Jean Hyrcan II (76-40) (in *Archaeology and the Dead Sea Scrolls*, Oxford University Press, 1973). Nous savons que l'avant-dernier des Hasmonéens, le grand prêtre Jean Hyrcan II, a persécuté les Esséniens ; il a ainsi ordonné la confiscation de leurs biens (note 11 du « Commentaire d'Habacuc », in *La Bible, écrits intertestamentaires*, op. cit.), et il semble correspondre à la définition du « prêtre impie » ennemi des Esséniens (voir note 17, supra). L'ensemble du « Commentaire d'Habacuc » semble bien désigner ce grand prêtre-là comme le responsable de la mise à mort, apparemment atroce, du Maître de Justice. Toutefois, il faut garder en mémoire : a) que le Maître de Justice est, selon les Esséniens mêmes, sinon le fondateur, du moins l'organisateur de la communauté essénienne de Qoumran, et que celle-ci est très antérieure (près d'un siècle) au règne de Jean Hyrcan II ; b) que les Esséniens se sont constitués en communauté dès le milieu du II^e siècle avant notre ère, comme en témoigne, cette fois avec certitude, l'archéologie de Qoumran ; c'est-à-dire qu'ils se seraient installés à Qoumran, comme l'indique le père de Vaux, entre -152, date de l'accession au trône du grand prêtre Jonathan, et 143, date de l'accession de son neveu Simon ; c) qu'ils n'ont pas pu s'installer sans un chef, ce qui ferait du Maître de Justice un contemporain de Simon ou de Jonathan, comme l'indiquent les thèses de deux spécialistes, G. Vermès et J.T. Milik. L'hostilité reconnue de Jean Hyrcan II pourrait alors n'être qu'une sorte de tradition de famille des Hasmonéens, poursuivant d'une égale vindicte ces ermites qui les accablaient d'injures.

30- La constitution proprement dite de la secte est, en fait, liée à l'avènement de la dynastie des Maccabées, c'est-à-dire depuis le début du II^e siècle avant notre ère. En effet, l'avènement de Jonathan, fils de l'héroïque Judas Maccabée, au trône de grand prêtre, évinçait la lignée légitime de Sadoq. Le dernier représentant de cette lignée légitime, Onias IV, c'est-à-dire sous le règne de Simon Maccabée, s'exila en Égypte, où il fonda le temple de Léontopolis. Les partisans des sadoqites demeurés en Judée, ceux qu'on peut appeler les « légitimistes », s'indignent de cette violation du Deutéronome, et pour manifester leur réprobation, s'exilèrent donc dans le désert. Ce fut l'origine de la communauté de Qoumran. Il faut cependant souligner que les Esséniens existèrent en tant que tels avant leur exil dans le désert.

31- L'autre nom de Satan, Béliel, est une évidente référence au dieu babylonien, qui n'a certes plus lieu d'être utilisée à l'époque tardive de la rédaction des rouleaux. Mais elle s'explique par le style archaïsant emprunté par les auteurs, qui s'efforcent de donner un ton ancien à leurs réinterprétations de l'Ancien Testament, afin de les authentifier.

32- Il est d'usage de distinguer entre les manuscrits de la mer Morte, c'est-à-dire ceux qui ont été trouvés dans les caves près de Quoumrân et qui sont spécifiquement esséniens, et les écrits intertestamentaires, expression anglo-américaine pour désigner des écrits – on eût dit autrefois apocryphes et l'on dit de nos jours pseudépi-graphiques – que leurs auteurs entendaient rattacher à l'Ancien Testament, mais qui n'appartiennent cependant pas à la Bible canonique, ces derniers sont d'inspiration essénienne, mais ils contiennent toutefois des textes antérieurs aux Esséniens, et c'est leur retranscription qui est donc essénienne. On se référera à ce sujet à l'avant-propos de Marc Philonenko et à l'introduction générale d'André Caquot et de Marc Philonenko à l'édition des écrits intertestamentaires dans *La Bible, écrits intertestamentaires*, op. cit.

33- On se référera, pour plus de détails, à l'excellent exposé de Bernard Teyssèdre dans le ch. vu « Qumrân : la ténèbre à triple visage » de son ouvrage *Naissance du Diable*, op. cit.

34- « Martyre d'Isaïe », II, in *La Bible, écrits intertestamentaires*, op. cit.

35- I Énoch, XL, in *La Bible, écrits intertestamentaires*, op. cit.

36- Jubilés, X, in *La Bible, écrits intertestamentaires*, op. cit.

37- « Écrit de Damas », VII ; 21 – VIII ; 1-2, in *La Bible, écrits intertestamentaires*, op. cit.

38- « Testament de Lévi », III ; 3, in *La Bible, écrits intertestamentaires*, op. cit.

39- « Testament de Ruben », IV-V, in *La Bible, écrits intertestamentaires*, op. cit.

40- « Testament de Siméon », V ; 3, in *La Bible, écrits intertestamentaires*, op. cit.

41- Ce point curieux et peu connu a été signalé par le seul John Allegro dans *The Dead Sea Scrolls : a Reappraisal*, et repris par moi-même dans *Les Sources*, note 31.

42- « Vie grecque d'Adam et Ève », X-XI, in *La Bible, écrits intertestamentaires*, op. cit.

43- Roman Ghirshman, *L'Iran, des origines à l'islam*, Payot, 1951.

44- Paul Johnson, *A History of the Jews*, op. cit., p. 85.

45- Clarisse Herrenschildt, « Le mazdéisme », *Le Grand Atlas des religions, Encyclopaedia Universalis*, 1988. L'auteur précise que ce texte est encore incomplètement étudié.

46- Romain Ghirshman, *L'Iran, des origines à l'islam*, op. cit., p. 199.

47- *Id.*, p. 244. Quelque vingt siècles plus tard, dans un contexte apparemment très différent, la politique de l'État d'Israël à l'égard de l'Iran demeurerait fidèle à la tradition.

48- La première description historique de ces entités est celle donnée par les *Avesta*, celle des Esprits bienveillants (plus exactement « auspiciens ») ou *amesha spenta* – voir ch. 6 – qui gravitent autour d'Ahura Mazda, organisés dans une hiérarchie que reprend avec des variantes et des noms différents I Énoch, XX. L'influence des religions orientales sur le judaïsme a été mise en lumière par l'anthropologie et, en particulier, les travaux de Howard Eilberg-Schwartz, professeur d'anthropologie à l'université Stanford, rabbin de tendance conservatrice et auteur d'un ouvrage qui a évidemment créé quelques remous, *The Savage in Judaism* (Indiana University Press, 1990). Pour Eilberg-Schwartz, par exemple, l'origine de la circoncision remonte aux rites orientaux de fertilité, et la symbolique qui en est donnée traditionnellement découle d'une interprétation erronée de la « Genèse ». Le sujet débordant du cadre de cet ouvrage, on voudra bien me pardonner de renvoyer le lecteur à l'ouvrage même d'Eilberg-Schwartz.

49- Maurice Meuleau et Luce Piétri, « Le monde et son histoire », vol. I, *Le Monde antique et les débuts du Moyen Âge*, Robert Laffont-Bouquins, p. 140.

50- Tentation à laquelle a cédé Bernard Teyssèdre dans *Naissance du Diable* (op. cit.), qui développe brillamment les raisons de voir dans les écrits de Quoumrân un reflet de la théologie mazdéiste.

51- Les Esséniens retournèrent toutefois à Quoumrân quelque temps après. Cf. R. de Vaux, *Archaeology and the Dead Sea Scrolls*, op. cit.

52- II Rois, X ; 21, *The New English Bible*, op. cit.

53- « Rouleau de la Guerre », IQ M, XIII ; 3-5.

54- Cette évidence linguistique, tellement flagrante qu'elle passe inaperçue, paradoxe admirablement illustré par Edgar Allan Poe dans « La lettre volée », par un texte tiré à compte d'auteur d'André Cherpillod, *Les Dieux d'Israël*, F-72570, Courgenard.

L'auteur y démontre l'évidence, donc, perceptible à tous les familiers des langues sémitiques, c'est que la forme Élohim est un pluriel et que le verset de la Genèse (I ; 3), « *Wayyomer elohim yéhi or wahyehi-or* », doit être lu : « Les dieux dirent : que la lumière soit, et la lumière fut. » L'ouvrage de B. Lang, *Yahvé seul – Origine et figure du monothéisme biblique*, Concilium 197, 35-64, expose par ailleurs les raisons de penser que le monothéisme judaïque est postérieur à l'Exode.

55- Une exception doit cependant être faite pour le personnage célèbre de Judith, qui n'existe que dans l'apocryphe

vétérotestamentaire (mais non intertestamentaire, et donc étranger aux influences esséniennes) du *Livre de Judith*, ouvrage patriotique qui se situe justement à l'époque de Nabuchodonosor. Le *Livre de Judith* pourrait avoir été la dernière exaltation de l'héroïsme féminin juif, tel qu'il est reflété dans plusieurs livres de l'Ancien Testament.

15.

Le Diable dans l'Église primitive ou la confusion des causes et des effets

Des contradictions dans le récit de la tentation de Jésus dans le désert – De la prolifération singulière dans le Nouveau Testament des cas de « possession », absents de l'Ancien Testament – Des différentes et contradictoires interprétations de Satan, de son origine et de ses fins dernières par les Pères de l'Église – De l'absence totale d'explication dans le christianisme primitif des façons dont un ange, Satan, succomba au Mal avant l'apparition de celui-ci – Des théories diverses, hérésies et querelles des premiers chrétiens au sujet du Diable, et des conciles et coups de force qui tentèrent d'y remédier dans les quatre premiers siècles de l'Église.

« Jésus fut alors emmené par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le Diable, rapporte Matthieu (IV ; 1-10). Pendant quarante jours et quarante nuits, il jeûna et, à la fin, il était affamé. Le tentateur s'approcha de lui et dit : "Si tu es le Fils de Dieu, fais que ces pierres se changent en pain." Jésus répondit : "Les Écritures disent : 'l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.'" Le Diable l'emmena alors dans la Ville sainte et l'installa sur le parapet du Temple. "Si tu es le Fils de Dieu, dit-il, jette-toi d'ici, car les Écritures disent : 'Il te confiera aux anges, et ils te porteront dans leurs bras, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre.'" Jésus lui répondit : "Les Écritures disent encore : 'Tu ne mettras pas le Seigneur ton Dieu à l'épreuve.'" »

« Une fois de plus, le Diable l'emmena sur une très haute montagne et lui montra tous les royaumes du monde dans leur gloire. "Tous ceux-ci, dit-il, je te les donnerai, si seulement tu succombes et me rends hommage." Mais Jésus dit : "Arrière, Satan ! Les Écritures disent : 'Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu et tu n'adoreras que Lui.'" »

Cette célèbre confrontation avec le Diable, le nôtre, enfin pleinement typé, laisse d'emblée sceptique. En effet, elle se situe tout de suite après une cérémonie fondamentalement contradictoire, qui est le baptême de Jésus. Or, les Juifs ne pratiquaient pas le baptême, qui était un rite spécifiquement essénien. Ce qui revient à présenter Jésus d'entrée de jeu comme un Essénien, alors que les Esséniens, on le sait, ne sont jamais cités dans le Nouveau Testament. Par ailleurs, le baptême essénien était destiné au rachat de la faute originelle, et, appliqué à Jésus, qui fut conçu par l'Esprit-Saint dans une femme qui fut, du moins selon la théologie moderne, elle-même conçue

exempte de la faute originelle, il est au mieux inutile et, au pis, blasphématoire.

On ne sait l'objet de ce séjour dans le désert, qui n'est pas cohérent dans les Évangiles synoptiques, car, selon Matthieu, la tentation survient au terme du jeûne, alors que, selon Marc et Luc, elle survient pendant le jeûne. Jean, lui, n'en parle absolument pas. Seuls Matthieu et Luc décrivent la triple tentation, que Marc omet. Bref.

Or, ce récit pose déjà trois problèmes. Le premier est constitué par la mise à l'épreuve de Jésus par l'Esprit, l'Esprit-Saint de toute évidence. Cet Esprit est, en effet, le même qui, dans le récit abrégé de Marc (I ; 1-12), prend la forme d'une colombe au moment du baptême de Jésus et envoie ensuite celui-ci dans le désert. En effet, la confrontation évoque singulièrement la mise à l'épreuve de Job ; il apparaîtrait donc que Dieu aurait, par l'entremise de l'Esprit-Saint, réservé à Son propre fils une épreuve, épreuve qu'il est interdit de faire subir à la divinité, c'est Jésus lui-même qui le rappelle. Tout se passe donc comme si Dieu n'avait pas été certain de la divinité de Son fils, ou bien qu'il n'était pas certain que cette divinité le protégeât contre la tentation.

Le deuxième problème est l'ignorance patente de Satan : il sait que Jésus est le fils de Dieu, tout comme il sait que Jésus sait qui il est, tout son discours le manifeste, et pourtant il s'obstine sottement, on ne trouve pas d'autre mot, à tenter Jésus. Voilà donc un ennemi qu'on présente d'emblée comme un imbécile.

Le troisième problème est que c'est en raison de ses miracles que ses disciples sont persuadés de la divinité de Jésus. Le Diable aussi en est persuadé, et pourtant Jésus se refuse à un miracle qui le débarrasserait pour de bon du tentateur. Abstention d'autant plus incompréhensible qu'en d'autres occasions, plus tard, Jésus n'hésite pas à recourir à ses pouvoirs miraculeux contre le même Satan.

On est donc tenté de conclure que le récit de ces trois tentations dans le désert est bien gauche et embrouillé, et qu'il ne sert qu'à introduire le personnage de Satan sous sa nouvelle identité d'ennemi de Dieu.

L'exégèse moderne lui dénie par ailleurs l'authenticité : « Le dialogue entre Jésus et le Diable reflète les discussions rabbiniques », estime Bultmann. « Une dispute de ce genre en trois moments, où la réponse est chaque fois faite avec une citation d'Écriture », se retrouve dans plusieurs textes rabbiniques. Dans l'un, par exemple, on voit un rabbi débattre avec le prince des démons, dans un autre, « la légende juive d'Abraham », poursuit Bultmann, « Satan, pour sauver Nimrod de la fournaise, réclame en échange son adoration ». Que voudrait, en outre, prouver ce récit ? « Que le Jésus terrestre est le Messie en dépit de son humanité ? Mais le fait que les tentations ne sont pas spécifiquement messianiques parle là contre ¹. » Impossible de savoir si, finalement, le récit de ce duel avec Satan ne serait pas « un mythe de la nature analogue à celui du combat de Mardouk contre le

Dragon », conclut Bultmann. C'est-à-dire si ce ne serait pas, une fois encore, un emprunt aux mythologies mésopotamiennes.

Ce récit est donc une fabrication sur un thème tardif, inspirée d'un mythe étranger. Il n'est même pas une création littéraire inspirée. Mais il porte en filigrane la marque de l'influence essénienne.

Jusqu'au moment où les publications, fort parcimonieuses au demeurant, des Manuscrits de la mer Morte, les textes qui nous ont appris l'essentiel de nos connaissances sur les Esséniens, ont commencé à paraître, dans les trois dernières décennies du XX^e siècle, il sembla admis que le christianisme était né avec Jésus. Puis les parentés évidentes entre l'enseignement de Jésus et celui des Esséniens, confirmées par le rôle de Jean-Baptiste, Essénien patent, modifièrent progressivement cette conviction. Le baptême scellait l'évidence.

D'une manière qui demeure à préciser, Jésus avait donc suivi l'enseignement des ascètes de Quoumrân, le grand centre essénien sur la mer Morte, puis il s'en était plus ou moins détaché. Or, les Esséniens, on l'a vu dans le chapitre précédent, ont matérialisé l'influence des mythologies de la Mésopotamie sur le judaïsme tardif. Ils ont compté, d'ailleurs, une secte en Mésopotamie, les Elcésaites dont, de surcroît, sont dérivés les chrétiens de saint Jean-Baptiste, dont il sera question plus loin. C'est leur Diable et non le Satan du judaïsme vétérotestamentaire qui, par l'entremise de Jésus, se transmettra au christianisme. Les Évangiles, et pas seulement les quatre canoniques, vont tous, sans exception, reprendre une des idées maîtresses de l'essénisme, c'est qu'en liant enfin le Diable on accélérera l'avènement du royaume de Dieu, c'est-à-dire la Fin des Temps ou Apocalypse.

De fait, l'œuvre que Jésus poursuit tout au long de son ministère public est de lier Satan, Belzébut, Azazel, quel que soit son nom. Il ne cesse de délivrer les gens des « démons », serviteurs de Satan ², et c'est cette pratique qu'il enseignera à ses disciples : « Quand le jour viendra, nombreux seront ceux qui me diront : "Maître, maître, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom, chassé les démons en ton nom ³... ?" » Les récits de ses exorcismes émaillent sans fin les Évangiles, et l'on finit, évidemment, par se demander s'il y avait vraiment tant de possédés en Palestine. « Quand le soir tomba, ils lui amenèrent beaucoup qui étaient possédés par les démons ; et il chassa les démons d'un mot ⁴... »

Un type nouveau de manifestation, inconnu dans l'Ancien Testament, apparaît : la possession violente. Ainsi, le démon qui habite le possédé de Capharnaüm ⁵ se met à crier quand il aperçoit Jésus et, avant de quitter le possédé sur l'injonction de Jésus, le jette à terre. *Idem* pour les fils de l'homme de Césarée de Philippe, lui aussi agité depuis son enfance par un esprit impur, qui le fait baver aux commissures et rouler par terre ⁶. Dans Marc, le récit est enjolivé : le possédé de Capharnaüm hante les cimetières, où l'on a tenté, mais en vain, de l'enchaîner. Le malheureux est atteint du syndrome d'automutilation, car il se blesse avec des pierres ⁷. Quand il voit Jésus, il se précipite vers lui et se jette à ses pieds en hurlant : « Qu'est-ce que

tu me veux, Fils du Très Haut Dieu ? » Paroles qui, dans l'esprit de Marc, sont censées refléter l'anxiété du Diable qui l'habite, mais qui sont difficilement compatibles avec Satan. C'est l'inauguration de l'hystérie clinique telle qu'elle sera reconnue à la fin du XIX^e siècle par Clérambault et Charcot, après avoir, pendant des siècles, expédié des dizaines de milliers de gens, à 90 % des femmes, vers les bûchers pour crime de sorcellerie.

De plus, pour la première fois, le Diable est identifié à la maladie ; il est traité par les Évangiles d'« esprit malpropre », et le lépreux qui, « dans une certaine ville ⁸ », demande à être guéri par Jésus lui déclare : « Maître, si seulement tu veux, tu peux me purifier. » *Idem* dans l'histoire de l'aveugle Bartimée, qui est guéri par la foi ⁹. Le même schéma se répète pour bien d'autres maladies, comme la paralysie et l'arthrose. « Tes péchés te sont pardonnés », dit Jésus au paralytique, et l'homme se lève et marche ¹⁰. C'est également le cas de la rhumatisante de Galilée, qui se tient voûtée en raison de ses problèmes vertébraux : « Elle était possédée par un esprit qui la rendait infirme depuis dix-huit ans », dit Luc ¹¹. La maladie est à l'image du démon qui la cause, comme dans l'histoire de l'homme qui est muet parce qu'il est possédé par un démon également muet ¹². C'est là encore une inauguration, celle de l'identification de la maladie et de la laideur à la possession, qui perdurera jusqu'à la fin du XX^e siècle. Mais c'est aussi une régression vers les superstitions mésopotamiennes, où chaque maladie est causée par un démon spécifique.

On retrouve d'ailleurs cette régression vers les croyances mésopotamiennes dans les paroles attribuées par Matthieu à Jésus : « Quand un esprit impur sort d'un homme, il erre dans les déserts à la recherche d'un gîte et n'en trouve pas. Puis il dit : "Je retournerai à la demeure que j'ai quittée." Alors, il retourne et trouve la maison inoccupée, balayée et propre. Il s'en va et rameute sept autres esprits plus méchants que lui-même et ils s'en viennent tous s'installer ; et à la fin, l'affliction de l'homme [possédé] est pire qu'avant ¹³. »

Troisième nouveauté, les agissements du Diable sont erratiques, sans motif. C'est ainsi qu'il va posséder une fillette, celle de la Phénicienne de Syrie ¹⁴, sans plus de raison apparente qu'il n'en a eu pour tourmenter le fils de l'homme de Césarée de Philippe ou le fou des cimetières. Dans l'Ancien Testament, les actes de Satan sont motivés, mais, dans le Nouveau, celui-ci se comporte comme les démons de l'Océanie et de l'Australie : il fait n'importe quoi, signe évident de la régression logique engendrée par l'angoisse apocalyptique du I^{er} siècle en Palestine : tout le monde se croit menacé par un Diable aussi incontrôlable qu'un chien enragé.

Quatrième nouveauté, le fantastique démoniaque, également absent de l'Ancien Testament. Quand Jésus a exorcisé le fou des cimetières, il en sort une légion de démons. Ceux-ci demandent à Jésus d'aller habiter un troupeau de deux mille porcs qui paissait sur la colline. Indication singulière, car les Juifs n'élevaient pas de porcs ; indication symbolique, donc. « Envoie-nous

chez les cochons et laisse-nous les habiter », plaident les démons. Plus extraordinaire encore, Jésus autorise les démons à aller hanter les cochons. Sur quoi les pauvres bêtes, prises sans doute de délire, dévalent la pente de la colline et, tels des lemmings, vont se noyer dans un lac. Histoire insensée aussi car, dans sa sagesse et sa bonté, Jésus n'a aucune raison d'infliger pareil tourment à des créatures du Seigneur que, par-dessus le marché, ses disciples des siècles à venir consommeront avec délices. Histoire strictement juive, aussi ¹⁵, puisque à l'époque il n'y avait que les Juifs pour considérer impure la chair du porc.

On ne saura sans doute jamais quelles furent les vraies paroles de Jésus, car il est évident que la première communauté christique les a transcrites de scribe en scribe dans le sens où elle voulait qu'elles fussent entendues. Mais on ne peut s'empêcher d'être surpris par le fait qu'au jardin des Oliviers, peu avant son arrestation, Jésus abandonne ses références aux « esprits impurs » et autres rémanences mésopotamiennes pour en revenir à la notion d'un Diable correspondant, pour la première fois dans ses discours, à celle de l'Ancien Testament.

« Simon, Simon, prends garde : Satan a eu licence de vous cribler tous comme du blé »
16...

Or, c'est là une référence directe au Diable de ce qu'on peut appeler le « premier Ancien Testament », et en particulier au Livre de Job¹. La référence à Satan implique que celui-ci a été chargé d'une mission, et par qui donc si ce n'est Dieu. Le Diable n'est donc plus le chef d'une légion d'esprits impurs et capricieux, pareils à des chiens errants, mais une fois de plus l'acolyte d'un Dieu qui, dans Sa sagesse suprême, met les hommes à l'épreuve, un agent fidèle de la volonté divine. Or, c'est là une vision de Satan qui contredit formellement celle des Esséniens, mais c'est aussi la seule de ce type qu'on trouve dans les Évangiles canoniques. Faut-il en déduire que Jésus aurait renoncé à la vision essénienne d'un Diable ennemi de Dieu et de l'humanité ? Ou bien que Luc, lettré grec et subtil, certainement avisé des différences entre le Satan de l'Ancien Testament et celui des Esséniens, a mis dans la bouche de Jésus des paroles qui le distancient de l'influence essénienne ? Je pencherais personnellement pour cette seconde hypothèse.

Après l'énigmatique départ de Jésus ¹⁷, Satan entre, pour ainsi dire, dans une période d'interrègne. Dans l'épisode fantasmagorique de la vente de la propriété d'Ananias, dans les Actes des Apôtres, il est évoqué par Pierre d'une manière qui tend à laisser penser qu'il n'est que l'esprit du Mal, sans aucune inféodation à Dieu. En effet, Ananias ayant gardé pour lui une partie de l'argent de la vente est réprimandé par Pierre en ces termes : « Comment se fait-il que Satan ait à ce point possédé ton esprit que tu aies menti à l'Esprit-Saint et que tu aies gardé une partie de l'argent de ta terre ¹⁸ ? » Sur quoi Ananias tombe mort. Or, l'accusation de Pierre est totalement infondée, car Ananias n'a menti à personne, l'Esprit-Saint n'étant jamais intervenu dans la

mise en commun des biens de la communauté et Satan n'ayant rien à voir dans l'affaire.

Mais dans l'épisode des exorcistes juifs, qui essaient, au nom de Jésus, de libérer des possédés, on voit réapparaître les « mauvais esprits » des Évangiles. Les sept fils du grand prêtre Sceva, inconnu de l'histoire ¹⁹, tous exorcistes donc, se mettent en demeure de chasser un de ces esprits d'un possédé ²⁰. Lequel esprit répond, étonnamment bien informé : « Jésus, je le connais, et je suis au fait de Paul, mais vous, qui êtes-vous ? »

On aborde ici au domaine quasiment parodique de la démonologie, celui de la superstition alexandrine, avec ces mauvais esprits futés qui se tiennent au courant des « nouveautés » et sont donc au fait de l'existence de Paul, et qui savent mystérieusement reconnaître les vrais exorcistes des faux, comme des bactéries sauraient reconnaître un bon médecin d'un médiocre. L'épisode des sept exorcistes eût dû suffire à ridiculiser toute la démonologie. Certes, les religions orientales abordent à la grande décadence de l'Ahriman emprunté aux Iraniens et des formidables démons empruntés aux Babyloniens. Mais on ne pouvait attendre davantage de Luc ni de Paul, déchirés tous deux entre le Conseil apostolique de Jérusalem, qui considère Paul comme un imposteur et un hérétique, et une vision universelle et romaine de l'enseignement de Jésus. Leur affaire n'est ni à l'un ni à l'autre d'attribuer à Satan un rôle nouveau. Luc est un compilateur, à l'occasion fabulateur propagandiste, et Saül-Paul n'a jamais brillé par son invention théologique. Il a suffisamment de besoin à adapter l'Ancien Testament et le peu qu'il sait de l'enseignement de Jésus aux populations hellénisées de la Méditerranée orientale sans aller se lancer dans la périlleuse aventure d'une nouvelle cosmogonie. Il n'évoquera Satan que très parcimonieusement, comme lorsqu'il lui délègue l'homme qui commet des actes sexuels « immoraux ²¹ », ou que, dans un accès de platitude particulière, il déclare que « Satan ne doit pas avoir la meilleure part de nous ²² ». On ne sait jamais si le Satan de Saül est le collaborateur de Dieu, chargé de mettre les hommes à l'épreuve, ou bien l'ennemi juré de Dieu.

On en reste évidemment là jusqu'aux Pères de l'Église. C'est-à-dire, pour commencer, les disciples du christianisme qui en instruisent d'autres et, pour finir, les évêques et, à partir du IV^e siècle, les évêques réunis au concile de Nicée ²³.

Les Pères sont contraints d'aborder le problème, car il y en a un, puisqu'il faut donner au Mal sa généalogie. Ils commencent par affirmer que Satan est le chef de la puissance des ténèbres, « une créature sortie pure des mains de son auteur, un ange occupant l'un des degrés les plus élevés de la hiérarchie céleste ²⁴ », idée intrinsèquement orientale et même iranienne, reflétée dans le « Conseil céleste » mentionné dans le Livre de Job, et auquel Satan participe apparemment sans causer d'émotion parmi les autres membres. Cet ange se serait, selon les Pères, révolté contre Dieu et aurait entraîné dans sa révolte des anges inférieurs.

On aurait donc là une hiérarchie angélique en négatif. Car les Pères se

réfèrent visiblement à la hiérarchie employée par Paul, qui comprend trois rangs décroissants, les archanges, les séraphins et les chérubins, et qui est gouvernée par un ange suprême, que Clément appelle tout simplement l'Ange, ἄγγελος, façon de multiplier les intermédiaires entre le Dieu invisible et la matière.

Premier problème, jamais résolu depuis : quelle est la cause de la chute des mauvais anges ? Le Mal ? Mais c'est donc que le Mal aurait préexisté à Satan et que celui-ci n'en serait pas responsable. Cruel dilemme car, si Satan n'est pas l'inventeur du Mal, qui donc le serait ? Tatien, un des Pères, s'écarte de l'opinion de ses pairs, pressentant sans doute le piège, et place la chute de Satan après celle de l'homme, manière de déplacer le problème sans le résoudre, « car comment le Diable aurait-il fait tomber l'homme s'il n'était tombé lui-même moralement ²⁵ ? ». On aborde alors à une casuistique qui ne finira jamais de s'empêtrer dans ses nuances. En effet, Irénée, lui, place la chute de Satan entre la création de l'homme et sa chute ²⁶.

Ce qui ne résout pas davantage le problème, car il reste toujours à déterminer l'origine du Mal qui a fait chuter Satan. Au IV^e siècle, Lactance, conseiller de l'empereur Constantin, lui, essaie une nouvelle fois de contourner le problème, en attribuant la chute de Satan à la jalousie que lui a inspirée, non pas l'homme, mais le Fils, le Logos. Le Fils, en effet, était le premier-né, le plus puissant après Dieu Lui-même : Satan ne venait qu'au second rang parmi ces créatures. « Il fut jaloux de cette supériorité du Fils, et c'est pour s'en affranchir qu'il se révolta contre Dieu, ce qui le fit chasser du ciel ²⁷. » Lactance, là, n'est pas très loin de la thèse gnosticienne d'un partage du monde entre lumière et ténèbres, car il postule que « la volonté créatrice de Dieu a voulu deux esprits antagonistes, l'un en tant que principe du bien, l'autre en tant que principe du mal ²⁸ ». C'est-à-dire que Dieu est identifié à un démiurge au-delà du Bien et du Mal, et qu'il n'est plus le Bon Dieu, concept éminemment gnosticien. Lactance va donc « plus loin », si l'on peut dire, que le pseudo-Barnabé, qui distingue « deux voies : sur l'une sont postés les anges de Dieu, porteurs de lumière, sur l'autre, les anges de Satan ²⁹ ». Pour ce Barnabé, Dieu et Satan étaient en compétition, mais pour Lactance, ils étaient tous les deux des vassaux d'un Grand Dieu.

L'affaire reste néanmoins tout aussi obscure car, si Satan a existé de tout temps et s'il est contemporain de la création du monde, il n'est plus besoin de faire intervenir l'hypothèse de sa chute. Dans ce cas, on se demande comment il faudrait comprendre le début du Livre de Job, à moins de récuser l'Ancien Testament : le conseil en question aurait-il donc comporté des représentants du Mal autant que des représentants du Bien ? Et dans ce cas, quel est donc le Dieu qui interroge Satan sur ses récentes activités ? Est-ce le démiurge qui trône au-dessus du Bien et du Mal, ou bien est-ce le Bon Dieu ? Le Livre de Job indique sans ambiguïté que c'est le Bon ; comment alors imaginer que le Bon Dieu aurait pactisé avec Satan ? Ou bien encore faut-il comprendre que Dieu et Satan seraient sur un pied d'égalité ?

D'autres Pères proposent donc d'autres solutions : les mauvais anges seraient tombés pour avoir cédé à la convoitise charnelle. Explication qui n'est guère plus convaincante que les précédentes, car la luxure comme la jalousie et l'orgueil procèdent de l'esprit du Mal selon la théologie, et il faudrait, une fois de plus, savoir quand apparut ce Mal-là. Les uns avancent donc que les démons n'ont convoité les femmes humaines qu'après leur chute, tandis que les autres assurent qu'au contraire, c'était avant et que ce fut la cause de leur chute.

Le débat n'avance guère au cours des décennies, et l'on en revient à l'idée essénienne du pseudo-Énoch²⁹ : de toute façon, les démons ont couché avec les mortelles et de leur union sont nés les géants³⁰. Tant qu'à mythifier, nos Pères s'engagent dans la description de l'apparence des démons : leur corps est formé d'une matière plus subtile que celle des hommes, mais plus grossière que celle des anges. Au III^e siècle, Origène, l'un des plus illustres exégètes de l'Église primitive, avait assuré qu'ils sont « obscurs et ténébreux », ce qui va de soi semble-t-il, car on n'imaginait guère que, dans sa description des sollicitations de l'âme par les anges et les démons, il eût représenté ceux-ci comme lumineux.

Origène prête également aux démons une connaissance des événements sidéraux avec les événements humains, ce qui est à la fois une justification et une condamnation de l'astrologie : justification, puisque cette idée implique qu'une telle relation existe bien, condamnation, puisque cette idée implique aussi que ce sont les démons qui inspirent les astrologues. Origène, toutefois, s'aventure en terrain miné, car il semble indiquer qu'à la fin des temps le Démon et les damnés seront sauvés³¹, thèse redoutable, puisqu'elle dénonce la vanité de toute lutte contre Satan. Pour Origène, comme pour Clément d'Alexandrie, Justin et Irénée d'ailleurs, les démons se convertiront à la fin des temps. Idée totalement antagoniste de celle de Barnabé, qui écrit que « la voie du Noir [Satan]... est la voie d'une mort et d'un châtement éternels³² ».

Assez curieusement, pendant les trois premiers siècles, les Pères apostoliques semblent faire une distinction entre les démons et Satan, le Diable et ses anges. « Ils ne disent à peu près rien sur la nature des démons », sauf Ignace, par exemple, qui les tient pour « incorporels³³ ». Les assignent-ils à des domaines différents ? Nul ne sait, mais l'ambiguïté de l'idée que s'en font les Pères se reflète encore chez Justin, qui déclare que « le prince des mauvais démons » est le serpent. S'il y a de bons démons, il ne le précise pas.

L'idée la plus déconcertante est celle qu'avance au IV^e siècle Grégoire de Nysse, dit aussi saint Grégoire, le frère de Basile le Grand : c'est que Dieu a usé d'une ruse à l'égard de Satan. Satan avait acquis sur les hommes des droits, par le péché originel. Puis « une sorte de traité est intervenu, par lequel Dieu a offert Jésus-Christ en échange des hommes, et Satan a accepté avec empressement, car il estime que la possession d'un être aussi pur, aussi saint que Jésus est pour lui plus précieuse que celle de tous les hommes ensemble³⁴ ». On croit rêver, mais c'est bien ce que dit Grégoire de Nysse : c'est que

Dieu a, par ruse, sacrifié Jésus au Diable. Toutefois, la mort de Jésus a révélé sa divinité et Satan a reculé, épouvanté. Il a donc été victime d'un piège divin.

Cette hypothèse absurde et choquante d'une fourberie de Dieu connaît pourtant un certain succès à l'époque, car elle est reprise par Ambroise, Léon le Grand et Grégoire le Grand, qui décrivent Satan comme un poisson pris à l'hameçon. Elle sera rejetée au IV^e siècle par Grégoire de Nazianze, qui trouve inconcevable que Satan reçoive en rançon le fils de Dieu, qui est Dieu Lui-même. Toutefois, Grégoire de Nazianze ne se prononce pas plus que ses prédécesseurs sur l'origine de Satan ni sur la Rédemption.

On le voit, les Pères sont empêtrés dans un dilemme logique : le Diable est-il la cause ou bien l'effet du Mal ? Les siècles ne leur apporteront guère la solution satisfaisante, ce qui est après tout normal, quand on considère qu'ils débattaient d'un concept invérifiable. Dès le IV^e siècle, le débat dérive et se porte sur le rôle de Satan et non plus son essence. On n'a pas avancé depuis qu'au II^e siècle Tatien, assyrien de naissance et grec de formation, s'était contenté de mentionner que certains des anges sont devenus mauvais ³⁵, sans expliquer pourquoi ni préciser la nature de leur péché. De fait, au cours des siècles, le débat tend de plus en plus à mettre en relief le rôle de Dieu et à contourner l'ontologie du Diable.

Mais cette nouvelle péripétie ne fait que poser un problème supplémentaire : Dieu laissera-t-Il l'humanité devenir la proie de Satan, ou bien aura-t-il, dans Sa bonté infinie, pitié des hommes et annulera-t-Il Sa sentence ? Cette dernière hypothèse est celle que défend, au IV^e siècle aussi, Athanase, helléniste alexandrin (en bisbille avec Constantin, d'abord parce qu'il est accusé, à tort, de l'assassinat de l'évêque Arsène, puis parce qu'il est accusé encore d'avoir tenté d'interrompre le ravitaillement de Rome en blé d'Égypte ³⁶). Certes, les propositions d'Athanase laissent, pour la première fois dans l'histoire de l'Église primitive, Dieu et l'homme en présence, Satan s'effaçant au second plan. Cette machine infernale, c'est le cas de le dire, qu'est le personnage imaginaire de Satan, machine montée depuis la naissance des doctrines esséniennes et qui complique à l'infini les rapports de l'homme et de son Créateur, semblerait enfin prendre congé de la théologie. Dans un esprit véritablement hellénistique, imprégné de la notion de la liberté humaine, Athanase semble bien avoir licencié le Diable.

Mais croire que ce congé fut définitif serait compter sans la dynamique des croyances populaires et des religions rivales et, pis encore, des courants divergents qui se développent à l'intérieur de l'Église primitive. Car il n'y a alors ni dogme ni doctrine, seul un noyau, un corpus de croyances dérivées de l'enseignement de Saül-Paul, et auquel les prêtres, les évêques et, bien sûr, les Pères s'efforcent de prêter une certaine cohérence, les uns tirant toutefois à hue et les autres à dia.

De plus, la réserve, sinon la cautèle, est de rigueur. En effet, nous sommes alors sous l'Empire romain, qui recouvre la plus grande partie du monde occidental civilisé. Jusqu'à l'abjuration du paganisme par Constantin

le Grand, en 312, qui place pour la première fois un chrétien à la tête de l'Empire, les disciples de Jésus n'ont pas les coudées franches ; ils risquent toujours des persécutions, et même après la conversion de Constantin, d'ailleurs, son rival et co-César Licinius reprendra en 321 les persécutions antichrétiennes ³⁷. Les évêques ne peuvent pas se permettre des provocations trop ouvertes à l'égard d'autres religions et courants religieux, ni, par exemple, traiter de démons les dieux d'autres religions, sous peine d'offenser des amis de l'empereur ou des communautés utiles à la politique impériale. La protection officielle de l'empereur, quand le christianisme aura été déclaré religion d'État, n'abolira pas les difficultés des évêques, car Constantin s'est arrogé le droit de trancher dans les débats théologiques et, par exemple, bannira Athanase, cité plus haut.

Si les tensions entre les prosélytes chrétiens et les non-chrétiens se sont quelque peu atténuées depuis les premiers prêches de Saül-Paul, les populations qui ne sont pas converties s'étant peu à peu familiarisées avec les idées du christianisme et les communautés chrétiennes s'étant développées, il s'en faut que les infidèles se soient pressés aux portillons des églises pour se faire convertir. Jusqu'au triomphe de Constantin, les chrétiens restent des étrangers dans l'Empire. Les prêcheurs se font fréquemment invectiver par les foules, houspiller et, à l'occasion, massacrer.

Dans ces circonstances difficiles, le premier rival du christianisme naissant est le judaïsme, qui est très actif, et à l'égard duquel Saül-Paul, fondateur absolu de l'Église de Rome, a manifesté l'hostilité qu'on sait : « Il n'y a pas une ville chez les Grecs ni un seul peuple chez les Barbares » qui ne compte de colonie juive, écrit Josèphe. Ce judaïsme méditerranéen n'a pas été infiltré de façon marquante par l'essénisme, essentiellement oriental, et il est donc resté fidèle aux données de l'Ancien Testament. Pour ce judaïsme-là, le Diable n'est pas un personnage de grand relief, pour la raison évidente que les Juifs n'ont pas pris en considération la notion de Rédemption. Mais le christianisme, lui, n'est rien sans la Rédemption qui, comme on l'a vu, modifie considérablement le rôle de Satan. Il est donc impérieux pour les Pères de se différencier nettement du judaïsme, ne fût-ce qu'en redéfinissant Satan. La tâche est d'autant plus urgente que le prosélytisme juif est efficace et convertit des Gentils tout aussi bien que le font les chrétiens. Certains des Gentils, même, vont « jusqu'à la conversion totale, dont la circoncision était le sceau ³⁸ ». Et cela en dépit des lois impériales qui considèrent la circoncision comme un crime.

Le second rival est, du moins jusqu'à l'accession au trône de Constantin, la religion romaine et hellénistique, la première étant religion d'État, l'autre intimement familière depuis des siècles à tous les peuples méditerranéens. Ni l'une ni l'autre ne comportent aucune référence à des notions telles que celle de la Rédemption et, on l'a vu, l'idée du Diable leur est foncièrement étrangère. Qui plus est, les deux religions, très voisines, offrent à leurs fidèles un confort moral et intellectuel avec lequel le christianisme ne peut rivaliser :

elles n'imposent pas ce sens de l'abaissement individuel qu'implique la Faute originelle ni l'angoisse existentielle qui en découle, et la pratique des vertus n'y peut avoir que des bases philosophiques.

Les Pères et, par exemple, Clément d'Alexandrie, athénien de naissance et converti tardivement au christianisme, en avaient été parfaitement conscients. Ce Père du II^e siècle ³⁹, qui eut le tort d'être le maître du « sulfureux » Origène, se lance alors dans un exercice rhétorique extraordinaire, qui consiste à présenter la philosophie grecque comme un « chemin conduisant à Jésus ». Pour Clément, helléniste malgré lui, « le péché, c'est ce qui s'oppose à la saine raison, que le Verbe ou Logos a implantée dans l'homme ⁴⁰ ». Étourdissante pirouette qui voudrait donc qu'on fût chrétien par logique, et qui fait bon marché de la foi ! Voilà le Diable, origine du péché, confondu avec le non-sens. On conçoit que Clément en ait hérisé plus d'un par la suite. « Une bonne moitié de ses références provient de Platon, tandis que l'autre moitié renvoie aux paroles de Jésus ⁴¹. » C'est avec une arrogance naïve et presque touchante qu'il prétend réduire Homère au silence. Citant ainsi les vers du poète,

*« ... Disant l'amour d'Arès et d'Aphrodite aux boucles blondes,
Comment ils se rencontrèrent d'abord en secret dans les antres d'Héphaïstos ;
Les cadeaux qu'il lui fit, et l'alcôve et la couche d'Héphaïstos cernées de honte... »*

« Arrête ton chant, Homère ! » s'écrie l'Alexandrin. « Il ne comporte pas de beauté ; il enseigne l'adultère. Nous refusons de prêter même l'oreille à la fornication ⁴². » On n'en est certes pas au premier iconoclasme, car Tatien a déjà traité les philosophes grecs de radoteurs, et Tertullien le Carthaginois portera à des sommets inouïs l'abomination de la philosophie, mais enfin, on ne peut que sourire à l'idée que la philosophie grecque, toujours tolérée, elle, par Clément, puisse se passer d'Homère et des autres poètes ; l'on peut encore sourire de ce qu'un helléniste prétende clore le bec au poète et le traiter implicitement de pornographe. Enfin, on peut s'émerveiller que les Grecs aient continué de l'écouter. N'importe, ce qui est intéressant chez Clément est qu'il est le premier Père à jeter l'anathème sur les dieux des autres religions. « La parole prophétique », dit-il, faisant allusion aux Oracles sibyllins, « est que tous les dieux des nations sont des images de démons ⁴³. » C'est ce qu'on peut appeler en termes familiers un tour de passe-passe, car, incapables de définir entre eux ce qu'est Satan, les Pères se contentent, pour les autres, de le faire changer d'identité : c'est Zeus, Jupiter, Baal, Ahura Mazda... Tour d'autant plus spécieux que, pendant les premiers siècles, les chrétiens toléreront dans leur imagerie l'identification de Jésus à divers dieux gréco-romains, Apollon, Héraclès et même Dionysos. « On voit... se développer... autour de la figure d'Hercule, qui connaît alors, comme divinité salvatrice, une véritable héracléologie, qui n'est pas sans offrir certaines ressemblances avec la christologie ⁴⁴. »

Dionysos aussi se prête particulièrement à la rhétorique conquérante des chrétiens ; il est, comme Héraclès, un demi-dieu sacrifié, mais il est lui, en

plus, un symbole de la vie, et son démembrement par les Ménades prélude à une éternelle renaissance. Qu'importe que les mystères dionysiens, et les éleusiens aussi bien, aient été des célébrations de la vie et des noces mystiques avec la nature et, surtout, qu'ils aient ignoré le Mal et le Diable ; on en fera des prolégomènes à la venue du Christ rédempteur. Quant à Orphée, on l'a vu, c'est l'authentique précurseur du Christ, jusqu'à sa visite aux Enfers qui prélude à celle de Jésus aux mêmes Enfers^{III}. Rien d'étonnant, d'ailleurs, puisque Orphée est venu des mêmes sources asiatiques qui auront tant influencé les deux judaïsmes, le vétérotestamentaire et l'essénien, et contribué à la création du mythe du Christ. Les chrétiens trouveront donc une brèche exceptionnelle dans les religions gréco-romaines, et celles-ci leur serviront même de sauf-conduit, en quelque sorte.

En effet, dès le début du II^e siècle, le succès du prosélytisme chrétien a été si vif qu'il a rallumé les ardeurs de ses ennemis et que les persécutions ont recommencé. De fait, ces persécutions, qui se succédèrent par vagues jusqu'à l'accession de Constantin au trône, ne cessèrent pratiquement jamais. Quelques-unes furent sauvages, comme celles qui suivirent l'édit romain de 257, qui imposait à tous les membres du clergé romain dans l'Empire de sacrifier aux dieux, sous peine d'exil, et interdisait le culte chrétien sous peine de mort.

En se servant pour leurs prêches et leurs exercices rhétoriques des thèmes religieux et philosophiques gréco-romains, comme on l'a vu faire à Clément d'Alexandrie, les premiers prosélytes chrétiens hellénistiques ne faisaient que reprendre à leur compte une vieille tradition, qui était celle de *l'interpretatio graeca*. Celle-ci ne cherchait pas à imposer aux indigènes des dieux nouveaux, mais permettait au contraire de retrouver les leurs sous des noms et des apparences différentes. C'est cette tradition qui explique les adoptions, aujourd'hui étonnantes, de dieux grecs ou gréco-romains par des populations qui en avaient révééré d'autres ; ainsi des fusions entre Jupiter et Zeus d'une part, et de l'autre le Baal Hadad, dieu de l'orage et de la pluie à Damas, ou bien entre Héraclès et Nergal, Héra et Astarté, Aphrodite et al Uzza, Dionysos et Dousarès ⁴⁵. Les dieux locaux étaient affublés de noms grecs ou romains et, en retour, les dieux grecs et romains, adoptés et adaptés, étaient affublés de noms et de traits locaux.

Ces échanges de dieux et le caractère interchangeable des dieux antérieurs au christianisme sont essentiels si l'on veut comprendre le succès du christianisme dans les provinces de l'Empire. Ils constituent un trait souvent négligé des religions antiques : en effet, les populations des siècles précédant et suivant le début de notre ère étaient pénétrées de l'idée que leurs dieux étaient universels et que seuls leurs noms et des caractères secondaires les différenciaient des leurs. Ils les adoptaient donc avec la même aisance que Rome adopta, par exemple, le culte de la déesse égyptienne Isis, qui fut incontestablement la déesse étrangère la plus populaire à Rome. Mère et femme, elle fut, en effet, identifiée à Déméter, Aphrodite, Artémis,

Perséphone, Athéna pour les Athéniens, Cybèle pour les Phrygiens, Artémis Dytinna pour les Crétois ⁴⁶. Ce fut ainsi que Jésus fut non seulement identifié à Héraclès, mais aussi à Apollon et Dionysos. L'un des exemples les plus célèbres de ce syncrétisme est la statue du III^e siècle, au musée du Vatican, qui représente Jésus imberbe sous les traits traditionnels du Bon Pasteur Apollon, avec une brebis sur les épaules.

Placées sous le signe de l'*interpretatio graeca* et assorties de références gréco-romaines, les présentations du christianisme comme prolongement et achèvement de la religion et de la philosophie grecques furent donc plus facilement acceptées par les auditoires hellénistiques. Mais les évangélistes en eurent d'autant plus de fil à retordre, car la diaspora hellénistique les avait précédés de longtemps partout où ils allèrent prêcher, des Colonnes d'Hercule jusqu'au Pont, et la pensée hellénistique est, comme on sait, rebelle à l'idée d'un Diable.

D'où la difficulté de mettre au point non seulement une théorie cohérente du Diable, mais encore une théorie acceptable par tous. Et cette difficulté crût au fur et à mesure que les missionnaires chrétiens allaient prêcher plus loin. À la fin du III^e siècle, en effet, toute l'Asie Mineure était christianisée, et certaines provinces, comme l'Arménie, la Bithynie, la Phrygie, la Pisidie, et les territoires de l'ancienne Carthage étaient en majorité ou en grande partie chrétiens. Mais il y avait aussi des chrétiens dans toute la Grèce et presque toute l'Italie, et même en Dacie, en Pannonie, en Norique, en Rhétie. Le bassin d'Aquitaine était en cours de christianisation, et seule une petite partie de l'Hispanie n'avait pas encore été visitée par les porteurs des Évangiles. Enfin, on trouvait déjà des chrétiens en Belgique, en Germanie et jusqu'en certains territoires d'Angleterre, à Londres, à Cantorbéry, à York.

C'est-à-dire que les missionnaires durent enseigner à des populations celtiques, dont les religions ne concevaient pas non plus le Diable^{IV}. Tant qu'il s'agissait donc de propager l'enseignement de Jésus, l'œuvre était peut-être ardue et souvent dangereuse, mais toujours splendide, car la dynamique de l'enseignement de Jésus était irrésistible, mais quand on en venait au Diable, l'affaire était autrement plus ardue.

Il fallait de plus, en Orient surtout, affronter le mithraïsme, solidement implanté depuis le VI^e siècle avant notre ère, et qui présentait une difficulté paradoxale : ses ressemblances avec le christianisme. Un Dieu unique, un Diable et un personnage issu du Dieu même, Mithra, donc, cela ressemblait à s'y méprendre à un préchristianisme. Et là, en effet, le danger atteignait le cœur même du christianisme naissant, car le dualisme mithraïste avait donné naissance à un courant de pensée solidement implanté chez les Juifs, notamment esséniens, et déjà chez les chrétiens : le gnosticisme.

Ce n'était donc pas le mithraïsme même, sous sa forme gréco-romaine tout au moins ⁴⁷, qui présentait le plus grand danger ; son culte était rare dans l'Orient romain, et il était réservé aux hommes et surtout aux soldats, même si ceux-ci le propagèrent jusqu'à assez loin dans l'Empire. C'était le

gnosticisme, si voisin du christianisme et pourtant si foncièrement différent. Pour le gnosticisme, doctrine très complexe, le Mal se reconnaissait d'emblée à ce qu'il était la vie et tout ce qu'il y avait de matériel ⁴⁸. Le Mal et donc Satan avaient existé de tout temps : au commencement, « il y avait la Lumière et les Ténèbres, et au milieu des deux, l'Esprit ».

Ce mode de reconnaissance du Mal et d'un Satan ne pouvait aucunement faire l'affaire des chrétiens orthodoxes, pour plusieurs raisons. La première était, évidemment, qu'il donnait au Dieu du Bien, le Bon Dieu, un rôle secondaire. La deuxième découlait directement de la première : en représentant le monde matériel comme l'empire de Satan, le gnosticisme niait l'intérêt de l'incarnation du Fils de Dieu sous la forme de Jésus ⁴⁹. Par son incarnation même, Jésus entraînait dans le domaine du Mal. Ou bien il n'avait pas été incarné. L'un et l'autre termes de l'alternative étaient inacceptables. Pis encore, Satan avait gagné la partie jusqu'à la fin du monde, puisque nous étions tous créatures du Mal.

Passé encore que certains Pères apologistes, tel Tatien, donc, cité plus haut, eussent versé dans le gnosticisme ⁵⁰, ce n'était là qu'un errements individuel, mais pis que pis, certains Évangiles (il y en avait alors bien plus que quatre, le décret gélasien n'ayant pas encore été promulgué), tel celui de Jean, comportaient des connotations spécifiquement gnostiques. Car c'est bien dans cet Évangile que Jésus dit : « Je ne vous parlerai pas plus longtemps, car le Prince de ce monde approche ⁵¹. » C'était donc bien que Jésus reconnaissait à Satan la domination de ce monde, et que ce que les gnostiques disaient était vrai ! Comme on sait, l'Évangile de Jean échappa de peu au couperet des censeurs du pape Gélase.

De fait, Marcion, le plus puissant des penseurs hérétiques et sans doute le plus original des gnostiques, postule au II^e siècle qu'il n'y a pas eu de véritable incarnation de Jésus, mais seulement une semblance d'incarnation, ce qui fait que la Crucifixion n'a pas atteint le corps d'un Dieu. Il est impossible de proposer ici une synthèse du gnosticisme, tant ses systèmes sont complexes et variés et tant ses auteurs, Carpocrate, Basilide, Valentin, diffèrent entre eux. La diversité de leurs sectes, Simonien, Ménandrien, Satorniliens, Basilidiens, Nicolaïtes, Strationiques ou Phibioniques, Secondiens, Socratiques, Zacchéens, Koddien, borborites, Barbélites, Carpocratiens, Cérintiens ou Mérintiens, Nazaréens, Ébionites, Valentinien, est telle qu'il faudrait une encyclopédie entière pour recenser leurs inventions, nuances et casuismes. Un fait est net et sûr : très vite, le gnosticisme apparut aux disciples de Saül-Paul comme un ennemi infiniment plus dangereux que le « paganisme » parce qu'il sortait de la même matrice que le christianisme.

Et le danger était d'autant plus grand que Saül-Paul lui-même, le fondateur de l'Église de Rome, avait prêté le flanc aux attaques des gnostiques. N'avait-il pas reconnu, « gaffe » suprême, que Dieu nous avait envoyé Jésus sous une forme semblable à celle de notre nature pécheresse ⁵² ?

C'est-à-dire que Jésus avait été entaché de péché ! C'est-à-dire que Jésus avait été la proie de Satan ! Abolie la conception immaculée du Sauveur ! Éliminée sa nature divine ! On comprend les clameurs indignées de Clément d'Alexandrie quand Basilide reprit cette idée ! Mais les textes de Saül-Paul comportaient bien d'autres brèches aux finesses des gnostiques : car c'était encore lui qui avait voué la chair à la damnation éternelle, quand il avait déclaré que « la chair ni le sang n'hériteront le royaume de Dieu ⁵³ ».

Jusque vers le V^e siècle, donc, le gnosticisme valut des sueurs froides aux Pères de l'Église : son Diable, s'il avait été accepté, eût été une maladie incurable, et les notions de péché et de rédemption n'eussent pas valu une pièce de cuivre. La déconcertante abondance des messies de l'époque, Simon le Magicien en tête, celui que Jésus alla voir en Samarie, puis Dosithée, Ménandre, Apollonios de Tyane, tous gnostiques, mobilisa les forces vives de l'Église primitive. Et cela d'autant plus que ceux qu'on eût de prime abord pris pour des alliés, par exemple, au II^e siècle, Bar-Kochba, ennemi irréductible de Rome, qu'on eût donc pensé favorable aux chrétiens, les poursuivirent d'une haine d'autant plus farouche qu'ils se présentaient, eux, comme le vrai Messie. Il fit donc subir aux chrétiens de Palestine des supplices infâmes jusqu'à ce qu'ils eussent renié et blasphémé Jésus. Par exemple encore, les Sabéens, disciples de Jean-Baptiste, celui-là même qui avait annoncé le messie Jésus, s'étaient révélés être des ennemis farouches. Et ils étaient vivaces ! Les disciples de Simon étaient encore vigoureux au III^e siècle, et ceux de Jean-Baptiste ont survécu jusqu'au début de ce XX^e siècle.

Les réfutations plus ou moins enflammées firent donc florès et bien des noms et textes de l'époque ne nous sont parvenus que grâce à un Irénée, un Hippolyte, un Épiphane, qu'on s'efforça d'anéantir à coups d'anathèmes et dont on interdit aux chrétiens de prêter l'œil ou l'oreille à leurs enseignements. On écrivit donc furieusement, à Laodicée comme à Alexandrie, à Éphèse comme à Dyrrachium, on dépensa des trésors de rhétorique et de casuistique pour tenir en échec la peste gnostique. Cette expurgation, qui dura quelque cinq siècles, fut efficace, car le gnosticisme enfin rendit l'âme. On faillit l'oublier à jamais. C'est par chance qu'en Égypte, en 1945, on découvrit toute une bibliothèque gnostique, soit une soixantaine de traités qui avaient échappé aux censeurs et dont l'importance est du même niveau pour la compréhension des sources du christianisme que les Manuscrits de la mer Morte.

« Si le gnosticisme l'avait emporté », écrit justement Marcel Simon ⁵⁴, « c'en était fait de l'originalité du christianisme, qui se serait dilué dans le syncrétisme ambiant. » Car le pis, pour l'Église primitive, est que les gnostiques jouaient sur du velours : on ne les persécuta jamais, car ils étaient bien trop proches des religions de l'Empire. Ils avaient l'opportunité, par ce biais, de survivre aux chrétiens.

Mais si ce n'avait été que la peste gnostique ! Les schismes et les

hérésies proliférèrent d'ailleurs. Le premier schisme important fut le fait d'un prêtre d'Alexandrie formé à l'école d'Antioche, Arius, qui, au début du IV^e siècle, entra en conflit avec son évêque à propos de la nature du Christ. Expulsé d'Alexandrie, il répandit dans tout le bassin oriental de la Méditerranée des idées redoutables pour le christianisme autodéfini comme orthodoxe. Pour Arius, étant donné que, selon l'Ancien Testament, il y avait eu un temps où le Christ n'avait pas existé, celui-ci est postérieur au Père, qui l'a donc créé à partir du néant ; s'il est Dieu, il l'est à titre secondaire. Le Fils est l'unique créature du Père, et « tout le reste de la création est l'œuvre directe du Fils par la volonté du Père ⁵⁵ ». Dans cette optique, toute la théologie chrétienne, péniblement élaborée à partir des tendances hétérodoxes de la chrétienté, était à rebâtir. Entre autres conséquences, le Diable y disparaissait quasiment, puisqu'il était, comme les autres créatures du ciel, une création de Jésus.

On devine l'émoi. Constantin lui-même mena la réaction, en convoquant en 325 le concile de Nicée (auquel les chrétiens d'Occident, incidemment, ne témoignèrent qu'un intérêt médiocre, ces querelles orientales et, pour tout dire, byzantines leur paraissant fastidieuses). Ce n'était pas tant la nouvelle identité du Diable qui agita Byzance, évidemment, que celle de Jésus, qui, selon Arius, devenait un personnage de second plan. Mais enfin, chaque fois qu'on remettait en question la nature de Jésus, on révisait évidemment celle du Diable.

D'autres hérésies s'élevaient aussi, comme le monarchianisme adoptianiste, qui faisait du Christ un simple être humain, adopté comme Fils de Dieu à cause de ses mérites, idée lancée à Rome par Théodote de Byzance, dit le Corroyeur ⁵⁶. Ç'avait été seulement à partir de cette adoption que Jésus avait commencé à faire des miracles, soutenait Théodote. Des références évangéliques semblaient soutenir la théorie, notamment celles de Matthieu : « Il sera pardonné à celui qui médit du Fils de l'Homme, mais pas à celui qui médit du Saint-Esprit » (XII ; 32) et de Jean : « Tel qu'il en est, vous êtes décidés à me tuer, moi, un homme qui a dit la vérité » (VIII ; 40). Or, cette hérésie fut vivace, car reprise par un disciple de Théodote de Byzance, un autre Théodote également de Byzance, dit le Banquier celui-là, elle se perpétua jusqu'au milieu du IV^e siècle. Les conséquences, en ce qui concernait le statut de Satan, étaient évidentes : la Rédemption, si du moins le thème en était toujours soutenable, était considérablement amoindrie et l'humanité se retrouvait sous l'emprise de Satan comme aux premiers jours.

Il en allait de même pour l'hérésie ébionite ⁵⁷, avec laquelle l'adoptianisme comptait, d'ailleurs, beaucoup de points communs. Pour elle, qui rejetait évidemment l'enseignement de Saül-Paul, Jésus n'avait été qu'un homme. Elle ne tenait donc aucun compte, elle non plus, des constructions pauliniennes sur la Rédemption.

Sans parler encore des mouvements du I^{er} siècle qui survécurent tenacement aux attaques et anathèmes, à commencer par celui des disciples de

Simon le Magicien, rival absolu de Jésus pour une partie de la première chrétienté, Simon, le disciple de Dosithée l'Essénien, Simon qui se représentait et qui était accepté comme l'incarnation de « la puissance absolue de Dieu », Simon encore dont les disciples professaient que la passion de Jésus n'avait été qu'apparente, Simon enfin dont l'avènement abrogeait tous les préceptes des prophètes, inspirés par des anges ignorants des desseins de Dieu et qui voulaient enchaîner l'humanité ⁵⁸. Par les trous de sa doctrine, confuse autant qu'elle fût, le Diable faisait eau de toutes parts, puisqu'il n'y avait pas eu de Rédemption, une fois de plus, et puisque se manifestait par la personne de Simon un Dieu triomphant, dont aucun Diable jamais ne déferait les desseins !

Mentionnera-t-on encore les Sabiens, secte semi-chrétienne et pourtant antichrétienne de Babylone, issue des Elcésaites ⁵⁹, c'est-à-dire d'un courant mandéen, c'est-à-dire encore gnostique, le mot mandéen venant de *mandaje*, gnostique ? Ce courant extraordinaire prenait sa source au cœur des religions sémitiques, dans la Mésopotamie et le Khuzistan iranien. Car c'était là que l'essénisme avait retrouvé ses origines mazdéennes, les Sabiens n'étant autres que des Esséniens dualistes, pratiquant le baptême et croyant dur comme fer que le monde était partagé une fois pour toutes entre le Bien et le Mal, le monde de la lumière habité par les êtres divins et le monde des ténèbres habité par l'esprit féminin de la malveillance.

Ce n'eût pas été grande affaire que cette hérésie supplémentaire pour l'Église primitive, occupée de bien d'autres difficultés, n'était que les Sabiens, qu'on appelle aussi les chrétiens de saint Jean le Baptiste, se réclamaient justement de celui-là même qui avait baptisé Jésus ! Mais, blasphème entre tous, de celui-là aussi qui, du fond de sa prison, avait adressé à Jésus des émissaires pour lui demander : « Es-tu vraiment celui que nous attendons, ou y en aura-t-il un autre ? » Pour les Sabiens, donc, Jésus n'avait pas été le Messie, il n'avait pas été le Fils de Dieu, et le Dieu des Juifs, Adonaï, était un Dieu malveillant ⁶⁰ ! Et les Évangiles étaient là pour le prouver ! Où placer le Satan des Sabiens, puisque Adonaï lui-même était un Dieu mauvais ? Et que faire de leur Satan, qui était d'ailleurs une femelle ?

Ajoutons, pour finir, la fascination exercée sur les chrétiens d'Orient par le manichéisme, doctrine de Mani, fils d'un prince parthe et d'une judéo-chrétienne, doctrine dérivée elle aussi du mazdéisme. Ce n'était, si l'on peut ainsi dire, qu'un syncrétisme de plus, celui-là entre le védisme zoroastrien et le judéo-christianisme, Manis ayant voulu unir dans la même doctrine Bouddha, Zoroastre et Jésus. Au premier regard, le manichéisme ne faisait que présenter sous une nouvelle forme l'antique division du monde entre lumière et ténèbres, professée par Zoroastre. Seulement là, Mani avait ajouté une épopée magique et poétique, la révolte de la Lumière contre la puissance des Ténèbres.

Tout un monde qui se refusait à accepter en son cœur que ç'avait été véritablement le Fils de Dieu qui avait été condamné à mourir supplicié et nu

sur le gibet de l'infamie, tout un monde donc adhéra au manichéisme. L'entreprise eût peut-être été splendide. Elle mariait enfin trois grandes religions orientales. Saint Augustin lui-même y adhéra. On eût sans doute pu, si elle avait triomphé, adorer à la fois Jésus et Bouddha. Mais des bûchers flamboyaient déjà à l'horizon. Mani fut martyrisé, et ses lointains disciples, les Albigeois, les Cathares, les Bogomiles, allaient le suivre dans la souffrance et les flammes. Car il n'était pas tolérable que le Diable fût, comme l'avait pourtant dit Jésus et comme le professaient les manichéens, le Prince de ce monde.

D'ailleurs, les jeunes Églises ont horreur du partage, et la chrétienne n'y fit pas exception. Cette forme-là du gnosticisme, encore pire que l'hérésie marcionite, mobilisa toutes ses forces.

Les conciles allaient sanctionner les errements du poids des autorités impériales et épiscopales. Après avoir expiré dans les cirques des Romains, des chrétiens allaient connaître ceux d'autres chrétiens, pour avoir attribué à Dieu et à Satan d'autres territoires que ceux que leur assignaient les Pères.

Personne n'avait jamais su dire entre-temps d'où venait ce Satan, ni s'il était un effet ou une cause. Question spécieuse, inspirée, n'est-ce pas ? par l'Esprit mauvais. Car elle était dictée par la logique et chacun savait ou croyait savoir, depuis les Pères et Tertullien en particulier, que la philosophie était l'œuvre du Diable.

La Nuit tombait.

I- Voir ch. 14.

II- Voir ch. 14.

III- Voir ch. 8.

IV- Voir ch. 7.

1- Rudolf Bultmann, *L'Histoire de la tradition synoptique*, Le Seuil, 1973.

2- On ne finira toutefois pas de se demander pourquoi Jean ne fait, lui, jamais mention de ces exorcismes, que rapportent à l'envi Matthieu, Luc et Marc.

3- Mt., VII ; 22.

4- Mt., VIII ; 16. Lc, IV ; 40-41.

5- Lc, IV ; 31-37.

6- Mc, IX ; 14-27.

7- Mc, V ; 1-13. À partir de la fin du XIII^e siècle, on tiendra d'ailleurs les fous agités pour « possédés », et on les enfermera dans des conditions infectes.

8- Lc, V ; 12-13. Ce comportement, caractéristique d'un sentiment de culpabilité, montre à quel point la névrose collective, celle d'un peuple tout entier attendant le châtement, le Jugement et l'Apocalypse, s'était répandue dans le peuple à l'époque de Jésus.

9- Mc, X ; 46-52.

10- Lc, V ; 21. Mc, II ; 4-5.

11- Le, XIII ; 10-13. Il est à relever que, lorsqu'il décrit les guérisons miraculeuses accomplies par Jésus, Jean, lui,

ne les attribue jamais à des expulsions de démons, qui semblent constituer une « signature » des Évangiles synoptiques. Jean ne mentionne pas non plus les tentations dans le désert et ne parle de démon qu'une seule fois, lorsque Jésus, dans sa prescience, accuse anonymement l'un de ses apôtres : « L'un de vous est un démon. »

12- Le, XI ; 14.

13- Mt., XII ; 43-45. Notant sa différence des autres paroles de Jésus par la forme et le contenu, Bultmann trouve ce passage « totalement dépourvu de traits chrétiens » et l'attribue à une tradition juive.

14- Mc, VII ; 24-30.

15- Le, VIII ; 26-33. Mc, V ; 1-13. C'est le genre de fables qui ont en partie motivé la défaveur des Évangiles apocryphes, mais qui sont acceptées « comme parole d'évangile » dans les Évangiles canoniques. « L'entrée des démons dans les porcs correspond à un thème populaire », note Bultmann à propos du récit de Marc. « Le Mauvais est envoyé dans les êtres chez lesquels il a sa demeure habituelle. Les porcs passent pour des animaux démoniaques. De là l'injonction faite, en franconien, à la goutte : "Va chez les porcs, délivre-moi de mes douleurs !" » « ... Il ne peut y avoir de doute qu'ici un conte drolatique populaire a été transféré sur Jésus », écrit Bultmann à propos du récit de Luc (*L'Histoire de la tradition synoptique, op. cit.*). Bauerfeind, un exégète cité par Bultmann, relève que, pour le narrateur chrétien de cet apologue, le démon joue le rôle d'ennemi du Messie et que, dans son sens, cette histoire présuppose la messianité de Jésus. Haenchen, un autre exégète, tient pour un « non-sens » que Jésus ait dû connaître le nom du Démon pour agir sur lui. Néanmoins, cet apologue naïf a inspiré, sans remise en question, une exégèse positive abondante. « Pour la conscience de Jésus », écrit ainsi Albert Schweitzer, « la guérison des démoniaques était impliquée dans le mystère du Royaume de Dieu ». (*Le Secret historique de la vie de Jésus*, Albin Michel, 1961.)

16- Lc, XXII ; 31. Cette référence à Satan est la seule que l'on trouve dans les synoptiques. Jean, lui, ne cite qu'une référence au « Prince de ce monde », notion spécifiquement gnostique : « Je ne vous entretiendrai pas plus longtemps, car le Prince de ce monde approche. » (XIV ; 30.)

17- Après la rencontre en Galilée chez Matthieu, à Béthanie chez Luc, et le déjeuner à Tibériade chez Jean (l'épisode de l'Ascension chez Marc étant un ajout notoirement tardif), Jésus disparaît, en effet, mais sur terre, des récits évangéliques sans qu'on sache où il est allé.

18- Actes, V ; 3-12. Dans le récit de Luc, auteur des Actes, la femme d'Ananias, complice de son mari dans le « détournement » de son propre argent, se voit réprimander, trois heures plus tard, par Pierre de la même manière et tombe morte elle aussi.

19- La liste des grands prêtres, de 37 à 70, année au-delà de laquelle il n'y eut plus de grand prêtre, ne mentionne ni ce nom ni aucun autre voisin (cf. Joachim Jeremias, *Jérusalem au temps de Jésus*, Cerf, 1967). Bien évidemment, ce grand prêtre Sceva et ses sept fils exorcistes, invraisemblance patente, constituent une fabrication de Luc parmi d'autres.

20- Actes, XIX ; 13-17.

21- I Cor. V ; 5.

22- II Cor., II ; 11.

23- *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, Cerf, 1990.

24- François Bonifas, *Histoire des dogmes de l'Église chrétienne*, Fischbacher, 1886.

25- *Id.*

26- *Id.*

27- *Id.*

28- « Lactance », *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, t. II, *op. cit.*

29- Épître de Barnabé, XVII ; 1, *Les Pères apostoliques – Écrits de la primitive Église*, Le Seuil, 1980. Ce texte, retrouvé sous sa forme complète en 1859 avec le Codex Sinaiticus, connut un grand succès dans l'Église primitive, et Origène et Clément d'Alexandrie lui prêtaient une autorité canonique ; mais il n'est certes pas de Barnabé, le compagnon de Saül, car il semble avoir été écrit après la reconstruction du Temple par Hadrien.

30- Bonifas, *Histoire des dogmes de l'Église chrétienne, op. cit.*

31- *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien, op. cit.*

32- Épître de Barnabé, *op. cit.*

33- « Démon d'après les Pères », *Dictionnaire de théologie catholique*, Letouzey & Ané, 1924.

34- Bonifas, *Histoire des dogmes de l'Église chrétienne, op. cit.*

35- « *Oratio versus Graecos* », n. 7.

36- « Athanase », *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, op. cit.

37- L'histoire de l'accession au trône impérial de Constantin exigerait évidemment bien plus qu'une note, car ses péripéties complexes participent des convulsions également complexes de la partition de l'Empire. Qu'il suffise ici de rappeler les faits suivants. Fils naturel de Constance I^{er} et d'une tenancière d'auberge, Constantin partagea à partir de 308 le titre de « fils d'Auguste », c'est-à-dire de prince impérial, avec Maximin Daia, tandis que Licinius détenait celui de César des provinces d'Occident. À la mort de Maximin Daia, Constantin revendiqua le titre d'Auguste, qu'il se trouva en mesure d'imposer quand ses armées défirent celles de Maxence, empereur en titre, mais tacitement déposé depuis le congrès de Carnuntum en 308. Ce ne fut qu'en 323, après avoir vaincu son rival, le coempereur Licinius, que Constantin disposa enfin des deux sièges de Rome et de Byzance.

38- Marcel Simon, *La Civilisation de l'Antiquité et le christianisme*, Arthaud, 1972.

39- L'Église primitive le tiendra en si haute estime qu'elle lui décernera les titres de « bienheureux » et de « saint » (c'est le pape Benoît XIV qui, au XVIII^e siècle, le fera retirer du martyrologe).

40- Simon, *La Civilisation de l'Antiquité et le christianisme*, op. cit.

41- « Clément d'Alexandrie », *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, t. I, op. cit.

42- « Exhortation to the Greks », IV, in *Clement of Alexandria*, The Loeb Classical Library, Harvard University Press, Cambridge, Mass & William Heinemann, Londres, 1982. Traduction de l'auteur.

43- *Id.*

44- Simon, *La Civilisation de l'Antiquité et le christianisme*, op. cit.

45- Maurice Sartre, *L'Orient romain*, Le Seuil, 1991.

46- *Id.*

47- « Le Mithra gréco-romain n'a qu'un rapport assez lointain avec son ancêtre iranien, même si la filiation est certaine », écrit Sartre (in *L'Orient romain*, op. cit.), citant d'autres auteurs.

48- « Gnose-gnosticisme », *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, t. I, op. cit.

49- Il existe de nombreux et d'excellents ouvrages sur la gnose et le gnosticisme, dont les plus respectés sont ceux de H. Leisegang, *La Gnose*, Petite Bibliothèque Payot, 1951, de R.M. Grant, *La Gnose et les origines chrétiennes*, id., 1964, de H. Ch. Puech, *En quête de la gnose*, 2 vol. Gallimard, 1978. Chacun pratique une approche personnelle de ce phénomène considérable que fut le gnosticisme. Celui-ci fut d'abord interprété par les Pères de l'Église comme une contamination de la pensée chrétienne par l'hellénisme. Grant, par exemple, y voit une expression de l'angoisse juive causée par les catastrophes de 70 et de 135 (les destructions successives de Jérusalem). Cette interprétation est certainement fondée, mais il semble que l'angoisse juive ait plutôt exacerbé la réceptivité aux enseignements gnostiques qu'elle ne les ait créés, car ceux-ci, de toute évidence, étaient bien antérieurs. Leisegang, pour sa part, approfondit l'analyse en mettant en lumière des sources égyptiennes, grecques et moyen-orientales (Asie Mineure). Il mentionne même la possibilité de sources asiatiques. Mais il est difficile de ne pas être frappé par une description d'Irénée, l'un des auteurs qui participèrent pourtant, au II^e siècle, à la réfutation du gnosticisme. Pour lui, en effet, la gnose, qui est la connaissance directe et intuitive de Dieu, l'illumination en quelque sorte, « apporte la rédemption de l'homme intérieur » et, selon les termes de Marcel Simon (op. cit.), « délivre l'homme de lui-même, de la prison du sensible, pour le rendre à sa véritable destination ». Or, ce sont là les objectifs même du bouddhisme, et il me semble qu'on a jusqu'ici négligé ou en tout cas sous-estimé l'influence des doctrines bouddhistes, qui suivirent Alexandre au IV^e siècle avant notre ère, à son retour en Grèce.

On relèvera également que, parmi les rares auteurs du christianisme primitif qui mentionnent l'influence de l'Inde, il y a Hippolyte.

50- « Tatien », *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, op. cit.

51- Jn., XIV ; 30-31.

52- Rom., VIII ; 3.

53- I Cor., XV ; 50.

54- *La Civilisation de l'Antiquité et le christianisme*, op. cit.

55- « Arius, arianisme », *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, op. cit.

56- Au III^e siècle, un courant dérivé du monarchianisme remit lui aussi en question l'organisation du cosmos : le sabellianisme. Ainsi nommé, d'après un prêtre supposé d'origine libyenne, Sabellius, le monarchianisme dit modal contestait la théorie d'Origène selon laquelle il y avait trois hypostases, celle du Père, celle du Fils et celle du Saint-Esprit, toutes trois divines. En effet, arguaient les sabelliens, selon cette théorie, ç'aurait été l'essence divine du Christ qui aurait été soumise aux souffrances et à l'indignité de la crucifixion ; or, c'était inacceptable. Il fallait donc qu'il n'y eût qu'une seule hypostase, celle de Dieu, se manifestant tantôt dans le Fils, tantôt dans le Saint-Esprit. Le Père et le Fils n'étaient donc que des modes différents d'un même Être. Réf. *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien* et Simon, *L'Antiquité et le christianisme ancien*, op. cit.

57- Contrairement à certaines assertions, ce mot ne doit rien à un hérésiarque présumé nommé Ebion, car il dérive du mot hébreu qui signifie « pauvre d'esprit », c'est-à-dire idiot. Épiphanes de Salamine attribue la naissance de l'hérésie ébionite à l'influence d'un mouvement dit elcésaites, né dans les régions des Parthes ; cette explication est aujourd'hui contestée (par le *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, entre autres). Peut-être mérite-t-elle un second examen, car le mouvement elcésaites n'est autre qu'un mouvement spécifiquement essénien christique, qui n'était sans doute pas originaire du royaume parthe, mais de Babylone, qui fut soumise au règne parthe. Il se manifesta en 220 lorsque Alcibiade d'Apamée apporta à Rome le manifeste des Elcésaites, le Livre d'Helxai. Origène fait également mention des Elcésaites vingt ans plus tard, lorsqu'il rapporte qu'un de leurs chefs vient d'arriver à Césarée (Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, VI, 38, The Loeb Classical Library, *op. cit.*).

58- Nous connaissons la théologie de Simon le Magicien par deux sources principales, Irénée (« *Adversus haereses* », I, 16, 1) et Hippolyte, qui cite probablement dans son intégralité l'*Apophysis megalê*, ou le Grand Prononcement, document fidèlement simonien. La description du simonisme par Irénée semble de seconde main, et reflète des sources postérieures.

59- Voir note 57.

60- *Encyclopaedia Britannica*, 1960, et « Mandéisme, mandéen », *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, *op. cit.*

16.

La Grande Nuit occidentale : du Moyen Âge à la Révolution française

Des conciles encore, de l'assassinat d'un évêque, Priscillien, soupçonné d'avoir enseigné une idée satanique de Satan – Des persécutions religieuses et surtout de l'Inquisition considérées comme fonds de commerce – De l'indignation de saint Jean Chrysostome à propos des bûchers d'hérétiques – Des délires des inquisiteurs et de la menace du catharisme – Des massacres innombrables sous accusation de possession et satanisme – De l'identification des Juifs aux suppôts de Satan – De l'absence d'une doctrine cohérente sur Satan et de ses conséquences – Des sorcières de Salem – De l'abolition de l'Inquisition par Napoléon et des efforts infructueux des Bourbons pour la rétablir.

Satan était donc sorti des quatre premiers siècles du christianisme avec un statut singulier : il existait bien, mais on ne savait vraiment qui il était ni pourquoi il était né. En termes philosophiques, on pourrait donc conclure que son existence avait précédé son essence. Beaucoup d'autorités avaient chacune son idée là-dessus, mais il n'existait pas de commun accord, bref, pas de théorie du Diable.

Les conciles allaient tenter de pourvoir à cette carence. Le premier, le concile de Nicée donc, aborda la question de biais. Car, si l'on ne savait pas qui il était, on prétendait savoir qui le Diable n'était pas. Il s'agissait surtout pour l'organisateur du concile, Constantin, de débroussailler les théories et surtout de veiller à ce que la chrétienté, dont il s'était proclamé empereur, ne s'égaillât pas dans toutes les directions et ne finît pas en mosaïque. C'était surtout une session disciplinaire. L'objet principal en était d'exclure l'arianisme, dont les conséquences imposaient une notion dangereuse du Diable. Quand on eut fini de débattre de la consubstantialité du Père et du Fils, résumée dans les termes « engendré, non fait », on fit signer les témoins. Arius, père donc de l'arianisme, et deux évêques, Second de Ptolémaïs et Théonas de Marmarique, refusèrent de signer les minutes des débats ¹. On les excommunia et ils ne furent pas invités au banquet de clôture. La jeune Église

avait décidé que le Diable n'était en tout cas pas une création de Jésus. C'était au moins ça d'acquis.

Mais il en eût fallu bien plus pour freiner les imaginations, qui continuaient de broder sur le thème de cette puissance maléfique. On finissait par lui prêter de telles dimensions qu'il fallut, plus de deux siècles plus tard, y remédier aussi. Un certain Priscillien, « laïc de condition élevée ² », mais ensuite évêque, avait, en effet, commencé à prêcher en Espagne, dans le dernier quart du IV^e siècle, une doctrine très pieuse, très ascétique et tellement ascétique qu'elle déplut aux évêques locaux. Priscillien avait, alléguèrent-ils, poussé le zèle beaucoup trop loin et terrifiait ses auditeurs en leur représentant les pouvoirs épouvantables de Satan. C'était aussi, il faut le dire, le travers d'une hérésie d'origine orientale, l'encratisme, qui considérait que l'humanité entière était damnée et qui refusait le mariage, la consommation de viande et celle de vin. On accusa donc Priscillien d'être encratite et, après le concile de Bordeaux, en 384, Priscillien, une femme riche qui avait épousé ses opinions, Euchrotia, et quatre de leurs compagnons furent brûlés vifs (et non décapités, comme on l'avance parfois) sous l'accusation de magie noire. Cette atroce exécution fut décidée sur l'instigation des évêques Hydatius de Mérida et Ithacius d'Ossonuba, qui avaient l'oreille de l'empereur Maxime le Grand ³. Il était vrai que Priscillien faisait aussi de l'astrologie, mais qui n'en faisait alors ! Mais surtout, l'Église commençait déjà à nourrir des fantasmes diaboliques et voyait le Mal partout. Cette condamnation à mort d'hérétiques supposés constitua les prémices des ignobles procès de sorcières du Moyen Âge et des siècles suivants, jusqu'à l'abolition de l'Inquisition.

Il s'en fallut pourtant que le priscillianisme fût mort avec son fondateur. Paradoxe, il n'y avait jamais eu de « priscillianisme », la théologie du martyr ayant été parfaitement orthodoxe : c'était l'Église elle-même qui avait forgé cet épouvantail ⁴. D'abord, Priscillien fut couronné par les siens, à titre posthume, des palmes du martyr, puis son pseudo-enseignement (il ne l'avait jamais professé) gagna du terrain ; il était encore vigoureux en Espagne au V^e siècle.

On avait essayé de le réfuter au concile de Tolède, en 400, quinze ans donc après le martyr de Priscillien. Mais il n'y avait évidemment rien à réfuter ; on ne trouva qu'une erreur de traduction à verser au dossier de l'accusation. Priscillien aurait traduit ἀγέννητος, *agenitos*, par *innascibilis* ⁵, c'est-à-dire « qui n'a pas eu de naissance ⁶ » par « innaissable », « de naissance impossible ». À ce prix-là, des générations d'écoliers auraient fini sur le bûcher ! Le « priscillianisme » reprit donc de plus belle. L'Espagne, comme l'ont démontré saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila, justement, la ville dont Priscillien avait été évêque, est propice au mysticisme, et le renoncement à la chair et à la chère y est prompt. Ce fut au deuxième concile de Braga, tenu en Galice en 563, qu'on décida de tordre définitivement le cou à cet épouvantail dressé, somme toute, par la mauvaise

foi de deux évêques. « Quiconque croit que, parce que le Démon a apporté sur la Terre certaines choses, il a fait de sa propre puissance le tonnerre, les éclairs, les orages et la sécheresse, ainsi que l'a enseigné Priscillien, qu'il soit anathème », déclarait le canon 8.

Priscillien n'avait rien enseigné de semblable. Il s'agissait, à l'évidence, de réduire le pouvoir de l'image du Diable, qui commençait d'épouvanter un peu trop les croyants. A preuve, la réfutation du canon 12 : « Quiconque dit que la formation du corps humain et la conception dans le sein de la femme est œuvre du Démon et, pour ce motif, ne croit pas à la résurrection de la chair, ainsi que l'ont soutenu Mani et Priscillien, qu'il soit anathème. » Mani non plus n'avait rien dit de pareil, c'était là de la réfutation *a priori*.

La longue saison de la chasse aux sorcières était ouverte. Aucun théologien n'avait encore expliqué la cause de la diabolisation de l'ange Lucifer, mais on continua de légiférer sur l'individu. Au concile de Constantinople en 543, organisé pour réfuter Origène ⁷, les évêques introduisirent une précision nouvelle dans la démonologie. Le canon 6, en effet, stipulait que : « Quiconque dit : "il y a deux espèces de démons, dont l'une comprend les âmes des hommes, et l'autre des esprits profondément déchus ; et de tout l'ensemble des êtres raisonnables, il n'y a qu'un esprit qui soit profondément inébranlable dans l'amour divin et dans la contemplation divine, et cet esprit est devenu le Christ et le roi de tous les êtres raisonnables, et il a créé tous les corps qui existent dans le Ciel, sur la Terre et entre le Ciel et la Terre, et le monde s'est fait, dans ce sens qu'il a lui-même, des éléments qui sont plus anciens que lui et qui subsistent par eux-mêmes, à savoir le sec et l'humide, le chaud et le froid..." », qu'il soit anathème ⁸. » Bref, il n'y avait qu'une seule et unique variété de démons, et, incidemment, ce n'était pas Jésus qui avait créé le monde.

Quelque sept siècles plus tard, on n'était pas plus avancé ; au douzième concile œcuménique, le quatrième concile de Latran, en 1215, les évêques réunis déclaraient dans le canon 1 : « Le Diable et les démons ont été également créés par Dieu ; mais au moment de leur création, ils n'étaient pas mauvais ; ils le sont devenus par leur propre faute et, depuis lors, ils s'occupent de tenter les hommes ⁹. » Pas un mot sur la raison pour laquelle le Diable et les démons étaient devenus mauvais. Pas un mot non plus sur ce qu'il convenait de penser des nombreux passages de l'Ancien Testament qui démontrent que Dieu n'était pas en si mauvais termes que cela avec les esprits mauvais ni le Diable. Mais c'était quand même la première prise de position officielle de l'Église sur la question.

Elle n'allait certes pas rassurer les esprits, qui continuaient de prêter au Diable une puissance considérable. Car on lui attribuait non seulement les maladies inconnues et, bien sûr, les possessions, mais encore les sciences naturelles. Quand le moine Gerbert d'Aurillac, inventeur de l'horloge mécanique, monta sur le trône papal et devint Sylvestre II, on continua de chuchoter qu'il avait conclu un pacte avec le Malin. Inventer l'horloge,

pensez donc ! L'Inquisition, d'ailleurs, témoigna jusqu'à sa mort une aversion prononcée pour les sciences, et l'on oublie souvent qu'outre Galilée elle inquiéta aussi Descartes et Buffon.

Tandis que les théologiens débattaient de points subtils de scolastique, par exemple de savoir s'il pouvait y avoir une rédemption du Diable, le monde occidental entraînait dans l'épaisse et infecte ténèbre qu'on peut qualifier de Temps du Diable, un sabbat authentiquement atroce, celui d'une croyance quasiment animale et pathologique dans la réalité du Diable, entretenue paradoxalement par ceux-là même qui prétendaient la combattre. Ainsi allait s'enclencher l'une des plus longues vagues de meurtres commis au nom de Dieu, c'est-à-dire dans le blasphème absolu et avec les bénédictions papales, que l'histoire de l'humanité ait jamais connues. Et cela jusqu'à l'abolition de l'Inquisition. Quinze siècles donc de sottises fulminantes, de folies crapuleuses inspirées, on va le voir, par le fanatisme et l'appât du lucre, quinze siècles de haines bestiales, de fureurs obsessionnelles.

On vit le Diable partout. On le sculpta dans les porches des cathédrales et les soubassements des chaires d'églises. C'était toujours le même, un corps de Pan, arrière-train de bouc, torse d'homme, l'œil lubrique et la main baladeuse. Obsession évidente de la sexualité dans cette époque déchirée entre le mysticisme gnostique et les ribauderies. Il sentait évidemment le soufre et sa queue était fourchue autant que ses sabots (ce qui, incidemment, le classait dans la loi mosaïque comme un animal éminemment comestible). Un homme d'Église et d'État du VII^e siècle, Isidore de Séville, lettré prolifique présenté par certains comme « fondateur du Moyen Âge », titre doublement douteux s'il en fut jamais, croyait ainsi à une variété inédite de démons, les incubes, anges déchus par la luxure et fornicateurs « formés de corps aériens très subtils », pouvant procurer aux femmes des orgasmes incessants. Il accusait donc les Dusiens de Bohême de se livrer fréquemment aux amours sataniques avec les incubes, mais aussi les succubes ¹⁰.

Il est vrai qu'en cette croyance Isidore de Séville ne faisait que suivre saint Augustin, paillard repentant selon ses propres confessions, qui confirmait déjà, dans *La Cité de Dieu*, l'existence des incubes, qu'il tenait pour des divinités sylvestres. Vieille rémanence hellénique, Augustin transformait le dieu Pan et ses dryades et autres nymphes en incubes et succubes. Il y avait là un parfum de gnosticisme que certains ont flairé, puisque Augustin identifiait la nature au Mal, mais enfin, on n'allait pas chercher querelle à Augustin. « Les faits de démons incubes ou succubes sont si multipliés qu'on ne saurait les nier sans impudence ¹¹ », affirme-t-il. Isidore de Séville n'eut certes pas cette impudence-là. Mais quelque dix siècles plus tard, Thomas d'Aquin, qui jouissait quand même de plus de liberté, confirma à son tour l'existence de ces démons sexuels.

Comme chaque fois qu'on présente aux gens un interdit majeur, il en est qui se persuadent l'avoir enfreint. Et il ne manqua pas d'esprits impressionnables qui se persuadèrent eux-mêmes d'avoir eu des rapports

libidineux avec les fameux démons. Madeleine de la Croix, abbesse de Cordoue, qui avait passé pour une sainte pendant trente ans, révéla en confession (mais le secret du sacrement, lui, fut là réellement violé) que, « depuis l'âge de douze ans, elle s'accouplait aux incubes Balban et Patonio, et même à un démon affreux d'impudicité, qui lui apparaissait avec "des jambes de bouc, un torse d'homme et un visage de faune" ¹² ». Autant dire que l'abbesse était faible d'esprit et précoce et chaude de corps. Balban et Patonio, comment donc avait-elle appris les noms de ses amants surnaturels ?

Les racontars les plus fantastiques proliférèrent d'un bout à l'autre de l'Europe chrétienne. Histoires de filles violées par des incubes, trop commodes, et descriptions extravagantes des corps des incubes qui, selon les uns, n'avaient pas de dos et, selon les autres, engendraient des monstres. Mais pas toujours : on assura que « Caïn, Alexandre le Grand, Platon, la fée Mélusine, Luther et toute la nation des Huns" ¹³ » étaient des enfants de succubes ou d'incubes. Ce radotage fou furieux dura des siècles, tout le monde y participant, papes, cardinaux, théologiens, moines, fidèles et paysans. Dans sa délectable *Histoire du Diable*, qu'il n'osa signer de son nom, le père de *Robinson Crusoé*, Daniel de Foe, rapporte en plein XVIII^e siècle la fable selon laquelle Cromwell avait signé un pacte avec le Diable, qui lui donna le titre de Protecteur, mais que, lui ayant refusé celui de roi, cela jeta Cromwell dans une telle fureur « qu'il mourut du sphacèle de la rate ¹⁴ ».

En plus de la puanteur des excréments et immondices, aucune grande ville d'Europe n'ayant de tout-à-l'égout, l'Occident vécut donc dans les miasmes imaginaires du soufre. Malheureusement, pareilles coquecigrues pouvaient mener au bûcher et y menèrent plus d'une folle, d'un simple d'esprit ou d'un personnage qui avait déplu.

L'une des plus illustres et mystérieuses victimes de la folie diabolique, qui sévit jusqu'à ce que la Révolution française commençât de trancher les tentacules de la superstition, fut Jeanne d'Arc. Car c'est bien de diablerie que l'accusa l'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, représentant de l'Église et juge-président du tribunal de sinistre comédie qui jugea la Pucelle :

« Jehanne qui s'est fait nommer la Pucelle, menteresse, perniciose, abuseresse du peuple, devineresse, superstitieuse, blasphémereuse de Dieu, présomptueuse, malcréant de la foy de Jhesus-Christ, vantresse, idolâtre, cruelle, dissolue, invocateresse de déables, apostate, schismatique et hérétique. »

« Invocateresse de déables », voilà donc le grief fallacieux par lequel le tribunal à la solde des Anglais et de l'Église va condamner Jeanne au bûcher, comme un autre tribunal avait fait condamner Priscillien. « Qu'avez-vous fait de votre mandragore ? » lui demande un juge. La mandragore est une racine qu'on dit satanique et qui croît sous les gibets, lorsque les pendus éjaculent. Or, elle n'en a pas, n'en a jamais eu et ne sait pas ce que c'est. Mais un des « enquêteurs » à la solde de ce tribunal assurera que Jeanne portait « une mandragore entre les seins ¹⁵ ».

Cette accusation peut être élevée au niveau de l'un des signes évidents de ce qui constituera le plus grand travers des temps modernes : l'identification de la différence au Diable. Tout ce qui dépasse la norme, et Dieu sait que Jeanne la dépasse, est diabolique. Jeanne est hors normes, donc diabolique. Là se retrouve un avatar de la *phthonos*, l'envie des Grecs, tout ce qui est « trop », trop beau, trop bon, trop intelligent, trop courageux, trop innocent, est, doit être d'essence diabolique. La médiocrité humaine ne conçoit pas que le voisin puisse avoir une vache, un cochon, un pommier ou un enfant plus beau, plus grand, plus doué, que ceux qu'on a, c'est à coup sûr grâce un pacte diabolique. Là réside, peut-être, l'une des bases les plus déplorables de la démocratie : nul n'a le droit d'avoir mieux que son voisin. Autant dire que le Diable est d'essence intrinsèquement sociale et d'origine plébéienne. C'est un fantasme d'indigents éternels, incapables de concevoir que la marmite du voisin soit mieux garnie que la leur. Comment s'étonner alors que la superstition soit populaire et populacière et que ses rites aient toujours fait florès chez les manants et les minables ?

Mais l'obsession plonge ses racines au plus profond de la politique, et pas seulement dans le cas de Jeanne d'Arc : pour s'assurer ainsi la possession du trésor des Templiers, Philippe le Bel avait fait accuser de sorcellerie leur maître, Jacques Molay, exécuté le 18 mars 1314, au terme de sept années de procès. Il n'y eut jamais, évidemment, de « satanisme » chez les Templiers, mais l'accusation était bien commode, et de 1318 à 1326, on ne compte pas moins de trois bulles de Jean XXII contre le « satanisme », pour justifier donc ce genre de procès. Il faut rappeler que ce pape-là n'était certes pas habité par l'Esprit-Saint : c'est celui qu'on appelait « le Banquier d'Avignon », un prévaricateur et un couard qui tremblait devant la menace du pouvoir royal depuis que Philippe le Bel avait fait kidnapper son prédécesseur Boniface VIII à Anagni, en 1302. C'est le pape qui a fait condamner les petits moines selon lesquels Jésus et ses apôtres avaient été pauvres et selon lesquels l'esprit de lucre est contraire à son enseignement. Nous sommes à ce moment extraordinaire de l'histoire du christianisme où le chef de la chrétienté et ses acolytes sont les plus éminents ennemis de l'enseignement de Jésus.

Les bulles de Jean XXII n'étaient que les gages qu'il donnait à Philippe le Bel pour s'assurer sa protection et pour continuer à entretenir la corruption fabuleuse de la cour d'Avignon, « la Babylone de l'Occident », comme l'appelait le poète Pétrarque. Car la cour papale d'Avignon n'était qu'un étalage de corruptions de toutes sortes, à commencer par celles de l'argent. « Quand j'entrais dans les chambres des ecclésiastiques, je trouvais des changeurs et des prélats occupés à peser et compter l'argent qui s'accumulait en monceaux devant eux », écrit le chancelier Alvaro Pelayo, pourtant ardent défenseur de la papauté ¹⁶. Pelayo ne faisait que confirmer ce qu'un prélat français avait déclaré à Pétrarque : « Nos deux Cléments ont plus détruit de notre Église que sept de vos Grégoires n'en pourraient restaurer ¹⁷. » Les deux Cléments étaient les cinquième et sixième du titre, le premier, prédécesseur du

déplorable Jean XXII, ayant été le pantin qui avait tant contribué à amener la papauté à Avignon.

Le pouvoir royal a alors besoin du Diable pour terroriser ses ennemis et justifier ses exactions, et le pape lui offre donc ses bulles pour le satisfaire. Au niveau élevé où se prennent les décisions, le Diable est une fiction de propagande qui ne sert qu'à justifier les desseins ténébreux ou franchement crapuleux des princes. Si jamais roi ou pape de l'époque avait vraiment cru au Diable, il eût, pour commencer, été épouvanté par sa propre infamie. Le Diable était un épouvantail à l'usage de la plèbe et, paradoxe amer, la fiction de ce Prince du Monde servait, en effet, à conquérir le monde. Comme en Mésopotamie et en Iran, la religion était un instrument du pouvoir politique. La papauté, faut-il le rappeler, était alors aussi un pouvoir temporel.

Or, ce pouvoir s'exerce d'autant plus facilement que le peuple est entretenu dans un état d'ignorance, donc de superstition et d'irrationalisme. On laisse, depuis les premiers siècles, vaticiner des ecclésiastiques serviteurs du pouvoir et radoter des prophètes qui voudraient s'en rapprocher. La politisation intrinsèque de la foi, la foi chrétienne s'entend, n'est nulle part plus évidente que dans la déclaration fuligineuse de Remy, évêque de Reims, apôtre des Francs, fondateur des évêchés de Thérouanne, d'Arras et de Laon, celui-là même qui a baptisé Clovis en 496 et qui est « notre » saint Remy :

« Appréciez, mon fils, que le royaume de France est prédestiné par Dieu à la défense de l'Église romaine, qui est la seule Église du Christ. Un jour, ce royaume sera grand entre tous les autres. Il embrassera toutes les limites de l'Empire romain et soumettra à son sceptre tous les autres royaumes du monde ; il durera par la suite jusqu'à la fin des temps ¹⁸. »

Propos imprudents autant qu'ambitieux, où se lit clairement la volonté d'exciter l'ambition de Clovis et d'assujettir le royaume aux desseins de l'Église. Hélas, ou tant mieux, nous n'avons jamais assujetti tous les royaumes de ce monde et, en 1993, la France représente 1,20 % de la population mondiale. D'autres prélats se joignirent à ce concert de fabrications plus ou moins inspirées et, deux siècles et demi plus tard, Raban Maur (780-856), archevêque de Mayence et fondateur de l'abbaye de Fulda, enchérissant sur Rémy, annonça que :

« Vers la fin des temps [un thème évidemment porteur d'épouvantes sacrées], un descendant des rois francs établira son règne sur tout ce qui a été l'Empire romain. Cet homme sera le plus grand des rois de France et le dernier de sa race. Après un règne des plus glorieux, il ira à Jérusalem pour déposer sa couronne et son sceptre sur le mont des Oliviers. C'est de la sorte que prendra fin le Saint Empire romain et chrétien ¹⁹. »

Voire ! Le Saint Empire romain a pris fin depuis plusieurs lunes et les temps perdurent. N'importe, les radoteurs eurent le champ large, jusqu'à ce que, dans un premier temps, la Révolution française tranchât le cou de ces fadaises en même temps que celui de quelques milliers d'innocents et de ci-devant. On n'en finirait pas de recenser les législateurs qui, dans la foulée des diseurs de merveilles et tout au long des siècles ténébreux du Moyen Âge, inventorièrent à l'infini les démons, leurs malices et les crimes qu'on peut

commettre de concert avec eux, crimes évidemment aussi imaginaires que les démons.

Ainsi d'un dominicain nommé Nicolau Eymerich, qui, au XIV^e siècle, devint inquisiteur général de Catalogne, Aragon, Valence et Majorque et qui publia un ouvrage, *Directorium Inquisitorum* ou Manuel des Inquisiteurs. Il faut préciser qu'Eymerich, prédécesseur de Torquemada, avait été l'un des monstres les plus épouvantables qu'avait produits la machine infernale du Saint-Office : sa cruauté en tant qu'inquisiteur suscita une telle réprobation qu'il fut désavoué par ses chefs et renvoyé à ses palimpsestes. Dans la première partie de son Manuel, Eymerich décrit les trois sortes de cultes du Diable, la latrie, qui consiste à encenser le Diable et à se faire flageller en son honneur, la dulia, pratique bizarre qui consiste à entremêler les noms des démons avec ceux des bienheureux, et « les pratiques curieuses, telles que l'usage du cercle ou le recours à la nécromancie, aux philtres d'amour, aux fioles et aux anneaux magiques », les mêmes anneaux qui défrayèrent la chronique juridique française au début de la décennie quatre-vingt-dix ²⁰.

Le plus consternant est qu'à l'époque pareilles fariboles avaient force de loi et que n'importe quelle dénonciation de dulia, latrie ou pratiques curieuses brisait une vie et pouvait mener au bûcher. Car l'Inquisition, mise en place depuis le IV^e siècle au moins, s'était constituée formellement en 1184, grâce à la collusion entre le pape Lucius III et l'empereur Frédéric Barberousse ²¹. Le bras séculier au service du Saint-Office s'abattait désormais systématiquement sur les hérétiques et les schismatiques et les frappait d'exil, de confiscation des biens, de démolition de leurs maisons, d'infamie, de perte des droits civiques et, bien sûr, de mort dans les cas « graves », à partir de 1197, grâce au décret de Pierre II d'Aragon et aux admonestations vigoureuses du pape Innocent III. Les confiscations de biens, elles, n'étaient pas perdues pour tous.

En effet, séparée formellement des Églises d'Orient depuis 1054, la Rome catholique se voulait héritière de la Rome païenne, fondatrice de l'esprit des lois et protectrice des lois universelles. Pour cela, elle avait besoin du pouvoir politique et de celui de l'argent.

La raison du durcissement progressif qui mena à la création formelle de l'Inquisition et à l'introduction de la peine de mort est évidente : dans toute l'Europe, l'alliance des goupillons et des couronnes, fondées sur le droit divin et le sacre religieux, avait fait que l'ennemi des uns était *ipso facto* l'ennemi des autres. Comme tout schisme ou toute hérésie menaçaient le pouvoir pontifical, ils menaçaient du même coup les couronnes des rois et princes chrétiens. C'est ainsi que le zèle inquisitorial et les condamnations et exécutions de « sorcières » du X^e au XII^e siècle ne furent pas toujours le seul fait des dénonciations ecclésiastiques, mais souvent aussi des princes eux-mêmes, qui devançaient ainsi les désirs du clergé. Ni la foi ni la charité ne pesaient lourd dans ces décisions, car il faut souligner que l'introduction de la peine de mort dans les châtiments de schismatiques, hérétiques ou « sorciers » et « sorcières » contrevenait radicalement à l'opinion d'un saint Jean

Chrysostome, qui avait déclaré que « mettre un hérétique à mort serait introduire sur la Terre un crime inexpiable²² ».

Mais on n'avait alors cure de l'opinion d'un Bouche d'Or (Chrysostome). Un danger grave ressurgissait à l'horizon et il sema la peur cette fois dans les cœurs des princes et des prélats, cette peur qu'ils avaient jusqu'alors entretenue dans le peuple. L'Inquisition fut le seul moyen de prémunir les pouvoirs établis contre ce danger. Et celui-ci était le catharisme.

Le catharisme (du grec καθαρός, *katharos*, pur, les cathares se considérant comme purs, en effet) n'était que la résurgence du vieux cauchemar que l'Église avait tenté d'exorciser pendant les cinq premiers siècles de son existence, le gnosticisme, à peine modifié. Pour les cathares, en effet, Satan était à la fois un dieu et le Prince de ce monde (comme l'avait d'ailleurs nommé Jésus lui-même). Toutes choses temporelles, du désir à la mort, sont soumises à son empire, et la Terre est le vrai Purgatoire, où l'homme expie ses péchés jusqu'à son entrée dans le royaume de Jésus, qui n'est pas de ce monde (comme Jésus l'avait également dit). Mais l'homme n'y peut accéder si, avant sa mort, il ne s'est pas recréé comme « nouvel Adam », ce qu'était Jésus (Fils de l'Homme, comme Jésus l'a souvent dit). Si l'homme ne s'est pas ainsi recréé, il est contraint à une nouvelle réincarnation et à un nouveau cycle de vie. Jésus était le souffle de la vie et les Hommes Bons, comme les cathares se désignaient eux-mêmes, se définissaient comme ses ambassadeurs.

Il y avait déjà là de quoi exaspérer l'Église, qui ne connaissait que trop bien tous ces thèmes et qui en avait depuis longtemps inventorié les chausse-trapes : en théologie, cela revenait à nier l'Incarnation, c'est-à-dire que cela défiait le christianisme constitué. Les cathares, en effet, refusaient le baptême, censé aux yeux de l'Église racheter le péché originel au nom du Christ, et ne reconnaissaient que le baptême de l'esprit ou *consolamentum*, baptême de feu institué, assuraient-ils, par le Christ. Pis encore, les cathares s'étaient constitués en Église parallèle, puisque les Parfaits, qui représentaient l'élite de leur groupe, étaient des prêtres dûment ordonnés, qui contrôlaient les Croyants, sommés de s'agenouiller devant eux lorsqu'ils leur demandaient de prier pour eux. En effet, seuls les Parfaits, parce qu'ils avaient reçu le Paraclet et qu'ils avaient donc été désignés par la grâce, connaissaient Dieu et avaient de ce fait licence de Le prier.

Autant dire que les cathares mettaient en péril le pouvoir papal. L'affaire commençait bien dans les débats théologiques, mais s'achevait dans les considérations politiques et, bientôt, financières.

Non contents de rejeter le sacrement du baptême, les cathares rejetaient de plus le dogme de la Transsubstantiation lors de la consécration de l'hostie : ils partageaient bien le pain béni, mais symboliquement, car ils ne croyaient pas que le corps de Jésus y fût présent. Et, provocation suprême : lors de la cérémonie du Renoncement, très lointain équivalent de la Confirmation catholique, l'impétrant devait renoncer non pas à Satan et à ses pompes (c'est-

à-dire son cortège de démons), mais à « l'Église prostituée de ses persécuteurs ²³ ». Traitée de fille de peu, l'Église, évidemment, se rebiffa avec fureur. Mais elle dut patienter longtemps avant de remporter sa revanche, car toute la chrétienté n'était pas convaincue que les « Bons Hommes » fussent de mauvaises gens.

D'où revenait donc le catharisme ? Presque certainement de chez les Bogomiles de Thrace, c'est-à-dire de Bulgarie, et c'est la raison pour laquelle on appelait les cathares « les Boulgres », avec une connotation homosexuelle, car, pour faire bonne mesure, on les accusait de mœurs contre nature. Mais on en trouvait aussi en Bosnie et dans d'autres régions des Balkans, et leur mouvement avait commencé dans la seconde moitié du X^e siècle, à l'instigation d'un pape nommé Bogomile. Celui-ci avait, en effet, trouvé que ni l'institution ecclésiastique ni son enseignement ne répondaient aux besoins du peuple. Qu'étaient ces besoins ? Vieille et épineuse question, car on a vu depuis lors que bien des gens se recommandent du peuple pour leurs fins personnelles. Sans doute Bogomile avait-il été ambitieux. Mais aussi, l'Église byzantine, engoncée dans ses ors et ses cérémoniaux de cour, devait agacer les Bulgares par sa pompe, son arrogance et ses fines manières.

Et surtout, les Bulgares exécrèrent les Byzantins, dont l'empereur Basile II, « le Tueur de Bulgares », avait, en 1018, sauvagement réduit en servitude leur premier royaume. La rébellion bogomile ne fut en réalité que l'expression d'une révolte politique, puisque Byzance incarnait le pouvoir temporel aussi bien que le spirituel. L'apparition du catharisme bogomile coïncide en fait presque exactement avec la chute du royaume bulgare. Une fois de plus, on va le voir, le Diable allait être investi d'un rôle politique, puisque, ennemis de Byzance, les Boulgres devenaient automatiquement ennemis du pape, puis de Dieu !

Tant que c'était dans ces provinces que les grognards du gnosticisme s'agitaient, l'Église d'Occident n'en eut trop cure ; elle n'était guère menacée, elle, et ce furent les délégués de l'Église de Byzance qui pourvurent donc aux insultes de rigueur. Elles étaient prévisibles : les bogomiles furent accusés, sans trop de finesse, d'être des suppôts de Satan, rien de moins.

« Ils parcourent tout l'État byzantin et entrent en rapports avec tous les chrétiens sous le soleil afin de tromper leurs âmes, de les arracher aux mains de Dieu et de les remettre à celles de leur père, le Diable », écrit de Constantinople, au XI^e siècle, en pleine hérésie bogomile, le moine Euthyme d'Acmonie, qui traite dédaigneusement les bogomiles de « fundagiagites », c'est-à-dire de porteurs de besaces ou besaciers, *torbasi* ²⁴, autrement dit de besogneux. Et encore : « Les fundagiagites sont de véritables impies qui servent en cachette le Diable. » Et de dénoncer avec vigueur cette « infecte hérésie qui surpasse tout en calomnie et trahison de Dieu ». Un autre auteur byzantin, Cosmas, le Prêtre ²⁵, se joignit aux imprécations : « Extérieurement, les hérétiques ressemblent à des brebis : doux, humbles, silencieux. Leurs

visages sont blêmes d'un jeûne hypocrite. Ils ne disent pas un mot, n'osent pas élever la voix, ne font pas preuve de curiosité et évitent les regards étrangers... mais intérieurement, ce sont des loups, des bêtes féroces ²⁶. » Comment reconnaître les vrais des faux jeûneurs. Cosmas ne le dit pas.

Néanmoins, le nombre de bogomiles croissait partout dans l'empire, et l'empereur Alexis Comnène décida de sévir ; en 1111, il invita à sa table leur chef, un moine nommé Basile, « l'archisatrape de Satan » ; un rideau séparait la salle du festin d'une autre salle. Ce Basile, incoercible bavard, ne put s'empêcher de prêcher à la table impériale. Quand il eut fini, le rideau fut tiré et dévoila « tout le synode de l'Église, tous les chefs militaires et le sénat au complet ²⁷ ». On jugea l'hérésiarque sur-le-champ, puis on le condamna au bûcher. Mais il s'en fallut que l'hérésie s'éteignît avec les flammes du bûcher.

En effet, les Byzantins en étaient là de leurs démêlés avec les bogomiles quand ceux-ci commencèrent à se répandre dans le reste des Balkans, en Croatie, en Dalmatie, en Bosnie, puis en Europe occidentale, puis encore dans le royaume de Kiev. Une fois de plus, ce furent des raisons politiques qui favorisèrent les conquêtes de « Satan ». En effet, tant qu'on avait respecté l'enseignement religieux en langue slave, introduit par Cyrille et Méthode, c'est-à-dire jusqu'au XI^e siècle, une paix relative avait régné dans la région. Puis, en 923-926, le pape Jean X décida de réaliser le vieux rêve de l'Église : imposer la célébration de la messe en latin ou en grec. Le peuple, attaché à ses prérogatives linguistiques, se rebella, mais l'Église redoubla d'autorité : au concile de Split, en Croatie, en 1061, il fut décidé non seulement que les offices seraient exclusivement célébrés dans ces deux langues, mais encore qu'aucun Slave ne serait plus élevé à la fonction ecclésiastique. On ferma les églises des ecclésiastiques existants qui étaient d'origine slave, et ceux-ci cessèrent de célébrer les offices. La consternation fut immense.

C'est ainsi qu'en Occident le souffle autoritaire de Rome attisa à la fois les bûchers et l'hérésie bogomile. Autant dire qu'à force de souffler sur le Diable on le faisait courir.

Entre-temps, donc, les bogomiles étaient arrivés en France, où ils s'étaient rebaptisés, si l'on peut ainsi dire, cathares et où on les appela albigeois, parce qu'il y en avait une grande concentration autour d'Albi. Leur mouvement s'était internationalisé et il se fondait sur des réseaux de plus en plus denses. En 1167, ils tinrent ce qu'on peut appeler le « concile » de Saint-Félix-de-Caraman, près de Toulouse. L'Église cathare de Toulouse avait invité le « pape » Nikita, venu de Constantinople. Il y avait là Robert de Spertoné, « évêque » de l'Église de France, Marco, « évêque » de Lombardie, Sicard Tselareri, « évêque » d'Albi, Gérald Mertserille, « évêque » de Carcassonne, Raymond de Casalis, « évêque » d'Ararens, tous accompagnés de leurs conseils ²⁸.

L'affaire était, pour l'Église de Rome, séparée depuis 1054 des Églises d'Orient, de la plus haute gravité. Car ce « concile » renforçait le pouvoir des

différentes Églises cathares, organisées en Églises romanes, de Dragovista, de Melnikva, de Dalmatie, de Bosnie, d'Herzégovine, de Lombardie et, là, de France. C'est-à-dire que les cathares surimposaient un schéma totalement différent à celui de la partition du monde en deux Églises, l'une de Rome et l'autre (ou plutôt les autres) d'Orient. Ils brouillaient les cartes et bouleversaient les rapports politiques et financiers. Ils menaçaient donc d'affaiblir Rome ²⁹. Et le danger croissait au fil du temps. L'ombre du « Diable » grandissait sur les terres mêmes qui étaient censées être assujetties à la papauté. Donc Rome, héritière de Rome, s'échauffa.

Déjà, quand les cathares étaient apparus en Limousin, entre 1012 et 1020, les évêques avaient tenté d'obtenir la collaboration du pouvoir politique dans leur lutte contre l'hérésie. Mais en vain : non seulement les cathares bénéficiaient de la protection personnelle de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, mais encore de celle de la noblesse méridionale. Pis, les « Bons Hommes » étaient très appréciés du peuple, qui les protégeait et qui faisait la sourde oreille aux vitupérations du clergé régulier et à ses accusations de diabolisme. Un siècle plus tard, en 1119, le concile de Toulouse intima l'ordre au pouvoir séculier d'assister le pouvoir catholique dans sa lutte contre le catharisme. Peine perdue, une fois de plus.

La réaction de Rome tourna même au sur quand les évêques catholiques romains de Provence refusèrent d'obtempérer aux ordres des légats du pape Innocent III, dont ils contestaient les pouvoirs exorbitants. On assassina même le légat du pape. Ce ne fut qu'en 1209, enfin, que Rome put s'assurer l'obédience des Cisterciens dans sa croisade contre le catharisme. Les scrupules n'étouffaient alors pas les chefs de la chrétienté menacée : quand Arnaud-Amaury, abbé de Cîteaux promu légat du pape et nommé à la tête des troupes du Nord, prit Béziers, en 1209, on lui demanda comment s'y prendre pour distinguer les catholiques des hérétiques ; il répondit : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ³⁰. » C'est ainsi que la guerre contre le Diable fait des assassins.

Arnaud-Amaury ne se targuait donc pas du flair prodigieux que s'attribuait Robert le Bougre, cathare repent, dominicain et premier inquisiteur de France, « le Marteau des hérétiques » comme on l'avait surnommé. Le Bougre, en effet, se flattait de reconnaître ces derniers rien qu'à leur façon de parler et à leurs gestes ³¹. Robert le Bougre est un peu oublié ; il eut pourtant à son actif un deuxième Montségur : l'incendie de l'abbaye de Mont-Aimé, en Champagne, en 1239, cent quatre-vingts cathares brûlés vifs après avoir reçu le *consolamentum* de leur « archevêque ». L'exploit ne fut apparemment pas apprécié, parce que le sinistre Bougre finit sa carrière comme jardinier au couvent parisien de son ordre.

La guerre fut donc déclenchée et elle fut implacable. Elle mit en jeu le nord de la France, catholique, contre le Sud, albigeois. Malgré le Traité de Paris, en 1229, qui ébaucha une sorte de pacte entre les deux aristocraties, malgré les horreurs perpétrées par l'Inquisition et le bûcher de la citadelle de

Montségur (deux cents cathares brûlés vifs), en 1245, organisé avec l'aide des officiers royaux, malgré le concile de Narbonne en 1235 et malgré la bulle papale *Ad extirpanda* d'Innocent IV (renouvelée par Alexandre IV), qui instituait officiellement la torture comme moyen d'obtenir la vérité et qui excommunait tous les gens seulement suspects de sympathie pour les cathares, le « Diable » venu de Bulgarie eut la peau dure. Le catharisme ne s'éteignit qu'au XIV^e siècle, en France, quand le dernier évêque cathare fut brûlé vif à Carcassonne, en 1326. Son dernier collègue italien l'avait précédé de cinq ans dans les flammes. Mais la fin du catharisme avait entraîné dans sa chute la culture provençale. Cruelle rançon, mais non la dernière du type : les religions indiennes de l'Amérique du Sud allaient subir le même sort un peu moins de deux siècles plus tard.

La démonstration était faite, une fois de plus, que le Diable est un personnage politique. Il n'y avait rien, en effet, dans ce que soutenaient les cathares, qui n'eût pu être discuté en concile, dont le rôle, semble-t-il, devrait être conciliateur. Leur idée maîtresse que le Diable est le Prince de ce monde est attestée par les paroles de Jésus lui-même. Leur apparition même, c'est-à-dire celle du Diable auquel les pouvoirs ecclésiastiques les assimilaient si commodément, n'avait été provoquée que par des raisons politiques, la guerre entre Byzance et la Bulgarie et l'exécration politique des Byzantins, et elle avait été renforcée par l'imposition du latin et du grec comme seules langues d'Église, position sur laquelle le concile Vatican II allait pourtant revenir au XX^e siècle, sans susciter d'autres vapeurs sulfureuses que celles des cervelles d'un quarteron de prêtres échauffés.

Un aussi heureux dénouement ne pouvait qu'encourager l'Inquisition à persévérer dans sa lutte contre Satan. Et elle ne s'en priva pas. En effet, la menace cathare l'avait éloquemment démontré : toute contestation de l'enseignement catholique romain mettait en péril le pouvoir séculier de l'Église et des piliers sur lesquels elle s'appuyait, c'est-à-dire des royautes européennes. Louis VIII « le Lion », celui-là même qui avait mené la guerre contre les Albigeois, enlevé Avignon, Arles et Tarascon, et qui était venu dans le Languedoc recevoir la soumission des villes révoltées, versa des subsides aux inquisiteurs qui, par comble, avaient à leur charge le maintien des prisons (mais qui essayèrent de se défaire de cette responsabilité financière au concile de Toulouse, en 1229). L'Europe s'installa pour des siècles dans une quasi-théocratie, où les pouvoirs ecclésiastiques et royaux étaient intimement combinés.

Ce qui encouragea encore plus l'Inquisition, c'était le bénéfice financier, évoqué plus haut, qu'elle retirait de ses persécutions : quand un accusé était convaincu de catharisme, et plus tard de sorcellerie, ses biens étaient confisqués par l'Église, qu'il fût ou non condamné à mort. Les persécutions contre les Albigeois se révélèrent ainsi être une mine d'or. Mais parfois la cupidité des inquisiteurs était si frénétique qu'elle menaçait l'économie nationale ; en Espagne, par exemple, les saisies consécutives aux persécutions

contre les Maures, les Juifs, les vaudois, ménandriens, sodomites, basilidiens, joachinistes, adultères, carpocrates, alchimistes, adamiens, blasphémateurs, fraticelli, béguins et autres sorciers firent périlcliter les économies locales : d'un jour à l'autre, une famille entière se trouvait réduite à la mendicité, et les commerces saisis ne rouvraient évidemment pas, « pour cause d'anathème ». Ces abus atteignirent un tel point que les conseillers de Charles Quint et les Cortés s'insurgèrent : ils demandèrent à plusieurs reprises que les inquisiteurs fussent salariés de façon fixe. Mais cela ne faisait évidemment pas les affaires de l'Église, qui préférait toucher sa prébende sur le dos des « maudits ³² ». C'est que le Diable était aussi un fructueux fonds de commerce, et c'est ainsi que le Saint-Office couvrit l'une des plus vastes opérations de prévarication de l'histoire.

Dans ce « beau » Moyen Âge, qui fait encore rêver les totalitaristes et obscurantistes de tous poils et de toutes plumes, le déni de justice était permanent. Quand les avocats civils des accusés de sorcellerie objectèrent, selon les principes de droit romain qui leur restaient, que les autorités séculières avaient le droit d'accès aux dossiers, on les envoya promener. Théoriquement, en Espagne, par exemple, la Cour suprême, la Suprema, autorisait l'accusé à choisir un avocat parmi ceux qui étaient membres du Saint-Office ou bien familiers de cet office ; en fait, l'accusé n'avait aucun choix, l'avocat lui était assigné d'office. L'accusé n'avait non plus droit à aucun témoin, et ses entretiens avec l'avocat devaient se tenir en présence de l'inquisiteur et d'un secrétaire. Mais dans toute l'Europe, aux procès d'Inquisition, le pouvoir des inquisiteurs, désignés par le pape seul, était discrétionnaire, et même les évêques n'y pouvaient rien ³³. Puisque les papes mêmes avaient, pour la première fois dans l'histoire, autorisé la torture et l'exécution en déni de justice, les inquisiteurs pouvaient tout. Les discours contemporains qui s'indignent des justices hitlérienne et stalinienne oublient que l'Inquisition avait donné un excellent exemple. Ni la Gestapo ni la Guépéou-N.K.V.D.-K.G.B. n'ont rien inventé.

On ne peut donc s'étonner que les inquisiteurs fussent souvent assassinés.

Pendant ce temps, les scolastiques délibéraient, raffinaient, supputaient, postulaient et spéculaient à qui mieux mieux sur le Diable et les démons. Yves de Chartres assurait que les démons vont incomparablement plus vite que les oiseaux et Hildebert du Mans, dans son *Tractatus theologicus*, confirmait pour sa part qu'en effet le Diable n'était ni au ciel ni sur la terre, mais dans l'air ³⁴, comme l'avait professé le fondateur des Chartreux, saint Bruno ! Idée étrange, car elle cantonnait le Mal à un seul des quatre éléments alors reconnus, l'eau, l'air, la terre et le feu ; mais on n'en était pas à une singularité près. C'est ainsi qu'Honoré d'Autun entreprit dans son *Liber duodecim quaestionibus* une déconcertante estimation du nombre des anges qui avaient suivi Satan. La moitié ? Un tiers ? Un dixième ? Ne reconnaissant que neuf ordres angéliques, il en conclut que seuls quelques-uns de chaque ordre

étaient tombés ³⁵. L'idée devait d'ailleurs être reprise par saint Anselme, qui estima que « le nombre des anges n'était pas parfait avant la chute des mauvais ». Apparemment ignorant de la statistique, qui n'existait pas encore, Honoré d'Autun ne se posa pas la question de l'expansion démographique terrestre : étant donné, en effet, que la population terrestre augmente géométriquement, s'il y a toujours le même nombre de démons, ceux-ci ont de plus en plus à faire et les hommes sont donc de moins en moins tentés... À moins que les démons n'aient la capacité de se reproduire entre eux. Mais alors, quel en est le taux de natalité ?

Rupert, abbé de Deutz, avança une idée originale : Dieu avait laissé à Satan le temps de se repentir, pour en donner l'exemple aux autres anges, mais le Diable n'en avait pas tenu compte. Toutefois, Rupert reprit à son tour l'idée saugrenue selon laquelle Satan était tombé « non dans l'enfer, mais dans l'air, qui est le ciel inférieur ³⁶ ». Abélard poussa l'audace plus loin : il lui attribua la possession de la charité, ce qui était pour le moins déconcertant, et « dans le 16^e de ses articles, qui ont été condamnés en 1141, il niait l'intervention directe du démon et bornait son action à l'emploi des forces naturelles, des éléments et des plantes ³⁷ ». On conçoit que l'idée du Diable dans les choux et les tisanes indisposa ses censeurs.

Reprenant le jugement de ses prédécesseurs, Pierre de Poitiers redit que le Diable n'irait en enfer qu'après le Jugement dernier et que, pour le moment, il était dans l'air. Diversifiant les opinions sur le sujet, Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, jugea que les démons étaient, pour parler bref, devenus idiots (« il explique par l'obscurcissement de l'intelligence l'infatuation du chef des démons ³⁸ »), qu'ils souffraient beaucoup et qu'ils se querellaient sans cesse entre eux. Saint Bonaventure expliqua la chute de Lucifer par la conscience de sa beauté, idée qui contrevenait gravement à toutes les descriptions antérieures, selon lesquelles c'était une bête hideuse, poilue, cornue et puante.

Pour l'illustre dominicain Albert le Grand, lui aussi, les démons flottaient dans l'air et les succubes et les incubes étaient une réalité. Telle fut aussi l'opinion de son élève, saint Thomas d'Aquin, dans sa *Somme théologique* : les démons eussent dû habiter l'Enfer, mais jusqu'au Jugement, ils flotteraient dans l'air, parfois sous forme d'incubes et de succubes. Fallait-il comprendre qu'on les respirait ? Mais sur le point des incubes et succubes, Thomas d'Aquin divergeait d'avec plusieurs scolastiques et théologiens : incubes et succubes ne pouvaient pas procréer. Sur les démons en général, il professait aussi un point de vue personnel et, sans tomber dans la commisération d'Abélard à leur égard, il n'en était pas très éloigné : beaucoup de démons ne faisaient pas tout le mal qu'ils auraient pu faire ; cependant, endurcis dans le Mal, ils ne pouvaient faire non plus aucun bien. Comme les précédents, Thomas d'Aquin poussait la spéculation jusque dans le détail, fût-il scabreux : si un succube, démon femelle donc, devait engendrer quelque chose pour avoir reçu le sperme d'un homme, ce serait un géant. Thomas d'Aquin, en outre, inclinait à représenter le Diable et les démons comme

spirituels, mais ce n'était qu'un point de vue personnel, puisque après lui, au XVI^e siècle, le cardinal Cajetan professa, sans grand succès, qu'ils étaient au contraire corporels.

Dans le fond, et depuis les premiers siècles, il avait donc été impossible de constituer une doctrine cohérente sur le Diable et ses démons. On ne savait ni la nature du péché qui avait fait tomber Satan du Ciel, envie, concupiscence ou orgueil ; ni son apparence visuelle, belle ou laide ; ni le moment de la Création où il était tombé, avant ou après la création du soleil et des hommes ; ni s'il était entièrement spirituel ou subtilement matériel, voire entièrement corporel ; ni son lieu de résidence ; ni s'il était intrinsèquement mauvais ou capable de charité, ni s'il était suprêmement intelligent, comme l'avaient dit certains, ou bien moyennement ou bien encore stupide ; ni s'il était susceptible de recevoir le pardon divin à la fin des temps. On avait beaucoup débattu de ce dernier point, qui était évidemment essentiel, les uns, tel saint Jérôme, jugeant que le Diable et les démons étaient rachetables, les autres, tel Honoré d'Autun, les jugeant irrachetables, leur rédemption ne pouvant se faire que par la mort inconcevable du Verbe. Et l'on n'avait toujours pas résolu le problème de la préexistence du Mal auquel Satan avait succombé.

Ce foisonnement d'imaginaires et de ratiocinations peut surprendre aujourd'hui ; c'est que l'époque était obsédée de religion, et les sectateurs de toutes sortes foisonnaient. Il n'y avait pas que les cathares, mais les suiveurs de maintes lubies, depuis les adamites, qui vivaient nus avec leurs femmes, jusqu'aux melchisédechites, qui prônaient le patriarche Melchisédech comme l'incarnation de la vertu de Dieu, en passant par les tessaradeschites, qui prétendaient qu'il fallait célébrer Pâques à la quatorzième Lune. Les ecclésiastiques n'allaient évidemment pas être en reste.

Les seuls points de cohésion dans les idées sur le Diable furent fournis par les hérésies et les schismes contre lesquels l'Église de Rome était en guerre. Ainsi, tous les docteurs rejetèrent les deux idées maîtresses qui étaient en conflit avec l'Incarnation de Jésus et la Rédemption des pécheurs : le monde matériel n'était pas le domaine exclusif du Diable et Jésus n'avait pas créé celui-ci. Mais paradoxalement, l'Église n'intervint jamais pour prendre position sur le Diable ; elle en laissait la responsabilité à ses docteurs³⁹.

En dépit de leur nature rationalisante, les constructions de l'esprit exposées plus haut ne diffèrent pas de celles des Dogons, des Yoruba ou des Inuits : elles constituent des délires logiques, aucun père ni théologien n'ayant vu ni le Diable, ni un incube ou succube. Elles seraient aussi poétiques que toutes celles qu'a recueillies l'ethnologie. Leur caractère scandaleux ne procède pas de leur illogisme, mais de leurs conséquences.

Pendant des siècles, en effet, l'esprit occidental⁴⁰ fut empuanti non par les émanations du Malin, mais par les vapeurs sanglantes que dégageaient les superstitions diaboliques. Enclenchée au Moyen Âge par l'Inquisition, l'obsession diabolique atteignit des sommets inouïs d'acuité pathologique et de débilité mentale. En 1581, un certain Fromenteau alléguait dans un ouvrage

intitulé *Le Cabinet du Roy de France* que l'inventaire des sorciers avait établi l'existence de 72 princes des démons et de 7 405 920 démons subordonnés. Mais d'autres auteurs donnèrent des comptes différents : il existait 6 légions de démons, chacune comprenant 66 cohortes de 666 compagnies, une compagnie totalisant 6 666 démons, soit au total 1 758 064 176 démons ⁴¹. Fallait-il qu'il y eût eu beaucoup d'anges déçus ! Et jusqu'à aujourd'hui, on continue de parler du Diable comme d'une entité réelle, même dans la police américaine !

Dès le Moyen Âge, on prêta foi à toutes les sornettes sur le Diable, et plus elles étaient échevelées, plus elles avaient d'audience. On crut de la sorte qu'une sorcière pouvait traire du lait du manche d'une hache, que les sorciers marchaient sur les eaux, comme Jésus, et qu'on pouvait devenir invisible et entrer furtivement dans les maisons, en récitant la litanie diabolique et la prière que voici :

« *Athal, Bathel, Nothe, Jhoram, Asey, Cleyungit, Gabellin, Seme-ney, Mencheno, Bal, Labenenten, Nero, Meclap, Helateroy, Palcin, Timgimiel, Plegas, Peneme, Fruora, Hean, Ha, Ararna, Avira, Ayla, Seye, Peremies, Seney, Levesso, Huay, Baruchalù, Acuth, Tural, Buchard, Caratim, per misericordiam abibit ego mortale perficiat qua hoc opus invisibiliter ire possim* ⁴². »

On vit des sorcières partout, surtout dans les femmes laides. On décrivit leurs manigances, leurs sabbats et leurs orgies, évidemment, car faire l'amour avec plaisir relevait sans doute possible du Malin. Deux des esprits les plus fuligineux de l'époque, Henry Kraemer, dit Institoris ⁴³, et Jacques Sprenger, tous deux dominicains, publièrent le best-seller de l'époque en la matière (trente-quatre éditions de 1486 à 1669, à Strasbourg, Spire, Nuremberg, Cologne, Paris, Lyon, Venise, Francfort, Fribourg-en-Brisgau, et le livre circule toujours !), le célèbre *Malleus Maleficorum* ou « Marteau des sorcières ». Ce n'était certes pas le premier manuel des inquisiteurs, car on a vu qu'Eymerich en avait déjà écrit un, mais ce fut le plus répandu, en raison de l'abondance de ses exemples et de l'apparent bon sens qui y était appliqué au non-sens. On y apprend ainsi que « le démon peut envahir un corps, mais non une âme », car l'essence angélique du démon ne peut se mélanger à l'essence humaine ⁴⁴, etc.

Contradiction qui laisse perplexe : le Prince des séducteurs était toujours décrit comme affreux, et ses servants et surtout servantes comme affectés d'une laideur repoussante. Daniel de Foe ironise d'ailleurs sur ce point : « ... Peut-être les sorcières ont-elles besoin d'être si épouvantablement laides, afin de n'être pas épouvantées de la figure affreuse de leur Maître... La Mère Shipton, notre fameuse magicienne et prophétesse anglaise, est bien peinte à son désavantage dans son portrait, si elle n'a pas eu la mine la plus horrible qu'on se puisse imaginer ⁴⁵. »

La démonomanie a certainement enténébré l'intelligence occidentale de la manière la plus toxique, et c'est miracle que des peintres, des musiciens, des écrivains aient pu rassembler assez d'esprit pour y survivre. Mais le pis

est qu'elle a aussi ensanglanté le monde, bien après les massacres des Albigeois.

En voici quelques exemples parmi des milliers d'autres. En 1582, à Coulommiers, Abel de La Rue fut pendu parce qu'il avait conclu un pacte avec le Diable, déguisé en épagneul, et il avait rendu ses voisins impuissants. En 1591, Léonarde Chastenet fut brûlée vive à l'âge de quatre-vingts ans dans le Poitou, parce qu'elle avait jeté des sorts sur des champs, été au sabbat et copulé avec le Diable. Ainsi encore, en 1611, à Aix, Gaufridy, un prêtre accusé d'avoir envoûté une religieuse, Magdaleine de Mandols, « confessa » avoir participé à un sabbat et fut brûlé vif pour sa peine. En Italie, un autre prêtre, Benedetto Benda, fut également brûlé vif à quatre-vingts ans passés, parce qu'il avait confessé avoir abrité pendant quarante ans dans sa maison un démon femelle nommé Hermeline, qu'il emmenait partout avec lui. C'était sans doute une succube, car chacun savait depuis Byzance que les anges n'avaient pas de sexe. On ne se priva pas non plus de brûler des enfants, témoin Catherine Naguille, qui fut ainsi mise à mort à l'âge de onze ans⁴⁶.

On connaît l'affaire lugubre des « sorcières de Salem », ville du Massachusetts, où une femme nommée Martha Carrier fut pendue le 19 août 1692. La « preuve » de sa nature de sorcière fut donnée quand une voisine nommée Phoebe Chandler témoigna que ses bêtes avaient souffert d'une « étrange maladie » après qu'elle se fut querellée avec Martha Carrier. Celle-ci fut même accusée par sa propre fille, qui assura au tribunal que sa mère était un chat noir ! Martha Carrier n'était qu'un des cas de persécution criminelle engendrée par l'obsession du Diable : entre juin et septembre 1692, en effet, quatorze femmes et cinq hommes furent pendus à Salem en qualité de sorciers, et un autre fut torturé à mort. Mais on sait moins qu'à Mora, en Suède, en 1669, quatre-vingt-cinq personnes furent brûlées vives parce qu'elles avaient « séduit » et emmené trois cents enfants sur la montagne de Blokula où se tenait, disait-on, un sabbat. Une commission d'enquête menée par Charles IX recueillit des « témoignages » sur la valeur juridique desquels il est permis d'avoir des doutes : plusieurs « sorcières » confessèrent « avoir offert des enfants au démon, copulé en sa compagnie, pratiqué toutes sortes de maléfices et essayé de construire une maison en pierres, pour se protéger le jour du Jugement dernier... Par la suite on brûla quinze adolescents⁴⁷... ».

Le prétendu amour de Dieu des persécuteurs allait assez vite montrer le bout de l'oreille, sinon de la queue, car, dans ces criminelles affaires de diableries, les plus possédés sembleraient être, si l'on croyait au Diable, les inquisiteurs de l'Église eux-mêmes. L'on en avait, en effet, non seulement après les hérétiques, mais après tout le reste du monde qui n'était pas catholique, et notamment les Juifs. Dès le XII^e siècle, Walter Map, archidiacre d'Oxford, racontait comment les cathares invoquaient le Diable, car, c'était évident pour les catholiques, ils l'invoquaient.

« Vers la première veille de la nuit... chaque famille attend en silence dans sa synagogue ; alors descend par une corde qui pend en leur milieu un chat noir de dimensions

étonnantes. À sa vue, ils éteignent les lumières et ne chantent pas distinctement des hymnes, mais les murmurent les dents serrées et se rapprochent de l'endroit où ils ont vu leur maître, le cherchant du toucher, et quand ils l'ont trouvé, ils l'embrassent ⁴⁸. »

Voilà donc le fin mot de l'affaire : les cathares étaient des Juifs, puisqu'ils se réunissaient dans des synagogues, et inversement. Subtil détournement. L'entreprise diffamatoire commençait souvent aussi par une rumeur : en 1480, à La Guardia, village près d'Avila, « des Juifs auraient enlevé un enfant de trois ou quatre ans, lui auraient infligé un simulacre de Passion en le giflant, le fouettant et le coiffant d'une couronne d'épines ⁴⁹ ». Puis ils l'auraient sacrifié en lui enlevant le cœur. L'Inquisition trouva donc un terrain neuf, les agissements des Juifs. De 1485 à 1501, à Tolède, deux cent cinquante Juifs furent brûlés ; jusqu'en 1490, deux ans avant la découverte de l'Amérique, deux mille d'entre eux furent brûlés et quinze mille forcés à la conversion ⁵⁰. Juifs, homosexuels, cathares, tous des sorciers au service du Diable.

On peut s'étonner de toutes les confessions obtenues lors des procès de l'Inquisition. Certaines furent certainement obtenues par la torture, puisque l'Église en autorisait donc l'usage. On peut, de nos jours, et dans nos modestes postes de police, en obtenir bien plus que par les grands moyens d'autrefois en faveur auprès des Inquisiteurs, poire d'angoisse, supplice de l'eau ou brodequin ⁵¹ et autres monstruosité. D'autres, pourtant, semblent bien avoir été spontanées. Auraient-elles été valables ? Y eut-il donc des gens qui avaient copulé avec le Diable ? Jusqu'au début de ce siècle, certaines autorités catholiques estimaient que les « démoniaques », c'est-à-dire les possédés, constituaient une réalité indiscutable ⁵² et, implicitement, ne mettaient guère leurs confessions en doute. Or, les explications de l'Église ne semblent guère prendre en compte un phénomène psychologique vérifié, qui est celui de la suggestion, aussi bien individuelle que collective. On l'a vu tout au long de l'histoire et tout récemment en France, à l'époque de l'auto et de la télévision : les cas d'hystérie collective, avec fantasmes de danger diabolique et de persécution peuvent se produire en plein jour, sans la moindre manifestation diabolique, sans incitation religieuse, dans des villes telles qu'Orléans ou Calais ⁵³. Dans une période de tension, en présence d'un danger réel ou imaginé, des gens peuvent se croire atteints d'une maladie inexistante, ou bien croire qu'ils ont accompli une action terrifiante dont le modèle leur a été maintes fois proposé, surtout s'ils sont déjà porteurs d'un sentiment de culpabilité pour un motif ou un autre.

Il existe le plus souvent un point de départ pour de telles psychoses. Dans le cas des « sorcières de Salem », une enquête historique réalisée trois siècles après la tragédie a mis plusieurs faits révélateurs en lumière. Durant l'hiver 1691-1692, à Salem, plusieurs jeunes filles se réunissaient souvent dans la cuisine du révérend Parris, où elles écoutaient les histoires de vaudou que racontait une esclave des Antilles, Tituba, ce qui était déjà un délit à leurs propres yeux. Elles s'essayaient à la divination de l'avenir, par exemple pour

savoir quels seraient leurs maris, en observant la forme que prenait un blanc d'œuf jeté dans l'eau froide. Pour ces filles, ce genre d'infraction aux recommandations familiales et religieuses entraîna une tension nerveuse excessive ; certaines souffrirent de crises de nerfs, voire de convulsions, phénomènes qui prirent un tour parfois extravagant, comme pour la fille qui se mit à aboyer en marchant à quatre pattes. Les familles en furent épouvantées. Quand on demanda aux « possédées » qui donc les tourmentait, elles donnèrent trois noms, celui de l'Antillaise Tituba, évidemment, celui d'une mendicante maugréante qui s'appelait Sarah Good et celui d'une femme qui avait commis l'inexpiable péché de vivre avec son second mari avant leurs noces. On emprisonna les trois malheureuses, on invoqua la possession démoniaque et la machine infernale fut mise en marche⁵⁴.

L'Église et l'Inquisition exploitaient évidemment ces manifestations hystériques pour prouver l'existence du Diable et l'impérative nécessité pour tous les fidèles de se conformer strictement aux recommandations ecclésiastiques. Il en fut ainsi bien après la fin de l'Inquisition.

Fortement malmenée en France par la Révolution de 1789, l'Inquisition survécut plusieurs années dans le reste de l'Europe. Mais le coup fatal lui fut porté quand, après son entrée dans Madrid, en 1808, Joseph Bonaparte décréta son abolition. En 1813, les Cortés tinrent une assemblée extraordinaire pour déclarer l'Inquisition incompatible avec la Constitution espagnole. Rome, évidemment, protesta et la fit rétablir par Ferdinand VII à son retour d'exil, en 1814. Mais privée de ses biens, juste retour des choses, l'Inquisition espagnole, l'une des plus redoutables parce que la plus encline à dépêcher les gens au bûcher, était très affaiblie. En 1816, pour tenter de maintenir son instrument d'élection, que condamnaient les élites intellectuelles et les bourgeoisies instruites, le pape supprima la torture ; mais c'était trop tard. De nouveau abolie en Espagne, après la Révolution libérale de 1820, puis rétablie par le duc d'Angoulême lors de l'expédition militaire française (les Bourbons avaient toujours été d'ardents partisans de l'Inquisition), celle-ci fut définitivement supprimée par la reine Christine en 1820. Le nom de son chef le plus illustre, Tomas de Torquemada, 1420-1498, l'un des assassins les plus maléfiques de l'histoire, précurseur des Heydrich et Himmler modernes, allait devenir synonyme d'injure. Ç'avait aussi été un ennemi du pays car, sous sa férule, des populations entières avaient fui. L'Inquisition était définitivement discréditée.

Un des chapitres les plus noirs de l'histoire de l'infamie se fermait. Mais le Diable n'était pas vaincu pour autant.

1- « Arius-Arianisme », *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, op. cit.

2- « Priscillien-Priscillianisme », *id.* Assez curieusement et bien que lui reconnaissant « une valeur remarquable », cet ouvrage ne mentionne pas le fait que Priscillien avait été nommé évêque d'Avila.

3- L'histoire de Maxime le Grand est typique des convulsions du Bas-Empire. C'était un militaire espagnol qui avait accompagné l'empereur Théodose I^{er}, co-empereur d'Orient, dans plusieurs expéditions et qui, nommé en Bretagne où les troupes s'ennuyaient, se fit proclamer par elles empereur de Bretagne. Puis il gagna la Gaule, où il renversa Gratien, ancien empereur d'Orient déchu par Théodose au rang de gouverneur de province, en raison de ses excentricités et mascarades. Théodose se trouva contraint de lui conférer le titre impérial d'Auguste et de lui concéder celui de seul empereur de Gaule, d'Espagne et de Bretagne. Certains ouvrages de zéloteurs catholiques le présentent comme seul responsable de l'exécution de Priscillien, le coiffant de surcroît du nom d'« imposteur ». Mais la vérité est très différente ; d'abord, Maxime fut empereur de plein droit et, comme tel, entouré de conseillers cléricaux, des évêques. La preuve en est que Maxime n'eût pas pu convoquer le concile de Bordeaux sans l'appui des évêques ; ensuite, ce fut à l'initiative des évêques Ithacius d'Osseuba et Hydatius de Mérida, déplorables précurseurs de l'évêque Cauchon, que le concile fut convoqué. L'Église porte donc la première responsabilité dans le martyre de Priscillien.

4- L'enracinement présumé de Priscillien est une fable qui fut entretenue par divers conciles, et elle eût survécu jusqu'à nos jours, n'eût été, en 1889, la découverte par G. Schepps de onze écrits de Priscillien, qui démontraient la parfaite orthodoxie de sa théologie. Priscillien avait donc été victime des fantasmes de l'Église. Cf. E.C. Babut, *Priscillien et le priscillianisme*, Paris, 1909.

5- « Priscillian », *Encyclopaedia Britannica*, 1962.

6- D'après le Dictionnaire grec-français d'A. Bailly, Hachette (cette note est à l'intention particulière de certains grelotins de sacristies qui prennent les vessies de leur malveillante ignorance pour des lanternes du savoir).

7- Voir ch. 15.

8- C.J. Hefele, *Histoire des conciles*, Letouzey & Ané, 1908, deuxième partie, p. 1192-1193.

9- *Id.*, p. 1324.

10- « Étymologies », VIII ; 2, Lindsay, Oxford, 1911.

11- Augustin, *La Citta di Dio*, XV ; 23, Nuova Biblioteca Agostiniana, Rome, 1965.

12- Roland Villeneuve, *Dictionnaire du Diable*, Pierre Bords & Fils, 1989.

13- *Id.*

14- Daniel de Foe, *Histoire du Diable*, t. II, en 2 vol., traduite de l'anglais, à Amsterdam, aux dépens de la compagnie, 1730. Il s'agit d'un persiflage astucieux des croyances diaboliques du temps. Assez curieusement, cet ouvrage n'a jamais été réédité.

15- Faisant l'inventaire de toutes les singularités juridiques extrêmes du procès de Jeanne d'Arc, Pierre de Sermoise juge probable dans *Jeanne d'Arc et la mandragore*, Nouveau regard de l'histoire, Éditions du Rocher, 1982, que Jeanne a finalement été sauvée du bûcher, et que c'est une autre, une « vraie sorcière », qu'on a brûlée à sa place. La démonstration est plausible, mais il demeure que l'accusation de sorcière pouvait largement suffire à faire brûler la Pucelle, si elle ne l'a pas fait.

16- Alvaro Prelayo, *De planctu ecclesiae*, cité par Ludwig Pastor, *The History of the Popes from the Close of the Middle Ages*, 6 vol., F.I. Antrobus, Londres, 1891-1898.

17- François Pétrarque, *Lettres sans titre*, trad. V. Dévelay, Paris, 1885, cité par E. R. Chambertin, *The Bad Popes*, Dorset Press, New York, 1969.

18- Cité par Pierre Carnac, *Prophéties et prophètes de tous les temps*, Pygmalion. Gérard Watelet éd., 1991.

19- *id.*

20- Villeneuve, *Dictionnaire du Diable*, op. cit. L'affaire des bagues magiques, on s'en souvient, fit traîner en justice et condamner une présentatrice de télévision qui en faisait l'éloge cathodique. L'intérêt de l'affaire est que, de façon indirecte, la justice sanctionna pour la première fois, et lourdement, le délit de sottise en plus de celui de publicité mensongère.

21- Il est inexact, précise l'article « Inquisition » de *l'Encyclopaedia Britannica*, édition de 1960, de dire que l'Inquisition n'apparut qu'au XIII^e siècle ; ses structures se constituèrent progressivement dès le IV^e siècle au moins, comme en témoigne l'exécution de Priscillien, évoquée plus haut, et qui suscita la réprobation de nombreux ecclésiastiques. « Dès la fin du X^e siècle et jusqu'au début du XII^e, il y eut de nombreuses exécutions d'hérétiques, par le bûcher ou la strangulation, en France, en Italie, dans l'Empire et en Angleterre. »

22- *Id.*

23- Borislav Primov, *Les Bougres – Histoire du pape Bogomile et de ses adeptes*, Payot, 1975.

24- *Id.*

25- À ne pas confondre avec Cosmas le Moine, de quelque cinq siècles antérieur.

26- Cité par Primov.

27- Récit d'Anne Comnène, *id.*

28- Primov, *Les Bougres, op. cit.* Certains « évêques » furent confirmés dans leur titre par le *consolamentum* du « pape » Nikita, d'autres furent ordonnés. Les guillemets sont de mon fait, non par ironie, mais afin de ne pas induire en confusion avec le pape et les évêques de l'Église de Rome.

29- Le mouvement cathare était toutefois lui-même menacé de scission en raison du conflit latent entre le courant bogomile pur, dirigé par le « pape » Nikita, et le courant « hérétique » paulicien, qui professait un dualisme encore plus rigoureux et qui était dirigé par un autre « pape », Petrak ou Petar, dont le mouvement, installé en Lombardie, avait pour « évêque » ou « contre-évêque » un certain Garatus. Le mouvement « orthodoxe » finit même par se doter d'un « antipape » nommé Barthélemy. Primov, *Les Bougres, op. cit.* On peut penser que, même sans la réaction de Rome, le catharisme se serait scindé en deux, voire en trois mouvements.

30- Jeffrey Richards, *Sex, Dissidence and Damnation – Minority Groups in the Middle Ages*, Routledge, Londres et New York, 1991.

31- *Id.*

32- « Inquisition », *Encyclopaedia Britannica* 1960.

33- « Le Démon d'après les scolastiques et les théologiens postérieurs », *Dictionnaire de théologie catholique*, commencé sous la direction d'A. Vacant et d'E. Mangenot, continué sous celle d'E. Ammann, Letouzey & Ané, 1924.

34- *Id.*

35- *Id.*

36- *Id.*

37- *Id.*

38- Il n'existe pas de dogme du Diable, mais seulement des points qui sont tous tirés de conclusions conciliaires et qui constituent tous des réfutations de doctrines hérétiques ou propres à induire en hérésie, depuis celle d'Origène et des origénistes, y compris la théorie de la métempsycose ou réincarnation, ainsi que celle du rachat ultime du Diable et des mauvais esprits dans le futur Royaume de Dieu. Sont également condamnées les doctrines manichéennes et dites priscillianistes, qui tiennent que le Diable fut créé tel quel, c'est-à-dire mauvais, idée qui, on l'a vu, revient à dire que Dieu aurait créé le Mal. Le IV^e concile de Latran a également condamné le renouveau des doctrines manichéennes dans leur version albigeoise. Le concile du Vatican, convoqué en 1869, n'impose aux chrétiens aucune idée sur la spiritualité du Diable et des démons, ni sur la date de leur chute. Après les excès abominables des siècles précédents, l'Église contemporaine semble être revenue à l'enseignement d'Athanase, pour qui ce qui compte, ce sont les rapports de l'homme avec Dieu et non avec le Diable.

39- La folie diabolique fut, en effet, essentiellement le fait des pays soumis à l'Église de Rome. Les Églises d'Orient, qui ne comportent pas de dogmes, mais n'imposent que des principes, ont adopté dès leurs origines une attitude beaucoup plus réservée à l'égard du Diable. Ainsi a-t-on repris l'idée de Didyme l'Aveugle, d'Alexandrie, auteur du IV^e siècle, selon qui « ce n'est pas le désir, mais un certain désir qui est mauvais » (*Fragmenta in proverbias*, XI ; 7). En dépit du fait que, pour l'orthodoxie, les déserts sont les demeures particulières des démons, comme l'enseigne Luc (XI ; 24 et VII ; 23), le prestige des ermites a toujours été plus grand que celui des prêtres vivant en communauté, parce que les ermites, « athlètes de l'ascèse », se mesurent donc plus fréquemment au Diable et aux démons, dont ils assurent qu'ils dégagent une « puanteur insupportable ». Il faut préciser que le monachisme oriental n'est pas aussi imprégné de mysticisme contemplatif que l'occidental, car « la mystique orientale est antivisionnaire et déclare toute contemplation imaginative... piège du démon », le mental étant faussé par l'illusion de « circonscrire la divinité dans des figures et dans des formes » (Paul Evdokimov, *L'Orthodoxie*, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 1955). Le *Catéchisme pour les familles par un groupe de chrétiens orthodoxes*, approuvé par le Métropolite Mélétiou, de l'Église orthodoxe grecque de France (Cerf, 1979), ne s'écarte guère des notions sur le Diable qu'on trouve dans les deux Testaments et n'y apporte pas d'interprétation novatrice.

40- Grillot de Givry, *Witchcraft, Magic & Alchemy*, Dover Publications, Inc. New York, 1971.

41- *Id.*

42- Le premier des deux faillit avoir sa carrière brisée pour une sombre indécatesse : il avait « emprunté » d'une veuve de l'argent et des bijoux, qu'en 1482 le Maître général de l'Inquisition le somma de rendre. Par une habile diversion, Institoris se lança alors dans une défense enflammée du pape, Sixte IV, à la faveur d'une querelle d'Allemand, c'est le cas de le dire, avec un autre dominicain qui faisait campagne pour une reprise du concile de Bâle. C'est ainsi que l'inquisiteur parvint à se blanchir (Amand Danet, « Introduction » au *Marteau des sorcières*, Pion, 1973).

43- *Marteau des sorcières, op. cit.*

44- De Foe, *Histoire du Diable, op. cit.*, t. II.

45- Grillot de Givry, *Witchcraft, Magic & Alchemy, op. cit.*

46- Villeneuve, *Dictionnaire du Diable*, op. cit.

47- Walter Map, *De Nugis Curialium*, 1181-1192, cité par Richards in *Sex, Dissidence and Damnation*, op. cit.

48- Richard Lebeau, « 1492 : l'âge d'or de l'intolérance », *Impact-médecin*, 10 avril 1992.

49- Brigitte Leroy, professeur à l'université de Pau, citée par Lebeau.

50- *Id.*

51- La poire d'angoisse était un instrument de métal en forme de poire, en effet, qu'on introduisait dans la bouche de force, le plus souvent en cassant les dents, et dont on écartait alors les quartiers au moyen d'un pas de vis. Les mâchoires restaient ainsi écartées jusqu'à ce que le suspect fit signe de la tête ou des mains qu'il était disposé à parler. Le supplice de l'eau consistait à ligoter le suspect et à lui verser de l'eau de force dans le tube digestif à l'aide d'un entonnoir. Quant au brodequin, c'était un étai dans lequel on introduisait l'un des membres du suspect, et qu'on serrait jusqu'à ce que les vaisseaux sanguins éclatassent ; mais les os éclataient aussi bien. Ces raffinements étaient dictés par les recommandations « charitables » de l'Inquisition : le suspect pouvait être torturé, mais pas de façon à entraîner la mort.

52- Le *Dictionnaire de théologie catholique*, op. cit., édité en 1924, écrit ceci : « On a tenté, de nos jours, au nom du progrès des sciences médicales et des sciences connexes, de nier l'existence des démoniaques. Dans leur état si étrange, on n'a voulu voir que des affections morbides spéciales, surtout des maladies nerveuses... La permission donnée par Dieu au démon de s'emparer ainsi des organes corporels et des facultés spirituelles d'une créature humaine est parfois la punition de certains péchés graves commis par les possédés, en particulier, des péchés de la chair. »

53- Dans le cas de la célèbre « rumeur d'Orléans », qui sévit dans les années soixante-dix, on assurait qu'un bottier de la ville, juif, faisait essayer à ses clientes les plus séduisantes des chaussures dont la semelle contenait une pointe enduite d'un hypnotique puissant. La cliente ainsi endormie était alors dirigée vers un centre de traite des Blanches. On ne trouva évidemment jamais la moindre trace de véracité de cette rocambolesque fabrication, digne d'un Gaston Leroux. Dans le cas de la « rumeur de Calais », qui se manifesta avec force en octobre 1992, le thème était celui de l'éventration criminelle d'un, puis de deux jeunes garçons, qui mobilisa les forces de police et fit prendre des mesures inusitées par le collège ainsi visé. On ne trouva pas non plus trace de véracité dans cette alarmante mystification.

54- Laura Shapiro, « The Lesson of Salem », *Newsweek*, 7 sept. 1992.

17.

L'islam

et le Diable, fonctionnaire d'État

De l'islam aujourd'hui et de sa diversité – De l'Arabie préislamique – Des accusations de possession portées contre Mohammed – Des mentions que le Prophète fait de Satan dans le Coran – De l'accusation de satanisme contre tous ceux qui ne sont pas musulmans – Du sens du mot « reddition » que signifie « islam » et du satanisme en tant que défense de l'individualité – Des influences de l'Ancien Testament sur l'islam – Des vertus politiques de l'islam, de son éthique dépouillée, de son sens chevaleresque, de son éloge de la solidarité et de la générosité – De la nécessité d'une éthique rigoureuse et simple dans le projet de Mohammed – Du génie fédérateur du Prophète et du rôle politique de l'islam, créateur d'États après avoir donné naissance à la nation islamique.

L'islam, assurent les encyclopédies, est né en Arabie, c'est-à-dire la péninsule Arabique, ce qui est exact si l'on considère la géographie, et flou si l'on considère l'histoire. Car, historiquement, l'Arabie est loin d'être, surtout au VII^e siècle, lors de la naissance de l'islam, une entité homogène, aussi bien du point de vue des cultures que de celui des religions, et elle l'a été encore moins au cours des siècles précédents. L'islam n'a pas manqué d'y être influencé par les mondes qui l'avaient précédé. Il l'est encore.

Je suis né et j'ai passé ma jeunesse, jusqu'à dix-neuf ans, dans le seul pays musulman qui comptât alors une université islamique, c'était l'Égypte et l'université était celle d'El-Azhar. Parlant l'arabe, j'ai écouté les cheikhs enseigner le Coran aux étudiants accroupis sur les hectares de tapis rouges de la mosquée en balançant le torse d'avant en arrière. On m'a expliqué très tôt la différence entre la *Sunna*, la Voie, et la *Chi'a*, ou Parti d'Ali, les deux branches principales de l'islam. La fréquentation des musulmans m'apporta des rudiments pour la compréhension des quatre écoles sunnites d'interprétation du Coran, hanafite, malékite, shafite et hanbalite. Puis les voyages et les lectures m'introduisirent aux divers rameaux des deux grands courants de l'islam, les pittoresques haschischins ou fumeurs de haschich, aujourd'hui disparus après nous avoir légué le mot « assassin », les druzes, les

ismaïlis, les Douze ou etnashariyya, les zeydites, les carmathiens, les fatimites, tous dérivées de la Chi'a. Et encore, les khawarîj, pour lesquels n'importe quel croyant peut être élu calife, les mourjîtes ou « temporisateurs », qui se refusent à juger les actions humaines, privilège réservé à Dieu, les kadarites, presque disparus, les mou'tazilites, qui mettent l'accent sur la liberté humaine et refusent de prêter à Dieu quelque trait que ce soit, les wahabîtes, intégristes pour lesquels la mort dans une guerre sainte ou jihâd est un accès garanti au Paradis, les bektashis, disciples de Djellal el-Dine el-Roumi ou Mevlana, qui comptent dans leur sein les célèbres et superbes derviches tourneurs, les soufis, mystiques gnosticismes, les babistes ou baha'i, disciples de Baha'Allah, inhumé au mont Carmel, en Palestine, dont j'ai rencontré des représentants même à Auckland, en Nouvelle-Zélande, les ahmadiyyehs, du Punjab, gardiens du tombeau de Jésus à Srinagar...

J'ai donc pendant des années entendu les appels des *muezzins*, les Inviteurs, à la prière, le vendredi, ces psalmodies aujourd'hui diffusées par des haut-parleurs et où le musulman connaisseur mesure le talent du muezzin au filé sans faille de son phrasé, à sa capacité de soutenir la vocalise, à la pureté de sa voix, à la précision de sa diction, fruits d'un long entraînement. Je les ai retrouvés tels quels, et non sans une certaine émotion, lors d'un premier vendredi à Java, volant au crépuscule sur une plage de la côte sud, où je m'étais rendu pour visiter les vestiges d'un volcan effroyable, le Krakatau, comme je les avais entendus à Istanbul et à Beyrouth. Les accents étaient bien les mêmes. Mais non l'attitude des populations. Les religions voyagent, les cultures, pas toujours.

La tradition veut que le Prophète ait prévu que l'islam compterait soixante-treize sectes, dont il ne resterait à la fin qu'une seule. La diversité de celles que je connaissais déjà m'inspira de la surprise, parfois muée en agacement ou lassitude, à l'égard de certains discours occidentaux sur l'islam. Présenté comme un bloc, il varie à l'infini dans la manière dont il est vécu, d'Alger à Kuala Lumpur, de Téhéran à Accra. Seule l'ignorance à son égard est invariable.

Alors que l'histoire du reste du monde, Europe, Inde, Chine, était connue depuis de nombreux siècles, celle de l'Arabie n'a commencé de se dessiner avec une certaine netteté qu'à la faveur des campagnes de fouilles archéologiques, entreprises dans les années trente parallèlement aux prospections pétrolières, par exemple par un Wendell Philips. De vastes parts de ce petit continent qui commence au désert syrien, le Hamâd, et qui s'avance entre la mer Rouge et le golfe Persique jusqu'à l'océan Indien, sont encore très mal connues, comme la Dahna, le Roub el-Khali, qui mérite bien son nom de « Quartier désert », ou de grandes parties du Nejd. En 1992, des archéologues retrouvèrent en Oman les vestiges d'une cité légendaire, Oubar, l'un des grands centres du commerce de l'encens. D'autres dorment encore dans les sables.

Les Égyptiens, les Romains, les Grecs, les Abyssins, les Phéniciens, les

Juifs y ont passé et s'y sont parfois implantés, chacun laissant ses traces. Y sont aussi venus des Asiates, car le commerce de gemmes, de corail, de perles, d'épices, d'aromates, de soie, de verreries, d'animaux aussi, entre le monde méditerranéen et l'Asie, puis entre la Péninsule et l'Asie, y avait créé des routes depuis au moins le I^{er} millénaire avant notre ère. Témoins de ces échanges, au début du II^e millénaire, les rois de Mésopotamie importaient par voie de mer des éléphants et des singes de l'Inde ¹. L'Orient n'a jamais été le désert qu'on s'imagine aisément. La région a même grouillé de dieux, de rois, de démons. La généalogie du Diable en Arabie est donc fragmentée.

Plusieurs cultures, presque totalement inconnues de l'enseignement européen moyen ², y ont existé : celles du royaume minéen ³, dont les origines remontent à la fin du II^e millénaire avant notre ère, des Sabéens, sur lesquels régna la légendaire admiratrice de Salomon, la reine de Saba, qui aurait rendu visite au roi vers 950 avant notre ère, puis encore celle des Himyarites, qui succédèrent aux Sabéens vers 115 avant notre ère, et celles des Hirites, du royaume de Ghassan et de Kinda. Du fait que leurs langues étaient sémitiques ⁴, on déduit que les populations de la Péninsule furent sémitiques, leurs religions le furent aussi. Ce point est moins sûr.

Une centaine de dieux figurent dans le panthéon des Minéens ; nous n'en savons presque rien. Sams, comme en arabe *shams*, le Soleil, descendant direct du Shamash babylonien, est une déesse et Attar, divinité de l'étoile de Vénus, est masculin ; ce serait une version minéenne de l'Ishtar babylonienne, elle, féminine, et de l'Astaroth babylonienne, qui subira des avatars singuliers. D'une part, en effet, elle deviendra la déesse de l'amour Astarté en Grèce et, digne descendante de la grande déesse de la fertilité aux temps préhistoriques, présidera à la prostitution sacrée qui s'exerçait dans les temples. La tradition chrétienne du Moyen Âge, d'autre part, croira discerner le Diable en elle, car c'est le nom que lui donnent, en effet, plusieurs textes de démonologie.

Toute païenne qu'elle soit, le roi Salomon vieillissant, toujours lui, lui rend cependant hommage, « car il n'était pas demeuré entièrement fidèle au Seigneur son Dieu ⁵ », et « il suivit Astaroth, déesse des Sidoniens » (en fait, Astaroth est le pluriel d'Asthar, car il semble que cette déesse ait été multiforme). Et un autre roi d'Israël, Josué, lui construira un sanctuaire sur le mont des Oliviers, comme il en avait construit un dédié à Kemosh, le dieu des Moabites, et un autre encore à Milcom, l'« abominable dieu des Ammonites ⁶ », bien que restant d'ailleurs partiellement fidèle, lui aussi, à Jéhovah. Visiblement, ces deux rois d'Israël éprouvaient quelque peine à identifier la déesse de l'amour et de la fertilité avec un Diable quelconque.

Importée en Abyssinie, Attar deviendra la déesse des cieux, Asthar ⁷. N'est-elle que cela, une déesse de l'amour et de la fécondité ? Il faut sans doute nuancer cette certitude, car Philon de Byblos dit que, pour témoigner de sa royauté, on la représentait coiffée de cornes de taureau. Mais est-elle bien sémitique ? Autre incertitude de l'histoire des religions anciennes car, avec ses cornes, elle évoque immédiatement l'Égyptienne Hathor, qui est, elle

aussi, déesse de la fertilité et qui est représentée coiffée de cornes de taureau entre lesquelles siège la Lune. Or, Hathor existe un millénaire au moins avant les inscriptions les plus anciennes qui fassent mention des Sabéens (715 avant notre ère). On ne peut donc exclure que certains dieux de la Péninsule avant l'islam aient été égyptiens. La Péninsule, en effet, a absorbé bien d'autres influences, ce qui est normal pour un tel carrefour, et c'est ainsi qu'elle a donné à son Grand Dieu l'épithète de **Rahman**, miséricordieux, qui suggère fortement une influence juive ⁸. De fait, on a vu qu'il y avait une cité juive sur la mer Rouge au VI^e siècle de notre ère. Le judaïsme, en tout cas, a été une religion extrêmement présente dans la Péninsule, car nous savons qu'il existait à Médine, au Yémen, en Syrie aussi, évidemment, d'importantes communautés juives, avec leurs rabbins et leurs écoles. L'influence juive avait atteint même le royaume de Saba, comme en atteste le verset 62 de la sourate 2 du Coran :

*« Voici ceux qui adhèrent,
ceux qui judaïsent, les Nazaréens, les Sabéens ⁹... »*

Les Nazaréens, **Nasara**, pourraient être les Mandéens, secte parachrétienne, également nommés « chrétiens de saint Jean-Baptiste », car on les nomme aussi Nazaréens. Mais pour des raisons qu'on verra plus loin, ce sont bien plutôt les disciples de Jésus comme on les appelait aussi dans la Péninsule ; ils étaient aussi particulièrement présents, par exemple dans l'oasis de Najrân, entre La Mecque et le Yémen ; en 524-525, où de nombreux chrétiens y avaient été martyrisés. La mention des Sabéens dans le même verset ne suit probablement pas par hasard celle des Nazaréens ; seraient-ce les habitants du royaume de Saba ? L'homonymie le laisserait supposer, mais les habitants de Saba pratiquaient plusieurs religions, et l'on ne verrait alors pas à laquelle fait allusion le Prophète. Comme Mohammed, qui est toujours précis dans ses allusions, n'aurait pas cité la même secte sous deux noms différents, il semble donc que ce soient les Mandéens ou chrétiens de saint Jean-Baptiste, cités plus haut, et qu'on appelle aussi les **Subba** ou Sabiens, précisément ¹⁰. Des hérétiques égarés dans les déserts de la Péninsule, qui tiennent Jésus pour un avatar d'Hermès-Mercure et l'incarnation de l'une des sept planètes trompeuses... La Péninsule grouille de ces marginaux, hérétiques et schismatiques sans le savoir, habités par le besoin d'une religion, mais d'une religion qu'ils ont taillée à leurs mesures, c'est-à-dire celle de leurs songes.

Mais les islamisants admettent que des zoroastriens avaient aussi droit de cité à La Mecque, et donc les mazdéistes aussi bien, et sans doute les pratiquants d'autres religions. On ne peut, enfin, exclure la présence de chrétiens nestoriens. La Mecque, et en tout cas l'ensemble de la Péninsule, semble donc avoir été, comme tout grand carrefour commercial, un théâtre des religions antiques et récentes, ainsi que des sectes et dissidences de toutes sortes, formidable rassemblement au pays des mirages des dieux de l'Orient et

de l'Occident.

Car qui dit Église dit aussi dissidence, et, au VI^e siècle, l'extension du christianisme avait disséminé partout des Églises et des églises : chez les Garamantes de Libye comme chez les Hyrcaniens du Pont, les Goths du Nord et les Abyssins d'Axoum, les Nubiens du haut Nil et les Huns d'Asie. Il y avait alors des traductions persanes, bulgares, phéniciennes, indiennes et autres des Évangiles. Chaque centre chrétien avait assimilé des croyances locales, et plus il était éloigné de Rome et de Byzance, plus il en avait absorbé, divergeant parfois de l'enseignement des soixante-dix archevêchés, de Carthagène à Sébastopolis, jusqu'à l'hérésie. C'est-à-dire que le christianisme était aussi fragile que florissant.

En 567 au plus tôt, 579 au plus tard, 571 pour d'autres, naît à La Mecque Mohammed ¹¹, fils d'Abdallah et d'Amina. Ceux-ci appartiennent à la vaste tribu des Quoureyshites, formée de plusieurs clans qui se partagent le pouvoir à La Mecque. Mohammed ne connaîtra pas son père, mort pendant que sa femme était en couches. Il ne connaîtra pas non plus sa mère longtemps, car elle meurt quand il a six ans. À la situation déjà difficile de fils unique, il joint donc celle d'orphelin. Selon la coutume, on confie l'enfant à une nourrice d'un clan nomade, afin de le fortifier par l'air pur du désert. Il ne reste pas longtemps sous la garde de la nourrice, car il est adopté par son grand-père, Abd el-Mottalib. Il ne le verra pas longtemps, lui non plus, car l'homme avait déjà quatre-vingt-deux ans et meurt deux ans après l'adoption, quand Mohammed a huit ans.

Une fois de plus, Mohammed est adopté, cette fois par un oncle paternel, Abou Taleb, commerçant aisé, qui voyage beaucoup. Abou Taleb se rend parfois en Syrie, et il emmène parfois Mohammed. La première ville étrangère que le jeune garçon aurait vue aurait été Bosra. Il est probable que c'est, non pas le modeste village d'El-Busayra, au sud-est de la mer Morte, qui ne devait guère être un grand centre commercial, mais bien plutôt Bostra, selon son appellation romaine, ou Bozrah, selon son appellation arabe, la Bossora mentionnée dans l'Ancien Testament ¹², reconstruite par Trajan en 106, devenue riche colonie romaine sous Alexandre Sévère en 222, puis métropole sous le règne de Philippe II l'Arabe, qui en était natif, puis encore siège d'un évêché sous le règne des Constantin. Quand le futur prophète la découvre, une basilique s'y dresse. Mais il n'y voit pas que la basilique ; il n'y voit pas non plus la seule opulence : il y pressent, avec la sensibilité d'un adolescent précoce, les prestiges immenses du pouvoir associé à un système de représentation du monde, celui donc du pouvoir byzantin. Car, à l'époque, Byzance est le siège de la foi et la foi à son tour est garante de la puissance de Byzance. Comment l'enfant ne s'en serait-il pas émerveillé, lui qui venait d'une ville sans doute opulente, mais qui n'était qu'une simple bourgade comparée à un grand centre du commerce byzantin ? Car les Quoureyshites n'avaient certes pas, eux, hérité des Romains l'art d'ériger des temples magnifiques, ils n'avaient pas de système du monde, rien que des croyances

mal coordonnées. La foi pouvait donc refaire le monde. Il écouta et regarda, sans doute en quête du secret de la puissance.

L'historien et théologien irakien du IX^e-X^e siècle Al Tabarri raconte qu'Abou Taleb et Mohammed se seraient arrêtés dans un ermitage (entendons ici une demeure d'ermite, à peine un refuge dans un bois) où vivait un moine, sans doute syncrétiste, Bahira. Ce fut celui-ci qui, notant que les branches d'un arbre se penchaient pour faire de l'ombre à l'adolescent, l'aurait le premier désigné comme l'Envoyé de Dieu, *rassoul Allah*. Ce fut aussi Bahira qui, ayant examiné l'adolescent, aurait trouvé « le sceau de la prophétie » entre ses épaules, peut-être un névrome, tumeur nerveuse, plus probablement et plus simplement, un lipome, tumeur graisseuse sans malignité. L'anecdote comporte sans doute sa part de vérité et sa part d'enjolivements.

Quel Diable aurait pu connaître Mohammed ? En connut-il un ? Nous ne savons rien de sa formation ni de son éducation, mais ce ne pouvaient être que celles de sa tribu ; nous ne pouvons savoir s'il a entendu parler de l'Ahriman persan ou si sa connaissance des esprits malfaisants s'est limitée aux démons descendus des religions babyloniennes, les *afarît* qui soufflaient leur malignité dans le vent du désert, ou encore d'une forme dérivée par syncrétisme du Satan juif et demeuré dans son rôle vétérotestamentaire d'Adversaire respectueux. Mais il est donc certain qu'il écouta beaucoup.

« Nous savons qu'ils disent :

“Il l'a appris [l'enseignement révélé] d'un être charnel !” »,

dit la sourate XVI, 103 du Coran, qui reflète les critiques de ses adversaires.

« Ils disent : “Des racontars de primitifs !

Il les écrit matin et soir,

dictés pour lui par d'autres” »,

dit encore la sourate XXV, 5, qui reflète d'autres critiques ¹³, les plus graves, puisqu'elles impliquent qu'il a reçu sa révélation de chrétiens ou de Juifs versés dans les Écritures, gens « d'un autre peuple ». Certains iront jusqu'à contester sa paternité du Coran, alléguant que le Livre aurait été écrit par un chrétien, un moine du nom d'Aïsh, ou encore un rabbin ¹⁴. Mohammed a donc beaucoup écouté, et on le lui a reproché. Parmi les reproches, il faut relever qu'on l'accuse d'être « ensorcelé », comme le révèle la sourate XXV, 8. Le reproche dut être persistant, car on le retrouve tel quel dans une sourate précédente, XVII, 47 : « Vous ne suivez qu'un homme ensorcelé. » Quand il avait commencé à prêcher, en effet, Mohammed avait dû affronter des railleries. Les clans des Quoureyshites ralliés par ses premiers adversaires, Makhzoun et Abd Shams, le disaient « halluciné, peut-être possédé par un esprit de rang inférieur, comme les *kâhin* (devins), les magiciens, les poètes ¹⁵ ». Il y eut, en effet, une vive résistance à un enseignement qui détournait de la foi des ancêtres.

De nombreux auteurs ont postulé, sur la base de ces versets, que

Mohammed subit l'influence d'un enseignement judéo-chrétien ; si c'est le cas, plausible mais invérifiable jusqu'à plus ample informé, et s'il a influencé la conception islamique du Diable, cet enseignement était à coup sûr néotestamentaire, car, à l'instar des évangélistes et à l'encontre de l'Ancien Testament, le Coran définit le Diable non plus comme le serviteur du Créateur, mais comme son ennemi juré :

« Réfugie-toi en Allah contre le Shaïtan, le Lapidé ¹⁶. »

Satan, *Shaïtan*, dont Mohammed a repris donc le nom aux Juifs, est devenu « le Lapidé ». Image étonnante, le Malin est, en effet, perpétuellement lapidé par les anges par une pluie d'étoiles filantes ! Une seule fois dans tout le Coran, il porte un nom différent, celui de Malik ¹⁷, qui serait une référence au Moloch des Cananéens. Il est tantôt unique, et tantôt multiple, comme dans la sourate où Mahomet conjure à ses auditeurs de résister aux « suppôts des Shaïtans ¹⁸ ». S'inspirant du verset 30 de la sourate VII, un courant musulman, celui des mou'tazilites, fera d'ailleurs de Shaïtan le père de toute perdition ¹⁹.

Le Coran ne propose pas de cosmologie. Il se propose d'emblée comme une révélation directe sur un fond de mythes déjà connus, essentiellement tirés du judaïsme, comme celui du Jardin d'Éden, *Gan'Eden*, auquel il est fait dix fois référence ²⁰. Le Jardin est aux antipodes de la Géhenne, idée simple. Le Déluge est également mentionné en conformité avec la Genèse, à cette différence près que l'arche de Noé est une felouque et que la montagne sur laquelle elle s'échoue se trouve à Diyarbékir, en Haut-Djéziré. L'histoire de Sodome et Gomorrhe est évoquée telle quelle. Les noms de l'Ancien Testament abondent dans le Coran : Noé, Abraham, Moïse, Isaac, Jacob, dûment arabisés, Nûh, Ibrahim, Moussa, Ishaq, Yacoub. La tentation au Jardin d'Éden est conforme à celle de la Genèse, à cette différence près qu'Ève n'y est pas impliquée. Satan s'adresse directement à Adam :

« Ô Adam, t'indiquerai-je l'arbre de la vie éternelle
et le royaume impérissable²¹ ? »

Dans la III^e sourate, Mohammed reconnaît explicitement la Torah et la confirme comme la Loi de Dieu. Or, qui dit Dieu unique dit symétriquement Diable unique. Mohammed suit exactement alors le parcours de Zoroastre, qui avait, dans sa réforme, ravalé soudain au rang de démons les dieux associés à Ahura Mazda : le Diable de Mohammed sera identifié aux anciens dieux de sa tribu, les dieux des idolâtres.

Satan et ses démons ne font pourtant l'objet, dans le Coran, d'aucune de ces fables extraordinaires qui parsèment la littérature intertestamentaire, par exemple. Ils n'ont ni fait l'amour avec des mortelles, ni engendré des géants, ni des monstres, ni des hommes célèbres. Mohammed ne leur prête pas de hiérarchie, de langue ou d'intentions. Ils ne sont pas décrits, ne sont ni beaux ni laids, ni animaux, ni végétaux, aucune autre résidence ne leur est assignée

que l'Enfer. À peine une mention passagère de l'hérésie chrétienne qui veut que Dieu ait aussi créé les démons²². Satan et ses troupes éventuelles ne sont que les ennemis d'Allah et des anges. Leur présence est d'ailleurs relativement discrète dans le Coran, qui, dans ses évocations de l'aspect négatif du monde, mentionne plus souvent la Géhenne, mais certes moins souvent que le « Jardin », c'est-à-dire le Paradis. De même que l'Éden de l'Ancien Testament est arrosé de quatre fleuves, le Jardin est arrosé de fleuves d'eau pure, de lait, de vin (ce qui, incidemment, confirme la tolérance du Coran à l'égard des boissons alcoolisées) et de miel. Non sans ce qui nous apparaît comme une certaine naïveté, il est peuplé de délices terrestres, houris et « éphèbes immortels » portant « des calices, des aiguères et des coupes ruisselantes »...

L'Enfer apparaît aussi dans le Coran comme conforme aux représentations néotestamentaires : ce n'est plus le lieu de l'Ancien Testament où les âmes se languissent, sans toutefois être soumises à des tourments épouvantables, c'est bien l'Enfer moderne, si l'on peut ainsi dire, puisqu'il dérive du mazdéisme. Il est ici appelé « supplice d'Allah ²³ ». Dans vingt-sept passages du Coran, il est précisé que le feu de la Géhenne sera éternel. C'est, comme dans le Nouveau Testament, le lieu où iront les damnés, après le partage qu'aura fait Allah entre les bons et les mauvais ; les premiers iront au « Jardin », les seconds « à l'horrible séjour des enflés ²⁴ ».

Cette dernière précision évoque également de près les variantes intertestamentaires apportées à la chute de Satan : celui-ci est tombé par la faute de son orgueil. Or, les « enflés » sont justement les orgueilleux, c'est-à-dire ceux qui résistent à la parole d'Allah, telle qu'elle est transmise par Mohammed et qu'elle l'a été par ses prédécesseurs. Mohammed a repris telle quelle la notion intertestamentaire de la cause fondamentale du Mal, qu'avait adoptée à son tour le christianisme : c'est la prétention de l'individu à l'individualité. Il en a fait la base même, la base secrète de l'islam, à Dieu, Allah, bien évidemment. La prétention d'être est essentiellement satanique.

Et c'est là le point crucial : à aucun autre moment de l'histoire pourtant longue des religions n'apparaît aussi clairement la clef majeure de cette histoire ; la croyance en l'existence de Satan procède de la négation même de l'individu. Ce que les chrétiens héritiers de l'helléniste Saül-Paul n'avaient jamais formulé clairement, peut-être, sans doute, probablement, presque certainement parce qu'ils auraient choqué un monde beaucoup trop pénétré d'hellénisme, l'islam le proclame haut et fort dans sa notion de reddition à Dieu. Qui n'abdique son individualité au bénéfice d'Allah est un « enflé » et la proie de Satan.

Cette interprétation de Satan fait de l'islam la religion sœur du christianisme catholique : l'un et l'autre partagent jusqu'à l'époque contemporaine, sous des différences superficielles, la même irréductible condamnation de l'individualisme, hérité de la Révolution française et culminant dans le Romantisme. La base même des philosophies islamique et

chrétienne est la réduction, non, l'annihilation de l'individu devant la toute-puissance divine. Cette base éclaire, entre autres phénomènes, l'ancienne aversion chrétienne et la tout aussi ancienne indifférence islamique à l'égard de la science, insupportable défi à l'égard de Dieu. Elles étaient annoncées déjà au II^e siècle avant notre ère par les vitupérations du Livre d'Énoch à l'égard de ceux qui prétendent déchiffrer les mouvements des corps célestes.

Si l'on répartit géographiquement, sur une carte du monde connu, les points où se sont faites les grandes découvertes scientifiques, du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle, on s'avise, en effet, que la majorité d'entre elles se sont faites dans les pays protestants. Le protestantisme, en isolant l'individu face à son Dieu dans l'interprétation des Écritures et dans le dialogue impénétrable de la créature et du Créateur, a exalté l'individu. Il lui a aussi conféré le sens de la liberté. Tandis que, dans le monde catholique, même un pape, tel Sylvain II, pouvait être soupçonné d'un pacte avec le Diable parce qu'il avait inventé l'horloge, dans le monde protestant, la découverte scientifique passait pour témoigner de la bienveillance de Dieu à l'égard de l'inventeur : le Seigneur du monde manifestait sa préférence à certains en leur faisant part d'une infime partie des secrets de l'univers. À Stockholm, un Descartes était un saint laïc, à Paris, l'Inquisition commençait à s'intéresser un peu trop à lui (ce qui fut la raison de son exil suédois), à Rome, il eût été un dangereux libre-penseur. Et l'on comprend alors les fureurs de l'Inquisition contre un Galilée, et les ruses par lesquelles celui-ci espérait pouvoir se tirer d'affaire. C'est ainsi que s'est créée, en plus des barrières de la vigne et de l'olivier, en plus de la barrière du style gothique, accusé par Rome d'être la création de Juifs et de francs-maçons, la barrière des inventions. Et c'est encore ainsi que l'islam comme le monde catholique ont si peu participé à l'histoire des sciences.

L'enseignement de Mohammed frappe par son dépouillement : il se résume à une éthique extrêmement proche de celle des traditions qu'observaient, mais sans la référence à un Dieu unique, les tribus de la Péninsule. La générosité y est mise au premier rang des vertus, avec obligation de l'aumône, et représente une forme nouvelle du sacrifice au Seigneur²⁵, qui s'apparente d'ailleurs étroitement à la charité chrétienne. Il est certain que cette vertu fut très ancienne chez les peuples de la Péninsule, nomades assujettis à la parcimonie du désert, mais il est probable qu'à l'époque de Mohammed l'enrichissement des grands commerçants tendait à la faire oublier ; d'où l'urgence du rappel de Mohammed. L'honnêteté, la tempérance, la pudeur, le respect de l'homme sont d'autres vertus dont la célébration imprègne tout le Coran. On n'avait certes pas besoin de Diables compliqués dans la péninsule Arabique au VII^e siècle. Les tentations foisonnant dans les grandes cités romaines, devenues byzantines, y étaient inconnues. L'appel du Coran est, à l'origine, fondamentalement humaniste. Mohammed demande « davantage que la formation physique et militaire à laquelle l'Arabe païen était accoutumé. Appartenir au monde musulman

supposait des connaissances : connaissance de la révélation, des exigences de la Loi et, à quelque degré, de la méthode qui permet de tirer du Coran et d'un modèle sacré des résolutions autorisées ²⁶ ». Ce modèle est apparemment simple (mais on verra plus loin que cette simplicité entraîne cependant des conséquences complexes) : au-dessus de tout règnent la puissance, la splendeur et la bonté infinie d'Allah, et les refuser ou les ignorer c'est se vouer à la Géhenne et au Diable.

Il n'en demeure pas moins que l'introduction d'un Diable unique est, comme le monothéisme de Mohammed, d'inspiration spécifiquement judéo-chrétienne. À l'exception du mazdéisme, qui en est le fondateur, le mythe d'un Diable unique n'apparaît dans aucune autre religion qui ait, jusqu'à plus ample informé, été pratiquée dans les peuples et communautés de la Péninsule. Si Mohammed l'a effectuée, c'est qu'il a pris clairement conscience du fait que le Diable est essentiel à l'instauration d'un pouvoir central. Or, c'est son objet : il est, bien avant sa mort, le grand fédérateur de tous les peuples qui sont à l'extérieur des hégémonies sassanide et byzantine et que, par référence à la terre natale de l'islam, on appellera plus tard et improprement « Arabes », Africains, Philistins, Juifs yéménites et chrétiens convertis ou « Gordjis », Kabyles, Thraces, Macédoniens, Kurdes et autres Pontiques, Géorgiens, Tcherkesses, et jusqu'aux Asiates.

Mohammed se présente donc comme un prophète de la stature d'un Moïse. Il en a bien conscience. Ses parallèles avec l'Ancien Testament s'étendent jusqu'à sa propre personne : il se désigne implicitement comme le successeur de Moïse : il a vu Allah sur le mont Sinaï, le même où Moïse a affronté la splendeur du Créateur ²⁷. Son bâton est la canne de Moïse ²⁸. Comme Moïse, il vitupère les idolâtres, dans presque toutes les sourates. Le parallèle avec Moïse, qu'il reconnaît comme authentique prophète, est particulièrement poussé dans la sourate de « L'Adhérent ». Le parallèle avec Jésus, nommément reconnu comme prophète, est également cultivé dans la sourate « Les Ornaments ».

L'attitude de Mohammed à l'égard de Jésus est remarquablement mal connue de l'Occident. Toute la version évangélique de la naissance de Jean, puis de l'Annonciation, puis de la naissance de Jésus est presque intégralement retranscrite depuis la sourate III. Précédant de quelque sept siècles la solution trouvée par le moine Duns Scot au problème du péché originel virtuel de Marie, qui donnera naissance au dogme de l'Immaculée Conception, Mohammed fait dire à Anne, mère de Marie, quand elle est enceinte :

*« Rabb [Père, ou Allah], je te voue
celui qui est en mon ventre, à Toi consacré ²⁹ . »*

Consacrée donc à Dieu, Marie ne pourra pas être la proie de Satan et elle échappe donc au péché originel.

La grossesse miraculeuse de la mère de Zacharie, l'épouse du futur Jean-

Baptiste, est également reprise telle quelle. En effet, Zacharie, à qui les anges annoncent qu'il sera père, s'écrie :

*« Rabb, comment un adolescent
naîtrait-il de moi
quand déjà la vieillesse m'atteint
et que ma femme est stérile ? ³⁰ »*

De même, ce sont les anges qui annoncent à Marie qu'elle enfantera le Messie :

*« ... Les messagers disaient :
"Ô Maryam, Allah t'annonce sa parole.
Son nom, le Messie, 'Issa, fils de Maryam,
illustre en ce monde et dans l'Autre,
parmi les proches d'Allah. »
Il parlera aux hommes dès le berceau.
Adulte, il sera parmi les Intègres.
« Elle dit : "Rabb, comment aurais-je un enfant ?
Nul être charnel ne m'a touchée !" »
Il dit : "Allah crée ce qu'Il décide.
Quand Il décrète, Il ordonne et réalise ³¹ ... " »*

La prédestination qu'il reconnaît à Jésus, qu'il nomme spécifiquement « messie », Mohammed ne se l'attribue pourtant pas. Il ne se définit ni comme un prédestiné ni comme un être surnaturel, et il s'avoue susceptible d'être la proie du Diable. En témoignent les fameux « versets sataniques ³² ». En fin de compte, Mohammed ne diffère d'avec le christianisme romain que sur deux points : l'Incarnation et la crucifixion réelle de Jésus. On l'a vu plus haut, d'autres chrétiens ont buté sur ces deux points et se sont cantonnés dans les hérésies.

On peut alors se demander quel fut l'apport original de Mohammed et les raisons de l'hostilité féroce qu'il rencontra d'abord, et puis du succès foudroyant de son enseignement. Car, comme le relevait Napoléon, « ce qui est supérieur en Mahomet, c'est qu'en dix ans il a conquis la moitié du globe, tandis qu'il a fallu trois cents ans au christianisme pour s'établir ³³ ». Prêchant une révélation intimement apparentée au judaïsme et au christianisme, il avait rejeté l'un et l'autre, qui avaient pourtant bien d'autres lettres de créance que lui, et qui lui eussent, à coup sûr, assuré des appuis déterminants. On connaît son argumentation pour ce double rejet : l'une et l'autre religions avaient mal diffusé la révélation descendue sur eux, en dépit de la vertu de leurs prophètes.

Il faut ici se représenter ce qu'était alors le monde. En Orient, proche et moyen, en Méditerranée, deux grandes religions dominent : l'une est celle de l'Empire persan des Sassanides, qui s'étend de l'Euphrate à l'Indus ; c'est le mazdéisme. L'autre est celle de l'Empire byzantin, qui s'étend de l'extrême sud de l'Espagne à l'Arménie, à la Grande Syrie et à l'Égypte, avec une petite enclave sur la rive orientale de la mer Noire, le Lazique. Les deux empires

sont contigus : tout de suite au-delà des frontières sous contrôle de Byzance commencent les royaumes de Persarménie, Lakhmides et Ghassanides outre les Sassanides. La péninsule Arabique n'est certes pas négligée par les deux empires, riches de grands comptoirs commerciaux. C'est ainsi que la Perse tenait sous son pouvoir l'Arabie du Sud, le Yémen et le Hadramaoût et étendait son influence jusqu'à l'Arabie orientale ; Byzance, elle, tenait le Nord, le Sinaï, la Palestine, les territoires correspondant à la Jordanie, à la Syrie, au Liban. Mais enfin, les modes de vie dans ces territoires extérieurs ne sont pas les mêmes qu'à l'intérieur des frontières des empires, pour la simple raison de la géographie et des structures essentiellement tribales. À Byzance et en Perse, l'urbanisation a depuis longtemps magnétisé et absorbé les tribus. Telle est aussi l'une des raisons pour lesquelles tant de religions se coudoient dans la Péninsule, alors qu'à Byzance, surtout, le christianisme est religion d'État depuis Constantin, et les religions étrangères sont malvenues.

Le fait le plus frappant sans doute au regard de Mohammed est que les religions des deux empires sont monothéistes. Le monde appartient désormais au monothéisme et les puissances militaires et commerciales qu'il mobilise alors sont incomparablement plus grandes que celles dont disposent les quelques cités polythéistes qui subsistent encore. Ce n'est certes pas faire offense au génie de Mohammed que de postuler qu'il a compris, au cours des longues heures de réflexion de ses voyages à dos de chameau, l'évolution des civilisations vers le monothéisme. Sans doute aussi l'a-t-il compris à la faveur de ses rencontres avec ces mystérieux moines monothéistes, les *hanifs*, que mentionne la tradition islamique.

On les imagine volontiers, anachorètes éperdus de contemplation, habités par un Verbe indistinct, parfois illuminés, tel ce moine Bahira qui reconnu en Mohammed l'envoyé de Dieu. On peut se les représenter parlant indistinctement de Mithra, de Jésus, de Moïse, sans doute de Bouddha. Ils sont imprégnés ou plutôt débordés par les monothéismes environnants qu'ils ont absorbés, le mazdéen, le judaïque, le chrétien, mais ils portent en eux les légendes, les traditions, les dérivations gnostique, nestorienne, kanthéenne, le tout persillé de surcroît par leurs propres interprétations, identifiant Jésus à Mithra ou à Héraclès, et ils chantent quand même le Dieu unique qu'ils ont assemblé à partir de fragments tirés de-ci de-là, comme les artistes de Ravenne assemblaient l'image du Pantocrator à l'aide de petits carrés de verre de différentes couleurs. Vivant de dattes et de miel, tenant la moindre chandelle pour un prodige, parfois à peine lettrés, ce n'en sont pas moins les estafettes de l'islam : ils respirent le besoin d'une spiritualité supérieure.

Ce n'est certes là qu'une spéculation, je m'empresse de le dire, mais il me semble en retrouver la confirmation en maints lieux du Coran, qui disent que le monde est plein de signes d'Allah. Il en était plein, en effet.

Quelle est l'origine de ce nouveau nom de Dieu ? On l'ignore. On peut être frappé par le fait que les Mandéens, ces Sabéens ou Sabiens que Mohammed condamne, comme on l'a vu plus haut, appellent *Alaha* le « faux

dieu » des étrangers, leur vrai Dieu étant « le Grand Mana »³⁴. Al Aha, cela signifie simplement en araméen « le Dieu ». Le rejet d'Al Aha ne s'explique certes pas par l'étymologie du mot ; il faut donc qu'il s'explique par le fait qu'Al Aha était le dieu d'une autre secte, mais on ne sait pas laquelle. Tout juste peut-on supposer que Mohammed aurait été séduit par la simplicité du nom, « le Dieu ». Donc, encore une fois, un Dieu unique.

La résistance à l'enseignement de Mohammed se conçoit aisément : il bouleversait l'ordre des traditions : « L'Arabe païen devait se conformer à un code social qui, entre autres choses, réglait ses rapports avec une série de divinités, mais les problèmes de cérémonial religieux, de rituel, avaient vraiment peu d'importance », écrit von Grunebaum³⁵. Mohammed imposait un niveau de spiritualité supérieur et des exigences éthiques nouvelles, qui dérangent un laxisme commode. Il imposait aussi une prise de conscience, une connaissance de dogmes nouveaux.

Pourquoi alors l'islam triompha-t-il et triompha-t-il si vite, comme l'observait Napoléon ? Car, entre la prise militaire de La Mecque par Mohammed, le 11 janvier 629, soit le jeudi 20 du mois de Ramadân de l'an 8 de l'Hégire, et la seconde victoire militaire, l'entrée triomphale du calife Omar à Damas, prélude d'une longue série de victoires, défaite des Perses à Ctésiphon en 637, conquête de Mossoul en 639, prise de l'Égypte la même année par Amr ibn el-Aas, avec évacuation d'Alexandrie par les Byzantins, prises de Kaboul, Boukhara et Samarcande de 661 à 675, chute du royaume wisigoth de Rodrigue en 713, il s'est écoulé moins d'un siècle. Moins d'un siècle pour que l'un des deux grands empires du monde d'alors, l'Empire perse, s'effondre sous les assauts des néophytes qui, quelques dizaines d'années plus tôt, ne songeaient qu'à faire traverser leurs caravanes au travers de déserts torrides. L'islam a embrasé l'Orient, puis l'Est et l'Ouest comme le feu ravage une garrigue desséchée.

Car c'est en aussi peu de temps que l'autre grand empire, le byzantin, toujours paré du nom magnifique d'Empire romain d'Orient, se laisse entamer à son tour, cependant que l'Empire d'Occident, déjà démembré par les invasions barbares, se laisse arracher par les musulmans des territoires aussi vastes que l'Espagne. Ce n'est qu'à Poitiers, en 732, exactement un siècle après la mort de Mohammed, qu'un maire du palais nommé Charles Martel donne un coup d'arrêt à l'impérialisme islamique : il met en échec les troupes arabes, pourtant placées sous le commandement du valeureux Abd el-Rahmân. Jusqu'alors, la poussière d'or des victoires avait été arabe. Mais l'épopée islamique a déjà atteint son point culminant ; elle va se maintenir encore sept siècles à l'apogée, avant de décliner.

Jusqu'alors, l'essor avait été stupéfiant. La première de ces raisons, dans les premières et décisives décennies du VII^e siècle, est l'enrichissement financier des peuples de la Péninsule. Comme on l'a vu dans le cas de la Rome impériale, où le mithraïsme, le judaïsme et le culte isiaque acquièrent droit de cité, l'élévation du niveau de vie est suivie d'une exacerbation des

aspirations intellectuelles. Les paganismes tièdes, parfois exangues, et les hérésies dénaturées ne suffisaient plus aux classes de commerçants prospères, lassés des rituels locaux. Déjà affadis par le temps, ceux-ci souffraient en plus de l'exemple splendide des religions impériales voisines, byzantine et sassanide. À cet égard, le combat des Quoureyshites contre les derniers disciples de Mohammed était déjà d'arrière-garde.

Sans doute les premiers musulmans mesurèrent-ils les forces et les faiblesses des deux grands empires. Le mélange d'admiration et de mépris que l'Islam portait aux Byzantins surtout se reflète éloquemment dans ces lignes de l'auteur arabe du IX^e siècle, Jahiz :

« Nous étant intéressé aux Byzantins [Roûm], nous avons trouvé qu'ils étaient médecins, philosophes et astronomes. Ils sont familiarisés avec les principes de la musique, peuvent confectionner des mesures [romaines] et connaissent le monde des livres. Ce sont d'excellents peintres... Ils possèdent une architecture différente de celle des autres. Ils peuvent faire de la sculpture et des charpentes comme nuls autres... Il est indiscutable qu'ils possèdent [le sens de] la beauté, sont familiers de l'arithmétique, de l'astrologie et de la calligraphie, et qu'ils ont du courage et une variété de grands talents. Les Noirs et les peuples semblables ont peu d'intelligence, car ces qualités sont éloignées d'eux ³⁶. »

Même après que l'islam se fut constitué, les musulmans continuaient donc d'admirer Byzance. Pourquoi n'en avaient-ils donc pas adopté la religion, puisque la leur en était si proche ? Jahiz en donne ensuite une explication.

« En dépit de tout cela, ils croient qu'il y a trois dieux, deux secrets et l'un visible, de même qu'une lampe a besoin d'huile, d'une mèche et d'un réservoir. Il en est de même [dans leur opinion] pour la substance des dieux. Ils prétendent qu'une créature est devenue créateur, un esclave est devenu maître, un être nouvellement créé est devenu un être originellement incréé... Ils considéraient alors que ce qui leur arrive n'a pas d'importance et ne seraient pas fiers de leurs propres actions, qui n'auraient pour eux de valeur qu'en regard de leur Dieu. Leur excuse est pire que leur crime ! »

C'étaient donc les deux dogmes de la Trinité et de l'Incarnation qui offensaient le plus leur monothéisme. Néanmoins, Byzance n'en finissait pas de les fasciner. Même les tièdes, parmi lesquels des chrétiens, hérétiques et rejetés, et des Juifs, tenus pour citoyens de second ordre, car l'islam convertit beaucoup de chrétiens et de Juifs dans les premiers siècles de son essor, partageaient cette fascination. Exclue de la splendeur et de la puissance byzantines, comment n'auraient-ils pas été sensibles à la séduction qui se présentait à eux ? Avec l'islam, ils pouvaient participer à la création d'une puissance rivale de Byzance. Ils deviendraient ainsi les égaux des Byzantins. Ils ne se trompèrent pas.

Cette séduction de l'ennemi peut paraître étrange. L'apostasie semble aujourd'hui incompréhensible. Mais on la comprendra mieux si on la rapproche du goût pour l'exotisme des bourgeoisies européennes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, qui étaient installées depuis quelques décennies dans l'opulence de l'ère industrielle et que saisirent les vertiges de l'ailleurs. Au japonisme lancé par les frères Goncourt succéda ainsi le goût

des cultures « primitives ». En France, les expositions coloniales lancèrent les modes africaine et océanienne. En Allemagne, la découverte des arts de Nouvelle-Guinée-Papouasie, l'ancien archipel Bismarck, provoqua une onde de choc et donna naissance à l'expressionnisme allemand du Brücke, puis du Blaue Reiter. La vogue parisienne des Ballets russes de Serge de Diaghilev, puis celles de l'art africain et du jazz, puis encore du mysticisme extrême-oriental (interprété avec fantaisie, entre autres, par le mystagogue Gurdjieff), dans la première moitié de ce siècle, ne sont autres que l'expression de ce bovarysme. Après le repli sur les valeurs nationales, c'est-à-dire sur le nationalisme des années de crise, on revit après la Seconde Guerre mondiale, quand la prospérité fut revenue, une résurgence de l'appétit pour les religions étrangères, notamment le bouddhisme, hindou, chinois et japonais, revenu par le chemin de la Californie.

Les apostats des premiers siècles de l'islam n'en firent pas autrement. Ils embrassaient la religion des vainqueurs, poudrés d'or, de sable et de la jeunesse des religions neuves.

L'évolution des nations vers les États entraîne irrésistiblement la centralisation des religions autour d'un Dieu unique. Douze siècles plus tard, en dépit de leur profonde aversion à l'égard du christianisme, identifié par la tradition à la royauté honnie de droit divin, les révolutionnaires de 89 suivront le même chemin, opérant une simple substitution linguistique du nom de Dieu par les mots d'« Être suprême », qui reviennent exactement au même. Renoncer au principe d'une divinité immanente, transcendant l'éthique et la moralité publique, eût été compromettre le principe même de l'État : trop frottés de philosophie pour l'ignorer, les chefs de la Révolution française ne s'y sont pas risqués. Il leur fallait certes un Diable, et ce furent les ci-devant.

Ce n'est pas non plus faire offense à Mohammed que de rendre hommage à son sens politique : l'histoire de ses triomphes le démontre amplement. Pour l'historien, la révélation est là ; elle est double ; elle recouvre aussi bien l'inspiration mystique que la prise de conscience politique. L'intuition, chez Mohammed, précède probablement le raisonnement. Elle évoque les vers émouvants du mystique et saint martyr musulman Hussein Mansour el-Hallâj, par lesquels débute la *quasida* VII, « L'envol de l'âme » :

« Mon regard, avec l'œil de la science, a dégagé le pur secret de ma méditation ; une Lueur a jailli, dans ma conscience, plus ténue que toute conception saisissable, et j'ai plongé sous la vague de la mer de ma réflexion, m'y glissant comme se glisse une flèche ³⁷. »

C'est l'évidence la plus répétée que Mohammed a créé une nation en même temps qu'une religion et que cette nation a suscité d'elle-même des États. Le phénomène n'aurait pas été possible sans l'islam.

Comme ç'avait été le cas pour le zoroastrisme, première des théocraties totalitaires, le Diable devenait fonctionnaire d'État. Il était, lui aussi, garant de la Loi islamique. Quiconque s'aventurait hors de l'islam tombait dans ses griffes.

Les guerres de religion étaient dès lors inévitables. Elles ne furent pas évitées. Elles s'appellèrent d'abord Croisades.

1- Voir ch. 11.

1- H.W.F. Saggs, *Civilization before Greece and Rome*, Yale University Press, New Haven et Londres, 1989.

2- Ce n'est qu'au XX^e siècle que des historiens tels que Wahb ibn Munnabih et El-Hassan ibn Ahmed et Hamdani ont commencé à étudier l'histoire ancienne de l'Arabie du Sud, comme le rappelle Neil Asher Silberman dans son étude *Between Past and Present – Archaeology, Ideology and Nationalism in the Modern Middle-East*, Henry Holt & Co., New York, 1989. Connue d'un petit nombre de spécialistes, à la faveur du regain d'intérêt pour le monde arabe qu'avait suscité en Occident l'aventure de T.E. Lawrence, stimulée par les prospections pétrolières de l'Aramco et les possibilités d'accès à des territoires archéologiquement vierges, cette histoire allait se dévoiler par la suite très lentement. Les amours-propres nationalistes allaient freiner les recherches jusque vers les années quatre-vingt. C'est ainsi que la campagne de fouilles 1951-1952 de l'American Foundation for the Study of Man, qui se poursuivait à Marib, dans le « Sanctuaire de Balkis », la fameuse reine de Saba, fut abruptement stoppée par la révolution au Nord-Yémen, à la fois pour des raisons politiques avouées (le nouveau régime était marxiste) et religieuses inavouées. De plus, il était délicat de rappeler qu'avant Mahomet les populations de la Péninsule n'avaient été ni toutes « arabes », terme bien flou, ni monothéistes. Il n'en demeure pas moins qu'on est étonné de constater que l'histoire ancienne de l'Orient est totalement méconnue de beaucoup d'auteurs qui traitent pourtant de l'histoire des religions.

3- Ce nom est d'origine grecque. Le royaume minéen est également connu sous les noms de Ma'in ou Ma'an.

4- « Semitic Languages », *Encyclopaedia Britannica*, 1960.

5- I Rois, XVI ; 5.

6- II Rois, XXIII ; 13.

7- Manfred Lurker, *Lexikon der Götter und Dämonen*, Alfred Kramer Verlag, Stuttgart, 1984.

8- « Sabaeans », *Encyclopaedia Britannica*, 1960.

9- La version du Coran dont je me sers ici est celle d'André Chouraqui, Robert Laffont, 1990, la plus proche du texte original avec celle de Régis Blachère. Dans la note relative à ce verset, Chouraqui écrit que celui-ci « semble proclamer que les quatre religions monothéistes, y compris celle des Sabéens aujourd'hui disparue, conduisent également au salut. Ceux qui adhèrent à Allah et à sa Parole révélée constituent la patrie des inspirés ». L'identité des Sabéens, écrit aussi Chouraqui, « est discutée par les commentateurs, qui y voient une religion dérivée du judaïsme et du mazdéisme, dans la région de Mossoul et dans le Hourân, nourrie d'astrolâtrie ».

10- L'appellation de chrétiens de saint Jean-Baptiste est trompeuse, car les Mandéens sont justement antichrétiens ; ils le sont particulièrement devenus après le concile de Nicée et ne reconnaissent pas *Eshu msia*, Jésus le Messie, qu'ils tiennent pour un pseudo-Messie et qu'ils appellent « le Byzantin ». Le vrai Jésus s'appelait Anush et comme l'autre, il vint au monde « dans le temps de Pilate ». On peut supposer que le thème musulman d'un sosie de Jésus qui aurait été crucifié à la place du vrai Jésus n'est pas étranger à cette idée mandéenne. Gnostiques, fidèles à leur maître saint Jean-Baptiste, en l'honneur duquel ils pratiquent des ablutions fréquentes et rituelles, toujours faites avec de l'eau courante et non stagnante, comme le faisait le Baptiste dans le Jourdain, les Mandéens s'apparentent aux Esséniens. Il s'agissait toutefois de gens généralement peu lettrés, car ils ne semblent pas avoir clairement distingué entre les Juifs et les chrétiens, par exemple.

11- C'est le nom que je préfère lui donner ici, comme l'appellent tous les Arabes, d'Alger à Djakarta, de préférence au « Mahomet » qui fleurit un peu trop sa turquerie. Je précise par ailleurs que j'ai publié, à titre anonyme, en 1974, une courte étude, *Mahomet, le créateur de l'islam*, dans la collection « Génies du monde », chez Tallandier, où j'ai accepté, sur les instances du directeur de la collection, Jacques Kohlmann, de reprendre la graphie traditionnelle en Europe, parce que le nom Mohammed n'évoquait pas spontanément le nom du Prophète. C'est apparemment le parti qu'avait pris un islamisant aussi fin que Maxime Rodinson, qui intitula son étude *Mahomet*, mais qui, dans son texte, appelle le Prophète Mohammad, forme également licite de transcription phonétique.

12- I Macc., V ; 26. C'est aussi la ville anathématisée par Jérémie (XLVIII ; 24), dans ses imprécations contre Moab.

13- Selon la note correspondante de Chouraqui.

14- Commentaire de Chouraqui au verset X ; 38 : « L'a-t-il forgé ? »

15- Maxime Rodinson, *Mahomet*, Le Seuil, 1961.

16- Cor., XVI ; 98.

17- Cor., XLIII ; 77. Ce nom désigne par ailleurs le Roi.

18- Cor., VI ; 121. Selon Chouraqui, ces suppôts des démons auraient été les zoroastriens qui exerçaient à La Mecque.

19- Cor., VII ; 30.

20- Notamment dans les sourates 45, 46 et 62.

21- Cor., XX ; 120.

22- Cor., XXXVII ; 158.

23- Cor., VI ; 40.

24- Cor., XXXIX ; 72 et XL ; 27.

25- Rodinson, *Mahomet, op. cit.*

26- G.E. von Grunebaum, *L'Identité culturelle de l'islam*, Gallimard, 1973.

27- Notes de Chouraqui, XIX, 52 et XX, 79. Cor., VII ; 128. La reconnaissance de Moïse est confirmée par le verset 132, qui désigne les idolâtres comme les ennemis de Moïse.

28- Cor., XX ; 18 ; II ; 60 ; VII ; 12-107 ; XXVI ; 32-45 ; XXVII ; 28 et 31.

29- Cor., III ; 35.

30- Cor., III ; 40.

31- Cor., III ; 45-47.

32- Voulant dénoncer les déesses de l'Arabie préislamique, al-Lât, al – 'Uzza et Manât, représentées sans doute sous forme de statues, la première celle d'une femme, la deuxième celle d'un arbre et la troisième celle d'une pierre (probablement un aérolithe), il en fit l'éloge sous l'influence du Diable. Après avoir donc commencé ainsi :

« Avez-vous vu al-Lât et al – 'Uzza
et Manât, la troisième, l'autre ? »

Il écrivit, sous le souffle diabolique :

« Ce sont les Sublimes Oiseaux

Et leur intercession est certes souhaitée. »

Tabarri rapporte que, lorsque les Qoureyshites entendirent ce verset, ils furent remplis d'une grande joie et tous se prosternèrent, musulmans et non-musulmans. Mais plus tard l'archange informa Mohammed qu'il avait été trompé par le Diable. Mohammed corrigea donc les deux derniers vers et les remplaça par les suivants :

« Le mâle serait-il pour vous et pour Lui [Allah] la femelle ?

Ce serait là un bien inique partage ! » (LIII ; 20-21.)

C'est l'erreur qui a servi – dans des extrapolations extravagantes et irrespectueuses – de thème à l'ouvrage intitulé *Les Versets sataniques*, dont il ne saurait être ici question.

33- Général Gourgaud, *Journal II*.

34- N. Siouffi, *Études sur la religion des Soubbas ou Sabéens, leurs dogmes, leurs mœurs*, Paris, 1880. Siouffi était consul de France à Bagdad, et c'est par lui que nous est parvenue une grande partie des informations sur les Mandéens.

35- Grunebaum, *L'Identité culturelle de l'islam, op. cit.*

36- Al Jahiz, « Kitab al Akhbar » (le Livre des Nouveautés), in Franz Rosenthal, *The Classical Heritage in Islam*, Routledge & Kegan Paul Ltd., Londres, 1975. Abou Osman Ibn Banr el-Jahiz, dit El-Jahiz, est le premier essayiste arabe et l'un des plus célèbres auteurs de la littérature classique arabe. Mou'tazil, c'est-à-dire membre du groupe sectaire des khawarij, il fonda sa propre secte.

37- Hocëin Mansûr Hallâj, *Dîwân*, traduit et présenté par Louis Massignon, Cahiers du Sud, 1955. Pour l'orthographe du nom de Hallâj, je m'en suis, une fois de plus, remis à la transcription phonétique de l'arabe, qui ignore le son « u ». La graphie « Mansûr » utilisée par Massignon est, en effet, exclusivement anglo-saxonne, et n'est justifiée qu'en anglais, où le son « u » se prononce « ou ». Elle n'a aucun lieu d'être utilisée en français, où l'on continue par sujétion aux publications anglo-saxonnes d'écrire, par exemple, « Qumrân », alors que ce nom se prononce « Quoumrân », quaf, mim, reh, alef, nouîn. Cette note est spécifiquement destinée à certains turlupins pseudo-érudits qui ne parlent aucune langue orientale, mais s'en piquent et contestent des points de grammaire.

18.

Les temps modernes et le dieu de la paresse de la haine et du nihilisme

De la petite monnaie du Diable, des crimes vrais et faux perpétrés en son nom – Des alarmes des polices américaines – Du satanisme, de son invasion de la culture et de sa signification politique – Du nihilisme qu'il représente – De la haine qu'il fomenté et de ses origines – De l'ombre du Diable qui se lève sur l'Occident.

Secoué par les bourrasques du XX^e siècle, les vibrations de la fission, puis de la fusion nucléaire, qui ont fait pénétrer l'homme au cœur de la nature matérielle, les progrès de la génétique, qui permettent d'intervenir sur le vivant dès le stade des deux premières cellules originelles, la libération sexuelle, qui a réduit en poussière le plus capiteux des péchés capitaux, les révolutions et contre-révolutions, qui l'ont fait changer de camp sans relâche, assourdi et désorienté par l'incessante imprégnation des airs par les ondes hertziennes, radio, télévision, téléphonie sans fil, houspillé par des champs électromagnétiques de plus en plus vastes, Satan, dont les auteurs chrétiens du Moyen Âge et des siècles ultérieurs disaient qu'il siégeait dans les airs, eût dû rendre l'âme.

Pour certains, et les plus inattendus de tous parmi ses pourchasseurs, les policiers américains, il est cependant encore vivant. En 1989, un officier de police de l'État de l'Idaho, Larry Jones, qui éditait une lettre périodique, *File 18 Newsletter*, écrivait ceci :

« Lorsqu'ils sont confrontés avec des criminels dirigés ou contrôlés par le surnaturel, des êtres malfaisants, des philosophies ou des principes, les instruments traditionnels de la police ne sont pas efficaces. Si un policier se trouve dans un face-à-face avec le prince des ténèbres ou avec ses troupes, il fera mieux d'avoir à ses côtés un "fléau de Satan", de même que toutes les armures et les secours spirituels disponibles... Les officiers de police chrétiens sont le mieux préparés pour être le fer de lance du combat contre les crimes

sataniques¹. »

Pour une partie de la police américaine, les « satanistes », c'est-à-dire les adorateurs de Satan, comprennent des membres de familles qui entretiennent secrètement leurs pratiques depuis des générations, qui volent les enfants dans les garderies, assassinent, kidnappent et violent. Selon les « experts » des cultes sataniques, des réseaux clandestins, internationaux, remarquablement organisés, hiérarchiquement structurés, sont responsables de cinquante mille assassinats par an. Un grand nombre de bébés seraient spécialement élevés par des familles sataniques pour le meurtre rituel. Les assassinats libéreraient des forces primales qui « enrichiraient » l'énergie des participants, selon les policiers spécialisés.

« Rien ne passe », comme disait Tchekhov. En tout cas depuis les jours sombres des procès de l'Inquisition et des sorcières de Salem. Mais le Diable a quand même changé dans l'esprit de ceux qui y croient et peut-être même de beaucoup qui n'y croient pas. On le voit ainsi se manifester dans ce qu'on pourrait appeler un satanisme de bas étage, celui qui inquiète donc les polices américaines.

Ainsi, la pornographie infantile serait en elle-même, selon les policiers américains cités plus haut, une forme de culte satanique. À cet effet, quand les enfants auraient été livrés à certaines garderies, les satanistes les embarqueraient dans des avions spéciaux, vers des lieux de culte. Là, les enfants seraient contraints par la violence de se coucher dans des cercueils qui seraient descendus dans les fosses. Les assistants jetteraient ensuite de la terre sur eux, et puis le grand prêtre des cérémonies sataniques les sortirait de leurs cercueils et les violerait. Puis les enfants seraient ramenés aux garderies.

Ces inqualifiables et immondes fadaises sembleraient sorties tout droit de cerveaux dérangés. Il n'en est rien ; elles ont été proférées par des officiers de police américains, par exemple au séminaire sur les crimes rituels, qui a eu lieu le 13 septembre 1988, à Petersburg, en Virginie. On pourrait alors croire que de tels faits ont été inventés par un autre cerveau dérangé ; il n'en est rien non plus, je les ai trouvés dans un épais ouvrage consacré par un officier de police américain chevronné, Robert D. Hicks, *A la poursuite de Satan*, aux préoccupations de certains de ses collègues. L'éditeur de l'ouvrage, Prometheus Books, est affilié à une organisation rationaliste américaine, qui s'est donné pour tâche de lutter contre l'obscurantisme sous toutes ses formes. Cette association édite un mensuel, *The Skeptical Enquirer*, qui dénonce systématiquement et scientifiquement les imbécillités véhémentes que défendent les esprits faibles et les occultistes de tous poils et de toutes plumes. En tant que rédacteur en chef adjoint de *Science & Vie*, j'ai eu à plus d'une reprise l'occasion de collaborer avec les éditeurs du *Skeptical Enquirer*, notamment avec Paul Kurtz, à propos du Suaire de Turin, et avec James Randi à propos de la « mémoire de l'eau », forme inattendue du satanisme scientifique.

S'il y avait quelque raison de penser que le Diable existe, ce seraient les

récits mêmes des « spécialistes des cultes sataniques », tout officiers de police soient-ils (mais il est vrai que les policiers se recrutent dans le civil, ou l'incivil, comme on voudra, et qu'ils partagent donc les mêmes travers que les citoyens). Ces récits, en effet, reflètent des obsessions sexuelles totalement perverses. Car il faut réellement avoir perdu tout sens du réel pour prétendre que des enfants sont régulièrement emmenés par cargaisons entières vers des lieux de culte sataniques pour y être violés, voire assassinés, et que les survivants de ces épouvantables cérémonies seraient ramenés à temps aux garderies et qu'ils n'en diraient rien. Ne s'est-il donc jamais présenté une mère qui allât reprendre son enfant avant l'heure et qui se soit alarmée de ne pas l'y trouver ? N'y a-t-il jamais eu de mère qui se soit étonnée de retrouver son enfant couvert de terre et livide d'horreur ? N'y a-t-il jamais eu d'enfant qui se soit plaint d'avoir été maltraité et qui n'ait refusé de retourner dans une garderie dont les responsables le contraignaient à se coucher dans un cercueil et qui ne l'en sortaient que pour le faire violer ? N'y a-t-il jamais eu de mère qui se soit plainte de ce que son enfant ait disparu ? Et quel est ce « grand prêtre » capable de violer des dizaines d'enfants à la suite ? L'Amérique est-elle donc infestée de mauvaises copies de Gilles de Rais ?

On serait alors tenté de conclure que certains officiers de police américains sont mentalement dérangés et qu'il n'y aurait qu'à les soumettre à une expertise psychiatrique ou à les mettre à la retraite anticipée. Le dossier serait clos. L'affaire n'est cependant pas si simple : en dépit de la systématisation délirante dont on a vu plus haut le reflet, il y a bien un fond de vérité dans ces récits de satanisme et de viols d'enfants. C'est la formulation de la police qui est susceptible de critique, parce qu'elle tend en elle-même à confirmer la réalité de l'existence du Diable, conviction qui ne peut que renforcer celle des satanistes. Mais la police américaine n'est pas plus dérangée qu'une autre : un sergent retraité de la police d'Albuquerque, dans le Nouveau-Mexique, Paul Jasler, a rapporté l'histoire d'un garçon de treize ans qui, influencé par une chanson de rock and roll intitulée « Possédé », s'était persuadé qu'il était devenu un sataniste initié. Il s'était ensuite convaincu lui-même que Satan lui avait fait une révélation : l'amant de la mère du garçon devait mourir, c'était au gamin de le tuer. Et le gamin était déchiré entre la répugnance à commettre un meurtre et l'injonction satanique, évidemment inventée. « C'est comme ça, que vous le croyiez ou non² », dit Jasler. Ces cas sont devenus si fréquents qu'un trio de sociologues américains leur a consacré une étude³. La question est d'ailleurs tellement importante que d'autres études scientifiques lui ont été consacrées.

L'U.S. Department of Health and Human Services (Service de la santé et des affaires charitables) rapportait qu'en 1988 1,1 garçon sur mille et 3,9 filles sur mille, soit un total de 155 300 cas, ce qui est considérable, avaient été effectivement victimes de sévices sexuels. Ce qui est plus alarmant est que le nombre de ces cas en 1986 était le triple de ce qu'il avait été en 1980. Il faut le déplorer, ces chiffres ne sont très probablement pas spécifiques des États-

Unis. La pédophilie est mal connue dans le reste du monde, et nous ignorons les taux de délits pédophiles en France, en Allemagne, en Grande-Bretagne, et dans d'autres pays européens. De temps en temps, à l'occasion d'une affaire, fatalement sordide, le voile est brutalement et brièvement levé sur ces délits, des chiffres putatifs sont avancés, puis, le sujet répugnant à l'opinion, il est abandonné, au soulagement général. On sait qu'il existe des réseaux de littérature pédophile, et qu'il existe aussi des individus déséquilibrés qui font ceci ou cela sur des enfants. Toutefois, Satan n'y est évidemment pour rien.

Mais ce qui est spécifique des États-Unis est que la pédophilie et la pédérastie ⁴ passent pour y être effectivement entretenues par des cultes sataniques. Une survivante de ces cultes, Marti Johnston, a déclaré publiquement avoir subi pendant dix ans des sévices sexuels rituels jusqu'à ce que, ayant passé l'âge d'intéresser les célébrités, elle fût élevée au rang de prêtresse, puis de grande prêtresse dans deux associations sataniques. Elle a déclaré littéralement ceci :

« J'ai assisté au sacrifice d'une fillette de huit ans, qui avait été enlevée dans la région de Harris Country, dans le Texas. »

Marti Johnston a décrit le crime en détail, rapportant que la fillette avait été droguée et, les yeux grands ouverts dans l'horreur, lentement assassinée sous les yeux d'autres enfants ⁵. Il est très difficile de dire si Marti Johnston a cru voir ou bien a réellement vu ce qu'elle décrit, et cela d'autant plus qu'elle prétend qu'il existe une centaine de groupements sataniques dans un rayon de quelque cinq cents kilomètres autour de Tomball, petite ville du Texas de six mille deux cent vingt-cinq habitants. Recherchée par la police, en tant que témoin d'un assassinat commis de sang-froid, elle a disparu, alléguant qu'elle était également recherchée par des satanistes qui la réduiraient au silence si elle en disait davantage. Il se pourrait donc que ce soit une mythomane qui a beaucoup exagéré des orgies déjà détestables.

Toutefois, d'autres témoins du même type sont apparus, telle Joan Christianson, qui a rapporté d'autres faits du même type, dont la description est tellement atroce que je préfère renvoyer les curieux à l'ouvrage de Hicks. Christianson rapporte avoir reçu, après avoir raconté en public ce qu'elle avait vu, dix mille sept cent soixante appels téléphoniques de menaces, preuves supposées de la réalité et du nombre des satanistes. La précision du nombre d'appels téléphoniques laisse quelque peu sceptique, et l'on se demande quel crédit accorder aux récits d'une femme qui prétend qu'on lui a fait porter à terme les grossesses de quatre ou cinq enfants, dont on mangea ensuite les cœurs. Il y a ensuite les cas de « Gloria » et de « Cheryl », qui est apparue à l'émission de Geraldo Rivera en 1988. Cheryl aurait été violée à l'âge de douze ans, aux fins de mettre au monde un bébé qui fut ensuite sacrifié par son propre père, un sataniste, et cela en présence du médecin accoucheur.

On atteindrait ici aux limites de l'atrocité ou de la crédulité, ou encore des deux, et l'on serait tenté de conclure que les États-Unis sont un pays pris

de folie, où n'existent plus ni conscience médicale ni possibilité de sursaut vers la lucidité des centaines, voire des milliers de gens impliqués dans les cultes satanistes. Car enfin, il s'agit là de gens qui travaillent pour vivre, qui côtoient donc tous les jours des voisins, des employeurs, des employés, des clients et qui ne peuvent manquer d'être confrontés avec une vie normale où les mères allaitent les enfants au lieu de leur enfoncer dans la poitrine des crucifix renversés, et où les petites filles et les petits garçons sont choyés et non violés dans des cérémonies odieuses et macabres.

La plus épidermique connaissance de la psychiatrie et de la psychologie donne à penser que les tordus, ou du moins quelques-uns, qui se sont rendus coupables de ces infamies doivent être, par intermittence, saisis de révolte à l'égard de ce qu'ils ont fait et vu. Il est extrêmement difficile de croire que, sur des centaines, peut-être des milliers de personnes impliquées, il n'y en ait pas eu un certain nombre qui aient dénoncé leurs complices et abouti au démantèlement des prétendus réseaux satanistes. Ces mêmes notions de psychiatrie et de psychologie devraient donc jeter les doutes les plus sévères sur ces histoires de fous rapportées par des femmes psychotiques, dépravées et qui évoquent les hystériques de Charcot. Car certaines de ces femmes sont tombées d'un excès dans l'autre et, après avoir prétendument officié dans des messes noires et des cérémonies de nécrophilie et de cannibalisme, se prétendent aujourd'hui « chrétiennes régénérées » (*Christ reborn*). Ces « chrétiennes » n'auraient donc passé de Satan à Jésus que pour se trouver un maître. En psychiatrie, on parlerait de grande instabilité (labilité) affective sur un fond de personnalité perturbée autant que pauvre.

En d'autres termes, les convictions religieuses des satanistes, même repentis, sont sujettes à caution et beaucoup de leurs récits sont fortement suspects.

Il n'y aurait apparemment là rien de très neuf : la France a connu dans les siècles passés des explosions sociales déclenchées par des mythes de sacrifices d'enfants. En 1750, des émeutes se propagèrent à Paris sur la foi de témoignages sur des rapt d'enfants organisés par la police. Elles sévirent avec une violence sanguinaire dans les quartiers les plus pauvres, entre la Bastille et les Tuileries, et menèrent à la mise à mort, d'une folle sauvagerie, d'un *exempt* ou sous-officier, du nom de Labbé, dont le cadavre fut jeté devant la résidence du lieutenant général ou chef de la police Nicolas-René Berryer. La vérité était que Berryer, personnage « insolent, dur et brutal », avait, en effet, chargé la police de « nettoyer » les rues des vagabonds, des mendiants et notamment des enfants de pauvres, lesquels étaient jetés dans des maisons de pauvres pendant des mois et parfois des années. Mais la légende populaire attribua les arrestations à la volonté de Louis XV et, c'est là que le mythe apparaît, imagina que les enfants étaient sacrifiés parce que le roi ou l'un de ses proches devait prendre des bains de sang d'enfants pour guérir une maladie grave⁶. Toujours le mythe rédempteur du sang !

Il semble donc que ce soit surtout dans les périodes de crises sociales

que les mentalités collectives raniment les histoires de sacrifices d'enfants commandés par des despotes aveugles. On l'avait déjà vu dans le mythe, beaucoup plus célèbre celui-là, du massacre des nouveau-nés de Palestine, prétendument ordonné par Hérode le Grand, mais qui fut une pure fabrication des évangélistes. Ce que les mythologies satanistes américaines révèlent le plus sûrement est donc la crise de la mentalité collective.

Toutefois, dans l'affaire des émeutes de 1750, on n'avait pas invoqué le satanisme. Ce n'était pas que la mentalité collective française y fût indifférente : quelque trois quarts de siècle plus tôt, elle avait montré que si. En effet, la commission secrète établie en 1679 par Louis XIV pour enquêter sur des accusations d'empoisonnements, de satanisme et de sévices sexuels sur des tiers, portées contre des gens en place, dont des membres du clergé, témoigne que l'obsession diabolique est ancienne et bien ancrée. Détail à relever au passage, car il indique à quels sommets atteignit la contagion obsessionnelle : la Chambre Ardente où siégeait le tribunal désigné par le roi, dite aussi Cour des Poisons, était tendue de noir, comme les lieux où se célébraient les messes noires. Éternelle imitation du persécuté par le persécuteur et de l'accusé par l'accusateur : qui croit au Diable en est un. Une bonne partie de la noblesse française fut donc traînée dans ce lieu sinistre, outre quelques mégères et dépravés de haut rang comme la Brinvilliers, la Voisin, la Vigoureux, l'abbé Guibourg, satanistes, empoisonneurs, intrigants, assoiffés de pouvoir, d'argent, de sexe et d'héritages. Ils avaient donc cru au Diable, ils avaient sollicité de lui des faveurs d'argent, de sexe, de pouvoir. On les condamna.

Mais la singularité de l'Affaire des Poisons est qu'après 1682 Louis XIV, sans doute épouvanté de ce qu'il avait appris, fit brûler la plupart des archives et pièces des procès. S'il avait fallu juger selon la Justice, il eût fallu mener au billot ou au gibet une bonne partie de la noblesse noire et de la rouge. Donc, Louis XIV se contenta sagement de « faire un exemple » et de dépêcher au bourreau les plus visiblement imbéciles et dépravés des accusés. Le reste, par la volonté royale, ne serait que « ragots ». Beaucoup des rapports, sans doute, n'étaient d'ailleurs que cela, des ragots. Il n'existe guère de limites aux infamies que chacun peut débiter sur le compte de son prochain, Jésus n'en fut certes pas le premier témoin. N'importe quel privilégié du XX^e siècle qui a eu accès à son dossier au « sommier » de la Préfecture de police, ne peut manquer d'être stupéfait, au sens ancien du mot, par le mélange subtil d'indiscrétions extraordinaires et d'inventions tout aussi extra-ordinairement malveillantes que les scribes des polices couchent sur le papier.

De fait, les polices des États contemporains américains, où les ignominies évoquées plus haut étaient censées avoir eu lieu, déclarèrent qu'elles n'avaient pas eu connaissance de disparitions d'enfants. Cinquante mille enfants disparus chaque année, cela devrait quand même attirer l'attention. De fait aussi, des enquêtes serrées, comme celles qui font

l'honneur du journalisme américain d'investigation, ont été menées sur certains rapports de prétendus témoins d'horreurs satanistes⁷. La conclusion a été formelle : il s'agit de fabrications destinées à duper des publics trop prêts à croire aux rites sataniques. Dans des enquêtes de police, en 1987, sur trente-six garderies d'enfants, un rapport préliminaire fit inculper quatre-vingt-onze personnes; vingt et une personnes seulement furent réellement condamnées pour comportements délictueux, sans aucune référence à Satan ni au satanisme⁸.

En d'autres termes, il existe un petit noyau de délits réels autour desquels s'amassent des rumeurs et des élucubrations. Satan ne fait que servir de prétexte.

Un fait demeure toutefois : on est là entré dans le domaine pervers où l'invention du mal suscite des fantasmes qui peuvent mener à la pratique réelle du Mal. La pathologie imitative est un fait établi en psychologie, et la présentation d'un schéma de comportement s'impose à des esprits faibles ; et elle s'impose d'autant plus fortement que le comportement est répréhensible : d'où, par exemple, les épidémies de suicides qui suivent les épisodes de feuilletons télévisés où le héros ou l'héroïne se suicide⁹.

L'un des plus sinistres criminels de l'histoire des États-Unis, « Son of Sam », David Berkowitz de son vrai nom, auteur d'une série d'assassinats de femmes dans le quartier du Queens, dont les meurtres terrorisèrent ce quartier et défrayèrent la chronique pendant des mois, écrivit à la police new-yorkaise une lettre dans laquelle il déclarait : « Je suis le monstre Béelzébub, le gros Behemoth [*sic*]. » On ne peut évidemment avancer que s'il n'avait pas eu connaissance de « Béelzébub » ou « Béelzébuth », ni de Béhémoth, autres noms fameux de Satan, ce parfait déficient mental n'aurait pas commis ces crimes ; mais on peut penser que sa fixation morbide sur le Diable a structuré son comportement criminel. Ce déplorable dépravé avait lu au hasard qu'il existait un Satan-Béelzébub-Béhémoth et, dans son ignorance de ce que ces noms représentaient, s'était mis dans l'occiput qu'il était le représentant de ces contre-pouvoirs. Telle est la fatalité des humiliés et offensés : dans l'admirable film ethnographique de Jean Rouch, *Les Maîtres-Fous*, cité plus haut dans ces pages, les Ghanéens, exaspérés par des siècles de colonisation et d'arrogance anglaises, se résolurent dans des cérémonies magiques à l'acte « satanique » par excellence, la consommation d'un chien sacrifié, le chien étant l'« animal sacré » des Anglais, le toutou bichonné des mémères suffoquant sous les Tropiques, le caniche élevé dans la haine bestiale de l'odeur des Noirs. Car je l'ai personnellement vécu, le racisme animal, en Égypte, où les chiens étaient imprégnés de l'hostilité des Blancs pour les « Arabes », fussent-ils en costume occidental.

Et c'est ici que le satanisme déborde le domaine de la criminologie pour envahir celui de la sociologie. C'est ici également qu'il atteint son second niveau.

Satan est, en effet, devenu le héros des vaincus. Ce qu'exprimait

l'indescriptible ignominie du meurtre de l'actrice Sharon Tate, épouse du metteur en scène Roman Polansky, et des invités qui se trouvaient avec elle, le soir de la tuerie, dans sa villa de Cielo Drive à Los Angeles, n'était que la haine des vaincus pour les vainqueurs, résurgence de la *phthonos* que craignaient tant les Grecs. Sharon Tate était jeune, belle, célèbre, fêtée, mariée à un metteur en scène à succès : un dément nommé Charles Manson, escorté d'une poignée de furies auxquelles il servait de gourou, fit irruption dans la villa et sans aucune raison massacra tous les gens présents, traçant ensuite des paroles de haine sur les murs avec des doigts trempés dans le sang des victimes. En prison à vie, Manson perpétue sa comédie de « satanisme ».

Dans ces affaires, infiniment plus nombreuses que l'espace de ce chapitre ne permet de le rapporter, il semble que le mythe de Satan ne serve souvent que de prétexte à pornographie, actes de sadisme et dépravations de toutes sortes pour des individus ou des groupes justiciables de l'internement psychiatrique pur et simple. Et il advient, en effet, que le satanisme ne fasse que servir de support à des fantasmes mythomaniaques. C'est ainsi qu'un pasteur de Virginie qui avait été inculpé de délits sexuels sur une de ses paroissiennes invoqua l'influence du Diable. La paroissienne raconta qu'elle avait assisté au sacrifice et à la consommation cannibale d'un enfant, fantasme décidément classique. L'enquête de police, assez poussée, révéla qu'il n'y avait eu aucun sacrifice et que la paroissienne avait inventé ses fadaïses pour se faire valoir auprès du pasteur, lequel avait tout bonnement cédé ensuite à ses impulsions sexuelles. Bref, le satanisme avait offert un canevas de comportement à deux mythomanes travaillés par l'envie de coucher.

Mais ce ne sont là que des cas mineurs : Satan traduit surtout la peur du vaincu, comme on l'a vu dans le cas de Son of Sam.

Et il existe de fait un satanisme dont l'empire est beaucoup plus vaste et qui ne semble pas, à première vue du moins, rattaché à des obsessions sexuelles perverses, mais à une sorte de « religion à l'envers », un véritable culte de Satan. Ce, ou plutôt ces cultes, car il en est plusieurs, se donnent les apparences de religions, avec hiérarchies, prêtres célébrants, chapelles, autels, cierges (noirs, évidemment), emblèmes et tutti quanti. Ils sont basés sur des argumentaires pseudo-philosophiques et truffés de références, confuses et souvent franchement erronées, à des liturgies anciennes. L'évidence indique que les tenants de ces cultes ignorent que si Béalzébuth, Astaroth ou Lucifer furent effectivement adorés par des religions anciennes, ce ne fut pas, comme on l'a vu dans les chapitres précédents, en tant que dieux du Mal, mais en tant que dieux tout court. J'ai eu l'occasion d'en discuter avec des adeptes d'une de ces sectes en Californie, mais, comme disait Einstein, un préjugé est plus difficile à casser que l'atome.

L'un des plus célèbres satanistes occidentaux et sans doute mondiaux est américain ; il s'appelle Anton La Vey. Grand, maigre, la quarantaine passée, vêtu de noir et la lèvre supérieure ornée d'une fine moustache, il évoque à s'y méprendre le personnage traditionnel de Méphistophélès dans les

représentations du *Faust* de Gounod. Il a fondé en 1966 l'« Église de Satan ». Son livre, *La Bible de Satan* ¹⁰, a été un succès de librairie considérable. Il y déclare que « l'adoration du Diable est une perversion de la religion entièrement auto-centrée et auto-gratifiante », définition dont je confesse que le sens m'échappe. Je crois toutefois pouvoir subodorer dans ce langage pédant une justification de l'exercice effréné de la sexualité, la prose confuse de La Vey me paraissant refléter une mentalité de bordel et de partouze érigée en idéologie sublime et « révolutionnaire ».

La Vey a également publié le *Manuel de la sorcière* et *Les Rituels sataniques* ¹¹, qui ont aussi connu un certain succès. Interrogé par les médias chaque fois qu'une affaire sataniste surgit, La Vey peut tenir des propos déconcertants : « La popularité de mes livres et du satanisme en général », a-t-il ainsi déclaré, « est fondée sur le besoin de l'Amérique d'un changement constant. La *Zeitgeist* [germanisme passé dans l'américain, qui signifie "esprit du temps"] dans ce pays est en train de produire une nouvelle société où la télévision est réellement la religion dominante. Et bien sûr, en dépit de ce que la télé peut faire, il y a quelque chose qui manque. Le satanisme compense cette lacune. Qu'on me crédite donc d'un changement de la société, qu'il soit positif ou négatif. Les catholiques ont été autrefois considérés comme des diables par les protestants. Les protestants étaient des diables pour les catholiques. Les Juifs sont considérés comme des diables par les deux. L'homme blanc était tenu par les Chinois pour diable. Mais qui peut dire en fait qui est mauvais ¹² ? »

Le contenu des déclarations de La Vey est philosophiquement nul, sociologiquement indigent, et historiquement aussi phacomèle que les malheureux enfants de la thalidomide : il évoque une baudruche difforme, gonflée par les vents de la banalité. La Vey n'aborde pas une fois dans ses flatulentes déclarations la question des origines de Satan. Mais il est révélateur : d'abord, de la vague d'irrationalité furieuse qui déferle sur le pays longtemps considéré comme le « laboratoire du futur », et maintenant de l'ensemble du monde occidental, y compris dans certains secteurs du monde scientifique. Ensuite, il est révélateur du nihilisme au degré subzéro qui sévit depuis le début de ce siècle, dans tous les domaines, de l'art à l'épistémologie ¹³. Enfin, il traduit sincèrement, et le succès des livres de La Vey le confirme, le besoin public de satanisme. Le marxisme est, à la fin, assommant pour les esprits incapables de concentration, et son prosélytisme exige de la discipline, mais le satanisme est au moins « gratifiant », comme dit La Vey, et chacun peut le pratiquer à sa guise.

Paradoxe extraordinaire, on serait tenté de dire « fabuleux », et indicateur de la confusion inévitable dans le maniement des concepts douteux, tels que celui de Satan pour commencer, le satanisme en est venu à revendiquer l'abolition du péché originel. Le responsable du péché originel lui-même est présenté non seulement comme libérateur du travailleur, mais encore de la sexualité ! Déjà Marcuse, encore lui, écrivait que l'Éros orphique

diminuait les traces du péché originel ¹⁴ ! Relevons au passage l'ignorance de la réalité du mythe d'Orphée, qui était justement le héros antiérotique, ce qui fut pourquoi le christianisme médiéval l'adopta !

L'Église de Satan n'est certes pas la seule du genre ; il faut citer le Temple de Set, dont le principe fondateur est tout aussi erroné que celui de l'Église de Satan puisque c'est le dieu égyptien Seth, dont nous avons également vu qu'il n'est en aucune manière assimilable au Satan judéo-chrétien. Lors de séjours en Californie, dans les années soixante-dix, j'ai eu connaissance de sectes para-, proto- ou pèrisataniques dont, je le regrette, le ridicule forcené et le charabia à prétentions ésotériques, à base de références à la Kabbale, à un ouvrage notoirement fabriqué, le *Nécronomicon*, et au célèbre farceur Gurdjieff m'ont rebuté. J'avais recueilli une documentation sur leur compte ; la sottise fumeuse, vicieuse et naïve qui s'en dégageait m'ont fait jeter ce fatras à la poubelle. J'en ignorais à l'époque l'intérêt anthropologique éventuel. J'ai été particulièrement « désintéressé » de ces fariboles noirâtres par l'abondance de références à un énergumène du début de ce siècle, le « mage » Aleister Crowley, sataniste notoire ¹⁵.

Il existe, par ailleurs, aux États-Unis, au Canada, en Grande-Bretagne un certain nombre d'associations de « sorcières », les unes « blanches » et qui assurent ne pas adorer Satan, mais seulement les forces de la nature telles que les pratiquaient « les peuples celtiques d'Europe », les autres « noires », qui adorent Satan lors de sabbats copiés sur des descriptions évidemment faussées, mais prudemment expurgés, afin d'esquiver les foudres des polices nationales. L'inventaire de ces associations, de leurs activités et de leurs idéologies occuperait un ouvrage entier ; je renvoie donc le lecteur, une fois de plus, à l'ouvrage de Hicks, qui me paraît le plus exhaustif dans ce domaine, à vrai dire fastidieux.

Il s'agit évidemment là d'excroissances de l'occultisme, qui est pratiqué partout dans le monde chrétien, de la Russie et de la Sibérie à l'Italie (bien que, connaissant bien le monde musulman, je n'aie pas connaissance de rituels sataniques comparables). Nous n'avons sans doute pas grand-chose à envier aux autres pays à cet égard : en 1980, Antenne 2 présentait une messe noire chez les « Témoins de Lucifer », et un certain Georges Bourdin, habitant Castellane, se faisant appeler Hamsah Manarah et dirigeant une secte qui se réunit au « Temple des religions du Mandarom », finissait le 27 avril 1991 par attirer, entre autres, l'attention du *Figaro* ; il y avait de quoi : il s'est fait construire une statue de béton de trente-trois mètres de haut, qui domine le lac de Castillon. Il prétendait avoir « enchaîné Satan et Lucifer », ce qui était une information sensationnelle, puisqu'il distinguait entre les deux, « et dissolu [sic] l'âme de cinq cent cinquante-deux millions de démons ».

Je n'ai pas la prétention de recenser ici toutes les coquecigrues répandues par toutes les sectes à travers le monde ; ce sera la tâche d'une organisation qui voudra un jour veiller à la sauvegarde de la santé mentale publique ; mon intention était simplement de démontrer que cette parfaite

fiction, sans la moindre substance, fabriquée par les zoroastriens du VI^e siècle avant notre ère et reprise d'abord par des dissidents juifs de la fin du III^e siècle avant notre ère, puis par le christianisme, est toujours parfaitement vivante dans les pays prétendument les plus développés du monde. On pourrait, encore une fois, les traiter par le mépris comme on traite la croyance à l'astrologie, par exemple, mais l'ennui est que ces croyances prélogiques ont des conséquences sanglantes. Car on ne compte plus les faits divers effectivement sanglants causés par l'obsession pathologique du Diable. Celui-ci sert d'abcès de fixation à des troubles psychiatriques caractérisés et pousse les malades vers des actes violents qu'ils croient excuser en parlant d'« exorcisme » ou de « possession », selon leurs dernières lectures.

Deux exemples de ces conséquences sanglantes, parmi des milliers. À Rio de Janeiro, en 1992, un certain Marcelo Costa de Andrade fut arrêté parce qu'il avait sauvagement assassiné quatorze enfants âgés de six à treize ans, après les avoir violentés. L'esprit dérangé par le sermon d'un pasteur de l'« Église universelle du Royaume de Dieu », pasteur apparemment aussi dérangé que l'assassin psychopathe puisqu'il attribuait tout handicap physique à une foi insuffisante, Andrade avait pensé « envoyer au ciel » ses victimes, afin de les faire échapper à Satan. On notera au passage que l'« Église universelle du Royaume de Dieu » est une secte pentecôtiste qui compte quelque cinq cents « pasteurs » œuvrant dans l'État de Rio, pour le salut des âmes.

En 1989, les États-Unis, encore, furent profondément secoués par une série de crimes rituels commis dans une ville proche de la frontière mexicaine, à Matamoros. Treize cadavres furent exhumés par la police mexicaine, à la faveur d'une enquête routinière sur un trafic de drogue ; c'étaient les dépouilles de gens intoxiqués par la croyance chrétienne dans le Diable. Leurs exécuteurs, membres d'une secte sataniste, avaient cru pouvoir s'assurer les faveurs de Satan par ces sacrifices indignes même de l'âge de pierre. « Ils avaient cru, dit le procureur général de l'État du Texas, Jim Mattox, que les meurtres constitueraient un bouclier contre le monde. C'était une folie religieuse ¹⁶. » En eût-on douté que des restes d'animaux sacrifiés en même temps que des humains, retrouvés sur les lieux du massacre, en fournissaient la preuve. L'affaire choqua d'autant plus l'opinion publique qu'il y avait eu, peu auparavant, des cas réels de sévices sexuels perpétrés sur des enfants, puis l'assassinat d'un adolescent près de Joplin, Missouri.

Détail important : certains des participants de la tuerie de Matamoros déclarèrent après leur arrestation qu'ils avaient été influencés par une scène de sacrifice rituel du film *The Believers* (les croyants), diffusé en 1987. Mais de *Rosemary's Baby* à *The Exorcist*, en passant par des navets de série B, comme *Suspiria* ou des fictions pseudofuturistes comme la série *Alien*, sans parler de ces véhémentes sottises pour demeurés que sont des productions telles que *Batman* ou *Terminator*, la liste est longue des productions cinématographiques qui traitent du Diable, de possession, de satanisme et

autres fadaïses. Le critique américain Robert Hughes estime que le personnage de l'Antéchrist a servi de modèle à des héros de bandes dessinées, puis de cinéma, tels que Batman, Superman, Captain Marvel. La sous-culture américaine en a d'ailleurs produit bien d'autres, dont les aventures à trois sous, d'un manichéisme à faire frémir Mani lui-même, sont avidement consommées par des dizaines de millions de gens à travers le monde, tels Spiderman (et Spiderwoman), Catwoman et autres anthropoïdes.

Preuve supplémentaire que les œuvres de fiction encouragent les crimes et qu'à leur tour les crimes inspirent d'autres œuvres de fiction.

C'est ainsi que nous entrons dans les ténèbres d'un nouveau Moyen Âge, auquel la condamnation à mort du pseudo-sataniste Ruhsdie n'aura servi que de prélude. Car ce seront désormais les satanistes qui se rebifferont contre ceux qui contestent la réalité de leur dieu.

L'affaire est-elle exclusivement religieuse ? Il est extrêmement difficile de le croire. Un sondage effectué en 1991 par la Gallup Organization pour l'hebdomadaire américain *U.S. & World Report* ¹⁷ indiquait que le nombre d'Américains qui croyaient au ciel et à l'enfer n'avait cessé d'augmenter, de 1952 à 1990 : de 72 à 78 % pour le ciel, de 58 à 60 % pour l'enfer. Fort bien. Mais le même sonaage estimait que, sur 83 % des Américains qui vont régulièrement aux offices, 3 % seulement estimaient qu'ils couraient le risque d'aller en enfer (contre 7 % pour les non-pratiquants, paradoxe qui sera analysé plus loin). Les plus enclins à croire qu'ils risquaient l'enfer étaient les hommes, avec 5 %, contre 3 % pour les femmes. Et les plus enclins à croire qu'ils pourraient aller en enfer étaient les catholiques, avec 5 %, les moins enclins étant les évangélistes, avec 3 %.

Ce qui revient à dire que « l'enfer, c'est pour les autres ». Ou encore que le Diable, c'est l'autre. C'est là une paraphrase inattendue de la célèbre réplique du *Huis clos* de Sartre : « L'enfer, c'est les autres. » La grande majorité des pratiquants a donc une excellente opinion d'elle-même : elle court peu de risques d'aller en enfer.

Paradoxe intéressant : 46 % des athées américains croyaient au ciel, 36 % à l'enfer. Ce qui en dit long sur l'athéisme des athées. Et plus intéressant encore, 61 % des athées croyaient à leurs chances d'aller au ciel et 9 % seulement à leurs risques de finir en enfer. Or, ce dernier taux est double de celui des pratiquants. C'est-à-dire que les athées se sentent deux fois plus coupables que les pratiquants. Ou, pour être plus précis, que la croyance dans un Satan qui s'emparera des âmes coupables au Jugement individuel et au Jugement dernier a pénétré même les esprits théoriquement les plus endurcis.

Ces chiffres sont d'autant plus déconcertants que les flammes de Hiroshima et des incinérateurs des camps allemands semblaient avoir fait pâlir considérablement celles de l'enfer. Comme l'avait cru Martin Marty, professeur à la Divinity School (faculté de théologie) de l'université de Chicago, « l'enfer a disparu et personne ne s'en est rendu compte ¹⁸ ». Grave erreur, on peut le constater.

En effet, si, du point de vue strictement théologique, les opinions varient d'une Église à l'autre, de la romaine à l'anglicane, de l'évangéliste à l'orthodoxe, à la baptiste, melkite, maronite, copte orthodoxe, copte catholique, arménienne catholique, arménienne orthodoxe, s'il est peu de gens pour croire encore que le travailleur qui a mangé de la viande le vendredi et l'assassin qui tue un enfant après l'avoir violé et qui meurent tous deux dans le même accident subiront exactement le même sort, selon l'orthodoxie catholique romaine, il n'en demeure pas moins que l'obsession de Satan a pénétré les consciences.

Il semble que les satanistes, et parmi eux les autorités qui continuent de propager la croyance en Satan, soient incapables de percevoir l'absurdité d'un culte qui, par définition, est à la fois destructeur et autodestructeur, un dieu du Mal ne pouvant, philosophiquement, représenter que la destruction; bien évidemment, ils sont encore moins capables de comprendre les origines socio-politiques de leur prosélytisme pour Satan. Fronts obtus et obstinés, ils pourvoient à une grande demande populaire d'un contre-dieu qui les vengerait à la fin du triomphe d'un dieu qui ne protégerait que les bien-pensants, les riches, les Blancs, les puissants.

Le constat de Max Weber dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, les gens riches sont ceux qui sont favorisés de Dieu, a débordé les frontières américaines : il s'étend à l'ensemble de l'Occident. Dès 1920, Weber définissait clairement l'alternative dans laquelle s'était enfermé le monde protestant : la recherche du salut, écrivait-il, « ne saurait consister, comme dans le catholicisme, à engranger au fur et à mesure les bonnes œuvres particulières, mais... doit être l'examen (*Selbskontrolle*) systématique d'une conscience qui, à chaque instant, se trouve placée devant l'alternative : élu ou damné ¹⁹ ? ». Insupportable tension : à la fin, le fidèle se rebelle, comme Satan, dans les bras duquel il se jette ! Et l'on connaît la réponse indirecte des ennemis du capitalisme : « Debout, les damnés de la Terre ! » Satan est devenu le nouveau Spartacus, l'émule de Karl Marx, décidément archaïque au regard de l'éternelle jeunesse de Satan. Comme écrivait Herbert Marcuse, « l'imagination défend la revendication de tout l'individu, en union avec l'espèce et le passé "archaïque" ²⁰ ».

En fait, l'obsession diabolique des temps actuels n'est pas seulement le reflet de l'obscurantisme, de la superstition et de la jobardise ordinaire, mais aussi celui d'une révolte contre le travail et un ordre social qui entretient l'injustice. Comme le relève le philosophe italien contemporain Giovanni Papini ²¹, le Diable représente le pain sans sueur, et ce n'est pas par hasard que, voulant tenter Jésus dans le Désert, il lui suggère de transformer les pierres en pains. Le Diable est devenu le Dieu du gain facile, par la spéculation, le trafic de drogue, la contrebande, la prostitution et le vol pur et simple. Il est donc, au niveau le plus bas, le dieu de la paresse, du faux, du bâclage, de l'inculture, et du laisser-aller provocateur, comme on peut en juger dans certaines attitudes contemporaines. Il est le dieu secret des

présidents et des ministres qui consultent leurs astrologues pour savoir de quoi demain sera fait, comme s'ils essayaient de se procurer le secret de la combinaison gagnante du tiercé. Il est le dieu des hommes d'affaires qui s'assurent illégalement des tuyaux pour réaliser des bénéfices indus.

Weber l'avait aussi prévu : « ... L'idée d'accomplir son "devoir" à travers une besogne hante désormais notre vie... Lorsque l'"accomplissement" [du devoir] professionnel ne peut être directement rattaché aux valeurs spirituelles et culturelles les plus élevées... l'individu renonce, en général, à le justifier ²². »

Dans ce dévoiement, Satan est aussi devenu, au niveau le plus élevé, l'inspirateur de la déconstruction systématique, de la dérision, du « Rien », des philosophes qui proclament la raison abolie et des esthètes qui proclament que le talent est inférieur à l'absence de talent et, prétendant ne faire que de la provocation, mais révélant leur vérité sous cette grimace, qu'une roue de bicyclette vaut un chef-d'œuvre de l'art attique et qu'une succession de grincements de porte enregistrés vaut un quatuor de Beethoven. Voire qu'une toile blanche est aussi belle qu'un Véronèse. Il est donc le dieu du nihilisme, il est le dieu du désespoir.

Ce n'est pas d'hier que le satanisme a commencé d'envahir la culture. Il est même entré dans nos cités tenu par des mains illustres. L'un des plus justement illustres génies de la poésie, Charles Baudelaire, récita, l'un des premiers, « Les litanies de Satan » :

*« Ô toi, le plus savant et le plus beau des Anges,
Dieu trahi par le sort et privé de louanges,
Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !*

*Ô prince de l'exil, à qui l'on a fait tort,
et qui, vaincu, toujours te redresses plus fort,
.....
Père adoptif de ceux qu'en sa noire colère,
Du paradis terrestre a chassé Dieu le Père,
Ô Satan, prends pitié de ma longue misère ! »*

Comme on ne peut pas supposer que, même dans sa révolte, Baudelaire ait confondu Dieu avec le colonel Aupick, son beau-père, ni avec un bourgeois du temps, il faut conclure que c'est là une pose. Tendre Baudelaire, auquel on doit la supercherie la plus souvent répétée en ce qui concerne le Diable. Car c'est bien lui qui, dans « Le spleen de Paris », prétend rapporter d'un tiers le sophisme selon lequel « la plus grande ruse du Diable est de faire croire qu'il n'existe pas ». Mais elle est de lui ! L'hypocrite lecteur, son semblable, son frère, l'a démasqué ! Et, comme la pose n'était pas assez accentuée à son goût, il renchérit plus loin :

*« Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs
du Ciel, où tu régnas, et dans les profondeurs
de l'Enfer, où vaincu, tu rêves en silence ! »*

Cela, sans doute, ne pouvait à l'époque qu'offenser la bourgeoisie la plus bête de la Terre, enthousiasmer les jobards et faire sourire les autres. C'était l'époque où les âmes sensibles, à commencer par Emma Bovary, étouffaient. Arthur Rimbaud allait, quelque trente ans plus tard, passer « Une saison en Enfer » et bientôt Mallarmé s'écrierait :

« – Le Ciel est mort. – Vers toi, j'accours ! donne, ô matière
L'oubli de l'Idéal cruel et du Pêché
À ce martyr qui vient partager la litière
Où le bétail heureux des hommes est couché. »

On peut douter de la connaissance qu'avait Mallarmé du « bétail heureux des hommes », fiction qui eût sans doute congestionné Zola de colère. Mais enfin, le poète n'en était pas à un « *ptyx, aboli bibelot d'inanité sonore* » et le ton était donné. Tandis que Huysmans satanisait de son côté, Ducasse, faux comte de Lautréamont, redoublait dans *Les Chants de Maldoror* de blasphèmes, enguirlandés dans les atrocités sado-sataniques :

« Pendant que la bise sifflait dans les sapins, le Créateur ouvrit sa porte au milieu des ténèbres et fit entrer un pédéraste. »

Effet garanti. La mode, il faut le dire, avait commencé avec un pornographe doublé du plus ennuyeux des philosophes, Donatien de Sade, aristocrate dépravé dont la vie tissée de débauche prêtait à ses écrits un relent de vérité. On se demande ce que les uns ou les autres, « papes » du surréalisme ou « curés » de la mode, purent et peuvent bien trouver comme mérite à des descriptions telles que : « Il brise les crucifix, des images de la Vierge et du Père éternel, chie sur les débris et brûle le tout ²³. » Avoir eu Homère, Eschyle, Shakespeare, et j'en passe, pour en arriver là ! Pour des raisons obscures, baptisées par les plus simples de « fascination du Mal », Sade occupa déjà et continue donc d'occuper nos penseurs.

Tant s'en faut que la maladie eût été française, comme le mal était de Naples ! Les Anglais, qui s'ennuyaient déjà autant que les Français, inventèrent le roman « gothique », châteaux hantés par des damnés, oubliettes d'où surgissent les gémissements des âmes perdues, moines lubriques, fiancées chlorotiques livrées à des amants sulfureux et hurleurs d'injures à la lune, tout le XIX^e siècle anglais est possédé par Satan : le *Frankenstein* de Mary Shelley paraît en 1818, le public n'est pas repu d'épouvante, le *Dracula* de Bram Stoker paraît, lui, en 1897, l'un et l'autre avec les succès durables qu'on sait. Passons sur l'Allemagne, qui, avec son « Faust », n'est pas en reste, et la Russie, qui aura son « vrai » Diable, Gregor Efimovitch Raspoutine, insensible à l'arsenic et aux balles de revolver du prince Ioussoupov, en attendant les autres, à commencer par le rédempteur Oulianov, dit Lénine, par le flic total Dzerjinski, inventeur de la Tchéka, par le détroqué Vissarionovitch, dit Staline. Un vrai collège démoniaque ! Aux États-Unis, Poe explore, non sans cabotinage, les enfers d'une imagination alcoolique où le Diable revêt les masques successifs de la Mort Rouge, de l'Ange du Bizarre

et, enfin, le sien propre, dans « Silence » (« Écoute, dit le Démon en posant sa main sur ma tête, le pays dont je parle est une sinistre région de Libye, sur les rives de la rivière Zaïre... »). Melville lance son légendaire capitaine Achab à la poursuite du Mal, la fabuleuse baleine blanche nommée Moby Dick. Et l'œuvre entière de Conrad sera le récit d'une interminable enquête sur la Chute, même pas achevée dans le passage célèbre d'*Au cœur des ténèbres*, où le trafiquant Kurz, sur son lit de mort, hurle : « L'horreur ! L'horreur ! »

Chacun y alla de son déhanchement le plus outrancier, gesticulations grotesques, propos orduriers ou sinistres servis d'une voix caverneuse, avec l'œil sourcilieux et savamment charbonneux, imprécations et sarabandes, chacun lança sa marque déposée de satanisme, jusqu'à ce que la « réclame » s'en emparât et qu'on vît pulluler dans les journaux et sur les murs des villes diables et diabolins pour vendre le chocolat « Fausta » (qui séduit) et la ouate « Thermogène », qui chauffait le cœur d'un diable ! Même les réchauds à pétrole s'appelaient des « diables » ! Même les chariots des convoyeurs ! « Chacun cherche son look », comme note Baudrillard, après avoir, avec justesse, dénoncé l'imposture de la « libération sexuelle », « stratégie d'exorcisme du corps par les signes du sexe ²⁴ ». Lointain écho du diktat ridicule de Breton : « La beauté sera convulsive ou ne sera pas. » Alors, toutes les hystériques de Charcot étaient belles ? Mais un « nouveau philosophe » (qu'est-il donc advenu des anciens ?) est plus catégorique : « La publicité pour le Bien n'est pas mensongère : c'est une publicité pour le mensonge ²⁵. » Autrement dit, la sincérité n'est que pour le Diable.

Toute la production littéraire, artistique et musicale de l'Europe a été agitée par l'obsession d'un Diable qui la libérerait. De quoi ? D'une religion obtuse, de pouvoirs politiques inanes et despotiques, de l'ennui, certes, mais du quotidien surtout. Du quotidien, la plaie la plus infâme que Dieu, dans sa cruauté inconsidérée, eût infligée aux humains ! Et la possession, factice, certes, mais d'autant plus toxique, se poursuit : quand ce ne sont pas les Rolling Stones qui chantent « Sympathy for the Devil », c'est Elton John qui prête main-forte à un damné de la terre, « le fantôme de l'Opéra ». On ne fait plus deux pas à Paris, Londres ou New York sans tomber sur des « tags » sataniques : « *Satan f... you each night* » ou « Nique ta mère », proposition incestueuse défendue par le gouvernement de la France, d'ailleurs, en la personne d'un ministre de la Culture. Impertinences qui ne coûtent pas cher, sauf en Islam, bien entendu.

Satan est donc le complice de tous les Faust de l'ère industrielle, des plus déshérités aux plus riches. Il apparaît alors « sous une lumière entièrement neuve : comme un libérateur... de l'homme. Loin de contrevenir aux lois divines, il veut racheter les fils de l'homme d'au moins une des conséquences du Péch. Satan apparaîtrait, aux côtés du Rédempteur spirituel, comme un rédempteur matériel, ami de l'homme », comme l'écrivait ironiquement Papini. Là réside le véritable satanisme : pas celui des mascarades de sectes californiennes, non, celui des élites.

C'était déjà, en 1905, le propos de Paul Lafargue dans *Le Droit à la paresse*, résumé par l'un de ses commentateurs : « ... Lorsque l'homme personnifié en Adam fut jeté hors de l'Éden, ne fut-il pas maudit par Dieu et condamné à gagner son pain à la sueur de son front ? Le travail est donc une malédiction, et c'est la paresse qui prédomine dans l'état de félicité paradisiaque²⁶... »

Singulière inversion des rôles : après être né comme défenseur du pouvoir absolu dont rêvaient les prêtres zoroastriens, il est donc devenu l'agent antisocial par excellence, l'Imprécateur du travail. Pilier des théologies chrétiennes, il est devenu par sa seule existence le fossoyeur des démocraties et, comme l'écrivait Cicéron il y a deux mille ans (à propos de la superstition), le fourrier des totalitarismes. Et c'est ainsi qu'il compte tant d'amis.

Tant que c'étaient les monothéismes qui entretenaient la croyance en l'existence de Satan, on pouvait espérer qu'ils la contrôlaient. Mais la mythologie sataniste qui est en train de se créer à l'échelon populaire échappe au contrôle de n'importe quelle religion organisée. L'imagination populaire est, en effet, infiniment plus puissante qu'une Église de quelque dénomination qu'elle soit. Pour avoir créé le personnage de Satan, et avoir été relayée dans cette mythologie par des philosophes contemporains et non des moindres, les religions se retrouvent dans la situation de l'apprenti sorcier. Antimarxistes par définition, puisque antimatérialistes et spiritualistes, elles entretiennent le mythe le plus fondamentalement païen, autrefois instrument totalitaire et aujourd'hui courrier révolutionnaire, essentiellement nihiliste.

Je veux dire que les religions qui entretiennent le mythe de Satan sont en train de scier la branche, par ailleurs vermoulue, sur laquelle elles sont encore perchées, et qui est celle d'un ordre social.

Ne faut-il donc pas croire à la réalité de Satan, aux possessions, aux phénomènes dits paranormaux qui sont si abondamment – et complaisamment – décrits par les satanistes, exorcistes et *supra*-naturalistes de tous genres ? Or, il faut dire que la principale raison de croire à Satan consiste dans les possessions, et que celles-ci ressemblent beaucoup trop aux cas d'hystérie dont l'explication fit le succès de Charcot pour qu'il soit possible de leur accorder quelque crédit. Tout y est : les troubles prodromiques de l'humeur, les pertes de connaissance, les contorsions éloquentement décrites sous le nom de « clownisme » (et si propices aux gesticulations cinématographiques), les attitudes passionnelles « durant lesquelles le sujet mime des scènes agréables ou pénibles, érotiques ou violentes », les postures catatoniques²⁷. Il faut le répéter avec les meilleurs psychiatres, les « possessions diaboliques » ne sont que l'expression de crises hystériques. Preuve supplémentaire : elles surviennent aux êtres frustes, aux enfants et aux adolescents. Si la possession diabolique avait la moindre réalité, il faudrait se demander pourquoi elle n'atteint jamais des secrétaires d'État, des écrivains célèbres, des présentateurs de télévision, mais seulement des gens d'un niveau intellectuel

et psychologique médiocre. Ou bien alors Satan est un ennemi dérisoire qui ne s'en prend qu'aux débilés.

Certes, Luther crut voir le Diable et lui jeta un encier au visage. Mais ce n'était certes pas là une possession ; cela ressemble bien plus à une hallucination. Car, sans mettre le moins du monde en cause son intelligence, ni son œuvre théologique et philosophique immense, il est notoire que Luther était d'un caractère exalté et visionnaire, souvent très tendu. Et c'est une notion admise par la psychiatrie que certaines obsessions peuvent engendrer des hallucinations. Celles-ci peuvent être collectives autant qu'individuelles.

Reste le surnaturel proprement dit. Des forces immatérielles peuvent-elles se manifester ? Et si elles le peuvent, ne peut-on y compter des puissances mauvaises ? Le sujet a fait l'objet de nombreux ouvrages. Aucun ne permet de trancher formellement sur la réalité des forces immatérielles. Il n'existe pas à ce jour une seule preuve concrète de l'intervention de forces bénéfiques ou maléfiques dans l'histoire. Les plus grandes épreuves de l'histoire s'expliquent sans recours au surnaturel. C'est un fait que la quasi-totalité des témoignages en faveur de la réalité de phénomènes mystérieux n'intéresse que des individus isolés, ou bien un petit nombre d'entre eux.

Certains, et pourtant des mieux intentionnés, l'ai-je dit au début de ces pages, ont cru déceler l'œuvre de Satan dans les camps allemands. Dans un raisonnement obscur et probablement honteux, des chrétiens se disent que Dieu s'est détourné des nations pécheresses, et particulièrement des Juifs, pour les livrer à Satan. En 1941, alors que les États-Unis étaient déjà largement informés des persécutions en cours dans l'Allemagne du III^e Reich, persécutions qui atteignaient aussi bien des chrétiens que des Juifs, des personnalités telles que Henry Ford, Charles Lindbergh, le P. Coughlin, inspirateur du *Christian Front* ou Front chrétien, notoirement antisémite, William Ward Ayer, pasteur de l'Église baptiste du Calvaire, à New York, et bien d'autres continuaient de se féliciter publiquement de la politique antisémite nazie. Au point qu'un éditorial de la revue *The Churchman* les dénonça en personne, déplorant « la brutalité antisémite de Lindbergh » et déclarant que l'antisémitisme de beaucoup de chrétiens leur retirait « le droit au nom de chrétiens ²⁸ ».

Car l'Occident ne se résout pas à chasser de sa mémoire les paroles inventées, porteuses de haine et crapuleusement fabriquées, authentiquement sataniques, elles, que l'évangéliste Matthieu met dans la bouche des Juifs pour arracher à Pilate la condamnation de Jésus : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. » Croire que les camps de la mort, où périrent, on l'oublie aussi volontiers, des prisonniers politiques, des homosexuels, des gitans, représentaient la vengeance de Dieu est la manifestation de haine la plus effrontée et la plus bestiale que la mémoire du XX^e siècle puisse se remémorer. Elle est la plus indigne insulte aux millions de morts des goulags, qui, eux, n'étaient pas juifs, aux Ibos et aux Ik d'Afrique, qui ne l'étaient pas non plus, aux Cambodgiens massacrés au nom d'une idéologie de déficients

mentaux et par la volonté d'un criminel aujourd'hui protégé par les Nations unies, Pol Pot. Satan n'a rien à voir en tout cela, et Dieu encore moins : c'est la sottise humaine qui croit détenir une vérité. Serions-nous tous bouddhistes que ces massacres n'auraient peut-être pas eu lieu.

À l'heure où j'achève ces lignes, l'ombre de Satan se lève de nouveau sur l'Europe. Un sondage de la fin 1992 montrait qu'un Allemand sur trois trouvait « du bon » dans le nazisme, 4 % d'entre les Allemands estimant que ce qui était arrivé aux Juifs était de leur faute, un autre sondage révélait que près de 10 % des Italiens estimaient que la Shoah avait été une invention et qu'un peu plus du tiers d'entre eux estimaient que les Juifs d'Italie n'étaient pas des Italiens ²⁹. N'avons-nous rien appris ? Ceux qui parlent ainsi ne se doutent-ils pas que demain, peut-être, ce sont eux qui seront persécutés, parce qu'ils seront écologistes, socialistes, communistes, capitalistes, homosexuels ou libéraux ? Que chaque être peut être instantanément diabolisé par son ennemi ?

L'être humain est responsable de son histoire et les intrusions du religieux dans l'histoire ont toutes, sans exception aucune, été désastreuses, depuis les Croisades. « L'homme ne peut être dupe que de lui-même », écrivait Emerson. Croyant qu'on défend son Dieu avec le fer, l'homme a fait couler des torrents de sang, c'est-à-dire qu'il a fait l'affaire de Satan et qu'il a offensé le plus profondément le Dieu de miséricorde et de vie. Ma conviction profonde est que toute guerre de religion est profondément satanique. Ma conviction est que toutes les exclusives sont sataniques. Ma conviction est qu'il est profondément satanique de croire au Diable.

Nous vivons sous le signe d'une divinité inexistante, forgée de toutes pièces, il y a vingt-six siècles, par des prêtres iraniens avides de pouvoir. Nous vivons sous le signe de Satan. Est-ce là notre destin ? Allons-nous laisser le monstre imaginaire nous dévorer pour de bon ?

1- Robert D. Hicks, *In Pursuit of Satan – The Police and the Occult*, Prometheus Books, Buffalo, New York, 1991.

2- « Satan », *in Life*, juin 1989.

3- David Finkelhor, Linda M. Williams et Nanci Burns, *Nursery Crimes : Sexual Abuse in Day Care*, Sage, Beverly Hills, Ca., 1988.

4- J'emploie ici ces termes dans les acceptions suivantes : « pédophilie » comportant la connotation de commerce sexuel avec des enfants très jeunes, commerce donc particulièrement délictueux, « pédérastie » recouvrant étymologiquement et traditionnellement les rapports sexuels avec des mineurs des deux sexes, ayant atteint leur maturité sexuelle, mais non civique.

5- Bill Disessa, « Tale of Child's Ritual Slaying, Vexes Lawmen », *Houston Chronicle*, 6 mars 1989, cité par Hicks, *In Pursuit of Satan*, *op. cit.*

6- Arlette Farge et Jacques Revel, *The Vanishing Children of Paris : Rumor and Politics before the French Revolution*, Harvard University Press, 1992. Je prie le lecteur de pardonner la citation de ce livre dans son édition américaine, qui est celle où je l'ai lu.

7- Une certaine Lauren Stratford, pseudonyme de Lauren Wilson, qui avait publié un ouvrage intitulé *Satan's Underground* dans lequel elle racontait des histoires aussi infectes que celles citées dans ces pages, a été dénoncée par des enquêteurs, Gretchen et Bob Passatino, et Jon Trott, comme affabulatrice, coupable d'avoir abusé de la naïveté d'associations

chrétiennes. Tel semble être aussi le cas d'un autre auteur, témoin supposé d'infamies du même acabit, Michelle Smith, auteur de *Michelle Remembers*. Cas cité par Hicks.

8- Hicks, *In Pursuit of Satan*, op. cit.

9- La pathomimie est l'une des formes de cette pathologie : c'est « la reproduction mythomane d'une maladie, d'une infirmité ou d'un symptôme ». Le terme a été proposé par le médecin français Georges Dieulafoy en 1908, à la demande duquel l'écrivain Paul Bourget l'avait forgé. Certains spécialistes voient dans les stigmates analogues aux cinq plaies de Jésus crucifié une forme de pathomimie. La maladie, secrètement provoquée, aurait pour but d'attirer l'attention des membres bien-portants de l'entourage, de manipuler leurs réactions et de faire échouer leurs soins. C'est donc une forme de narcissisme paranoïaque et hystérique. Norbert Sillamy, *Dictionnaire de psychologie*, 2 vol. Bordas, 1987. Ma thèse est que des films à succès, tels que *Rosemary's Baby*, œuvre parfaitement pathologique, ont déclenché des vagues imitatives de comportements satanistes.

10- *The Satanic Bible*, Avon Books, New York, 1969.

11- *The Satanic Rituals*, Avon Books, New York, 1972.

12- « Satan », in *Life*, juin 1989.

13- J'ai exposé, au grand scandale des principaux intéressés, les satrapes du système de la mode, les manifestations de ce nihilisme en art, dans *La Messe de saint Picasso* (Robert Laffont, éd. 1990), ouvrage qui m'a valu même des gesticulations frénétiques en face du « musée » Picasso, avec distributions de tracts, sans parler des injures prodiguées par certains plumitifs stipendiés des marchands dans des « organes » de la pensée française. Le krach actuel de l'art « moderne » (et même, ô miracle du logos, « postmoderne ») et les sanies régulièrement exposées par l'organisme au nom descriptif, F.I.A.C., témoignent que mes imprécations n'étaient pas infondées. En épistémologie, ma critique dans *Science & Vie* de l'« ouvrage » d'un certain Paul Feyerabend, *Adieu à la raison*, qui s'autodécrit non sans justesse, accidentelle certes, comme « dadaïste de l'épistémologie », m'a également valu ma ration d'injures et d'intrigues. Feyerabend estime que la logique est inutile, que la science, en somme, n'existe pas, et qu'elle n'a que trop « infecté le monde ». Je ne suis pas éloigné de penser que Picasso n'est qu'un avatar des hallucinations « sataniques » des marchands et du public, de l'auguste Daniel-Henry Kahnweiler à ses successeurs et thuriféraires, trop nombreux pour être cités ici. Quant à Feyerabend, je ne serais pas surpris de le retrouver un jour dans une secte sataniste américano-coréenne, par exemple, ou si l'on préfère, irano-serbe.

14- Herbert Marcuse, *Éros et civilisation*, Éditions de Minuit, 1963. Il convient de rappeler que, dans les années soixante, le nom de Marcuse fut associé à celui de Wilhelm Reich, physiologiste de la plus haute fantaisie, psychanalyste plus délirant que les plus délirants et théoricien également fumeux de la libération sexuelle par l'entremise d'appareils de son invention, les « accumulateurs d'orgone », l'orgone étant une sorte d'énergie sexuelle diffuse dans l'air (comme les démons dans la théologie scolastique). Marxiste d'une variété inédite, Reich pensait libérer les masses par l'énergie organique !

15- Né en 1875 à Leamington, dans le Warwickshire, en Angleterre, Edward Alexander Crowley mourut dans la déchéance obèse en 1947, après avoir, dans une existence aventureuse et scandaleuse, côtoyé un certain nombre de personnages célèbres, de Yeats et de Somerset Maugham, qui le choisit comme modèle de son roman *The Magician*, à Winston Churchill lui-même (il lui avait proposé un moyen « infaillible » de repousser par la magie l'invasion allemande – on devine la réaction du Lion !). Je m'en suis longuement entretenu en 1953 avec Maugham, qui le qualifiait de « folle distrayante et d'une remarquable érudition » (« *entertaining and most erudite queen* »). Esthète qui s'était façonné sur les modèles de Byron et surtout de l'écrivain du XVIII^e siècle William Beckford, auquel il s'apparentait par son goût du travestissement et des beaux garçons, Crowley organisa des expériences d'« amours collectives », brefs des orgies homosexuelles, vaguement fondées sur des allégations hermético-égyptiennes, et présida, dans des tenues de grand prêtre de fantaisie, des célébrations sataniques. Son œuvre a exercé une certaine influence sur des amateurs d'occultisme.

16- « Satan », in *Life*, op. cit.

17- « Hell's sober comeback » (« Le tranquille retour de l'Enfer »), in *U.S. New & World Report*, 25 mars 1991.

18- *Id.*

19- Max Weber *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Pion, 1964.

20- Marcuse, *Éros et civilisation*, op. cit.

21- Giovanni Papini, « Il diavolo e il pane senza sudore », in *Il Diavolo*, réédition Arnoldo Mondadori Editore, Milan, 1985.

22- Weber, op. cit.

23- Ce n'est qu'un échantillon des sanies qu'une collection célèbre a jugé bon de publier en 1991... sur papier bible !

24- Jean Baudrillard, *La Transparence du Mal – Essai sur les phénomènes extrêmes*, Galilée, 1990.

25- André Glucksmann, *Le XI^e Commandement*, Flammarion, 1991.

26- Maurice Dommanget, introduction, *Le Droit à la paresse*, FM/Petite collection Maspero, 1972. Lafargue, gendre de Karl Marx, commence son célèbre pamphlet en ces termes : « M. Thiers, dans le sein de la Commission sur

l'instruction primaire de 1849, disait : "Je veux rendre toute-puissante l'influence du clergé, parce que je compte sur lui pour propager cette bonne philosophie qui apprend à l'homme qu'il est ici-bas pour souffrir et non cette autre philosophie qui dit au contraire à l'homme : 'Jouis'." M. Thiers formulait la morale de la classe bourgeoise dont il incarna l'égoïsme féroce et l'intelligence étroite. » Lafargue avait bien campé le rôle du clergé de l'époque dans l'asservissement de la classe ouvrière.

27- Sillamy, *Dictionnaire de psychologie*, op. cit.

28- Cité par Robert W. Ross, *So it Was True – The American Protestant Press and the Nazi Persecutions of the Jews*, University of Minnesota Press, 1980.

29- « Anti-Semitism in Italy Rings True to Echoes in Europe – 1 in 3 Germans See a Nazi Good Side », *International Herald Tribune*, 7-8 nov. 1992.

19.

Quelques réflexions en guise de conclusion

L'histoire n'interdit pas le sentiment personnel. Qu'on veuille me permettre de le résumer en fin de ce parcours.

Inventé donc au VI^e siècle avant notre ère par un prêtre iranien, Zoroastre, en rébellion contre une aristocratie brutale et polythéiste, adopté par d'autres prêtres assoiffés de pouvoir et promu à une suprématie qu'il n'avait jamais connue sur la moitié du monde, le Diable aurait bien pu disparaître par la suite. Et, si l'on peut dire, sans grand mal : aucune des civilisations dont l'Occident se targue de descendre, la grecque, à laquelle il a emprunté les semences de sa philosophie, la romaine, dont l'esprit des lois l'a inspiré, et la celtique, dont il a hérité le goût de la liberté et des conquêtes, n'a connu de Diable. Et pourtant, elles continuent toutes de briller dans nos idéaux.

Les Égyptiens, les hindouistes, les jinistes, les bouddhistes, les shintoïstes, les populations d'Amérique centrale, les Océaniens, aucun d'eux non plus ne connut jamais cette fiction insensée d'un être qui serait l'Ennemi de Dieu, fiction qu'à tout prendre je considère comme blasphématoire.

Une notion confuse, celle de l'« héritage judéo-chrétien », dont les tenants m'ont toujours paru suspects d'une certaine sédition, voudrait que le Diable nous ait été légué par les Juifs. C'est-à-dire qu'il nous ait été transmis par le Juif Jésus. J'espère avoir démontré la fausseté de ces allégations : l'Ancien Testament, qui est sans conteste la source du judaïsme, n'attribue en aucune manière à Satan la place que le christianisme lui a assignée : depuis le Livre de Job, il est le serviteur de Dieu, et cela bien après la Chute. Il figure au ciel, dans le conseil des anges, et cela, sans la moindre sollicitation des textes, sans ombre d'ambiguïté possible. Il fallut que, vers la fin du III^e siècle avant notre ère, l'agitation et surtout l'influence du Moyen-Orient s'emparassent de certaines sectes juives pour que, soudain, mais certes pas pour la totalité du peuple juif, Satan se vît imposer le rôle nouveau d'Ennemi de Dieu. Le « Livre d'Enoch » est le premier qui manifeste cette nouvelle distribution des rôles. C'est un livre qui ne fait pas partie de l'Ancien Testament et il est établi

qu'il a été au moins partiellement récrit par les Esséniens. Or, Jésus était essénien. C'est ainsi, par les Esséniens, puis le christianisme, que le Diable iranien atteignit aux bords de la Méditerranée. On s'en était avantagement passé pendant des siècles ; il devint indispensable aux superstitieux.

De toutes les religions qui ont été passées en revue dans les pages qui précèdent, il n'en est plus que cinq qui dominent le monde contemporain, le christianisme, le judaïsme, l'islam, l'hindouisme et le bouddhisme. Démographiquement, les trois religions dominantes sont le christianisme, l'islam et l'hindouisme, soit deux monothéismes et un polythéisme. La totalité du monde occidental est assujettie au christianisme, ou plutôt à des christianismes dont l'esprit et la lettre s'érodent au cours des ans, au contact d'une civilisation obsédée par l'économisme et qui ne se souvient plus des grandes valeurs religieuses universelles, le devoir de compassion pour l'autre humain et le respect du Dieu qui est en chacun.

Or, depuis le Moyen Âge, c'est-à-dire depuis le triomphe des deux grands monothéismes, le monde occidental a vu se multiplier des massacres comme il n'en avait jamais connu sous les Grecs, les Romains, les Égyptiens. On juge l'arbre à ses fruits, disait Jésus. Que faut-il penser de l'arbre qui a donné Wassy et la Saint-Barthélemy, les massacres d'Indiens et les persécutions interminables des Juifs, les innombrables bûchers de l'Inquisition et les camps de la mort ? Car ces camps-là dérivent tout droit de la haine du Juif, identifié depuis des siècles au Diable.

La paix sanglante de 1945 ne fut qu'illusoire : nous nous trouvons dans un climat de guerre idéologique, où les deux monothéismes dominants réagissent comme tous les corps menacés et ne survivent plus qu'en entretenant et multipliant les interdits d'un autre âge. C'est-à-dire en vouant à Satan tout ce qui ne correspond pas à la lettre intégrale de leurs prédicats. J'aurais trop beau jeu de dénoncer les travers et les ridicules de plusieurs de ces interdits, comme le fait que l'islam proscrie la consommation d'alcool, alors que Mohammed dit expressément que l'élu en consommera au Paradis, et que le *Nouveau Catéchisme* se mêle de flétrir la consommation de tabac, ce qui ne relève à l'évidence ni de l'eschatologie ni du principe de liberté imparti par le Créateur à sa créature. Il est trop facile de se moquer d'un manuel qui parle des desseins de Dieu, mais qui, en contrepartie, condamne l'astrologie ! Toutefois, on peut toujours s'irriter de ce que ces deux monothéismes s'obstinent à représenter la femme comme un produit raté de la Création, ainsi qu'on l'a vu lors du hourvari causé par la décision du synode de l'Église d'Angleterre autorisant l'ordination des femmes, et comme on le voit tous les jours dans les plus sourcilleux des pays islamistes, telle l'Arabie Saoudite, où les femmes n'ont même pas le droit de conduire une auto. Où donc Mohammed a-t-il interdit de conduire une auto ? Et pourquoi pas aussi la machine à laver ?

C'est ainsi que l'islam s'arc-boute dans des positions médiévales, ce qui ne fera que rendre plus brutal son inéluctable ajustement à la civilisation

moderne, et c'est encore ainsi que la clientèle de l'Église catholique va s'amenuisant de décennie en décennie, jusqu'à ne plus représenter que moins de 10 % des baptisés de France, par exemple (les pourcentages ne sont guère plus glorieux dans le reste de l'Europe).

Or, ce sont là les deux principales religions qui professent l'existence de Satan. Comme on peut en juger, elles ont été elles-mêmes intoxiquées par leur croyance dans le Malin. L'une se retranche du monde contemporain, surtout l'occidental où elle assure que le Malin siège en permanence, et dont elle prétend n'importer que la technologie et les produits, l'autre se meurt, fondant un espoir illusoire sur les populations chrétiennes d'Amérique du Sud, auxquelles elle interdit dûment la contraception sous toutes ses formes ; ainsi Rome gagnerait-elle outre-Atlantique la clientèle qu'elle a perdue chez elle ! Cruelle illusion ! Il se crée depuis vingt ans un clergé frondeur et contestataire en Amérique du Sud et les excommunications n'ont pas plus d'effet sur les réalités économiques et démographiques que les danses des Peaux-Rouges, autrefois, pour faire venir la pluie.

À celui qui serait tenté d'observer que le déclin religieux n'est pas une mauvaise chose, puisqu'il devrait entraîner le déclin de l'idée de Satan, il faut opposer que la vérité est tout autre : ce déclin a déclenché une prolifération de sectes parachrétiennes, dont le prosélytisme sauvage n'arrête pas de faire des victimes, c'est-à-dire des égarés dupés par l'illusion qu'ils ont trouvé la vérité. En d'autres termes, des fanatiques en puissance.

Ce qui paraît infiniment plus grave est que, même si nous ne sommes plus religieux, ni même pratiquants, dans l'Occident jadis chrétien, nous avons gardé l'empreinte culturelle de l'Église et la manie manichéenne de tout qualifier. La seule différence avec les siècles passés est que cette servilité au fantasme du Diable sert d'autres fins politiques que celles qu'avaient prévues les créateurs du fantasme. Mais l'animal démoniaque est toujours et plus que jamais politique. Les résurgences de la férocité bestiale et de l'imbécillité nazies dans l'Allemagne contemporaine à l'égard des Juifs, des Turcs, des Tziganes ne procèdent de rien d'autre que de l'antique et infecte habitude des guerres de religion, ressuscitées par les brutes nostalgiques du III^e Reich. *Idem* pour les massacres des musulmans par des chrétiens dans feu la Yougoslavie, au cours de la lugubre année 1992. *Idem* pour l'obstination britannique à s'accrocher en Irlande du Nord, vestige de la haine partagée des protestants contre les papistes des siècles passés. *Idem* pour les massacres d'Arméniens et d'Azéris, autre guerre de religion, à propos de l'enclave chrétienne du Nagorny-Karabakh. *Idem* pour l'interminable hostilité entre Israël et les autres pays arabes. *Idem* sous d'autres cieux pour la détermination furieuse des Tamouls hindouistes et musulmans à s'implanter dans le Sri-Lanka, essentiellement bouddhiste, pour y imposer leurs religions dans des territoires qu'ils voudraient indépendants. Dans tous les foyers de conflit, on voit brasiller l'ombre de ce Satan qui, pourtant, n'exista jamais que dans l'imagination de prêtres iraniens d'il y a deux mille six cents ans !

Si l'on ne croit plus vraiment à Dieu, l'on croit toujours au Diable, donc, comme les débiles satanistes décrits plus haut, qui se font une idée beaucoup plus précise de l'Ennemi que du Créateur et qui n'oublient jamais d'allumer des cierges noirs au Cornu, mais auxquels ne viendrait pas l'idée de faire l'aumône au nom de Dieu et de Jésus, puisqu'ils se veulent donc « croyants », encore moins de faire une prière. Mais il faudrait toute une psycho-pathologie de la vie quotidienne pour montrer que l'Occidental qui se croit civilisé sacrifie quotidiennement à un véritable, mais réel satanisme, dans ses querelles, ses aversions, ses petits gestes. La même psychopathologie nous révélerait peut-être aussi comment l'obsession du Mal entretient et développe certains troubles de l'esprit qu'on appelle paranoïa.

Quelle politique et quelle philosophie peuvent avoir raison de ces infrastructures superstitieuses, ancrées dans les subconsciouss depuis l'enfance et depuis des siècles ? Et quelle éducation ? En 1908 et 1909, en France, les évêques dénoncèrent l'école laïque comme « diabolique », et les curés faisaient la tournée des familles pour brûler les manuels laïcs (rapporté par Jacques Ozouf dans *Nous, les maîtres d'école*). En 1929, dans l'encyclique *Divini illius magistri*, le pape Pie XI condamna la fréquentation de l'école laïque par les enfants catholiques. Et les fracas plus récents de l'école privée montrent que les esprits n'ont pas beaucoup évolué en un demi-siècle^I. « Le droit à la liberté religieuse ne peut être de soi ni illimité ni limité seulement par un "ordre public", conçue manière positiviste ou naturaliste^{II} », écrit le *Nouveau Catéchisme* de façon révélatrice, ajoutant : « Les "justes limites" qui lui sont inhérentes doivent être déterminées pour chaque situation sociale par la prudence politique. » Il est donc, pour certains, aussi impératif que jadis d'enseigner l'existence du Diable. Par antithèse, il serait intéressant de savoir combien de gens adressent une pensée à l'Assomption de Marie lors de la ruée automobile de nos 15 août.

Pourquoi tant d'insistance, à la fin, à défendre une fiction aussi néfaste que ridicule ? Pourquoi l'insistance du *Nouveau Catéchisme* (articles 2113 et 2116) à interdire le recours à Satan ou aux démons, à la magie et à la sorcellerie, dont chacun sait que l'efficacité est nulle ? Quelqu'un dans une Église croit-il en son âme et conscience à la possibilité de mobiliser Satan et les siens ? Est-ce bien la hantise du Mal qui motive ces injonctions d'un autre temps ? Il s'en faudrait. Les trois monothéismes ont été déchargés de leurs fonctions sociales par les lois pénales et civiles : l'assassinat, le vol et même l'adultère sont aujourd'hui sanctionnés par la loi de façon très nette. Même dans nos démocraties « avancées », l'adultère entraîne des conséquences financières qui sont aussi pénibles qu'une sanction juridique, et, bien plus, morale. Le parjure n'est plus guère retenu en Occident, fût-ce comme faute, et citer l'envie comme le péché contre lequel prémunirait la peur du Diable serait aujourd'hui faire offense à son interlocuteur. Quant à la condamnation de l'athéisme et du polythéisme (articles 2110 et 2112), elle constitue une offense fondamentale à la liberté, par exemple celle d'être hindouiste, sous

prétexte de défense du christianisme.

Restent la haine de la différence et la sexualité. C'est là le véritable domaine assigné à Satan par les monothéismes. La première est vieille comme le monde : finalement, Adam se prit d'aversion pour la femme parce qu'elle était différente, et depuis lors, l'humanité n'a cessé de haïr l'étranger, du premier coup, comme cela, pour rien, pour la seule raison qu'il est étranger. Mais il est évident que, loin de protéger l'individu contre cette haine, les monothéismes l'entretiennent et la renforcent comme on l'a vu. Le devoir de charité s'est vu substituer celui d'aversion pour l'étranger. Or, est étrangère toute personne qui n'est pas de la paroisse.

À cet égard, la défense de Satan a donc fait long feu, le prétexte n'est pas recevable. Ce n'est pas contre le Satan de la haine que nous prémunissent les monothéismes. L'interdiction de la sexualité, elle, ressortit beaucoup plus au système de Satan.

Car le principe des trois monothéismes est au fond le même : la Terre n'est qu'une vallée de larmes et notre seul but ici-bas doit se limiter exclusivement à préparer notre salut. C'est ainsi qu'inventeurs de la Faute, on l'a vu, les Mésopotamiens, déjà, se confondaient à longueur de vie dans la pénitence et l'autoflagellation morale (de fait, les Chiites se livrent encore chaque année à une fête atroce, l'Achoura, où, torse nu, les croyants les plus ardents pratiquent l'autoflagellation, mais physique et sanglante, à l'aide de fouets à trois chaînes munis de crochets à leurs extrémités, variante de nos supplices médiévaux). Toute pratique du plaisir est donc répréhensible, puisqu'elle postule que le Paradis peut commencer ici-bas. Or, une telle pratique est une injure à l'au-delà.

Mais quel plaisir ? Celui de la bonne chère n'a guère plus cours, notre époque s'étant entichée de diététique et l'alimentation courante tenant déjà de la pénitence (la quasi-totalité des populations citadines d'Occident se dirige, quand elle le peut, vers le sandwich). Celui de la distraction, c'est dire ! La religion télévisuelle a remplacé les spectacles des grandes fêtes, et l'on peut douter que, sauf à Abou Dhabi, l'on risque l'Enfer pour avoir regardé une série télévisée. Reste le sexe. Le Sexe, voilà l'objet ultime et véritable de l'existence de Satan !

Chez les chrétiens, on le sait depuis Saül-Paul, avorton comme il se définit lui-même, l'usage du système génital n'est autorisé que dans le cadre du mariage et encore, à la condition implicite que ce soit em...bêtant. Il faut bien qu'à la fin on le reconnaisse, le grand souci des Églises a été de contrôler et codifier l'acte sexuel, et jusqu'aux positions licites. Dans le passé, le contrôle n'était pas trop malaisé, d'une part, l'anonymat des grandes métropoles contemporaines n'existant pas, de l'autre, la nature ayant prévu une sanction à longue durée pour la gaudriole, c'est-à-dire la grossesse. La grossesse hors des liens du mariage était autrefois une sombre aventure et elle coûtait de l'argent. On pouvait donc tenir les filles, et quant aux garçons tentés par la masturbation, il suffisait de leur dire qu'elle rendait fou et sourd et

qu'elle promettait à une mort précoce. En effet, disait-on même, le masturbateur coïtait avec un succube, lequel était toujours atteint d'une maladie gravissime ! Jusque vers les années 1930, alors qu'on se moquait des « nègres » et des « primitifs », on a enténébré l'esprit de la jeunesse avec de telles sornettes, proférées d'un ton magistral. Ai-je assez entendu répéter dans ma jeunesse, sous couvert d'information objective, que la masturbation causait des maladies des poumons et du cœur, et puis qu'elle causait l'impuissance ! Satan, c'était le plaisir, bien sûr, puisqu'il était prince de ce monde et qu'il encourageait à l'orgasme terrestre.

L'avènement de la pilule a évidemment changé les choses, et dès lors (l'étude n'existe pas, mais elle mérite d'être entreprise), sa diffusion a coïncidé avec une baisse de la fréquentation des églises. Le 28 décembre 1968, avec la loi Neuwirth, le Diable, déjà surnommé sombrement Corydon et « Esprit du stupre », gagna un nouveau nom et s'appela 19-nor-progestérone. On en est toujours là et, dans leurs itinérances, nos papes vont rappelant à des populations atteintes par une explosion démographique alarmante que la pilule est un péché (ne parlons pas de l'avortement), au même titre que la masturbation et l'homosexualité. On a vu, plus récemment, la campagne obstinée faite par nos autorités morales et religieuses contre le préservatif. On est en droit de demander si de tels discours ont quelque sens au vu des taux de croissance de la population mondiale. Au rythme actuel, nous serons douze milliards d'humains sur une planète où la famine sévit déjà en maints lieux de façon endémique. À moins que, la majorité des populations ayant envoyé le Diable au diable, la pilule n'ait gagné droit universel de cité (il n'y avait, en 1990, que cent treize millions de femmes dans le monde entier qui la prissent, et cela se voit bien assez !).

C'est donc pour cela qu'on maintient Satan en vie, comme, il y a quelques décennies, on maintint en vie des cadavres pantelants de dictateurs : c'est l'épouvantail qui sert à brider la sexualité. Extraordinaire dégénérescence de l'Ennemi ! À ses origines orientales, ce monstre fabuleux osa disputer au Créateur la primauté dans l'univers, dans des combats épiques, et voilà que ce n'est plus qu'un petit vieux lubrique. Telle Marthe Richard dans sa guerre picrocholine aux maisons closes, le vaste corps constitué des prêtres, des rabbins et des mollahs n'entretient donc le mythe du Diable qu'aux fins d'empêcher le débridement frénétique ! On peut mesurer l'efficacité de ces combats : ce sont, dans toutes les villes d'Europe, de vastes quartiers qui sont livrés à la prostitution, et quelle prostitution ! Les maisons closes chères à Lautrec et Zola feraient en comparaison figure de pensionnats ! Des chaînes de magasins proposent partout des vidéos qui serviraient aisément de remèdes contre le vice. Mais pendant ce temps, la drogue et la violence, singulièrement absentes des sermons du *Nouveau Catéchisme*, ceignent nos métropoles de petits Beyrouth. C'est là, pourtant, le vrai Diable, mais qui en aurait cure !

Faut-il donc vivre sans la notion du Mal ? Les Grecs et les bouddhistes

témoignent que ce n'est pas une utopie. Et qu'on peut aimer Dieu sans craindre le Diable, dans la dignité qu'Il nous a impartie. La guerre qu'on mène à ce dernier n'a fait que verser le sang. Elle a exalté nos tendances les plus bestiales. Elle a fait brûler Jeanne d'Arc, elle a fait brûler des philosophes, elle a fait brûler des « sorcières », elle a fait brûler des protestants, elle a fait brûler des Indiens, elle a fait brûler des Juifs. On peut le mesurer sans peine, la défaite patente et permanente des assauts livrés à la Bête ne change rien aux dangers de ce fantasme obscène qui ronge nos sociétés, depuis les philosophes jusqu'aux clochards. Comment ne pas songer que, s'il avait vécu dans la Grèce antique, Hitler n'eût été qu'un factieux de plus ?

Mais c'était du temps où, comme dit Nietzsche, « nul dieu n'était la négation ni le blasphème d'un autre » !

I- Et encore plus ! Lors du vote de la loi Camille Sée, en 1880, qui créait l'enseignement secondaire des jeunes filles, *Le Gaulois*, organe de la droite chrétienne, ne vit d'autre avenir pour les malheureuses passées par de tels enseignements que le suicide ou la prostitution ! (Cité par Mona Ozouf dans *L'École de la France, essai sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement*, Gallimard, 1984.)

II- L'article 2357 du *Nouveau Catéchisme* qualifie cependant l'homosexualité comme « contraire à la loi naturelle ».

Index¹

¹- Cet index a été établi par Pierre Peuchmaud.

A

AARON (frère de Moïse) : 1-2.

AAS *Amr ibn el* – : 1.

ABDALLAH (père de Mahomet) 1.

ABD EL MOTTALIB (grand-père de Mahomet) : 1.

ABD EL RAHMÂN : 1.

Abdère (Thrace) : 1.

ABD SHAMS : 1.

ABÉLARD PIERRE : 1, 2.

ABIMELECH, ROI DE SCHECHEM : 1.

Aborigènes australiens : 1, 2-3, 4-5.

Abou Dhabi : 1.

ABOU TALEB (oncle de Mahomet) : 1, 2.

ABRAHAM, roi d’Axoum : 1.

Abydos (Égypte) : 1.

Abyssinie, Abyssins : 1-2, 3, 4.

ACHAB, roi d’Israël : 1-2.

Achaïe (Grèce) : 1.

ACHÉMÉNIDES, dynastie perse : 1, 2.

ACHILLE (héros homérique) : 1.

Achoura (fête chiïte) : 1.

AÇTAR (dieu arabe) : 1.

Actes des Apôtres : 1.

Actium, bataille d’ – (31) : 1.

ADAM (premier homme) : 1, 2, 3-4, 5, 6.

Adamiens, secte : 1.

Ad extirpanda, bulle d’Innocent IV : 1.
 ADONAI (nom de Dieu) : 1.
 Adoulis, *auj.* Zula (Abyssinie) : 1.
 ADRASTE, roi mystique d’Argos : 1.
 AESHMA (démon mazdéen) : 1.
 Afghanistan : 1.
 Afrique : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10-11, *passim*, 12, 13.
Afrique fantôme, L’–, de M. Leiris : 1.
 Afrique du Sud : 1.
 AGAMEMNON, roi légendaire d’Argos : 1.
 Âge d’or : 1.
 AGHORA (dieu hindou) : 1.
 Agnani (Italie) : 1.
 AGNI (dieu védique du feu) : 1, 2, 3, 4.
 AHMOSES I^{er}, pharaon : 1, 2.
 AHONE (divinité des Indiens de Virginie) : 1.
 AHRIMAN (dieu védique, puis mazdéen du mal) : 1, 2-3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10-11, 12, 13.
 AHURA MAZDA (dieu védique iranien) : 1, 2, 3, 4-5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.
ahuras (divinités védiques iraniennes) : 1.
 AĪNUS, peuple (Japon) : 1.
 AĪSH, moine : 1.
 AKHNATON (AMENHOTEP IV), pharaon : 1-2.
akhou (démons égyptiens) : 1.
 AKIBEEL (ange) : 1.
 Akkad (Mésopotamie) : 1, 2, 3, 4, 5.
 AKOMAN (dieu mazdéen) : 1.
 AKSOBYA (nom de Bouddha) : 1.
 AL AHA (« faux dieu » mandéen) : 1-2.
 ALAINS, peuple : 1, 2.
 ALAMANS, peuple : 1.
À la poursuite de Satan, de R.D. Hicks : 1.
 ALBERT LE GRAND (dominicain) : 1-2.
 Alberta (Canada) : 1.
 Albi : 1.
 Albigeois *voir* cathares.
 Albuquerque (Nouveau-Mexique) : 1.
 ALCMÈNE, princesse légendaire de Mycènes : 1.
 ALEXANDRE LE GRAND, roi de Macédoine : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
 ALEXANDRE SÉVÈRE, empereur romain : 1.
 ALEXANDRE IV, pape : 1.
 ALEXANDRE IV JANNÉE, grand prêtre de Jérusalem : 1.
 Alexandrie : 1, 2, 3, 4, 5, bibliothèque d’– : 6.
 ALEXIS I^{er} COMNÈNE, empereur byzantin : 1.

Algérie : 1.
 ALGONQUINS, peuple (Canada) : 1.
Alien, film : 1.
 Ali Kosch (Iran) : 1.
 ALLAH : 1, 2-3.
 Allemagne : 1, 2, 3, 4, 5, 6-7.
 Alliance, théologie de l' – : 1, 2, 3, 4, 5.
 Alpes : 1.
 ALTEJERRA OU ALTJIRA (dieu australien) : 1, 2.
 AMAR-UTUK (dieu sumérien) : 1.
 AMBROISE (Père de l'Église) : 1.
 AMENHOTEP I^{er}, pharaon : 1, 2.
 AMENHOTEP II, pharaon : 1.
 AMENHOTEP III, pharaon : 1, 2, 3.
 AMENHOTEP IV *voir* AKHNATON.
 AMATERASU-Ô-MI-KAMI (déesse shintoïste du soleil) : 1, 2.
 Amérique centrale : 1-2 *passim*.
 Amérique du Nord : 1-2, 3.
 AMÉRIQUE DU SUD : 1-2, 3, 4, 5, 6-7 *passim*, 8, 9
 Amériques, peuplement des – : 1-2, 3, 4-5, 6.
ameshas spentas (Immortels mazdéens) : 1.
 AMINA (mère de Mahomet) : 1.
 AMITABHA (nom de Bouddha) : 1, 2.
 AMMISADUQUA, roi de Sipar : 1.
 AMMONITES, peuple sémite : 1.
 AMOGASIDDHI (nom de Bouddha) : 1.
 AMON (dieu égyptien) : 1, 2, 3.
 AMPHITRYON, roi légendaire de Tirynthe : 1.
Anabase, L' –, de Xénophon : 1.
 ANAHITA (dieu védique) : 1.
Analectes, de Confucius : 1.
 ANANIAS : 1.
 Anatolie : 1, 2, 3, 4.
 ancêtres, culte des – : africain : 1, chinois : 2-3.
 Ancien Testament : 1-2 *passim*, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14.
 ANGAMI, tribu naga : 1.
 ange gardien : 1.
 anges : 1-2, 3, 4, 5-6, 7, 8.
 ANGLES, peuple : 1.
 Angleterre : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.
 Angola : 1.
 ANGOULÊME Louis Antoine de BOURBON, duc d' – : 1.
 animisme : 1-2.
 ANNE (mère de Marie) : 1, Annonciation : 2.

Annunaki (panthéon inférieur mésopotamien) : 1.
 ANSELME saint : 1.
 Antioche : 1, 2.
 ANTIOCHUS IV ÉPIPHANE, roi séleucide : 1
 ANTIOPE : 1.
Antiquités judaïques, Les, de Flavius Josèphe : 1.
 antisémitisme : 1-2, 3, 4.
 ANTOINE Marc : 1.
 ANTOINE saint : 1.
 ANTOINE DE PADOUE saint : 1.
 ANU (dieu babylonien du ciel) : 1, 2, 3, 4.
 ANUBIS (dieu égyptien) : 1.
 ANULA, peuple (Australie) : 1.
 AO (tribu naga) : 1.
 APACHES, peuple (Nouveau-Mexique) : 1, 2-3, 4.
 APELLES (officier syrien) : 1
 APHRODITE (déesse grecque de l'amour) : 1, 2, 3, 4, 5, 6.
Apocalypse, de Jean : 1, 2.
 APOLLON (dieu grec de la lumière) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13.
 APOLLONIUS DE TYANE : 1, 2.
 APOPIS (serpent égyptien) : 1.
 Appia (Samoa) : 1, 2.
 APSU (dieu babylonien de l'eau douce) : 1, 2, 3.
 APU ILLAPU (dieu inca) : 1.
 Apulie : 1, 2, 3.
 Arabie (Péninsule arabique) : 1-2 *passim*.
 Arabie Saoudite : 1, *Arallu* (Enfer mésopotamien) : 2.
 araméen (langue) : 1.
 ARAMÉENS, peuple sémite : 1.
 Aran, district d' – (Iran) : 1.
 ARANDA, peuple (Australie) : 1.
 Arche d'alliance : 1.
 Ardennes : 1.
 ARDHANARISVARA (nom de Siva) : 1.
 ARENDT Hannah : 1.
 ARÈS (dieu grec de la guerre) : 1, 2, 3.
 Argonautes : 1.
Argonautes du Pacifique occidental, Les, de B. Malinowski : 1.
 ARIANE : 1, 2.
 ARISTOBULE PHILHELLÈNE, grand prêtre de Jérusalem : 1
 ARISTOTE : 1, 2-3.
 ARIUS, arianisme : 1-2, 3.
 Arizona : 1, 2.
 Arles : 1.

ARNAUD-AMAURY, abbé de Cîteaux : 1.
ARRUNDTA, peuple (Australie) : 1.
ARSÈNE, évêque : 1.
Arslan-Tash (Mésopotamie) : 1.
ARTAXERCÈS II, roi de Perse : 1, 2.
ARTÉMIS (déesse grecque) : 1, 2, 3.
ARTÉMIS DYCTINNA (déesse crétoise) : 1.
Arvales, association culturelle romaine : 1.
ARYAMAN (dieu védique iranien) : 1.
ARYENS, peuples : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.
ASARADEL (ange) : 1.
Asgard (Olympe nordique) : 1.
ashipus (magiciens mésopotamiens) : 1.
Assiab (Iran) : 1.
Asie : 1, 2-3 *passim*, 4.
ASMODÉE (démon) : 1.
ASOKA, empereur d'Inde : 1.
Assam (Inde) : 1.
Assour (Assyrie) : 1, 2, 3, 4, 5.
ASSOURBANIPAL, roi d'Assyrie : 1, 2, 3.
Assyrie, Assyriens : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8-9, 10.
ASTAROTH (divinité babylonienne) : 1, 2.
ASTARTÉ (déesse grecque) : 1, 2, 3.
astrologie : 1, 2.
asû, prêtres babyloniens : 1.
asuras (contre-dieux védiques) : 1.
ATAHUALPA, empereur inca : 1.
ATHANASE (helléniste alexandrin) : 1, 2.
athéisme : 1.
ATHÉNA (déesse grecque) : 1, 2, 3, 4, 5.
Athènes : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.
Athos, mont (Grèce) : 1.
Atlantique, océan : 1, 2.
ATLAS (géant) : 1.
ATON (le Soleil), « dieu unique » égyptien : 1-2.
ATOUM (dieu égyptien) : 1, 2, 3.
ATSUWEGI, peuple (Amérique du Nord) : 1.
ATTAR (divinité minéenne) : 1-2.
Attique : 1, 2.
ATUA-METUA (dieu pascuan) : 1, Auckland (Nouvelle-Zélande) : 2, 3.
AUGUSTIN saint : 1, 2.
AUPICK colonel Jacques : 1.
Auschwitz : 1.
Australie : 1, 2-3, 4-5, 6.

Austronésie : 1.
 Auvergne : 1.
 AVALOKITESVARA (avatar de Bouddha) : 1.
 Avaris (Égypte) : 1.
Avesta, corpus iranien : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.
 Avignon : 1, papes d' – : 2-3.
 Axoum (Abyssinie) : 1-2.
 ayatollahs : 1, 2.
 AYER William Ward : 1.
 AZ (démon mazdéen) : 1.
 AZANDÉS, peuple (Haut-Congo) : 1.
 AZAZEL (démon mazdéen, puis biblique) : 1, 2, 3-4.
 Azhar, El, université islamique (Égypte) : 1.
 AZKEEL (ange) : 1.
 AZTÈQUES, peuple (Mexique) : 1, 2, 3, 4, 5-6, 7, 8-9, 10.
 Aztlan (ciel aztèque) : 1.

B

BAAL (dieu assyrien) : 1, 2, 3, 4, 5, 6.
 Baalbek (Liban) : 1.
 Babylone, Babylonie : 1, 2, 3, 4-5 *passim*, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14.
 Bacchanales, fêtes : 1.
Bacchantes, Les, d'Eschyle : 1.
 BACCHUS (dieu romain) : 1.
 Bactriane : 1, 2.
 BAHA'ALLAH : 1.
 BA HAMPATE A. : 1.
 BAHIRA, moine : 1, 2.
 BAHN Paul : 1.
 BA-ILA, peuple (Afrique) : 1.
 BAILLY Anatole : 1.
 BALDER (dieu celte) : 1, 2.
 Balkans : 1, 2, 3.
 Ballets russes : 1.
 BAMBARA, peuple (Sénégal et Niger) : 1-2.
 BANDA, peuple (Guinée) : 1.
 BANDVA (ennemi de Zoroastre) : 1.
 Banju Wangi (Java) : 1.
 Banks, îles (pacifique) : 1.
 Banque de Chine (Hong Kong) : 1.
Banquet, Le, de Platon : 1.
 BANTOUS, peuple (Zambèze) : 1, 2.
 baptême : 1-2, 3, 4, 5.

BARDIYA (frère de Cambyse) : 1.
BARDIYA (GAUMATA, alias –), imposteur perse : 1.
bardes : 1.
bardo (« passage » tibétain) : 1-2.
BARKAYAL (ange) : 1.
Bar-Kochba : 1.
Barköl (Chensi) : 1.
BARNABÉ pseudo – : 1, 2.
BARON SAMEDI (dieu vaudou) : 1.
BARTIMÉE (aveugle) : 1.
BASEDOW Herbert : 1.
BASILE (moine bogomile) : 1.
BASILE II, empereur byzantin : 1.
BASILE LE LE GRAND (Père de l'Église) : 1.
BASILIDE (gnostique) : 1.
BASUMBWA, peuple (Afrique) : 1.
BATAKS, peuple (Sumatra) : 1.
Batman, film : 1.
BATRES Leopoldo : 1.
BAUDELAIRE Charles : 1, 2-3.
BAUDRILLARD Jean : 1.
Bavière : 1.
BEETHOVEN Ludwig van – : 1.
Behistun (Iran) : 1.
Behring, détroit de – : 1, 2, 3, 4.
BEL *voir* BAAL
BÉLIAL, ou BÉLIAR (nom de Satan) : 1-2, 3.
Believers, The, film : 1.
BELZÉBUTH : 1, 2, 3, 4, 5.
BENDA Benedetto : 1.
BENHADJ Benhadj : 1.
Bénin, culture du – (Afrique) : 1, 2.
BÉRÉNICE : 1.
BERKOWITZ David : 1-2.
Berlin : 1.
BERNAL Martin : 1.
BERNAND André : 1, 2.
BERRYER Nicolas René : 1.
Bête du Gévaudan : 1.
Béziers : 1.
BHAGA (dieu védique iranien) : 1.
BHARATA (tribu aryenne) : 1.
Bhradaranyaka (Upanishad) : 1.
Bible *voir* Ancien Testament, Nouveau Testament.

Bible de Satan, La, de A. La Vey : 1.
 Bienheureux, îles des – (celte, légendaire) : 1.
 BIMBINGA, peuple (Australie) : 1.
Bingo-fudoki, texte shintoïste : 1.
 Birmanie : 1.
 Bismarck, archipel des – : 1.
 Blaue Reiter, mouvement : 1.
 BODDHIDHARMA, moine bouddhiste indien : 1-2.
 BOGOMILE, pape : 1.
 Bogomiles : 1, 2-3.
 Bohême : 1.
 BOLI (esprit néo-guinéen) : 1.
 BOLIVIE : 1.
 BONAVENTURE saint : 1.
 BONIFACE VIII, pape : 1.
 Bon sauvage, mythe du – : 1, 2, 3.
 Bordeaux, concile de – : 1.
 Bornéo : 1, 2.
 BOCHIMANS, peuple (Kalahari) : 1, 2-3.
 Bosnie : 1, 2.
 BOTHA (archéologue français) : 1.
 BOTTÉRO JEAN : 1.
 BOUC ÉMISSAIRE : 1, 2, 3.
 BOUCHER FRANÇOIS : 1.
 BOUDDHA : 1, 2-3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13.
 bouddhisme : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, chinois : 11, 12-13, indien : 14, 15, 16-17,
 18, japonais : 19, tibétain : 20-21 ; zen : 22-23.
 BOUGAINVILLE Louis Antoine de – : 1, 2.
 Boukhara (Ouzbékistan) : 1.
 BOURBONS, dynastie : 1.
 BOURGET Paul : 1.
 BOURDIN Georges : 1.
 Bourgogne : 1.
 BOYER Régis : 1.
 Boyowa, île de – (Trobriand) : 1.
 Bozrah (Syrie) : 1-2.
 Braga, 2^e concile de – (563) : 1.
 BRAHMA (dieu hindou) : 1.
 Brahman (essence de l'Univers, védique) : 1.
 BRAHMAN (dieu hindou) : 1, 2.
 brahmanisme : 1, 2-3.
 BRECHT Bertolt : 1.
 BRENDAN (navigateur irlandais) : 1, 2.
 Brésil : 1, 2-3, 4, 5, 6.

Bretagne : [1](#), [2](#).
 BRETON André : [1](#).
 BRICRIU (chef celte légendaire) : [1-2](#).
 Brighton, pavillon royal de – (Angleterre) : [1](#).
 BRIGITTE DE SUÈDE sainte : [1](#).
 BRIHASPATI (dieu védique) : [1](#).
 BRINVILLIERS Marie-Madeleine d'Aubray, marquise de – : [1](#).
 British Museum (Londres) : [1](#), [2](#).
 Brücke, mouvement expressionniste allemand : [1](#).
 BRUEGEL l'Ancien : [1](#).
 BRUNO saint : [1](#).
 BUFFON Georges Louis LECLERC, comte de – : [1-2](#), [3](#).
 Bulgarie : [1-2](#), [3](#).
 BULTMANN Rudolf : [1-2](#).
 BUREAU René : [1](#).
 BUSH George : [1](#).
 BWITI, peuple (Gabon) : [1-2](#).
 Byblos (Phénicie) : [1](#).
 Byzance : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5-6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#).

C

Cabinet du Roy de France, Le, de Fromenteau : [1](#).
 CACUS (démon romain) : [1](#).
 CAFRES, peuple (Afrique) : [1](#).
 CAÏN : [1](#), [2](#), [3](#).
 Cajamarca (Pérou) : [1](#).
 CAJETAN cardinal Tommaso de VIO, dit : [1](#).
 Calais : [1](#).
 CALANCHA padre : [1](#).
 CALEB (ou EL ESBAHA), roi axoumite : [1](#).
 Californie : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#).
 Cambodge : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).
 CAMBYSE, roi perse : [1](#), [2](#).
 CAMERON Dorothy : [1](#).
 Cameroun : [1](#).
 Campêche (Mexique) : [1](#).
 CAMPBELL Joseph : [1](#), [2](#).
 Canada : [1](#), [2](#).
 CANANÉENS, peuple : [1](#).
 CANDALI (démon tibétain) : [1](#).
 candomblé, rites (Brésil) : [1](#).
 Canton (Chine) : [1](#).
 Capharnaüm : [1-2](#).

Capitole (Rome) : 1, 2.
Carcassonne : 1.
CARCOPINO Jérôme : 1-2, 3, 4.
Cargo cuit (Océanie) : 1.
Carmanie : 1.
Carmel, mont (Palestine) : 1.
CARMENTIS (déesse romaine) : 1.
CARNUTES, peuple (Gaule) : 1.
CARPOCRATE (gnostique) : 1.
Carrhae, bataille de – (–53) : 1.
CARRIER MARTHA : 1.
CASALIS Raymond de –, « évêque » cathare d’Ararens : 1.
Castellane : 1.
Catal Höyük (Anatolie) : 1, 2, 3.
cathares, catharisme : 1, 2-3, 4, 5, 6, 7.
CATON l’Ancien : 1.
Caucase : 1.
CAUCHON Pierre, évêque de Beauvais : 1, 2.
CAURI (démon tibétain) : 1.
CELTES : 1, 2, 3, 4-5 *passim*, 6-7, 8.
Céphalonie, île (grèce) : 1.
CERBÈRE : 1.
CÉRÈS (divinité latine) : 1, 2.
CERNUNNOS (dieu celte) : 1.
CÉSAR Jules : 1, 2.
Césarée de Philippe : 1.
Ceylan : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.
CHAC (dieu maya de la pluie) : 1.
Chacal (dieu dogon) : 1.
chamans, chamanisme : 1-2, 3, 4, 5, 6, 7, 8-9.
Chambre ardente (France, 1679) : 1.
Champs Élysées : 1.
champs d’urnes, peuples des – : 1, 2, 3.
CHANDLER Phoebe : 1.
CHANG, dynastie chinoise : 1, 2.
Chant de Hiawatha, Le, de H.W. Long-fellow : 1.
Chants de Maldoror, Les, de Lautréamont : 1.
CHARCOT Jean Martin : 1, 2, 3, 4.
CHARLES QUINT, empereur d’Allemagne : 1.
CHARLES III le Simple, roi de France : 1.
CHARLES IX, roi de Suède : 1.
CHARLES MARTEL : 1.
CHASTA-COSTAS, peuple (Amérique du Nord) : 1.
CHASTENET Léonarde : 1.

CHATEAUBRIAND François René, vicomte de – : 1.
 CHEOU-SIN, roi chang : 1.
 Chéronée (Grèce) : 1.
 CHEYENNES, peuple (Amérique du Nord) : 1.
 Chi'a, chiites (branche de l'Islam) : 1, 2.
 CHIBCHAS, peuple (Colombie) : 1.
 Chichen-Itza (Mexique) : 1.
 CHILCOTIN, peuple (Canada) : 1.
 CHILDE V.G. : 1.
 Chili : 1, 2.
 CHILLUK, peuple (Soudan) : 1.
 CHIMUS, peuple (Pérou) : 1-2.
 Chine : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8-9, 10, 11, 12, 13, 14, 15.
 CHIRAC Jacques : 1.
 Choiseul, îles (Pacifique) : 1.
 « Cholos » (métis péruviens) : 1.
 Cholula (Mexique) : 1.
 Chorasmie : 1, 2.
 CHOU (dieu égyptien) : 1.
 CHOU, dynastie chinoise : 1.
 CHOUANG-TSEU : 1-2, 3, 4.
 Christian Front (U.S.A.) : 1.
 christianisme : 1-2, 3, 4-5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28-29, 30, 31, 32-33, 34, 35, 36, 37-38, 39-40, 41-42, 43, 44-45 *passim*, 46-47 *passim*, 48, 49-50.
 CHRISTIANSON Joan : 1-2.
 CHRISTINE, reine d'Espagne : 1.
Chroniques (Bible) : 1.
Churchman, The, revue (U.S.A.) : 1.
 C.I.A. (Central Intelligence Agency) : 1.
 CICÉRON : 1, 2, 3, 4.
 CIEZA DE LEON Pedro : 1, 2, 3.
 Cilicie : 1.
 cinéma : 1.
 V^e dynastie égyptienne : 1.
 circoncision : 1, 2.
 Ciskei : 1.
 Cisterciens, ordre des – : 1.
Cité de Dieu, La, de saint Augustin : 1.
 Cité interdite (Pékin) : 1.
 CIZIN (dieu maya de la mort) : 1, 2.
 CLAUDE, empereur romain : 1.
 CLÉMENT D'ALEXANDRIE (Père de l'Église) : 1, 2, 3, 4.
 CLÉMENT V, pape : 1.

CLÉMENT VI, pape : 1.
CLÉRAMBAULT Gaëtan GATIAN de – : 1.
CLOVIS, roi des Francs : 1, 2.
Cluny, musée de – (Paris) : 1.
CLYTEMNESTRE : 1.
CNIDIENS, peuple (Asie Mineure) : 1.
Cnossos (Crète) : 1.
Colchide : 1.
COLOMB Christophe : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
Colombie : 1.
Colombie britannique (Canada) : 1, 2, 3.
Coming of Âge in Samoa, de M. Mead : 1.
communisme : 1.
confession : 1.
confucianisme : 1-2, 3, 4.
CONFUCIUS : 1-2.
Congo : 1.
CONOR MAC NESSA, roi légendaire d’Ulster : 1.
CONRAD Joseph : 1, 2.
Conseil apostolique de Jérusalem : 1.
CONSTANTIN, empereur romain : 1, 2, 3-4, 5, 6, 7, 8.
Constantinople : 1, 2, concile de – (543) : 3.
Conversation entre Atoum et Osiris, texte égyptien : 1.
COOK capitaine James : 1, 2.
COOS, peuple (Amérique du Nord) : 1.
COOTCHIE (démon australien) : 1.
Copán (Mexique) : 1.
Coran : 1, 2, 3, 4-5.
Corée : 1, 2, 3.
Corinthe : 1, 2, 3.
CORONADO Francisco VASQUEZ de –. 1.
CORTÉS Hernán : 1.
Cortés, parlement espagnol : 1, 2.
COSMAS LE PRÊTRE (auteur byzantin) : 1.
COSTA DE ANDRADE Marcelo : 1.
COUGHLIN père : 1.
Coulommiers : 1.
COYOTE, ou KOYOTE (personnage mythique amérindien) : 1, 2-3.
COZE Paul : 1.
CREEKS, peuple (Géorgie, U.S.A.) : 1.
Crète : 1, 2, 3, 4.
crimes rituels : 1-2, 3, 4.
Croatie : 1.
Cro-Magnon, homme de – : 1, 2, 3, 4-5.

Croisades : 1, 2.
 CROM CRUACH (dieu celte) : 1.
 CROWLEY Aleister : 1.
 CROMWELL Oliver : 1.
 Crotone (Italie) : 1.
 Ctésiphon, bataille de – (637) : 1.
 CUCHULAINN (héros celte) : 1, 2, 3.
 CUPIDON (dieu romain) : 1.
 CYAXARÈS, roi des Mèdes : 1.
 CYBÈLE (déesse) : 1, 2, 3.
 Cyclades, îles : 1, 2.
 cyniques grecs : 1, 2-3, 4.
 CYRILLE le Philosophe, saint : 1.
 CYRUS II le Grand, empereur perse : 1, 2, 3, 4, 5, 6.

D

DACES, peuple : 1, 2.
daevas (dieux védiques) : 1, 2, 3, 4-5.
daïmons (grecs) : 1, 2.
 DAKOTAS, peuple (Amérique du Nord) : 1.
 DAKSA (dieu hindou) : 1.
 Dahna (Arabie) : 1.
 Dalai-Lama : 1.
 Dalmatie : 1, 2.
 Damas : 1.
 DAMKINA (déesse babylonienne) : 1, 2.
 DANEL (ange) : 1.
 Danemark : 1.
 Danse de la pluie (hopi) : 1.
 DANU (Grande Déesse celte) : 1.
 DARIUS I^{er}, roi de Perse : 1, 2, 3, 4-5, 6, 7.
 DARMESTETER J. : 1.
 DARWIN Charles : 1.
 DÂSA, peuple (Inde) : 1.
 DAVID, roi d'Israël : 1, 2, 3, 4.
 DAVIS Edward : 1.
 DAYAKS, peuple (Bornéo) : 1.
De defectu oraculorum, de Plutarque : 1.
 Dedou, ou Busiris (Égypte) : 1.
 Défunts (fête chrétienne) : 1.
 DEIOCÈS, roi mède : 1.
deisidaimonia (« superstition » grecque) : 1-2.
De Iside et Osiride, de Plutarque : 1, 2-3.

DELATTE Armand : 1.
 DELIBRIAS Georgette : 1.
 Delphes : 1, 2, 3.
 Déluge : 1, 2, 3, 4, 5.
dema (esprits néo-guinéens) : 1.
 DÉMÉTER (déesse grecque) : 1, 2, 3.
 DÉMÉTRIUS (cynique grec) : 1.
 Démoniurge (concept gnostique) : 1, 2.
 démographie : 1.
 DÉMONAX (cynique grec) : 1.
 démonologie chrétienne : 1-2, 3, 4-5, 6-7, 8.
 DÉMOSTHÈNE : 1.
 DENYS D'HALICARNASSE : 1.
 Dr in Ashunak (Irak) : 1.
 DESCARTES René : 1, 2.
De superstitio, de Sénèque : 1.
Deus Fidius (romain) : 1.
Deutéronome : 1.
 DEVER (démon biblique) : 1.
dharma (loi religieuse brahmanique) : 1.
 DHRITARASHTRA, prince indien : 1-2.
Diabes de Loudun, Les, de A. Huxley : 1.
 DIAGHILEV Serge de – : 1.
Dialogue du pessimiste, texte assyrien : 1.
 DIDEROT Denis : 1.
 DIDIGWARI (dieu ik) : 1.
 DIDON, reine de Carthage : 1.
 DIERI, peuple (Australie) : 1, 2.
Dies irae : 1.
 DIETERLEN Germaine : 1.
 DIEU : 1, 2-3 *passim* ; voir ÉLOHIM, JÉHOVAH.
Dieu d'eau, de M. Griaule : 1, 2.
 « Dieu ineffable » (Rome) : 1-2.
 DIMME (diabesle sumérienne) : 1.
 DINKA, peuple (Soudan) : 1-2.
 DIODORE DE SICILE : 1, 2, 3, 4.
 DIOGÈNE : 1-2.
 DIOMÈDE, roi d'Argos : 1.
 DION CHRYSOSTOME : 1.
 DIONYSOS (dieu grec) : 1, 2, 3-4, 5, 6-7, 8.
 DIOP Birago : 1.
Directorium Inquisitorum, de N. Eymerich : 1.
Divini illius magistri, encyclique de Pie XI : 1.
 Dix Commandements : 1, 2, 3, 4.

XVIII^e dynastie égyptienne : 1-2.
 Diyarbékir (Haut-Djéziré) : 1.
Document de Damas, écrit intertestamentaire : 1, 2.
 DOGONS, peuple (Mali) : 1, 2, 3, 4, 5.
 DOMITIEN, empereur romain : 1.
 DORIENS, peuple (Grèce) : 1.
 DOSITHÉE : 1, 2.
 Dour-Sharroukin (Mésopotamie) : 1.
Dracula, de B. Stoker : 1.
 Dragovista : 1.
 DRAUGR (esprit celte) : 1.
 DRAVIDIENS, peuple (Inde) : 1, 2.
Droit à la paresse, Le, de P. Lafargue : 1.
 druides : 1, 2, 3-4, 5, 6-7, 8.
 dualisme : 1-2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.
 DULL KNIFE, chef cheyenne : 1.
 DUMÉZIL Georges : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10-11, 12, 13, 14, 15, 16.
 DUNS SCOT John : 1.
 DURAND Jean-Marie : 1.
 DURKHEIM Émile : 1, 2.
 DURYODHANA (démon indien) : 1-2.
 Dusiens : 1.
 DYA (notion bambara) : 1.
 Dyrrachium : 1.
 DZERJINSKI Félix : 1.

E

EA (dieu babylonien de l'eau) : 1, 2.
 ébionisme (hérésie chrétienne) : 1.
 Ecbatane : 1.
 ECKHART Maître : 1.
 Écosse : 1, 2.
Edda de prose, textes celtes : 1.
 Éden : 1-2, 3, 4, 5.
 ÉGÉRIE (nymphé) : 1.
 Église d'Angleterre : 1
 Église baptiste du Calvaire (New York) : 1
 Église copte : 1.
 Église de Satan (U.S.A.) : 1-2.
 Église universelle du Royaume de Dieu, secte brésilienne : 1.
 Égypte, Égyptiens : 1, 2, 3, 4-5, 6, 7, 8, 9, 10, 11-12 *passim*, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24.
 Égypte moderne : 1, 2, 3.

EU-AH-SA-PE, chef sioux : 1.
 EINSTEIN Albert : 1.
 Élam, pays d'– (Iran) : 1-2.
 Elcésaites, secte essénienne de Mésopotamie : 1, 2.
 Éleusis, mystères d'– : 1, 2.
 ELIADE Mircea : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
 Elmina (*auj.* Ghana) : 1.
 ÉLOHIM (nom de Dieu) : 1, 2, 3.
 EMERSON Ralph Waldo : 1.
 Émilie : 1.
 Empire britannique : 1.
 Empire séleucide : 1.
 encratisme (hérésie chrétienne) : 1.
Encyclopaedia Britannica : 1, 2, 3.
Encyclopaedia Universalis : 1, 2.
 Endor, sorcière d'– : 1, 2.
 ÉNÉE (héros troyen) : 1, 2.
Énéide, L'–, de Virgile : 1, 2.
 Enfer chrétien : 1, 2, 3, 4, 5, 6.
 Enfer islamique : 1-2.
 Enfers babyloniens : 1-2, 3, grecs : 4, 5-6, 7-8 ; romains : 9-10.
 ENKI (dieu sumérien de l'eau) : 1, 2, 3-4, 5.
 ENKIDU (héros sumérien) : 1, 2-3.
 ENLIL (dieu babylonien de la terre) : 1, 2, 3.
 ENNIUS (auteur romain) : 1.
 ÉNOCH (patriarche biblique) : 1.
Enuma Elish (Poème de la création babylonien) : 1, 2-3.
 Éoliennes, îles *voir* Lipari, îles.
 ÉOLIENS, peuple (Grèce) : 1.
 Éphèse : 1.
 ÉPIMÉTHÉE (mari de Pandore) : 1.
 ÉPIPHANE saint : 1.
Épopée de Gilgamesh : 1-2, 3, 4.
 ÉRATOSTHÈNE : 1.
 Erech (Mésopotamie) : 1.
 ERESHKIGAL (déesse babylonienne des Enfers) : 1, 2-3, 4.
 Eridu (Mésopotamie) : 1.
 ERMAN A. : 1, 2.
 Ermenonville, désert d'– : 1.
 ERMOUTIS (déesse égyptienne) : 1.
 ÉROS (dieu grec) : 1.
ershemmas (liturgie sumérienne) : 1.
 Erymanthe, sanglier d'– : 1.
 ESARHADDON, roi mésopotamien : 1-2.

ESCHYLE : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

ESDRAS (personnage biblique) : [1](#).

ESHU (dieu yoruba) : [1](#), [2](#).

Espagne : [1](#), [2](#), [3-4](#), [5](#), [6-7](#), [8](#), [9](#).

Esprit-Saint : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Esséniens, secte des – : [1](#), [2](#), [3-4](#), [5](#), [6](#), [7-8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#).

East Anglia : [1](#).

État juif d'Arabie du Sud : [1](#), [2](#).

États-Unis : [1](#), [2](#), [3](#), [4-5](#), [6-7](#), [8](#), [9](#).

Éthiopie *voir* Abyssinie.

Éthique protestante et l'esprit du capitalisme, L'–, de M. Weber : [1](#).

Étoile du matin (dieu mexicain) : [1](#), [2](#).

Étolie : [1](#).

Être suprême, culte de l'– : [1](#).

ÉTRUSQUES, peuple : [1](#), [2](#), [3-4](#), [5](#).

Eubée, île (Grèce) : [1](#).
EUCHROTIA (disciple de Priscillien) : [1](#).
Euphrate, fleuve : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).
EURIPIDE : [1](#), [2](#).
EUROPE : [1](#).
Europe centrale : [1](#).
EURYDICE : [1](#).
EUTHYME D'ACMONE (moine byzantin) : [1](#).
Eutyphron, de Platon : [1](#).
Évangiles *voir* Nouveau Testament.
ÈVE (première femme) : [1](#), [2](#), [3-4](#), [5](#), [6-7](#), [8](#), [9](#).
EVNISSYEN (personnage mythique celte) : [1](#).
EYMERICH Nicolau : [1](#), [2](#).
ÉZÉCHIAS, roi de Judée : [1](#).

F

FARO (Ciel bambara) : [1-2](#).
Faust, de Goethe : [1](#).
Faust, opéra de Ch. Gounod : [1](#).
Faute originelle : [1](#), [2-3](#), [4-5](#), [6](#), [7](#), [8-9](#), [10-11](#), [12](#), [13](#), [14](#).
FENRIR (loup celte) : [1](#), [2](#).
FERDINAND VII, roi d'Espagne : [1](#).
Féroé, îles : [1](#).
fides (notion romaine) : [1](#).
Figaro, *Le*, quotidien : [1](#).
Fiji, îles (Pacifique) : [1](#), [2](#), [3](#).

File 18 Newsletter : périodique (U.S.A.) : [1](#).
 Finlande : [1](#), [2](#).
 FINTAN (héros celte) : [1](#).
 FLAVIENS, clan romain : [1](#).
 FLAVIUS JOSÈPHE : [1](#), [2](#).
 FLENLEY John : [1](#).
 FOE Daniel de – : [1](#), [2](#), [3](#).
 folie : [1](#).
 FORD Henry : [1](#).
Formes élémentaires de la vie religieuse, Les, de E. Durkheim : [1](#).
 FOULBÉ, peuple (Cameroun) : [1](#).
 France : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5-6](#), [7](#).
 francs-maçons : [1](#).
 FRANCO Francisco : [1-2](#).
 FRANCS, peuple : [1](#).
Frankenstein, de M. Shelley : [1](#).
 FRAZER James : [1-2](#), [3](#), [4](#), [5](#).
 FRÉDÉRIC I^{er} Barberousse, empereur germanique : [1](#).
 FREUD Sigmund : [1](#).
 FREYJA (déesse celte) : [1](#).
 FREYR (dieu celte) : [1](#).
 FRIGG (déesse celte) : [1](#).
 FROBENIUS Léo : [1](#).
 FROMENTEAU : [1](#).
 Front islamique de salut (algérien) : [1](#).
 FRUMENTIUS, évêque d'Abyssinie : [1](#).
 FULVIE (femme d'Antoine) : [1](#).
 FULVIUS NOBILIOR (auteur romain) : [1](#).
 Fusaro, lac (Italie) : [1](#).

G

Gabon : [1-2](#).
 GAÏA (la Terre grecque) : [1](#).
 « Gaïa », hypothèse scientifique : [1](#).
 Galatie : [1](#).
 Galilée : [1](#).
 GALILÉE : [1](#), [2](#).
 Galles, pays de – : [1](#).
 GAMA Vasco de – : [1](#).
 GANDHI Mahatma : [1](#).
 Gan (Éden islamique) : [1](#).
 Gange, vallée du – (Inde) : [1](#), [2](#).
 Ganj-e-Dareh (Iran) : [1](#).

GANYMÈDE, prince de Troie : 1.
 GARBO Greta : 1.
Gâthas, hymnes zoroastriens : 1, 2, 3, 4.
 GAUFRIDY (prêtre) : 1.
 Gaule, Gaulois : 1, 2, 3.
Gaulois, Le, journal : 1 (note).
 Gaua, île de – (Trobriand) : 1.
 GAUMATA voir BARDIYA.
 GAURI (démon tibétain) : 1.
 GAWANG (dieu naga) : 1.
 Gazelle, péninsule de la – (Nouvelle-Bretagne) : 1.
 Géhenne : 1, 2, 3.
 GÉLASE, pape : 1.
Genèse : 1, 2, 3-4, 5, 6-7, 8, 9-10, 11, 12.
 Gens fu Feu (personnages mythiques apaches) : 1-2.
 GEORG Stefan : 1.
 GEORGES saint : 1, 2, 3.
 Germanie : 1.
 GERU (esprit néo-guinéen) : 1.
 Gestapo : 1.
 GÊTES, peuple thrace : 1.
 Ghana : 1, 2, 3, 4.
 GHASMARI (démon tibétain) : 1.
 Ghassan et Kinda, royaume de – (Arabie) : 1.
 GIBBON Edward : 1.
 GIDE André : 1.
 GILGAMESH (héros sumérien) : 1-2, 3, 4, 5.
 GISCARD D'ESTAING Valéry : 1.
 GLAN (notion bambara) : 1.
 gnostiques : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14-15, 16, 17, 18, 19, 20.
 Gobi, désert de – : 1.
 GOETHE : 1.
 Golasecca (Italie) : 1.
 GOLIATH (géant) : 1.
 GONCOURT Edmond et Jules de – : 1.
 GOOD Sarah : 1.
 GORBATCHEV MIKHAÏL : 1.
Gorgias, de Platon : 1.
 Gorgone : 1.
 gothique, style : 1.
 GOUNOD Charles : 1.
 GRAF Karl : 1.
 Graf-Wellhausen, hypothèse : 1.
 Gran Chaco : 1-2.

Grand Chasseur (culte préhistorique) : 1.
 Grand Serpent Chevelu (divinité du Nouveau-Mexique) : 1.
 Grande-Bretagne *voir* Angleterre.
 Grande Déesse : 1, 2, 3, 4, 5.
 GRANDIER Urbain : 1.
 « Grand Mana » (dieu des Mandéens) : 1.
 grec (langue) : 1, 2-3.
 Grèce, Grecs : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14-15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27-28 *passim*, 29-30, 31, 32, 33, 34-35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54.
 GREEN Miranda : 1.
 GRÉGOIRE LE GRAND, pape : 1.
 GRÉGOIRE DE NAZIANCE (Père de l'Église) : 1.
 GRÉGOIRE DE NYSSE (Père de l'Église) : 1.
 GRÉGOIRE III, pape : 1.
 GRIGORIEFF Vladimir : 1, 2, 3.
 Groenland : 1.
 GRUNEBAUM G.E. VON – : 1.
 GUARDIA, LA (ESPAGNE) : 1-2.
 GUATEMALA : 1, 2.
 GUÉPÉOU : 1.
 GUERNESEY ÎLE : 1.
Guerre des Juifs, La, de Flavius Josèphe : 1.
Guerre du Péloponnèse, La, de Thucydide : 1.
 Guerres médiques : 1.
 GUIBOURG abbé : 1.
 GUIDON Niède : 1.
 GUILLAUME IX, duc d'Aquitaine : 1.
 GUILLAUME D'AUVERGNE, évêque de Paris : 1.
 Guinée : 1.
 Guran (Iran) : 1.
 GURDJIEFF Georges : 1, 2.
 Guti, dynastie mésopotamienne : 1.
 gymnosophistes hindous : 1.

H

HABIRU *voir* HÉBREUX.
 Hacilar : 1.
 HADÈS (dieu grec) : 1.
 Hadramaoût (Yémen) : 1-2.
 HADRIEN, empereur romain : 1.
 Haïti : 1.
 HALLAJ Hussein Mansour el – : 1.

Hamâd (désert syrien) : 1.

HAMMOURABI, roi de Babylone : 1, code d'— : 2, 3.

HAN, dynastie chinoise : 1, 2.

hanifs (anachorètes d'Arabie) : 1.

Harappa (civilisation de l'Indus) : 1-2, 3.

HARMACHIS (Horus grec) : 1.

HATCIN (dieux masqués apaches) : 1-2.

HATHOR (déesse égyptienne de la fécondité) : 1, 2, 3.

Hauqui (ange gardien inca) : 1.

Hawaï : 1.

Heart of Darkness, de J. Conrad : 1, 2.

HÉBREUX, peuple : 1, 2, 3-4, 5, 6, 7, 8, 9-10 *passim*, 11, 12, 13-14 ; voir judaïsme.

Hébrides, îles : 1.

HÉCATE (déesse grecque) : 1, 2.

HEIDEGGER Martin : 1, 2, 3.

HEL (déesse celte) : 1.

Héliopolis : 1, 2.

HÉLIOS (dieu grec) : 1.

hellénisme : 1-2, 3, 4, 5-6, 7.

HÉPHAÏSTOS (dieu grec) : 1, 2.

HÉRA (déesse grecque) : 1, 2, 3, 4.

HÉRACLÈS (héros grec) : 1, 2, 3, 4, 5, 6-7, 8, 9.

Héraclès, d'Euripide : 1.

HÉRACLIOS (cynique grec) : 1.

HÉRACLIDES : 1.

HÉRACLITE : 1.

HERBERT Jean : 1-2, 3.

HERCULE : 1, 2, 3, voir HÉRACLÈS.

HERCULE MUSAGÈTE : 1.

HERIMDALL (dieu celte) : 1.

HERMÈS (dieu grec) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

HÉRODE AGRIPPA II, roi de Chalcis : 1, 2.

HÉRODE ANTIPAS, tétrarque de Galilée : 1.

HÉRODE LE GRAND, roi des Juifs : 1.

HÉRODOTE : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

HÉRON D'ALEXANDRIE : 1, 2.

Herzégovine : 1.

HÉSIODE : 1, 2.

Hésychastes (du mont Athos) : 1.

HEYDRICH Reinhardt : 1.

HEYERDAHL Thor : 1, 2, 3.

Hi Brazil, île légendaire celte : 1.

HICKS Robert D. : 1, 2, 3.

HIDATSA, peuple (Missouri) : 1.
Hierakônpolis (Égypte) : 1.
HILDEBERT DU MANS : 1.
HIMMLER Heinrich : 1.
HIMYARITES, peuple (Arabie) : 1.
hindouisme : 1, 2-3, 4, 5, 6.
HIPPOLYTE saint : 1.
HIRANYAGARBHA (dieu védique) : 1.
HIRITES, peuple (Arabie) : 1.
Hiroshima : 1, 2.
HISTCHITI, peuple (Amérique du Nord) : 1.
Histoire des croyances et des idées religieuses, de M. Eliade : 1.
Histoire du Diable, de D. De Foe : 1, 2.
HITLER Adolf : 1, 2, 3, 4, 5, 6.
HMON, peuple (Asie du Sud-Est) : 1.
Hokkaido (Japon) : 1.
HÖLDERLIN : 1.
HOMÈRE : 1, 2, 3, 4, 5.
Homme du Lac (génie amérindien) : 1.
Homo sapiens : 1.
Homo sapiens sapiens : 1.
homosexualité : 1, 2, 3, 4, 5, 6 (note), 7.
Hong Kong : 1, 2.
Hongrie : 1.
Honolulu : 1.
HONORÉ D'AUTUN : 1, 2.
HOPIS, peuple (Arizona) : 1, 2-3, 4.
Horn, cap : 1, 2.
HORUS (dieu égyptien) : 1, 2-3.
HSIAO WU TI, empereur de Chine : 1.
HSÛN-TZU (philosophe chinois) : 1-2.
Huari (Pérou) : 1-2.
HUBERT saint : 1, 2.
HUGHES Robert : 1.
HUGO Victor : 1.
Huis clos, de J.-P. Sartre : 1.
HUNAB KU (dieu maya) : 1-2.
HUNT JACKSON Helen Maria : 1.
HUXLEY Aldous : 1.
HUYSMANS J.K. : 1.
HYDATIUS, évêque de Mérida : 1.
HYKSOS, peuple (Égypte) : 1.
Hymette, mont (Grèce) : 1.
hystérie : 1, 2.

IAVOTH (dieu des Hébreux) : 1.

IBBI-SIN, roi d'Ur : 1.

IBOS, peuple (Nigeria) : 1.

Idaho (U.S.A.) : 1.

IFA (dieu yoruba) : 1.

IGIGI (panthéon supérieur mésopotamien) : 1.

IGNACE (Père de l'Église) : 1.

IHSŪAN (maître zen) : 1.

IK, peuple (Afrique) : 1-2, 3.

Iliade, *L'*–, d'Homère : 1.

Illumination soudaine (« Chan »), secte bouddhiste japonaise : 1.

ILLYRIENS, peuple (Balkans) : 1.

Immaculée Conception, dogme de l'– : 1.

IMPORCITOR (dieu romain) : 1.

Incarnation : 1-2, 3, 4, 5, 6.

INCAS, peuple (Pérou) : 1, 2-3.

inceste : 1, 2-3, 4, 5.

incubes : 1-2, 3, 4, 5.

Inde : 1, 2-3 *passim*, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.

Indo-Européens : 1-2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.

Indonésie : 1 (note), 2, 3.

INDRA (dieu védique) : 1, 2, 3, 4, 5.

INDRA-VAYOU (démon mazdéen) : 1.

Indiens d'Amérique : 1, 2-3 *passim*, 4, 5.

individualisme : 1.

Indus, civilisation de l'– *voir* Harappa.

INGOUCHES, peuple (Caucase) : 1.

INNINI (déesse babylonienne) : 1, 2, 3.

INNOCENT III, pape : 1, 2.

INNOCENT IV, pape : 1.

Inquisition : 1, 2, 3, 4-5, 6-7, 8, 9-10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.

INSHUSHINAK (dieu élamite) : 1.

INSITOR (dieu romain) : 1.

INSTITORIS (Henry KRAEMER, dit –) : 1.

INUIT (Eskimos) : 1.

IONIENS, peuple (Grèce) : 1.

Irak *voir* Mésopotamie.

Irala, île d'– (Pacifique) : 1-2.

Iran : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10-11 *passim*, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36.

IRÉNÉE (Père de l'Église) : 1, 2, 3.

Irian occidental (Nouvelle-Guinée) : 1.
 Irlande : 1, 2, 3, 4, – du Nord : 5.
 IROQUOIS, peuple (Canada) : 1, 2-3.
 ISAÏE (prophète) : 1.
 ISANA *voir* BRAHMAN.
 ISHTAR, l'Étoile du Matin (déesse sumérienne) : 1, 2, 3, 4-5, 6.
 ISIDORE DE SÉVILLE saint : 1.
 Isin (Mésopotamie) : 1.
 Isis (déesse égyptienne) : 1, 2, 3, 4, 5-6, 7, 8.
 islam : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10-11 *passim*, 12, 13, 14, 15.
 Islande : 1.
 Israël : 1.
 Italie : 1, 2-3 *passim*, 4, 5, *voir* Rome.
 ITHACIUS, évêque d'Ossonuba : 1.
 ITZAMMA (« grand dieu » maya) : 1, 2.
 ITZAS, peuple (Mexique) : 1.
 Iwa, île de – (Trobriand) : 1.
 IX CHEBEL YAX (déesse maya) : 1.
 IYA (monstre sioux) : 1.
 IZANAGI (génie shintoïste) : 1.
 IZANAMI (génie shintoïste) : 1.

J

JACQUES saint : 1.
 JACQUES LE MINEUR (apôtre) : 1.
 JAHIZ (auteur arabe) : 1.
 Jaïnas *voir* jinisme.
 jansénisme : 1.
 JANUS (dieu romain) : 1.
 Japon : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8-9.
 JARED : 1.
 JASLER Paul : 1.
 JASON, grand prêtre de Jérusalem : 1, Java : 2, 3, 4.
 JEAN (apôtre) : 1, 2, 3, 4, 5-6, 7.
 JEAN X, pape : 1.
 JEAN XXII, pape : 1-2.
 JEAN-BAPTISTE saint : 1, 2-3, 4, 5, 6.
 JEAN CHRYSOSTOME saint : 1.
 JEAN DE LA CROIX saint : 1.
 JEAN HYRCAN II, grand prêtre de Jérusalem : 1
 JEANNE D'ARC : 1, 2-3, 4.
 JEFFERSON Thomas : 1.
 JEH (démon mazdéen) : 1.

JÉHOIACHIM, roi de Judée : 1.
 JÉHOVAH (nom de Dieu) : 1, 2, 3, 4.
 JÉHU, roi d'Israël : 1.
 JÉRÔME saint : 1.
 Jersey, île : 1.
 Jérusalem : 1, 2, 3, 4, 5, 6.
 Jésuites : 1, 2, 3-4.
 JÉSUS : 1, 2, 3, 4-5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18-19, 20, 21-22 *passim*,
 23-24 *passim*, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36.
Jeune Parque, La, de P. Valéry : 1, jïnisme : 2, 3-4, 5, 6, 7.
 JOB (personnage biblique) : 1, 2, 3, *voir* Livre de Job.
Joconde, La, tableau de L. de Vinci : 1.
 JOHN Elton : 1.
 JOHNSTON Marti : 1.
 JONATHAN, grand prêtre de Jérusalem : 1
 JONES Larry : 1.
 Jordanie : 1.
 JOSÈPHE *voir* FLAVIUS JOSÈPHE.
 JOSUÉ, roi d'Israël : 1.
 judaïsme : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17-18 *passim*, 19, 20, 21,
 22, 23-24, 25, 26, 27, 28, 29, 30.
 Judée : 1-2, 3, 4.
 Jugement dernier : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.
 Juifs : 1, 2-3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, *voir* Hébreux, judaïsme.
 JULIEN L'APOSTAT, empereur romain : 1-2.
 JUNON (déesse romaine) : 1.
 JUPITER (dieu romain) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, – Capitolin : 8.
 Jupiter, planète : 1.
 JUSTIN (historien romain) : 1.
 JUSTIN (apologiste chrétien) : 1.
 JUTES, peuple germanique : 1.
 JUVÉNAL : 1, 2.
 JUVENTUS (dieu romain) : 1.

K

Kabbale : 1.
 KAIA (démons de Nouvelle-Bretagne) : 1.
 Kaboul : 1.
 KAITISH, peuple (Australie) : 1.
 Kalahari, désert du – : 1.
 KALI (déesse hindoue) : 1.
 KAMA (dieu hindou) : 1.
kami (génies shintoïstes) : 1-2.

KANT Emmanuel : 1 (note).

KARAGHEUZ (personnage mythique ture) : 1.

Karim Shahir (Iran) : 1.

karma : 1, 2.

Karnak (Égypte) : 1, 2, 3.

Kar-Toukoulti-Ninourta (Mésopotamie) : 1.

Kasi (Inde) : 1.

KASKA, peuple (Amérique du Nord) : 1.

Kassite, royaume (*auj.* Irak) : 1.

KEMOSH (dieu moabite) : 1.

KÉNAN : 1.

Kenya : 1, 2, 3.

KEPENOPFU (déesse naga) : 1.

Kêsh (Mésopotamie) : 1-2.

KHENTI-AMENTIOU (dieu égyptien) : 1.

Khmers rouges : 1, 2.

KHNOUM (dieu égyptien) : 1.

KHOMEYNI ayatollah : 1, 2, 3.

KHONSU (dieu égyptien) : 1.

KHOPRI (dieu égyptien) : 1.

Khouzistan : 1, 2.

Khrouchtchev, rapport (1956) : 1.

KIERKEGAARD Soeren : 1.

Kiev, empire de – : 1, 2.

KIKUYU, peuple (Kenya) : 1.

KILIBOB (esprit néo-guinéen) : 1.

KINGU (archidémon mésopotamien) : 1, 2.

KINICH AHAU (dieu maya) : 1.

KIPLING Rudyard : 1.

KIRDI, peuple (Cameroun) : 1.

KIRIRISHNA (déesse élamite) : 1.

Kish (Mésopotamie) : 1-2.

kishhubs (chants religieux sumériens) : 1.

Kitava, île (Trobriand) : 1.

KITSCHIKAWANO (demi-dieu amérindien) : 1.

KOJÈVE Alexandre : 1, 2.

Kojiki, texte shintoïste : 1.

Komodo, île (Indonésie) : 1.

KONYAK, tribu naga : 1, 2.

KORÊ (fille de Déméter) : 1.

KORIAQUES, peuple (Sibérie) : 1.

Kosala (Inde) : 1.

Kourgan, gens du – : 1-2.

Kouriles, îles : 1.

KRAVCHENKO Victor : 1.
KUAN-YIN (déesse-mère chinoise) : 1.
KUKULCAN (dieu maya) : 1, 2, 3, 4.
KUMA, peuple (Nouvelle-Guinée) : 1.
KUMARA (dieu hindou) : 1.
Kuppuru (exorcisme babylonien) : 1.
KUROSAWA Akira : 1.
KURTZ Paul : 1.
KURUS, peuple (Inde) : 1.
Kush, ou Punt, royaume de – (Abyssinie) : 1.

L

LABBÉ (exempt) : 1.
LACTANCE : 1-2.
LAFARGUE Paul : 1.
LAMASHTU (diabliesse assyrienne) : 1.
LAMORTE Étienne : 1.
LANG Andrew : 1.
Languedoc : 1.
Laocoon et ses fils, groupe statuaire : 1.
Laodicée (Phrygie) : 1.
LAO-TSEU : 1, 2, 3, 4, 5.
Larsa (Mésopotamie) : 1.
LA RUE Abel de – : 1.
LATINS, peuple : 1-2, 3.
Latium : 1.
LATOURET Annie : 1.
Latran, conciles de – : 1, 2.
LAUTRÉAMONT (Isidore DUCASSE, dit le comte de –) : 1.
LA VEGA Garcilaso de 1.
LAVERNA (déesse romaine) : 1.
LA VES Anton : 1-2.
LAVINIA (épouse d'Énée) : 1.
LÉDA : 1.
LEIRIS Michel : 1, 2.
LENGUAS, peuple (Gran Chaco) : 1-2.
LÉNINE : 1.
LÉON I^{er} le Grand, pape : 1.
LE PEN Jean-Marie : 1.
Lepenski-Vir : 1.
LEROI-GOURHAN André : 1.
Léti, îles (Pacifique) : 1.
Leucades, îles (Grèce) : 1.

LÉVIATHAN (démon mazdéen) : 1.

LÉVI-STRAUSS Claude : 1, 2, 3, 4.

Lévitique : 1-2.

LÉVY-BRUHL Lucien : 1-2, 3, 4.

LHOTA, tribu naga : 1.

Liban : 1.

Liber duodecim quaestionibus, d'Honoré d'Autun : 1.

LIBERA (déesse italique) : 1, Libye : 2.

LICINIUS, empereur romain : 1.

Ligurie : 1.

LILITH : 1, 2, 3.

Limousin : 1.

LINDBERGH Charles : 1.

Lipari, îles : 1.

« Litanies de Satan, Les », poème de Ch. Baudelaire : 1.

littérature : 1-2.

Livre abyssinien : 1.

Livre de Chilam Balam de Chumayel (maya) : 1.

Livre d'Énoch : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Livre d'Isaïe : 1.

Livre de Job : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

Livre des Jubilés (essénien) : 1, 2.

Livre de Leinster, anonyme (XI^e s.) : 1.

Livre des morts égyptien : 1, 2.

Livre des morts tibétain : 1-2.

Livre de Samuel : 1-2.

LODAGAA, peuple (Ghana) : 1.

Lois, Les, de Platon : 1.

lokayata (matérialisme védiste) : 1.

LOKI (dieu celte) : 1-2, 3, 4.

Lombardie : 1, 2, 3.

Londres : 1.

LONGFELLOW Henry Wadsworth : 1.

LON NOL maréchal : 1.

Los Angeles : 1, 2.

Loudun, possession de – : 1.

Louis VIII le Lion, roi de France : 1.

LOUIS XIV, roi de France : 1, 2, 3-4.

LOUIS XV roi de France : 1.

Louxor (Égypte) : 1.

LOVELOCK James : 1.

LUC (apôtre) : 1, 2, 3.

LUCIE sainte : 1.

LUCIFER : 1, 2, 3-4, 5, 6, 7.

LUCIUS III, pape : 1.
LUCRÈCE : 1.
LUCY (préhominiennne) : 1.
LUG (dieu celte) : 1.
Lupercales, fêtes romaines : 1.
LURKER Manfred : 1, 2.
LUTHER Martin : 1, 2, 3, 4, 5.
Lydoe (Anatolie) : 1.
Lyon : 1, 2.
Lyonesse, île légendaire celte : 1.

M

MÂAT (déesse égyptienne) : 1.
MACCABÉES : 1, 2.
Macédoine : 1, 2.
MACHIAVEL : 1.
Machu Pichu (Mexique) : 1, 2.
MACONI Vittorio : 1.
MADANI Abassi : 1.
MADELEINE DE LA CROIX, abbesse de Cordoue : 1.
MAFIT (esprit néo-guinéen) : 1.
mages zoroastriens : 1-2, 3.
Maghreb : 1.
Mahabharata, poème indien : 1.
MAHALALEL : 1.
MAHOMET voir MOHAMMED.
MAIDU, peuple (Californie) : 1.
Maison-Blanche (Washington) : 1.
« Maître de Justice » : 1-2, 3.
Maître lapin (personnage mythique creek) : 1, 2.
Maîtres-fous, Les, film de J. Rouch : 1, 2.
maïtri (compassion bouddhiste) : 1.
MAKEMAKE (dieu pascuan) : 1, 2.
MAKHZOUN : 1.
MALACHIE (prophète) : 1.
Malaisie : 1.
MALIK (Satan islamique) : 1.
Malinde (Afrique orientale) : 1.
MALINOWSKI Bronislaw : 1, 2, 3-4, 5, 6.
MALLARMÉ Stéphane : 1.
MALLOWAN (archéologue américain) : 1.
MALRAUX André : 1.
Malte : 1.

Man, île de – : 1.
mana (sentiment du sacré mélanésien) : 1, 2.
 MANASSÉ (fils d'Ézéchias) : 1.
 Mandéens, (secte parachrétienne) : 1, 2-3.
 MANDOLS Magdaleine : 1.
 mandragore : 1.
mangakurata (démon australien) : 1.
 MANI : 1, 2, 3, 4.
 manichéisme : 1, 2, 3.
 manitou (puissance surnaturelle amérindienne) : 1, 2, 3.
 MANONA (personnage mythique amérindien) : 1-2.
 MANSON Charles : 1.
Manuel de la sorcière, de A. La Vey : 1.
 MANUP (esprit néo-guinéen) : 1.
Manuscrits de la mer Morte : 1, 2, 3.
 MAO TSÉ-TOUNG : 1.
 MAORIS, peuple (Nouvelle-Zélande) : 1, 2.
 MAP Walter, archidiacre d'Oxford : 1.
 Maprik, culte du – (Nouvelle-Guinée) : 1.
Maqlu, textes akkadiens : 1.
 MARA, peuple (Australie) : 1.
 MARA, ou PAPIMANT (« Malin » bouddhiste) : 1-2, 3.
 MARC (évangéliste) : 1, 2.
 MARC AURÈLE, empereur romain : 1, 2.
 MARCHAIS Georges : 1.
 MARCION (gnostique) : 1.
 MARCO, « évêque » cathare de Lombardie : 1.
 MARCUSE Herbert : 1, 2.
 MARDOUK (dieu tutélaire de Babylone) : 1, 2, 3, 4, 5, 6.
 MARDOUK SHOUMOU-OUSOUR (haruspice mésopotamien) : 1.
 MARIE (la Vierge) : 1, 2, 3-4.
 Marin naufragé, texte égyptien : 1.
 Marquises, îles : 1, 2, 3.
 MARS (dieu romain) : 1.
 Marseille : 1.
 MARSYAS (satyre) : 1.
Marteau des sorcières, Le, de H. Kraemer et J. Sprenger : 1.
 MARTY Martin : 1.
 MARX Karl : 1.
 MARYAM voir MARIE.
 MASA'U (dieu hopi) : 1.
 MASSAGÈTES, peuple scythe : 1.
 MASSAÏS, peuple (Soudan, Kenya) : 1.
 MASSASSI (divinité des Wahungwe Makoni) : 1.

MASTÉMA (nom du Diable) : 1.
 Matamaros (Texas) : 1.
 MATANBOUKOUS (nom de Satan) : 1.
 MATHUSALEM (patriarche biblique) : 1.
 MATIZAWA, roi de Mitanni : 1.
 MATTATHIAS (père des Maccabées) : 1
 MATTHIEU (apôtre) : 1, 2, 3, 4, 5.
 MATTOLES, peuple (Amérique du Nord) : 1.
 MATTOX Jim : 1.
 MAUGHAM Somerset : 1.
 Maui (Pacifique) : 1.
 MAUSS Marcel : 1, 2, 3.
 MAXIME LE GRAND, empereur romain : 1.
 MAXIMILIEN I^{er}, empereur du Mexique : 1.
 Mayahana (courant bouddhiste) : 1.
 MAYAS, peuple (Mexique) : 1, 2, 3, 4-5, 6, 7.
 mazdéisme : 1, 2, 3, 4-5 *passim*, 6, 7, 8, 9, 10, 11-12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.
 MEAD Margaret : 1.
 Mecque, La : 1, 2.
 MÈDES, peuple (Iran) : 1, 2, 3, 4, 5, 6.
 Médine : 1.
 Melnikva : 1.
 MEJBRAT, peuple (Nouvelle-Guinée) : 1.
 Mélanésie : 1, 2-3, 4, 5, 6, 7.
 MELCHISÉDECH (patriarche biblique) : 1.
 Melsichidésiens, secte : 1.
 MÉLUSINE, fée : 1.
 MELVILLE Herman : 1.
 Memphis (Égypte) : 1, 2.
 MEN (dieu égyptien) : 1.
 Ménades : 1, 2, 3, 4.
 Menai, détroit de – : 1-2.
 MÉNANDRE : 1.
 MÉNASCE Jean de – : 1.
 MENCIOUS (MENG-TZU) : 1.
 MÉNÉLAS, grand prêtre de Jérusalem : 1
Mentalité primitive, La, de L. Lévy-Bruhl : 1, 2.
 MERCURE (dieu romain) : 1, 2, 3.
 MERESGER (déesse égyptienne) : 1, Mer Morte : 2.
 MERTSERILLE Gérard, « évêque » cathare de Carcassonne : 1.
 Mésopotamie : 1-2 *passim*, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9-10, 11-12, 13, 14, 15, 16, 17, 18.
 Messénie (Grèce) : 1.
 Messie, messianisme : 1, 2-3, 4-5, 6, 7-8.
 métempsycose *voir* réincarnations.

MÉTHODE saint : 1.
MÉTRAUX Alfred : 1, 2.
METZABOC (dieu maya) : 1.
MEVET (démon biblique) : 1.
MEVLANA (Djellal el Dine el Roumi, ou) : 1-2.
Mexico : 1, 2.
Mexique : 1-2, 3, 4.
MICHÉE (prophète) : 1-2.
MICHEL-ANGE : 1.
MICHIZANE Suguwara : 1.
MIDGARD (serpent celte) : 1, 2.
MIKASUKI, peuple (Amérique du Nord) : 1.
MILCOM (dieu ammonite) : 1.
MILTON John : 1.
Minéen, royaume (Arabie) : 1.
MINERVE (déesse romaine) : 1.
MING, empereur de Chine : 1.
MINNETAREE, peuple (Amérique du Nord) : 1.
MINOIS Georges : 1.
MINOTAURE : 1-2.
MINUNGARA (esprits australiens) : 1.
MITHRA (dieu védique) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12.
mithraïsme : 1, 2.
MITHRANDUJ (démon mazdéen) : 1.
MIZOKO, peuple (Gabon) : 1.
MOABITES, peuple : 1.
MOCHICAS, peuple (Pérou) : 1-2.
MOHAMMED (MAHOMET) : 1, 2, 3-4 *passim*, 5, 6
MOÏSE : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.
MOLAY Jacques de – : 1.
MOLÉ M. : 1.
MOLIÈRE : 1.
MOLOCH : 1.
MOMMSEN Theodor : 1, 2, 3, 4.
monarchianisme adoptianiste (hérésie chrétienne) : 1.
MONIME (cynique grec) : 1.
MONO, peuple (Nouveau-Mexique) : 1.
Mont-Aimé, abbaye de – (Champagne) : 1.
MONTEZUMA, empereur aztèque : 1, 2.
Montségur : 1, 2.
Mora (Suède) : 1.
MORENZ S. : 1.
MORET Alexandre : 1-2.
MORIN Frédéric : 1 (note).

MORONGO (divinité des Wahungwe Makoni) : 1.

Mossoul, conquête de – (639) : 1.

MOUSO KORONI (« femme-féminité » bam-bara) : 1.

Moussoussou (dragon-serpent babylonien) : 1.

MOZART Wolfgang Amadeus : 1.

muezzins : 1.

mulukwausi (sorcières des Trobriand) : 1, 2.

MUMPANI (esprit australien) : 1.

Munhata (Palestine) : 1.

Muralug, île de – (détroit de Torres) : 1.

Mur de Beauté (Machu Pichu) : 1.

MUSPELL (dieu celte) : 1.

MUSSOLINI Benito : 1.

MUYINGWU (dieu hopi) : 1.

MWUETSI (premier homme des Wahungwe Makoni) : 1.

Mycènes : 1-2, 3.

mystères grecs : dionysiaques : 1-2, 3, éleusiens : 4, 5, 6, orphiques : 7-8.

N

- NABOU (dieu du feu de Barsippe) : 1.
- NABUCHADREZZAR II, empereur perse : 1.
- NABUCHODONOSOR II, roi de Babylone : 1, 2, 3.
- Nagua d'Uruvilva (cobra légendaire) : 1.
- Nagaland (Assam, Inde) : 1.
- NAGAS, peuple (Assam, Inde) : 1, 2-3.
- Nagorny-Karabakh : 1.
- NAGUILLE Catherine : 1.
- nahuatl (langue aztèque) : 1-2.
- Najrân, oasis de – (Arabie) : 1.
- NAMMU (déesse babylonienne) : 1.
- NAMTAR (démon babylonien) : 1, 2.
- NANHAITHYA (démon mazdéen) : 1.
- NANNA (déesse celte) : 1.
- NAPOLÉON I^{er}, empereur : 1, 2, 3, 4.
- NARAYANA (dieu hindou) : 1.
- Narbonne, concile de – (1235) : 1.
- Narte Uryzmaeg et Uaerp et Aeldar, Le*, conte narte : 1.
- NARTES, peuple : 1.
- Nasadiya* (hymne de la Création védique) : 1, 2.
- NASATYA, jumeaux (dieux védiques) : 1, 2, 3, 4.
- NASREDDIN HODJA : 1.
- NATCHEZ, peuple (Amérique du Nord) : 1.
- NAVAJOS, peuple (Arizona) : 1, 2.
- Nazaréens (secte parachrétienne) : 1.
- nazisme : 1, 2, 3.
- Néanderthal, homme de – : 1, 2, 3, 4.
- Nécromicon* : 1.
- Nedj (Arabie) : 1.
- NÉFERTITI, reine d'Égypte : 1-2.
- NÉFERTOUM (dieu égyptien) : 1.
- NETTH (demiurge égyptien) : 1, 2.
- NÉMÉSIS (déesse grecque) : 1.
- Néolithique : 1, 2-3.

NEPHTYS (déesse égyptienne) : 1.
 NERGAL (dieu babylonien) : 1-2, 3, 4.
Nergal et Ereshkigal, poème babylonien : 1-2.
 NÉRON, empereur romain : 1, 2.
 nestorianisme : 1, 2, 3.
 Neuwirth, loi (France, 1968) : 1.
 New York : 1, 2.
 Nicée, concile de – (325) : 1, 2, 3, 4.
 NICHIREN (moine japonais) : 1.
 NICOLAS DE CUSE : 1.
 NIETZSCHE Friedrich : 1, 2.
 Nigeria : 1.
Nihongi, texte shintoïste : 1.
 NIKITA, « pape » bogomile : 1.
 Nil, fleuve : 1, 2, 3.
 NIMROD (personnage biblique) : 1.
 Nimroud (Mésopotamie) : 1.
 Ninive : 1, 2, 3, 4.
 NINLIL (déesse babylonienne) : 1, 2.
 NINMAH (déesse babylonienne) : 1, 2.
 NINTUD (déesse-mère babylonienne) : 1, 2-3.
 NINURTA (dieu mésopotamien) : 1.
 Nippour (Mésopotamie) : 1.
nirvana : 1-2, 3, 4, 5.
 NOÉ (patriarche biblique) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.
 Normanby, île (Trobriand) : 1.
 Normandie : 1, 2.
 Northumberland : 1.
 Norvège : 1.
Nos actes nous suivent, de P. Bourget : 1.
Noun (liquide égyptien) : 1.
Nous, les maîtres d'école, de J. Ozouf : 1.
 NOUT (déesse égyptienne) : 1, 2.
Nouveau Catéchisme : 1, 2, 3.
 Nouveau-Mexique : 1, 2.
 Nouveau Testament : 1, 2, 3-4, 5-6, 7, 8, 9.
 Nouvel Empire (égyptien) : 1.
 Nouvelle-Bretagne : 1.
 Nouvelle-Guinée-Papouasie : 1, 2, 3, 4-5, 6, 7, 8.
 Nouvelle-Zélande : 1, 2.
 Nouvelles-Hébrides : 1.
 NOVES (Bouches-du-Rhône) : 1-2.
 Nubie : 1, 2-3, 4.
 NULQUE (personnage mythique amérindien) : 1-2.

NUMA, roi de Rome : 1, 2.
NUPES, peuple (Nigeria) : 1.
NUSKU (dieu mésopotamien) : 1.
Nyaya (école bouddhiste) : 1-2.

O

Oahu (Pacifique) : 1.
OATES (archéologue américain) : 1.
Oaxaca (Mexique) : 1, 2.
OBARATOR (dieu romain) : 1.
Obukaru, île de – (Trobriand) : 1.
OCCATOR (dieu romain) : 1.
Océanie : 1-2, *passim*, 3, 4, 5, 6, 7, 8.
occultisme : 1.
OCTAVE : 1.
ODIN (dieu celte) : 1, 2, 3.
ŒDIPE : 1-2.
OENOMAOS (tragique grec) : 1.
OFFENBACH Jacques : 1.
OGOTEMMÉLI (Dogon) : 1, 2, 3.
OJIBWAY, peuple (Amérique du Nord) : 1, 2.
Oliviers, mont des – (Jérusalem) : 1.
OLMÈQUES, peuple (Mexique) : 1, 2-3, 4, 5.
Olympe : 1, 2, 3, 4, 5, 6.
OMAHA, peuple (Amérique du Nord) : 1.
Oman, sultanat d' – : 1.
OMAR calife : 1.
Ombos (Égypte) : 1.
O MONO MUSCHI (dieu shintoïste) : 1.
ONÉSICRITE (cynique grec) : 1.
OPS (dieu romain) : 1.
orenda (pouvoir mystique iroquois) : 1-2.
ORESTE : 1.
ORIGÈNE : 1-2, 3, 4.
Orkneys, îles : 1.
Orléans : 1.
ORMAZD (dieu mazdéen) : 1.
ORPHÉE : 1, 2-3, 4, 5.
orphisme : 1, 2, 3-4, 5.
OSHUN (déesse yoruba) : 1.
OSIRIS (dieu égyptien) : 1, 2, 3, 4-5, 6, 7.
OSSÈTES, peuple (Caucase) : 1, 2.
OSTROGOTHS, peuple : 1.

Oubar (Oman) : 1.
OUM NAPISTHIM (divinité sumérienne) : 1, 2.
OUPOUAOUT (dieu égyptien) : 1.
OURANOS (Ciel grec) : 1.
OVIDE : 1.
OYA (déesse yoruba) : 1.
OZOUF Jacques : 1.

P

PACHACAMAC (dieu péruvien) : 1.
Pacte germano-soviétique (1939) : 1.
Pago-Pago (Samoa) : 1-2.
PAHANA (mythe hopi) : 1.
PAIUTE, peuple (Nouveau-Mexique) : 1.
PAKHET (déesse-lionne égyptienne) : 1.
Pakistan : 1.
Palatin, mont (Rome) : 1.
Palenque (Nouveau-Mexique) : 1, 2, 3, 4.
Paléolithique : 1.
Palestine : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.
PAN (dieu) : 1, 2, 3, 4.
Panama : 1.
PANDORE, boîte de – : 1, 2.
PANI, peuple (Inde) : 1.
papauté : 1-2 *passim*.
PAPINI Giovanni : 1, 2, 3, 4.
Papouasie *voir* Nouvelle-Guinée-Papouasie.
PAPOUS, peuple : 1, 2.
Pâques, île de – : 1-2, 3.
Paradis perdu, Le, de J. Milton : 1.
Paradis terrestre *voir* Éden.
Paris : 1, 2, 3-4 ; traité de – (1229) : 5.
Parfaits (cathares) : 1.
Parole (« déesse » dogon) : 1.
Parousie : 1.
PARRIS révérend : 1.
PARTHES, peuple (Iran) : 1, 2.
PAS D'OURS, peuple (Amérique du Nord) : 1.
PASTEUR Louis : 1, 2, 3.
PAUL *voir* SAÛL.
PAUL VI, pape : 1.
PAWNEES, peuple (Oklahoma) : 1.
Paz, La (Bolivie) : 1.

PAZUZU (démon assyrien) : 1.
péchés capitaux : 1.
pédophilie : 1-2.
Péloponnèse : 1.
PEMBA (« Terre » bambara) : 1-2.
Pensée sauvage, La, de C. Lévi-Strauss : 1.
Pères de l'Église : 1, 2, 3-4, 5, 6, 7.
Pergame, grand autel de – : 1.
PÉRICLÈS : 1.
Pérou : 1, 2-3.
Perse : 1-2 *passim*, 3-4, 5.
PERSÉE : 1, 2.
PERSEPHONE : 1, 2.
Persépolis : 1.
PERSES, peuple : 1, 2, 3, 4, 5, 6, voir Iran.
Persique, golfe : 1, 2, 3.
Petersburg (Virginie) : 1.
PETIOT Dr Marcel : 1.
PÉTRARQUE : 1.
PÉTRONE : 1.
Pettavathu (« Histoires de spectres »), texte bouddhiste : 1.
PEYS (démons tamils) : 1.
PHAÉNON : 1.
Pharisiens : 1.
Phédon, de Platon : 1, 2.
Phénicienne de Syrie, La : 1.
PHÉNICIENS, peuple : 1, 2, 3, 4.
PHIDIAS : 1.
PHILIPPE (apôtre) : 1.
PHILIPPE II l'Arabe : 1.
PHILIPPE IV le Bel, roi de France : 1-2.
Philippines : 1.
PHILIPS Wendell : 1.
Philistins : 1, 2.
PHILON DE BYBLOS : 1.
philosophie grecque : 1-2, 3-4.
Phoibos, oracle de – (Grèce) : 1.
Phrygie : 1, 2.
phtonos (envie grecque) : 1, 2, 3, 4, 5.
PICASO Pablo : 1, 2.
PICTES, peuple (Écosse) : 1.
PIE XI, pape : 1.
Piedra Furada, site de la – (Brésil) : 1-2.
Piémont : 1.

PIERRE (apôtre) : 1, 2.
PIERRE II, roi d'Aragon : 1.
PIERRE DE POITIERS : 1.
pietas (notion romaine) : 1.
PIMA YUMA, peuple (Nouveau-Mexique) : 1.
PINARIENS, famille romaine : 1-2.
PINDARE : 1.
Pina Langalangao (entités yami) : 1.
PINDUPI, peuple (Australie) : 1.
PINOCHET Augusto : 1.
Pio Padre : 1.
PIPILES, peuple (Guatemala) : 1, 2.
PITJENTARA, peuple (Australie) : 1.
PIZARRO Francisco : 1, 2.
PLATON : 1, 2, 3, 4, 5, 6-7, 8, 9-10, 11, 12.
PLINE LE JEUNE : 1.
PLOTIN : 1.
PLOUTOS (fils de Pluton) : 1.
PLUTARQUE : 1-2, 3, 4, 5, 6.
PLUTON (dieu grec) : 1, 2, 3.
Pô, vallée du – : 1, 2.
POE Edgar Allan : 1.
Poisons, affaire des – (France) : 1-2.
Poitiers, bataille de – (732) : 1.
POLANSKI Roman : 1.
POLICHINELLE : 1, 2.
Pologne : 1.
Polonnaruwa (Ceylan) : 1.
POL POT : 1, 2, 3.
POLYBE : 1.
Polynésie : 1, 2, 3.
POLYPHÈME (géant) : 1.
POMMA DE AYALA Felipe Guaman : 1.
PONCE PILATE : 1, 2.
Part du champion, La, conte celtique : 1-2.
Pont-Saint-Esprit (Gard) : 1.
Popol Vuh, livre sacré maya : 1.
pornographie : 1, 2.
PORR voir THOR.
Port Moresby (Nouvelle-Guinée-Papouasie) : 1, 2, 3, 4.
Porte du Soleil (Tiahuanaco) : 1.
Portugal : 1.
POSÉIDON (dieu grec) : 1, 2.
possession : 1, 2, 3, 4, 5.

POTITIENS, famille romaine : 1.
 potlatch : 1.
potso (esprits nagas) : 1.
 POURUCISTA (fille de Zoroastre) : 1.
 POURUSASPA (père de Zoroastre) : 1.
 POUSSIN Nicolas : 1.
 PRAJAPÂTI (dieu védique) : 1-2, 3.
 PRAMOHA (démon tibétain) : 1-2.
 PRASUPATI (dieu hindou) : 1.
 préhistoire : 1-2, 3, 4-5, 6-7, 8-9.
 PRELAYO Alvaro : 1.
 PRÊTRE Jean, le : 1.
Prière sur l'Acropole, La, de E. Renan : 1.
 PRISCILLIEN, priscillianisme : 1-2, 3.
 PROMÉTHÉE : 1, 2, 3.
 Prometheus Books, éditions (U.S.A.) : 1.
 PROSERPINE (déesse romaine) : 1.
 prostitution : 1.
 protestants : 1, 2-3, 4, 5, 6.
 PROTO-CELTES, peuple : 1, 2, 3, 4.
 PSEZPOLNICA (« Dame de Midi »), démon serbe : 1.
 PTAH (dieu égyptien) : 1, 2.
 PTOLÉMÉES, dynastie égyptienne : 1.
 Puebla (Mexique) : 1.
 PUKKASI (démon tibétain) : 1.
 Pundjab (Inde) : 1.
 Purgatoire : 1, 2.
 PURUSA (dieu hindou) : 1.
Purusa-Sukta, hymne de l'Homme védique : 1.
 Puzrish-Dagan (Ur) : 1.
 Pyrénées : 1.
 PYTHAGORE : 1.
Pythagore, d'Ovide : 1.
 pythagoriciens : 1-2, 3, 4, 5, 6.

Q

QUETZALCOATL (dieu mexicain) : 1, 2, 3, 4-5, 6, 7, 8.
 Qin, royaume de – (Chine IV^e-III^e s) : 1.
 QING, dynastie chinoise : 1.
 QUINTIUS PETILIUS : 1.
 QUIRINUS (dieu romain) : 1.
 Quoumrân, communauté essénienne de – : 1, 2, 3, 4.
 QUOUREYHISTES (tribu arabe) : 1, 2, 3, 4.

R

RAÛ, ou RÊ (dieu égyptien du soleil) : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#).

RABAN MAUR, archevêque de Mayence : [1](#).

RACINE Jean : [1](#).

RADVA : [1](#).

Ragnarök, Apocalypse germanique : [1](#), [2](#).

RAHAB (démon mazdéen) : [1](#).

RAHMAN (Grand Dieu arabe) : [1](#).

RAIS Gilles de – : [1](#).

RAMUEL (ange) : [1](#).

RANDI James : [1](#).

RAPHAËL (archange) : [1](#).

RASHNU (dieu védique iranien) : [1](#).

Rainmaker, The, hôtel (Pago-Pago) : [1-2](#).

Rains, de S. Maugham : [1](#).

Rajasthan (Inde) : [1](#).

RAMA, prince : [1](#).

RAMAKRISHNA (théologien hindou) : [1](#).

RAMANUJA (penseur hindou) : [1](#), [2-3](#).

Rameau d'or, Le, de J. Frazer : [1-2](#).

RANKE H. : [1](#), [2](#).

Rapa Nui *voir* Pâques, île de –.

RASPOUTINE Gregor Efimovitch : [1](#).

RATNASAMBHAVA (nom de Bouddha) : [1](#).

Ravenne : [1](#).

REAGAN Ronald : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Rédemption : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Reims : cathédrale de – : [1](#), musée de – : [2](#).

réincarnations : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#).

Relations des jésuites (sur l'Amérique du Nord, XVIII^e s) : [1](#).

REMUS (héros latin) : [1](#).

REMY, évêque de Reims : [1-2](#).

Renaissance : [1](#), [2](#), [3](#).

RENARDS, peuple (Amérique du Nord) : [1](#).

RENART (médiéval) : [1](#).

REPARATOR (dieu romain) : [1](#).

République, La, de Platon : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

RESHEV (démon biblique) : [1](#).

rêve : [1-2](#).

Révolution culturelle chinoise : [1](#).

Révolution française : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10-11](#).

Rhodésie : [1](#).

RICHARD Marthe : 1.
 RICHELIEU Armand Jean du PLESSIS, cardinal duc de – : 1.
 RICHIER Ligier : 1.
 RIEDER H.R. : 1.
Rig Véda, livres sacrés du védisme iranien : 1, 2.
 RIMBAUD Arthur : 1.
 Rio de Janeiro : 1.
 Rion, vallée de – (Colchide) : 1.
Rituel des Bacabs (maya) : 1.
Rituels sataniques, Les, de A. La Vey : 1.
 RIVERA Geraldo : 1.
 ROBERT LE BOUGRE (inquisiteur) : 1.
 ROBIGO (démon romain) : 1.
 ROCARD Michel : 1.
 RODRIGUE, roi wisigoth : 1.
 ROGGEVEEN Jacob : 1.
 ROHEIM Geza : 1, 2.
 ROLLING STONES, groupe rock : 1.
 Rome, Romains : 1, 2, 3, 4, 5-6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13-14 *passim*, 15, 16, 17, 18, 19-20, 21-22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32.
 Rome catholique : 1-2, 3.
 roman gothique : 1.
 Romantisme : 1.
 ROMILLY Jacqueline de – : 1.
 ROMULUS, roi de Rome : 1, 2, 3.
 RONGO (dieu pascuan) : 1.
 Roquepertuse, temple de – (Bouches-du-Rhône) : 1.
Rosemary's Baby, film de R. Polanski : 1.
 Roub el-Khali (Arabie) : 1.
 ROUCH Jean : 1, 2.
 ROUSSEAU Jean-Jacques : 1, 2.
 Roux Georges : 1.
 RUANAKU (dieu pascuan) : 1.
 RUDRA (dieu védique) : 1.
 RUPERT, abbé de Deutz : 1.
 RUSHDIE Salman : 1.
 Russie : 1, 2.

S

Saba, royaume de – : 1, 2.
 SABAZIOS *voir* DIONYSIOS.
 SABÉENS *voir* SABA, royaume de –.
 SABÉENS ou SABIENS (disciples de Jean-Baptiste) : 1-2, 3-4, 5, 6-7.

SABINS, peuple (Italie) : 1, 2, 3, 4.
 sacrifices humains : 1-2, 3, 4, 5-6, 7, 8-9, 10, 11-12, 13.
 SADE Donation Aldonze François, marquis de – : 1-2.
Saga des Féroïens, récits celtes : 1.
 SAHAGUN Bernardino de – : 1, 2.
 Sahara : 1, 2.
 Sahel : 1.
 Saint-Barthélemy, massacre de la – (1572) : 1.
 Saint-Clair-sur-Epte, traité de – (911) : 1.
 Saint Empire romain germanique : 1.
 Saint-Félix-de-Caraman, « concile » cathare de – (1167) : 1-2.
 Sainte-Sophie, basilique (Constantinople) : 1.
Saison en enfer, Une, de A. Rimbaud : 1.
 SAKTI (déesse hindoue) : 1.
 saktisme : 1, 2-3.
 Sakyas, royaume des (Inde) : 1.
 Salem, sorcières de – : 1, 2-3, 4.
 SALOMON, roi d'Israël : 1.
 Salomon, îles : 1.
 Samhain, fête celte : 1.
 SAMAËL : 1.
 Samarcande : 1.
 Samkhia (école hindoue) : 1.
 SAMNITES, peuple (Italie) : 1.
 Samoa, îles : 1, 2, 3.
 SAMS (déesse minéenne) : 1.
 Samuel (prophète) : 1-2.
 SAMYAZA (ange) : 1.
 SANGO (dieu yoruba) : 1.
 San José de Costa Rica : 1.
 San Lorenzo (Mexique) : 1.
 sanskrit (langue) : 1-2.
 Sarajevo : 1.
 Sarasvati, région légendaire (Inde) : 1.
 SARGON, ROI D'ASSYRIE : 1, 2.
 SARMATA, îles (Pacifique) : 1.
 SARMATES, peuple (Iran) : 1, 2, 3.
 SARTRE Jean-Paul : 1, 2, 3.
 SASSANIDES, dynastie perse : 1, 2, 3.
 SATAN : 1, 2, 3, 4-5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12-13, 14-15, 16-17, 18-19 *passim*, 20, 21, 22-23, 24, 25-26 *passim*, 27-28.
 satanisme : 1-2 *passim*, 3.
 SATI (déesse hindoue) : 1.
satori (« Illumination » du zen japonais) : 1.

SATURNUS (dieu romain) : 1.
SAÛL, roi d'Israël : 1-2, 3.
SAÛL (Paul), apôtre : 1, 2, 3, 4, 5-6, 7, 8, 9, 10, 11, 12.
SAURVA (démon mazdéen) : 1.
SAVINIEN R. P. : 1.
Savoie : 1, 2.
SAVONAROLE Jérôme : 1, 2.
SAXONS, peuple : 1.
SCANDINAVES (Celts –) : 1.
Scandinavie : 1, 2-3.
Scanie : 1.
SCEVA, grand prêtre de Jérusalem (mythique) : 1.
Schechem : 1.
Schéol (Enfer judaïque) : 1.
SCHOPENHAUER Arthur : 1.
science : 1-2.
Science et Vie, mensuel : 1.
SCYTHES, peuple : 1, 2, 3, 4.
SECOND, évêque de Ptolémaïs : 1.
sectes : 1-2, 3.
SÉDÉCIAS (prophète) : 1.
SÉE Camille : 1 (note)
SEKANI, peuple (Saskatchewan) : 1.
SEKHMET (déesse-lionne égyptienne) : 1, 2.
SÉLEUCIDES, dynastie syrienne : 1.
SELKIS (déesse égyptienne) : 1.
SÉMÉLÉ : 1, 2.
SÉMITES, peuple : 1, 2, 3, 4.
Sénat romain : 1, 2, 3.
SÉNÈQUE : 1, 2-3, 4.
SENNACHERIB, roi d'Assyrie : 1, 2, 3.
Sepik, culte du (Nouvelle-Guinée) : 1.
Sept exorcistes : 1.
« Sermon sur la montagne » : 1.
serpent : 1, 2, 3-4, 5, 6-7, 8, 9-10, 11.
Serpent à Plumes voir QUETZALCOATL.
SETEKH (crocodile égyptien) : 1.
SETH (dieu égyptien) : 1, 2, 3-4, 5, 6, 7, 8, 9.
SETH (fils d'Adam et Ève) : 1, 2.
sexualité : 1, 2, 3-4, 5, 6, 7-8, 9, 10-11, 12-13, 14, 15, 16, 17-18.
Shah d'Iran : 1.
SHAÏTAN (Satan islamique) : 1.
SHAKESPEARE William : 1, 2.
SHAMASH (dieu sémitique du soleil) : 1, 2.

SHANKARA (théologien hindou) : 1, 2.
Sharuhén (Palestine) : 1.
SHAW George Bernard : 1.
Shetland, îles : 1.
SHELLEY Mary : 1.
Shingon (école zen) : 1.
shintoïsme : 1, 2, 3-4, 5.
SHOPONA, ou OBALVAIYE (dieu yoruba) : 1.
SHOMU, empereur du Japon : 1.
SHOSHONES, peuple (Amérique du Nord) : 1.
Shorpu, textes akkadiens : 1.
Shuruppak (Mésopotamie) : 1.
Siam : 1.
Sibérie : 1, 2-3, 4.
Sicile : 1, 2.
SIDOURI SABITOU (divinité sumérienne) : 1.
Siècle de déshonneur, Un, de H. M. Hunt Jackson : 1.
SIF (déesse celte) : 1-2.
SIMON LE MAGICIEN : 1, 2, 3.
SIMON Marcel : 1.
SIMO-RAPAO (dieu yami) : 1.
Sinaï, désert du – : 1.
Sinaï, mont : 1.
SINHAMUKA (démon tibétain) : 1.
Sioux, peuple (Amérique du Nord) : 1, 2, 3.
Sipar (Mésopotamie) : 1.
SIRGALAMUKHA (démon tibétain) : 1.
SIVA (dieu hindou de la destruction) : 1, 2-3.
sivaïsme : 1, 2-3.
SIWA (esprit néo-guinéen) : 1.
Sixtine, chapelle (Rome) : 1.
Skeptical Enquirer, The, mensuel (U.S.A.) : 1.
SLEIPNIR (cheval monstrueux celte) : 1.
SMASANI (démon tibétain) : 1.
SOBEK (dieu égyptien) : 1, 2.
SOBEK-RÊ (dieu égyptien) : 1.
SOCRATE : 1, 2, 3, 4, 5.
Sodome et Gomorrhe : 1, 2, 3.
Sogdiane (Iran) : 1.
SOKAR (dieu égyptien) : 1.
Soleil, culte du – : 1, 2, 3, 4-5, 6.
soma (plante indienne) : 1, 2.
SOMIN (dieu shintoïste) : 1.
Somme théologique, de Thomas d'Aquin : 1.

Songhaï (Afrique) : 1.
SOPHOCLE : 1, 2, 3, 4.
sorcellerie : en Grèce : 1-2 ; christianisme et – : 3, 4, 5-6.
sorciers africains : 1, 2.
SOTO Hernando de – : 1.
Soudan : 1-2, 3, 4, 5, 6.
soufisme : 1.
SOUSTELLE Jacques : 1, 2, 3.
Sow I. : 1.
SOYINKA Wole : 1.
Spend Nask, livre des Avesta : 1.
SPERNONÉ Robert de – : 1.
sphinx : 1.
spirites : 1.
SPITAMA, clan iranien : 1.
Split, concile de – (1061) : 1.
Sporades, îles (Grèce) : 1.
SPRENGER Jacques : 1.
SRAOSA (« roi de la patrie iranienne ») : 1.
SRAT (démon slave) : 1.
Sri Lanka *voir* Ceylan.
Srinagar (Inde) : 1.
STALINE : 1, 2, 3.
STATULINUS (dieu romain) : 1.
STEPHENS John L. : 1.
STEVENSON Robert Louis : 1.
Stockholm : 1.
stoïciens : 1, 2.
STOKER Bram : 1.
STRABON : 1, 2.
STRAUSS Richard : 1.
STREHLOW Carl : 1.
STURLUSON Snorri : 1.
Stymphale, oiseaux du lac : 1.
Suaire de Turin : 1.
succubes : 1, 2-3, 4.
Suède : 1, 2.
SUÉTONE : 1, 2.
Suisse : 1.
SUJIN, empereur du Japon : 1.
Sumatra : 1, 2, 3.
Sumer : 1, 2-3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.
Sunna, sunnites (branche de l'islam) : 1, 2.
superstitio (romaine) : 1.

SUPPILULIUMAS, roi hittite : 1.
Supplément au voyage de Cook, de Diderot : 1.
 SURTUR (dieu celte) : 1.
 SURYA (dieu védique) : 1.
 SUSANO-WO (dieu shintoïste) : 1-2.
 Suse (Iran) : 1, 2.
Suspiria, film : 1.
 Sutta Pitaka (« Panier du discours »), texte bouddhiste : 1.
Svetasvarata, Upanishad : 1-2.
 SYLVESTRE II, pape : 1, 2.
 SYRDON (personnage mythique narte) : 1.
 Syrie : 1, 2, 3, 4.

T

TABARRI Al – (historien arabe) : 1.
 tabou : 1.
 TACITE : 1, 2, 3, 4.
 Tahiti : 1.
 Taiwan : 1, 2.
 TAKELMA, peuple (Amérique du Nord) : 1.
 TALLENSI, peuple (Ghana) : 1.
Talmud de Babylone : 1.
 TAMIEL (ange) : 1.
 TAMILS, peuple (Inde) : 1.
 TAMMOUZ (dieu babylonien) : 1.
 T'ANG, dynastie chinoise : 1.
 tantrisme : 1, 2, 3.
 taoïsme : 1, 2-3, 4.
 TAO-SHENG (moine bouddhiste) : 1.
 TARA LA BLANCHE (déesse-mère tibétaine) : 1.
 TARAKA (démon hindou) : 1.
 Tarascon : 1.
 Tarasque d'Arles (monstre) : 1, 2.
 TARQUIN le Superbe, roi de Rome : 1.
 Tassili, fresques du – (Sahara) : 1.
 TATARS, peuple : 1.
 TATE Sharon : 1.
 TATIEN (Père de l'Église) : 1, 2, 3, 4.
 taureau, culte du – : 1.
 TAURU (dieu mazdéen) : 1.
tauva'u (génies des Trobriand) : 1.
 Tchéka : 1.
 TCHEKHOV Anton : 1.

TCHEOU, dynastie chinoise : 1.
 TCHERKESES, peuple (Caucase) : 1.
 TCHETCHÈNES, peuple (Caucase) : 1.
 TCHOUKTCES, peuple (Sibérie) : 1.
 Tell-Halaf : 1.
 Témoins de Lucifer, secte française : 1.
 Temple des religions du Mandorom, secte française : 1.
 Temple de Set, secte américaine : 1.
 Templiers, ordre des – : 1.
 Tène, période la – : 1.
 Tenochtitlan (Mexique) : 1-2.
 Teotihuacan (Mexique) : 1, 2, 3, 4-5, 6-7.
Terminator, film : 1.
 TERMINUS (dieu romain) : 1.
 Terre Pure, la (école bouddhiste chinoise) : 1.
 TERTULLIEN : 1, 2.
 Tessaradescadites, secte chrétienne : 1.
Testament de Ruben, écrit intertestamentaire : 1.
Testament de Siméon, écrit intertestamentaire : 1.
 têtes coupées, culte celte des – : 1.
 Texcoco, lac (Mexique) : 1.
 TEYSSÈRE Bernard : 1-2.
 TEZCATLIPOCA (dieu mexicain) : 1-2, 3.
 THATCHER Margaret : 1.
 Thèbes (Égypte) : 1, 2, 3, 4.
 Thèbes (Grèce) : 1, 2, 3.
 théisme : 1.
 THÉODOTE DE BYZANCE, le Corroyeur : 1.
 THÉODOTE LE BANQUIER : 1, *Théogonie*, d'Hésiode : 2.
 THÉONAS, évêque de Marmarique : 1.
 Theravada (école bouddhiste) : 1.
 THÉRÈSE D'AVILA sainte : 1, 2, 3.
 THÉSÉE : 1, 2, 3, 4.
 Thessalie : 1, 2, 3, 4.
 THÉVENIN René : 1.
 THOMAS D'AQUIN saint : 1, 2.
 THOR (DIEU CELTE) : 1, 2-3.
 THOT (dieu égyptien) : 1, 2.
 THOUTMOSIS I^{er}, pharaon : 1.
 THOUTMOSIS II, pharaon : 1.
 THOUTMOSIS III, pharaon : 1.
 THOUTMOSIS IV, pharaon : 1.
 Thrace : 1, 2, 3, 4, 5.
 Thraco-Phrygiens, peuple : 1.

THUCYDIDE : 1.
TI, ou CHANG TI (DIEU CHINOIS) : 1, 2.
TIAHUANACO (PÉROU) : 1, 2, 3, 4-5.
TIAMAT (déesse babylonienne) : 1, 2.
TIBÈRE, empereur romain : 1.
Tibet : 1, 2-3, 4-5, 6.
TIEHOLDTSODI (monstre apache et navajo) : 1.
T'IEN (dieu chinois) : 1.
T'ien-tai (secte bouddhiste chinoise) : 1.
TIERNMAS, roi d'Écosse légendaire : 1.
Tigre, fleuve : 1, 2, 3.
Til-Barslip (Mésopotamie) : 1.
TILL L'ESPIÈGLE : 1, 2.
Timée, de Platon : 1.
TIRÉSIAS (devin) : 1.
Titans : 1, 2-3, 4, 5.
Titanides : 1.
Titicaca, lac (Pérou) : 1.
Titens, association culturelle romaine : 1.
TITUBA (esclave à Salem) : 1, 2.
TITUS, empereur romain : 1, 2.
TLALOC (dieu mexicain) : 1.
Toison d'or : 1.
tokway (génies des Trobriand) : 1.
Tolède : 1, concile de – (400) : 2.
Tollan (Mexique) : 1-2, 3.
TOLTÈQUES, peuple (Mexique) : 1, 2, 3, 4, 5-6.
Tomball (Texas) : 1.
Tombes à fosse, culture des – (Italie) : 1.
Tombouctou : 1.
Tonga, archipel (Polynésie) : 1, 2, 3.
TONKAWA, peuple (Amérique du Nord) : 1.
Torah : 1, 2, 3, 4.
TORQUEMADA Tomas de – : 1, 2.
Toscane : 1.
TOTONAQUES, peuple (Mexique) : 1, 2.
Toulouse : 1, concile de 1119 : 2, concile de 1229 : 3.
TOULOUSE-LAUTREC Henri de – : 1.
TOUMOU (dieu égyptien) : 1.
TOUT ANKH AMON, pharaon : 1.
TOVAR Pedro de – : 1.
Tractatus theologicus, de Hildebert du Mans : 1.
Trajan, empereur romain : 1.
Transsubstantiation : 1.

TRAUNECKER Claude : [1](#), [2](#), [3](#).
Trente, concile de – : [1](#).
Tres Zapotes (Mexique) : [1](#).
Trimurti (trinité hindoue) : [1](#), [2](#).
Trinité : [1-2](#).
Trobriand, archipel des – (Pacifique) : [1](#), [2-3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#).
TSELARERI Sicard, « évêque » cathare d’Albi : [1](#).
TSUKI-YOMI (dieu shintoïste) : [1](#).
Tuma, île de – (Trobriand) : [1](#).
TUNICA, peuple (Amérique du Nord) : [1](#).
TUPAWONG-TUMSI (déesse hopi) : [1](#).
Turkménistan : [1](#).
TURNBULL Colin M. : [1](#).
Turquie : [1](#), [2](#).
Tyr (dieu celte) : [1](#).
Tyrol : [1](#).

U

Ujjain (Inde) : [1](#).
Ulster : [1](#).
Ulysse : [1](#), [2](#), [3](#).
Upanishads (ou *Védantas*), section des Védas : [1-2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7-8](#).
Uppsal : [1](#).
UPU-LERA (dieu océanien) : [1](#).
Ur : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).
URAKABARAMEEL (ange) : [1](#).
URIEL (ange) : [1](#).
U.R.S.S. : [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).
U.S. Department of Health and Human Services : [1-2](#).
US and World Report, hebdomadaire : [1](#).
UTU (dieu sumérien) : [1](#).
UTUKKU LIMNU (démon sumérien) : [1](#).
Uxmal (Mexique) : [1](#), [2](#).
UZZA al – (divinité arabe) : [1](#).

V

VAIROCANA (nom de Bouddha) : [1](#), [2](#).
Val Canonica : [1](#).
VALENTIN (gnostique) : [1](#).
Vallée des Rois (Égypte) : [1](#).
VALVERDE VICENTE DE – : [1](#), [2](#).
VANDALES, peuple germanique : [1](#).

VARAGAS Juan : 1.

VARDHAMANNA (réformateur du védisme) : 1, 2.

VARÈGUES, peuple (Suède) : 1.

VAROUNA (dieu védique) : 1, 2, 3, 4, 5.

Vatican : 1.

Vatican II, concile : 1.

vaudou : 1.

Védas, livres sacrés indiens : 1, 2, 3, 4.

védisme : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, indien : 9-10, 11, iranien : 12, 13, 14-15, 16.

VEJOVIS (dieu romain) : 1.

Vendidad, livre des *Avesta* : 1.

Venezuela : 1.

Venta, La (Mexique) : 1, 2.

VÉNUS (déesse romaine) : 1, 2.

Vénus, planète : 1, 2, 3, 4, 5.

Vénus de Lespugue : 1.

Veracruz (Mexique) : 1, 2, 3.

VERCINGÉTORIX : 1.

VERNUS Pascal : 1.

VÉRONÈSE Paolo : 1.

VERVACTOR (dieu romain) : 1.

Versailles : 1.

VESPASIEN, empereur romain : 1, 2.

VETALI (démon tibétain) : 1.

VICHNOU (DIEU HINDOU) : 1, 2.

VICHNOU VITOBA (dieu hindou) : 1-2.

VIDAR (dieu celte) : 1.

Videha (Inde) : 1.

Videvdat, livre des *Avesta* : 1.

Vie grecque d'Adam et Ève, La, écrit intertestamentaire : 1-2.

Vies des douze Césars, de Suétone : 1.

VIKINGS, peuple : 1, 2, 3, 4-5, 6, 7, 8, 9.

Vinaque *voir* Huari.

Vinland (Amérique du Nord) : 1, 2.

VIRACocha (dieu inca) : 1, 2, 3, 4.

VIRAJ (déesse hindoue) : 1.

VIRGILE : 1, 2, 3.

VIRTRA (contre-dieu védique) : 1.

virtus (notion romaine) : 1.

VISHTASHPA, roi de Chorasmie : 1, 2.

visnuisme : 1, 2-3, 4.

VOISIN (Catherine DESHAYES, dite la –) : 1.

Voleur de feu : 1, 2.

Vosges : 1.

Voyage au Congo, d'A. Gide : 1.
VRÉGILLE père de – (jésuite) : 1.
VYAGRIMUKHA (démon tibétain) : 1.

W

WAGNER RICHARD : 1, 2.
WAHUNGWE MAKONI, peuple (Kenya) : 1.
WAKAN TANKA (dieu des dieux sioux) : 1.
WAPPOS, peuple (Amérique du Nord) : 1.
Washington : 1.
Wassy, massacre de – (1562) : 1, 2.
WEBER Max : 1, 2.
WELLHAUSEN Julius : 1.
WHOPE (déesse sioux) : 1.
WI (dieu sioux) : 1.
WINCKELMANN Johann Joachim : 1.
WISIGOTHS, peuple : 1, 2.
Wisconsin, glaciation du – : 1.
WOU-WANG (fondateur de la dynastie Tcheou) : 1.
Wurtemberg : 1.
wu (« Illumination » zen chinoise) : 1.
wu wei (non-intervention taoïste) : 1.

X

XÉNOCRATE (philosophe grec) : 1, 2
XÉNOPHON : 1.
XERXÈS, roi perse : 1.
XIPE TOTEC (dieu mexicain) : 1.
Xochimilco (Mexique) : 1.
XOLOTL (dieu mexicain) : 1.

Y

YAKOUTES, peuple (Sibérie) : 1-2.
YAMI, peuple (Irala) : 1-2, 3.
Yang (principe masculin) : 1.
YANOMAMI, peuple (Brésil) : 1.
YAO, empereur chinois mythique : 1.
Yasna, livre des *Avesta* : 1.
Yasht, livre des *Avesta* : 1-2.
Yémen : 1, 2.
YERUBABEL (personnage biblique) : 1.

YMIR (géant celte) : 1.
YIN, dynastie chinoise : 1.
Yin (principe féminin) : 1.
YINGLINGS, dynastie viking : 1.
Yo (« penser-agir » bambara) : 1.
YOKOUTES, peuple (Californie) : 1.
YORUBA, peuple (Afrique occidentale) : 1, 2, 3, 4, 5.
Yougoslavie : 1.
YOUSSOUPOFF prince : 1.
YOYOTTE Jean : 1.
yoyova (sorcières des Trobriand) : 1.
YUMU, peuple (Australie) : 1.
Yu, empereur chinois mythique : 1.
Yucatan (Mexique) : 1, 2, 3, 4.
YUKIS, peuple (Amérique du Nord) : 1.
YUM CIMIL (dieu maya) : 1.
Yu Tao *voir* Irala.
YVES DE CHARTRES : 1.

Z

ZACHARIE (prophète) : 1.
Zagros, monts (Iran) : 1, 2.
ZAIRI (dieu védique, puis démon edéen) : 1.
Zambèze : 1.
ZAPOTÈQUES, peuple (Mexique) : 1, 2.
ZARATHOUSTRA *voir* ZOROASTRE.
Zawi Semi Chanidar (Iran) : 1.
ZÉDÉCHÉE : 1-2.
zen (bouddhisme) : 1, 2-3.
ZÉNON D'ÉLÉE : 1.
ZEUS (dieu grec) : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7-8, 9, 10, 11-12, 13, 14, 15, 16.
Zimbabwe : 1.
ZIUSUDRA, roi-prêtre de Shuruppak : 1.
ZOLA Émile : 1, 2.
ZOROASTRE : 1, 2, 3, 4, 5, 6-7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16.
zoroastrisme *voir* mazdéisme.
ZURVAN (dieu mésopotamien) : 1, 2.
zurvanites, secte mède : 1.

DU MÊME AUTEUR

Requiem pour Superman, Robert Laffont, 1988.

L'Homme qui devint Dieu :

1. *Le Récit*, Robert Laffont, 1988.

2. *Les Sources*, Robert Laffont, 1989.

3. *L'Incendiaire*, Robert Laffont, 1991.

4. *Jésus de Srinagar*, Robert Laffont, 1995.

La Messe de saint Picasso, Robert Laffont, 1989.

Matthias et le diable, Robert Laffont, 1990.

Ma vie amoureuse et criminelle avec Martin Heidegger

Robert Laffont, 1994.

29 jours avant la fin du monde, Robert Laffont, 1995.

Tycho l'Admirable, Julliard, 1996.

La Fortune d'Alexandrie, J.-C. Lattes, 1996.

Histoire générale de Dieu, Robert Laffont, 1997.

Moïse, un Prince sans couronne, J.-C. Lattes, 1998.

Moïse, le Prophète fondateur, J.-C. Lattes, 1998.

David Roi, J.-C. Lattes, 1999.

Histoire générale de l'antisémitisme, J.-C. Lattes, 1999.

Madame Socrate, J.-C. Lattes, 2000.

25, rue Soliman Pacha, J.-C. Lattes, 2001.

Mauvais Esprit, M. Milo, 2001.

Les Cinq Livres secrets de la Bible, J.-C. Lattes, 2001.

Mourir pour New York ?, M. Milo, 2002.

L'Affaire Marie-Madeleine, J.-C. Lattes, 2002.

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1993

EAN 978-2-221-12043-9

Ce livre a été numérisé en partenariat avec le CNL

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)